

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

Le Réveil, 3^e année, Gand, Janvier 1896 – Décembre 1896 (n°1-12).

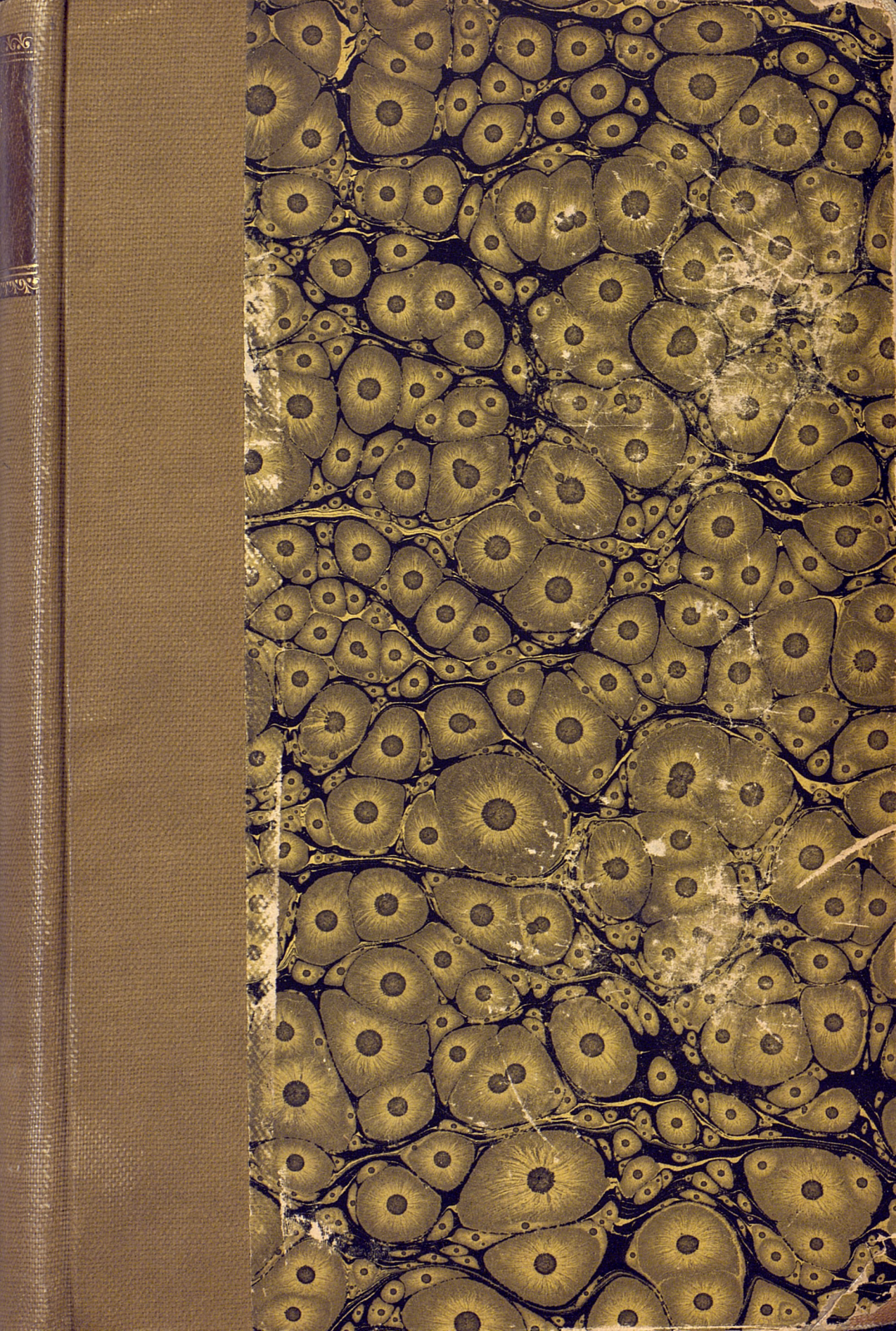
En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

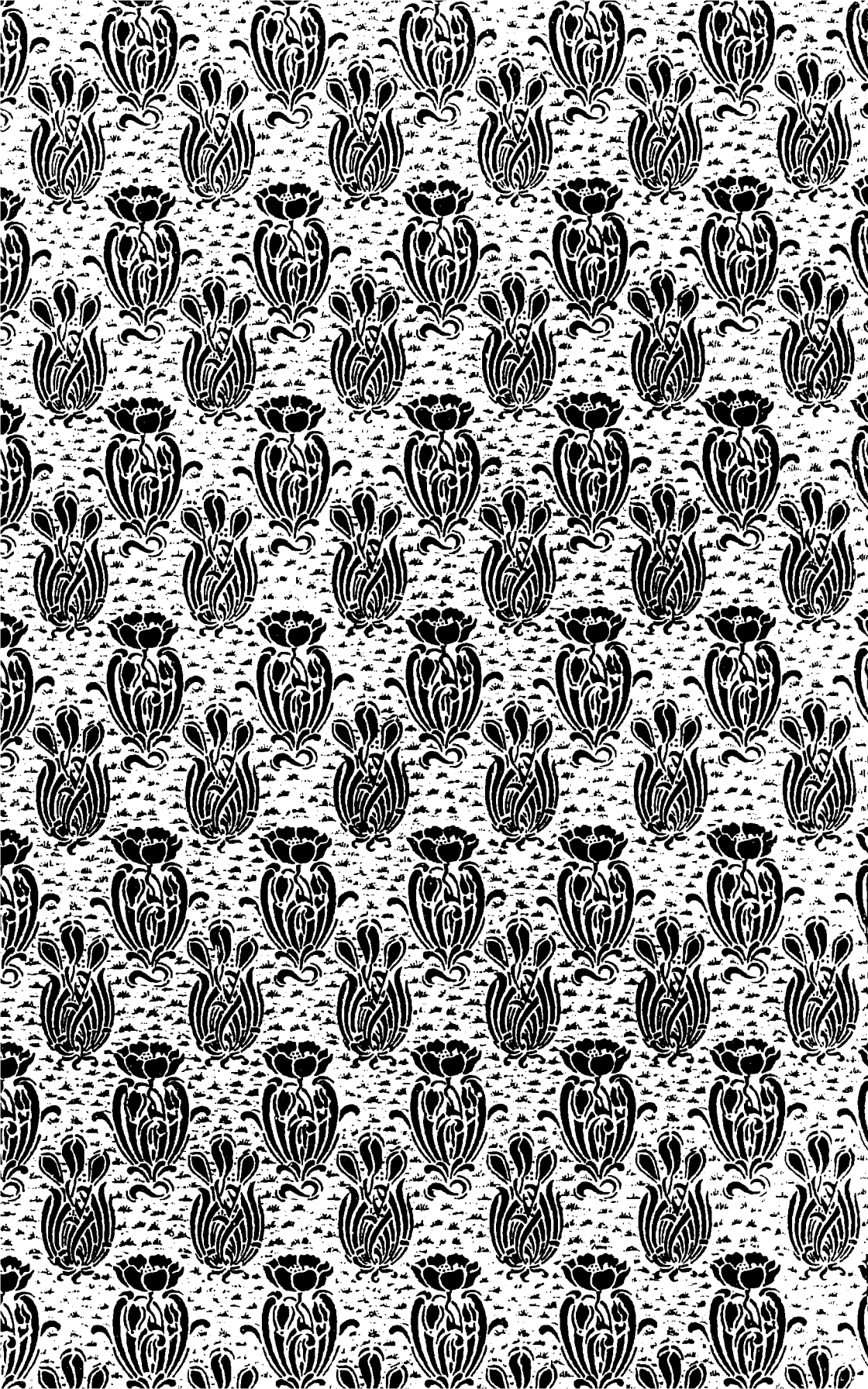
S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

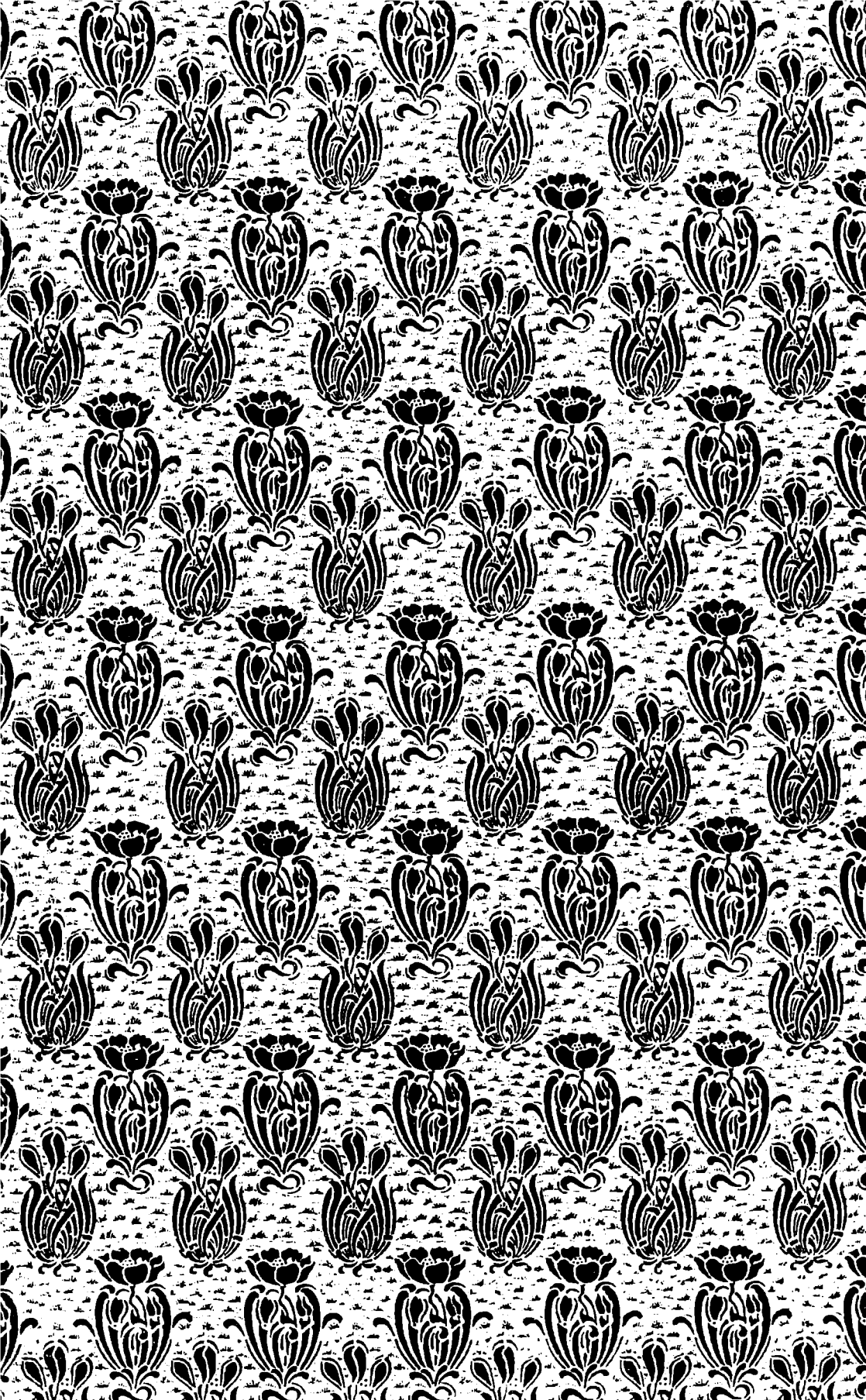
Elle a été numérisée par le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, en collaboration avec l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>







à enlever

LE REVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

JANVIER 1896

N° 25 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Émile Verhaeren	Julien Milcamps
Image du Soir de Noël	Gustave Kahn
La Prière.	Auguste Vierset
Les Cheveux.	José Perrée
Un Soir	Émile Verhaeren
Le Hibou.	Auguste Jenart
Du Soleil dans la Forêt	Albert Mockel
La Neige.	A. Ferdinand Herold
Gertrude	Paul Leclercq
Miniature.	Fernand Roussel
C'est à l'aube...	Arthur Souchor
Notes	Alfred Lavachery
Lettres de Paris.	Remy de Gourmont
Chansons Populaires	André Hemmer
Estampes Nouvelles	E. V.
Chronique Artistique	Maurice Bertin
Chronique Littéraire	Albert Arnay
Ma Cueillette	Math Robert

Tablettes

Ce numéro : fr. 0.50

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Albert Arnay, Florent Bossaerts, Charles Bronne, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, Chrétien Flippen, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert Guéquier, Auguste Henrotay A. Ferdinand Herold, Louis Hirsche, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalieux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marquès, Henry Maubel, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Fernand Roussel, Rodrigue Serasquier, Charles Sluijts, Arthur Souchor, Maurice Vandermeulen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires — la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64 rue Kessels Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeulen Avenue de l'Hippodrome n° 30 Bruxelles.



ÉMILE VERHAEREN

Verhaeren ! nom acclamatif, s'il en fût, et que je vous défie — si vous n'avez chû irrémédiablement aux pires sentines—de prononcer sans émotion. Nom que consacrèrent maintes œuvres de franche marque dont l'Avenir, mieux que ce Présent de tiédeur et d'indifférence célébrera l'incomparable grandeur.

Verhaeren... et n'est-ce pas lui qui surtout s'imposa, parmi ceux qui décidèrent la renaissance de notre poésie ? Esprit créateur, il sut ne pas marcher dans les chemins connus ; il voulut ne point cueillir les floraisons que d'autres avaient déjà respirées. Résolument, avec quelle autoritaire certitude il se fraya des voies nouvelles et suscita — bon jardinier — emmi les parterres monotones du Parnasse, la pourpre gloire, la multicolore liesse de fleurs inconnues, aux parfums vivaces, aux pénétrantes senteurs dont voici notre air tout imprégné.

Son œuvre ? Astre d'or, d'un nonpareil éclat, qui surgit au firmament de notre race, pour la bégayante stupeur des mauvais astrologues infatués de leurs horos-



copés. Lumineux soleil que l'on ne peut fixer impunément et qui incendie tout, aux quatre coins de l'horizon, comme pour une fête à laquelle tous sont conviés.

Lisez ses livres, vous qui les ignorez, et vous qui les savez, relisez-les. Fanfares haut - sonnantes, sonneries altières, tocsins d'alarmes et bourdons de kermesses, entendez-les se répercuter en ces poèmes. Quel somptueux cortège va passer, quelle procession déploiera, selon l'allance capricieuse de l'heure, ses fastes ou ses misères ? Et, voyez : ce sont les belles aux chairs statuaires, celles qui exaltent, dans les tableaux des chers grands peintres de Flandre, la joie d'aimer, de s'enivrer d'amour sans que rien ne s'y mêle de spiritualité tâtilonne. La joie d'aimer, — comme, aux clairs paysages de l'*Après-midi* que nous révéla Stéphane Mallarmé, le jeune faune guettant les encolures roses et blanches des nymphes. La joie savoureuse d'aimer, (oui ! quoi qu'ait pu dire Baudelaire) en cet oreiller de chair fraîche où frémit la vie, où elle s'impatiente de se sentir fustigée, de rire, de pleurer, de rugir comme une folle, de se plaindre un peu à la façon d'un enfant perdu, le soir, dans le silence pluvieux d'un lointain faubourg...

Toujours les cloches sonnent, glas funèbres, solennels bourdons de Noël ou de Pâques. Mais tout autre, à présent, le décor. S'érigent des cathédrales, dominatrices — comme en la superbe eau-forte d'Ensor — de l'orgueil séculaire de leurs flèches trouant le ciel morose. « Avivés d'aube et de matin candides », les vitraux, regardez-les fleurir ! Les nefs sont bleues d'encens, cependant qu'au jubé les orgues plangorent ou que d'impubères voix égrènent les seules véridiques paroles. Et passent les *Moines*, les doux, les simples, les contem-

platifs, et ceux aux féodales insolences, ceux courbant très bas leurs fronts soumis et ceux dont le cœur recèle d'hérétiques ardeurs. Les solennels bourdons sonnent à larges envolées, sonnent, comme à Noël ou à Pâques, graves et lents.

Puis se taisent les voix et meurent les échos. Des vols étouffés d'oiseaux glissent au ciel de suic qui s'il-limite de nocturne épouvante. Il semble que le néant instaure son règne de froide taciturnité. Cependant, écoutez, là-bas, tout là-bas, cette rumeur, vague encore mais qui grandit, qui grandit et — n'entendez-vous pas ? — apporte on ne sait quelles fatidiques menaces. Torche lumineuse, l'éclair fend la nue. Alors, oh ! alors, des tocsins soubresautent, battent follement, soignent follement. Le bruit grandit, il roule son grondement sinistre sur une ville apparue au tournant de la route, ville monstrueuse, de nuit lugubre, — avec son fleuve que ceint une sépulcrale couronne de brumes et ses maisons de guet-apens — ville de désespoir et de démence, ville de meurtre où les meilleurs trébuchent et aux carrefours de laquelle essaie en vain de fuir celui qui, d'enthousiasme viril, si hautement s'affirmait.

Expirera-t-il ainsi, parmi les fanges et les lies ? Non pas. Une vision claire vient à lui et le relève et le sauve et le guide vers des pays nouveaux, vers les terres promises aux âmes libérées. Tout, maintenant, est comme d'un peu d'aube baptismale frôlé. L'herbe même paraît heureuse, le vent « chante une extase sans paroles » — et se font argentines, doucement tintinnabulantes (comme de paisibles petites voix, aux premiers rayons d'un jour de Mai entr'ouvrant les corolles) les cloches, les cloches ! Elles disent le charme blond de tout cela qui a fleuri, elles disent de quel ineffable sourire sourit la vie au

bord de chaque haie. Mais un jour elles diront aussi par leurs sonneries graves ou lentes, la tristesse du terreau natal que renient ceux-là mêmes qui le devraient choyer. Elles diront la déprimante attirance des villes aux tentacules avides, des villes que le feu du ciel, tant elles sont contaminées, ne suffirait peut être plus à purifier. Elles diront enfin — et ce sera alors la joie, la plénière joie, la joie plus pure, la joie plus fière, la joie plus belle, elles annonceront les temps nouveaux où les yeux, détournés des bassesses de nos heures renégates, soudain retrouveront leur originel scintil et reflèteront, haut-levés vers l'azur, les étoiles!...

Tel, l'œuvre de ce grand. Lisez-le, lisez Vraiment, quelle torrentielle musique aux sonneries altières — trompettes tout haut d'or pâmé, comme il fut précisé pour Wagner, et majestueuse éloquence des orgues. — De page en page se répercute. Et les images, sans cesse renouvelées, que les plus acharnés détracteurs, — il en est, les pauvres! — de celui dont je ne cesserai d'acclamer le nom doivent, pour peu qu'il leur reste de sincérité, reconnaître géniales! Et la couleur, ce coloris sauvage, fantasque et fantastique, vertigineuses gamme de flammes, splendeur qui épouvante et séduit à la fois... Voyez donc; lisez, vous qui l'ignorez — et, vous qui le savez, relisez encore.

Mais aussi, venez prendre place à cette table où ceux qui l'aiment et ceux qui l'admirent se grouperont bientôt autour d'Émile Verhaeren, pour lui rendre le retentissant hommage auquel il a droit. Certes, il n'eut pas été difficile de l'honorer d'autre façon. Manger à l'effet de consacrer une réputation littéraire, voilà, diront d'aucuns, à l'exemple d'un esthète de mes amis, qui est plutôt plaisant. Cependant le résultat n'est-il seul à considérer?

L'idée étant lancée, il faut que tous s'intéressent à sa réalisation. Il faut que ce banquet révèle à tous les sourds, — aux pires, à ceux qui ne veulent entendre — de notre marâtre patrie, le nom du Maître dont l'Avenir, mieux que ces temps d'indifférence et de tiédeur, proclamera la gloire : Émile Verhaeren.

JULIEN MILCAMPS.



IMAGE DU SOIR DE NOEL

*Les bouquets blancs tombent en gros flocons
sur la large carrure du parfait bourgmestre ;
les fleurs de candeur sur son manteau marron
imitent l'ornement du tapis que sa dame
tissa de mousse verte et puis de marguerites
pour ses pieds cossus que la parure abrite
d'un gros drap mordoré bordé de poil d'ourson.*

*Elles simulent aussi la pluie des écus blancs
sur la bure de sa table à compter, que sa dame
flora d'un beau portrait de lui, quand sa tendresse
l'emmena par l'éclat des cloches envolées
vers les marches d'église en gerbes de gaieté,
parmi l'alleluia des vierges aux longues tresses
et des enfants charnus trébuchant sous leurs cierges.
C'était la fille aînée de l'ancien bourgmestre.*

*Elles imitent sa vie piquée de dates blanches,
de blancs bonheurs d'argent sur un fond
de comptoirs de travail âpre dans la salle brune.
Ces soirs-là on voyait surgir l'oie aux marrons
la porcelaine en fleurs, la jarre au ventre rond
arche céleste d'une vieille liqueur
trophée des Hollandais sur les mers jaunes ou blanches
tribut du pirate au vainqueur.*

*Ce soir les blancs bouquets tombent comme en prière
sur le dos du gros bourgmestre trottinant
et veillant, parmi les falots, au ras des lumières
sourdes des échoppes à la charpente brune,
pour que demain matin les faces rondes des enfants
s'écarquillent aux cascades de dons
palmes au rêve de toute une année
que laisse tomber par les grêles cheminées
le bonhomme Noël ubiquiste et géant.*

GUSTAVE KAHN.

LA PRIÈRE.

*Le haïk rouge o uvert aux flancs, triple collier
Cerclant sa gorge blonde, une femme est venue
— Sous l'amphore de grès cambrant sa hanche nue —
Vers la source où se mire un décor familier.
Elle rêve, l'eau jase ; une brise susurre
Dans les palmes ; le ciel de pourpre au loin s'azure.
Mais dans le soir peuplé d'oiseaux, lourd de senteurs,
L'appel du muezzin retentit par la plaine ;
Et laissant s'épancher à flots sa cruche pleine
Elle prie à genoux sous les dattiers en fleurs.*

AUGUSTE VIERSET.

LES CHEVEUX

*Laisse onduler tes beaux cheveux ce soir,
Flamme rouge dans les pâles soirs.*

*Ma barque s'en va, au gré des flots
S'écroutant sur l'or fauve des grèves.*

*Laisse onduler tes cheveux,
Flamme rouge du phare où je vogue.*

Ma barque s'en va doucement au fil de l'eau.

*Ils jettent des étincelles, tes cheveux—
Phosphorescences sur les vagues
Coupées par mes rames.*

*Sombre, les drames,
Les fougueuses tempêtes?...*

*Pourtant ce sera une grande fête
D'atterrir au port de tes cheveux.*

JOSÉ PERRÉE.

UN SOIR

*Dites avez-vous souvenance
De ces instants de consonnance
Entre le soir et la clémence?*

*C'était en un pays de plaines
Qui s'étendaient avec de grands troupeaux
Dont on voyait les laines
Blanchir les prés et se mirer dans l'eau.
C'était par à travers les loins indéfinis
Le fleuve auréolé d'atmosphère trémière
Qui réfléchissait les hameaux clairs dans sa lumière.
C'étaient des lacs cernés de joncs, tels de grands nids
Où dormiraient des oiseaux de silence
Où seul un vent très doux de somnolence
Venu du Sud remuait l'air encor.*

*C'était l'heure versée aux campagnes natales
Quand l'écho lisse et pur double sur l'autre bord
La voix des passeurs d'eau des eaux occidentales.*

*Dites avez-vous souvenance
De ces instants de consonnance
Entre le soir et la clémence ?*

Les villages songeaient au fond des avenues.

*Persuasives et bienvenues
 Les bonnes volontés d'aimer et de bien vivre
 Dilataient l'être — et l'esprit semblait ivre.
 Un peu de l'or des soirs pénétrait dans les fleurs
 Qui se fermaient pour s'endormir.
 On écoutait l'âme du monde en son âme frémir;
 Et la tristesse et la douleur
 Et les peines et les souffrances et les pleurs
 Même semblaient faits pour le bonheur.*

*Dites, avez-vous souvenance
 De ces instants de consonnance ?*

*Pures, dans le cristal taillées,
 Des étoiles émerveillées
 Apparraissaient une à une, sur l'horizon.
 La première rosée embaumait le gazon ;
 Une bonté mélancolique et fraîche
 Tombait des choses vers le cœur,
 Toute clarté comme des flèches
 Dardait sa force en profondeur.
 Aux lointains d'or, de calme et de prière,
 L'ombre penchante épousait la lumière ;
 Des mains jointes semblaient vers l'infini monter
 Et se distendre et s'exalter
 Et telle était l'ardeur de bienveillance
 Qui vous poignait, qu'elle éclatait en violence
 Et s'en allait, par au delà du pardon même,
 Darder vers ce désir extrême
 D'être soudain la dupe ou bien la proie
 De quelque chose — et d'en pleurer de joie.*

*On souhaitait
Se dévêtir de tout l'orgueil,
On souhaitait
Être celui qui fait accueil
Au sacrifice — et qui se tait,
On souhaitait
S'unir confusément à tout ce qui tremblait
En cette heure divine et translucide
Sous les cieux d'ombre approfondis en soirs d'abside ;
On souhaitait
Se fondre et s'abîmer en ces contraires :
Tristesse, espoir, joie, épreuve, regrets
Et vivre en leur accord sublime et volontaire
Dût-on subitement mourir après.*

Dites avez-vous souvenance ?

*Les toits des chaumières dormaient le long des routes
Les fleurs et les couleurs des champs se fondaient toutes
Mais l'écho lisse et pur doublait toujours, doublait encor
Sur l'autre bord,
Au fond des campagnes natales,
La voix des vieux passeurs des eaux occidentales.*

EMILE VERHAEREN.

LE HIBOU

Hommage à Georges Eekhoud

Un soir de lune et de silence. Un parc désert. De mornes eaux...

L'enfant dormait sur mes genoux, et son sourire aux anges s'envolait, et la clarté lunaire — baptismale! — ruisselait dans la blondeur dorée de ses cheveux...

Un soir d'automne; et si chaste la lune que les brumes se levaient au long des bois, à fleur des eaux, en leurs dentelles de rayons et s'en allaient graves et lentes comme des Elfes.

Un soir de vieil automne; et le silence si profond que les feuilles mortes tombaient à bruits menus comme des pas, à bruits furtifs comme des pas de Revenantes.

Un très vieux soir de solitude; et l'illusion d'avoir lassé toutes les heures, d'avoir laissé dormir, bouches en fleurs ou yeux en pleurs le long des longs chemins perdus au loin, toutes les heures, et d'être libre au bout du monde, et d'être seul avec soi-même enfin sur le rivage de l'autre monde...

Je me souviens : l'enfant dormait sur mes genoux au bord de l'étang; les eaux sombres, au clair de lune angélique — j'aurais dû voir! — les mornes eaux gardaient un peu de sang du soir sous les cils verts de leurs roseaux...

Et je songeais... Une rose d'un rouge cruel — j'aime les fleurs pâles ou blanches — éclore dernière en un parterre là-bas, m'avait hanté depuis l'aurore. Ce mince évènement avait pris d'obsédantes proportions dans mon existence contemplative. Précisément l'insolite floraison avait ressuscité d'innombrables déplaisirs : clartés trop dures, nuances trop brutales, musiques barbares, parfums agressifs, formes sournoises, gestes qui font mal, voix qui donnent froid, visages antipathiques, toutes les fâcheuses rencontres des jours de malchance avaient encombré ma vesprée d'une systématique hostilité.

Mais enfin l'obsession était finie. Je revoyais mille ans de joie éparse. Comme autrefois les choses élues, les êtres aimés, ceux et celles de mes légendes natales, la procession des pèlerins de mon destin partait comme autrefois et dans mon cœur c'était dimanche ; ceux et celles de mon pays en procession fastueuse partaient vers un lointain émoi de carillons, vers la nativité d'un clair Jésus pour sainte-vierge mon Espérance et c'était Noël dans mon cœur.

N'était-il pas venu, mon Bambino divin ? Il dormait là sur mes genoux en la candeur de ses trois ans, déjà beau comme l'Aimée. Oh ! ce miracle d'un petit elle, avec les cheveux et les regards et les sourires qu'elle avait ! Oh ! l'ésurrection à fleur de mystère d'un petit elle si bien elle, si bien, tout près des lèvres et des yeux, l'Ange qu'elle est au ciel !...

Car elle est morte... Les portes de la lumière se sont closes, une fois ! et mon cœur est tombé du paradis !... Je ne sais pas pourquoi, ha ! je n'ai plus jamais rien su depuis... depuis qu'elle n'est plus !...

Mais mon rêve d'amour redescend de l'azur. Elle revit

sous mes baisers. Des lointains du vieux parc, des lointains de la vie, de tout le naguère de notre bonheur elle revient : Notre enfant est le centre ému de ses errances, le foyer radieux de sa survie. Voyez donc ! il a l'air si brave, mon petit Marcel !... Sa grâce blonde a vaincu l'ombre affreuse, il a délivré la Morte de sa tombe, l'innocent Prometteur d'étoiles ! Je vous dis qu'il est né, mon Messie !...

Or, lugubre, un hibou ulula...

Et toutes brumes en allées, toutes feuilles mortes tombées, la pâle lune se voila et le silence énorme remua dans l'étendue ; et le petit enfant tremblant — j'aurais dû voir aussi cela ! — de ses yeux fixes regarda les mornes eaux, ensanglantées de soir sous les cils verts de leurs roseaux...

— Après tout, me disais-je, c'est aventure assez banale ! Que de fois n'ai-je oui — sans effroi ! — ce solitaire cri autour des vieilles tours et des vieilles maisons ?... Oui ! que de fois — sans nul effroi ! — ne l'ai-je oui, ce lamentable cri, autour — toujours ! — des maraudes funèbres dans les ténèbres — ce cri de guerre de la Mort !...

Je me disais cela — sans effroi, non ! car ce hibou criait trop près, ce cri tombait de ma mémoire... et tous les oiseaux de mauvais présage, tous les avertisseurs de catastrophes s'échappaient des cimetières de mon passé et leurs grandes ailes fauchaient le clair de songe à l'horizon ; ce cri roulait à travers tout et bouleversait la nuit et secouait les cieux, ha ! jusqu'aux plus lointaines étoiles des cieux !...

Et tout frissonnant je pensais :

— Sans doute ce fatidique oiseau de nuit fut mêlé, il

y a longtemps, à quelque faute calamiteuse, à quelque irréparable malheur dont mon être temporel ne peut pas se souvenir ; sans doute l'augural lamentateur mémore quelque immémoriale défaite, antérieure à mon incarnation présente ; mais est-il vraiment prophète et ne suis-je fou de tant m'alarmer?...

Alors, quelque chose d'inexprimable se passa : les courbes montantes des pelousses, les arbres, les campaniles, toutes les lignes, toutes les formes par dessus l'ombre houleuse se haussèrent d'un geste brusque et bref et siégèrent dans la terreur... L'enfant grelotta. Je le vis livide. Je le vis comme jamais je ne l'avais vu. Je vis ses traits tumultués d'une perversité que nulle face encore n'avait exprimée. Et je sentis ses mains hostiles, ses petites mains froides et terriblement hostiles m'attirer vers les sombres gouffres de ses yeux...

Non ! cet enfant *n'était plus mon enfant !...*

Les songes de toute ma vie, à la débandade, repassèrent au large, faces blêmes, allures d'étrangers. En vain j'implorai mes plus clairs souvenirs, mes plus fervents espoirs, mes plus hautains orgueils ; ils passèrent, fantômes de désolation ; et d'atroces cauchemars me saisirent : des rages effrénées bondirent dans ma poitrine, d'insaisissables feux-follets dansèrent dans ma tête, puis tout s'effondra, tout disparut ; et j'eus l'intuition horrible que l'enfant, mon maléfique enfant, je ne l'aimerais plus ! jamais, jamais plus !...

Je ne pleurais pas, je ne gémissais pas à faire pitié aux rochers ; j'étais le Pauvre d'entre les pauvres, celui qui n'a plus rien à soi, même un gémissement : mon ame aussi m'avait abandonné !...

Mon Ame !

Minable errant nourri de mensonge et vêtu de misère,

rôdeur des ténèbres traqué par les chiens de la Peur et les loups du Remords, suis-je donc une ame, Seigneur?... Vous m'en avez donné le seul *reflet* que je promène de chute en chute en vos éternités. Mais celle qui n'est du temps ni de l'espace, celle de votre gloire, Seigneur, où donc est-elle ? Malgré mes siècles de détresse planétaire encore je n'ai trouvé, encore je n'ai seulement rêvé la distante Étoile dont l'extase éblouie me rend le front pâle et tremblante la voix dans la nuit. Même si, parmi la formidable cohue d'êtres bousculés dans l'infini, j'en ai connu quelques rares baignés de l'évanescence clarté qui me baigne — et je les ai compris, et je les ai chéris — n'ai-je aussi rencontré les autres, ceux que frôle — consternant lever d'un soleil inconnu, matin blafard du dernier de mes jours — ceux que frôle une lueur funeste pour mes yeux?... Seigneur ! ayez pitié de moi devant ces ennemis ! Ils sont légion parmi l'inattendu : ils m'ont insufflé passions et vouloirs et pensées qui ne sont pas à moi ; ils m'ont poussé à d'irrémediables déroutes où je me dévastais de mes propres mains ; j'ai jeté dans la boue mes idoles parce qu'une rose insidieuse a fleuri mon sentier ; parce qu'une voix perfide m'a parlé, ma prière s'est changée en imprécation ; et je n'ai pu me défendre, car je ne savais rien, et vous ne m'avez pas aidé, Seigneur ! Maintenant *je ne suis plus que je croyais* : Seigneur, vous avez laissé périr mon Étoile ! Seigneur, *mon Ame est vaincue et me voici mourir dans ma vie éternelle* ! Seigneur, l'Astre néfaste est apparu et dans la nuit en désarroi de gouffre en gouffre les damnés de ses reflets m'entraînent vers quel désastre, Seigneur ! Seigneur !...

Et le hibou derechef ulula...

Un silence vertigineux se fit en moi ; un silence ténébreux se répandit à travers moi parmi la vastitude ; et terrible un ORDRE tomba, plus terrible que le courroux de Dieu un ORDRE — irrévocable ! — m'écrasa !...

— Va-t-en ! petit ! hurlai-je. Va-t-en vite là-bas !... là-bas !...

Je mis l'enfant par terre et fis des pas, des pas qui n'allaient nulle part et toujours revenaient vers l'eau sanglante — voilà ! voilà ce qu'il aurait fallu prévoir !

Et l'enfant haletait :

— Père ! Pe-tit père !...

Cela traînait ! cela coupait, cette lame de voix !

— Lâche-moi donc ! le suppliai-je. Fuis ! ha ! fuis-t-en vite, par la Vierge !... Que ta blonde tête soit lointaine ! et ta voix lointaine ! et ton enfance lointaine ! lointaine !... Sauve-toi, te dis-je ! Sauve-toi !...

Il me tenait, il sanglotait :

— Pe-tit père ! Viens au-aussi !... Ma-arcel se-era sage ! Ma-arcel aime-era père ! et ma-aman... ma-aman du ciel !...

— Non ! Demeure ! ma flamme ! ma joie ! Mon enfant !... Ha ! tes mains à mes tempes !... tes lèvres !... tes yeux ! et tout ! et tout ! mon enfant ! mon enfant !

— Qu'il a-a fait, pe-tit Ma-arcel ?...

— Ho ! tais-toi ! tais-toi !... Il y a un monstre !... une démente de monstre dans mon sein !... et ma bouche !... et mes bras !... Prends garde !... Je ne sais pas, je ne sais plus où vont mes griffes ! Sauve-toi ! sauve-toi !...

Jusque-là je me souviens : je bavais et pantelais. Et l'enfant hoquetait :

— Père !... où est père !...

Mais le cri de l'Avertisseur sinistre tournoya...

Un silence d'abîme se fit en moi ; le vertige ténébreux
des quarante abîmes s'ouvrit en moi et terrible ! et li-
vide ! l'Épouvante se leva...

Jusqu'à-là seulement je me souviens...

Mes pauvres yeux !... mes pauvres mains !... mon
pauvre enfant !... Où s'en sont-ils allés ?... Je ne sais
pas !... Je ne sais pas !...

.

Les mornes eaux ont du sang clair sous les cils verts
de leurs roseaux...

Et l'Épouvante... l'Épouvante est toujours là !...

AUGUSTE JENART.



DU SOLEIL DANS LA FORET

(Fragment de poème)

Le bois chante ! il sourit de joie matutine.

Une voix s'élève, aux brises de l'avenue :

*« O passant, voyageur qu'un rêve destine
à relever de l'ombre une image déchuée,
une heure nouvelle, ici, t'accueille.*

*Loïn sont partis les soirs de long deuil
où les branches avides, noires, crochues,
vers les déserts du ciel tendaient leurs mains vides
que la misère fit cruelles ;
car voici la clarté revenue !
Voici, voici la clarté revenue
et furtive au fol gré juvénile des feuilles
elle se joue et bat des ailes
comme une tourterelle.*

*Ecoute et regarde, passant,
toi qui portes dans ces avenues
des pieds meurtris, des mains lassées par la fuite du
et ce front où la griffe agile des heures [songe
a marqué les sentiers du délice et de la douleur,
— o mon frère, ô passant
regarde, et réjouis ton désir grandissant :*

il neige de la lumière sur le sol.

*L'éveil, on le dirait, de mille lucioles
aux plis de la feuillure voltige.
Oh va ! malgré que la route soit dure
et malgré que ton corps contre toi se révolte
va, marche encore
et tends des mains joyeuses au souriant augure :
il y a des clartés sur le sol.*

*Je sais de quelles lointaines contrées,
par quelles montagnes, par quelles plaines,
l'espoir impérieux de tes vingt ans vainqueurs
fut ton guide, jadis, vers ces hautes vallées.*

*O mon frère ! aujourd'hui sa main est faible dans la
[tienne !
Cette heure, comme une ombre, hésite en son cœur...
Mais toi,
confronte à tes yeux ses yeux blêmes d'effroi ;
sa main lâche, que ta main d'homme la tienne
et redresse-toi haut de toute ta stature
seul vers ta foi. »*

*La lumière frémit aux courbes du chemin !
Oh merveille ! de mille fleurs dont rit l'émail
la lumière, aux joailleries captives des ramures
glisse,
et stille des gouttes claires de l'aiguail.*

« Laisse planer tes rêves sur le chemin !

*Vers le songe puissant où la terre s'endort,
frère ! les jours viennent et passent
comme de longs regards qui savent.
Les heures devant nous sont des sourires lents et graves
et chaque soir se réveille aurore.*

*Regarde, regarde encore !
comme un cristal mobile au détour de l'avenue
le soleil suspend un regard diaphane
où lucides, balancés des ramures trémières,
des riens ailés d'un futile essor
s'amuse en légers ballabiles ;
et sur les touffes moussues des clairières
tournent, culbutent d'espiègles lutins
qui se disputent, et jouent avec des palets d'or.*

*Laisse planer tes rêves sur le chemin !
comme une fiancée lointaine encore
une étoile se lève aux mers des lendemains.*

*Là-bas, là-bas, au bout de la forêt
où tant de pèlerins meurtris, lassés de l'éternel voyage
étendent leur sommeil vaincu sur le rivage,
là, parmi l'ombre touffue,
apparaît
comme un cri d'allégresse le vivifiant azur !*

*et reine magnifique des mornes terres que tu dépasses,
la mer ouvre le vaste et souriant espace.*

*La mer, la mer,
à perte de vue, à perte de rêve,*

la mer!

*Ecoute ; à travers l'épaisseur des forêts
n'entends-tu pas, comme une voix grave
monter le lourd mouvement des vagues ?,..*

*Marche, marche vers elles !
La clarté sur la route affermit ton courage,
vas où les chants de l'espace t'appellent.*

*Par delà la forêt, au lointain des eaux sans limites,
un mirage ébloui cristallise l'aurore.
Riche de mille rubis, le corail éparpille
sous l'onde smaragdine d'incarnadins trésors.
Là-bas, dans l'air féerique et frémissant d'extase,
une rive, en merveille! est née sur les eaux translucides,
là-bas...*

*— là-bas fleurissent de grandes îles,
de grandes îles à découvrir.*

*Ecoute les brises, de toutes leurs ailes,
écoute la mer chanter vers elles,
la mer, la mer aux voix d'espace,
à perte de vue, à perte de rêves
la mer...*

*Mais regarde :
une ombre plane, il passe un nuage :
toutes les feuilles en babil au soleil,
toutes les branches se sont tues.
Ecoute, il fait silence ;
légers, balancés aux voutes touffues,
les souvenirs ont clos les lèvres...*

*Et voici qu'à travers les mouvantes forêts
comme un chant pur dans les ténèbres
vers toi, depuis ces rives enchantées
qui frémissent d'azulins murmures,
— Oh radieuse vers ta pensée
glisse la lumière des Iles fiancées...*

*Ôa, lève-toi, marche vers elles !
les pierres du chemin palpitent de clarté,
tes pas ont tressailli vers la Terre nouvelle...*

Ôas où les voix de l'espace t'appellent. »

ALBERT MOCKEL.

LA NEIGE.

*La rue est froide sous la neige ;
Le soleil saigne dans la brume neigeuse ;
Et vois, amie,
Comme la rue est silencieuse ;
Vois comme les maisons,
(Ah, on les dirait endormies
De quelque sommeil qui dompte, pesant et long,)
Sont, avec leurs fenêtres closes, silencieuses.*

*Ah, vois, vois :
Ici, là-bas,
La tempête blanche harcèle les portes,*

*La tempête blanche harcèle les toits ;
Oh, à travers le ciel tumultueux,
C'est peut-être la vie de la ville qui s'en va ;
La rue, où s'animaient les travaux et les jeux,
La rue est morne et elle est morte.*

*C'est la neige qui tourbillonne et tue ;
La blancheur froide tue la pauvre ville :
Oh, pauvre, pauvre ville,
Et d'où ne monte aucun bruit, triste ou gai ;
Même les plaintes se sont tuées.
Regarde, ô ma très-pâle amie,
Comme le jour est fatigué,
Le jour aux rayons inutiles.*

*La neige a tué la ville,
La tempête a emporté loin de nous la vie.*

A.-FERDINAND HEROLD.



G E R T R U D E .

—

LA COURONNE.

La journée fut chaude dans l'enclos près de la mare. Le soleil a joué à faire tourner l'ombre du pommier, la diligence est passée, vide sur la grand'route, une compagnie de cailles s'est abattue sur le coteau et les coquelicots ont tant jonglé avec les papillons qu'ils sont devenus plus rouges.

La grosse pivoine qui surgit dans la luzerne, là-bas, contre la haie, c'est Gertrude.

Tantôt sa quenouille semblait une plante albinos en l'émail de la prairie, mais un clocher, dans le lointain, a sonné l'heure de la tartine et, à plat ventre, dans les herbes, Gertrude digère en regardant le soleil tomber dans la mare...

— Bien sûr elle a filé le voile de la Madone, de la Madone qui tient un petit enfant nu, parmi les vignes, à la porte de l'église où mendie la vieille aveugle, car, pour la récompenser, à la façon des lauriers que l'on noue au front des héros, elle a disposé autour de Gertrude, en blanche couronne, ses oies grasses.

PAUL LECLERCQ.

MINIATURE.

*Un souffle chaud d'amour circule dans la chambre
Où fleurit le péché d'un joli corps d'enfant,
Et sous ses lents frissons qu'espace un parfum d'ambre
Sa chair se cabre et rit ou s'étire en rêvant.*

*Sous ses doigts ignorants et brûlants qui s'attardent
La pâle enfant s'éprend de ses charmes discrets
Et son âme soudain murmurante et hagarde
S'étonne de trouver dans sa chair des secrets.*

*Mais son corps captivé par la langueur étrange
Qui la laisse savante et seule en ce beau soir
S'enivre d'écouter, semblable à des voix d'anges.*

*Le cœur des longs désirs et des troublants espoirs,
Et l'enfant sans penser, sa petite âme éteinte,
Savoure la douceur de ses propres étreintes.*

FERNAND ROUSSEL.

C'EST A L'AUBE...

*C'est à l'aube l'heure neuve
Chantante dans les saules...*

*Empruntant à l'azur
Déjà rose d'un peu d'aurore
Sa pâle clarté d'améthyste,
L'eau calme du fleuve,
Qu'une douce brise fraîche
Plisse en rides d'or,
Mire à la rive le réveil des iris
En renouvel espoir de belle vie heureuse :*

*Te voici sous le songe du splendide autrefois,
Tel qu'au temps où dans ta robe de lin,
Pâtre, tu rapportais les puériles joies
Des balsamiques fleurs de tes primes matins.*

*Et, si de longtemps tes épaules
Perdirent la caresse victorieuse
Du grand frisson frileux*

*De bonne et belle adolescence ;
Si tes gestes n'eurent plus la joie
Sereine d'insouciance
Ni plus cette suave soie*

*Dont ils se veloutaient, quand vers les frêles fleurs
Séraphiques des lys
Avec mille pures délices
Se penchaient — autres dives fleurs —
Tes mains jeunes de beaux bonheurs ?*

*Qu'importe, puisque ce bel aujourd'hui
Des vertiges épars de l'heure
S'enchantent d'un suprême et magnifique leurre !*

ARTHUR SOUCHOR.



NOTES.

En Flandre.

Le long de la grand' route d'Adinkerke, sous la lune très vague dans le léger brouillard d'automne...

A gauche, derrière des arbres écourtés, aux larges feuilles glacées de reflets métalliques, des prairies où flottent d'humides rayons de lune...

A droite, s'encadrant entre les troncs d'arbres rigides, des fouillis de buissons sous lesquels dorment des ombres inquiétantes de noirceur ou, par moments, de neiges tombées de lune...

Sur la route qui déroule entre les arbres bleuâtres son long ruban d'argent, l'indécise brume de septembre et comme de la poussière de lune...

Et, rarement, perdue en l'obscur clarté ambiante où derrière des feuillées la couvrant de nuit noire, quelque ferme au toit rose, avec sur la vitre d'une lucarne, un frottis discret de lumière de lune...

Le silence, et rien que lui, — si grande soit l'étendue, si profonde la voûte des cieux, si vastes les prairies, si nombreux les arbres qui processionnent à droite et à gauche de la route si longue sous la lune....

—

Rentrant au Kursaal à l'heure du souper, je vis dans la salle du café, sous l'une des lampes suspendues au plafond bas, une tête ronde et cuivrée, les cheveux noirs et gras plaqués en désordre sur le front par le bonnet rouge maintenant enlevé, les yeux sombres et vifs, les

lèvres écartées pour sourire et montrant de belles dents blanches, le cou rond et blanc émergeant d'un foulard brun largement ouvert. Du reste du corps perdu dans l'ombre et que je devinais revêtu du costume des pêcheurs : bourgeron court de toile à voile jadis blanche et larges braies de flanelle jadis rouge, les deux bras seuls étaient visibles, l'un étendu sur la table auprès d'un verre à goutte, l'autre entourant le dossier d'une chaise sur laquelle était assise, tournant à demi le dos, une grosse fille rousse. Elle riait aussi, le bout de ses doigts amoureusement pris dans la grosse main du pêcheur.

En Wallonie.

Au bord du chemin, un couvent très vieux, dont le porche est surmonté d'une statuette de S^{te} Julienne dans une niche et, se continuant jusqu'au sommet de la montée, de hauts murs qui prennent au soleil la couleur du vieil or; puis, là, une chapelle votive, une porte d'hospice et un arveau sous lequel passe la route.

Un moment, se pressent les souvenirs des temps anciens, très calmes, très religieux, très beaux. N'était-ce point la vérité que cette vie d'autrefois, endormie dans une croyance comme dans un inexpugnable refuge, où l'on achevait ses jours dans une paix profonde jusqu'à la paix éternellement profonde du tombeau? Le rêve à coup sûr en paraît très doux, vu à la distance où les siècles en avançant nous ont portés.

.. Des clairons sonnent, — des clairons qui appren-

nent et dans l'unisson desquels on reconnaît à sa rogue sonnerie autoritaire celui du sergent instructeur...

Sur l'arête des glacis, une sentinelle se promène, le fusil à l'épaule, de cet air lourd qu'ont toutes nos sentinelles... — Ils étaient charmants ces glacis, sous leurs grands peupliers dont le vent balançait la cime: aujourd'hui, on a porté la hache au pied des plus beaux et ceux qui restent donnent aux glacis l'aspect d'une chose abandonnée que l'on démolit morceau par morceau.

Les clairons cependant continuent à sonner, insoucians et gais, quelque part, là, dans un des fossés de la citadelle, tandis qu'un sous-officier musard, les mains dans les poches de son pantalon bleu-clair, le bonnet sur l'oreille, vient voir qui passe sur la route.

—

Plusieurs fois, sur ce chemin du cimetière, j'ai rencontré trois vieux hommes qui revenaient ensemble de leurs champs, — l'un très grand, avec la veste en gros drap bleu des vieillards hospitalisés; l'autre de taille moyenne, en chapeau boule; le troisième petit, longéant d'un air boudeur le fossé de la route; — tous trois une bêche ou un rateau sur l'épaule.

Pourquoi si vieux tous les trois?...

Un jour, l'un d'eux portait une faux et je me donnai à croire que, du cimetière, la Mort, avec ses bonnes amies la Misère et la Vieillesse, s'en revenait de faire ses foins...

ALFRED LAVACHERY.

DE PARIS.

19 janvier.

Claudien le disait bien, pensant à autre chose, mais les vers des poètes sont à métamorphoses :

Fallax ô quoties pulvis deludet amorem...

La poussière se joue de nos amours et nos amours s'en vont en poussière. Il s'agit de Verlaine. Un journaliste nommé, dit-on, Nyon, l'appela « peu », un autre l'appela « honte », un autre l'appela « sans-chemise », et M. Zola, enfin, l'appela « raté ». A ce propos cet homme de lettres bien connu énuméra quelques ratés célèbres, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Jules Laforgue, et d'autres dont il ne dévoilera le nom qu'au jour de leurs misérables funérailles. M. Zola sait plusieurs choses et d'abord que le grand écrivain se distingue de ses moindres congénères par cela, qu'il est décoré, et ceci, qu'il est académicien. Cela est le prodrome et ceci est le symptôme. Les conditions qui font qu'on n'est pas un grand écrivain sont les ci-dessus, négatives, et une autre, non moins négative, que les œuvres de ce pauvre ne se vendent pas. Il croit qu'on n'a jamais vendu, de Verlaine, que son billet d'enterrement, cinquante centimes, par les soins de M. Vannier ; M. Zola se trompe et d'autres se trompent : quoique les œuvres de Verlaine se vendissent à des prix de fleurs rares, elles se vendaient, entre les mains d'un éditeur sérieux, lié par les termes d'un traité, avec quelques précautions et de la surveillance, les œuvres de Verlaine eussent rapporté au poète plus d'argent qu'il ne lui en fallait pour mener, heureux, la modeste mais sûre existence qu'il aurait voulu mener, même parmi les absinthes et parmi les parasites. Les aumônes que de généreux amis dispensèrent à Verlaine n'auraient pas dû être nécessaires : son éditeur pouvait pourvoir à sa vie stricte ; ses camarades du Parnasse, quelques-uns riches et puissants, devaient assurer le luxe de cet unique, — en ne lui fermant pas, par jalousie ou par peur, les journaux où ils prennent leurs ébats. On a vu cela : les

Mendès, Coppée, Lepelletier, étalés à trente et quarante sous la ligne dans le premier salon de ces riches maisons, et Verlaine rejeté à la troisième page, parmi les faits-divers et les pauvres : on lui jetait deux sous et le conseil de ne pas abuser. Mort, ces camarades excellents surgirent et firent savoir au monde que leurs yeux, tout-à-coup, étaient devenus rouges ; ils ne le disaient pas, mais leurs joues aussi étaient devenues rouges. Oh ! ils ne l'avaient pas abandonné ; ils lui faisaient l'aumône, pourvu qu'il prit, allant vers eux, l'escalier de service. Le peu d'argent que gagnait Verlaine, il le gagnait en Angleterre, en Hollande, en Belgique, par des articles de magazine, des conférences ; ses camarades ne le poursuivaient pas si loin ; le poursuivaient-ils ? Non, il serait absurde de prétendre qu'ils le détestaient ; ils l'ignoraient ou l'aimaient — silencieux ; ou bien encore, ils n'osaient braver, pour Verlaine, la malveillante ignorance des salles de rédaction. Alors, presque le seul argent, non aumôné, que recevait Verlaine, lui venait de l'Etat : le ministre qui chargeait d'un collier pourpre la peau saurée de M. Dumas le fils consentait au poète de Sagesse des secours ; non pas aumône, — secours. Des crédits sont à cet effet budgétés et dâs, par fragments, à tout homme de lettres indigent : la France est un pays généreux et qui sait payer ses gloires.

Et oserait-on affirmer que l'Académie, qui « décerna » à M. Coppée, il y a trois mois, un prix de cinq mille francs, avec une couronne et des encouragements, — oserait-on affirmer que l'Académie française n'a jamais, en secret, offert à Verlaine, quelque lambeau de prix périmé et inutilisable ? Ce serait mal évaluer ces quarante grands cœurs.

Vous, là-bas, fêtez Verhaeren, ce prince, et songez que nous venons d'enterrer un roi, tout nu, tout pauvre, vêtu de sa seule gloire.

REMY DE GOURMONT.

CHANSONS POPULAIRES.

Balzac écrivait il y a longtemps : « Ce pouvoir de réveiller un monde de choses graves, douces et tristes par un rythme familier et souvent gai n'est-il pas le caractère de ces chants populaires qui sont la superstition de la musique, si l'on accepte superstition comme signifiant tout ce qui reste après la ruine des peuples et surnage à leurs révolutions. »

De son côté, Gérard de Nerval a consacré à ces vieilles chansons de charmantes pages de la *Bohême Galante*. Et Carlyle n'a-t-il pas dit qu'elles « contiennent plus de vérité profonde en leur naïveté, que les conceptions purement mécaniques de l'Univers. »

L'initiative de la *Section d'art et d'Enseignement populaires* qui nous donna récemment une copieuse séance de chanson populaire est hautement louable. Le soin d'en assumer la partie musicale fut dévolu à un fervent de ces vieilles mélodies, — M. Georges Flé, de qui l'érudition et les patientes recherches, après avoir déjà produit le beau recueil *Chansons des Mers et des Grèves*, nous valurent un programme très intéressant, depuis les chansons provençales et italiennes, vives et ensoleillées, jusqu'aux chansons du nord, si pénétrantes, en passant par les rythmes nets et joyeux de Flandre, et ceux mélancoliques de Bretagne, au bercement lent de vague.

A signaler surtout le Noël breton, le *Duc Loïjs* dramatiquement rendu par M^{me} Be noni, les chansons scandinaves et les chants de bateliers joués au piano par M. Flé, et le *Kwezelken* endiablé.

L'audition fut précédée d'une conférence de M. Verhaeren, faisant l'historique de la chanson et soulignant les modifications profondes qu'elle a subies en passant par chaque peuple. Attristée près de la mer, elle s'égaie aux pays de clarté, paraît banale chez les Hennuyers et poétisée chez les montagnards du Béarn.

Parmi les esprits modernes, nombreux sont ceux qu'a préoccu-

pés la chanson et qui s'en sont inspirés. Des musiciens : Flotow, Boïeldieu, Auber, d'Indy, Blockx, Benoît, Flé. Des poètes, dont certaines œuvres, ont le caractère du chant populaire : Moréas (à l'appui, *l'Épouse fidèle*). Laforgue (*Complainte du pauvre jeune homme*), Verlaine, Viélé-Griffin, Maeterlinck, Gérardy, Elskamp, etc.

« Et, a terminé M. Verhaeren, il est à souhaiter qu'elle renaisse dans l'humanité que le monde est en train de façonner. »

ANDRÉ HEMMER.



ESTAMPES NOUVELLES.

A Chicago H. Bradley publie une série de planches pour célébrer les mois.

Plusieurs influences dominent cette tentative : celle de Grasset et surtout celle de Beardsley.

Deux éditions : l'une minuscule où les planches trop réduites perdent de leur signification décorative ; l'autre (in folio) permettant d'étudier le talent très souple et quelquefois original de l'affichiste américain.

A Londres chez Georges Bell and Son, paraît *Picture Posters*. C'est une assez complète histoire de l'estampe murale. Elle débute par des notes sur l'art d'Egypte et de Rome. Puis examine les débuts de l'estampe dans les temps modernes : France, Angleterre, Amérique, Espagne, Allemagne, Hollande, Belgique. De nombreuses reproductions monochromes ornent le volume.

Chez Edward Bella, à Londres, voici le catalogue de la première exposition d'affiches faite à l'*Aquarium* (1895). Cette plaquette ne reproduit quasi que des affiches françaises.

Les maîtres de l'affiche publié chez Chaix. Jusqu'à ce jour ont paru deux fascicules. Planches parfaitement soignées, surtout celles du *divan Japonais* (Lautrec) et du *papier Job* (Chéret).

Affiches illustrées par Maidrou. Soixante reproductions en couleur. Tirage surveillé de près. C'est l'embrigadement des affiches folles et claquant au vent en un volume et leur entrée dans les bibliothèques.

Eugène Grasset a dessiné un Almanach qui se donne aux magasins de la *Belle Jardinière* à Paris.

E. V.

CHRONIQUE ARTISTIQUE.

Pour l'Art, cette fois, est seul chez lui. L'intérêt, diversément sollicité aux précédentes expositions, se concentre à présent sur quelques-uns de qui l'effort s'avère continu de pensée directrice.

Parcourons.— De M. Hanotiau, ces *Vieux débris* masures qui se tassent, boucanées et ridées comme de vieilles faces ayant essuyé tant d'hivers et de misères — surtout, *Le logis mort* dont la vie disparue a laissé les vitres si mornes.

De M. Coppens, les *Bassins*, assoupissement de barques fantomales sous la clarté lunaire — d'étonnants coloris de lumière dans *Soleil couchant* et à *Bruges*, pont sur un canal, avec la joie de ses reflets tremblotants — *Reentrée nocturne*, pastel impressionnant.

Dans toutes les œuvres de M. Laermans, une commisération de l'artiste - penseur pour ces pauvres corps rabougris et déformés par l'acharné travail, avec, sur les visages, une résignation hébétée, soumission forcée aux lois inéluctables de la nature et de la vie. Voir la *Nuée inquiétante* et l'*Enterrement*, au ciel tragique, et ces dos voûtés sur qui l'on sent peser toute l'appréhension de l'« intruse » !

M. Fabry se réfugie en des conceptions hautaines, en dehors des conventions. Il semble que l'outrance de dessin des figures précédemment exposées tende à se fondre en plus d'harmonie, dans *Mélancolie*, *Fiançailles*, *Tête de femme*. A signaler : *Poète évocateur*, *Tête de jeune fille* et le *Noir berger*, pasteur de quel troupeau d'âpres pensées.

M. Colmant devient, de plus en plus, plastique. Des *Naiïades*, une est si puissamment modelée qu'on s'illusionne : elle paraît jaillir de la toile, sculptée plus que peinte. Partout, un souci de la belle ligne, dans le nu, les paysages de fond, et dans les portraits, traités énergiquement.

Encore, des lithographies, de M. de la Gandara, très veloutées, et

de M. Lynen, vivantes — les verreries de M. Gallé, si belles de couleur et de technique, mais qui semblent, en cage, bien s'ennuyer, séparées arbitrairement des meubles qui devraient s'en orner.

Les *Salons d'Art Idéaliste* se proposent, dit, en autres phrases, un manifeste que nous ne discuterons pas, de « grouper tous les éléments épars d'idéalisme artistique. »

L'absence d'œuvres de Frédéric, Lévêque, Séon (qui s'excusèrent) de Redon, Degroux, Toorop, Khnopff, Doudelet, Melchers etc. — la présence d'autres d'un idéalisme contestable et parfois peu convaincu, font de ce premier salonnet une argumentation trop imparfaite contre le naturalisme.

La plupart des œuvres d'intérêt ici montrées furent précédemment appréciées, lors des diverses expositions où elles figurèrent. Il sera donc opportun d'attendre « les gestes » futures.

A voir — ou revoir — : Middelcer : *La Démoniaque, l'Inspiration* — Delville : *Orphée, Fin d'un règne, Trésors de Sathan* — Motte : *Etude autopsychique, Têtes d'anges* G. Stévens : *Le roi Harald-Harfagar*.

Sculptures : Rousseau : *Amour virginal, Puberté, Greffeur d'idéal* — Leroy : *Premiers remords*.

De nombreuses photographies de G. Moreau, Rossetti, Leighton, Burnes-Jones, Watts, Böcklin, serviront à établir la filiation de l'idéalisme actuel.

MAURICE BERTIN.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Œuvres de MM. Camille Lemonnier, Francis Viéty-Griffin, Henry Maubel, Paul Arden, W. Ritter, Paul Gérardy.

Comment pourrais-je commencer cette chronique sinon en m'excusant auprès de tous à raison de mon long silence. Il s'en fallut de peu qu'il ne s'éternisât. Dieu sait pourtant si je le regrettai bien des fois plutôt qu'une ! Que celui-là d'ailleurs me jette la première pierre qui ne connut d'autres heures que celles où chantent les oiseaux.

Maintenant les livres forment sur ma table des piles qui effrayeraient les plus braves. Auxquels d'entre eux accorder la préférence ? Si ce n'est pas pour vous déplaire nous piquerons au hasard, les regards clos, comme un enfant penché sur un bel album d'images et qui s'égaie des surprises du sort... Lemonnier. Aurais-je pu mieux choisir ?...

Lemonnier — un beau nom, que chaque œuvre nouvelle consacre d'avantage. Celui qui signe ainsi, depuis tant d'années, fidèle acteur de la scène littéraire, a du reste su ne pas s'ancrer dans les règles étroites d'une spécialité, d'un genre déterminé, d'une forme immuable. Il a marché avec le temps, s'assimilant le meilleur des découvertes successives sans jamais abdiquer, je me hâte de le dire, sa personnalité. Et voici de lui deux volumes que nous n'avons pas encore eu l'occasion de signaler : *l'Ironique Amour* et *la Faute de Madame Charvet*.

Le premier nous révèle maintes tares de notre époque si belle et si avilie, simple et multiforme, active à la fois et tant lasse.

Simple dira-t-on. Hé bien, oui. Elle est, peut-on affirmer, de grosse sensualité et d'argent. Tout se vend, tout s'achète et nous avons fait de l'amour, comme disait Barnave, une chose ordinaire. Depuis lors, dans presque toutes ses manifestations, il s'imprègne d'ironie. Que nous la discernions ou qu'elle nous reste cachée, cette ironie exerce sur nos cœurs sa dent perfide et M. Lemonnier excelle à en montrer les ravages. « Ce ne sont que de brèves nouvelles, diront d'aucuns, ces pages que vous avez lues tout-à-l'heure ; c'est un dessert savoureux que présente à nos faims quotidiennes un écrivain avisé. » Ne vous y fiez pas.

Toutes perverses ou détraquées, les héroïnes de ce livre. Un paquet de nerfs, un bouquet de caprices : rien de plus. Voyez plutôt *la belle Myosotis*, sorte de Narcisse féminine, s'éprenant, quand sonnent pour elle les premiers glas d'automne, de sa printanière image dans le marbre sculptée. Est-elle assez comédienne aussi, la blonde Lucienne de *la Jungle* qui laisse, pendant une longue heure, son mari la persuader de le tromper (les temps sont durs, la faillite immine) pour lui apprendre ensuite qu'il y a belle lurette qu'il est servi. Et Mme Sanders (*Nuance*) qui prend plaisir à rendre le poète Arnois infidèle avant la lettre à sa légitime de demain. Jusqu'à cette rustaude Manske (*Maison près d'une rivière*) qui envoie son trop complaisant époux trimer dur à la ville pendant qu'elle demande à des pratiques extra-conjugales la vache et la demeure neuve manquant à son bonheur ! A tout prendre, la palme revient à Mme Randonnet qui, histoire de faire une *Cagnotte* au profit de ses enfants, a imaginé — je vous le donne en mille — d'amener son mari à payer les privautés qu'elle lui accorde au prix qu'il s'entendrait demander ailleurs ! Du moins ne croyez pas que l'auteur de *l'Ironique Amour* se décide à grossir le bataillon des mysogynes. Toutes perverses, dit-il ; mais il ajoute, pour qui sait lire, inconscientes. Au surplus, si, dans ce livre, les femmes sont sévèrement jugées, ceux dont elles s'accompagnent leur rendraient facilement des points. Depuis la Genèse, les choses ont changé.

A côté de ces proses, le même volume nous en offre d'autres où l'imagination de l'écrivain s'exile volontiers de la stricte réalité. Citons : *la Petite Hyacinthe toute nue*, *le Symbôle*, *la Princesse Viola* — pauvre folle attendant patiemment le prince Charmant qui ne doit pas venir. Cette dernière pièce, il la faudrait signaler comme la meilleure du volume s'il n'y avait pas, pour la primer, la

Petite Mousmé sans âme. L'extraordinaire décor que M. Lemonnier lui accorda — maison accueillante aux pèlerins affamés par de longs jeunes d'amour, là-bas, tout là-bas, en cette ville maritime et de soir. Mais quel extraordinaire « sujet » la petite Mousmé elle-même, en son accoutrement de singe pompadour à la parade, le col entouré de verroteries, avec, sur les tempes, symbole ridicule de royauté, un tour de perles rouges et des plumes de perroquet. Comme Viola, elle attend le retour d'un fiancé imaginaire, au doigt duquel elle pourra passer son mince anneau d'argent.

Ces deux là savent le don d'aimer. Faut-il en conclure, demanderez-vous, que M. Lemonnier ne l'accorde qu'aux êtres dont l'intelligence a émigré vers le ciel trompeur de la déraison ? Non pas. Pour vous en convaincre, lisez *la Faute de Madame Charvet*. On ne saurait trouver un roman moins compliqué et c'est surtout ce qui en fait le mérite. Après dix ans de mariage, de réciproque fidélité, l'honnête Madame Charvet a fauté. Comment elle a pu tomber si bas, elle-même s'en étonne autant qu'elle s'en accuse et se promet de ne plus revoir celui qui provoqua sa chute. Pourtant les insidieux poisons des caresses défendues l'ont pénétrée toute et c'est bientôt en vain qu'elle essaie de résister. Elle retourne, à l'amant — incapable d'éluder la tentation mauvaise, elle y retourne malgré la tristesse qui succède aux ivresses menteuses de l'adultère. Cependant Charvet ne tarde pas à apprendre... C'est à partir de cet endroit que l'œuvre de M. Lemonnier doit surtout être applaudie. Il ne dit rien — ou presque rien — ce mari dont on a détruit le bonheur; il ne reproche pas, ses regards n'ont que de l'indulgence, prête à pardonner, pour celle que d'autres eussent maudite. Néanmoins, il devra taire son pardon parce qu'elle ne voudra, parce qu'elle ne pourra pas avouer, parce qu'elle se sentira incapable de prononcer les mots qui lui brûlent les lèvres, qui lui serrent la gorge d'une angoissante étreinte. « Un jour, disait Charvet, il est trop tard, on n'a plus la force... » Et ce jour arrive et la séparation s'annonce, inéluctable. Seulement avec quelle confiance et quel vivace amour et quelles promesses d'avenir meilleur, ces deux êtres se quittent ! Emmeline commencera une vie nouvelle, puis, après quelque temps, prononce Charvet, « j'irai te trouver, je te mènerai vers une petite maison, à la campagne, et tous les oiseaux chanteront dans le jardin. Nous croirons que nous n'étions pas mariés avant ce jour... »

Il n'est pas excessif de comparer Charvet à Karénine ou à tel personnage d'Ibsen. Cet éloge, à lui seul, ne suffit-il pas ? Mais il faudrait dire encore comment la psychologie de ces deux époux que la destinée sépare pour les mieux réunir se trouve magistralement réalisée. M. Lemonnier ne fut jamais plus heureusement servi par ses rares facultés. La langue de ce roman est sans cesse fort adéquate au sujet. Tandis que dans *l'Ironique amour* il semble que l'écrivain se soit plu à prodiguer toutes les richesses de son éblouissante palette, dans *la Faute à M^{me} Charvet* les phrases s'effacent en des demi teintes à peine chuchotantes. Tout au plus est-ce la clarté doucement tamisée d'une lampe, comme en cet intérieur où se joue le drame silencieux auquel M. Lemonnier nous convie, comme en ces pauvres cœurs dont il se plut à déchiffrer l'énigme, — ces cœurs d'automne où tombent les feuilles mortes, pour que la joie multicolore des floraisons nouvelles y puisse s'épanouir un jour comme si c'était pour la première fois.

* * *

Francis Viélé Griffin. — C'est loin déjà le temps où jaillit, un clair après-midi d'été, mon admiration pour ce poète. Chez Lamertin, l'éditeur actuel de *la Jeune Belgique*, une petite revue à couverture gris de fer avait attiré mon attention. *Écrits pour l'Art*, disait le titre qui pouvait à lui seul provoquer quelque curiosité.

Je me rappelle l'enthousiasme qui fut mien à la lecture. *La Dame qui tissait...* Et c'est toute Elle, celle à qui, dans les solitudes enguirlandées ou tristement nues de nous-mêmes, nous offrons les simples primevères et les orchidées rares de nos désirs, de nos espoirs, de notre attente. Mais ces vers disaient aussi le charme morbide, l'ineffable mélancolie d'œuvrer. Ils le disent avec cette simplicité sans affectation, cette élégance sans mièvrerie, cette souplesse de rythme qui font à M. Griffin — car ces qualités, à peine dois-je l'affirmer, se sont enrichies à mesure des étapes — une maîtresse place dans la poésie française contemporaine.

Après avoir ajouté que les premiers poèmes des *Cygnés* découvriraient déjà, en un ou deux traits rapides et comme accidentels, le décor distinguant toutes les œuvres signées de même, je pourrais peut-être ne plus guère insister. Cependant, non. Il restera à souligner l'optimisme qui porte le poète dont je parle à

voir, aux rives de la vie, la riante jeunesse d'un matin d'Avril épanouir à chaque heure neuve son mystère unanime. La vie est belle, murmurent en sourdine, au détour de chacun de ses vers, les chères voix intérieures. Elle l'est non pas pour cette seule ardeur païenne qui arracha à d'autres de grands cris mais pour quelque chose d'infiniment plus profond, d'infiniment plus humain. Cet optimisme se déploie tout le long des œuvres que vient de réditer le *Mercur de France*.

De *Cueille d'Avril* aux *Cygnés*, de ceux-ci aux *Joies* et à la *Chevauchée d'Yeldis*, le même écho se répète. L'on a osé dire que ces strophes sont enfantines. Si M. Griffin n'avait jamais écrit d'après les recettes habituelles, les adversaires résolus du vers libre lui reprocheraient de n'y être pas apte. Ils lui contestent maintenant la beauté suprême qui résulte de la force ou de la noble attitude de la pensée. Il doit y avoir en cela un singulier aveuglement ou une insigne mauvaise foi. Dans l'ingénuité même M. Griffin prend l'ascendant incontestable d'un tempérament d'exception. Ce qu'il dit, il ne le dit pas comme les autres. C'est même une des remarques qui s'imposent de prime d'abord à qui veut parler de ses œuvres : il donne aux mots une saveur, une couleur, une musique étonnamment nouvelles. Enfantines, ces strophes ! Écoutez plutôt : *Cueille d'Avril*, déjà, disait ce qu'il nous reste d'amour vrai, de sentiment préservé, de simpesse élue, de salutaire candeur. C'est notre âme moderne qui se trouve ainsi exprimée en ce qu'elle a su conserver, du primitif émoi qu'elle goûta jadis sans contrainte. Il serait intéressant d'examiner à cette occasion si nous ne sommes pas moins loin de cet émoi qu'il nous agrée d'ordinaire de le croire. Notre scepticisme n'est peut être qu'une légère patine, un mince badigeon, sous lequel des trésors de pureté demeurent intacts. Les voix, assure M. Griffin, modulent toujours l'hymne d'amour qui leur fut dévolu et nos yeux ne s'embrument que des ombres dont nous nous efforçons de les ternir. Il n'est pas d'assurance qui soit plus consolante. Si j'incline aisément vers d'autres pensées, s'il me paraît volontiers que notre vie moderne « a tout éteint aux carreaux de l'auberge, » je me surprends parfois à me persuader que nous ne subissons qu'une aberration passagère qui se dissipera au vent propice d'un avenir prochain. Que cet avenir se décide et l'œuvre de M. Griffin, avec celui de quelques rares écrivains d'aujourd'hui, recevra sa définitive consécration.

En me relisant, il me paraît que ces lignes peuvent laisser place au doute. J'ai voulu dire que M. Griffin a su éclairer nos âmes au delà des premières marches et qu'en son œuvre ceux de demain souriront à leur joie reconquise. Il faut le saluer, je me plais à le répéter, comme un poète de tout premier ordre — car la vraie poésie, n'est-ce pas, est et doit être un élan de l'âme, l'hymne passionné d'une intelligence d'élite. Mais il faut aussi accorder à l'artiste qu'est M. Viélé-Griffin l'offre fervente d'une palme. Je ne sache rien de plus beau que les paysages de ses livres. Ils sont, ces sites, pleins d'air, de lumière, de couleurs, de parfums. Mais c'est peu dire. Ecoutez donc chanter, au cours de ces poèmes, les midis et les soirs, les matins aux naissantes opales et les minutes crépusculaires où le ciel prend des tons de perle. Ecoutez... et dites-moi si ja nais l'intimité d'une heure vous fut mieux révélée. Ce n'est plus, cette fois, le vague schéma d'un coin de territoire, la notation brève ou hardie des valeurs qui y dominent. Toutes les nuances émotionnelles sont surprises et les moindres bégayements épars aux alentours, nous les entendons, nous les revivons.

La réédition décidée par le *Mercur*e arrive bien au moment voulu. M. Barrès, M. Remi, M. Verhaeren ont, ces temps derniers, rompu des lances en faveur de la chanson populaire — qu'ils ont indiquée comme la source la plus pure à laquelle la poésie puisse demander de nouvelles forces. Parmi les pièces que M. Griffin a nouées sous ce titre : *Foies*, il en est qui suffiraient à justifier cette opinion. Non pas que le poète ait écrit lui-même des chansons, mais précisément parce qu'il s'est borné à faire ressortir combien éloquentes, de quelle richesse poétique, de quelle intensité d'accent sont certaines rondes, certains refrains d'autrefois. Comme il l'a bien comprise, cette poésie naïve et subtile, savante et fruste que ne savent plus nos générations gavées de littérature aphrodisiaque. Comme il en fait valoir le rythme tragique ou candidement joueur. De toutes les « suites de poèmes » qui composent ce recueil, il n'en est pas, je pense, que je puisse priser davantage.

Mais voilà qui revient presque à faire un choix, et, alors, je tiendrais à ne devoir pas me borner à ce seul volume.

Demandez-moi quel est, dans l'œuvre de M. Griffin, le livre que je préfère, c'est *Palai* que je désignerai sans hésiter. Les trois dialogues (*Corine de Tanagra*, *Myrtis d'Anthédon*, *Lassos d'Her-*

mione) composant ce volume sont, à mon sens, les poèmes où l'auteur a le mieux réalisé la forme vers laquelle, dès ses débuts, il s'est nettement efforcé. C'est à ces dialogues que l'on pourrait surtout appliquer la remarque de M. Mockel disant que les vers de M. Griffin sont une parole déclamée ou plutôt contée. Mais à cette parole, essayez donc de résister. Dans *Palais* elle ne crie cependant plus si haut la joie totale d'être; il semble qu'un peu de mélancolie la voile, qu'il s'y mêle quelque amertume. Il semble — malgré l'atmosphère bienveillante, malgré la douceur de l'air et sa voluptueuse caresse que ceux qui murmurent là leurs confidences harmonieuses se heurtent à d'hostiles incertitudes. « L'unique heure de vie, dit un des vers, est celle qu'on espère » et, formule Corine, « la vengeance est de paraître heureux. » Mais Myrtis s'écrie, au moment où, en s'appuyant à une stèle, elle éclate en sanglots : « Je pleure, ce doit être de joie. » Et vraiment n'est-ce pas encore la meilleure part, la suprême joie sinon le suprême bonheur ?

* * *

M. Henry Maubel ne se repose pas sur ses lauriers. C'est un des plus actifs d'entre nous, un des plus personnels aussi et sa personnalité s'accroît à chaque livre nouveau. *Ames de couleur* même est une étape en avant. Je dis même parce que M. Maubel se plaît à considérer cette série de proses comme un simple entr'acte.

Ce petit volume porte une épigraphe signée Octave Pirmez : « Tout homme qui s'analyse, dit-elle, sentira trembler en lui deux mondes qui se pressent et se pénètrent dans un embrasement d'extase et de douleur. Ce charme inquiet est plus poignant à mesure que les forces de l'esprit et les instincts naturels s'approchent de l'équilibre. On vit alors dans un mirage, balancé entre une terre que l'esprit rend diaphane et des régions sereines où s'engagent encore les formes de la matière. »

Se réclamer de ces paroles, c'est s'avouer la difficulté de sa tâche. Eh bien ! oui ; un tel état d'âme est terriblement difficile à saisir, plus difficile encore à formuler. M. Maubel y est parvenu. Peut-être préférerais-je que l'extériorité immédiate des personnages se précisât plus nettement de manière qu'on les pût mieux suivre

dans leurs évolutions de tous les jours. Ils ne se révèlent qu'à certaines minutes choisies qui sont, je le reconnais, le meilleur d'eux-mêmes, mais le meilleur seulement. Après tout il se pourrait que j'eusse tort de demander davantage. Qu'ils soient parfois à écouter des heures moins conscientes, à regarder des lointains de moindre beauté qu'importe puisqu'on nous ouvre l'intime décor où ils sourient à leurs espoirs. Car toujours ils sourient. Ils sont le sourire incarné. Nos joies bruyantes, ils les ignorent ou les dédaignent. De même ils ne savent nos tristesses violentes. Le temps peut faucher leurs lys, pour eux les fleurs ne cessent de reflleurir sous le ciel auroral. « On ne sait plus ce qui meurt, on ne sait plus ce qui vit » lisons-nous au chapitre dernier. Pour eux tout meurt et revit à la fois puisque devant les choses qui expirent ils se sentent curieux de ce qui va renaître. Et lorsque le silence clôt leur lèvres, on sent « à l'ardeur de ce silence combien malgré tout ces âmes sont vivantes. »

Quatre personnages peuplent ces scènes d'une intimité exquise. Ces personnages : Miette, Mad et Christian, rencontrés précédemment dans *Quelqu'un d'aujourd'hui* où toutefois (la remarque est bien en situation) nous leur trouvâmes moins de couleur qu'à présent. Quant au quatrième, le « Je » du livre, ne serait ce vraiment M. Maubel lui-même ? Ces pages auraient donc une valeur autobiographique ? La sensibilité de l'auteur s'y atteste à souhait. Combien délicate est-elle ! Pour lui surtout « le plaisir a une destinée » la mélancolie est toujours au bord de l'horizon et « le soir le dépayse comme un instant nouveau. » Il fuit la clarté du plein midi et se plait aux heures grises — lorsque les sentiments, exilés par la frivolité des convenances, timidement reprennent leur place familière...

Je pourrais dire que la forme de M. Maubel se plie habilement aux exigences de sa pensée. Cependant serait-elle ainsi définie comme il convient ? Une des habiletés auxquelles ont recours les critiques pressés ou peu désireux de se prononcer nettement, consiste à déclarer qu'il ne leur est pas possible de définir l'impression éprouvée au cours de telle lecture. Sans feinte aucune, il me faut cette fois me résoudre à cet aveu d'impuissance. Comme le style de certains musiciens, celui d'*Ames de Couleur* défie l'analyse.

Lorsqu'il s'agit d'un recueil de proses comme celui-ci, où chaque

pièce, quoique formant un tout distinct, tient étroitement à celle qui la précède, à celle qui la suit, il est peu aisé d'indiquer des préférences. La prose V où Mad entend une voix de songe lui dire « regarde-toi dans mes yeux et sois une femme », où elle écoute « d'une âme nouvelle la voix aimée » est certes des plus suggestives. Bien belle aussi la pièce marquée X, promenade de nuit où Christian et Mad vont « ressentir la joie des arrivées ». Et Mad dit « Tu ne connais pas la bonne sensation de s'abandonner aux choses, d'aller plus vite que le temps. Oh ! la volupté de passer ! L'essor fou des trains qui se frôlent aux battements de fer de leurs ailes comme des troupes d'anges noirs en colère !... Les trains sont pleins d'êtres qui s'aimeraient peut être... Penser qu'un jour nous nous sommes peut être aperçus ainsi trop vite, sans en avoir conscience. »

A tout prendre, j'aime surtout la prose VI pour le décor animé de kermesse urbaine qui s'érige tout d'abord et pour l'indicible douceur, un peu triste, qui rend la fin si sensibilisée. J'imagine qu'ils sont nombreux ceux des lecteurs d'*Ames de couleur* qui auront senti renaître, au sortir de ces pages, des heures anciennes, qu'ils ne savaient presque plus, des heures par quoi ils découvrirent l'essence même de leur Moi.

* * *

Voici une mignonne plaquette intitulée *Par les Chemins*. Elle nous offre une série de courtes nouvelles d'une belle simplicité, abondant en détails bien choisis, avec des paysages de cœur auxquels il fait bon s'arrêter. L'auteur M. Arden y apparaît comme un sensitif, voire comme un sentimental, qui, ayant considéré la vie du plus près qu'il lui fut donné, s'étonne d'y avoir rarement ouï un accent qui vibrât au diapason du sien. Remarquons qu'une seule des neuf proses ici réunies porte une épigraphe. Elle consiste en deux vers d'Ephraïm Mikhaël, le cher poète trop tôt ravi aux espérances de ses amis :

*Moi je n'endormirai jamais mon âme triste
Dans la sérénité des rêves accomplis.*

La vie est le songe d'un ombre, tout n'est qu'un rêve irréalisable ou qui se dissipe lamentablement au souffle des pires typhons : tel est le thème qui, *Par les Chemins* que l'on nous

indique, se déroule et s'affirme. Qu'elles s'appellent Honorine, Rosa, Solange, Poldine, toutes les figures pâles et douces dont ces pages nous révèlent le charme atténué n'ont connu que d'approximatifs bonheurs et se sont flétries prématurément dans le plus cruel abandon.

M. Arden, que l'on dit fort jeune, paraît, sous certains rapports, être des mieux doués. Lisez *le Déserteur, Poldine, les Bahots, la Voix*, vous me donnerez raison. Ces proses ne sont pas de celles qui s'imposent brutalement, par une originalité exacerbée, mais elles ne manquent pas d'un accent ému auquel maint lecteur se plaira. Au reste, M. Arden est de ceux que la Wallonie peut revendiquer comme un des siens. Wallon, il l'est, et, pour tout dire, on n'aurait pas de peine à découvrir, dans les nouvelles que j'achève de signaler, les germes d'un écrivain de terroir.



M. William Ritter a publié jusqu'ici deux des volumes d'une série qu'il compte intituler *l'Art en suisse*. Le premier de ces livres est consacré au baron Edmond de Pury. Ce nom le saviez-vous ? Je ne pense pas. Cependant, à ce qu'assure M. Ritter, c'est celui d'un artiste notoire. Complaisamment, il nous guide à travers ses œuvres. Peintre épris de lumière, de toutes les magnificences de l'azur, M. de Pury laisse à ceux qui ont regardé ses tableaux « du soleil dans les yeux. » Il a montré Venise, non pas la Venise historique mais celle « intime et profonde des mirages, des vastes horizons, des banlieues de lagune. » Il a montré Naples et ses beaux garçons, il a étudié toutes les diversités de la vie méridionale... Mais encore ses portraits rivalisent-ils des « prodiges de ressemblance et des combinaisons harmonieuses de couleurs sans nul détriment de la sévère psychologie que méritaient de piètres modèles. »

Le second volume est pour célébrer un artiste dont la valeur nous est moins étrangère : Arnold Böcklin. Ici je n'oserais me risquer sur les plates bandes de l'analyse. M. Ritter lui-même se plaît à dire que, dans un œuvre aussi considérable, la classification par genre est arbitraire. Au reste, Böcklin les a traités tous. Esprit profondément philosophique, ses moindres toiles s'imposent par leur rayonnante pensée.

D'autre part, le prodigieux peintre de la mer qu'il exprime par une facture à la fois imprécise et ferme, le peintre génial, qui parvint à rendre sensible, dans une de ses toiles, le silence des forêts inaccessibles, — est un coloriste de première force, qui se composa une palette à soi, vibrante, enthousiaste, d'une non-pareille intensité, dont les tons peuvent choquer par exemple le goût français mais qui méritent que l'on se découvre bien bas. Ce maître peintre aurait même, comme dit M. Ola Hanssen, réalisé l'ambition de Goethe en « infusant à l'antique idéal de la beauté une âme germanique... »

Avant de lire ces plaquettes, je ne connaissais guère M. Ritter que de nom. Je ne suis pas loin de me le reprocher. Ces études sont d'une écriture non banale — malgré d'occasionnelles fautes peut-être. M. Ritter y montre les qualités que l'on est en droit d'exiger du bon critique. Il défend ses idées jusqu'au bout, avec une énergique conviction qui jamais ne l'abandonne.

* * *

M. Gérardy nous entretient également de Böcklin, dans une plaquette parue à Liège chez Gnusé. Il est peut-être excessif de vouloir comparer les pages de notre collaborateur avec celles de M. Ritter et pourtant, j'ai fort envie de le faire. M. Ritter procède méthodiquement; il aime voir les choses bien en place et ne laisse rien passer sans le noter soigneusement. M. Gérardy, au contraire, considère l'œuvre de Böcklin dans son ensemble et ne retient que quelques traits tout-à-fait caractéristiques auxquels il accorde une glose choisie. C'est bien, comme lui-même le dit, un *petit essai d'enthousiasme* qu'il se plaît à écrire. N'eut-il rien publié d'autre, ce serait assez pour reconnaître en lui un esprit de belle trempe à qui ne sauraient suffire les amusettes esthétiques autour desquelles les snobs se congratulent.

En parlant d'autrui, Gérardy fait ici sa propre psychologie et se confesse à qui veut l'entendre. Ce qui le requiert chez Böcklin ce sont d'essentielles particularités éveillant les échos de sa propre personnalité. Ecoutez-le lorsqu'il exalte le culte seul vrai (tels sont ses termes) et éternel de la chair, de la forme, de la vie, la vie toujours rythmique et belle, la vie infinie et mystérieuse. Pour M. Gérardy, il n'est rien qui surpasse le « poème de vivre, toute la joie et toute la lumière encloses au giron de la matière

profonde. » A l'exemple de l'écrivain de pensée forte qui nous donna les *chants de la Pluie et du Soleil*, il ne ménage pas l'anathème à ceux prêchant l'ascétisme et la mort. Cependant il peut y avoir dans le renoncement charnel une évidente beauté. La mort et ses ténèbres où l'on trébuche, éveillent chez d'aucuns les suprêmes sensations de la vie. Il est vrai qu'un esprit orienté vers les pôles les plus avancés de la sensibilité contemporaine est seul à même de se manifester de la sorte. M. Gérardy, comme le peintre qu'il élève sur le pavois, est un païen — prosterné devant l'autel où ses mains tressèrent au dieu Pan de filiales couronnes.

Il semble que cette plaquette ait pour subsidiaire raison d'être de préciser l'état actuel de l'art allemand, de dire ce qu'il est permis d'en attendre et quels sont ceux qui, passé le Rhin où se retrécit toujours l'horizon cerclé de fer, prétendent ne pas marcher dans les sillons où passe la foule. C'est fort bien, mais Böcklin?... direz vous. M. Gerardy met une réelle habileté à relier les différentes parties de son travail. Il nous est toutefois arrivé de souhaiter que cette habileté s'attestât davantage encore.

Qu'importent les solutions de continuité que nous crûmes remarquer : cet essai est d'un beau jet ; c'est pensé, c'est écrit d'une manière vibrante et sincère. Parmi ces chapitres, il en est qui sont de véritables petits poèmes en prose. Les remarques les plus judicieuses y abondent. Je retins notamment celle-ci que pour « objectiver, pour donner la vie et la forme à la sérénité de leurs rêves grandioses, il faut aux races germaniques que le Midi les ait éclairées de sa pleine lumière... Un sentiment étrange et intense, la *sehnsucht*, cette langueur véhémement entraîne les poètes, les sculpteurs... Ceux que le sort retient du pieux pèlerinage s'étiolent et meurent ou bien, désespérément, jusqu'à la folie, ils cherchent la Grèce avec leur âme... »

Vraiment, il se peut que la Mignon de Gœthe ait formulé tout le nostalgique désir d'une race lorsqu'elle prononça le mélancolique et joyeux : « Kennst du das land wo die zitronen blühn. »

ALBERT ARNAY.

MA CUEILLETTE.

D'une conférence de M. Jean Rémi, reproduite dans la *Revue bleue* (11 Janvier), ceci, en substance :

Dans l'ensemble de la jeune génération se dessine telle tendance qui lui donne originalité et unité.

Les positivistes, — et cela provoqua le pétard de la faillite de la science — ont cru pouvoir faire totalement abstraction de ce qu'ils appelaient l'inconnaissable. N'osant s'y aventurer, ils l'oublièrent. L'erreur fut de croire l'inconnaissable à côté du connaissable.

Or, le mystère n'est pas extérieur aux choses, il est dans les choses mêmes ; il n'est pas au-delà des faits, il est dans les faits que l'on constate et sur lesquels on expérimente.

Cette conciliation du positivisme avec le sens du mystère, est, si je ne me trompe, dit M. Rémi, l'idée maîtresse de ces derniers temps, et comme elle est extrêmement féconde, elle suffit à constituer un courant général. Elle apparaît très intéressamment dans les romans de Rosny, lequel donne de l'importance à la vie ténébreuse de l'âme, au travail inconscient qui se fait en elle et la modifie.

L'inconscient en psychologie, c'est le mystère.

Pareille transformation se constate dans la poésie lyrique.

La poésie parnassienne fut positiviste, Sully Prudhomme est psychologue et analyste subtil.

Verlaine, lui, n'analyse pas. Triste, il n'essaye pas d'expliquer sa tristesse ; il l'exprime et s'étonne.

Il faut donc exprimer l'âme même et le mystère de l'âme. Les choses et les êtres sont ce que nous les voyons être, mais cela même est le symbole de ce qui en eux dépasse notre vision et notre perception. Tout est symbole, et symbole du mystère.

Telle doit être la souplesse des symboles : ils sont la forme et l'expression de l'inconnaissable ; ils se transforment à mesure que les connaissances positives précisent ou développent la conception du mystère.

Ce dernier trouve surtout son expression universelle dans la musique. La nature tout entière surgit en la symphonie avec ses forces aveugles, souffles de brises, chants d'oiseaux, bruits de sources — frémissement léger de l'âme des choses, sœur de l'âme humaine, profonde et mystérieuse comme elle. —

Voici quelques-unes des notes, réunies dans l'*Ermitage* de Janvier, au sujet d'une causerie prononcée en Novembre par M. Camille Mauclair avant l'audition de poèmes de Régnier, Laforgue, Louys, Mallarmé, Verlaine, Verhaeren, Kahn, Moréas, et Saint-Pol Roux : « Les poèmes que vous allez entendre sont écrits par des artistes, qui eurent, plus que leurs aînés, la préoccupation de mettre en valeur la musicalité des mots en même temps que leur sens. et de créer vraiment sous les vers et leur signification une sorte d'accompagnement sonore et voilé... Ces poètes imaginèrent qu'on pouvait par un jeu plus libre des harmonies verbales, multiplier les rythmes, les assouplir et les accoler fidèlement aux diverses ondulations de la pensée. Toute pensée ne peut pas s'exprimer en vers de douze pieds régulièrement alignés sans être trop étendue ici et trop contrainte là. Le vers régulier, c'est une œuvre à formes fixes, comme la fugue... Mais toute la musique n'est pas dans la fugue ; on conçoit mal Schumann, Chopin ou Grieg réduits uniquement à la fugue. Pourquoi ne pas imiter leur musique à contretemps et à rythmes brisés, avec les mots plus ou moins longs... Pourquoi la poésie, avec ses mots subtils ou violents et le concours de la voix, ne tenterait-elle pas des jeux de sonorité non soumis à un retour périodique et non appuyés de pieds et de rimes semblables ?... »

Le mot d'ordre de la *Jeune Belgique* est toujours « réaction contre les efforts funestes, l'anarchie littéraire, etc. » Ceci amène M. Gilkin à écrire, à côté de bonnes choses sur Verlaine : « Il ne commit guère de vers libres...., mais il encouragea les autres et contribua à corrompre le goût public et le talent des jeunes poètes. » Comparer à ces mots de Banville à de jeunes poètes (mots cités par M. Mauclair dans sa conférence) : « Mes chers enfants, je ne suis pas dans vos idées, mais si vous faisiez ce que nous avons fait, Leconte de Lisle, Dierx, Mendès, Hérédia ou moi, immédiatement je vous mettrais à la porte... »

Le mariage de la reine du Félibrige, Mlle Marie Girard, avec M. Joachim Gasquet, a été célébré dans ces jours-ci, à St-Rémy, tout près de Maillane, que est la Mecque des Félibres. Tous nos vœux accompagnent les jeunes époux. Rappelons que M. Joachim Gasquet, notre collaborateur depuis longtemps, fut directeur de la *Syrinx*, la jolie revue de Provence parue en 1892-1893.

MATH ROBERT.

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

- 1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50
- FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00
- 1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)
- HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00
- VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Amie.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50
- GEORGES MARLOW : *L'Amie en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00
- LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, ornat in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	GAND :	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	LIÈGE :	Gnuscé, rue du Pont d'Yle.
— —	Dolliger, Galeries de la Reine.	MALINES :	Feymans, rue du Bruul.
— —	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	LYON :	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
— —	Hoste, rue des Champs.	MUNICH :	Littauer, Odionsplatz.



LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

FÉVRIER 1896

N° 26 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Jules Laforgue	<i>Mathias Robert</i>
En Province	<i>Émile Verhaeren</i>
Ce bel après-midi	<i>Albert Saint-Paul</i>
Je veux	<i>Léon Paschal</i>
La Treizième revient	<i>A. Guéquier</i>
Paroles de Bonne Joie	<i>Ch. Henry Hirsch</i>
Le Banquet des Fées	<i>Charles Delchevalerie</i>
La Solitude — Conseil	<i>M. Closset</i>
Prométhée	<i>J. F. Elslander</i>
Carnaval	<i>Eugène Monin</i>
Hommage à Verhaeren.	<i>F. Viélé-Griffin</i>
Lettre de Paris	<i>Remy de Gourmont</i>
Réponse à M. Zola	<i>André Lebey</i>
Chronique londonienne	<i>Osman Edwards</i>
Petits Salons	<i>S. Hix</i>
Chronique Littéraire	<i>Albert Arnay</i>
Notes du mois	<i>E. L. Incog</i>

Ce numéro : fr. **0.50**

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
48 ou 60 pages.*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Albert Arnay, Florent Bossaerts, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Maurice Desombiaux, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, Chrétien Flippen, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Giesener, Albert Guéquier, Auguste Henrotay A. Ferdinand Herold, Louis Hirsche, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalicux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marquès, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Albert Saint-Paul, Rodrigue Scrasquier, Charles Sluijts, Arthur Souchor, Maurice Vandermeulen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires — la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64 rue Kessels Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeulen Avenue de l'Hippodrome n° 30 Bruxelles.



JULES LAFORGUE

Des lectures adjacentes me firent imaginer Laforgue tel une sorte de variante du Saint-Antoine tenté de Flaubert, qui, son propre Hilarion, se ferait défilier à l'esprit tous les aspects que l'homme s'ingénie à donner à l'idée qu'il se fait de la vérité philosophique. En conclusion, manquant le refuge timoré dans la foi, fallait-il éclectiser la vie à grand renfort de compromis? Pacte difficile à qui se persuade que le présent est apparent et qu'une éternité nous sépare de l'être si cosmogonique qui pense d'autres mondes, là-bas, bien loin, dans les domaines de l'Inconscient initial.

Mais le présent pèse toujours de toute l'inflexibilité de sa destinée tracée, sur quiconque cherche à s'en évader, et lui fait sentir, par une longue suite de souffrances, que des liens les joignent.

Laforgue était celui-là, le souffrant qui sait de quoi et pourquoi et dont l'âme, soit à s'analyser, soit à masquer d'une ironie cruelle les sanglots qu'elle sentait venir, nous fut si précieuse.

Voyez-la dans les *Complaintes*

*Sa belle âme en ribotte,
qui se sirote et se fait mal
et fait avec de grands sanglots
sur les beaux lacs de l'Idéal
des ronds dans l'eau.*

En d'admirables vers, dans des décors décisifs comme des eaux-fortes, paysages tristes et frissonnants d'automne, coins de banlieue mornes qu'on ne pénètre bien que souffrant, c'est la complainte de cette belle âme en conflit avec toute la vie, complainte sarcastique et douloureuse.

Puis: « *Je me console avec la bonne fortune de l'alme lune* » et voici l'*Imitation de Notre Dame la Lune*, fervente oraison du poète à l'Albe Hostie, par les nuits silencieuses et infinies.

Voici encore les *Moralités légendaires*, « songes des anciens jours » transformés selon le modernisme des idées, figuratifs d'antinomies vieilles comme la pensée que Laforgue, à les vivre, raconte si supérieurement. Vraiment, c'est lui, Hamlet, noyant son malaise de vivre dans l'exaltation de sa littérature; et Lohengrin: âme très pure, qui s'en vient vers Elsa — la femme, petite bête jolie et souple, infatuée de soi, mais si matière; Elsa — la vie de semblance accueillante, mais simplement avide de jouir, son but après tout. Et l'être élu verra que, derrière la petite bête sexuelle — partie la

beauté, — derrière la vie parée — évanouie la joie première de sentir — rien n'est que de recommencer la même histoire, avec ce péril de l'emprise, par la vie-femme, de l'être qui vient à elle, et tant d'ennuis !

Alors; partir « vers la liberté méditative. » Et voici les

Filles d'Eve
Sœurs de lait, sœurs de sève
des destins qu'on se rêve.

Salomé, la toute-sachante, magnifiquement sèrtie dans ce merveilleux décor d'une Babylone qu'ordonnerait un poète — savant magique, plus que tout autre habile à susciter des prodiges — Salomé — science et vie factice — qui meurt de vouloir la mort de l'amour et de la pitié que vint prêcher Jaokanann, annonciateur des temps proches. Mais c'est encore Andromède : s'exaltant vers l'apparence — Persée brillant et fat, bonheur en bulle de savon tôt crevée ; — désillusion dont profite le bon monstre, qui devient le seul bonheur, puisque l'aimé. Et ne faut-il aussi vous rappeler Ruth, idole fatale et inconsciente ; et Syrinx, le désir perpétuel, qui se refuse pour rester le *désir* et laisse l'Art afin qu'il le puisse évoquer.

* * *

J'imagine qu'avec ses idées, Laforgue ne fut guère courtisan de la foule, qui pardonne peu qu'on la dédaigne. Mais la ferveur avec laquelle nous en parlent ses amis d'ancienne date, et parmi eux, M. de Wyzewa et M. Gustave Kahn, qui se trouva presque seul à son enterrement, nous fait voir quel profond souvenir

demeure en eux de cet être exceptionnel. Le petit nombre de ceux qui saluèrent son génie dans l'Enquête Huret prouve que Jules Laforgue fut et trop peu connu, et méconnu. On se rappelle la pitoyable aventure de ce critique (si vertement fustigé par M. Viélé-Griffin), lequel, ayant à signaler Laforgue, prétendit n'avoir trouvé de lui que quelques notes, qu'il agita triomphalement pour en conclure ce pur artiste quasi inexistant. Ce, en 1891, alors qu'avaient paru l'*Imitation*, les *Complaintes*, les *Moralités*, et, dans des revues, *Les fleurs de bonne volonté*, des notes, correspondances, critiques d'art, etc. Tout récemment, des papiers publics apportèrent l'opinion de M. Zola, jugeant de sa pile de « Mille » le pauvre hère qui ne se fit pas un malheureux quart de million par an à l'aide de ses livres.

Une inquisition patiente ferait découvrir que plusieurs le connurent sans l'avouer, et l'honorèrent à leur façon, en s'attribuant ses idées. Car Laforgue fut avec Rimbaud et Verlaine — ces morts d'hier si glorieusement nimbés d'or dans notre mémoire fidèle, — avec Mallarmé, Kahn, Viélé-Griffin, de Régnier et Verhaeren, encore parmi nous, les générateurs de la poésie actuelle.

Le *Mercur*e de France a pris l'initiative d'une souscription pour assurer la paix perpétuelle aux restes de celui dont le nom en tête de cet article flamboie. Hommage qui sera simple et digne de Laforgue, et montrera que si la génération actuelle est parfois peu manifestative de respect, du moins l'accorde-t-elle sans réserve à ceux qu'elle chérit.

Je ne pense pas m'aventurer en associant tous les collaborateurs du *Réveil* à l'expression de la sympathie qu'il sied de témoigner au *Mercur*e pour sa très pieuse pensée.

MATHIAS ROBERT.

EN PROVINCE.

Les lits semblent des chapelles: ombre et fraîcheur

*Ils sont bordés par les tranquilles mains des sœurs
Et le soleil sur les draps frais comme des nappes,
Allume des fruits d'or et des rêves d'agapes
Et sert un peu de joie à ceux qui vont mourir.
Avoir tous ses désirs noués en un : guérir,
Marcher, partir ! Et s'en bercer et se refaire
Et croire à la bonté molle de l'atmosphère
Qui pénètre par la porte, qu'Avril tiédit !
Prévoir les tant bonnes heures, l'après midi,
De vie enfin conquise !*

Et le pauvre malade

*Espère en tout sans peine et voit des enfilades
De jours et de saisons le séparer des cieux
Il se souvient si doucement de certains yeux
Qui l'ont aimé; il songe à de lentes caresses
De voix et de regards; il rêve à des paressees
Sur des lits clairs d'ancien bonheur.*

Et cependant

*Voici la sœur qui se rapproche, à pas prudent,
Examine sa lèvre et ses tempes d'ivoire;
Et simplement s'en va chercher en une armoire*

*Les deux linceuls pliés qui l'enseveliront
Le linge blanc qu'on lui nouera sous le menton,
La croix d'un sou que l'on suspend
Au cou des morts, sur la poitrine,
Et le cierge qui déjà brûle et qui attend,
En grésillant, dans la chambre voisine.*

(1888)

EMILE VERHAEREN.



CE BEL APRÈS - MIDI...

*Ce bel après-midi, qu'ensemble on exila
Au refuge d'un parc presque automnal, nous laisse
L'illusion d'avoir suivi quelque déesse
Sous les branches des bois sacrés où nul n'alla.*

*Le blasphème de nos pas seul nous révéla
La source toujours jeune et douce à la vieillesse
D'arbres obscurcissant leur miroir de jeunesse,
Et la splendide éternité de l'au-delà.*

*Crépusculaires ors tombés du pur mensonge!
L'ombre des bas côteaux sur la plaine s'allonge,
Et flambe, et fume au ciel lointain, torche et tison.*

*L'occident, flots de pourpre où mettent à la voile
Nos rêves, bricks ailés vers le large horizon
Qu'un grand soir d'espérance éclaire d'une étoile.*

ALBERT SAINT-PAUL.

JE VEUX.

*Je veux, je veux un vers sans joyaux, sans parures.
Je veux une statue où l'effort du burin;
Arrachant de ses flancs la pourpre et les armures,
Mette à nu la beauté du marbre et de l'airain,*

*Je veux, je veux un vers révélant sa magie
Au cœur qui croit entendre un secret du destin;
Dans le plus pur métal je grave une effigie
Dont la fraîcheur demeure un éternel matin.*

*Je veux, je veux un vers semblable à la patène;
Le passant inconnu que sa ferveur amène
Y vient poser sa lèvre en y mirant son front.*

*Je veux, je veux une œuvre et mon orgueil s'exalte
À la voir défier sur son socle en basalte
La tempête qui fuit et les temps qui viendront.*

LÉON PASCHAL.

LA TREIZIÈME REVIENT...

A mon cher ami Albert Arnay.

... Ce fut vers le temps où les prés, ayant poussé leur chevelure, l'entremêlent de coucous roses. Il l'amena vers son château, aux confins de cette grande forêt d'où sort le fleuve. Ils quittèrent la barque dont deux tritons enlumines soutiennent la poupe et seuls, ils marchèrent par les chemins enfouis entre les champs, où les sureaux penchés commençaient de s'ouvrir.

Ce n'était pas le soir encore, mais à travers les arbres, du côté où la forêt par gros bouillons déborde les collines et descend jusqu'au fleuve, de grandes écharpes de brouillard se dénouaient par instants et découvraient les prairies. Des bêtes oubliées meuglèrent.

Lorsqu'ils eurent gravi la pente, les coqs des clochers, les coqs d'or qui semblaient perchés aux cimes des grands arbres, se tournèrent vers eux, et les moulins ranimés firent de grands gestes de bienvenue, piétés sur leur buttes pour agiter plus loin et plus vite leurs bras rouges. Alors elle sourit, parce qu'elle était bonne.

Un moulin cependant les inquiéta ; ils ne l'avaient pas vu d'abord ; il était derrière la côte, vers le nord d'où ils venaient, et le ciel était sombre de ce côté. Mais

s'étant détournés un instant du soleil, ils aperçurent soudain le crochet des ailes, rien qu'une griffe torse, s'élançant au dessus des champs, d'un grand effort réitéré. On l'eut dit, ce moulin, perdu tout au fond d'un gouffre infernal, sur l'autre versant de la terre, et ses mains impuissantes retombaient dans le vide, sans pouvoir accrocher la crête de la colline.

Pendant qu'ils regardaient de ce côté, un oiseau s'envola tout près d'eux ; ils allèrent plus loin.

Ils entrèrent dans le parc, en faisant grincer la grille de bois dont les herbes folles retenaient les barreaux. Toutes les choses firent silence et les regardèrent passer. Les hautes feuilles des peupliers, seules, remuaient encore. Il y eut des rayons, endormis sous les jonchées de l'autre automne, qui furent réveillés par tout ce silence attentif, des rayons perdus qui sortirent en rampant de dessous la mousse, et glissèrent au revers des feuillages, souriant quand eux qui passaient ne regardaient pas. Des branches aussi se frôlèrent, immobiles dès qu'ils se retournaient.

Dans les bassins étagés depuis le château jusqu'au fleuve, s'égouttait parmi les pierres un bruit régulier d'artères vivantes. On entendait aussi l'inspiration profonde de l'eau qu'attiraient des artifices souterrains.

Ces bassins étaient transparents et très doux à voir, jusqu'à leur fond où les prêles ondulaient par instants sous la nageoire oblique d'un poisson.

Les peupliers blancs laissaient retomber un frisson de vie, avec la laine qui jonchait les chemins, flottante ensuite sur les eaux ou bien duvetant les lauriers, sous les futaies.

Ils firent le tour du château, clos encore depuis plusieurs années ; une avenue s'allongeait vers le village

qu'on ne voyait pas, toute en houx avec des bancs de pierre. Par places il y avait aussi des niches de feuilles et de granit. Mais elles étaient vides et des oiseaux y faisaient leurs nids.

— C'est par là qu'était la forêt, et bien des nuits ensuite ils l'entendirent respirer derrière les collines, comme une mer invisible. —

Ils s'éloignèrent, à travers des vergers tordus par les vents d'ouest ; toutes les fleurs n'y étaient pas tombées. Il la conduisait lentement par les mains enlacées à son corps. Sur la haie, un cheval passa le cou et les suivit doucement jusqu'au bout de sa clôture.

Ils ne s'étaient point parlé jusqu'alors. Mais ils arrivèrent devant un pavillon de colonnes torsées, où quatre dauphins relevant la queue se retenaient aux angles concaves du toit.

Il poussa la porte : « Regarde, lui dit-il, voilà tous mes oiseaux ». Et derrière les losanges dorés des volières, tout un univers d'ailes et de cris la salua, dans un frôlement éperdu où par éclairs se distinguait un plumage rouge ou smaragdin.

Or la musique de son rire, à elle, rendit leur joie plus grave. Des rais infinis du ponant dardés jusqu'en sa chevelure émerveillaient les oiseaux sans doute, car ils s'agrippaient tous aux barreaux, et penchant le bec, ils la considéraient et gazouillaient doucement entre eux.

Lui, le cœur bondissant d'espoir et de crainte, il la regardait aussi. Elle approcha des cages ses deux mains, et tendant la bouche elle effleurait leurs plumes ; les becs menus lui piquaient les lèvres, doucement. Elle avait clos les yeux...

« Chère ! — dit-il tout bas ; elle entendit, malgré le battement de leurs cœurs et le murmure que faisaient les

oiseaux, et joignit les bras autour de son épaule, pressant doucement leurs poitrines ensemble.

Lorsqu'ils parurent au seuil, l'air du soir leur baisa les yeux. Alors il put lui parler encore, à voix tremblante :

— « Aime-les, tous mes oiseaux, mes beaux oiseaux des îles, de là-bas, d'ici, je ne sais d'où. Il y en a tant — je ne sais pas combien... Depuis mon départ, bien d'autres sont nés, bien d'autres sont morts, que j'ai vus à peine. Bien d'autres sont là, que je ne connaissais pas, il me semble. Ils sont plus beaux toujours après chaque absence, et je crois vraiment que ce sont toujours les mêmes — je les aime, tu sais.

« Ils ne sont point enfermés dans ces cages, elles sont ouvertes. Mais ils y restent cependant, et ils y reviennent toujours. Tous m'aiment aussi. Un soir dans le parc ils sont tous venus voleter auprès de moi, avec des cris d'appel et de terreur. J'ai vu qu'il y avait un chat sauvage et je l'ai tué. Alors ils sont rentrés dans leur volière.

« D'autres femmes... oui, d'autres sont venues avant toi. — Pourquoi m'ont-elles fait tout ce mal ? Un mal, vois-tu, que tu ne pourrais pas croire. — Je ne m'en souviens plus bien, maintenant, et les choses d'ici paraissent de même l'avoir oublié, sans doute pour que je l'oublie. Et puis, je suis si las quand j'essaie d'en parler — las comme si j'avais marché tout un jour dans le sable, au soleil. Ces femmes aussi doivent l'avoir oublié, à présent, et ne m'en gardent pas de colère je pense.

« La première, — elle était noire, et plus grande que toi. Elle arrachait les plumes des oiseaux d'ici, et les piquait dans ses cheveux. Alors ils se sont tous enfuis.

Je les retrouvais dans le parc, dans le village ; même on m'en a rapporté qui avaient passé la rivière. Un dimanche — c'était le jour des Apôtres — ils sont entrés dans l'église, et ils ont volé autour de l'autel.

« Une autre les appelait en riant, mais je ne sais pas pourquoi les oiseaux la fuyaient, et elle s'en dépitait. Je crois qu'elle était rousse et qu'elle s'appelait Hélène...

« Il y en a eu d'autres, je ne sais plus, je suis las d'y penser, je te dis... Mais la dernière, je m'en souviens, elle était blonde et bien méchante : Elle les tuait, tous mes pauvres oiseaux, tous ; elle leur mordait la tête d'un seul coup de ses dents rondes, elle broyait les os et suçait la cervelle, — elle les regardait avec joie mourir, leurs petits yeux s'arrondissaient et sombraient dans la mort !... Je l'ai vu — elle croyait que je ne le savais pas... Elle a jeté leurs corps aux hiboux, comme des pelotes de laine vivantes et toutes chaudes encore. — Il y a des hiboux, plus loin, dans ces grands cèdres. J'ai voulu les tuer : je leur ai tiré dessus bien souvent, mais il fait trop noir sous ces arbres. —

« Maintenant toutes sont parties, l'une et puis l'une encore, toutes celles qui étaient venues, après que l'autre fut partie. Elles ont suivi l'avenue de houx, vers le pays de ce moulin perdu dans un gouffre je pense, de l'autre côté de la terre! »

— Ils marchaient plus vite en parlant, et ils étaient redescendus jusqu'à un étang qui semblait tout rouge, parce que comme les chevaux venaient y boire, on l'avait pavé de briques. Il y avait deux iris fleuris, deux seulement, l'un jaune et l'autre mauve, au fond de l'abreuvoir et tout à l'entrée.

— « Il y a ici une source étrange et profonde, dit-il,

elle ne s'arrête jamais et ne gèle pas l'hiver. Je crois qu'elle vient du cœur même de la terre. Elle est tiède comme tes seins. »

— Et sans savoir pourquoi, ils se mirent à pleurer tous les deux, sans rien savoir, à brusques larmes chaudes qui baignaient leurs mains et leurs bouches unies, et leur cheveux que mêla le soir.

— « Pourquoi, oh pourquoi, murmura-t-il. Est-ce que nous ne sommes plus heureux, que nous pleurons ? » — Mais il n'osa pas dire ce qu'il entrevit en cette seule seconde : qu'ils avaient contemplé leur bonheur face à face, qu'il avait fait un signe, tout au haut du sentier, et qu'il allait partir maintenant, leur pauvre bonheur, qu'il devait s'en aller, puisqu'ils l'avaient aperçu — lentement il partirait, à gros regrets, en regardant derrière lui bien des fois, pour voir s'ils pleuraient encore ou bien s'ils se consoleraient, — ou si peut-être, ne l'ayant pas reconnu, ils ignoreraient qu'il fut parti.

Lui qui pleurait, il fut trompé cependant par la beauté des arbres et du soir : — « Je sais bien, prononça-t-il encore, vous ne dites jamais rien de tout ce que vous savez, de tout ce que nous dirions sans doute si comme vous nous devinions ces choses, méchante que tu es, tout cela que tu avais deviné d'avance. Et c'est ce qui nous fait à nous tous ces instants terribles où nous guettons votre pensée—la nuit surtout, quand les lumières extérieures ne font plus sur vous ces grands reflets trompeurs et que nous ne voyons pas vos yeux non plus, qui sont trop clairs pour nous instruire ; la nuit, quand nous épions auprès de vous, sans pouvoir les reconnaître, les êtres qui passent sous la forêt. Mais vous ne direz jamais rien... tu ne pourrais rien dire... si, pourtant, si ! Il faut que tu me dises enfin ces choses, nous serions

bien moins malheureux — toi aussi, tu verrais, tu serais plus joyeuse ! Il suffirait d'un rien sans doute, d'une chose toute frêle et toute ordinaire, d'un simple geste pareil à ceux que tu fais tous les jours, peut être seulement de cueillir cette fleur au bord de l'eau »...

La lente nuit était présente, et à mesure qu'elle se dressait vers eux, ses paroles devenaient si lointaines et si lourdes qu'il ne les reconnaissait plus lui-même, et qu'il les écoutait avec épouvante. Sous les feuillages où ils étaient, les arbres semblaient si hauts qu'ils allaient toucher le ciel.

Et comme il se tut, voici que les feuilles d'un petit hêtre au ras de terre, quelques feuilles de l'autre saison perdues aux bourgeons, chûrent toutes sur l'herbe, et aussi une fleur de magnolia tomba sur l'épaule de la jeune femme. Elle tressaillit toute, croyant que c'était un pigeon blessé.

Elle répondit tristement : « Je vous aime ! »

Ils ne purent rien se dire d'autre, ce soir là.

ALBERT GUEQUIER.



PAROLES DE BONNE JOIE

à Gustave Kahn.

*Je sais des fleurs qui font une douce musique ;
Des coquillages blancs en qui chante la mer ;
Des cailloux ronds dont on ferait des cassolettes.
Je sais des grottes fabuleuses d'où l'on voit
Toute la mer, comme à travers une émeraude.
Et je sais des étangs sur des villes qui dorment
Sans que rien du Passé parmi les roseaux verts
N'e soit jamais monté pendant que le vent rôde.*

*Oh, tu croirais, sous les hauts pins et sous les ormes,
N'avoir jamais connu de hasards ou de lois
Qui t'eussent fait hélas ! devant cette heure unique
Pleurer des pleurs anciens et détourner la tête !*

*Tu croirais, en marchant dans les nuits de féerie
Traverser des jours bleus et vivre une légende
Et, parvenu jusqu'à la grève après la lande,
Tu chercherais la Fée, entre les flots surgie
En parure d'écume et de rayons de lune,
Qui sème les chardons sur la blancheur des dunes.
Et tu croirais, sous la splendeur du ciel brillant
Qui penche vers la mer son énorme silence,
Entendre s'élever sur les ailes du vent
Et se mêler, l'hymne paisible et la violence
De la terre endormie et de la mer qui veille...*

*Le ciel est une fête immense où nous verrons
Des nuages qui sont des châteaux et des nefs
Dans des plaines d'argent et des Océans roux.
Et je t'enseignerai les chemins qui sont doux
À qui marcha longtemps et saigna sur la route.
Allons ainsi, l'un près de l'autre, afin que toute
Ton âme s'ouvre et voie, alors que nous aurons
Passé la porte et que j'aurai tourné la clef
Sur tes rêves éteints, l'éternelle merveille
De la Vie apparue en robe de clarté!*

*Oh, tu verras toutes les roses de l'Été
Survivre à la saison, et des myrtes éclore
Sous nos pas, dans un air de parfums, et jaillir
Dans les mousses, des sources vives et sonores!
Et nous suivrons leurs eaux où tu verras fleurir
Des roseaux et des lys autour de notre image,
Et tu t'apparaîtras avec le clair visage
De celui que tu fus et qui me désirait
Et dont l'âme sereine et haute m'adorait!*

*
**

*Ma main qui tremble vers ta main, je te la donne.
Il fait clair en mon âme, et je te l'abandonne
Tiède et qui pleurerait de bonheur, si mes yeux
N'avaient pas désappris qu'il est des larmes douces.*

*Je vois loin dans mon cœur comme dans l'eau des sources
Où tu dis que l'on voit son âme au fond des cieux.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

INTRODUCTION AU BANQUET DES FÉES. *

La plaine où, sur une hauteur boisée, s'élève le château du roi, est depuis l'aube animée d'une insolite gaîté. Il vient du monde de tous les coins de l'horizon : les chemins d'aubépine sont pleins d'une foule où se coudoient les marchands des bourgs vêtus d'habits cossus, les artisans aux mains calleuses, les hommes d'armes étincelants et le populaire sous ses haillons bigarrés. Au long du fleuve, par la route des carrosses, sont arrivés les belles dames, les seigneurs, les juges et, sur leurs chars traînés par des bœufs, les villageois du lointain pays, couverts de peaux de bêtes. On a vu, sur l'avenue de chataîgniers qui mène à la ville, défilér la cavalcade des princes et des princesses du sang. Par toutes les voies se hâtent des retardataires : mendiants inquiets de se voir ravir les places bonnes pour l'aumône, ou beaux sires qui se sont oubliés à leur toilette, et craignent, l'heure du baise-main passée, de ne plus trouver l'occasion de faire admirer leur personne chatoyante et parfumée. Toute cette cohue s'agite sous l'air joyeux, tandis qu'une rumeur de fête s'élève des clochers épars et s'éploie comme un réseau d'harmonie.

Aux alentours du château, chacun s'active dans les derniers préparatifs. Des bannières de soie flottent sur les tourelles, et l'on a tendu des guirlandes fleuries au long des murailles. Le dallage de mosaïque qui conduit

(*) De *La Belle au Bois dormant*, à paraître prochainement.

à la chapelle est caché par d'épais tapis de Perse. Pour que tout sujet du roi puisse contempler le cortège, on a érigé des gradins aux deux côtés de cette avenue, et le plus pauvre y aura accès pourvu qu'il observe les bienséances. Déjà tout un peuple divers se presse aux portes du clos, où des lansquenets à l'air farouche empêchent que l'on se bouscule, et que le velours des gradins soit foulé aux pieds.

Des cuisines souterraines et des celliers, il monte un gai bruit de vaisselle entrechoquée et parmi les curieux, plus d'un se délecte à l'odeur émanée des prochains tournebroches. Par ordre du roi, des tables ont été dressées dans les cours. Les varlets, par une sage mesure, ont reçu mission d'y placer chacun selon son rang, mais de servir à tout le monde un identique et mémorable menu, et de verser d'un vieux vin qui rend hilare et frénétique, mais qui n'abrutit pas.

Depuis bien des ans, le château ne s'est plus ému d'une aussi joyeuse rumeur. Une mélancolie planait sur les tourelles, car le couple royal pendant longtemps s'est lamenté. Le roi et la reine sa femme, au seuil de l'âge mûr, traînaient par les salles silencieuses du palais, par les allées du parc désert, la douleur de ne pouvoir choyer l'espoir d'une descendance. L'arbre de leur race verrait-il en eux-mêmes l'aboutissement suprême de ses sèves? Ils avaient tout tenté pour conjurer leur mort vivante, ils avaient employé les simples des médecins illustres, les philtres des empiriques, ils avaient consulté les devineresses et usé de maint sortilège. Ils eussent payé du salut de leur âme commune le délice de se survivre en quelque duveteuse chair enfantine.

Or, à l'instant où la reine se croyait à jamais maudite en ses flancs stériles, voici qu'elle a soudain senti s'y

révéler une existence. L'allégresse a été générale dans le royaume. Le roi, en effet, n'est pas seulement un puissant monarque, c'est encore un brave homme, et la reine, par sa douceur et son attentive charité, mérite qu'on s'intéresse à la peine qui l'a si longuement crucifiée. Sa délivrance a été saluée avec les mêmes transports qui accueillirent, il y a vingt ans, la défaite du roi voisin.

Voilà pourquoi grands et petits sont en liesse, c'est pour cela que dans l'air bleu bruit on ne sait quelle musique inconnue et cordiale. La fleur du sourire s'épanouit sur toutes les lèvres : on va tantôt célébrer le baptême de la petite princesse, et toutes les fées du pays sont conviées à la cérémonie.

En vérité, le son recu des cloches nous annonce une belle solennité!

CHARLES DELCHEVALERIE.



LA SOLITUDE.

*Elle passe en ses plis tombants
Et s'en va loin, au loin, toujours plus loin.*

*Sa longue et longue traîne
Froisse avec un bruit doux les feuilles mortes dans la
|plaine.*

*Les feuilles mortes l'accompagnent
Sur les routes d'automne, avec leur chant,
Sur les chemins par les campagnes,
Avec leur chant décourageant.*

*Ses mains pendent, noyées aux plis du vêtement,
Ses mains parfois s'angoissent et se pressent,
Et puis, lourdes, s'affaissent.*

*Elle a comme un sourire autour des yeux,
Le sourire de sa fatigue :
Eternellement sous les cieux,
Par la plaine, elle traîne sa fatigue.*

*Je l'aime et l'ai suivie à pas tremblants,
Longtemps, longtemps,
Et mon cœur s'est fané d'amour pour Elle.*

*Mon cœur est une feuille morte, une de celles
Qui la suivent avec leur chant,
Sur les routes d'automne, avec leur chant décourageant.*

CONSEIL.

*La journée sera longue encor....
Si l'âme est lasse,
Que faire, alors ?*

— *Charge le faix sur ton épaule,
Raidis ton désespoir.
Car la Mort a coupé sa gaule
Et te suit par les soirs....
— Et c'est la Mort qui raille et touche... et ne tue*
[pas !...]

*Si l'Âme est lasse, sous ton Vouloir écrase-la !
Fais-la poussière — ne souffre pas qu'elle soit cendre ;
Puis souffle ton dernier souffle d'amour :
Et par milliers, dans le soleil, les grains disperseront*
[leur or.

*La fleur sera fanée de ton âme finie....
Mais le pollen qui vole et vole encor
Fécondera les âmes de toutes les prairies !
Et de lasse tantôt, Elle sera légère, alors !*

M. CLOSSET.

PROMÉTHÉE (1).

TROISIÈME PARTIE (2).

La crête d'une montagne. Autour, un gouffre noir où se perdent les regards et d'où monte lentement, dès le début de l'action, une vague clarté qui grandit peu à peu.

Ghebar, appuyé à un quartier de roc, regarde au loin, étranger à ce qui se passe autour de lui.

Sélim et Hérés, enlacés, contemplant la fin de la dévastation.

SÉLIM, en proie à un désespoir sombre.

... L'œuvre de vengeance est maintenant accomplie...
 Depuis trop longtemps les nuées ne nous ont apporté
 Sa parole altière...

Toutes les promesses ont été trahies...

Rien n'est plus! (*Un silence*).

Le monde va rouler aux abîmes...

(1) Personnages :

Prométhée : l'idéal.

Ghebar : la foi.

Sélim : la pensée.

Hérés : l'instinct.

Tamas : le doute.

(2) Première partie : La conquête du feu.

Deuxième partie : Le châtimeut.

Troisième partie : La délivrance.

Les espaces retentiront encore des fracas de la chute
formidable

Quand déjà sera venue la nuit de la fin des fins...

(Un silence.)

...C'est l'heure du retour au chaos...

Heure bénie de sommeil et de paix

(Se dégageant de l'étreinte de Hérès.) Que vienne donc
la mort !

Nous l'aurons assez longtemps attendue,

Et nous avons hâte d'oublier *(Elle s'anime peu à peu.)*

Qu'elle étouffe le murmure des plaintes et des prières !

Qu'elle arrête les tressauts des cœurs sur lesquels l'es-
poir s'acharne encore !

... Mais avant que montent à nos yeux les frissons des
affres suprêmes,

Nous aurons brisé tout ce qui nous rappelle les Temps
exécrés !

Nous expirerons, écrasés sous des montagnes de
décombres,

Lorsque le Feu sonnera le Laetare de nos funérailles !...

HÉRÈS

Pourquoi s'attarder à de vaines objurgations ?

Qu'importent les désastres et les écroulements !

Qu'importe la fuite des rêves dérisoires !

Nos espérances ont sombré,

Mais aussi nos regrets !

Il n'y aura plus ni lâchetés, ni angoisses !

Il n'y a plus que nos vœux orgueilleux !

Donnons au présent nos pensées !

Jetons aux voluptés nos désirs inassouvis !

Plus haut que les grondements des ouragans de malheur

Sonnera notre rire triomphal !...

SÉLIM (*avec une rage concentrée*):

A ceux qui n'ont plus ni amour ni haine,
A ceux qui n'ont plus même le crime
Pour magnifier leur rancœur,
Et dont les lèvres se refusent à l'inutile blasphème...
Il reste les ivresses des fauves cruautés,
Les livides frénésies du spasme immonde
Qui tord et broie les os, qui vide les crânes !
Vautrés dans la boue et le sang
Les yeux mornes, la bouche pleine de bave et de fiel,
Ils pourront savourer longuement leur dégoût
Et mourir en ricanant...
(à Hérés brusquement) Viens !... (*Elle fait un pas puis revient.*)
(à Ghebar) Et toi, qu'un espoir opiniâtre enchaîne à ces
rochers, au seuil de la nuit éternelle,
Quand tu verras venir vers toi, telle une goule parée,
L'illusion que tes yeux hagards cherchent dans les
ténèbres,
Ne crois pas que tes cris seront encore écoutés !
Tu iras seul au mensonge !
Et nul ne détournera la tête...
Quand tu tomberas, trahi une fois de plus,
Nul n'entendra tes folles lamentations...
... Du fond du silence, le sarcasme même ne te
répondra !

GHEBAR (*se tournant lentement vers elle.*)

Tu railles, Sélim,
Et, pourtant, comme moi tu espères...
Comme moi tu as pressenti les présages de salut

Et l'outrage, sur tes lèvres, est une dévorante supplication...

Je sais quelles douleurs te déchirent

... Et je sais que tu n'as pas renoncé...

Malgré tout, tu attends l'appel suprême !

... Il te trouvera sur les cîmes, éperdue,

Proclamant l'irréductible Foi !... (*Sélim baisse la tête.*)

HÉRÈS

C'est toi qui oses parler encore d'espoir,

Cynique tortionnaire, Envoyé du Mal!

Tu ne crains pas d'accabler ceux que tu sacrifias à ton orgueil impie,

Ceux que tu vouas à la damnation!

(*S'avançant*). Tu oublies que tes victimes ont soif de représailles!

SÉLIM (*l'arrêtant d'un geste*).

Non... N'attente pas à la miséricordieuse pensée

Qui seule rayonne encore dans les solitudes...

C'est elle qui adoucira notre agonie...

Le dernier souvenir exorable

Est peut-être l'Étincelle sacrée qui doit embraser les cœurs...

Pardonne, Ghebar, mes reniements...

Je mentais...

(*Dans un brusque élan*). Oh! ne pouvoir se donner!...

Ne pouvoir tendre les bras, fût-ce à un fantôme!...

Se débattre sous la funèbre étreinte du vide et du silence!

Sentir en soi le froid du néant!

(*S'avançant à pas lents*). Et, pour tant, je ne sais quelle

mystérieuse volonté m'attire vers ce gouffre aux vertiges étranges...

Pourquoi me semble-t-il, parfois, que va en surgir la vision qui doit m'emporter?...

Mais non... *(Elle fait un pas en arrière.)*

GHEBAR *(calme.)*

As-tu donc oublié le passé?...

SÉLIM *(sombre.)*

Non... Et c'est parce que je me souviens,

Que je ne puis plus croire...

GHEBAR

Aurais-tu banni de ton cœur la mémoire du Déchu?...

Jamais son nom n'est monté à tes lèvres

Ni dans la prière, ni dans l'imprécation...

Il râla donc abandonné sous les serres du vautour...

Jamais ton âme n'est allée à lui...

SÉLIM *(avec une espèce d'effroi et s'exaltant par degrés.)*

Tais-toi...

Je porte en moi une pensée qui me brûle lentement la poitrine...

Né sais-tu donc pas que je meurs de son supplice?...

Mais j'ai peur, si je disais les frénésies de ma pitié et de mon amour

Que mes hurlements de douleur et de rage ne lui soient une nouvelle expiation. *(Une lueur plus vive passe en ce moment.)*

GHEBAR (*tressaillant*).

Ah ! regarde...

Là-bas s'annonce le prodige attendu...

Les vouloirs sauveurs vont se déployer !

Les cieux s'ouvrent aux songes radieux !

Sélim s'élance. Tamas paraît devant elle. Elle jette un cri et recule.)

TAMAS (*glaciale*).

Me voici...

GHEBAR *avec éclat*. (*La clarté grandit rapidement*).

Je t'attendais !

Viens défendre ton œuvre néfaste !

Viens jeter tes menaces au torrent des clameurs
héroïques !

Il faut que tu sois abattue à jamais !

Il faut que soient anéantis les doutes et les iniquités !

Enfin vont se lever les énergies insurgées !

Les épouvantes et les amertumes, les tendresses et les
fureurs !

Les remords, les désespoirs, les douleurs, les détresses !

Enfin va se ruer à l'escalade des cieux

Tout ce qui a souffert, tout ce qui a attendu,

Tout ce qui a prié, gémi, blasphémé

Et les meurtris et les croyants, et les purs et les flétris,
et les agonisants et les trépassés !

Et la fange même et le sang !

L'armée immense vomie par les cavernes et les forêts,

Les foules déchaînées en marche vers l'avenir...

TAMAS.

Oui, j'ai entendu gronder le sacrilège...

La tempête accourt des horizons noirs,

Réveillant les haines assoupies...
L'anathème a été proféré...
Tu as voulu que les dernières prophéties s'accomplissent.

GHEBAR, *avec ferveur murmure l'incantation de
Prométhée.*

Ame du feu errante par l'infini,
Descends sur l'humanité asservie,
Va vers ceux qui n'espèrent qu'en toi,
Porte-leur la promesse de la Rédemption
Sois le glaive qui les fera libres,
Qui leur donnera l'empire des mondes...

La voix de PROMÉTHÉE, majestueuse.

Evoquez les plus hautaines, les plus farouches aspirations!
Jamais ne seront brisés les essors!
Jetez les cœurs aux griffes pieuses des Chimères!
Que jaillisse de la terre ouverte la trombe flamboyante
des désirs forcenés!
Jamais ne seront terrassées les conceptions superbes!...

GHEBAR (*enthousiaste.*)

En vain, Tamas, tu appelleras les vengeances,
Les puissances des ténèbres sont vaincues...
Arrache-toi aux Dominations!
Ne vois-tu pas que se lève l'aube virginale!
Ne vois-tu pas apparaître au loin les enchantements des
Terres promises!

TAMAS (*troublée.*)

Non, je ne veux pas voir...
 Mes yeux sont fermés aux clartés éphémères
 ... Car je n'ai pas oublié le Dam irrévocable...
 J'ai entendu, par-dessus les blasphèmes,
 Les lamentations et les sanglots du Réprouvé...
 Il est le Tentateur à la parole fatale
 Dont l'appel sème des attirances redoutables
 ... Les lueurs qui s'avancent apportent les Signes de
 l'extermination...
 Les volontés rebelles sont vouées à la mort...

GHEBAR

Ah ! tu es l'Inexaucée courbée sous le joug de l'Invisible...
 Tu es la prière oubliée errant par les lointains silences...
 Tu es la morne plainte venue des déserts où haleta la
 douleur...
 Tu es le souvenir des siècles de deuil...
 Tu es le spectre des temps abolis...
 Va-t-en... Quitte les chemins de la vie !
 Retourne au néant qui t'engendra !
 Tu ne franchiras pas les parvis lumineux...
 (*Pendant qu'il parle Tamas s'éloigne lentement, descendant au gouffre.*)

La voix de PROMÉTHÉE, calme.

Il n'y a plus ni maudits ni indignes...
 Appelez au grand jour de l'Espérance
 Les efforts perdus, les courages défaillants !

Qu'un même élan emporte les croyants et les déçus aux
conquêtes sublimes !
La Flamme libératrice rayonnera au fond des géhennes
ignorées !
Elle fera surgir des cloaques et des tombes des légions
invincibles
Qui bondiront avec elle vers les Empyrées!...

SÉLIM, *s'élançant et se dressant au bord du gouffre, les
bras tendus à la lumière qui monte.*

Prométhée, tu annonças les Grandes Destinées !
Tu exaltas les Luites rédemptrices !
...C'est toi qui te dresses au front des humanités
délivrées !
Nous avons entendu les accents des célestes harmonies...
Nous avons vu passer dans les nues de resplendissants
tourbillons d'ailes !
Et les regards attendent les magies des blanches aurores,
Les lèvres balbutient les hosannahs des extases,
Les cœurs vont jaillir des poitrines !...
... Prométhée, ta parole domina les fureurs et les haines
lorsqu'elle lança les défis souverains...
Elle descendit du Roc tragique, douloureuse et fière,
brûlante de foi et de pitié...
Maintenant que se lèvent, vibrantes, les hymnes des
solennelles assomptions,
Qu'elle soit la mystique clarté que suivront les volées
des âmes ferventes !... (*Hérés disparaît graduellement.*)

La voix de PROMÉTHÉE calme.

Les phalanges de l'Idéal sillonnent les firmaments
purifiés...

D'astre en astre s'éperdent les Chants d'allégresse !
 ... Aux passionnés, les délires des foudroyantes amours,
 les lents tournoyements au sein des brumes ardentes...
 Aux magnanimes, les pures ivresses du sacrifice, les
 joies augustes des immolations...
 Aux puissants, les vertiges des altitudes, les majestés
 des essors victorieux...
 ... Et la fulgurale montée dans l'Infini !...

SÉLIM

Voix éclatantes qui jetez aux cieux les cris des révoltés
 Célébrez la gloire des Elus de l'Avenir !...
 Visions fastueuses qui affrontiez les tempêtes
 Accueillez-les au fond des immensités!...
 Rêves qui portez la pensée des mondes
 Guidez-les par les Routes somptueuses !...
*(Pendant qu'elle parle, elle est emportée et semble se
 perdre dans l'espace).*

GHEBAR, *lentement*

A jamais...
 Au-delà des plaines solitaires où s'attarde la mélancolie
 des souvenirs
 Où meurent les vagues résonnances des échos lointains...
 Au-delà des régions sereines où s'irradient dans la
 Lumière les cortèges magnifiques...
 Règnent les Abîmes insondables
 ... Où fuit le Mystère des Eternités...

J. F. ELSLANDER.

C A R N A V A L .

*À votre ronde, je vous prie,
Épargnez de douteux joyaux ;
Et, pour que le soleil sourie,
Noyez le rire au fond des eaux.*

*Toi, clownesse — preste et habile
À jeter au hasard du soir
Ton baiser, d'un geste docile
Répété devant ton miroir, —*

*Et toi, bon pitre au masque puce
Qui ne saurais chanter pourtant
Sans que, soulevant ton capuce,
L'ennui t'agrippât en baillant,*

*Cessez vos maussades parades,
Rentrez la batte et le maillot :
La Folie a quitté les rades
De ce siècle cruel et sot.*

*Enlevez les multicolores
Lanternes, et, sous le balcon
Des Colombines mâlivores,
Conspuez l'heure et sa raison.*

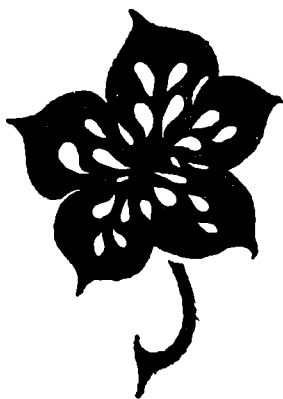
*Et vous, fanfares monotones,
Laissez vos cuivres sous l'auvent ;
Du moins que tu ne t'époumonnes,
Naïf, à plagier le vent.*

*Qui le sème, obtient la tempête.
Mais n'est-ce pas ce que tu veux ?
Ou que ta blonde te répète,
Au rabais, d'antiques aveux.*

*C'est tout ce que ta pâle altesse,
Foule vile ! demande encor ;
Et que te fait vers qui s'empresse
Le tribut menteur de tant d'or.*

*Tu te soûles, roules et tombes
En chantant — mais quelles chansons ! —
Sans voir que c'est nos propres tombes
Sur quoi, veulement, nous dansons.*

EUGÈNE MONIN.



HOMMAGE A EMILE VERHAEREN (*).

MESSIEURS,

En parcourant, naguères, pour la première fois, cette belle et hospitalière cité, je me demandais — nous nous demandions, quelques amis et moi — si, fière à bon droit de son activité et de ses richesses, elle avait conscience d'un privilège rare entre tous, si elle s'enorgueillissait autant qu'il lui sied de la gloire de son poète ;

Messieurs, votre présence ici, ce soir, nous soit une altière réponse.

Venu de loin porter à Emile Verhaeren l'hommage d'une admiration profonde et que j'eusse préférée muette, j'ai peu de titres, hors l'invitation aimable des organisateurs de cette fête, pour prendre parmi tous, la parole ; souffrez donc que ma voix impersonnelle assume l'hommage unanime.

Il est bon de vivre, une heure, nos communs enthousiasmes ; je chercherais en vain un meilleur prétexte à cette réunion. La gloire du poète a lieu de son fait : il a suffi que son œuvre soit. Tardif ou précoce, l'assentiment de la foule n'anoblit qu'elle : la noblesse du poète pré-existait.

Le bénéficiaire de cette soirée, ce n'est pas Emile

(*) Paroles dites au Banquet du 24 Février.

Verhaeren Poète, c'est nous tous — et, en nous, la foule — qui, nous haussant à l'intelligence de son œuvre, avons enrichi notre âme de ses prodigues largesses.

Notre joie de ce soir se décuple, sans doute, de la présence parmi nous d'une homme de bonté et de beauté; mais elle est née de la certitude qu'il nous est, par lui, dévolu une richesse et une noblesse : nous fêtons, sous ses yeux, l'agrandissement du patrimoine de l'art, du commun héritage; vous vous réjouissez que le poète soit fils de votre race dont il exalte le prestige et éclaire la conscience, et nous, nous écoutons avec joie chanter encore, en nouveaux rythmes fiers et sûrs, le doux et mâle langage de France.

Messieurs,

Par les rues tortueuses ou rectilignes des *Villes tentaculaires* où nous avons erré, la statue du Capitaine victorieux s'est dressée à notre rencontre, au carrefour des abattoirs et des casernes; — la carrure métallique du Bourgeois constituant et volontaire y fait face à l'effigie du Saint de qui la foi douce groupa les hommes à l'ombre de sa bonté, — nous n'y vîmes pas la statue du Poète.

C'est que lui-même et lui seul, il en est l'architecte et le ciseleur :

ΚΕΚΡΟΤΗΤΑΙ ΧΡΥΣΕΑ ΚΡΗΝΙΣ

La base en est d'or sonore à Thèbes

Aere perennius :

A Rome elle est plus éternelle que l'airain.

Verhaeren s'est dressé une statue; elle est de bronze

et de granit, elle affronte un ciel orageux et tragique, elle regarde au septentrion, au-dessus des mers de tourmentes, de hasards et de victoires, la seule étoile qui ne dévie pas.

Au piédestal s'adosse un *moine* étique qui songe ; une *flamande* charnue y accoude le large rire des kermesses ; les *soirs* l'ensanglantent au carnage des couchants ; le *flambeau* brandi de la lune en fantomatise la silhouette ; le fleuve devant elle pousse la *débâcle* du printemps et voici, sur les *chemins*, les passants *apparus*, en exode des *campagnes hallucinées* vers les *villes tentaculaires* ; le crépuscule du matin s'éclaire, nous guettons les *Aubes*.

La statue est belle, farouche d'attitude, volontaire, grave et exaltée à la fois, puissante du geste, hautaine un peu de front, et le regard s'en va vers l'infini.

Elle est de taille haute, et telle qu'elle en impose au plus indifférent, au plus hostile ; qu'importe, vraiment, au bronze que le frôle, inconsciente ou malicieuse, impuissante en tous cas à nuire, l'aile grêle et crochue des chauve-souris.

Ce soir, tourné vers l'artiste qui nous honore par l'admiration qu'il a provoquée en nous, vers l'homme de qui la vie est un exemple et l'amitié un titre, je m'écrie avec une joie intime de participer, Messieurs, à votre enthousiasme :

Honorons tous le grand Poète !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

DE PARIS

25 février.

La question fut posée ainsi, à peu près :

« Qui, dans l'admiration des jeunes poètes, remplacera Verlaine, lequel avait remplacé Leconte de Lisle ? »

Peu des questionnés répondirent ; il y eut deux tiers d'abstentions motivées par la tournure sangrenue d'un tel ultimatum. Comment peut-il se faire, en effet, qu'un jeune poète admire « exclusivement et successivement » trois « maîtres » aussi divers que ces deux-là et M. Mallarmé, — lequel a été choisi comme idole officielle ? Donc, par scrupule, beaucoup se turent, — mais je vote ici, disant : Aimant et admirant depuis longtemps Stéphane Mallarmé, je ne vois pas que la mort de Verlaine me soit une occasion décente d'aimer et d'admirer aujourd'hui plus haut qu'hier.

Pourtant, et puisque c'est un devoir strict de toujours sacrifier le mort au vivant et de donner au vivant, par un surcroît de gloire, un surcroît d'énergie, le résultat de ce vote me plaît, — et nous aurions peut-être dû, nous qui nous sommes tus, parler. Si trop d'abstentions avaient faussé la vérité, quel dommage ! Car, informée par un papier circulaire, la Presse a trouvé en cette nouvelle un motif de plus à se rire et à nous plaindre, tant que, ballotté sur les flots d'encre de la mer des ténèbres intellectuelles, mais vainqueur des naufrageurs, le nom de Mallarmé enfin écrit sur l'ironique élégance d'un côte de course, vogue et maintenant nargue la vague et l'écume douce-amère de la blague.

Aux siècles derniers (nous savons cela par des comédies et des satires), la dure insulte était, jetée à un livre, d'être lu par les laquais dans les oisives antichambres ; cela n'est plus une insulte, depuis que certains journaux font rédiger leurs chroniques littéraires par ces mêmes valets auxquels jadis on ne permettait que le rebut des

« honnêtes gens ». Ces valets, ayant « chipé » à leurs maîtres quelque tome nouveau, l'apportent à l'office pour s'en gaudir, en claquant les flancs gras des filles de chambre, — mais quoi ! pour cent douze Coppée-Déroulède-Aicard-Sully-Prudhomme, il y a un Mallarmé : et le valet, qui a senti un parfum inconnu, respiré un air inédit, furieux de l'absence de toute drôlerie sentimentale, rédige ainsi sa « chronique littéraire » : « Si le sens (de ces vers, — car il cite, l'imbécile !) vous échappe, ne vous en prenez qu'à la faiblesse de votre intelligence. C'est ici surtout qu'il convient d'admirer, comme une bête, et de se taire. Il est vrai que le droit de rire existe encore et que l'on pourrait même siffler si la chose en valait la peine ».

En lui-même, cependant, le valet se dit : « Cette littérature n'est pas faite pour moi ; je ne suis qu'un laquais, je ne puis me plaire aux plaisirs des maîtres ».

Pour corriger cet aveu, il ajoute, toujours en lui-même : « Les maîtres, ils lisent de drôles de livres ! » Mais il songe, — et, au coup de sonnette, il se hâte, plus respectueux.

REMY DE GOURMONT.



RÉPONSE A M. ZOLA.

Parce que ce qu'il est convenu d'appeler « la jeune littérature » n'a pas voulu reconnaître M. Zola comme son maître il vient de lui signifier nettement qu'il rompt avec elle. Vraiment, tout lecteur un peu au courant a dû railler en lisant l'article du *Figaro*; jamais, en effet, personne n'avait songé qu'il pût en être autrement et M. Zola, il y a quelques années, ne parlait pas de la sorte. Faut-il attribuer cette explosion à son désir de devenir membre de l'Académie — les colonnes du vendredi 7 Février plairont certes à M. Boissier — ou à l'inquiétude vague qu'il ressent devant le petit succès qui fait connaître en ce moment quelques-uns d'entre nous? Il me semble que si M. Zola, tenait tant à ce nom de maître, il devait faciliter la route ou la laisser tout au moins libre à ceux qui viennent derrière lui; il s'apparente trop, en n'agissant pas ainsi à ceux qui, dernièrement, à propos du succès d'un écrivain étranger, s'inquiétaient de leur diminution de vente.

On nous accuse de manquer d'enthousiasme et de ne pas vénérer les maîtres. L'hommage rendu par tous à Verlaine prouve le contraire et si M. Zola avait un peu plus fréquenté cette jeunesse qu'il méprise avec tant de grâce il saurait que comme celle de 1830 elle a l'admiration des chefs-d'œuvres; il saurait que, si l'admiration dont elle fait preuve vis-à-vis de lui est restreinte, celle qu'elle voue aux véritables écrivains ne l'est pas. Bien qu'elle conçoive du nouveau, elle vénère ceux qui en sont dignes et il n'en est guère parmi les siens pour n'avoir pas un certain culte envers ses aînés. Mais ceux-là déplaisent à l'inspirateur des *Soirées de Médan*, parce qu'ils furent de purs artistes, ne se contentèrent pas de photographier leur entourage et visèrent un autre but que celui du tirage à plusieurs milliers d'exemplaires. Ce sont

Hugo, Balzac, Baudelaire, Gautier, Flaubert et vous aussi, Stendhal, malgré toute votre ironie et d'autres encore. Comme le disait fort justement M. Henri de Régnier dans un spirituel article à la *Revue Blanche*, à propos de la tête de M. Coppée : « Ce n'est pas avec l'*Assomoir* qu'on renverse les *Travailleurs de la mer*. » Celui-là, je pense, n'est pas un écrivain « foudroyé, incompris, » et en tout cas je trouve qu'il y a plus de générosité à reconnaître un de ces « foudroyés » s'il a du talent qu'à faire bassement la cour à un auteur plus en vedette dans un but intéressé. Est-ce notre faute à nous si le grand public, mal renseigné par telles gens qui détiennent les moyens de publication, détourne ses yeux de ceux qui devraient l'intéresser et n'est-ce pas une piètre façon de juger un livre que de le considérer au point de vue tirage ? A ce compte là, M. Zola lui-même a été dépassé par Emile Richebourg.

« Eh ! qui vous dit, jeunes gens, qu'on veuille être votre maître ? Mais vous-même, monsieur Zola ; ce n'est certes pas nous qui vous l'avons demandé ; nous portons ailleurs nos hommages, vous le savez bien, à ceux-là que justement vous dites ne pas comprendre, à Jules Laforgue dont vous évoquez, voici quelques semaines, la petite ombre si sage et tranquille, à Arthur Rimbaud, à Villiers de l'Isle Adam, à José Maria de Hérédia, à Stéphane Mallarmé. Oui, nous les aimons ceux là, car nous les sentons vraiment nôtres.

M^r Zola croit que parce qu'il a peint la vie moderne nous nions son génie. J'en connais beaucoup, au contraire, qui lisent avec plaisir ses livres et j'admire très sincèrement quant à moi, des œuvres comme le *Bonheur des Dames*, l'*Cœuvre*, la *Faute de l'abbé Mourret*, mais il y a toujours dans tout cela une rapidité, une recherche voulue de l'ordure, un manque de soin, et surtout un manque de pensée qui choquent.

C'est justement parce que nous voulons de l'air que nous refusons de nous enfermer dans la halle primitive du naturalisme, autant, d'ailleurs, que dans la chapelle compliquée du symbolisme ou dans quoi que ce soit, (tous les noms nous ont été donnés et nous les recusons), parce qu'il y a autre chose et que nous ne voulons négliger aucun des aspects que présente la vie. On nous reproche de dédaigner celle-ci. Il me paraît cependant que M. Pierre Louÿs vient de l'exalter aussi haut qu'il est possible dans

son beau roman d'*Aphrodite* paru dernièrement au *Mercur* de France ; — et nous aimons une œuvre de ce genre à cause du goût sans lequel il n'est pas de véritable écrivain. Et si certains d'entre nous chantent la tristesse, les ténèbres et la mort qu'importe ! Ces chants là ont leur magnificence aussi bien que les autres ; chacun se dirige dans la voie de son instinct, et il est heureux que les instincts diffèrent, et il est ridicule de vouloir classifier, en établissant des écoles. Nous sommes tous frères, ouvriers d'une cause commune qui travaillons chacun dans notre sphère et qui devons nous ouïr même si nous ne nous comprenons point. — D'autre part est-il bien nécessaire pour aimer la vie de la salir de mots nauséabonds ? L'auteur du *Ventre de Paris* en paraît persuadé, pas nous. En tout cas qu'il nous laisse en paix faire fleurir des roses tandis qu'il cultivera la flore du fumier. Encore une fois à chacun son goût. Et s'il ne sait pas le notre qu'il lise le roman dont nous venons de parler, pour ne citer que celui-là, il verra peut-être la différence qu'il y a entre une volupté réelle, si belle qu'elle se transfigure, et la saloperie de bas-étage que célèbrent ceux qui n'ont pas su comprendre le vrai sens de cela-même qu'ils prétendent chanter. D'ailleurs M^r Zola admet lui-même que le naturalisme est mort puisqu'il se plaît à prédire qu'un jour il revivra.

On nous reproche aussi d'ignorer l'amour. M. Zola se tromperait cependant en pensant que la jeunesse ne pratique pas « l'amour fécond qui culbute les filles dans les hautes herbes » ; nous serions plusieurs de mes amis à prouver le contraire, mais nous trouvons inutile de clamer nos bonnes ou mauvaises fortunes par la rue ni de les exalter « parmi les hautes herbes ». Que cette plaisanterie facile me soit pardonnée, je trouve les divans ou les lits bien plus commodes, surtout par les temps d'hiver. Et, comme il a été justement dit quelque part : « D'abord avez-vous des enfants ? » — Nous autres avons du moins le temps d'en faire.

Mais nous aimons aussi la beauté et voilà pourquoi nous écartons ce que dans la vie nous jugeons inutile et laid. Hélas ! cette Beauté vers laquelle nous tendons tous et que nous mettons comme a uréole à nos essais apparait sans doute à M. Zola un de ces symboles compliqués qu'il réproouve.

Pour clore je dirai à l'auteur des *Rougon* : Nous faisons bien peu de bruit dans notre coin et nous ne cherchions guère à gêner votre vente; pourquoi venir nous ennuyer et dire que nous n'êtes pas des nôtres? Nous le savions bien et tout le monde aussi. Pourquoi nous contraindre à vous répondre un peu durement nous qui ne demandions pas mieux que de vous laisser tranquille avec vos admirateurs et votre sac? Car si j'ai pris la plume, moi un des plus jeunes et des plus inconnus parmi cette jeunesse que vous avez attaquée, je l'ai fait simplement pour bien vous montrer moi aussi qu'elle n'est pas morte et sait avoir de ces belles colères (peut-être inutiles mais sincères) que vous prétendiez lui faire défaut. Et si, en songeant à nous, vous avez ri « d'un rire sardonique dans votre vieille barbe » soyez persuadé que le lendemain nous avons souri d'un sourire triste dans nos moustaches, même futures, en voyant quelqu'un qui tenait tant à son titre d'écrivain s'en montrer aussi peu digne.

ANDRÉ LEBEY.



CHRONIQUE LONDONNIENNE.

Depuis trois ans elle ne résonnait plus la lyre royale du « Poète Laureate » ; elle demeurait suspendue au tombeau de Lord Tennyson, qui s'en était servi pour célébrer les vertus légendaires de King Arthur ou les douleurs domestiques de Queen Victoria, thèmes parfaitement convenables à son génie de gentilhomme, à son esprit simple et hautain de rêveur aristocrate. Interrogés quant au choix de son successeur, les hommes de lettres et les oracles anonymes de la Presse nommaient d'une voix unanime Algernon Charles Swinburne, lyriste suprême et critique autorisé. Malheureusement (ou non) ce roi de la Poésie, héritier de Milton et de Shelley, s'est toujours avoué républicain et panthéiste ; ses cris de lion n'auraient pu ne pas blesser les chastes oreilles de la « Widow of Windsor. » De son côté, William Morris, artiste délicat, dont les poèmes en tapisserie et les tapisseries en vers rappellent les dessins crépusculaires de Puvis de Chavannes — fait, depuis dix ans, une guerre à outrance à l'industrialisme, qui permet au capitaliste d'exploiter les arts. Un poète socialiste en livrée de cour ? Jamais. Restaient donc les hommes habiles, les chansonniers de journal et d'occasion. Le ministère radical avait eu l'esprit de ne pas amoindrir le prestige du poste en y appelant de telles nullités mais Lord Salisbury, doué « d'une ignorance littéraire très dangereuse » — je cite un ancien mot sur lui du Sainte-Beuve anglais, Matthew Arnold — n'a pas hésité à gratifier un de ses partisans actifs M^r Alfred Austin, écrivain médiocre et collaborateur du *Standard*, des lauriers moyenâgeux. On attendait avec une curiosité pas trop malveillante la première note officielle du rossignol ; allait-il chanter comme ceux du Parnasse ou ceux d'Arcadie ? Enfin le *Times* publia de lui en Janvier dernier un poème d'une banalité foudroyante intitulé *Jameson's Ride* :

*They will hear us and come. Who doubts it ?
But, how if they don't? What then ?
Well, worry no more about it,
But fight to the death like men.*

La lyre royale ne résonne plus; car ce panégyriste des flibustiers du Transvaal n'est qu'un joueur de banjo. Et combien le temple de sa Muse est digne d'elle! Tous les soirs on fait réciter ces vers boiteux par un cabotin au Music-Hall de l'Alhambra.

Passons aux jeunes. D'une jolie brochure, reliée en pourpre, conformément à son titre *The Purple East*, mais en pourpre plutôt impériale que sanguinaire, on a vendu plus de dix mille exemplaires en l'espace d'une semaine. C'est une série de sonnets noblement réprobateurs par William Watson sur « la désertion de l'Arménie par l'Angleterre ». Ce jeune poète, qui écrit très peu, sait draper ses élans de pitié ou d'indignation dans un style large et sonore; il parle comme parlerait l'ange majestueux que le crayon de G. F. Watts a tracé au seuil du livre. Celui-ci appelle du reste un parallèle intéressant. En 1665, le duc de Savoie se mit à massacrer les protestants piémontais, qui implorèrent le secours du Gouvernement britannique. Un sonnet de John Milton immortalisa leur appel, et Cromwell n'eut qu'à menacer Civita Vecchia de sa flotte pour assurer le salut des survivants. Dans notre XIX^e siècle on est plus cynique. Qu'importe aux grandes Puissances l'extermination d'un peuple entier? Ecouteront-elles la voix poète?

*The clinging children at their mother's knee
Slain, and the sire and kindred one by one
Flayed or hewn piecemeal; and things nameless done,
Not to be told, while imperturbably
The nations gaze, where Rhine unto the sea,
Where Seine and Danube, Thames and Tiber run,
And great kings rule, and man is boasted free!*

Passons encore. L'extrême gauche gallomane de notre jeunesse lettrée vient de fonder une revue, *The Savoy*, qui paraîtra tous les trois mois. Arthur Symons, le rédacteur en chef, exerce son beau petit talent à traduire « les donneurs de sérénade » de Verlaine;

Haveloch Ellis, nous donne son avis sur M. Zola et Bernard Shaw applaudit en sceptique railleur l'habitude d'*aller à l'Église*, comme le meilleur des excitants. Mais les « clous » du fascicule sont les dessins d'Aubrey Beardsley, ce fantaisiste étonnant, qui mêle la sensualité bizarre et perverse à l'imagination féconde et gracieuse. Très discuté, débordant de folie et d'impertinence, mais toujours personnel, M. Beardsley reste un Ariel pour les artistes, Caliban pour les bourgeois.

Après deux ans, *The Yellow Book* a bien gagné sa place au soleil. On est toujours sûr d'y trouver des nouveaux noms... d'écrivains arrivés. Tels M. H. G. Wells, qui aime pimenter ses contes d'un rien de science et Richard Le Gallienne, qui peut rééditer ses aventures de cœur sans que se lassent les lecteurs de sa naïveté belle et voulue. Les illustrations sont toutes dues aux artistes de la *Glasgow School*. Une excellente traduction par Miss Alma Strettel de *La Pluie* de Verhaeren paraît dans ce volume.

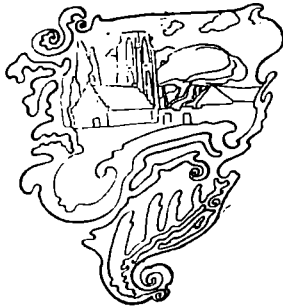
Depuis la chute de l'infortuné Oscar Wilde la réaction cléricale ou, si vous préférez, puritaine s'accroît. Le principe de l'égalité religieuse, si cher à John Stuart Mill, n'a jamais été en plus grand danger qu'à présent. Mais ce qui est curieux, c'est de voir « l'ennemi » envahir le théâtre.

A part les spectacles joliment bêtes ou gaîment frivoles, qui font la fortune des directeurs, aucune pièce ne rapporte plus d'argent que *The Sign of the Cross* au Lyric Théâtre. L'auteur Mr Wilson Barrett, qui joue le rôle principal de Marcus Praetor Urbanus du temps de Néron, rêve depuis des ans d'instaurer un nouveau genre de drame populaire, un drame qui tirerait les Puritains de leurs temples et qui raccrocherait un public plus soucieux de la morale que des choses d'art. L'heure est propice à cette fin, le mélodrame devient dévot. Vous, Messieurs les Étrangers, qui êtes, à ce que l'on dit, moins ferrés sur la morale que les Anglo-Saxons, venez y voir ! Si les tirades plutôt connues et les répliques sans subtilité dont l'auteur se montre prodigue peuvent vous échapper, les tableaux vivants — chrétiens soumis et barbares, païens brutaux et splendides — et ce banquet d'après Pétrone, et cette arène d'après Doré le tout arrangé par un metteur en scène incomparable, vous édifieront. L'idée est venue aussi à M. Joner, le Lavedan anglais, de faire une pièce cléricale

Saint Michael and his lost Angel, où un clergyman, après avoir exigé une confession publique d'une villageoise qui s'en était laissé conter, devient lui-même victime des fascinations d'une mondaine, et confesse son adultère au pied des autels devant sa congrégation ébahie. Racontée avec beaucoup de talent, cette histoire a déplu au public, car il s'y trouve des longueurs ennuyeuses et je ne sais quel réalisme particulier qui trouble les spectateurs sans les impressionner.

On entend la parution d'un drame en vers, tiré par un jeune poète, John Davidson, de *Pour la Couronne* et dont j'espère vous entretenir prochainement.

OSMAN EDWARDS.



PETITS SALONS

Quelques mots, pas plus, au sujet de telles expositions, récemment ouvertes, récemment fermées; quelques mots seulement — pour ceux auxquels d'autres voix ne les auraient déjà annoncées.

A la *Maison d'Art*, en Janvier, nous attirèrent des œuvres d'Alfred Verhaeren. Quel peintre, en notre Belgique, aura été plus puissant? C'est à ne pas dire la magie de sa couleur, tons chauds et riches, toujours si nettement posés. Tout était à voir, en cette cinquantaine de toiles, devant lesquelles, à l'Avenue de la Toison d'Or, défila un public compréhensif. Rien qui ne suscitât au regarder cette nonpareille joie que donnent seules les œuvres belles. Natures mortes — et c'est la gloire, là fixée, de la nature même; intérieurs où il serait bon vivre, bien coïtement, des jours sans heure; paysages où ruisselle la totale splendeur des horizons et puis encore ces marines — symboles vertigineusement puissants de l'unanime vie!

En même temps, en la même Maison, des sculptures de M. Paul Du Bois — bustes, médaillons, objets d'art appliqué. Ce qui domine chez cet artiste, c'est, m'a-t-il semblé, un souci constant de l'élégance. Hé! non pas ce que d'ordinaire on entend par là. Non pas cela de banal et de fade, qui caractérise le keepsake et le petit buste à quinze. Non pas ce je ne sais quoi à hurler devant qui fait le bonheur des gagas et leur extirpe des « charmant! » des « exquis! » à fendre l'âme d'un roc. Mais quelque chose de haut, suprématie évidente éveillant plus qu'une langueur physique. De l'art vrai, et si parfois drapé dans trop de style, la beauté.

Jean Degreef est mort. Il n'en a pas fallu davantage pour qu'on s'avisât de le découvrir. Quatre-vingts toiles à la salle Clarembaux.

Entre tous, il aura été un peintre du clocher — et le peintre de la forêt, la forêt de Soignes, la sienne. Fidèle amant de la nature, il s'est ingénié à en rendre tous les aspects, avec douceur parfois, plus fréquemment avec une sorte de rudesse, significative encore (ne faudrait-il dire surtout?) de son amour pour elle. Il n'est point de site, dans le coin de terre brabançonne dont il avait fait sa terre d'élection, qu'il n'explorât. Il n'en est point auquel il ne chercha à ravir son secret. Et ces toiles ne restituent pas seulement d'exactes physionomies sylvestres, l'aspect d'un vallon roux d'automne ou d'une clairière aux fraîches verdures de Mai. Une émotion venait au peintre des choses regardées; et le frisson, les subtiles vibrations des sous-bois aux mille jeux fuyants de lumière et d'ombre, souventefois il les fixa, d'heureuse façon.

Au Cercle Artistique d'Anvers, très intéressante exposition d'œuvres de M. Charles Doudelet. Nos lecteurs connaissent celui-ci; *le Réveil* a publié à plusieurs reprises de ses dessins et il voulut bien nous accorder l'aide de son talent pour l'ornementation de nos fascicules. Ce qui éclatait dans les œuvres montrées là-bas, c'était une incontestable originalité. Il semble que tout cela soit à tel point inspiré, comme jailli, là soudain, d'un cerveau fertile, et chose plus rare, d'un esprit qui se plait aux réflexions austères par tant d'autres écartées d'un geste nonchalant. La sérénité, l'ineffable paix des âmes simples — les ténèbres denses des âmes qui vont par la vie à jamais exilées du bonheur, perdues en quels chemins sans étoile et sans lune, M. Doudelet excelle à nous les révéler en quelques traits où d'enlaçantes courbes se jouent. Dessin fouillé — inspiré, je l'accorde, des gothiques, cependant que s'y avèrent d'évidentes beautés modernes. Pour la couleur, elle est incontestablement personnelle — ça et là de tons trop rentrés, mais généralement très adéquate à l'idée que l'artiste s'efforça d'exprimer. Aucune vulgarité n'en rompt l'harmonie. Telle quelle elle nous retint, elle nous charma.

Et faut-il citer, faut-il indiquer des préférences? Voici : *Loreley le Jardin des Angoisses*, ainsi que certains des dessins pour un recueil de Chansons que publiera sous peu, chez Van Melle à Gand, notre collaborateur Maurice Maeterlinck.

Et faut-il résumer cet article déjà écourté ? M. Doudelet, dont chaque œuvre nouvelle marque un nouveau progrès, est un artiste puissant, — je vous le dis, un véritable artiste de qui l'on peut espérer, de qui l'on peut attendre beaucoup de chose.

S. HIXE.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Œuvres de MM. Albert Mockel, Emile Verhaeren, Max Elskamp,
Maxime de Bousies, Hugue Rebell, Victor Remouchamps.

J'ai dit ici, il n'y a pas longtemps, à pages que veux-tu, mon admiration pour M. Albert Mockel. Il m'agrée de la pouvoir redire aujourd'hui. C'est qu'il est peu de critiques dont la lecture soit davantage, soit autant pour me plaire. Mais aussi il n'en est pas beaucoup qui savent formuler avec une telle lucidité, une telle méthode, une telle sincérité, une telle franchise et, à la fois, une telle délicatesse ce qui leur semble devoir être formulé. Cette dernière qualité surtout est de celles que j'aime rencontrer, en ces temps où l'on s'entredéchire volontiers pour le seul plaisir d'étonner la galerie...

Le récent livre de M. Mockel est consacré à *Emile Verhaeren*. Toutes les œuvres de ce poète y sont successivement présentées, sous leur jour spécial, avec leurs particularités les plus notoires. M. Mockel excelle du reste à découvrir, chez les écrivains auxquels il se consacre, cela même qui les différencie de leurs voisins. Esprit synthétique, il s'intéresse spécialement aux grandes lignes, il en fait valoir, de maîtresse façon, le geste hardi ou les capricieux méandres et sait en discerner les traits communs s'orientant vers un même but. Aptitude plus rare qu'on ne croit et qui se manifeste, une fois encore, dans la plaquette publiée par le *Mercury*.

Dès les premières pages de celle-ci, l'on sent que l'auteur, si je puis me servir d'une expression un peu triviale, est pleinement en possession de son sujet. Elagant, ainsi que d'inutiles broussailles, les longs préambules, d'emblée il précise comment Emile Verhaeren symbolise en quelque sorte toute la poésie — celle aux lignes savamment combinées « dans une éblouissante vision

d'équilibre, » et celle « qui dit comme sans y penser des paroles qui vont au fond de nous. » Il précise de quelle manière celui qu'un récent banquet a salué atteint à la fois au paroxysme et au sublime. Plus loin, il nous fait discerner la lutte qui s'exaspère dans *les Moines* — ce livre qu'il a cent fois raison de défendre, envers et contre l'auteur lui-même. Mais où nous nous plûmes surtout à l'ouïr c'est à telles pages consacrées à l'abrupte et puissante trilogie où M. Verhaeren « dit ce que les heures mauvaises lui avaient enseigné de lui-même, — et au cours des feuillets où il est question des *Apparus dans mes chemins*, ces poèmes ouvrant une heure plus calme après l'épuisant calvaire et la totale tourmente.

M. Mockel a, sur bien d'autres, l'avantage d'une personnalité nettement marquée. C'est elle qui le fait exiger qu'une œuvre soit symbolique, qu'elle se préserve de tout semblant d'allégorie et qu'elle ait une valeur musicale évidente, sans discordance, sans heurt, chaque phrase s'efforçant vers une décisive unité. Assurément il est en droit d'ainsi parler. La musique verbale n'eut pas de défenseur plus ardent, de partisan plus convaincu, de plus fidèle serviteur que lui et le symbole, ce grave sujet de discussion depuis quelques années, fut rarement défini avec plus de compétence et d'originalité que dans maintes chroniques, dans maintes études où il se plut à en parler. Cela ne veut pas dire, notez bien, que je puisse être constamment de son avis. Lui et moi ne jugeons pas — ou du moins pas toujours — l'œuvre de M. Verhaeren de la même manière. Mais la sienne jamais ne cesse d'être intéressante, très intéressante (l'ai-je assez souligné?) et l'on a beau ne pas l'admettre il est difficile de n'y point prêter une attention choisie. J'imagine du reste que telles pages par lui signées ne sont pas loin d'être dangereuses pour les esprits flottants, peu aptes à défendre leur opinion. Un enjôleur, mon ami Mockel — oui da!

Dans les œuvres d'Emile Verhaeren, nous dit-il, « la couleur est une surprise de métaux et de flammes... Je pense un peu de mal de la musique du poète mais je reconnais que personne ne possède comme lui le don des lumières et des ombres. J'admire en lui un magique trouveur d'images héroïques, ardentes, supérieures à l'homme et qui pourtant l'expriment. La laideur même, il la rend superbe en même temps que terrifiante... » Et cette plaquette,

qui s'ouvre sur une excellente notice biographique par M. Viélé Griffin, — notice des plus élogieuses pour notre mouvement littéraire — se termine par ces mots qui la résument toute : « Pour le frontispice des *Soirs*, la main magistrale d'Odilon Redon a sculpté, à la crête d'un roc, une face humaine. Les traits inégalement marqués s'enfoncent au creux d'angles rentrants ; la figure est grossière, elle est informe, elle est démesurée, — mais c'est une Montagne qui la porte. »

* * *

Je me borne à signaler en passant le volume de vers de M. Emile Verhaeren que vient d'éditer le *Mercury*. L'article paru en tête de notre numéro de Janvier aura suffi, j'espère, à préciser les poèmes que cet in-18 réunit. Plutôt que d'en parler à mon tour, je préfère vous entretenir tout de suite de livres moins éloignés : *les Villages Illusoires*, *les Villes Tentaculaires*. Dans la pensée de l'auteur le premier de ces volumes ne se relie pas au second qu'il se plait à rattacher aux antérieures *Campagnes hallucinées*. Soit, mais alors il faut admettre que ces dernières se continuent par les *Villages* ou s'y apparentent étroitement. Illusoires, hélas ! oui, ils le sont ces hameaux et ces bourgs que flagelle la pluie, que le vent cogne, que fustige la neige. Stérile s'y fait la vie ; elle y grelotte comme une pauvre et ne sait plus depuis des jours sa belle gloire d'autrefois. Tout est vide, tout est nu, tout se meurt, de rares figures çà et là apparaissent qui ne sont plus même l'ombre des gars solides et pleins de sève, des contadines exubérantes que le poète, en d'autres temps, si hautement vanta. Tout est mort. Les cloches se sont tuées, les cloches, cette joie suprême, cette joie dernière des solitudes. C'est la pluie, c'est la neige, c'est le vent. Mais, surtout, c'est là bas, dans la lande où veille avec ses souvenirs un vieux berger chargé d'années, — c'est le silence, l'effrayant silence dominateur. Et si — par quel incompréhensible hasard ? — pour une dérision peut-être, quelque fructueuse moisson érige ses meules d'or au vert malingre des plaines, le feu, un soir mauvais, les détruit — les meules brûlent !

Il est incontestable que l'idée mère des *Campagnes hallucinées* et des *Villages illusoire*s n'est pas autre. M. Mockel, dans la belle étude dont je viens de parler, a pu dire que « ce que l'économiste constate et déplore chaque année par des in-8° sérieux, au texte serré comme des rides, ce que les parlementaires proclament en longues phrases lorsqu'ils discutent le budget de l'agriculture, c'est cela même qu'un poète vient ici nous dire : la désertion des campagnes dépeuplées par les villes. » Ainsi s'explique cette épithète : *tentaculaires* devant laquelle d'aucun s'effarèrent. Comme M. Verhaeren les a magistralement définies, ces cités modernes, plus corrompues que celles de la Bible ! Elles se dressent en ses pages telles qu'elles sont réellement : colossales, immenses — et tragiques. En vain, aux squares de clarté, des statues s'érigent qui devraient n'évoquer que des mémoires honorables. Ceux qui sont ainsi désignés à l'attention badaude des foules méritèrent-ils leur auréole ? Celui-ci n'eut que la gloire de qui foudroie et meurtrit. Celui-là n'eut que la force qui étouffe, d'un geste brutal, tout germe éclos vers l'avenir. Ensemble, ils symbolisent la Ville où la mort — malgré les apparences de fièvre vitale et d'inlassable effort — à chaque minute, tenace et véhémence, ordonne vers les faubourgs, parmi le soleil trouble, dans l'air de soufre et de naphte, ses tombereaux de pourriture et « balaie en un grand trou toute la ville au cimetière. » Comme le silence la campagne, la mort domine la ville. Elle est dans ces *Cathédrales* que l'ombre peuple. Elle est dans ces salles de *Spectacles* où s'affolle, en de bondissantes ou d'immobiles obscénités, « le pauvre plaisir humain au rebours de la joie. » Elle est dans ces *Usines* qui ronflent nuit et jour et broient, entre leurs mâchoires forcenées, les belles existences ; ces usines où vacarme l'industrie polluant les rivières, empoisonnant les vigoureuses végétations pour ne laisser que de douteux parasites. Et vous la trouverez, la Mort, à *la Bourse*, où s'élaborent les catastrophes, « où l'on se bat à coups de vols », cependant que, tapi en quelque obscur recoin, l'ange noir du Suicide guette et frappe. La Mort partout, tenace, infatigable. Elle est encore, elle est qui rôde autour de cet *Étal* « flasque et monstrueux de la luxure » — partout !

Ce livre de M. Verhaeren, mieux que toute une bibliothèque

d'ouvrages de choix, dira aux générations futures ce que sont nos agglomérations équivoques et absorbantes. Pour avoir tui les rives natales, pour s'être insurgée contre la formelle sagesse, la Vie se meurt dans ses dernières floraisons vénéficielles. Les Villes l'ont attirée vers elles pour la mieux vaincre... Pauvre cyivilisation que ne préserveront peut-être pas de la finale débâcle *les Idées* sans cesse en marche, « annonçant les futures paroles ». Luira-t-il ce demain que le poète se plait à souhaiter « si frais devant les âmes. » On ferme le livre avec un désespoir immense — ah ! tant d'horreurs s'y révélèrent — et, à la fois, une obstinée espérance.

Ce qui précède définit le caractère général des œuvres qui m'arrêtent en ce moment. Faut-il les examiner en détail ? Essayons. Mais, voilà, dans tous les livres de M. Verhaeren tant d'idées forcent simultanément l'attention qu'il n'est pas précisément facile de choisir. Ainsi, dans les *Villages Illusoires*, il semble que le poète ait voulu souligner la triste stagnance où tant et tant de nos contemporains se tiennent. Ah ! les insensés qui point ne démarrent de leurs stériles besognes courantes et s'acharnent, chacun pour soi, sans étoile, sans horizon. Encore si leur indifférence n'avait d'autres conséquences ! Mais ils sont cause, ces tièdes, ces indolents ou ces égoïstes, que les rares qui entendent les bonnes voix lointaines ne peuvent aller vers elles et s'épuisent sans succès — tel ce *Passeur d'eau* luttant contre le courant jusqu'à ce que sa rame, son gouvernail se brisent... Combien pourtant il serait facile de revenir à l'évangélique amour du prochain et de marcher, la main dans la main, vers le soleil rajeuni.

J'aurais pu me borner à saluer en M. Verhaeren un esprit sincèrement altruiste. Je veux souligner davantage la pitié grande qui, dans les *Villes tentaculaires*, s'affirme pour tous les déshérités et les souffrants. Il m'est arrivé, en lisant certaines strophes de songer à Dostoïevski ou à M. Georges Eekhoud dont les accents, selon moi, n'ont pas plus de profondeur. Ah ! toute la détresse et toute la misère, toute la souffrance humaine devant laquelle s'agenouille le poète comme le Raskolnikov du romancier russe. Je vous défie de n'être point ému à la lecture de *Promeneuses* — tristes errantes « en deuil de leur âme, » passantes lasses des soirs pervers, femmes pâles aux cheveux roux qui se croisent sans bruit et se savent « douloureuses et mutuelles. »

Venons à la forme. Il est fort difficile de trouver quant à elle des réflexions marquées au coin de la nouveauté. On a tant dit et répété à ce sujet, depuis longtemps ! Ce qui frappe toujours dans les œuvres de M. Verhaeren, c'est l'originalité du décor, établi en quelques traits étrangement colorés et où les tons s'exaspèrent ou s'adoucissent à souhait. Et comme chacun de ses poèmes s'entoure dès les premières pages de l'atmosphère qu'il faut. Au reste aucun effort, rien qui ne laisse à l'inspiration sa primitive beauté. Un rythme changeant — tantôt toute la fouge, tantôt, d'un coup brusque ou par de délicates transitions, tout le calme, effrayant ou ineffable. Ici c'est le tonnerre grandiose de l'orchestre wagnérien, là c'est un rien de voix et le thème très simple d'une complainte populaire. Il pourrait aligner de curieuses remarques, celui qui analyserait certaines pièces vers par vers. Ainsi, dans *le Port*, cette première ligne :

Toute la mer va vers la Ville

n'est-elle pas extraordinairement expressive et précisante ? A mesure de la lecture, vous verrez comme passe dans les vers la titanique activité des docks, tandis que les distiques de la fin, répétés en mesure, sont bien pour susciter la notion de lignes se prolongeant à l'infini, mêmes bâtisses, mêmes mâtues, le ciel et l'eau. Et comment ne pas admirer le mouvement emporté, vertigineux, allant droit aux abîmes, des dernières lignes de *Spectacles* où l'on perçoit l'écho élargi des désirs, des convoitises haletantes, qui, dans les salles où ondulent d'insidieux parfums, se croisent, se prennent, se quittent et s'exaspèrent jusqu'à en crier grâce. Je ne saurais assez admirer non plus *l'Etal*, poème où les sérails marins — mieux peut-être que par Tristan Corbière — nous sont révélés.

Et puis ? Est-ce tout ? Ajoutons (l'omettre serait impardonnable) que pour M. Verhaeren il n'est pas des mots poétiques et d'autres qui ne le sont pas. Tout vocable lui est bon, et, sous sa plume, de pauvre qu'il semblait être, voici qu'il étincelle et rayonne. Et vous savez, n'est-ce pas, quelle éloquence M. Verhaeren sait donner à l'horreur, au tragique silencieux. Sinon, lisez donc *le Meunier, Au Coin du Bois, la Ferme ardente...* Vous savez aussi, je présume, de quelle beauté sont les images de ce poète, de quelle

orce ses expressions et de quelle audace. Que de citations à faire au hasard de quelques pages! Ce sont « les mains en or qui bout de l'incendie »; ce sont « des yeux, étangs de fièvres »; c'est « l'aube avec ses yeux de lait » — et ces courtisanes « sentant l'âge et la fin les flairer du museau »...

Mais ce par quoi les œuvres de M. Verhaeren s'imposent tout d'abord c'est par leur radieuse, leur magnifique unité.

* * *

En rendant compte, il y a quelque trois ans, du deuxième livre que nous donna M. Elskamp je disais ceci : « *Dominical*, c'était toute la semaine mirée en un jour de plus de liesse; les *Salutations*, c'est le dimanche continué en une semaine de plus de vertu. De ce côté aussi les livres se tiennent et l'on se demande s'ils ne formeront pas deux des parties d'un triptyque dont le troisième panneau élèvera la pensée vers des régions symboliques moins personnelles et moins sensibilisées. » Ce n'était là qu'une simple supposition, une déduction assez audacieuse qu'il m'avait du reste plus ou moins coûté d'énoncer. Le poète ne tarda pas à me rassurer et la mention qu'il a voulue en tête de son troisième volume (*En Symbole vers l'Apostolat*) me donne nettement raison. C'est bien un triptyque qu'il entendit réaliser et la dernière partie en est davantage symbolique que celles qui la précèdent.

Ceci est l'alleluia — où toutes les voix s'accompagnent — de l'hymne que M. Elskamp a voulu dire. Hymne à la vie, ce cher « bouquet de joie et de senteurs »; à la vie — telle une paix s'étendant aux sites où tout est rose, où tout est blanc, où tout est vert, sous la sérénité joliette du clair ciel bleu. L'hymne encore d'une âme élue qu'aucune inquiétude n'altère d'une ride. Don entre tous précieux, seul don réel de poésie! Et c'est parce que M. Elskamp a su garder intact l'émerveillement de ses heures premières, que ses mots sont des « mots joyeux d'enfants qui causent », même quand leur gravité pensive appelle le doigt à la tempe.

Car il faut ne pas s'y tromper. Il y a autre chose ici que des poèmes « où tout est bien, depuis le toit jusqu'aux assises » — ce qui ne serait déjà ni fort commun, ni guère à dédaigner. En nous

offrant son livre comme « un nouveau testament de vie », M. Elskamp l'a défini excellemment. On pourrait le renseigner aussi tel un petit traité du bonheur. Etre heureux, semble nous dire l'auteur, est-il rien de plus facile? N'avez-vous pas vos yeux, pour vous réjouir de toute la lumière éclore aux alentours? N'avez-vous pas vos bouches, pour savourer les fruits délectables des vergers d'ici-bas, les fruits exquis des espaliers d'amour? Ne vous est-il donné d'ouïr l'accord unanime, l'harmonie aux voix ailées, la mélodie tel un son de flûte jailli des virides côteaux d'un idyllique décor, et le concert de toute la nature, l'ineffable « concert où se complait, haute, la mer à chanter Mai ». Et puis, aspirez donc la Bonne Odeur que les brises propices éperdent sur le chemin du pauvre comme sur celui du riche — ce nonpareil parfum qui « fait l'âme fraîche » et rend le cœur allègre. Mais encore si tout cela ne suffit pas à susciter en vous la récompense promise à ceux qui la savent mériter — hé bien ! il vous reste vos mains, vos mains pour le bon travail par quoi enfin mourra la néfaste Doctrine — la doctrine dont les égoïstes lois sont la seule cause peut-être de votre détresse...

Petit traité du bonheur, certes. Mais si naïvement écrit et de quelle adorable ingénuité, osé-je dire, paré ! Le poète hésite, cueillant à chaque haie la corolle ensoleillée qui s'offre à lui et n'osant nous la dédier avec le geste qu'il voudrait. Pourtant combien musicales ces rimes et comme chaque ligne s'enlace aux autres, voluptueusement — d'une volupté sans passion. Il ne faut pas espérer ici des mots téméraires ou hardis, lancés comme une flèche vers les étoiles d'or ou les nostalgies multicolores de la vieille terre. De telles phrases il n'en est point dans ces pages bien venues. Mais il en est d'autres qui entreront en votre âme, très doucement, comme sur la pointe des pieds, s'arrêtant près le seuil, dans une attente tôt dissipée et qui s'assieront ensuite avec une familiarité charmante et vous diront — quasi inconsciemment — d'éternelles paroles. « Sans rien qui pèse ou qui pose » conseillait Verlaine. Le conseil ne fut jamais mieux suivi que par M. Elskamp dont nos lecteurs savent la forme si originale, si personnelle toujours. Ou plutôt, c'est, chez celui-ci, de l'humilité grande. Il se fait le docile frère servant de toute chose ; il rend à tout ce qui respire, à tout ce

qui vit, aux oiseaux chantant parmi le romarin, aux petits jardins épanouissant le long des routes leur faste tranquille, aux benoîtes villes qu'enneige la sonnerie mélancolique des heures lentes, aux jeunes femmes passant l'amour chaste plein les yeux ou le désir au coin des lèvres — à tout, il rend un culte soumis, un culte humblement prosterné.

Et cependant il lui a paru que cette humilité n'était pas encore ce qu'elle devait être ; il a voulu qu'elle se courbât davantage. De là le livre nouveau qui vient de nous arriver, orné de bois absolument exquis, dûs à l'auteur lui-même. M. Remy de Gourmont, qui doit pourtant être difficile (cf les merveilles qu'il publie dans *l'Ymagier*) nous écrivait récemment qu'il faudrait « mettre ce volume devant des fleurs en un vieux vase de faïence historiée. » Le titre seul *Six Chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine de Flandre* dit bien ce que le poète s'est proposé. Chaque jour de la semaine est défini en ces pages selon sa caractéristique, chaque jour y a sa chanson : lundi où chôment les établis ; mardi — toute la blancheur des toiles et des langes ; mercredi le « grand jour des jardiniers » et des marchés où sonnent les carillons ; jeudi, le jeudi des amoureux, baisers donnés, baisers à rendre ; vendredi « l'heure des bouches » et samedi « avec votre bel habit noir », ce sont les six jours de non repos évoqués l'un après l'autre et c'est la vie honorée plus simplement, s'il se peut, que dans *En Symbole vers l'Apostolat*, honorée en pensée humble, en paroles portant modeste robe de bure...

Et voici : les quatre volumes que signa M. Elskamp forment un même tout harmonieusement ordonné. *Dominical* c'est la belle prière enseignée par le Christ, c'est le pain demandé, c'est l'existence conduite aux bonnes voies. *Salutations* dit la reconnaissance envers Celle qui fut tutélaire aux vœux et à l'attente. *En Symbole vers l'Apostolat* c'est le Credo, c'est la bonté, la pitié indiquées comme le but à atteindre ici bas. Et les *Six Chansons* nous apprennent que le poète l'atteignit, qu'il est entré dans sa Terre promise, qu'il est à présent selon ses vœux. Je vous le demande : est-il plus belle gloire et destinée plus enviable ?

Au musicien qui voulut signer un opéra bouffe, on serait mal venu de reprocher son manque de lyrisme. La question même de la prépondérance de tel genre sur tel autre ne doit, semble-t-il, être agitée qu'à fort bon escient. Si la pièce, à la chute du rideau, a donné ce qu'elle avait promis, il faut, quelle qu'elle soit, ne pas se refuser à l'applaudir.

Ceci dit, on comprendra que je me montre moins sévère que nombre de mes confrères pour les comédies de M. le Comte Maxime de Bousies : *Louissette* et *N'est pas sceptique qui veut*. Choses légères, sans prétention autre que d'obtenir les honneurs d'une représentation de salon, elles ont tout le mérite qu'elles pouvaient avoir. Les personnages se précisent juste ce qu'il faut pour que l'ensemble demeure d'une tonalité aimable. Quant au dialogue, il est vif, avec des mots pas toujours neufs mais bien dits, sans recherche d'originalité à quatorze heures.

Me voici pourtant à la remarque la plus importante que ces comédies m'ont suggérée. A coup sûr, vous aurez lu quelque part, sous l'une ou l'autre signature à particule, un éreintement des auteurs dits « mondains. » A entendre les censeurs, ces écrivains n'auraient jamais vu le monde que de très loin et n'auraient pénétré que fort imparfaitement ses moindres secrets. Eh bien ! j'ai eu beau chercher, je n'ai pu découvrir en quoi le dialogue de M. de Bousies — un gentilhomme de race — différerait de celui de maint auteur roturier. C'est la même clochette, c'est le même son.

Gentilhomme de race, M. de Bousies l'est et le prouve. Ah ! il n'aime pas la noblesse d'argent, celle qui, selon lui, se doit souvente fois à des combinaisons plus que hardies. A-t-il tort, a-t-il raison ? Ce qui déplaît, c'est que cette antipathie, telle qu'il l'énonce, sente trop l'antisémitisme qui lui-même ne fleure pas toujours la vertu. Au reste, ne pourrait-on ajouter que les parchemins les plus authentiques n'empêchent rien ou pas grand chose ? Loferol triche aux courses ; est-il certain que les descendants des preux en seraient incapables ?...

Arrêtons-nous ici. J'ai pourtant bien des notes encore qu'il me serait facile de vous servir. *Louissette* est gentiment sentimentale, à la manière des amantes qui s'éplorent dans les romances de la Restauration et *Marguerite de Limeray* est si

peu, si peu demi-vierge que c'est à croire que M. Marcel Prévost a voulu nous en conter. Ce sentimentalisme favorise la comédie où Louissette paraît, d'un trait final qui fait bien. Jusque dans l'abandon ces personnages gardent une attitude. N'est pas ainsi qui veut.

* * *

Ce n'est pas M. Hugues Rebell qui pourrait s'entendre avec M. de Bousies. La noblesse d'argent, non seulement il la reconnaît mais il la vante et peut-être bien a-t-il raison. Mieux vaudrait, à coup sûr, je vous livre toute ma pensée, que la ploutocratie fût chose désormais impossible et qu'au lieu de s'accumuler en quelques mains... ou en quelques bourses, l'or — cette puissance de notre temps — se repartît sur toutes les souffrances éparses aux horizons. Mais dans la situation présente celui-là qui parvient, nouveau Jason, à conquérir ce pouvoir ne doit pas invariablement encourir l'anathème. Tranchant sur la masse dont l'apparente résignation est parfois de la veulerie, il fait du moins montre d'énergie, de volonté, sinon d'intelligence, et c'est assez pour qu'on lui réserve quelque los. Jusque-là, je ne saurais ne pas me rallier à l'avis de M. Rebell et longuement m'arrêta l'idée de cette histoire de la richesse qu'il indique comme une des plus curieuses que l'on n'ait pas encore songé à écrire. C'est vrai que la richesse seule, si souvent, si volontiers décriée — un peu à l'étourdie, avouez, — a suffi à décider de belles, de grandes choses. Si elle a causé des malheurs isolés, des misères que nous regrettons un peu plus que ne semble vouloir le faire M. Rebell lui-même, elle a incontestablement favorisé la marche en avant des idées.

Elle peut y aider encore, elle le pourrait dans une mesure bien plus considérable qu'elle ne le fit jusqu'ici. Et c'est la raison d'être de ces pages que d'établir la nécessité d'une *Union des Trois Aristocraties*, celle de nom, celle d'argent, celle de l'intelligence. Déjà dans les *Chants de la Pluie et du Soleil*, l'auteur parlait comme il le fait ici. Il ne veut pas du régime démocratique, qu'il considère comme dangereux; il ne veut pas du pouvoir de la multitude qu'il estime devoir engendrer les plus graves conséquences et nuire, plus que tout cataclysme, au progrès des belles

lumières. Il faut, à l'entendre, maintenir une élite qui commande à la Foule et lui montre le chemin. Mais cette élite ne peut actuellement s'affirmer ainsi qu'il faudrait. L'artiste, le penseur, de qui l'on doit attendre d'essentielles vérités et tels éclaircissements par quoi s'illuminerait décisivement notre destinée, sont généralement incapables de pouvoir à leur subsistance. Or il suffit de cette unique incapacité pour que demeurent à l'état embryonnaire de géniales aptitudes. Le public manque à l'artiste vrai parce que le plupart lui préfèrent les courtisans de bas étage qui flattent leurs innombrables appétits. Que ceux qui le peuvent viennent donc à l'aide des princes de la science et des arts — lesquels, selon la phrase de Renan reproduite en tête du livre, sont seuls à pouvoir décider avec autorité des expansions futures. Que la noblesse de race aille vers eux, la main offerte : c'est le seul but grandiose qui lui reste, à présent que l'occasion devient rarissime d'accomplir des actions d'éclat. Que la noblesse d'argent les aide de son côté de toutes les richesses qu'elle a réunies. Et ces trois aristocraties, résumant honneur, travail, intelligence, changeront peut-être la face du monde. Du moins cette union aidera-t-elle à améliorer les voies de l'Avenir social tandis que la démocratie, en proclamant l'égalité des fortunes, nous ramènerait en deçà même de la sauvagerie « car chez les sauvages encore il y a lutte pour la prééminence. »

Tout cela semblera à maint lecteur aussi séduisant que peu généreux. Mais la générosité, la pitié s'inclinant vers toute plainte sont choses auxquelles M. Rebell refuse sa sympathie. Il faut agir, il faut se révéler à soi-même et aux autres, sans se soucier de ce qu'on peut laisser à sa suite, en regardant au loin, tel le Don Juan des *Fleurs du Mal* qui ne daignait rien voir. Je vous accorde que ces idées peuvent aisément être discutées ; les arguments nécessaires pour en prouver l'apparente ou la réelle erreur s'offrent à foison. Je me garderai cependant de m'y essayer, par conviction ou par chic. Une seule chose importe pour l'instant : l'*Union des Trois Aristocraties* n'est pas une conception banale et nous est proposée par M. Rebell avec une ardeur passionnée, une conviction, une certitude exceptionnelles que c'est là le salut et que tôt ou tard on le devra reconnaître. Je me représente l'auteur de cette plaquette à la façon des paladins dont les doux romans de chevalerie nous disent la vaillance. Comme eux, il s'élance au combat

l'âme toute frémissante de la lutte prochaine. Et je vois à sa lance, sur une banderole couleur de Foi, ces mots que j'aime : « Je veux, Je maintiendrai. »

* * *

Avez-vous lu, à son heure, le premier livre de M. Victor Remouchamps (*les Aspirations*) que Vanier édita en 1893? A maintes pages on y peut noter une profonde lassitude d'être et le désir d'échapper au « tous les jours » banal, — le désir inexaucé de fuir, là-bas, *anywhere out of the world*, comme le souhaite le poète anglais... « Le monde, disait M. Reinouchamps, est une âpre humanité de fantômes. » Et il rêvait de baumes si bienfaisants qu'ils pussent guérir du mal de vivre. Seulement où les chercher, de qui les obtenir?

Comme la plupart de ceux qu'une telle crise éprouva, M. Remouchamps a cru ne pouvoir mieux s'adresser qu'à soi-même et il est allé *Vers l'Âme* ou plutôt vers son âme. Il lui a demandé le secret du bonheur, de la joie. Mais rien n'a répondu. Et même qu'a-t-il trouvé? « Notre âme, dit-il, n'est qu'un voyage vers l'âme. Toutes les âmes que nous avons songées de nous à nos heures les plus subtiles ne ressemblent pas plus à notre âme réelle que des enfants ne ressemblent à leur père. Il y a simplement des analogies. » Ainsi donc rien n'est rien? M. Remouchamps va presque jusqu'à épouser les théories de certains philosophes d'après lesquels l'univers serait non pas du réel mais de l'illusoire en action. C'est plus qu'il n'en faut pour expliquer la tristesse sombre qui marque la généralité des pages de ce livre. Et d'aucunes sont vraiment poignantes. Celui qui parle y avoue une telle misère de soi, un tel dénûment d'espoir. Il est le chevalier vestu de noir du poème d'Allain Chartier et se persuade que jamais, au ciel rasséréné, une trillante aurore ne déploiera pour lui ses juvéniles clartés. La seule issue qu'il trouve à cette nuit où il chancelle, c'est, là-bas, cet inconnu béant, gouffre plus noir encore où fleurissent les arums suprêmes : la Mort. « Il n'y a, s'écrie-t-il, que notre destiné posthume qui vaille. » Ailleurs il dira, avec une énergie farouche, dans un cri désespéré : « Naître n'est rien, il faut renaître ; nous sommes peut-être de la chair à dieux, peut-être de l'engrais...

Oui, ce livre est significatif d'une souffrance morale intense sur quoi l'on voudrait poser la fraîcheur d'aube d'une nouvelle candeur. « De la candeur, donnez-moi la candeur, ô mon Dieu, suppliait je ne sais plus quel saint, à une heure d'alarmes, et je sauverai le monde. » M. Remouchamps est d'avis qu'il en faudrait faire une des vertus théologiques. Et cependant que lui servirait ? Pour lui ce don divin entre tous ne succomberait-il sous les assauts répétés du Doute ? Douter, douter : que de fois il s'est répété, aux instants les plus lucides, ces syllabes sonnantes comme un glas. A la page 61, le fameux mot de Socrate nous est restitué : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. » Ce mot-là pourrait servir au livre d'épigraphe ou de devise.

Vers l'Âme réunit une bonne vingtaine de chapitres où se découvrent, je le reconnais, maintes influences — celle de M. Maeterlinck notamment — mais où des pensées hardies s'expriment dans une langue ferme et sûre. En exagérant un peu, ce qui n'est pas pour me déplaire, je dirais que ce volume m'apparaît, à certains endroits, comme une sorte d'*Imitation* par quoi l'auteur nous exhorte à « entrer dans nos âmes jusqu'à en mourir. » et où il nous engage à pratiquer la Bonté — à ses yeux la seule justice et le seul génie. Et puis, il sied de bien accueillir ces pages, malgré les défauts qu'elles puissent avoir, parce que si la Foi qui grandit, la Foi qui sauve en est absente, du moins attestent-elles très vivement cela même qui caractérise l'immortelle dignité humaine.

ALBERT ARNAY.

Je veux dire pourtant, après l'avoir omis ci-avant, la beauté des *images* que M. Georges Minne dessina pour les *Villages illusoires*.

A signaler encore les ornements de M. Théo Van Rysselberghe pour les *Villes tentaculaires* — une des meilleures éditions de M. Deman qui donna aussi aux œuvres de M. de Bousies un exceptionnel caractère de simplicité belle.

A. A.

NOTES DU MOIS.

Au *Mercur de France*, un remarquable *Essai sur Laforgue*, de M. Maudair, et le premier acte de *La Comédie de l'amour*, d'Ibsen.

Des *Epilogues*, de M. de Gourmont : « La solution des conflits littéraires serait qu'on ne fit juger dans les journaux, les écrivains d'une génération ou d'une lignée que par des hommes de la même génération ou lignée. Que le Figaro invite M. Viélé-Griffin quand il sera opportun d'estimer les *Flaireurs*, et s'il s'agit de *Marcelle*, nous prions M. Henry Fouquier ou son secrétaire »

La *Société Nouvelle* donne une traduction par M. Ch. Hirsch de la *Tragédie des Fiancées*, de cet étrange Thomas-Lovell Beddoes, et, de William Morris, la fin de l'*Esthétique de la Vie*, que nous signalons à MM. de l'Art appliqué à la rue, dont l'œuvre, au dire des journaux, « vient de manifester sa vitalité par un second banquet annuel. »

M. Bing, l'importateur en France de l'Art japonais, lui consacre des notes parues à la *Revue Blanche* dans laquelle on lira la *Vie de Ruysbroeck l'admirable* traduite de vieux bouquins par M. De Busscher; et la *Vie mentale* de M. Kahn, où de belles pages sur Laforgue.

Les *grosses* revues, ce janvier, nous étrennèrent : *La Revue des Deux Mondes* s'aperçut : « qu'enfin il est temps que le grand public soit appelé à se prononcer sur ces questions (la poésie nouvelle).

Voici maintenant *Cosmopolis* qui trouve juste l'idée « d'un vers fluide, ductile et malléable, de métrique variable et de musique changeante et imprévue » quant à la forme; pour le fond, « la vie intérieure seulement, respiration de l'âme; les choses extérieures tenues comme apparences, ne fournissant au poète que des représentations et des symboles de ses propres sentiments et idées. Après tout, conclut M. Faguet qui signe cet article, nos jeunes poètes se conforment à ce qui devrait être la première règle de tout art poétique : La poésie est tout ce qu'on voudra, excepté routine. »

Dans la *Revue Blanche* du 15 Février et du 1^{er} Mars, deux nouvelles de M. Mühlfeld — d'une série qui paraîtra sous ce titre : *les Flirts artificiels*. Combien personnelles et de quelle sensibilité étonnamment moderne, ces proses. Et puis encore, celle qui se réclame du vers de Mallarmé : « *Blonde dont les coiffeurs divins sont des orfèvres* » est si bien du familier des livres que M. Mühlfeld nous apprend à connaître, par de nombreuses chroniques qui ne furent pas assez applaudies et que nous nous plaignons à souligner.

Signalons à nouveau l'*Ymagier* recueil d'anciens textes, d'anciennes estampes. Des plus intéressants encore le numéro de Janvier, depuis l'image d'Epinal (*les trois chemins de l'Eternité*) qui l'ouvre jusqu'aux bois de Cranach et de Dürer. Comme texte, un article de M. de Gourmont, d'érudition forte et grande. Titre *la Poésie populaire*. Nous y reviendrons.

Van Nu en Straks reparait. Au premier numéro, Auguste Vermeijlen parle du mouvement flamand, M. Jacques Mesnil du parti socialiste et de ses mobiles. M. Henry Van der Velde publie de bonnes « variations et conclusions ». Beaucoup de pensée; peu de littérature proprement dite.

✓ Au fascicule de Janvier de *Blätter für die kunst*, Stefan George, Karl Wollskehl, Hugo von Hofmannsthal surtout nous arrêterent. Encore: des vers de Paul Gerardy — et non des moindres, vraiment. C'est égal il ferait mieux d'en écrire de français... pour *le Réveil* ! ✓

Des coquilles demeurèrent à notre numéro de Janvier. Nos lecteurs les auront pour la plupart corrigées eux-mêmes. Signalons parmi les plus importantes, celles-ci :

Page 3 ligne 14 lire saignent; page 8 lire : sombres; page 16 ligne 25 il faut : je ne suis plus qui je...; page 38 ligne 5 lire : entre autres phrases; page 40 ligne 30 il faut misogynes...

D'intéressantes conférences furent données à Bruxelles ces temps derniers. Signalons celle de notre collaborateur et ami Georges Dwelshauwers au *Salon d'art idéaliste*. Pour sujet : *l'Ame dans l'Art*. Avec quelle maîtrise il fut traité !

A *la Maison d'Art*, un soir, MM. Picard, Verhaeren et Carton de Wiart successivement parlèrent de Verlaine, chacun à un point de vue particulier. Innovation certes curieuse et dont les nombreux auditeurs de cette soirée de belle intellectualité n'ont eu qu'à se féliciter.

Le 14 Février, au restaurant Notta à Paris, un banquet a été offert à M. Gustave Kahn. Environ cent convives; les plus beaux noms de la littérature contemporaine. Plusieurs toasts ont été prononcés — par MM. Fénéon, Stéphane Mallarmé, Mockel, Henry Bauer, notamment. A signaler aussi le discours de M. Catulle Mendès souhaitant la réconciliation des jeunes et des anciens — et conseillant aux premiers de n'écouter que leur inspiration, sans souci des règles, des habituelles formules. (Ces discours, ainsi que la très belle réponse de M. Kahn — buvant à la littérature française, la plus belle qui soit — figurent au numéro du 1^{er} Mars de la *Revue Blanche*.)

M. Paul Fort a bien voulu se charger d'exprimer au fier

poète que cette fête acclamait l'admiration sincère et vive de la Rédaction du *Réveil*.

Après le banquet Kahn, le banquet Verhaeren organisé par *l'Art Jeune* de commun accord notamment avec notre revue. Il a eu lieu à l'hôtel Métropole à Bruxelles le 24 Février.

A la table d'honneur le poète fêté, ayant à sa droite MM. Lemonnier, Meunier, Hérold et Van de Putte; à sa gauche MM. Vielé-Griffin, Eekhoud, Olin et Arnay. Dans la salle... mais non, ne faisons pas de jaloux. Tous y étaient, tous ceux que passionnent les causes justes et belles, tous ceux — poètes, musiciens, peintres, sculpteurs, esthètes — qui savent encore le culte de la Beauté. Une mention spéciale est due pourtant à MM. Fontainas, Mithouard, Mauclair et Mockel, venus de Paris, ainsi qu'à nos sœurs de lettres M^{mes} Mali, Rousseau, Closset...

A la fin du diner parlèrent : M. Van de Putte au nom de *l'Art Jeune* — et juvéniles, de la bonne manière, ses paroles; M. Eekhoud, discours vraiment beau, notamment en sa première partie, disant le grand, le pur caractère qu'est Verhaeren; M. Vielé-Griffin, dont nous reproduisons ci-avant le magistral hommage.

Un temps d'arrêt, puis M. Picard lit *le Fléau*. Toast de M. Arnay — « à l'ami, au poète, au critique. » Des vers, haut sonnante et doux chantant, de M. Mockel saluent Verhaeren au nom de la Wallonie. M. Hérold lit une adresse que signèrent maints et maints jeunes écrivains français, dans une réunion tenue à Paris quelques jours auparavant. M. Mauclair — qui chez nous, affirme-t-il, ne se sent pas étranger — se fait l'interprète du *Mercur*e dans cette belle langue harmonieuse qui est sienne. M. Ruyters boit « au nom de notre Prince Stéphane Mallarmé ».

Et voici que se lève — the last no: the least — M. Camille Lemonnier. Son discours a l'importance d'une longue étude littéraire où des images hardies, des trouvailles, des mots justes : « Verhaeren — un grand ingénu violent, infiniment solitaire et triste qui sut dire tout le tragique mystère des destinées, tous les arrois de la douleur et même, car il possède le don de prophétie, les futures paroles... »

Mais Verhaeren parle à son tour. Avec émotion — lui, le fort — avec simplicité, — lui, le grand, il remercie tous ceux qui sont venus le saluer et ceux encore qui ne le purent et pensent à lui. Discours dont il nous agrée de souligner le tact rare et qui fit jaillir et se répéter en longs échos les applaudissements, après ces derniers mots « C'est aux jeunes que je songe en levant mon verre. »

La fête est terminée. Il nous faut mentionner encore les télégrammes venus de partout, de Belgique, de France, d'Angle-

ierre même — voix d'absents, parlant elles aussi d'admiration et d'amitié.

Mais il faut surtout mentionner la surprise que réserva aux assistants M. Edmond Deman, l'éditeur artiste qui aida certes beaucoup à faire connaître Verhaeren, qui eut foi en lui dès le début, et que le *Réveil* s'honore de compter parmi les siens. Cette surprise : un cahier contenant une série de pièces choisies dans les différents volumes du poète fêté. Plaquette de luxe, rehaussée d'ornementations de MM. Fernand Khnopff, George Lemmen et Théo Van Rysselberghe — ces derniers des nôtres aussi — et enrichie d'une excellente reproduction du très beau portrait que signa M. Van Rysselberghe, encore, il y a quelques années...

Ce « Cahier » innovation particulièrement heureuse perpétuera peut être le souvenir du banquet Verhaeren davantage que celui de telles réunions similaires qui déjà prirent date en Belgique. Au reste n'est-ce pas ainsi qu'il sied tout d'abord d'honorer un Poète ?

E. L. INCOG.



COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue d'Arenberg, 16

ONT PARU :

- 1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Troisième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**
- FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**
- 1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)
- HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**
- VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**
- GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3,00**
- LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2 00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	Gnuse, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	Heymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo
—	Hoste, rue des Champs.	Littauer, Odeonsplatz.



LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

MARS 1896

N° 27 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Francis Nautet	<i>Henry Maubel</i>
En Souvenir	<i>Francis Vielé-Griffin</i>
Sonnet	<i>André Fontainas</i>
Vieux Camarades	<i>Georges Angelroth</i>
Les Sources	<i>Robert de Souza</i>
Conte de Pâques	<i>Hector Warnots</i>
Renouveau — Enterrement	<i>Stuart Merrill</i>
Jours d'Italie	<i>Jacques Mesnil</i>
Oraisons mauvaises	<i>Remy de Gourmont</i>
Lettre d'Autriche	<i>William Ritter</i>
La libre Esthétique	<i>S. Hixé</i>
Art à la Rue	<i>Georges Lemmen</i>
Chronique Littéraire	<i>Albert Arnay</i>
»	<i>Mathias Robert</i>
»	<i>Denis Lalieux</i>
Tablettes	<i>E. L. Incog</i>

Ce numéro : fr. **0.50**

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages.*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Paul Arden, Albert Arnay, Florent Bos-
saerts, Charles Bronne, Cyriel Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien
De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Maurice
Desombiaux, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwels-
hauwers, Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles
Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert
Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Louis
Hirsche, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalieux,
Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire
Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marqués,
Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie,
Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond
Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane
Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Fernand Roussel,
Albert Saint-Paul, Rodrigue Scrasquier, Charles Sluys, Arthur
Souchor, Maurice Vandermeulen, James Van Drunen, Émile
Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe,
Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

ERRATA :

Lire p. 121, l. 1, affines
» p. 127, l. 20, contradiction, c'était...
» p. 127, l. 13, Qu'importe
» p. 128, l. 8, passe-poil
» p. 131, l. 3, déguinant d'ées
» p. 133, l. 5, tu travailles

Lire p. 133, l. 26, ca t'avancera
» p. 162, l. 5, marchats
» p. 163, l. 23, sanglotante
» p. 105, l. 17, s'entrecroisent
» p. 173, l. 25, fenter
» p. 179, l. 1, I, appliqué

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires — la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64 rue Kessels Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeulen Avenue de l'Hippodrome n° 30 Bruxelles.



FRANCIS NAUTET.

Nous venons de perdre un être aux sens affinés, au regard clair, vif et pénétrant, à l'âme pure.

Il a traversé l'existence la plus pénible avec un esprit tout fleuri de songes légers qui l'ont mené, qui l'ont soutenu, qui l'ont enveloppé et préservé. Il a aimé la vie dans sa beauté, dans sa complexité, dans son mystère, et l'on peut dire que c'est cet amour de la vie qui l'a doucement détaché de l'existence.

Du rivage où nous sommes, au rivage où il est depuis quelques heures, il a passé avec une sorte de joie mélancolique et je voudrais croire qu'au de-là d'ici, maintenant, ce curieux d'inconnu s'émerveille au spectacle de la beauté et de la bonté plenières.

Exceptionnellement sensible à la musique des choses, à leur modulation constante et infinie, il n'avait pas imposé son raisonnement comme un maître despotique à son cœur. Des rythmes intimes le guidaient sûrement

et donnaient à sa conduite parmi les hommes et les œuvres ce tact qui fait l'autonomie et l'harmonie des jugements.

Il avait la vie intérieure extraordinairement jeune et fleurie. Sa pensée mobile en suivait les péripéties et il a accompli de féeriques voyages que son écriture alerte et colorée nous eût relatés si les journalistes l'avaient permis.

Il avait la faculté devinatoire de ceux qui découvrent et qui créent.

Il voyait.

Il voyait vite et loin. Sa vue généralisante dominait un panorama ; elle en saisissait la ligne et la théorie, elle en fixait le caractère et la race. Elle en faisait lever la légende.

Il fut plutôt historien que critique, et c'est pourquoi les dogmatistes qui sont des gens de parti ont parlé de lui comme d'un « adversaire. » Si dans la causerie intime il se plaisait, en charmant joueur, au jeu des contradictions. C'était peut-être parce que toute affirmation lui semblait trop entière. Toute proposition arrêtée devait paraître fausse à quelqu'un qui entendait la vibration continue du monde et observait l'inappréciable progression de la lumière sur les vagues aux tonalités changeantes. Ouvrier de la pensée il maniait, pour le plaisir d'être actif et adroit, ses instruments, les idées ; mais il savait que les idées ne sont que les cercles du puits pas où l'on descend au fond de l'âme. Il est descendu dans les âmes et tout ce qu'il en a rapporté s'est éclairé à la lumière limpide et douce de son pays intellectuel.

En faisant allusion à ces voyages spirituels — les plus enchanteurs — qu'il n'a pas pu raconter, je veux dire

qu'il avait projeté des œuvres toutes d'imagination qui eussent été l'histoire immédiate de la vie de son âme.

Il n'était pas le Commentateur ; celui qui remplit les marges du poids de ses notes pour faire redescendre un livre au niveau moyen. Il ne s'arrêtait pas à expliquer. La chose écrite prenait à ses yeux le relief et la profondeur d'un tableau. La page lui était une fenêtre ouverte sur la campagne d'intelligence où les mots croissent et s'emmêlent comme des plantes. Les écrivains et les livres ne lui étaient que des points de vue d'où il orientait ses conceptions personnelles et il a plus abondamment et plus intensément conçu que bien des poètes dont il se faisait modestement l'interprète. Il s'effaçait, il s'écartait, il regardait sans cesse hors de lui-même ; personne ne fut plus attentif à la vie des autres, plus intéressé au développement harmonique des paysages qui entouraient son jardin. C'est qu'à la vérité, ce jardin n'avait pas de limites. Ce jardin faisait le tour de la terre. Où qu'il fût chez les hommes, ce promeneur d'une si belle et généreuse humanité n'était pas exilé ; à l'occasion d'une sympathie il disait un peu de son rêve et de sa vision et il se trouvait en sympathie avec tous les hommes sincères et libres. Une rencontre heureuse éveillait des figures idéelles qui attendaient dans telle région de son être l'instant de se manifester et il était plein de gratitude pour qui lui apportait des choses fraîches à penser, pour celui qui offrait un parfum nouveau à son âme d'artiste.

Il avait ce pouvoir vraiment divin de se donner sans se diminuer ni s'altérer et c'est la force de communion qu'il faut à l'historien. L'historien recompose. Il recrée sur un autre plan et dans le champ de la perspective ce que le temps emporte. Il perpétue l'éphémère. Il sait que

les faits ne sont rien, n'ayant pas plus de réalité que le point dans la ligne et le présent dans l'éternité. Il sait que lui aussi ne sera rien, ne fera rien s'il ne se tient pas, pour voir et pour entendre, à l'endroit où les choses se nouent et modulent. Il faut qu'il ait l'intuition des rapports.

Nautet avait très subtilement cette intuition et, de son délicat et passionné génie d'observateur, sont nées des pages que les méthodistes ne referont pas.

Je crois que les derniers venus le connaissaient peu. D'odieuses besognes de journalisme l'empêchaient depuis quelque temps de collaborer aux revues littéraires et, dans la foule des noms qui mouvementent et agitent la littérature fiévreuse de ce temps-ci, son nom avait disparu.

Sait-on pourtant avec quelle fidélité il demeurait, de toute sa pensée, parmi ceux qui vivent d'art littéraire, lui qui compromet son existence à les affirmer et à les défendre ?...

Il y a un an, il fondait avec Eeckhoud, Verhaeren, Maeterlinck et d'autres le *Coq Rouge*, où pas une ligne de lui ne parut. Il avait voulu attester son attachement à ses frères de lettres, et protester pour la beauté vivante qu'ils créent.

Le lendemain du banquet Verhaeren, où, malade, il n'avait pas pu assister, il me dépêchait un billet de sa petite écriture fine et souriante comme son regard, pour me dire : « Je meurs d'impatience d'avoir des nouvelles ! »

Qui de nous ne lui doit des heures de réconfort et des ressources d'espoir. Il était de ces êtres rares auprès de qui l'on s'entend penser. Sa venue était toujours un événement heureux et quand je le voyais

venir je savais que nous allions vivre ensemble quelques minutes de notre rêve.

Malgré qu'il fût le prisonnier d'une existence médiocre et déprimante son esprit jeune et fort ne se lassait pas de renouveler les aspirations et les projets.

Sa vie n'était pas achevée : on l'a brisée.

Je ne me sens pas le calme nécessaire pour résumer son œuvre et c'est à de plus sagaces, à de plus autorisés qu'il appartient de le faire. Ce ne sont ici que les premières paroles dites avec un geste d'adieu au détour du chemin où nous venons de le laisser.

Son dernier livre parut il y a trois ans : le tome deuxième de *l'Histoire des lettres belges d'expression française*. Il lui restait un et peut être deux volumes à écrire pour que cette œuvre fut complète.

Cet ouvrage et aussi les deux volumes de *Notes sur la littérature moderne* qui comprennent quelques études sur des écrivains belges lui valurent d'aigres attaques et la haine sourde des vieux mandarins de la critique.

Que l'oubli soit sur eux.

Il fleurira des souvenirs sur la tombe de celui qui participa en historien ému et clairvoyant à notre littérature et de la vie nouvelle nous viendra de son œuvre.

HENRY MAUBEL.



EN SOUVENIR.

1883-1893.

Pour Albert Mockel.

*Un peu de ton sourire, ô douce Wallonie,
Luit comme un toit lointain au fond de ma jeunesse ;
J'ai vécu de ta joie et bu mon droit d'ainesse
Au flot clair de l'Amblève à mon baiser ternie ;*

*J'ai su tes lents sentiers où l'âme se renie,
S'attarde et guette en vain la Voix qu'elle connaisse :
Le Hasard et l'Amour avaient voulu que naisse
Parmi tes fleurs de juin mon rêve de génie.*

*C'est le dixième été depuis ce baiser sombre ;
Les fleurs naissent encore et la joie est pareille,
Le rêve né de toi me suit encor dans l'ombre,*

*La belle Loire, ô claire Amblève, s'ensoleille,
Et, m'inclinant, je bois en l'eau rapide et bonne
Le reflet de la Vie où tout espoir rayonne.*

13 Mai 1893.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

SONNET.

*Gemme à des lèvres, un sourire effleure d'ailes
Translucides et mélancoliques ta vie ;
Voici mort le destin et qu'un rêve dévie
En le héros d'aimer vers qui tu te modèles.*

*Mais tu ne cueilleras de leurs gestes et d'elles
Ni les fleurs de parfums que ta tristesse envie,
Ni l'émoi délicat d'être une ombre asservie
Aux mirages de jeux futiles et fidèles.*

*Des yeux ne nous sont pas un miroir ou la mer,
Réveille-toi ! La flamme ondule à ton vertige ;
Un foyer morne avec des cendres, crains l'hiver.*

*Le baiser affolant étincelle, prestige,
Qu'importe ? Pleure oisif, ou songe à ton linceul :
La vie éperdûment se rêve, reste seul !*

ANDRÉ FONTAINAS.

VIEUX CAMARADES.

I.

Enfin ! ce n'était pas malheureux ! Adrien Gerson était parvenu à se faire remplacer une matinée à son rayon du *Bon Marché*, de manière à être libre tout un dimanche. Aussi en profiterait-il pour faire un voyage en province. S'il allait voir son vieux camarade Cavenac, par exemple ? Soit, c'était une idée. Le dimanche venu, il revêtit dès six heures du matin sa longue redingote noire, son pantalon gris-pâle et adapta un passe-poile de piqué large d'un doigt à son gilet. Ensuite, il glissa ses gants contre le plastron de sa chemise, en les laissant déborder et s'orna la boutonnière d'une orchidée mauve achetée la veille. Ah ! ce qu'il allait épater les provinciaux ! En wagon, las de lire son journal et de regarder passer dans le cadre de la vitre les champs, les clochers, les poteaux télégraphiques qui semblent s'abattre l'un sur l'autre, il se mit à penser à Cavenac.

Le malheureux Cavenac ! Depuis la mort de sa jeune femme après deux ans de mariage, il vivait mélancoliquement dans un faubourg de petite ville, où son talent était méconnu, et donnait quelques pauvres leçons de piano à de petites pimbêches de bourgeoises, pour gagner sa croûte...

Mais Gerson fut distrait par la fumée du train qui déroulait ses spirales bleues ; elle restait à l'endroit où la locomotive fuyante la laissait, flottait mollement

dans l'air calme du matin, frôlait les épis jaunes puis, lente s'étendait sur eux comme si elle s'était dissoute en fine poussière.

Quand, enfin, vers midi, Gerson descendit à Cour-la-Ville, il fut surpris de voir que Cavenac ne l'attendait pas à la gare. Après avoir lestement déjeuné au buffet de la station, il entreprit de gravir la rude montée, affreusement pavée qui, au bout de vingt minutes, le conduirait à Bassange où habitait son ami. Sur le chemin qui traversait des champs de blé, devant sa petite maison grise, Cavenac se promenait en attendant son ami. C'était un petit homme d'une trentaine d'années, à la haute chevelure crépue, aux yeux fiévreux, au masque maigre et imberbe. Il paraissait si mince dans son costume de deuil que Gerson le trouva grandi. Après les premières paroles, ils entrèrent dans un chambre obscurcie par des rideaux fanés. Un piano de bois noir dépoli en occupait un des coins ; sur la table, couverte d'un luisant tapis de toile cirée, une bouteille de vin était posée, devant un verre.

— « Et comment va la santé, mon vieux Jean ? »

— « Comme ci, comme ça... pas trop bien, répondit Cavenac. J'ai de sacrés jours comme aujourd'hui, où mes nerfs subissent une dépression terrible... Je suis anéanti par la fatigue ; il va éclater un orage, je sens ça. C'est même ce qui m'a empêché d'aller te prendre à la gare... Et toi, donc ? »

— « Moi ? répondit Gerson, d'une voix éclatante, mais comme toujours : santé de fer, nerfs de bronze, estomac d'acier !... »

Le musicien le regarda longuement, avec un sourire triste, puis, deux larmes lui jaillissant des yeux, son visage se contracta et il se mit à sangloter.

— Qu'est-ce que tu as, mon pauvre Jean, s'écria Gerson ; voyons, qu'est-ce que tu as ? »

Lorsque Cavenac réussit à articuler un mot : « C'est bête... mais en te revoyant... »

— Tu as pensé à elle, hein ? à ta pauvre femme, aux bonnes après-midi que nous avons passées ici ? Allons, allons, c'est fini, mon cher... Pleurer ne sert de rien... aie du courage.

Emu, certes ! mais comme il l'eût été devant n'importe qui, dans la même occasion, Gerson s'en voulut de ne pas trouver alors une parole affectueuse et franche ; il ne lui vint à l'esprit que les banalités usitées en pareil cas. « C'est étonnant, pensa-t-il, on m'a transformé, moi... Je n'étais pas ainsi, dans le temps.

— Tu dois avoir soif, dit enfin Cavenac, sourdement. Et il versa un verre de vin.

— Et toi ? Voyons ? Oublie tes peines, nous allons trinquer au grand art, à notre vieille amitié !

— Non, fit doucement le musicien, cela m'est défendu ; le vin m'énerve.

A ce moment, un grand chien svelte poussa la porte et vint flairer les jambes de Gerson. C'était un sloughi arabe, déjà vieux, aux yeux intelligents et bons, dont on avait fait cadeau à Cavenac.

— Mon seul ami d'ici, Aïda ; je te le présente, dit le musicien.

Et Gerson de répondre : « Monsieur ou Madame Aïda, les amis des amis sont des amis, pendant qu'il caressait, non sans quelque dégoût, l'échine osseuse et pelée de l'animal. »

Ils passèrent au jardin : un bout de pelouse, des chemins de gravier, un carré où poussaient au hasard quelques légumes. Cavenac expliqua que l'été serait

désastreux pour les pommes de terre, puis montra ses salades, ses haricots grimant autour des perches dégingandées. Il était presque joyeux maintenant, comme un enfant qui montre ses jouets. Gerson déclara aimer beaucoup la salade ; il fit mine de s'y intéresser, et demanda des détails sur sa culture.

Cependant, le ciel s'était couvert de nuages lourds. Une blonde mer de blé détachait sa grande ligne frémissante sur l'horizon presque noir. Un coup de vent large et tiède passa et fit bruisser les feuilles : quelques gouttes de pluie s'écrasèrent sur le sol.

« Tu vois bien que je sentais l'orage, fit Cavenac, Rentrons ! » Puis ouvrant la porte de la cuisine : « La procession ne sortira pas, ajouta-t-il. »

II.

Gerson s'ennuyait. Si sa visite avait pu distraire un instant son ami ou lui faire le moindre plaisir, il n'aurait regretté ni le prix de son voyage, ni le sacrifice d'une pleine journée de liberté. Mais non ! Cavenac ne marquait même pas une froide satisfaction. Assis, les coudes sur la table, le musicien se passait lentement les doigts dans les cheveux, sans offrir un deuxième verre de vin.

Au loin, les cloches de l'église sonnèrent : la procession sortait, malgré la pluie qui menaçait de tomber. La pluie ? mais on était sauvé ! Les sombres nuées de l'orage, conquérant le ciel immense, passaient au dessus de Bassange et roulaient dans la direction de la ville. Cavenac ouvrit une des fenêtres, déposa sur l'appui un crucifix de cuivre, entre deux bougeoirs, et des pots de géraniums. Gerson suivait ses mouvements avec un air

de stupéfaction qu'il voulait rendre excessive ; il s'écria :

— Non, mais... est-ce que tu serais devenu calotin par hasard?... »

— Tu sais bien qu'au village, on ne fait pas ce qu'on veut, répondit le musicien. Je suis obligé de faire comme tout le monde... Et puis, en somme, si ça m'amuse?... »

— « Je te les enverrais pâître, moi, tes paysans !... Tu es donc forcé d'illuminer quand la procession passe, et d'aller à confesse, au salut, et à tout le tremblement ? »

Vivement Cavenac riposta : — « Tu parles légèrement de ces choses-là parce que tu ne les connais pas, et tu fais à propos d'elles de l'esprit de commis-voyageur. Je trouve, moi, qu'elles ne sont pas si mauvaises et après la mort de ma femme... »

— « En avant la musique ! » pensa Gerson, tout en plaçant un prie Dieu devant la fenêtre. Cavenac, les joues en feu, continua : — « Ça, c'est la chaise de ma femme et la mienne est à l'église... ça t'embête ? »

Sentant l'intention mordante de ces paroles, l'employé ricana : Je ne m'en fiche pas mal !

Le cortège apparut enfin. Derrière la croix, portée par un bedeau chauve, marchaient les filles et garçons des écoles catholiques, puis la fanfare du village, maigre et débandée. Ensuite au milieu des premières communiantes de l'année, parut une jeune fille vêtue de noir et la tête voilée par une gaze verte : la Vierge des sept Douleurs. Après le groupe des instruments de la passion, en bois doré, sur des coussins rouges, s'avancèrent quelques servantes dévotes, en récitant avec ferveur l'*Ave Maria*. Des deux côtés du défilé, des paysans portaient des cierges éteints ; les notables de Bassange venaient en dernier lieu près du dais, derrière lequel les paroissiens suivaient en foule compacte. Au passage,

chacun plongeait furtivement les regards dans la chambre de Cavenac. L'attitude du musicien les édifica ; les mains jointes, la tête baissée, il semblait prier profondément.

Quand le cortège se fut éloigné, Gerson étouffa un bâillement, puis fit : « Et toi, est-ce que du travailles ? Tu ne dis rien, sapristi !... joue moi donc quelque chose... »

Cavenac, l'air accablé de fatigue, répondit : « Je suis embêté... je ne produis plus rien, plus rien du tout... Je suis énervé, alternativement prêt à sauter au plafond ou anéanti par la paresse. Dans ces conditions là... » Il s'étira douloureusement les bras.

« Allons donc ! on se secoue ! On n'a pas envie de travailler, mais on travaille tout de même. Quand on veut, on peut ! »

« Tu ne sais pas ce que c'est... Mais au fait, dire que je n'ai rien produit c'est une exagération. J'ai composé quelques mélodies sur des vers qu'écrit Mademoiselle Magnère, la fille du bourgmestre, de jolis vers de jeune fille. Le papa m'a promis de dire un bon mot pour moi le jour où je voudrai faire représenter mon ballet au théâtre de Cour-la-Ville.

Gerson sourit et répondit : — « Parfaitement ! Les vers de mademoiselle Magnère, avec un oiselet qui gazouille, l'azur bleu du ciel et un ruisselet qui murmure... je vois ça d'ici. Et puis ton ballet à Cour-la-Villa, à quoi ça s'avancera-t-il ? Autant vaut te faire représenter au Congo, mon cher... Viens chez nous, intrigue pour te faire jouer devant le grand public de la capitale, fais ta trouée courageusement. Voilà ce qu'il faut faire ! Quant au succès pécuniaire ou autre que tu pourrais obtenir ici... non, c'est trop drôle ! »

— « Le succès, le succès, fit Cavenac, ça m'est bien égal de ne pas avoir de succès... »

Avec un air de pitié, en hochant la tête, Gerson conclut : — « Ah ! mon pauvre ami, tu es resté l'homme de jadis, tu crois encore à la gloire... Je te plains joliment. »

Sans répondre, le musicien baissa la tête et regarda le plancher. Gerson pensa : « Je suis là en train de parler des choses qui ne m'intéressent pas du tout. J'ai été bête : j'aurais du profiter de mon congé pour combiner une partie avec Rose. » Et tirant sa montre il s'enquit de l'heure.

Après un long silence, Cavenac releva la tête et, distraitement : « Que fais-tu, toi ? demanda-t-il. »

— « Toujours la même chose, répondit l'employé, je déplie des tissus, je pousse à la vente, et je les replie. Pour le moment, nous avons l'exposition des nouveautés d'hiver ; c'est assommant. Il nous arrive de province un tas de clients, et des couturières qui entrent dans les étalages pour voir la marchandise de plus près. Alors, elles vous renversent les pièces d'étoffe, et je dois recommencer les échafaudages... »

III.

Gerson eût aimé descendre à Cour-la-Ville pour y faire parade de ses gants jaunes et de son orchidée, mais Cavenac le retint jusqu'à l'heure du départ et, alors s'écria : « Tu t'en vas déjà ? attends plutôt le dernier train. »

Gerson s'excusa, sous couleur d'avoir pris un rendez-vous urgent pour la soirée. Ils sortirent, suivis d'Aïda.

Le ciel, d'un bleu laiteux, s'étendait sur trois lieues de pays à la ronde ; un vent frais avait succédé aux

bouffées tièdes de l'orage et les arbres semblaient heureux d'y tremper leurs feuillages mieux portants. On voyait dans la poussière la trace des quelques gouttes de pluie, comme des gros sous perdus. Pendant la route, Gerson musa un air de romance et Cavenac ne cessa de tapoter l'échine d'Aïda qui marchait placidement à ses côtés. Ils arrivèrent à l'endroit où le chemin descend brusquement vers la ville ; Cavenac s'arrêta :

— « Eh bien, fit-il, je vais te laisser. Quand revien-dras-tu ? »

— « Je n'en sais rien, mes jours de liberté sont si rares, reprit l'employé. Et Aïda, où est-elle, que je lui dise au revoir ? » Le vieux chien leva sur lui ses yeux intelligents et tristes.

Timidement, Cavenac reprit : — « Si tu connaissais, la-bas, une place qui pût me convenir, tu me le ferais savoir ? »

« Mais oui... certainement ! Tu ne m'avais pas encore parlé de cela... tu t'ennuies donc ici?... »

Le musicien traça, du bout de sa grosse canne, un cercle dans la poussière. « Oh oui ! murmura-t-il. Je suis tout seul. Tu ne sais pas ce que c'est, toi... » Il soupira, puis brusquement. « Au revoir, mon vieux Gerson, tu es bien aimable de m'avoir fait cette visite et je te demande pardon de... parce que, enfin, je n'étais pas dans mon assiette, à cause de l'orage. J'essaierai d'être plus gai une autre fois. »

« Oh ! protesta l'employé, mollement, je ne me suis pas ennuyé du tout, au contraire. Si nous n'avons pas dit grand'chose, le cœur y était tout du même, comme dans le temps. Mais je dois te quitter : mon train part à sept heures dix, et je serais bien fâché de le rater, à cause de ce sacré rendez-vous... Au revoir cher !... »

— Au revoir, mon bon vieux ! »

Gerson retira sa main de l'étreinte de Cavenac et descendit en gambadant le sentier escarpé : il se sentait léger comme une plume. Au coude du sentier, pour être aimable jusqu'au bout, il se retourna. Son ami lui apparut, au haut des rochers, chétif, minable et triste, sur l'azur clair du ciel ; à côté de lui Aïda était assise et baillait mélancoliquement. Ce tableau charma l'œil de Gerson, mais ne troubla pas son cœur. « Un joli groupe ! se dit-t-il ». Puis il pensa : « Voilà deux exilés : une pauvre bête de chien qui regrette son pays, les douars, les plaines d'alfa, et un musicien qui végète incompris et, d'ailleurs, impuissant .. » Sa compassion allait entière à l'animal, parce que en définitive, si Cavenac était si mal loti, n'était-ce pas de sa propre faute ?

« Au revoir ! cria Cavenac. » Gerson agita mollement la main en signe d'adieu.

Dans le wagon, comme la nuit sans lune envahissait les plaines, l'employé s'endormit : un arrêt brusque du train l'éveilla. La lumière éclairait trop mal le compartiment pour que Gerson pût lire son journal ; le bois de la banquette le faisait souffrir et deux voyageurs turbulents l'écrasaient entre eux. « Que le diable emporte ce sacré voyage ! fit-il. » De mauvaise humeur, il en voulait à Cavenac, ce lâche, de lui avoir fait perdre sa journée.

« Je serais joliment bête de me faire de la bile pour un pareil imbécile, se dit-il ». Alors, il se demanda comment il finirait sa soirée. *L'Empire* dont le programme était changé, donnait en spectacle un trio de jolies petites Anglaises que les affiches montraient, toutes blondes, le monocle à l'œil, avec de grands chapeaux fleuris et des jupons aux dessous de dentelle ; il irait les voir.

Et pendant ce temps-là, Cavenac se rongerait les sangs tout seul, puisque ça lui plaisait!— « Ah non!... je pense encore à lui!... mais qu'il aille donc au diable, cet animal-là! »

GEORGES ANGELROTH.



LES SOURCES (1)

A Albert Mockel

I

*Par petits jets jaillis à fuites menues
D'entre les doigts qui pressent la mamelle,
Gerbe blanche épanouissant le bouton nu,
La source première est de lait.*

*Mais dès que la fleur tiède des jets
S'épuise de son abondance sucrée,
Et que peu à peu s'est détendu
Le sein qui coulait, maternel,
Entre nos lèvres séparées,
Dès qu'elles s'unissent pour le baiser,
Dès qu'elles se rouvrent pour crier
L'espérance d'un jour éternel,
La source seconde est de larmes.*

*Elle flétrit d'amertume les charmes,
Qui ont par nos désirs notre cœur levé;
Elle éteint la flamme des divins appels;
Mais nous ne cessons de presser
Un sein qui n'est plus maternel*

(1) Pièce liminaire des *Sources vers le Fleuve*, poèmes, qui doivent paraître au mois d'Octobre prochain.

*Pour être toujours celui de la Vie.
 Notre bouche ne cesse d'amant
 De mordre le sein de lait,
 Jusqu'à ce que nos caresses le creusent d'une plaie
 Où se repaît notre agonie...
 Et voici la source de sang!*

II

Fuir... se fuir...

*On gagne, pour se fuir, les champs
 Où des sources mirent plus claires,
 Par delà notre face, la face entière de la terre,
 Et l'on édifie son oubli
 Dans la fièvre des mains vers la Beauté,
 Qui taillent, polissent, et qui dressent les pierres
 Autour des ondes vives captées.*

*[lumière
 Les nappes sont étendues des miroirs de la toute
 Qui se joue au cristal mobile avec des passes d'âmes
 Voletantes ou fleurissantes, en clignantes ombres
 [d'éclairs ;
 Les bassins ont enclos dans leur image firmamentale
 Le fixe voyage de l'univers.*

*Une vie refondue émerge et se hausse des eaux :
 Des dieux reparaissent qui s'enlacent aux femmes,
 Des enfants-amours qui sur l'onde natale
 Guident les vieux tritons dont ils fourchent le dos.*

*Toutes les chairs sont nues, divines, et du bronze
 Qui force l'éternité de l'humaine beauté,*

Tandis qu'elles baignent aux origines mouvantes du
 [monde
 Et qu'elles ruissellent de toutes les essences projetées
 Soudain des corps serrés en un buisson
 D'où partent et fusent, par touffes de palmes épanouies,
 Les tiges d'argent, frissons d'unissons,
 Et gazouillis,
 Sifflés et flûtés, trillés,
 Que vaporisent en pollens les fleurs de l'onde
 Qui monte et suspend sa chanson,
 Dans les sourires du crépuscule,
 Jusqu'à de clairs bruissements de cîmes
 Dont elle exulte
 Et qui la modulent
 De toutes les nuances des nuées...

Or les jours, de la margelle de gloire des bassins,
 Churent, rongés des sanglantes larmes du Magicien.
 Il croyait renaitre par un triomphe, dans l'oubli
 Des sources premières de la vie;
 Mais la source de beauté magnifiée de ses mains,
 Peu à peu, ne mirait plus rien
 De la consolation des choses,
 Sous les incessantes retombées
 Des artifices et de l'écume de sa pensée.

Fuir, se fuir... Il s'est fui
 Dans la décevance infinie
 Du rêve, de l'œuvre, des choses...
 La source est profonde au noyé.

Le vent défrisait trop les panaches du jet d'eau;
 Les passes d'âmes étaient trop fugaces d'oiseaux,

*Et trop mourantes de seules roses.
L'œuvre avait exilé l'innocence des bêtes
Qui ne venaient plus boire à la source ternie :
Le Magicien se sentait maudit,
Et dans son rêve maudit,
Et dans sa gloire maudit !
Et voici, exsangue, douloureuse, la tête
Qui plonge et reparaît sous les rejaillissements
Qui la retournent et la soufflettent.*

III

*Marche ! et sois donc conscient,
O Voyageur, de ton voyage,
Sans plus te fuir,
Sans plus la gloire chercher, sans plus bâtir.*

Vivre...

*Laisse la beauté, et laisse l'œuvre te suivre
En vagabondes comme toi-même sur les chemins,
Et qui s'en viennent lécher la main
Du maître qu'elles trouvent au passage.*

*À peine adolescent,
Toute la chaleur au cœur encor du bon laitage,
Mais, déjà, goûtant sur la lèvre le sel des pleurs,
Sois le Passant.*

*Humble et fort en sa chair de joie et de douleur
Qu'ont vivifiée les sources mères,
Sois, — la besace à l'épaule légère,
Le bâton solide dans la main, —*

*Celui qui va,
 Simplement va
 Par les choses que plantent et que meuvent ses pas,
 Et qui dans la nuit même de son chemin
 S'éclaire d'un sourire au destin.*

*Ses haltes sises au bord des sources de la plaine,
 Il ne dérange pas les fleurs
 Pour se mieux voir dans les traits du malheur ;
 Il a planté devant lui son bâton
 Où s'enguirlandent les liserons ;
 Il a tiré de sa besace le pain,
 Le vieux pain des jours quotidiens ;
 Et la source berceuse lui chante sa cantilène,
 Qu'il interrompt pour boire au creux de sa main.*

Vivre...

*La jeunesse a mûri des choses qui l'enivrent,
 Et c'est l'Homme avec sa barbe comme un nuage
 Qui chemine toujours, ayant quitté la plaine,
 Et monte.*

*Le pied sûr, il domine le voyage
 Qu'il dompte
 Du regard calme de sa pitié ;
 Le bras sûr, il arrête les compagnes
 Qui nouent leurs perfidies à ses pas,
 Et les soulevant, liées, dans ses bras,
 Sur la mort profonde du ravin,
 Il les pose doucement au fond de son dédain.*

*L'eau froide n'est point souillée du peu de sang qu'il
 [lave,*

*D'une feuille fraîche il guérit la plaie vive de son cœur...
Il monte.*

Il a quitté les fleurs :

— Un vertige quand même d'espoir

Faisait de leur encens des brumes, vers le soir. —

Il ne baise plus les fruits

Qui fondaient dans sa bouche la chair d'un sein

Il ne sent plus sur lui [laiteux.

La chevelure se dénouer des arbres, voiler ses yeux,

Et le couvrir des caresses de la nuit.

Il est celui qui marche, et passe,

Mais, peu à peu, dans sa conscience monte,

Par les rampes dures, les roches et les ronces,

Suivant la voix du torrent caché,

Vers le terme nu de la vie :

La source de glace

Sur les cimes du monde.

Il est celui qui marche, et lasse

Les formes tentatrices de la terre,

Sans se lasser.

Voici bientôt aux flancs des hautes terres

Les neiges grises avec les mêmes trainées

Que les jours ont dans sa longue barbe coulées.

Et puis voici la source de neige immuable ;

Le pur éther !

La solitude illuminée

Des regards confondus des abymes et des cieux.

O éternel Passant, vainqueur des fables,

*Tu t'es toi-même au bout du voyage conquis !
 L'univers sous tes pieds épars,
 Est tout en toi,
 Roi !
 Sans que tu aies des choses rien gardé,
 Ni des fleurs, des cœurs, ni des chairs, des fruits.
 Ta besace est aussi légère
 Qu'au départ ;
 Et ton bâton ne s'est usé
 Que pour être à la mesure de ta taille vieillie.*

*Contemple... et sur ton siège de glace,
 Tandis que des fracas d'orgueil s'écroulent des pensées,
 Tire du fond de ta besace
 Le même pain que dans la plaine, le vieux pain,
 Le vieux pain des jours quotidiens.*

Mange, et souris à la lumière.

*Des crêtes s'allument d'une verroterie de feux
 Où s'évanouissent les souvenirs diamantaires ;
 Des orbites géantes ouvrant la neige de leurs paupières
 Fixent, du creux d'un iris indicible, les yeux
 Qui troublent la prudence au seuil du mystère...*

Ne regarde pas, mange, et souris.

*Jouis du froid éclatant de la lumière ;
 Des ailes immenses passent dans la lumière...*

*Et si tu te détournes vers l'ombre de ta vie,
 Vois :
 Les innombrables sources des prairies
 Qui jasaient à tes rêves d'âme adolescente,
 Les sautes passionnées le long des pentes,*

*En cascates de féeries,
Depuis les ondes mères qui fondent
Et se fécondent de ta cime de neige,
Vois :
— (Ta clairvoyance altière garde le sourire des
[neiges) —
De tous les points de la vallée de larmes, unies,
Les sources, là-bas, invisibles se confondent
En une seule route où ta mémoire devine le cortège
Des voiles et des fumées qu'enflent et soufflent les songes
Dont, éternellement, nos âmes vaines s'émeuvent :
La route, là-bas, vague, et miroitante, vers l'infini,
Qui les porte sombrer dans les tourmentes de l'infini,
Le Fleuve.*

ROBERT DE SOUZA.



CONTE DE PAQUES.

A ma sœur Rose Mary.

Le jeudi saint les cloches sonnent pour la dernière fois. C'est une sonnerie grave et lente, disant que le Christ va souffrir à nouveau sa Passion — la couronne d'épines, les injures des lansquenets ivres d'alcool, la croix lourde à ses épaules meurtries, les clous à ses mains décharnées, les clous à ses pieds que blessèrent les ronces du chemin, toutes les souffrances jusqu'au dernier soupir par quoi s'envolera son âme. Elles disent cela, les cloches, sonnant le jeudi saint aux quatre coins de la chrétienté. Mais écoutez encore. Par moment elles se font moins tristes ; de clairs échos se répondent à travers les plaines de l'éther. Est-ce la Résurrection qu'elles prédisent, le beau Christ de lumière triomphant du tombeau, ainsi que le montrent les peintres du temps jadis et les scènes naïves des représentations foraines ? Est-ce la grande fête qu'elles annoncent, la fête bonne et d'azur ouvrant au printemps les domaines féconds de la généreuse nature ? Non pas ! Ce qui leur fait presque oublier la dolente solennité de l'heure c'est l'impatience du départ et l'anxiété préludant au prochain voyage. Car bientôt elles partiront ; elle partent aussitôt après l'office du jeudi saint, les cloches vieilles ou neuves, délicates ou pansues. Elles s'en vont vers les vallées en fleurs de l'Italie ensoleillée — vers l'antique Rome où la main blanche du pontife leur confiera

les beaux œufs d'or et d'argent, les œufs que les mamans prodiguent, le jour de Pâques, aux petiots qui chaque soir s'endorment en bégayant une jolie prière au blond enfant Jésus. C'est pourquoi les cloches ont parfois, le jeudi saint, des notes quasi joyeuses. Déjà elles revêtirent, afin de plaire à leur maître à toutes, leurs plus rians atours. S'il allait pleuvoir, quel dommage ! Et les voici, sonnans, sonnans, qui interrogent le ciel et qui échangent dans le langage qu'elles seules comprennent des prévisions craintives ou rassurantes.

Mais le bon Dieu sait bien qu'elles ne pourraient entreprendre le voyage, s'il ne leur venait pas en aide. Il faut des ailes pour fendre l'air et les cloches n'en ont pas. Aussi, comme l'aube du liliacal jeudi s'annonce aux célestes parvis, il réunit les innombrables légions d'anges dont les chants à toute heure du jour et de la nuit exaltent son éternelle gloire. Il en vient de partout, des cieux d'Europe et des cieux d'Asie, du ciel qui mire sa tristesse dans l'eau des fjords de Norvège et du ciel qui reflète sa sérénité emmi les rivulets des îles perdues du Pacifique. Il en vient du pôle que ceignent d'une adamantine couronne les glaces immuables et du torride équateur où s'épanouissent les flores monstrueuses. Et lorsque tous sont réunis, l'archange Michel remet à chacun plusieurs belles paires d'ailes, confectionnées dans les paisibles chambrettes du paradis, par les mains des vierges, par les mains des martyres. Il en est de grandes, de petites, de moyennes. Celles-ci sont blanches, tels des pétales de nénufar ; d'autres sont roses, comme des nuages au soleil couchant et d'autres vertes comme un champ de lin en Flandre, et d'autres encore d'un joli bleu tendre pareil au manteau de M^{me} Marie. Quand ils ont reçu le précieux dépôt, les anges s'élancent vers les rives

maussades de la vieille terre. Ne me dites pas que jamais vous n'en vîtes. Nos yeux sont trop faibles pour les discerner. Je sais bien, moi, que tous les clochers, ceux des cathédrales altières dominant les houleuses cités et ceux des modestes églisettes où s'agenouillent les bonnes gens des villages perdus, reçoivent, en ce jour de précepte, la visite des divins messagers. Ceux-ci attachent aux cloches les gentes ailes et c'est ainsi qu'elles peuvent, après l'office du jeudi saint, partir chaque année, en sonores cortèges, pour les vallées fleuries de l'Italie ensoleillée.

*
* *

Il arriva un jour que les cloches du Nord rencontrèrent sur leur route une violente tempête, au moment même où elles franchissaient la mer. Au dessus d'elles, le tonnerre faisait rage et les éclairs, tels de grands serpents de flamme, sillonnaient les nues obscures. En bas, les vagues bondissaient, se cabraient comme des cauales en furie. Le vent accourait de partout, heurtant les navires, cassant les mats, hurlant à travers l'immensité des menaces de mort. La plupart des cloches néanmoins résistèrent. Mais une d'entre elles, une toute petite qui d'ordinaire tintait l'angelus au bord de quelque lac des régions boréales, sentit les forces lui manquer et voici que bientôt elle tomba, appelant vainement à l'aide ses sœurs plus heureuses qui fuyaient. Elle tomba dans les flots, elle descendit jusqu'au fond des mers, meurtrissant les poissons rouges qui n'avaient pu s'écarter à temps, broyant les algues, écrasant les coraux. Ses pauvres ailes n'étaient plus qu'un souvenir ; à peine de rares plumes en marquaient encore la place.

Qu'allait-elle devenir, en ce pays sans air qu'elle ne connaissait pas ? Reverrait-elle jamais sa solitaire patrie ? Elle n'osait pas l'espérer...

La mer s'éclaircit un moment, d'une indécise clarté de jour brumeux — le soleil ayant sans doute reparu à la surface des eaux. Puis l'obscurité se fit complète et plus profond le silence, que troublait seul le glissement furtif d'une anguille attardée rentrant chez soi. La petite cloche n'osait pas s'endormir et suppliait sa patronne de la tirer de détresse. Tout en priant, elle finit par s'assoupir et la nuit lui fut clémente — la nuit, plus sombre en ces terres ignorées que sur le continent les longues soirées d'hiver.

A son réveil, le lendemain, elle aperçut devant elle deux minuscules lutins, vêtus d'une belle barbe grise et d'un ample capuchon et qui semblaient, à voir leurs yeux pleins de malice, s'égayer de son air morose ou du désordre de sa toilette. Comme elle les regardait, toute effrayée, ils se mirent à lui faire des signes étranges que leurs doigts variaient avec une étonnante rapidité. C'était leur manière de parler et peut être lui demandaient-ils d'où elle était venue et si elle voulait bien leur permettre de lui servir de guides. Malheureusement, elle ne pouvait pas comprendre et d'ailleurs elle eut été incapable de rien répondre car elle avait du sable plein la bouche. Les malicieux lutins voulurent l'entraîner mais ils n'y parvinrent qu'avec le secours de trois de leurs compagnons dont les grêles silhouettes venaient de surgir sur la grande chaussée sous-marine.

Ainsi escortée, plus craintive que si on l'eut menée à la mort, la petite cloche arriva, par détroits chemins serpétant à travers des forêts d'algues et des clairières peuplées d'astéries, à une vaste plaine couverte de fleurs

bigarrées comme des ailes de papillon. Au fond un immense bâtiment se dressait, immense et bizarre car on ne distinguait, entre les piliers de corail et les arcades de coquillages, ni portes ni fenêtres mais seulement de larges baies par où les eaux librement pénétraient et se jouaient comme l'air se joue dans notre ciel. C'était le palais du roi des terres sous marines. Celui-ci, debout sur la queue de poisson par quoi son corps se terminait, recevait dans la salle d'entrée les présents mensuels de ses fidèles sujets. L'arrivée des lutins et de la petite cloche causa parmi l'assemblée une profonde surprise. Le roi lui-même s'arrêta brusquement au milieu d'une phrase commencée. Aucune navire n'avait jamais coulé bas dans ses domaines et il n'avait guère eu l'occasion de s'initier aux coutumes des terres supérieures. Quel était donc, se demandait-il, ce singulier arrivant? Annonçait-il de futurs succès ou de futurs revers?... Ses courtisans ne pouvaient pas le renseigner. Ils hochaient la tête d'un air piteux et grave à la fois, feignaient d'en être fort préoccupés mais ne songeaient à rien, en subalternes soumis ne connaissant que la consigne. Cependant un vieux conseiller d'État, qui s'était acquis un grand renom de sagesse, timidement formula son avis. « L'étranger, fit-il, ou l'étrangère, ne parlera point si vous ne l'élevez plus haut que vous, si du moins vous ne lui accordez la faveur de se mouvoir à sa guise... » Il suggéra de la placer au sommet d'un des piliers, ce que l'on fit aussitôt — sur l'ordre formel du roi. Dans les premiers moments qui suivirent, la petite cloche demeura immobile et muette. Mais soudain — par quel miracle? — sans doute sous la poussée des courants marins, soudain elle se mit à sonner. Ce fut un tintement léger, évoquant de printaniers paysages, avant le

lever du soleil, lorsque peu à peu s'animent les fermes et que le chant du coq salue la fraîche aurore. Puis elle sonna majestueusement, ainsi qu'à l'heure de la grand' messe — heure bienveillante, animant de quelque vie les rues tranquilles des villes mortes. Elle sonna ensuite, d'une sonnerie pleine de sanglots, comme pour l'hommage rendu à ceux que la mort a frappés. Mais la joie aussitôt succéda à la tristesse et ce fut la douceur blanche d'un baptême, cortège que guide l'espoir, aux acclamations des marmots se bousculant pour des dragées. Ce fut l'hymne des midis de noces et le bonheur qui rend plus pâle, en sa toilette blanche, la frêle fiancée. Et la petite cloche sonna encore, sonna plus fort, pour dire le tumulte des kermesses, les chansons, les éclats de rire des jeunes filles, les danses sur la place du village, où tourbillonne, aux airs bruyants d'une fanfare, l'annuel plaisir des foules...

S'ils ne pénétraient pas le sens exact de ces paroles sonores, les assistants semblaient en deviner la beauté. Longtemps ils se regardèrent, émus et troublés, lorsque les derniers échos se perdirent au tournant des prochaines forêts. Personne ne parlait. Les yeux seuls exprimaient la pensée de tous. Mais aucuns ne brillaient et, tour à tour, s'alanguissaient comme les prunelles glauques de la princesse Fleur des Sirtes, la fille cadette du roi. Droite et fluette en sa belle cuirasse d'argent clair, sur laquelle sa chevelure s'éparpillait, elle songeait aux choses lointaines dont la petite cloche venait de parler. C'était donc vrai ce que lui avait maintes fois dit sa gouvernante. Il y avait donc, au delà des plaines et des montagnes océanes, un autre monde, où l'on aimait mieux, où la tristesse aussi était plus douce ? Les siens pourtant l'ignoraient. Ils se confinaient dans leur vie

banale, répétant sans cesse les mêmes paroles, les mêmes courbettes. Un désir de fuir cette existence — à laquelle sûrement on la vouerait — fit battre plus vite le cœur enthousiaste de la gentille princesse. L'inconnu, le bel inconnu chantait en elle ses promesses séduisantes. Et, tandis que l'assistance se libérait de sa passagère émotion, tandis que les conversations reprenaient les ordinaires médisances, Fleur des Sirtes, droite et fluette en sa cuirasse d'argent clair, le regard perdu dans la vague, bien loin, bien loin, songeait encore, songeait toujours aux paroles mystérieuses de l'étrangère.

* * *

Dans tous les clochers de la terre, les cloches étaient rentrées. Une seule manquait — qui, d'ordinaire, tintait l'angelus au bord de quelque lac des régions boréales. Supposant un simple retard, ses fidèles patiemment attendirent ; mais les heures succédèrent aux heures sans que le vieux bedeau préposé à son service le vit réintégrer le logis de la tour. Inquiets, les paroissiens et leur pasteur se jetèrent à genoux, suppliant Dieu de ramener la chère égarée. La prière fut entendue. L'éternel vieillard qui tient les sphères en ses mains puissantes ordonna à l'un de ses anges de rechercher l'enfant perdue. Ce fut tout d'abord en vain que le céleste envoyé interrogea les autres cloches. Redoutant le courroux du Très Haut, pour ne s'être pas efforcées de sauver leur mignonne sœur, elles affirmaient ne rien savoir. L'ange eut facile de les confondre ; et, lorsqu'il sut que la petite cloche avait chû dans la mer, résolument il y entra à son tour.

Il ne tarda pas à arriver au palais du puissant monarque des terres sous-marines. À ce moment, l'après-midi éperdait encore sur nos villes les rayons tièdes du jeune

soleil ; au contraire dans les profondeurs d'où montent les vagues c'était déjà le soir. Le palais brillait de tous ses coraux, comme si mille girandoles l'eussent illuminé. Une foule multicolore encombra la place où s'alignait la façade principale. C'est que le roi donnait une fête à l'occasion des relevailles de la princesse héritière et cette solennité, à laquelle des rares élus participaient, mettait en liesse toute la population d'alentour. Les plus pauvres mêmes venaient en admirer le faste. Mais tous les yeux se détournèrent lorsque l'ange parut. Eblouissant de scintillations inconnues, ses grandes ailes éployées, il passa, beau comme un rêve d'enfant, par le chemin que lui traçait le déférant recul de la multitude subjuguée. Les sentinelles de garde, oubliant le sévère mot d'ordre, s'inclinèrent devant lui ; et, à son entrée dans l'éclatante salle où la cour tenait un cercle, les conversations aussitôt cessèrent. Le roi lui-même vint à sa rencontre, dérogeant ainsi pour la première fois aux règles de l'étiquette. Et l'ange, après l'avoir salué, selon les coutumes du pays qu'il savait fort bien, respectueusement lui présenta sa requête. Aucune difficulté n'y fut faite, à condition toutefois que le visiteur acceptât d'être pendant quelques jours l'hôte choyé de l'étrange palais. Mais il n'y voulut point consentir. Le temps pressait. Ne devait-il être rentré là-haut pour la vigile de Pâques, les sonneries de ce soir-là préparant les âmes aux pieuses liesses du lendemain ? Il promit seulement de revenir et telle était la sincérité de son regard, telle l'éloquence de son geste que le roi ordonna de l'entendre sans tarder davantage. Il l'accompagna ensuite jusqu'à la porte extérieure du parc ; et, après l'accolade d'adieu, l'ange remonta lentement les chemins abrupts du sable marin, en compagnie de la petite cloche qu'il lui tardait de ramener dans sa neigeuse patrie.

Comme tous les invités du roi son père, Fleur des Sirtes avait remarqué le brillant messager ; de le voir, l'avait rendue plus curieuse des merveilles qu'elle ignorait. Quand elle apprit que l'étranger reprendrait aussitôt sa route, la petite princesse résolut de tout abandonner et de partir avec lui. Sans qu'on s'en aperçut, elle s'élança à sa suite, un peu mélancolique, sans doute, comme toujours lorsqu'on part, mais heureuse aussi, heureuse dès alors du bonheur nouveau qu'elle espérait. Elle se dissimulait entre les bosquets d'algues, s'arrêtant parfois, toute apeurée, lors que l'ange s'arrêtait lui-même — attentif une minute au bruit qu'elle faisait en nageant. Ainsi elle arriva au bord de l'eau, sur une plage déserte que longeait une route inflexible plantée de peupliers. L'ange, hasardant son vol, s'éleva vers l'azur et la petite princesse resta seule, toute seule, sur le sable blond que l'heure crépusculaire du reflux laissait à sec.

Son désir s'était donc réalisé. Elle voyait le ciel, encore rougeoyant du côté où le soleil se couche ; elle voyait l'infinie ondulation de la mer, elle voyait l'immensité verte des plaines, les fermes là-bas dont les cheminées fumaient pour la soupe du laboureur, les tourelles des églises avec leurs beaux cadrans d'or et la route, la route qui semblait, à son extrémité, traverser la voûte bleue du firmament. Combien tout cela différait de ce qu'elle avait appris à connaître ! Hélas ! pendant que ses yeux s'épanouissaient aux splendeurs des horizons, voici qu'elle défaillit, sa fine tête heurtant les pavés de l'interminable chemin. Quelques instants encore, elle conserva ses esprits et la chanson de la mer, comme une maternelle berceuse, berça les rêves trop beaux auxquels elle se plaisait. Mais la vie, peu après, la

quitta : Fleur des Sirtes, dans un dernier tressaut, expira son âme aventureuse et pure. Alors ses enfantines formes lentement se contractèrent, ainsi qu'une éponge privée d'eau. Elle se rapetissa, encore, encore, jusqu'à n'être pas plus grande que les poupées d'un sou qui sourient gauchement aux devantures des quartiers pauvres... La lune se leva. C'était un soir de toute clarté, un soir d'avril presque tiède et les voix murmurantes du large troublaient à peine le silence.

Un bruit de pas sonna tout à coup au loin. Celui qui venait par la longue route au bord de l'eau, avait peiné toute la semaine à la ville voisine. Maintenant il s'en retournait, le gousset garni d'écus neufs, vers les familiales douceurs de la table mise et des lèvres offertes. Il ne regardait pas la plaine, il ne regardait pas la mer, il ne regardait pas le ciel et l'on eut dit que de douloureuses pensées l'accablaient. Mais non, mais non ! Tout en lui souriait, et, s'il réfléchissait, entre deux bouffées prises à sa grosse pipe de bois, ce ne pouvait être qu'aux bonnes heures du lendemain, délassément promis à ses rudes fatigues. C'était par habitude qu'il baissait la tête. Peut être aussi s'égayait-il de voir son ombre, discrète compagne des courses solitaires dont les enfants ont tant peur, croître et décroître à ses côtés. En passant devant l'endroit où gisait la princesse, naguère si vive, si pétulante, ses yeux furent attirés par cette menue chose qui brillait. Sans trop y prendre garde, il voulut continuer son chemin ; mais, la curiosité l'emportant, il fallut bien qu'il revint sur ses pas. « Une poupée, s'exclama-t-il, après s'être baissé, et jolie encore depuis ces lèvres comme une cerise de Pentecôte jusqu'à ces cheveux semblables à une moisson d'année fertile. Toutes les chances sont donc miennes aujourd'hui. Oh !

oui qu'elle est jolie... Avec quelques sucreries que j'achèterai chez le père Nol et le vieux porte-rosaie — que l'on redorera — à tante Brigitte voilà de quoi faire pour mon premier né un œuf qui vaudra gros... »

Et le travailleur, qui s'en retournait vers les familiales joies de la table mise et des lèvres offertes, entr'ouvrant le sac de toile retenu à son épaule par une forte corde de chanvre, y fit glisser Fleur des Sirtes ou plutôt ce qui avait été, à des heures éteintes, la blondine cadette du roi des terres sous-marines. Et l'homme passa, joyeux et presque fier de sa trouvaille, en sifflotant le refrain d'une romance populaire, tout le long de la longue route inflexible au bord de la mer.

* * *

Le lendemain le fils du passant inconnu se mit en quête des œufs que les cloches rapportent d'Italie et que les parents prodiguent chaque année aux enfants sages. Il en trouva beaucoup et les uns étaient d'un jaune pâle comme le ciel au petit jour, d'autres se paraient de teintes mauves et des arabesques rappelaient sur leurs écales la grâce des cygnes ou des caressantes tourterelles. Ce n'était rien pourtant au regard du bel œuf doré qu'il découvrit derrière les rideaux, sur l'appui de la fenêtre. Oh ! le bel œuf et avec quelles précautions il l'ouvrit ! La petite poupée, la petite princesse, s'y entourait d'une guirlande de fondants à la rose et de bonbons au tilleul. Mais au moment où l'entant la contemplait les yeux de Fleur des Sirtes se mirent à revivre ; ils brillèrent une dernière fois de la lumière voilée des étendues sous-marines. Tristement ils se tournaient, les étranges regards glauques, vers la croisée entr'ouverte

par où entrait, comme du bonheur, le soleil de ce dimanche d'Avril. C'était Pâques, la meilleure, la plus belle des fêtes, celle qui ramène aux nids les troupes babillantes d'oiseaux. C'était Pâques : les cloches sonnaient gaiement à tous les clochers de la campagne. Sur la place, devant l'église, des écoliers en vacances jouaient, en leurs atours des dimanches de procession et ils riaient, ils riaient — comme riaient les rougeaudes paysannes allant à messe — de voir aux horizons s'annoncer le beau printemps. Cependant la petite princesse n'eut pas même un sourire. Elle se sentait mélancolique à la vue de cette joie qu'elle ne comprenait pas, et, sans doute, les fêtes de sa patrie lui paraissaient-elles plus belles. Elle n'eut pas même un sourire ; et le fils du passant de la veille, l'enfant que tant de gaieté animait à son lever devint lui même tout à coup chagrin. Dans les yeux glauques de la petite princesse, ces yeux profonds qui, lentement — et pour toujours ! — se refermèrent, dans ces yeux où vibrait la lumière voilée des étendues sous marines, l'enfant, sans le savoir, sans y pouvoir résister, buvait à son tour le désir cruel et doux, l'ineffable et dangereuse nostalgie de l'inconnu, des lointaines contrées, des pays fabuleux... Pourtant Pâques sonnait, la fête bonne, la fête d'azur, Pâques s'exaltait au clair soleil, Pâques triomphait, sonnait, sonnait, à tous les clochers ensoleillés de la campagne.

HECTOR WARNOTS.

VERS

RENOUVEAU

*Les cloches de la vie sonnent dans la montagne,
 Le vent secoue comme un sanglot d'amour les jeunes
 [vergers,
 Et mon âme tressaille au présage des oiseaux légers
 Qui volent à cris aigus dans le crépuscule de la campagne.*

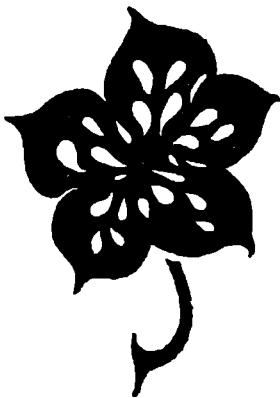
*Les petits ruisseaux se sont chuchoté mille secrets
 Sous les trembles et les saules et parmi leurs mille
 [roseaux,
 Avant de se confondre, futurs nuages, dans les eaux
 Du fleuve qui coule sans bruit vers la mer des regrets.*

*Le miracle des blés fait chanter haut l'espoir
 Qui dort tout l'hiver au cœur des vieux semeurs ;
 L'on entend dans les sillons remuer des nids jaseurs
 C'est la Pâques des fleurs, c'est la Pâques des vies,
 [ce soir !*

*Que veulent donc me dire la terre, l'air et l'onde
 En ce printemps où je voudrais mourir pour mieux
 [revivre ?
 Le Dieu caché murmure-t-il — comme au poète ivre
 Qui dort sur le chemin — le secret de ce monde ?*

O des baisers de femmes, de flammes et d'abeilles sur
[mes lèvres !
Donner l'essor à mes prières comme à un tourbillon
[d'oiseaux !
Laisser s'épandre tous mes désirs au gré du val comme
[les ruisseaux !
Refleurir, âme et chair, dans les tiges que fait trembler
[la sève !

O Dieu qui te révéles par la lumière qui comme une
[ombre t'accompagne,
Je veux mourir en toi pour renaître supérieur à moi !
Un peu de sable a coulé comme de l'or entre mes doigts;
Les cloches de la mort sonnent dans la montagne.



ENTERREMENT.

*Venez avec des couronnes de primevères dans vos mains,
O fillettes qui pleurez la sœur morte à l'aurore.
Les cloches de la vallée sonnent la fin d'un sort,
Et l'on voit luire des pelles au soleil du matin.*

*Venez avec des corbeilles de violettes, ô fillettes
Qui hésitez un peu dans le chemin des hêtres
Par crainte des paroles solennelles du prêtre;
Venez-le ciel est tout sonore d'invisibles alouettes.*

*Laissez vos brebis paître seules, là bas, au pré,
Où le chien noir hérissé son poil sous le collier;
Personne aujourd'hui ne viendra du hallier
Ravir l'agneau qui bêle au bord fleuri du gué.*

*C'est la fête de la mort, et l'on dirait dimanche,
Tant les cloches sonnent douces au fond de la vallée,
Les garçons se sont cachés dans les petites allées;
Vous seules devez prier au pied de la tombe blanche.*

*N'ayez pas peur du silence soudain du cimetière;
Les morts sont bien morts; seules l'herbe et les fleurs
Perpétuent le secret renaissant des cœurs
Qui ont cessé de battre aux baisers de la chair.*

Dites vous qu'elle est bien morte, vos petites mains
[jointes,
Quand vous aurez vidé vos corbeilles sur sa tombe;
Vos yeux sont du printemps sous vos cheveux qui tom-
[bent,
Vos voix sont des oiseaux dans vos gorges contraintes.

Puis retournez garder les brebis près du gué
Où l'eau fuit, toujours la même et sans cesse écoulée.
N'écoutez plus le glas des cloches dans la vallée,
Car vous êtes la vie que la jeunesse égaie.

Quelque année, les garçons qui se cachent aujourd'hui
Viendront vous dire à toutes la douce douleur d'aimer,
Et l'on vous entendra, autour du mât de mai,
Chanter des rondes d'enfance pour saluer la nuit.

STUART MERRILL.



JOURS D'ITALIE.

—

NUIT.

.... A quoi bon ? me dis-je, puisque tout effort est vain et qu'après des mois, des années de lutte j'en reviens toujours au même point, je me butte au même dilemme, je me retrouve au fond de la même impasse....

Je marchait d'un pas rapide, comme si j'avais eu hâte d'arriver à un but désiré, et je ne savais point où j'allais. Je n'avais plus la perception directe des objets ambiants ; je ne sais quoi d'indéfinissable et d'indestructible me séparait des choses. Je voyais distinctement pourtant les portiques vaguement éclairés par de rares réverbères, les grandes ombres des colonnes qui s'allongeaient en tournant comme de gigantesques rayons de roue. Mais où cela se trouvait-il ? Était-ce bien là sous mes yeux, est-ce que ceux qui passaient voyaient cela comme moi ? ou bien n'était-ce que la projection hors de moi d'un rêve naissant au-dessous de ma conscience ?

.... Des embryons d'idées flottaient dans mon esprit ; des images passaient, sans contours nets, évanouies aussitôt qu'apparues, elles se suivaient sans rapport les unes avec les autres, couraient par moment insaisissablement rapides, puis brusquement s'arrêtaient et il se faisait un grand vide noir en moi.

A quoi bon ? répétai-je, puisque de tous les efforts passés il ne reste qu'une récurrence d'heures ennemies,

vainement dissipées, douloureuses et lassantes. Qu'est-ce qui survit de tant d'attitudes prises et aussitôt abandonnées, de la comédie jouée en face de soi-même, et interrompue par l'éclat de rire de la conscience qui toujours analyse et ne s'abandonne à aucune émotion. Cela seul, oui, l'éternelle petite lanterne allumée et promenée de tout près sur les choses intimes, dans les plus sombres recoins du moi, patiemment constamment, machinalement. Une perpétuelle veille à côté de soi-même ! Oui, à quoi bon, à quoi bon savoir, si la science ne peut aider à soulager le malade ?

Je remontais une rue solitaire ; sous les portiques mes pas résonnaient longuement et je les sentais se répercuter en vibrations dans mon crâne. Quelqu'un, je ne sais où, laissa tomber sur le pavé une bouteille qui se brisa d'un coup avec un son net, éclatant, jaillissant que je sentis sauter dans ma poitrine, comme si là aussi quelque chose avait soudain éclaté avec un éparpillement d'aigus morceaux de verre tout autour. Au coin d'une rue un homme laissait doucement ses doigts frôler les cordes d'une guitare qui rendait un murmure énervant et sourd. Une ombre me tendit la main et me demanda la charité d'une voix sanglottante. Puis des soldats passèrent marchant lourdement et bruyamment, laissant traîner derrière eux leurs sabres qui sautaient sur les pierres.

C'était ma vie tout cela, je le sentais à ce moment avec une netteté irréfutable, ma vie cette errance sans but dans la nuit d'une vieille ville triste, ma vie ce vague rêve de guitare qui n'ose élever la voix, ma vie cette plainte de mendiant dans l'ombre, ma vie encore ces passants bruyants qui venaient traîner leurs bottes et leurs sabres à travers mes songeries.

A quoi bon ? murmurai-je de nouveau, puisque me voici découragé, malade d'un mal inconnu, implorant tout bas les anciennes idoles, puisque me voici après les heures d'orgueil, après les heures d'apaisement, après les renouveaux et les printemps éclos dans le cœur, et l'embrasement de toutes choses, et le grand cri de la délivrance, revenu comme autrefois aux spleens, aux pages vides sur lesquelles les doigts voudraient écrire la pensée suprême qui ne sera jamais en fleur dans l'âme, aux premiers désirs d'adolescence, à de si basses prières que je n'ose me les formuler.

CRÉPUSCULE.

Il y a foule à Santa Maria dei Servi. L'église est vaguement éclairée par les lumières du chœur et par quelques cierges brûlant dans les chapelles latérales. Le prêtre est en chaire : on voit sa silhouette sombre s'agiter ; il étend les bras, secoue la tête, va d'un côté à l'autre de la chaire, s'appuie au crucifix qui s'élève à l'un des coins. Il parle de la passion du Christ avec des accents d'un pathétique cherché, un tremblement factice dans la voix, une rhétorique déclamatoire. Cette éloquence théâtrale est en accord avec la décoration du lieu : les piliers sont enveloppés d'étoffe rouge et reliés par de grandes pièces de mousseline multicolores ; le fond du chœur est tendu de satin jaune et au-dessus gambadent des amours de carton parmi des guirlandes de fleurs peintes. Aucun recueillement dans la foule concentrée devant la chaire : un bruissement de robes froissées et de voix chuchottantes s'élève, continuellement les portes s'ouvrent et se ferment avec un bruit

étouffé de ressorts, des pas résonnent sur les dalles, des chaises grincent.

Au dehors la nuit est superbe : les étoiles claires, étincelantes, semblent taillées à facettes comme des diamants. Je sors de la ville. Les teintes liliacées et vineuses de l'occident s'éteignent peu à peu, et la lune dessine sur le sol le fin réticule des branches d'arbres.

Je suis la route qui gravit les premiers contreforts des Apennins : solitude complète. Sous les effusions de clarté lunaire Bologne n'est plus qu'une vaste masse grisâtre. Au-delà, dans la plaine, quelques lumières éparpillées.

Le calme est si grand que les moindres sons deviennent perceptibles : on entend résonner, on ne sait où, des voix lointaines ; à quelques pas de moi un filet d'eau tombe sur des pierres ; puis des sons de cloche s'élèvent de la ville, se répondent, s'alternent, s'entrecroissent. Un ouvrier monte rapidement la route en chantant à mi-voix ; quand il passe à côté de moi, je distingue ces seuls mots : *la bella fanciulla*... Ils prennent dans sa bouche une tonalité voluptueuse et tendre où vibre toute l'âme sensuelle de l'Italie.

MATIN

Au moment où je sortais de chez moi, un régiment passait, musique en tête. Les cuivres éclataient, violents, tous à la fois, rythmant une marche scandée de coups de grosse caisse. Les passants s'arrêtaient, puis involontairement se mettaient à suivre la musique, à marcher du même pas mesuré que les soldats.

Le soleil, resplendissant dans un ciel d'une immobile

pureté, versait abondamment sa lumière, découpait sur le sol les grandes ombres nettes des maisons, dorait les façades, coulait en traînées ambrées sous les portiques. Des volets s'entrouvraient, de jolies têtes de femmes apparaissaient rieuses, les dents à demi découvertes, brillantes entre le rouge plus mat des lèvres, les yeux gais, du soleil dans les bouclettes éparpillées sur le front.

Moi-même j'éprouvais le plaisir que procure toute musique, tout rythme qui s'accorde avec notre rythme intime : c'est un plaisir organique que chacun ressent, en dehors de toute sensation d'art, parce que notre marche, nos mouvements, notre respiration, les battements de notre cœur, tout en nous obéit à des rythmes : et la musique nous révèle la concordance de ces rythmes, en détermine l'accord suprême. C'est notre propre vie que nous mesurons par elle.

Un vieux bonhomme, un vieux gueux alcoolisé, titubant à demi, me toucha le bras pour me dire avec des yeux humides de joie : « quand on entend la musique, fût-on perclus, on marche tout de même. » Il résumait naïvement, instinctivement l'impression que je ressentais au même instant. C'était la joie de vivre, la joie inconsciente qui provient du jeu de nos organes, du fonctionnement intime de notre être communiquant avec tout ce qui l'entoure : la chaleur nous pénètre, active notre vie, la lumière imprègne plus largement nos yeux : toutes ces ondes rythmiquement, harmonieusement se meuvent vers nous et nous les répercutons : elles vibrent en nous comme nous vibrons en elles.

JACQUES MESNIL.

ORAISONS MAUVAISES.

*Que tes mains soient bénies, car elles sont impures !
Elles ont des péchés secrets à toutes les jointures.
Lys d'épouvante, leurs ongles blancs font penser, sous
[la lampe,
A des hosties volées dans l'ombre blanche, sous la Lampe,
Et cette opale, prisonnière qui se meurt à ton doigt,
C'est le dernier soupir de Jésus sur la croix.*

*Que tes yeux soient bénis, car ils sont homicides !
Ils sont pleins de fantômes, et l'ironie des chrysalides
Y dort comme dans l'eau fanée qui dort au fond des
[grottes vertes
On voit dormir des bêtes, parmi les anémones bleues
[et vertes,
Et ce douloureux saphir d'amertume et d'effroi,]
C'est le dernier regard de Jésus sur la croix.*

*Que tes seins soient bénis, car ils sont sacrilèges !
Ils se sont mis tout nus, comme un printanier florilège
Fleuri pour la caresse et la moisson des lèvres et des
[mains,*

*Fleurs du bord de la route, bonnes à toutes les mains,
Et l'hyacinthe qui rêve là, avec un air triste de roi,
C'est le dernier amour de Jésus sur la croix.*

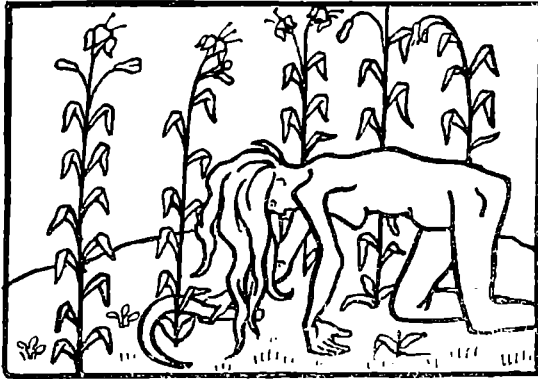
*Que ton ventre soit béni, car il est infertile !
Il est beau comme une terre de désolation, le style
De la herse n'y hersa qu'une glèbe rouge et rebelle
Où la graine sommeille imputrescible, et, rebelle,
L'émeraude mortelle qui frissonne sur ce palais de joie
C'est le dernier désir de Jésus sur la croix:*

*Que ta bouche soit bénie, car elle est adultère !
Elle a le goût des roses nouvelles et le goût de la vieille
[terre,
Elle a sucé les sucurs obscurs des fleurs et des roseaux.
Quand elle parle on entend comme un bruit très loin-
[tain de roseaux,
Et ce rubis impie de volupté, tout sanglant et tout froid,
C'est la dernière blessure de Jésus sur la croix.*

*Que tes pieds soient bénis, car ils sont déshonnêtes !
Ils ont chaussé les mules des lupanars et des temples
[en fête,
Ils ont mis leurs talons sourds sur l'épaule des pauvres,
Ils ont marché sur les plus purs, sur les plus doux, sur
[les plus pauvres,
Et la boucle améthyste qui tend ta jarretière de soie
C'est le dernier frisson de Jésus sur la croix.*

*Que ton âme soit bénie, car elle est corrompue,
Glaïeul perdu qu'on trouve gisant sur le pavé des rues ;
Son parfum d'orgueil s'est mêlé aux odeurs de la boue
Et j'ai pleuré d'avoir écrasé dans la glorieuse boue
Sur le pavé des rues, ayant l'air d'un chemin de croix,
La dernière pensée de Jésus sur la croix.*

REMY DE GOURMONT.



LETTRE D'AUTRICHE.

Décidément au cours de la vie tout est à contrôler personnellement des admirations et des dédains de l'histoire et de la voix publique. Chacun doit avoir le courage de se refaire une culture en défaisant celle qu'il a reçue toute faite. La personnalité dans les œuvres doit impliquer aussi la personnalité dans l'érudition. En Art il ne doit pas y avoir de table de communion où tout le monde va avaler tout rond l'hostie d'un unique module.

S'il est un peintre démodé c'est certes le baron Gérard. Eh bien ! que ce soit une nouvelle entorse à la tradition officielle et à l'opinion courante, peu importe ! mais je n'en proclamerai pas moins que cet artiste suranné fut et un grand coloriste, et un véritable psychologue, et qu'il sut mettre de l'air autour de ses modèles mieux que beaucoup de fougueux plainairistes d'aujourd'hui. Il sut peindre aussi bien qu'il était possible de peindre de son temps. Si l'on compare son œuvre du Louvre à celles de David, d'Isabey, de Guerin elle ne paraît pas leur être de beaucoup supérieure, mais on vient d'exhumer ici deux de ses tableaux qui permettent aussi bien les admirations de l'homme du métier que celles du poète. L'exposition ouverte au musée d'art industriel où l'on a rassemblé toutes les œuvres ayant trait à la période du congrès de Vienne est toute entière dominée par cinq portraits aussi beaux que tout ce qui se peut voir de beaux : celui du prince de Metternich en famille et celui de Talleyrand par Gérard, ceux de l'empereur Frantz et du prince de Metternich par Lawrence, celui enfin de l'empereur Frantz par Amerling. Lawrence excepté, c'est de la peinture soi-disant aussi vieux jeu que possible. Mais tenez compte de la mode et de l'époque, absolvez l'artiste d'avoir été de son temps, l'impertinent Talleyrand de Gérard vous apparaîtra ce qu'il est, l'un des plus beaux portraits qui aient été vus, et son Metternich, avec sa femme au berceau de

son fils, une transposition, en aristocratique jeunesse et déguisée en personnages de Balzac, d'une authentique Sainte-Famille. Quant au farouche Metternich lui-même, le charmant garçon ! c'est Lucien de Rubempré en personne. Plus tard Lawrence nous le montrera chancelier, grand seigneur en diable, mais toujours exquis. J'ignorais que cet homme de poigne, que d'Auréville seul a compris, eut été un dandy. Aujourd'hui je suis, de par ces portraits, en possession de toute une clef d'analogies.

A travers cette mélancolique exposition rétrospective une petite silhouette furtive et mystérieuse passe, exquise elle aussi, celle du pauvre petit duc de Reichstadt, enfant sans ami, si malheureux de n'être pas né simple archiduc autrichien, puis jeune homme si effroyablement désespéré de l'être presque devenu... Je suis sorti de cette exposition bouleversé. Dieu sait que le style empire est désagréable, mais ici le style empire c'est le style dit *vieux-Vienne*. Et la période de Napoléon, pour qui voudra un peu réfléchir, fait plus d'honneur à l'Autriche qu'à Napoléon. De là, l'intérêt très spécial de cette exposition : c'est l'Empire vu à travers les victimes de Napoléon.

Les livres ce dernier mois ? A Vienne un seul à citer : celui de M. Strassny sur les dessins d'armoiries pour vitraux de Hans Baldung Girien conservés à Coburg : seize excellentes reproductions et une étude très fermement documentée. Ouvrir ce livre de vieux maître allemand, sauvage gothique apprivoisé par la renaissance, et repenser au Talleyrand de Gerard et au Metternich de Lawrence, c'est pour moi une ivresse vertigineuse, le cœur dilaté a en éclater. Le champ de l'art vaste à ce point ! embrassant tout ! Et pouvoir tout explorer, et avoir l'esprit ainsi fait pour jouir de toute la beauté dans toutes les beautés ! et être pétri d'une glaise telle qu'elle ne puisse rien admirer sans bouillonner ! Oh espérer approcher de cela !... Qu'ils me font rire ceux qui me reprochent parce que j'aime Delacroix de m'affoler devant tel dessin de Ingres, et de consumer tout l'encens de mon cœur aussi bien devant Böcklin que devant Burne Jones, et de jouir aussi bien d'un impeccable dessin de Hynaïs que d'une poétique composition pleine de fautes de Ales !

Hynaïs et Ales sont deux artistes de Prague. Le second est

un illustrateur et décorateur populaire : c'est le Walter Crane tchèque. Ses œuvres sont cousues de fautes de grammaire, mais il faudrait être un pion pour s'en inquiéter. Si Ales avait étudié seulement le dixième de ce qu'il faut pour écrire une académie aussi bien que le moindre élève de l'école des Beaux-Arts, ce serait au moins la moitié de son charme à nul autre pareil qui s'en irait. L'âme populaire tchèque, l'âme de la nation à cœur de colombe vit en lui si vaillante, si forte et si féconde qu'il ne trace pas un ornement, pas une figure où ceux qui connaissent et aiment un peu la Sainte-Bohème ne retrouve toute la poésie douloureuse de ses paysages tristes et de ses traditions épiques, les plus vivantes de l'Europe actuelle. Il vient de paraître à Prague le premier volume des dessins réunis de Mikulas Ales. Je le recommande à ceux qui croient l'école nécessaire pour arriver à l'art. C'est l'œuvre d'un Walter de Stolzing du pays tchèque, du dessin aventureux mais qui n'aurait jamais rencontré de Hans Sachs, l'art d'un Pierre Loti que Calmann-Levy ni personne n'aurait jamais édité. C'est l'œuvre d'un barde crayonneur, c'est de la divination, de la prophétie, tout ce que l'on voudra d'inspiré. L'homme qui a fait cela volontairement n'a jamais vu de sa vie une exposition, un tableau. « Il aurait eu peur de s'en souvenir, » m'a-t-il dit. Il n'y a plus que la race Slave où des cas semblables soient possibles.

Prague est du reste une cité merveilleuse. Un homme s'est trouvé là qui a créé un monde musical : Smetana, et qui a laissé deux continuateurs tels que ni en Belgique, ni à Paris ni à Vienne je ne vois qui leur opposer outre Tinel, Guy Ropartz et Antoine Bruckner. Quand j'aurai dit Fibich et Dvorjak, on sourira parce que le dernier est connu hors de chez lui par sa jolie *sérénade* et ses *danses slaves*, des bibelots, toute proportion avec ses autres œuvres gardée; mais il faudrait entendre ses étourdissantes symphonies! Quant à Fibich, on a donné paraît-il à Anvers sa musique de mélodrame pour l'*Hippodamie* du poète Vrchlicky, mais ce sont aussi ses formidables symphonies et ses deux opéras *la Tempête* et *Hédy* qu'il faudrait entendre. Ses symphonies, surtout la seconde, viennent à mon sens immédiatement après les dernières de Beethoven. Nous venons du reste d'ouïr beau-

coup d'œuvres slaves à la Philharmonie de Vienne cet hiver. Pour ne pas me répéter je renvoie ceux qui désireraient se renseigner à ce sujet à ma lettre partie hier pour le prochain *Ermitage*.

Puisque j'en suis à parler de la musique, j'ajouterai que c'est Vienne qui a produit le plus beau livre musical de la saison : le *Richard Wagner* de M. Houston Stewart Chamberlain ; non pas que le livre ne soit point sorti des presses de Bruckmann à Munich, mais il a été écrit ici dans ce quartier de Mariahilf où Haydn a vécu. Allah-Wagner a, comme on sait, M. Chamberlain pour Mahomet. Ceci n'est pas une façon de parler, car je crois sincèrement que M. Chamberlain est le seul des écrivains wagnériens qui n'ait pas un seul non sens à se reprocher et celui dont la lecture supprime *ipso facto* toute autre lecture. J'irai même plus loin : je crois, en connaissance de cause, M. Chamberlain seul digne de parler du dieu Wagner. A ce propos je conseille à qui a du temps à perdre et le désir de se désopiler un peu, de feuilleter les écrits sur Wagner dont M. le comte de Chambrun s'est soulagé et les illustrations que s'y est payé M. Jacques Wagrez.... Mais qu'on se hâte aussitôt après de se laver l'entendement dans Chamberlain. Un tel livre que son *Richard Wagner* compense pour le public musicien de notre vieille ville impériale la diffamation que lui inflige le grotesque Hanslick qui n'a su toute sa vie que fienter sur les génies.

Vienne, 13 mars.

WILLIAM RITTER.



LA LIBRE ESTHÉTIQUE. (*)

Tout d'abord il faut saluer ce grand artiste : Eugène Carrière, représenté à *la Libre Esthétique* par une trentaine de toiles — figures, portraits, paysages. Dans leur effacement voulu, que trouvent de délicieux à-coups de couleurs éclatantes, ces œuvres sont d'une intensité d'expression absolument admirable. Ah ! ces regards dans les portraits de Verlaine, d'Alphonse Daudet, de Gabriël Scailles. Mettez là devant un être d'une intelligence moyenne, n'ayant de ces artistes aucune notion, il me paraît impossible qu'il ne puisse vous dire ce qui les différencie et leur fait une place à part dans l'anonyme multitude...

Eugène Carrière nous requit peut-être davantage encore par telles scènes d'effusion tendre où toute la poésie de la maternité chante sa chanson douce. C'est l'essentiel bonheur de la mère inclinant vers l'enfant qu'elle mit au jour la ferveur émue de son baiser. Toute une vie est ainsi enclose en ces toiles. On a du reste dit avec raison qu'Eugène Carrière est le peintre de la vie dans ses manifestations les plus hautes. Son *Théâtre Populaire* est un chef-d'œuvre. Gustave Geffroy a pu en parler avec enthousiasme. « Le peintre, dit-il, a trouvé l'accord entre l'art et le réel. Il a bien représenté cette masse d'individus comme un seul être. Il a réuni, soudé les uns aux autres, comme les anneaux d'une seule chaîne, tous ces gens venus vers la même lumière. Ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, il les a exprimés par un modelé continu, il les a fait surgir de la même ombre, il éclaire leurs visages, leurs mains de la même clarté... »

Faisons le tour des salles. Voici Monet. Avec persévérance,

(*) Nous en rendons compte quoique M. Maus, chargé du secrétariat, n'ait pas pris la peine de nous inviter. Les exposants ne sont pas responsables de ce manque de courtoisie.

depuis des ans, ce puissant coloriste accentue son vouloir. A cette exposition il n'est pas représenté ainsi qu'il faudrait. Du moins y trouve-t-on une très belle page par quoi s'avère la dramatique grandeur de l'océan, que surplombe ici un ciel dont l'équivoque beauté retient. Encore faut-il souligner l'impression de solitude que ce site dégage. Se trouver là, c'est être à jamais perdu. C'est l'exil pour à jamais, et l'on imagine qu'un grand archange sombre, au glaive flamboyant, interdit le chemin par où l'on pourrait réintégrer des milieux plus cléments.

M. Degouve de Nuncques nous montre Venise, non pas la Venise ensoleillée, voluptueuse, mais une Venise des soirs que veillent de timides lumières perdues au loin. C'est une vision d'homme du Nord que cette toile exprime. On peut en dire autant de ce silencieux *Parc de Milan*, évoquant un jardin de légende où la sérénité se fait trop pensive pour être le bonheur.

M. Hart Nibbrig fait songer à Claus. Coloris chaud; verts, rouges, bleus violents. Des paysages où les lointains se prolongent en pèlerinages d'arbres haut dressés. Des figures de pacants d'une inconscience très observée.

Puis à la rampe o'est Vogels, un des premiers exposants du *Cercle des XX* dont la *Libre Esthétique* est la continuation. Ce fut un artiste de belle lignée, qu'il peignit l'eau, le ciel, la neige rose et blanche des printanières floraisons, tel horizon cinglé de pluie ou encore la mer, la vaste mer.

M. Denis expose des œuvres d'une remarquable élégance. Il s'y trouve d'ailleurs un je ne sais quoi de presque religieux. Ou plutôt c'est une grâce recueillie, une ingénuité souriante. Voyez cette jeune mère qui allaite son enfant et dites s'il pourrait y avoir plus de naturelle distinction dans ce geste, plus de pudeur dans ce sein nu.

De M. Khnopff un seule œuvre. Mais cette *Eau immobile* vaut un long poème. Vert tendre, bonheur calme, plus loin que le sourire. On se surprend aux lèvres le vœu même d'être tel — et pour toujours.

Une tête de femme blonde, signée Besnard, est une fleur capiteuse où tout — et les yeux et les lèvres — chante l'hymne de vie. Les toiles de M. Claus, c'est le triomphe de la lumière jeune, le printemps, les paysages jonchés de soleil, — selon l'expression de M. Kahn. Un peintre français, M. Guillaumin, se plaît aux coins de nature où toutes les couleurs se confondent pour l'esca-

lade joyeuse d'un village perdu parmi les fleurs. Signalons ici une santé, une sûreté extraordinaires. Une mention spéciale est due à la *Marine à SaintPalais* — mer calme, lutinant les rochers, par un jeu puéril que nulle colère, même enfantine, n'exaspère.

Au fond de la grande salle un panneau décoratif de M. Signac : *Au temps d'harmonie*. Faite pour être vue à distance, cette œuvre déplaîra à d'aucuns tandis que d'autres l'exalteront. Volontiers nous serons de l'avis de M. Verhaeren : « Il faut la défendre, dit-il, pour la belle conviction d'art qu'elle profère. Le fond en est du reste harmonieux et léger. L'idée de bonheur se dégage de la joie des tons ». Ajoutons qu'à notre avis les lignes de cette fresque sont d'un rythme bien venu.

J'ai retenu de M. Bonnard un petit tableau. Sous les feuillées pâles d'un platane, au calme d'une pelouse comme assombrie par une heure crépusculaire, la famille est réunie. Œuvre où l'on trouve davantage que des tons bien posés : une pénétrante intimité. Les Bretons de M. Cottet ont de la race. Ils sont farouches et sombres, durs comme bois, — bretonnants de la bonne manière, eut dit le poète des *Amours Jaunes*.

M. Heymans est peut être de tous les paysagistes présents à cette exposition celui qui nous a le plus longuement retenu. C'est le printemps, la frêle joliesse d'un printemps flamand. C'est la nuit bleue et son silence que trouble l'aboyement d'un chien de ferme se plaignant à la lune. Mais, dans *Au Soleil Levant*, admirons le frémissement de la lumière à travers les branches. Une pluie d'or pâle illumine cette eau où se devine une baigneuse aux formes jeunes. On ne saurait mieux dire la poésie des premières heures du jour.

Un jeune élève de M. Constantin Meunier nous apparait comme un artiste de personnalité très vive. Il excelle à rendre le charme des coins perdus de province, des rues mornes qu'éclaire un réverbère mélancolique. De M. Ensor, de prodigieuses eaux-fortes où l'étrange, le comique, le cruel concourent à l'expression de pensées d'une évidente philosophie ou d'une ironie acerbe. M. Bauer se plaît à de somptueux cortèges : entrées d'émirs en de mystérieuses villes d'Orient. Ou bien il érige des basiliques prestigieuses pour un culte exalté. On songe à Gustave Moreau, à Flaubert, à Villiers de l'Isle Adam. N'est-ce assez dire ?

Très belles, les illustrations de M. Donnay pour l'*Almanach des*

Poètes paru cette année à Paris. La reproduction a évidemment nui à l'œuvre de notre confrère. Je dis confrère, M. Donnay ayant écrit maints poèmes en prose dont nous nous souvenons. Dans son envoi à *la Libre Esthétique*, les vignettes pour l'ornementation des œuvres de Defrêcheux sont à placer en première ligne. L'âme wallonne toute entière y exhale sa calme rêverie.

M. Armand Rassenfosse, à côté d'une eau-forte dont la perversité fait songer à Rops, nous offre une figure de hiercheuse très fouillée. Son affiche pour l'*Exposition des cent* est connue. Mais de simples marques d'éditeurs attestent le talent de l'artiste liégeois. Celle de l'imprimeur Besnard est des plus heureusement conçue.

Félicien Rops expose son *Attrapade*, un peu lâché. A proximité, un chef d'œuvre : intérieur de petite ville (Zélande) où des paysans, assis autour d'une table dressée pour le goûter de quatre heures, écoutent le récit du récent *Scandale* qui vint troubler la paisible localité.

D'intéressantes affiches signées Bradley, Toulouse — Lautrec, E. Berchmans. Encore, celle pour *la Libre Esthétique* de cette année. L'auteur M. Théo Van Rysselberghe s'est surpassé.

Les reliures au petit fer de M. Claessens sont parfaites. Les poteries de M. Rigot nous plurent moins que celles de M. Finch, si originales de forme et de tons. De M. Gallé, les meubles et les verreries ont l'élégance qu'on sait. La fontaine en étain de M. Charpentier restera comme un des plus beaux spécimens d'art appliqué de ce temps. Notre ami George Lemmen expose un tapis de foyer délicieusement vert et rose. Les grès de M. Muller méritent mention.

M. Serrurier, qui, les années précédentes, se montrait bien inspiré, a signé cette fois une cheminée dont l'ensemble et le détail nous ont franchement déplu. Il faisait bon après cela se trouver dans la « salle de five O'clock » et le « couloir » de M. Vandeveldé. Des tons légers y font la vie belle et séduisante. Au bout du couloir, un simple banc en sapin restitue un art perdu : celui des meubles sans fioritures, sans arabesques, sans contournures plus ou moins heureuses.

Cet article s'allonge et nous n'avons pas encore parlé des sculpteurs. Que de bonté, que d'amour, que de clémence reflète le visage paternel qui, dans *l'Enfant Prodigue* de M. Constantin Meunier, se penche vers le fils retrouvé ! *L'Impérieuse Chimère*

de M. Vanderstappen s'impose par sa fierté et l'énigme du regard. Enigmatique encore, la statuette de M. Fehr et d'une séduction qu'accentue le sourire prêt à jaillir au fil des lèvres mais qui ne se prononce. M. Taubman se montre dès ici très personnel, très sûr de soi. Sa *Nuit* s'impose par la simplicité rêveuse des traits. Plus loin deux êtres cheminent côte à côte et il semble qu'il n'y ait rien que de très pur en ce baiser que l'amant donne à l'amante. Un groupe plus considérable du même élève de M. Vanderstappen montre au contraire l'exaltation mauvaise de l'amour et atteste le goût du néant qui se trouve au fond de toutes les passions humaines.

S. HIXE.



EN RÉPONSE AU REFERENDUM SUR

L'ART A LA RUE

L'œuvre de l'Art appliqué à la Rue constitue une des bouffonneries les plus énormes, une des plus scandaleuses impostures qu'on pût imaginer au nom de l'art. De même que dans les fallacieuses Sociétés de Mines d'Or où ce métal recherché reste toujours à l'état de chimère, l'art ici sert d'amorce, ne figure que sur le programme, ou recouvre indécement de son étiquette la plus frelatée des marchandises.

Malgré une opposition aussi absolue au but même qu'elle prétend poursuivre, il ne faut pas se dissimuler l'importance de la Société de l'Art à la Rue, importance toute de protection gouvernementale et de subsides. Car nul n'ignore qu'en notre gracieux pays, lorsqu'il s'agit d'encourager une chose notoirement médiocre, le gouvernement ne ménage ni son appui ni ses largesses.

A Bruxelles, d'ailleurs, certaines voies attestent suffisamment jusqu'ici, par de trop criantes infamies, l'existence et la vitalité de ce syndicat. Mais il est probable que, grâce à la faveur attachée à ce Cercle, grâce à ses illusoire concours et à son aptitude à monopoliser les commandes, on verra bientôt le mauvais goût, l'incohérence, l'ineptie étalés désormais sur toutes les façades, par toute la ville, et la contagion gangrener à son tour la province. Et ce sera le perpétuel renouvellement des parades foraines et des grossières farces de rapins organisées sous la trop habile direction de l'obscur M. Broerman.

* * *

Mais si l'existence d'une pareille association est pour l'art, un danger manifeste, je ne vois pas bien non plus l'action qu'exer-

ceraient *dans le même sens* de véritables artistes ; et c'est pourquoi toute entreprise de ce genre me semble devoir avorter par la fausseté même de son idée première. Non, ces polychromies, ces sculptures, ces ferronneries ne constituent pas un *mieux*, un réel progrès dans l'esthétique de la rue : en opposition absolue avec les principes mêmes de l'art, elles n'aboutissent qu'à la création délibérée de choses monstrueuses ou grotesques. Non, tant que ces concours ne susciteront que des appels à la puérile curiosité du public, que des réunions hétéroclites d'artistes et d'œuvres, l'art industriel ne s'élèvera pas au-dessus de son niveau actuel, et les efforts individuels, pour intéressants qu'ils soient, seront en pure perte.

Le point de départ est autre et me paraît résider dans une conception neuve et mieux entendue de la maison de commerce, du magasin, — dans une architecture qui par sa destination parfaite répudierait toutes les inutiles surcharges, tous les enjolivements puérils, aboutirait finalement à une beauté du même ordre que celle des machines, par exemple, où ni la forme, ni la matière, ni le moindre détail ne peuvent être le fait de la fantaisie. L'idée d'*utilité* ne pouvant exclure celle de *beauté*, la collaboration de l'architecture avec les métiers d'art apportera donc à la rue sa rationnelle et désirable esthétique.

* * *

C'est en rétablissant l'*artisan* dans sa véritable fonction, usurpée maintenant par l'*artiste*, que la réalisation lointaine de ce desideratum se pourrait effectuer. Car il est inadmissible qu'aux seuls *artistes* (ce titre n'honorant jusqu'ici que les spécialistes de l'huile et de la glaise) soit réservée la conception de comptoirs ou de boutiques, ou d'enseignes pour industries variées ; qu'eux seuls soient aptes à dispenser les formes *belles*, et que pour obtenir une cafetière un peu décente s'impose la nécessité de recourir à un sculpteur. On ne parviendra à discréditer cette erreur que pour autant que la révélation du *Beau*, que l'enseignement de l'*Art* soit pour l'artisan parallèle à l'enseignement du *métier* ; pour autant aussi que cet artisan, si humble que soit son métier, ait conscience de la noblesse et de la valeur de ses efforts. Il est présumable également que l'homme fortifié par l'idée que le travail *dont il vit* est en

même temps œuvre de beauté, s'y intéressera davantage, y apportera plus d'ardeur, pourra s'y distinguer, s'y personnaliser par des innovations heureuses, d'intelligents perfectionnements, — négligeant peut-être l'estaminet et les bruyantes réunions où sous prétexte de revendications, on le fait participer, en le bernant, aux basses et haïssables luttes de la politique.

Ainsi, l'artisan, devenu un des facteurs indispensables à l'édification de tout monument d'art, il serait enfin possible, de recruter le contingent d'éléments nécessaires à réaliser ce but final : L'Art partout répandu et si intimement lié à toute création que toute idée d'*application d'art* deviendrait par là même inutile, superfléatoire. Du fait des simples artisans tout objet répondrait si absolument à sa destination, présenterait une si judicieuse appropriation des matériaux et des formes qu'il en acquerrait une qualité d'art, une *beauté*.

A l'édification d'une œuvre, d'un ensemble complet d'architecture — temple, palais, villa ou magasin — le travail en commun, l'union sympathique s'imposerait, pourvu que le groupement comportât une communauté d'idées et de tendances et ce respect de l'œuvre devant quoi s'effacent les petites questions d'intérêt personnel, de vanité. Et de cette collaboration, de cette entente où les efforts de chacun — comme dans l'orchestre — se fonderaient en une totale harmonie, naîtrait finalement un *style*.

* * *

Dans ce temps, qui n'est pas proche certes, mais qu'il est au moins noble d'espérer et que nous devons mettre tous nos efforts à préparer (dussent ces efforts demeurer stériles), les concours et les sociétés pour l'embellissement des rues seront choses vaines, car l'Art, comme dans le Passé où il fleurissait, redevenu indispensable aux hommes, fera partie intégrante, inséparable, de la Vie.

GEORGES LEMMEN.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Œuvres de MM. Gustave Kahn, H. Mazel, Ed. Ducoté, G. Rahlenbeck. H. Vandeputte, L. Riator, A. Fleury, R. de Gourmont, A. Ruijters, H. Bataille, A. Jarry.

I

Une filiation évidente se découvre entre les volumes de vers que M. Gustave Kahn a publiés jusqu'ici. Après les *Palais Nomades* où c'était l'errance d'une âme à la recherche du bonheur, vinrent les *Chansons d'Amant* exaltant la seule, si longtemps attendue, annonçant à tous échos, que la monotonie des jours enfin se dissipait. A tous échos, dis-je, et certes tant de joie exultait au cœur du poète qu'il n'en pouvait restreindre l'élan. Il en prenait à témoin la lande, la ville, la terre parée et le ciel éternisant la splendeur d'or de ses chantantes étoiles. Les mille voix d'un printemps d'amour le grandissaient de leur harmonieux unisson et ses poèmes épardaient la liesse d'une foi enfin reconquise.

Un troisième volume parut l'an dernier où les mêmes sentiments, la même ferveur s'adoucissaient de plus d'intimité. *Domaine de fée*, dit le titre. *Domaine* : le décor familial des minutes éprises, discret intérieur, tranquille royaume de poupée où nulle contrainte ne pèse, vague paradis aux bohèmes étincelant selon le caprice savant des étagères. *De fée* : et c'est l'élue variant de sa tendresse toujours neuve les heures insouciantes. *Domaine de Fée* et féerie changeante de deux êtres pour qui tout regard a sa silencieuse glose.

Il m'a semblé qu'à lui vouloir une ordonnance logique, ce volume devrait débiter par tels poèmes relégués vers la fin. Un pélerin s'en fut vers l'Orient, à la recherche de la fleur rare, de la

rose des roses qu'il s'était promise. Il a marché, il a vu pâlir l'incarnat de ses joues en d'aventureuses alliances, en de fastidieuses siestes et seulement à son retour il a compris sa folie grande. Ce n'est pas au loin que la fleur d'ivresse peut éclore : elle s'entr'ouvre aux doux yeux d'une qu'il doit aimer. *Figure au Théâtre* nous dit leur rencontre devant la porte d'or de leurs âmes. Il la voit, il l'aime, comme, la revoyant plus tard, il l'aimera encore. *Colloque nuptial* chante « en vieux rythmes d'Orient » leurs noces belles. Pour avoir raillé la voix soumise qui s'offrait — las ! n'est-ce pas la loi d'enfance ? — celle que ce soir de fiançailles instaure se croit le collier triste au cou de l'amant. Mais en la synagogue, en la basilique quelqu'un a dit : pardonnez-nous, et voici qu'une chanson s'élançe du plus haut minaret et élargit son écho.

Cette chanson, de quelle constance passionnée il la faut reconnaître ! Je n'en sache pas qui puisse lui être opposée. Elle atteste certainement une destinée toute entière. Qu'importent au poète la vie et ses foires équivoques, le monde et ses chevauchées mauvaises ? Des mascarades ondulent ; vers la Fortune ou l'Aventure des barques passent, pavoisées de courires. Que lui vaut tout cela au regard des trésors que prodiguera l'heure promise ? Pour lui, « chérir est la fin des buts » ; et, si l'Eden peut s'ouvrir encore au loin des routes vaines, « l'Eden c'est d'être deux ». Il n'est pour lui qu'une voix : celle de la bien aimée. Il n'est pour lui qu'une beauté, la beauté d'ambre et de jais de la bien aimée. Que ne peut-il la cacher à tous, être seul à savoir qu'elle est « jolie à ravir », celle à laquelle il dédie son âme blanchie, son cœur, sa cervelle, sa vie, — la reine de l'Orient qu'il possède, large, pur et beau. Si elle part, tout est triste, le gai matin se fait livide, l'Avril murmure en vain sa chanson ingénue aux aubépines et aux lilas. Loin d'elle « c'est attendre et non vivre », loin d'elle le sourire intérieur se fige.

Je le répète, il n'est point d'œuvre où l'on puisse trouver plus de ferveur dans l'aveu, plus de beauté passionnée. Dans un nocturne de Schubert, ces simples mots « Je pense à toi... » dominant la pensée du poète et du musicien. *Domaine de Fée* pourrait avoir cette phrase musicale pour épigraphe. Ah ! la sans cesse aimante tendresse qui le long de ces poèmes câline, bégaie ses soumissions éperdues et ne sait encore se formuler et se meurt de ne pouvoir bien dire ce qui la fait trop vivre. Entendez-la dans

ces lieds charmants où toutes les douceurs verbales s'accordent et s'enlacent en rondes claires vers le *Domaine* de la bien aimée.

Mais encore, ouvrez le livre suivant de M. Kahn [*la Pluie et le beau temps*] récemment édité par Vanier. Les mêmes remarques, à maintes pages, s'imposent. Il est pourtant vrai que ce nouveau volume se diversifie davantage. Je pourrais vous l'offrir comme celui des livres de M. Kahn où les multiples facettes de sa rare personnalité se reflètent le plus nettement. Vous y trouverez des chansons, des aspects de réalité choisie et tels rêves — synthèse de son rêve, peut-être même de son œuvre. Pour se formuler, l'idée n'appelle à soi que quelques notes dont le jeu se cherchant, se fuyant et s'enlaçant encore suffit à en traduire l'extraordinaire mobilité. Subtile, familière et charmante la pensée va et va. Imaginez une jeune beauté, éprise de vie large épanouie et sa course joyeuse aux horizons, — parfois cueillant, penchée vers l'herbette, une fleur dont elle acclame le parfum ou se haussant à quelque branche, gourmande d'un fruit mûr. Sourire aux yeux, ah ! qu'elle semble insouciante. Déjà on appréhende qu'elle ne s'égaré en des traverses perfides. Un mot dissipera cette crainte ; et, ce mot, M. Kahn, comme tous les bons poètes, le prononce alors même qu'il doit s'énoncer...

Je crois vous entendre faire cette objection : M. Kahn n'est-il donc plus l'évocat hardi de somptueux décors, le prodigue ordonnateur de cortèges aux fastes éblouissants ? Certes oui, des strophes prennent rang en ces pages au sujet desquelles il peut être ainsi parlé. Toute la puissance d'évocation du poète apparait, par exemple, dans les *Métaphores du coucher de soleil* — « robe de reine, de merveilles et d'aventures ». Autant que dans aucun autre poème, l'auteur se montre épris de joyaux rares, de splendeur exaspérée dans les *Beaux Captifs* — où les allées d'un chimérique Versailles sont « savamment décorées du sable riche des mers orientales ». Vous le trouverez tel encore lorsqu'il écrit *Cortèges à la mer*, quoique cette pièce s'oriente vers un symbole ou une moralité ne laissant guère de doute. J'ajoute enfin que certain paysage automnal se vêt de « diamants orangés » et de « topazes en turbulence ». Mais, à tout prendre, ce qui prédomine ici c'est une manière d'optimisme tranquille, une claire joie d'être — d'être le spectateur privilégié d'une réalité simplement bienveillante.

L'ennui, dit M. Kahn, est si intéressant. Je veux bien que parfois il voit entrer en sa maison l'importun visiteur dont le regard nous pèse. Parfois, oui; souvent, non pas. Les choses ambiantes lui sont, en effet, de trop d'attraits. Et comme il excelle à en surprendre, à en dire l'éphémère ou durable attitude! Voici (*Knocke*) l'horizon rose pâle, les canaux, les arbres, les maisons comme des nids, les moulins immobiles et — là-bas, là-bas, — le ciel où menace l'orage, la terre avec sa joie obscure. Voici les *Dunes* et chaque détail se précise en tonalités harmonieuses s'effaçant à souhait pour que l'âme du site murmure entre les vers sa chanson blonde. Tel *Hameau de frontière* nous arrête encore, où résonne, dans l'unique rue, le pas du passant solitaire que « des lueurs d'yeux épient à travers les rideaux. » Un *Steamer* est à l'ancre, qui « vers les embûches d'Amérique », bientôt hasarder sa cargaison — et oh! les figures hâves se penchant aux bastingages. M. Kahn peut tracer de frais *Décors d'un instant*, par quoi l'on se reporte à de furtives pages de contes légers; il peut nous dire la mer calme — « imagette qui reflète le ciel gentil » — ou celle des heures nocturnes quand « Diane abandonne la laisse de ses fauves lévriers » ou celle encore bondissante et folle « La mer avec un bruit de heurts de fer déferler », toujours c'est d'une observation alerte, affinée, spirituelle et profonde. Rien qui ne s'entoure d'une atmosphère de pensée belle. Au reste nous dirons du coloris de ces poèmes ce que nous disions plus haut de leur musique. Telle *Marine*, du moins, le justifie. Vert, bleu, blanc, en gammes de similitudes, ne requièrent l'aide d'aucun autre ton, léger ou non.

Ainsi c'est la réalité même, voire sans qu'elle se transpose en d'adjacents miroirs, qui requiert cette fois M. Gustave Kahn. C'est la réalité nonchalante d'un pays du Nord qu'il oppose, dans ce récent volume, à la magnificence orientale de ses œuvres antérieures. N'est-ce pas comme s'il s'était créé une nouvelle jeunesse? Se susciter pareil émoi, en s'exilant, au plus loin de soi-même, est chose assez aisée. Un peu d'application peut suffire. Pour le trouver prêt à jaillir au tournant de chaque route il faut assurément davantage. Autant dire que *la Pluie et le Beau temps* n'est pas une fantaisie d'esprit subtil. Mais alors la *Requête pour la Joie* que le poète nous présente est bien faite pour surprendre. La joie... Se pourrait-il qu'elle ne fût pas le lot de celui qui sait que « les

mains de Cybèle réchauffent tous les pôles » ? Au surplus M. Kahn est un familier des fêtes de l'esprit. La saison brumeuse et d'hiver l'incline aux *Estampes*. Ou bien il s'essaye lui-même à des *Images* d'un humour très spécial, d'une originalité appariant à la finesse je ne sais quelle séduisante gaucherie. Notre numéro de Janvier, vous en a fait connaître une. Le volume qui m'arrête en contient une autre (*Dialogue en Zélande*) qui n'a pas moins de saveur.

Vraiment que de jolies choses M. Kahn sait se dire et nous dire ! Et il excelle — l'ai-je souligné ? — à se formuler de façon inattendue. Il a des expressions qui ne sont qu'à lui : « Une lune massive *indique* son masque blanc. » La parure du soleil *conte* à l'homme le trésor de couleurs ardentes et de diamants... Mais les images, les comparaisons hardies, les luxuriantes expressions qu'il prodigue, prince du verbe, à pleines mains ! La terre est « semée de bals de lumière. » La nuit d'été est une « tente florale d'erreur parée de queues de paons .. » Plus loin il nous parle de « la nuit, douce comme pulpe de fruit » et, dans l'ombre, au bord du flot « les dunes dorment rondes comme bêtes couchées ».

Mais j'allais presque oublier de vous signaler un des poèmes qui, dans ce volume, m'ont le plus longuement retenu. Que de fois pourtant, je l'ai relu ! Ici M. Kahn s'accoude aux terrasses de son rêve, et, par delà le temps, comme en quête d'un site qui le puisse exprimer davantage, il évoque la Ville où il aimerait entendre battre le pouls tranquille de sa destinée. C'est *la Ville du Sourire*, s'érigeant dans une île, parmi de jeunes verdure. Des terrasses s'étagent en pentes douces et, sur les dalles claires des rues, dans le soleil, les pas glissent sans bruit. Les belles filles aux tresses noires attendent à l'approche des fontaines, des vendeuses de roses au doux sourire circulent et des sages « dialoguent des rythmes de raison. » Au crépuscule, à l'aube des étoiles, la danse de blanches ballerines ondulera, et, dans la nuit, retentiront les strophes des poètes défunts. Extase claire, tendre beauté, parfums, baumes et lyres ! cité que nulle fièvre n'agite, sans cris, sans parades, sans masques — ville au grand calme souriant, ville de silence pensif où de vieillir serait le total bonheur.

Jamais M. Kahn n'a été mieux inspiré. Au reste parcourez les recueils de vers de ce temps-ci, il est fort douteux que vous y puissiez trouver une vision plus harmonieuse, plus sereinement

belle. Une phrase de La Mettrie sert d'épigraphe au volume dont j'achève de parler : « Tout passe, ma sœur, devant nos curieux regards, comme ces objets de la lanterne magique ». Tout passe mais la Beauté perpétuellement triomphe en la constante renaissance de ses sourires. Tout passe... des œuvres restent pourtant qui germent au fond des consciences, hâtives ou lentes, pour de féconds épanouissements. Et M. Kahn a pu dire, sans orgueil, dans *Domaine de Fée*, que « les éventails de son rêve sur les rêves des gens passeront comme un vif émerveillement de paons en rêve ».

ALBERT ARNAY.

II

Flotille dans le Golfe. — En Cortège. — M. Henry Mazel, abandonnant la direction de l'*Ermitage*, qu'il assumait avec succès pendant plusieurs années, a réuni, pour ses compagnons d'efforts à cette revue, des poèmes en prose, flotille de rêves — voiles mouvantes conductrices vers de grandioses groupements de basiliques et de palais, ou vers tel paysage où l'on se souhaite. Les rentrées au port de réalité où s'agite, ridiculement, la petite machine humaine, plaisent moins. L'intention ironique qui, parfois s'y manifeste est factice un peu, et s'en alourdit.

— *Le Cortège*, c'est, avec comme lien l'ordre-chronologique et une parenté philosophique, celui de moments de l'histoire des hommes, des religions, des idées, en synthèses brèves : Olympe épouvanté de l'étoile livide de la religion prochaine, où seule sourit, sûre de son pouvoir éternel, Aphrodite ; Byzance et ses scholiastes, discourant sur la divinité au milieu du fracas des armes ; poursuite de l'idéal en chevauchées lointaines, en disquisitions ardues, et, la vie usée, aperception que c'était l'*autre* route qu'il fallait suivre. Et d'autres légendes que le tempérament pictural et l'érudition de M. Mazel expriment bellement.

— *Aux Ecoutes.* M. Ed. Ducoté. — Endormie aux bruissements de la Forêt profonde, une âme s'éveille, écoute et s'écoute :

*La forêt me parlait ; je comprenais ses mots
attendris ou joyeux, sombres ou gais ou graves,
uniques et divers, compliqués comme une âme.
Poète, avec amour, j'en suis fait l'écho.*

Et de ces mots divers, voici se détacher les chansons joyeuses de l'âme des choses, les chants doux et plus souvent mélancoliques des chères figures, celles qui vinrent et s'en allèrent, celles rêvées en compagnes de destinée et disparues, avec la joie et l'espoir, au contact de la vie.

Dame à la robe de fleurs, désir et volupté — si menteuse ; Dame à la robe de diamant, lumière et gloire — éclat factice ; et, dernière venue, la Dame à la robe de ronces, annonciatrice du pire et suivie parce que « rien n'est doux à celui qui l'escorte. »

L'Emerveillée. M. Gustave Rablenbeck. De ce recueil de nouvelles, dirai-je, tout de suite, ma prédilection pour celles qui retracent des coins d'existence et d'âme de cette Wallonie, qui semble, avec tant de vieux mots de l'ancien langage, avoir conservé intense son amour des légendes rêveuses, « tendance, dit M. Wilmotte, à l'idéalisation des êtres et des choses, à un vague et douloureux mysticisme, et, à l'opposé, un strict réalisme, se complaisant dans la peinture caricaturale de la vie. »

Je n'ose alourdir de citations l'impression exquise que me laissent ces êtres simples : *l'Emerveillée*, avec son décor charmant d'un printanier délicieux ; *Jean Colet* et l'étonnante aventure de sa réincarnation ; encore la naïve et souffreteuse *Gritte* ; et les notations précieuses du *Pays*, dont surtout la *Procession*, de bonhomie gouailleuse.

L'homme jeune. M. Henri Vandeputte. — Exubérante poussée de plante charriant les sèves de vie vers les soleils flamboyants et les nuits infinies, de grandes fleurs s'ouvrent, ravies d'elles, et de tout, qui est encore elles pour toute la joie et la splendeur qu'elles y trouvent leur apparentées. Un peu, parfois, de mélancolie de l'essor contrarié ; d'un bris de bourgeon prometteur — bah ! n'est-il, au fond, encore des sèves, et, pour s'épanouir, des espaces accueillants !

C'est exquis, cette prise de possession de la nature par cet homme vraiment jeune, dont, de se sentir la volonté de vivre, « le cœur forge de l'or clair à coups de forts marteaux intenses. »

Et, à travers le livre, toutes ces belles invocations à la mer, à des paysages d'indicible luminosité; les adorations ferventes aux féminités éparses. et de ces phrases, celle-ci qui sera la caractéristique de l'homme jeune en face de la vie belle : « De toute la tendresse de son jeune regard, il lui chérissait le visage — belles chairs et yeux clairs ! » —

MATH. ROBERT.

III

L'Ami inconnu de M. Léon Riator nous révèle une délicieuse personnalité de jeune fille. Sa vie est bien celle de toute femme selon le mot de Victor Hugo qui n'y voyait que ces trois choses : rêver, souffrir puis s'en aller. Rêver, Marthe de Thianges le fait beaucoup. Dans la pension de province où, de bonne heure orpheline, elle se voit exilée par la volonté de son tuteur, elle s'impose une conception de l'existence que la réalité démentira formellement. Et cette âme, si bien faite pour l'amour, pour cueillir à pleines mains les grappes savoureuses des félicités simples et bonnes, s'étiole péniblement à cause du désaccord qui bientôt surgit entre ce qu'elle sent, entre ses aspirations, ses croyances et les désenchantantes attitudes du monde tel qu'il est.

Le livre de M. Riator comporte trois grandes divisions : petite ville de province, Paris, coins de campagne briançonnaise. Et l'on trouve dans ces pages des tableaux bien ordonnés, paysages urbains notamment. L'auteur a su éviter les artifices ordinaires de la composition et les menues habiletés du style. Ces pages sont saines et vigoureuses. Leur sincérité est de celles où il fait bon se retremper un peu des mensonges et des leurres de certaine littérature d'aujourd'hui.

Du même écrivain *le Sceptique loyal*. Des idées avancées et, par exemple, l'inutilité des religions, le peu de gloire des nations qui n'ont pas répandu jusqu'aux bornes de l'horizon la semence d'amour et de concorde. Encore qu'il faut « craindre la sottise du nombre » et surtout se garer de l'irréflexion du Français « gobeur qu'un rien met en branle. » Nous aimons des phrases

comme celle-ci : « Les grands spectacles de la nature ont ceci de particulier que leur ampleur majestueuse éloigne la pensée de l'humanité. » Ajoutez telles considérations d'un esprit certes pondéré : ce qu'eut produit, sans Jeanne d'Arc, le mélange des deux peuples anglais et français — mélange qui eut atténué l'influence du *mauvais nerf latin* par quoi voici la race à son déclin.

Mais, pour l'énergie du dire, il faudrait citer telles pages sur l'amour vénal et qui le paie... Il est vrai que, tout sceptique qu'il se croit — sceptique loyal, à ne pas confondre avec le sceptique ordinaire, — M. Riotor est joliment naïf : ne s'est-il pas mis en tête, nouveau Diogène, de trouver *un homme* !

Des *Evocations* — vers et proses — de M. Fleury nous n'avons gardé qu'une impression assez quelconque. Au Sar Peladan une des proses est dédiée. De fait on trouve ici un faux air d'occultisme auquel je m'empresse de bouder car il enlève à l'œuvre le charme candide aux voltigeants sourires clairs qu'elle aurait pu avoir. M. Fleury vitupère pendant des pages contre les « exacerbations lancinantes de la chair. » Il y a plus de grandeur à vaincre la vie, à la dompter, à l'asservir aux ambitions que l'on caresse qu'à la fuir, à la méconnaître, à la décrier.

Nous avons reçu, extrait de *l'Ymagier*, le *Miracle de Théophile*, texte du XIII^e siècle, de Rutebeuf, modernisé par M. Remy de Gourmont. Celui-ci nous pardonnera de ne pas nous attarder à l'œuvre même, qui est connue de tous les bons lettrés. Disons seulement que M. de Gourmont a respecté la version originale toutes les fois qu'il l'a pu et qu'il n'y a touché qu'avec une extrême délicatesse, en savant et en artiste. La préface — ou, si vous préférez, la notice — qu'il a écrite pour cette réédition est, comme tout ce qu'il signe, d'une clarté, d'une sobriété et d'une énergie remarquables. Ces premières lignes entre autres intéresseront nos lecteurs : « Paraphrase picaresque, le Miracle est d'une littérature simple et limitée, anecdote tragique toujours dénouée par l'intervention de Notre-Dame ; sans nulle morale que celle du *Memorare* tel que formulé par Saint-Bernard : Notre-Dame délivre non pas l'innocent mais la créature, si coupable, qui l'a aimée et l'invoque à l'heure grave. L'œuvre significative est :

Un miracle de Notre-Dame, comment elle garda une femme d'être arse, brûlée sur le bûcher pour crime notoire, qui ne consolerait plus les pitiés populaires devenues pharisaïques. Là nulle hypocrisie et un Ave Maria absout le coupable et l'auditoire, car tous s'avouant les frères mêmes du meurtier, lui pardonnent le péché qu'ils auraient pu commettre. »

Reviendrons-nous à cette clémence ? Tout au plus le peut-on espérer. Mais croyez après cela au progrès humain.

Les *Douze petits nocturnes* de M. Ruyters contiennent de beaux vers :

*Penchez-vous avec moi. N'ayez peur. Je vous tiens.
Et voyez devant vous sur le flot qui s'étale
nos reflets se dresser comme en un miroir pâle.
Tenez ! Je vois vos yeux et vous voyez les miens !*

Sans doute, on peut trouver à ce quatrain de l'inexpérience encore. Tant mieux diront d'aucuns, nous nous méfions des œuvres de début ayant déjà l'air d'être parfaites. M. Ruyters s'est écouté, il a tâché de se traduire, et, s'il n'y a pas toujours réussi, il fut sincère — ce qui est beaucoup. Cependant ceci nous surprend qu'il ait laissé subsister telles vulgarités, qui, s'il les rencontrait chez les poètes qu'il aime, le feraient certainement bondir :

Et prenez garde aussi de vous tremper les pieds !

A notre avis, les poèmes en prose qui servent à cette plaquette d'introduction et de postface sont de beaucoup supérieurs aux autres pages du recueil. Mais dire recueil, c'est mal dire. Les *Douze petits nocturnes* se complètent l'un l'autre et le « maiden book » de M. Ruyters a l'unité qui sied.

La chambre blanche de M. Henry Bataille est une œuvre de réel talent et de belle originalité. Les voix qui doucement se plaignent ou pointent au tournant des strophes la gamme fleurie de leurs vaillances, quoiqu'on les reconnaisse, ont un je ne sais quoi d'inouï. Avec ce rien de mélancolie des cœurs qui n'ont pas encore tout à fait cessé de battre à de purs émois, elles disent la

sérénité rose et blonde des minutes lointaines, celles qui précèdent l'affreux voyage de la vie...

« Les doux mots que morte et passée » dit le vers initial du poème XVII. M. Bataille est pourtant de ceux pour qui rien ne passe ni ne meurt complètement. Il sait que « le souvenir est toujours fidèlement à sa place ». Le parfum des beaux soirs d'autrefois, des jours de plein soleil, des nuits musicales de Mai, des matins d'enfance où, dans *la chambre blanche*, glissent des pas de mère, ces pages d'inspiration fraîche et belle semblent le perpétuer. Et comme M. Bataille a profondément compris la vie muette, l'âme silencieuse des choses !

Les actes II et IV du *César Ante-Christ* de M. Jarry ont la même obscurité que maintes pages des *Minutes de Sable Mémorial*. Nous nous en plaignons un peu en reconnaissant volontiers que, sous cette étrangeté voulue, se découvre un vrai tempérament d'artiste. Les autres parties du drame, beaucoup plus lucides d'ailleurs, suffiraient à le prouver. Ces scènes, en apparence légendaires et chimériques, nous semblèrent d'une réalité plus proche de nous qu'on ne le voudra croire. Sous leurs dehors de fantoches, les personnages qui nouent et dénouent l'action sont singulièrement vivants. Le père Ubu, vaniteux, rapace et couard à l'excès, pourrait symboliser la bonne moyenne de l'esprit contemporain, lequel ne date ni d'hier, ni d'avant-hier. « Le mauvais droit, dit-il, ne vaut-il pas le bon ? »

M. Jarry n'a vraisemblablement pas voulu écrire une œuvre destinée à la représentation. Cependant on y découvre de belles qualités scéniques et cela fait regretter davantage que ce drame soit si peu abordable à certains endroits.

Belle édition, curieux frontispice, nombreuses gravures sur bois.

DENIS LALIEUX.

TABLETTES

Une perte sérieuse vient d'éprouver la littérature belge : M. Francis Nautet est décédé à Bruxelles dans les premiers jours du mois.

La Rédaction du *Réveil* présente à la famille ses sincères compliments de condoléance.

MM. Stuart Merrill, Georges Rodenbach, Albert Saint-Paul et Francis Vielé-Griffin feront dorénavant partie du Comité de Rédaction du *Réveil*.

La Plume, pour la grande satisfaction des collectionneurs de petits papiers, rassemble l'iconographie de Verlaine et d'autres incidents.

On y lira quelques-unes des réponses à cette question : le successeur de Verlaine dans l'admiration des jeunes ?

— Sur Verlaine, encore, la belle conférence de Laurent Tailhade, *Revue rouge*.

— Au *Mercury*, la fin de l'*Essai sur Jules Laforgue* de Camille Mauclair et *Les mystiques dans la littérature présente*, de Victor Charbonnel où des aperçus très justes.

Revue blanche 13 Mars. Inédits de Laforgue, impressions d'art plastique et pictural. Etude sur M^{me} Berthe Morisot par M. Thadée Natanson.

* * *

— De *la Jeune Belgique*, 22 février : « Aujourd'hui nos écrivains sont si pauvres d'idées et de métaphores... » Plus loin : « Tu la connais, la tirade (des revues jeunes); elle est ordinairement accompagnée d'une danse de Saint-Guy de métaphores qui se bousculent... »

— A l'opposite, *la Jeune* relève non sans raison — mais de quelle manière! — cette phrase de l'*Art Jeune* : « Stéphane Mallarmé fut nommé, à tort semble-t-il, car, malgré la splendeur pure de ses poèmes, son bagage littéraire est vraiment trop mince. »

Il s'agit de l'élection proposée par *la Plume* et dont il a été question ci-dessus. Parler ainsi, c'est suivre l'exemple des mauvais critiques qui s'élevèrent contre l'admission de M. de Hérédia à l'Académie française sous prétexte qu'il n'avait publié qu'un seul livre. Voyons, les jeunes, le talent ne se mesure pas à l'aune et le poids d'une œuvre n'ajoute rien à sa valeur.

Bienvenue au *Livre d'Art*, revue mensuelle, qui vient de paraître. Programme identique à celui de l'*Epreuve*, pour la partie artistique; en ce qui concerne la partie littéraire cette déclaration : « Quelle que soit notre admiration pour nos aînés, nous devons nous libérer le plus possible de leur action, de manière à conserver la nôtre intacte. »

Au sommaire du premier numéro : de très beaux vers de MM. Charles-Henry Hirsch, Francis Jammes, Henry Bataille, Léon-Paul Fargue, André Lebey, Edmond Pilon. Des *Ballades de l'Orage*, de M. Paul Fort — très personnelles, comme toujours. Et encore, signé Jean de Tinan, cet *Avant-propos d'un essai sur Cléo de Mérode considérée comme symbole populaire*, qui nous promet un vrai régal.

Quatre bois illustrent ce numéro. Au *Héros* de M. G. d'Espagnat et au *Profil de Femme* de M. Dumont vont nos préférences.

Un nouveau confrère encore : *L'Effort*, paraît à Toulouse, deux mots d'ordre : décentralisation [il peut être une littérature locale : l'on a toujours *autour de soi* de nouveaux besoins d'art à satisfaire] et « la littérature contemporaine n'a rien produit de très beau... elle a placé entre les mains des artistes qui se lèvent de merveilleux procédés. C'est à eux de se montrer dignes de s'en servir ». Ces *jeunes* semblent bien sceptiques.

L'Effort s'annonce par une affiche signée Demeure de Beaumont. C'est étonnant ce qu'elle ressemble à celle de M. H. Meunier pour les Concerts Ysaïe. —

Fin Mars paraîtra à Paris sous ce titre *Le Centaure* un recueil trimestriel de littérature et d'Art. *Le Centaure* publiera des estampes originales hors texte, eaux fortes, lithographies, bois et des reproductions artistiques. (Edition ordinaire 20 francs l'an.)

Au sommaire du premier volume (100 pages au moins) MM. Pierre Louÿs, Henri de Régnier, André Lebey, André Gide, A. F. Herold, Jean de Tinan, Henri Albert. Pour la partie graphique, Jacques E. Blanche, Félicien Rops, Fantin Latour notamment.

Le Centaure est assuré d'avance de tout le succès que nous lui souhaitons.

Toujours intéressante la revue de folklore *Wallonia* que dirige à Liège M. Oscar Colson. Remarqué au sommaire de Mars quatre jolies « Chansons d'Amour. »

A signaler encore de *Vlaamsche School* qui paraît mensuellement chez Buschmann, l'imprimeur anversoïis dont les éditions sont de petites merveilles typographiques. Au sommaire de Février intéressants articles de Max Roose — sur l'école hollandaise — et de Pol de Mont sur Philippe Zilcken, le talentueux aquafortiste néerlandais.

Deux excellentes planches (Hobbema et Albert Cuyp) enrichissent ce fascicule où — de *Vlaamsche School* réservant une place aux lettres françaises — M. Gustave Soulier est pris à partie à propos d'un article concernant notre collaborateur Francis Viel-Griffin.

Vient de paraître : *Colloque sentimental* de Paul Verlaine, glose pour piano par Gabriel Fabre.

En lisant la poésie de Verlaine, le musicien rêva de spectres du temps jadis qui viendraient deviser du passé sous les charmilles d'un ancien parc. C'est sous cette impression que se déroulèrent les phrases mélancoliques de son exquise élégie. Puis, sans doute, son morceau achevé, il vit que son rêve avait comme pétri sa musique jusqu'à faire des diverses phrases comme les réponses d'un dialogue. Et il encadra son œuvre des distiques de Verlaine pour rappeler sous quelle impression son œuvre lui était née. Mais il eut soin de supprimer le dialogue du poète pour montrer que ce n'est pas ce dialogue tel quel qu'il a voulu traduire.

Ce qui fait le mérite de cette pièce, ornée d'une merveilleuse couverture de A. Lepère, c'est, avant tout, sa bonne contexture musicale.

À *La Libre Esthétique* conférences de MM. Mauclair et Paul Gerardy. Cette dernière sur Stefan George et la jeune Allemagne. M. Mauclair a parlé de *La Tradition et la Mode en Art*. « La tradition en art, c'est l'indépendance, la mode en art, c'est la soumission au goût public. Pour l'artiste, la mode véritable, c'est soi-même... Les artistes sont à la fois, depuis l'origine du monde pensant, les conducteurs et les condamnateurs de l'époque moyenne. Leur tradition ne gît que là... On sent vraiment que l'art n'a jamais eu qu'une époque et n'en aura jamais qu'une, pour laquelle il n'existe qu'une mesure, qui est la vie. »

L'Art Jeune a publié un numéro spécial comprenant les discours prononcés au Banquet Verhaeren ainsi que les noms des souscripteurs à ce banquet. Cette nomenclature était-elle indispensable? Nous n'avons pas à le discuter. Mais on a cru devoir indiquer, pour les littérateurs, la revue à laquelle ils appar-

tiennent ou sont sensés tout d'abord appartenir et à ce propos nous nous permettons de protester. Nos lecteurs savent si d'ordinaire nous répugnons aux questions de boutique. Cependant nous ferons remarquer à ceux qui ont cuisiné la fameuse liste — et qui étaient bien situés pour ne rien ignorer — que MM. Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Knopff, Grégoire Le Roy, Henry Maubel, Albert Mockel et James Van Drunen notamment (ont pertie du Comité du *Réveil*. Nous nous permettons de relever que M. Macterlinck, avant de figurer à la manchette du *Coq Rouge*, où jamais une ligne n'a paru sous sa signature (ceci n'est qu'une simple constatation), faisait partie lui aussi du Comité du *Réveil*, qu'il a maintes fois honoré de sa collaboration et auquel il reste tout dévoué.

Au moment de mettre sous pressé nous apprenons le mariage de notre collaborateur et ami Georges Dwelshauwers avec M^{lle} Marie Mulle. Nous prions les jeunes époux d'agrèer l'expression de nos meilleurs vœux.

E. L. INCOG.



COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3.00**

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2.00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	Gnuse, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	Heymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo
—	Hosté, rue des Champs.	Littauer, Odeonsplatz.
LIÈGE :		
MALINES :		
PARIS :		
LYON :		
MUNICH :		

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPERIAL

DOUVRES

QUAI DE L'AMIRAUTÉ

DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES ET FILS

FAIENCES ARTISTIQUES

à

MONT-ST-AMAND

LEZ-GAND

VIENNENT DE PARAÎTRE

AU MERCURE DE FRANCE

15, rue de l'Eschaudé St-Germain, à Paris

Emile Verhaeren : *Poèmes (Les Bords de la Route, les Flamandes, les Moines)*

Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des Humbles.*

Henri De Régnier : *Poèmes 1887-92. (Poèmes anciens et romanesques, Tel qu'en Songe.*

Francis Vielé-Griffin : *Poèmes et Poésies. (Cueille d'Avril, foies, les Cygnes, Fleurs du chemin et Chansons de la Route, la Chevauchée d'Yeldis).*

LA REVUE BLANCHE

BI - MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : **ALEX. NATANSON**

Direction et rédaction : **1, RUE LAFFITE, PARIS.**

UN NUMÉRO : FR. 0.60

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex-numérotés, un an : 25 francs

Edition ordinaire : France 12 francs — Union postale : 15 francs

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique (CHARPENTIER et FASQUELLE éditeurs).

Belle Jardinière

MARCHÉ aux GRAINS, 3, GAND

AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants

Genre grand tailleur

Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE

GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

AVRIL 1896

N° 28 (Nouv. série)

SOMMAIRE

L'Art social et la Beauté	<i>Léon Paschal</i>
Chant au Crépuscule	<i>Paul Souchon</i>
Inquiétude	<i>Ch. van Lerberghe</i>
Conseil	<i>André Lebey</i>
Les Yeux	<i>Rodrigue Sérasquier</i>
Fragments d'Eglogues	<i>Emm. Delbousquet</i>
La Maison d'Exil	<i>Edmond Pilon</i>
Sang Finnois (de J. Lie, trad. par)	<i>G. Khnopff</i>
Au Printemps	<i>Georges Marlow</i>
L'Aumône Refusée	<i>Edouard Ducôté</i>
Fin d'Automne	<i>Lucien de Busscher</i>
Les Jeux	<i>Richard Ledent</i>
Ballades de la Mer	<i>Paul Fort</i>
Lettre de Paris	<i>Remy de Gourmont</i>
Courrier d'Espagne	<i>Marius André</i>
Les Expositions	<i>S. Hixé</i>
Musique Belge	<i>Justin Modérant</i>
Chronique Littéraire	<i>Albert Arnay</i>
Id. id.	<i>Denis Lalieux</i>
Memorandum	<i>Math. Robert</i>

Ornements de Ch. Doudelet

Ce numéro : fr. 0.50

6^e ANNÉE

TOME VII

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Paul Arden, Albert Arnay, Florent Bos-
saerts, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet,
Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman,
Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers,
Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart,
Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert
Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Louis
Hirsche, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalieux,
Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire
Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marqués,
Henry Meubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie,
Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond
Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane
Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Fernand Roussel,
Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluyts, Arthur
Souchor, Maurice Vandermeylen, James Van Drunen, Émile
Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe,
Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires — la
revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinc-
tion de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au
Directeur : 64 rue Kessels Bruxelles

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vande-
rmeylen Avenue de l'Hippodrome n° 30 Bruxelles.



L'ART SOCIAL ET LA BEAUTÉ.

L'étude de l'art, faite en envisageant celui-ci seulement dans sa fonction civilisatrice, a donné naissance à un certain nombre d'erreurs. Elles viennent toutes d'avoir méconnu qu'une œuvre existe et subsiste non *parcequ'*elle concourt au progrès mais uniquement *parcequ'*elle est belle. Cette erreur devient une réelle hérésie chez ceux qui, renchérisant encore, pervertissent l'art par des vues plus étroites et restreignent le sens de *fonction sociale* en celui de *mission socialiste*. D'autres enfin nient à l'art toute importance et, en le rabaissant au rang d'un jeu, prédisent sa décadence. En présence de ces vues contraires et fausses il naît un désarroi et de l'inquiétude dans l'esprit des artistes qui, par une recherche consciencieuse, tentent de connaître la portée et la raison de leur travail.

Ces vues fausses sont issues du positivisme ; son fondateur, Auguste Comte, n'a réservé dans sa classification des sciences aucune place à l'étude de la beauté. Il confond la psychologie avec l'analyse purement anatomique du cerveau ; or l'œuvre littéraire, comme l'a

justement dit M. Ribot, est un document de psychologie générale et c'est de ce caractère que résulte la beauté. En dédaignant cette dernière et en réservant l'étude de l'œuvre d'art d'une part à la sociologie et de l'autre à la biologie, le positivisme n'a pu atteindre qu'à des vérités incomplètes et dangereuses. Au déclin de sa vie. Auguste Comte, obéissant à des tendances spiritualistes envisagea l'art d'une façon toute sentimentale. Il instaura le culte de l'humanité dont il se déclara le prêtre et dont les hommes illustres, poètes et savants, furent les saints ou, ainsi qu'il les nomme, « les types subjectifs ». Mais, malgré l'admiration qu'il témoigne aux écrivains du passé, il ne leur réserve pas moins un rôle servile. Il doivent faire, selon lui, prévaloir l'idéalité sur le réel ; leurs œuvres sont destinées aux masses et voici comment il les apprécie : « les chefs d'œuvre, dit-il, malgré leur mérite n'excitent que des impressions générales inhérentes aux lois de la nature humaine, il en résulte une *influence* trop abstraite et par suite peu populaire. » Mais faut-il faire remarquer que le peuple eut toujours des chantres à sa taille et soumis à ses goûts ? Que demeure-t-il des triomphes de Mably et de Rétif de la Bretonne alors que Rousseau et Diderot étaient à peine connus des foules ? Pendant qu'Alfred de Vigny écrivait Chatterton, combien ont paru de vaudevilles oubliés ? Et si les masses préfèrent Xavier de Montépin aux Goncourt ce n'est pas à ces derniers qu'en revient le reproche.

Une erreur plus grande consiste à indiquer à l'art une *mission*, et, confondant l'avenir du monde avec la fortune d'un parti, à donner à cette mission des visées particulières. Le mot « mission » substitué à celui de « fonction » prouve à lui seul le défaut de ceux qui en

usent. M. Hector Denis, dans un discours remarquable par l'ampleur des vues, parla de la « mission de la philosophie positive ». Ce mot « mission » suppose qu'un être régissant l'univers ait désigné un but auquel l'homme doit atteindre. Or le positivisme nie dans l'histoire l'intrusion d'un être qui prévoit ses vicissitudes et d'autre part repousse toute idée de cause finale. Les positivistes nous offrent un idéal jamais obtenu qui sans cesse se dérobe. Il ne s'agit plus d'un stade suprême auquel l'humanité doit parvenir mais de la botte de foin que le paysan tend au devant des naseaux de son âne et que ce dernier poursuit sans pouvoir y mordre. Le progrès est régi d'ailleurs par des lois fatales et nait de facteurs si nombreux et si complexes que ni l'art ni la philosophie ne le peuvent hâter ni retarder dans sa marche. Des tentatives à cet effet seraient aussi vaines que si quelqu'un s'avisait de fouetter la terre pour la faire plus rapidement tourner. Nous n'avons parlé du discours de M. Hector Denis que parcequ'il procurait les arguments que nous tenions à faire valoir. L'œuvre d'art n'a pas de mission. Au surplus en admettant qu'en cette mission résidât sa raison d'être, par quel privilège l'œuvre subsisterait-elle à l'heure où son rôle serait révolu ? Si le roman réaliste ne sert qu'à renverser la classe bourgeoise dont il détruit le prestige, il tombera lui même dans le néant à l'avènement de la classe nouvelle. Réserver à ses œuvres une pareille destinée répugne au poète dont l'orgueil se complait en des visées lointaines et veut revêtir ses rêves d'une éternelle magnificence.

Une troisième école, étudiant uniquement les éléments inférieurs ou physiologiques qui servent à nous émouvoir mais déniait à l'œuvre elle-même toute importance

sociale, ne voit en l'art qu'un jeu tendant à procurer à l'homme du plaisir ou du déplaisir. Ces sensations sont régies par certaines lois qui seraient les seules lois esthétiques. Des savants comme M. Spencer et Grant Allen recherchent l'origine de ces lois dans l'évolution. Mais si l'art est un divertissement ne pouvant plaire qu'aux esprits puérils, il se trouve à la veille de sa décadence. M. Nordau a exprimé cette conjecture dans ses deux volumes sur la dégénérescence ; mais il le fit avec une telle maladresse et une telle grossièreté de manière à compromettre cette opinion plus que ne la compromet l'admirable livre : *Problèmes d'esthétique contemporaine* que Guyau écrivit contre elle.

L'œuvre d'art se constitue de beauté et rien que d'elle. Si un homme d'un caractère combatif, désireux du triomphe de ses idées, tente de créer en leur faveur une œuvre d'art, il est sans conteste que la beauté asservie à un but étranger à elle-même sera pervertie en son essence ; c'est à dire qu'il n'existera plus de beauté aucune.

La beauté n'est pas une idée platonicienne, immuable. Elle résulte de l'effet produit sur notre intelligence entière par la vérité et l'harmonie. Le théâtre d'Eschyle est vrai, et, bien que différente, la divine comédie de Dante n'est pas moins vraie. Vinci poursuivait cette vérité quand, pour sa fresque de la Cène, il recherchait parmi les portefaix la figure de son Judas. Vouloir peindre le monde en partant d'une idée préconçue est une manière certaine de l'envisager faussement et l'artiste qui s'abandonne à cette velléité tombe dans la même erreur que celui qui travaille pour plaire aux préjugés d'un public,

L'harmonie réside dans l'égal importance donnée aux

divers éléments qui entrent dans l'œuvre. Non seulement toute l'intelligence doit être émue mais encore chacune de ses facultés doit l'être dans une exacte mesure (*). L'harmonie doit exister entre les parties de l'œuvre et dans les rapports des personnages entr'eux mais là elle se confond avec la symétrie et la vérité. Pour se convaincre d'une manière négative de l'importance de l'harmonie il convient de lire l'immense roman des *Misérables*. Le père Gillenormand est l'ancien régime, le colonel Pontmartin, l'ère napoléonienne et Marius, le parti libéral de la restauration; tous trois par leur caractère et leur situation personnifient ces périodes politiques. Bien que nous n'ayons vu dire la chose nulle part il nous paraît certain que Victor Hugo donna à ces protagonistes le sens que nous prêtons. Mais dès lors que représentent Valjean, Cossette, Javert et Thénardier? Les relations de ces personnages avec les précédents concordent-elles avec les rapports des idées qu'ils symbolisent? A ces défauts se joint la disparate des chapitres, les uns aux allures tantôt épiques, tantôt exquises, les autres paraissant être empruntés aux *Mystères de Paris* d'Eugène Sue. Enfin des soucis sociaux firent écrire dans le corps du roman des dissertations politiques fausses ou erronnées, telles celle sur Louis Philippe et celle sur le socialisme. Un second exemple nous prouvera encore que toute préoccupation étrangère rend l'œuvre d'art caduque. Nous comparons dans la *Fin de Satan* la dernière partie au reste du poème.

(*) Selon notre pensée le mot *harmonie* résume ce que M. Wundt dit des sentiments esthétiques supérieurs (Éléments de psychophysique. 2 vol. p. 377.)

Caïn, Nemrod, le Christ, Judas et Barrabas vivent ; leurs passions, leurs blasphèmes, les tourments de leur orgueil réveillent dans notre âme des émois et nous frémissons des mêmes sentiments que les leurs. Mais quand tout-à-coup, au dénouement de cette épopée du mal qui mit sous nos yeux la destinée du monde depuis ses origines, nous voyons apparaître l'ange liberté et le poète, épris d'un grand zèle libéral, nous offrir la révolution de 89 comme l'achèvement des longues vicissitudes du passé, notre esprit se révolte et s'irrite. Au surplus les allégories qui interviennent, froides et factices, nous ramènent à la *Henriade* de Voltaire.

La critique de ces deux œuvres montre que si le poète s'inquiète d'autre chose que de la beauté celle-ci est corrompue et détruite. Il trouve dans les tendances de son génie, sans que celui-ci doive obéir à autre chose qu'à lui même, la vraie route. Il y a plus de vérité et de sagesse dans la *Correspondance* de Flaubert que dans les ouvrages prônant un art social ou autre. Non que ces derniers soient méprisables mais, dans la vaste synthèse des sciences qui s'élabore et qui aujourd'hui est encore imparfaite, l'art n'a été l'objet que d'étude partielles. A part un chapitre de Wundt nul n'a envisagé l'ensemble des éléments qui forment la beauté. Quelques uns se sont prévalu de ces vérités restreintes pour les ériger en dogmes. Or ce dernier genre d'erreur est le plus dangereux parceque la part de justesse qui y est contenue dissimule la part de fausseté sous son prestige.

LÉON PASCHAL.

CHANT AU CRÉPUSCULE

*L'automne qui dormait dans les bras de l'été
Vient préparer la voie à l'hiver sans retour
Car nous n'avons pas su garder la pureté
Ni le désir silencieux du simple amour.*

*Enfants divins blessés par l'amère tristesse
D'un ciel qui se dépeuple au loin de ses rayons
Nous refusons à la campagne la caresse
De notre chair fuyante et légère aux gazons.*

*Et la mer qui jetait ses sables scintillants
Et nous parlait avec ses conques et ses brises
Gonfle l'humidité tremblante de ses flancs
Où nos âmes s'étaient dans leurs rêves assises.*

*Le monde offert longtemps à nos regards mortels
Dans la naïveté suave du matin
Fette encore en nos chants de douloureux appels
Mais voici que l'écho, reflet des voix, s'éteint.*

*Les ramiers ont cessé de frôler nos épaules,
La nuit croît aux chemins mystérieux des cœurs,
Avec la foule qui se hâte des paroles
Nous rejoindrons bientôt l'ombre pure des fleurs.*

PAUL SOUCHON.

1893.

INQUIÉTUDE

*Vers mon rêve tu m'as conduite
Et me voici dans son chemin;
Je n'ai qu'à tendre un peu la main,
Mais mon âme tremble et j'hésite.*

*Je marche sous des voiles bleus,
Sur ma tête des roses pendent;
Je sais que des anges m'attendent,
Je n'ose pas lever les yeux.*

*Le baiser du soleil m'effleure,
Sous mes paupières je le vois.
La mer chante tout près de moi.
Je ne sais pas pourquoi je pleure.*

*Bel Amour, qui viens m'accueillir,
Laisse-moi retourner dans l'ombre
De mes jardins tristes et sombres,
Où je naquis et veux mourir.*

*Là, dans le silence, persiste
Le rêve que je sus aimer.
Bonheur, laisse-moi ignorer
Que jusqu'à ce jour je fus triste.*

*Ecarte ta face et tes bras
De ma face, Enfant de l'aurore,
Et que mon âme ignore encore
Que je ne te ressemble pas.*

CH. VAN LERBERGHE.

CONSEIL

à André Fontainas.

*La vie a trop de fleurs pour que tu ne les cueilles
Et si la route est dure hélas ! à ton espoir
Ecoute le vent doux qui chante dans les feuilles
Comme un bruit de baisers vibrant au fond du soir.*

*Ne sois pas seul mais sois celui qui pour son deuil
Respire les parfums, et ne crains pas de boire
L'eau de la source, ni de répondre à l'accueil
De celles dont l'étreinte apaise la nuit noire.*

*Que la sagesse marche auprès de ton amour
Comme une sœur qui veille et prépare le jour
Où l'on s'en reviendra vieux vers ta solitude ;*

*Mais si le ciel descend où perdre ton ennui
Ne crains pas de mourir de ce qu'il dit trop lui :
L'avenir ne vaut pas toute notre inquiétude.*

ANDRÉ LEBEY.

DES

« CAHIERS D'UN CARABIN »

LES YEUX

Pour Albert Arnay

Frileusement emmitouffé dans son pardessus à taille, avec son foulard de soie et son éternel chapeau haut-de-forme, les mains dans les poches et un cigare aux lèvres, Michel descendait à petits pas la rue en pente, pleine de brouillard où les réverbères papillotaient encore à cette heure matinale. Des charrettes de laitières et de maraîchers, seules, roulaient en tressautant, traînées par des chiens haletants; et de rares passants — employés, ouvrières — glissaient le long des maisons closes. Une petite place s'étendait, déserte; Michel en traversa le pavé boueux et gluant, puis enfila une ruelle, où sommeillaient des bouges à soldats et qui dévalait rapidement vers un pont blanc de givre. Son pas sourd fit vibrer les garde-fous rouillés, et il s'arrêta à contempler les bateaux pansus, les arbres dépouillés des rives, et les jardins en étages, avec leurs pavillons coquets et leurs blanches balustrades, qui se renversaient dans la rivière calme. — comme un paysage à l'aquarelle, tremblotant et léger. Il longea les maisons du boulevard et s'engagea dans l'avenue de l'hôpital, où

de grands peupliers sveltes jaillissaient en gerbes de branches fines vers le ciel bleuissant. A droite, le jardin des aveugles, où, dans les lierres pépiaient des moineaux ; à gauche, un potager avec des carrés de poireaux et de choux saupoudrés de givre. Sur les hauteurs prochaines le soleil rouge se levait derrière le dôme d'une église tandis que pâlissaient les dernières étoiles, et, au fond de la drève, l'hôpital projetait à travers les ogives de ses fenêtres la lumière livide et dure des becs à incandescence.

Michel contourna la vasque moussue où le jet d'eau et les poissons dormaient. La porte de chêne plaquée de ferrures s'ouvrit devant lui. Il enfila les corridors éclairés qui se perdaient au loin dans le noir et déboucha dans un couloir étroit, sous une charpente élancée, hardie, semblable à la carène d'un immense vaisseau qu'on aurait renversée sur de hautes murailles. C'était le toit d'une chapelle, seul reste de l'ancienne léproserie, qu'on avait divisée par des cloisons de torchis peu élevées. Devant lui, au bout du couloir central, peint à la fresque au-dessus de la porte béante, un Christ jauni au milieu de nuages gris, sa croix plantée dans l'herbe d'un vert crû, étendait ses maigres bras dans la pénombre ; à l'extrémité opposée, un Saint de marbre, debout dans sa niche de granit, entre deux fenêtres rondes aux petits carreaux violets, jaunes, rouges et verts, qui s'allumaient aux premières clartés de l'aube. De chaque côté, deux portes numérotées, closes. Malgré la hauteur du bâtiment, l'atmosphère était tiède, viciée écœurante, tout un monde de malades souffrant sous cette voûte, derrière ces petites murailles blanches.

Michel entra dans la première salle, pendit son pardessus et son chapeau à une patère, et commença la

visite des malades : des femmes de tout âge, les unes encore gamines et rieuses, les autres séniles, décrépites par une vie de maternité et de misère, couchées avec des visages de souffrantes, assises dans leur lit, ou levées et s'occupant à de menus ouvrages. Il allait de l'une à l'autre, prenant des notes, les interrogeant, leur donnant des conseils, les consolant. Une cinquantaine de lits de fer s'alignaient aux deux côtés de la salle, recouverts de courtpointes rosâtres. Sur les planchettes des lits, sur les tables de nuit, partout, des verres de lait, de vin, et des bouteilles de médicaments de couleurs diverses. Deux poêles ronflaient dans la salle, autour desquels faisaient cercle les convalescentes en jupe noire et corsage rouge à pois. Une religieuse entra ; Michel se retourna au tintement du trousseau de clefs qui pendait à sa ceinture. Ils échangèrent quelques mots à voix basse, et le carabin se dirigea vers un lit occupé par une nouvelle venue de la veille au soir...

Il reconnut tout de suite le regard qu'elle fixait sur lui dans l'ombre, et s'arrêta, interdit...

*
* *

C'était, — toute une histoire ! — la petite ouvrière, — tailleuse, modiste, il ne savait, — que chaque matin, depuis des mois, il rencontrait sur le chemin de l'hôpital, encore presque une enfant, joliment pâle, aux cheveux noirs et aux yeux profonds, coquettement vêtue toujours avec sa jupe à galons et ses souliers à boucles. Elle le poursuivait sans cesse d'un regard de prière, de supplication, où à la fin s'était mêlée une expression de reproche, peut-être de méchanceté haineuse.

C'avaient été, d'abord, des œillades et des sourires, puis des frôlements, et, — la jeune fille se sentant éperdûment éprise du joli garçon qui la dédaignait, — des lettres et des démarches.

Michel, avec ses goûts d'ermite, ne voulant point s'attacher, n'avait pas répondu à ces gentillesses. Son bonheur, en dehors de l'hôpital, était de vivre seul, enfermé dans sa chambre parmi ses livres familiers empilés sur sa vaste table, autour de la lampe, pour certains jours, par raffinement d'ascétisme peut-être, laisser la bête se ruer tumultueusement à tous ses instincts, plus libre après, et plus fort, fier de la pouvoir ressaisir au moment précis où sa volonté se levait. Il n'entendait pas sacrifier à une maîtresse les soirées qu'il consacrait depuis longtemps à ses lectures, et à ses travaux d'écrivain, qui lui procuraient ses meilleures joies. Casanier et douillet, il préférait aussi la douce chaleur de son petit home où s'éternise le ronron du chat immobile, tandis que la fumée bleue dort dans l'ombre ou s'éclaire en passant sous l'abat-jour qui fait ruisseler la lumière sur les papiers épars.

Jadis, jeune étudiant, il avait eu plus d'une aventure; mais il était absolument lassé de cette vie inutile et vaine, ne laissant que des déceptions et des déboires, et profanant le calme nécessaire à l'âme qui se regarde et s'écoute. Enfin, il y avait chez lui l'indifférence de la plupart des carabins pour les femmes qu'ils n'aiment pas d'amour réel et qui, avec des petites idées trop brèves, sans même de mots pour les dire, n'ont que leur extérieurement beauté. Accoutumés à un désillusionnant contact quotidien avec elles ils en arrivent à ne les plus considérer que comme des êtres quelconques, anonymes, dont ils analysent les formes, les mouvements, la vie

végétative, psychique et morale même, avec leurs troubles, leurs perversions et leurs faiblesses. Ce sont pour eux des sujets d'éventuelle curiosité, simplement.

Dès le premier jour, Michel l'avait jugée phtisique, la petite ouvrière, à ses mains maigres, à ses joues creuses, à ses yeux aux éclats de porcelaine, cerclés de bistre ; et la crainte de la maladie — une crainte mêlée de pitié — ajoutée à celle de changer ses habitudes, et son indifférence aidant, il avait toujours paru ne pas apercevoir son sourire. Bientôt, il lut dans son regard, comme au miroir d'une eau profonde, tous les sentiments qui agitaient son cœur. Son âme de délicat s'en voulait même, par moments, à mesure qu'il voyait le mal progresser, de n'avoir pas satisfait le caprice de cette enfant qui avait si peu de temps à vivre encore. Comme cette idée s'intensifiait peu à peu, et que le regard noir devenait de plus en plus obsédant, Michel avait été sur le point, plusieurs fois, de céder à ces vagues remords ; mais une fausse honte le retenait : il ne voulait pas, vis-à-vis d'elle, paraître succomber après avoir lutté contre l'amour ; et pour lui-même, il ne voulait pas déroger à sa conduite première par indolence ou par faiblesse.

Céder, pourtant, l'eut rendu plus tranquille, car cette pensée lui revenait tous les matins, quand la petite passait comme un reproche ; et le regard noir le hantait parfois, le soir, quand il travaillait sous la lampe. Il voyait les yeux profonds qui le fixaient dans les coins d'ombre de la chambre, et, comme à travers une brume, sur le papier qu'il couvrait de son écriture serrée. Il les voyait dans l'obscurité des corridors, dans les regards des autres femmes, dans les étoiles, partout, toujours. Habitué aux spectacles les plus horribles sans jamais être

poursuivi par leur souvenir, il se sentait humilié à la fin d'avoir l'âme à ce point obsédée, dominée par ce regard et cette personnelle idée de reproche.. .

— Cela avait duré un an, et de jour en jour la petite, minée par la maladie, s'affaiblissait, maigrissait ; ses longs cheveux et ses grands yeux, seuls, restaient beaux. Michel, qui sentait bien qu'elle verrait à peine les fleurs prochaines, regrettait de ne plus guère pouvoir réparer, à présent, sa dureté première, de ne pouvoir plus donner à cette enfant l'illusion de se sentir, de se croire aimée. Et chaque jour il y songeait en se rendant à l'hôpital, chaque jour le même remords en lui s'éveillait

Un matin il ne la vit plus. Une semaine se passa. Michel crut qu'elle s'éteignait, pauvre petite lampe, dans sa chambrette claire, choyée par des sœurs aussi jolies qu'elle, jadis Il oublia peu à peu la gamine Et voici qu'il la retrouvait tout à coup, qui venait mourir, comme pour un châtiment, sous ses yeux, confiée à ses soins...

— Michel maîtrisa son émotion, s'approcha du lit et interrogea la malade : elle s'appelait Angèle. Pour l'ausculter, il devêtit un corps maigre, gracile et vierge, pauvre corps qui, autrefois joli, voulait se donner à lui, avant que la maladie l'eût ainsi vidé, dénudant presque le squelette, creusant les joues, cerclant les yeux, les sombres yeux fascinateurs. Michel craignait une défaillance ; ennuyé, pris d'une indisposition vague, il prescrivit le régime et le traitement à la religieuse qui vint rhabiller la jeune fille, acheva au plus vite le tour de la salle, et s'en alla.

L'agonie dura trois longs mois. Angèle n'eût de paroles amies pour aucune de ses compagnes de salle. Elle vivait avec ses pensées, farouche, toute seule en son coin, et répondait par mots brefs à la religieuse, aux médecins. Songeant éternellement, le regard perdu au loin, à travers les fenêtres, elle vit passer l'hiver, les toits blancs de neige ou frangés de stalactites de glace, les nuages fuyant au ciel, le parcimonieux soleil dorant parfois la cîme des peupliers, là-bas, longs squelettes courbés par le vent âpre, ou tendus, éperdument rigides, vers l'azur pâli, et les nuits claires par lesquelles la lune épanchait des coulées d'argent sur les tuiles et les ardoises, du haut du firmament où grelottaient des millions d'étoiles diamantées. Quand l'ombre envahissait la salle, et que les papillons jaunes des becs de gaz commençaient à voler au dessus de leurs tiges, elle se couchait, résignée, et, sans dormir, souvent, jusqu'au matin toussait, toussait, et la toux se répandait de proche en proche, comme une traînée, aux lits voisins, fêlant le silence où la religieuse de garde marmottait d'interminables prières.

Parfois, elle s'endormait vers le matin, et rêvait de Michel...

Ils se promenaient, enlacés, au bord de la Lys dont les eaux claires fleuries de nénuphars ont des frissons d'argent lorsque le vent d'Avril les frôle. Sous leurs pas s'inclinaient des campanules, des menthes et des trèfles d'eau, dans les prairies à perte de vue, piquées de marguerites, et où paissaient des vaches blanches, rousses, noires. Puis ils glissaient en une barque sous les saules, en faisant fuir des troupes de canards aux ailes moirées. Les carpes sautaient au soleil ou glissaient, avec des éclairs d'argent et d'or, en un long sillage d'émeraude ;

l'eau transparente était troublée, parfois, par le clapotis des avirons, qui s'égouttaient lorsque Michel, las de ramer, les tenait un moment au dessus des bordages, laissant aller la barque au fil de la rivière paresseuse.... Et c'étaient de bonnes haltes en un village silencieux, au pied de la petite église en pyramide entourée de maisonnettes roses à contre-vents verts, avec leurs jardins où les tournesols d'or et les roses trémières se penchent et rient par dessus les haies. Et sous les tonnelles de noisetiers, on mangeait en des assiettes à fleurs du jambon crû avec du pain de seigle, des tartines de cramique aux gros raisins, et des cerises rouges comme des lèvres, dont on se lançait les noyaux au visage, avec des fusées de rire clair... . Puis on rentrait en ville comme le crépuscule tombait, éployant ses mousselines au dessus de la rivière, dont l'eau sombre reflétait les splendeurs du couchant, la nuit souveraine, le deuil des arbres, un croissant de lune pâle, et l'argent des étoiles... Ou Michel faisait vibrer sur la mandoline des barcarolles nostalgiques, tandis que les vachers rassemblaient avec des cris mélancoliques leurs vaches éparses dans les prairies... Les bonnes parties qu'elle rêvait!...

Mais elle était réveillée brusquement par une quinte de toux, et, toute trempée de sueur, rappelée à la réalité impitoyable, elle sanglotait doucement sous ses draps, pour cacher ses peines aux étrangères qui l'entouraient.

Et quand Michel passait par la salle, pour la visite du matin, jusqu'à ce qu'il eût disparu, elle le suivait de son regard profond où se lisait plus de reproche et de haine, après la vision de ce bonheur qui lui était dû, pensait-elle, et qu'il ne lui avait pas permis de vivre Et le carabin que ses reproches intimes et les regards d'Angèle faisaient souffrir, lorsque, pendant la visite,

son chef de service s'approchait d'elle pour la réconforter, afin de ne pas rencontrer ses yeux ardents, évitait de la regarder, même en lui parlant. et se hâtait d'avoir terminé sa besogne, pour fuir, fuir cette fascination. Il marchait comme un éperdu à travers les corridors blancs, dans le verger, sans but, pour se calmer. Rentré chez lui, c'étaient, parfois, des luttes et des révoltes; il était furieux contre elle et contre lui-même, contre sa lâcheté et sa volonté défaillante.

Il en était venu à aimer la petite, ses cheveux de jais, et son corps frêle secoué par la toux inexorable, dont il eût pu retarder la ruine s'il l'avait recueillie, aimée et soignée plus tôt, comme un pauvre oiseau blessé, quand elle s'offrait avec le rire de toute sa jeunesse. Mais il haïssait ces yeux insondables, magnétiques, étoilés d'or mystérieux, devant lesquels il sentait son âme fondre, devenir comme une brume subtile qu'un léger vent disperserait aux quatre coins du ciel. Plus forts que lui, plus forts que sa volonté, ils étaient sa seule haine. Angèle était devenue double pour lui : le printemps maladif de son corps vierge, souriant encore, et les effrayantes fenêtres en deuil de son âme.

Dans ses promenades à la dérive, certains soirs, il cherchait, aux silhouettes des passantes, les courbes harmonieuses qu'il avait vues se dessiner, jadis, dans la marche et les mouvements d'Angèle. Quand il croyait retrouver une ligne aimée, il suivait la femme, inconsciemment, jusqu'à ce que la lumière éciatante d'une devanture le forçât à baisser le regard, ébloui; et les yeux haïs brillaient aussitôt dans l'ombre, multipliés à l'infini, comme un vol de papillons lumineux tourbillonnant en une ronde effrénée, aveuglante... Et il s'arrêtait, pâle d'angoisse...

Après la fin splénétique de l'hiver, en une suite de journées grises et d'éternelles pluies pleurant et dégoulinant le long des toits vers où montent les lierres, -- en une fuite de nuages lourds chassés par le vent, balançant avec de lugubres sifflements les peupliers là-bas, et rapportant des sons de cloches lointaines et graves, arriva le printemps, joyeux et doré. Comme les sèves montaient, Angèle éprouva un mieux factice : un peu de rougeur lui remonta aux joues. C'était la fièvre qui, avant la mort prochaine, semblait réveiller la vie en elle, et la faisait refleurir avec les arbres. Mais elle restait toujours triste et sombre. Ses sœurs jolies lui avaient apporté des jasmins, tout de suite fanés dans cette atmosphère morbide, fanés comme leur petite amitié un peu lasse et qu'effrayait toute cette mort.

Parfois on ouvrait les fenêtres, l'air tiède entrainait en souffles parfumés dans la salle, et Angèle contemplant l'azur, les gazons fleuris et les jeunes feuillages où gazouillaient les oiseaux. Et elle se faisait belle, arrangeait ses cheveux devant un petit miroir, à coups de doigts légers et rapides, sentant des coquetteries lui revenir tandis que le printemps fleurissait à nouveau la nature.

La fin fut rapide. Angèle toussait, toussait de plus en plus, Michel, pour étudier, comme il en avait le devoir, la marche des lésions, l'auscultait parfois, gauche, troublé, évitant de rencontrer son regard. Le chef de service, les religieuses, ses compagnes de salle, tous, voulaient la consoler, la choyer, pris d'une immense pitié à la voir brisée, par moments, par la toux, les frissons, les sanglots. Mais elle ne répondait plus à per-

sonne. Sans manger, — trop affaiblie pour supporter des aliments ou des drogues, — elle demeurait toute la journée, silencieuse, les yeux perdus au fond de l'azur. Le sang lui remontait aux pommettes et son regard, dans lequel elle paraissait épuiser toutes ses forces restantes, s'illuminait d'une flamme quand Michel entrait. Elle le rivait dans ses yeux à lui jusqu'à ce qu'il eût refermé la porte, puis elle retombait dans son apathie.

La fièvre dévorait son pauvre corps, et l'on étouffait dans la salle insuffisamment aérée. Baignée de sueur, Angèle demandait parfois à la religieuse un bassin d'eau fraîche; elle y plongeait ses mains décharnées, allongées, douloureuses et ses bras maigres, elle faisait ruisseler l'eau claire sur sa peau moite, brûlante, puis l'écoutait retomber goutte à goutte. en chantant, dans le bassin de cuivre jaune. Plusieurs fois par jour, ainsi, les yeux vagues, machinalement, elle arrosait ses doigts et ses bras d'eau pure dont la fraîcheur semblait la pénétrer jusqu'à l'âme...

Elle vit cependant plusieurs de ses compagnes s'en aller avant elle. On entourait leur lit de rideaux gris pendus à des tringles de fer; elle entendait râler pendant des heures interminables derrière la toile qu'écartait par moments la religieuse se glissant à pas furtifs auprès de la mourante. L'aumônier, avec le saint viatique, précédé d'une sœur portant un cierge et agitant une cloche, entrait pendant la nuit; des têtes effarées surgissaient de dessous les draps, les mains se joignaient inconscientes, le murmure des litanies arrivait de derrière les rideaux illuminés, puis l'aumônier s'en retournait en marmottant des prières, et tout rentrait dans l'ombre. La religieuse de garde veillait toute la nuit auprès de l'agonisante, et le matin deux infirmiers

emportaient sur un brancard le cadavre étiré dans son linceul — un billet, épinglé sur le drap blanc, se soulevant aux souffles de l'air.

* * *

Une après-midi, Michel était de garde et se promenait dans le verger sous les pommiers en fleurs, quand la cloche l'appela. La religieuse vint à sa rencontre dans le vestibule et lui dit qu'Angèle vomissait du sang à flots. Il courut et la trouva, affreusement pâle, les cheveux épars sur l'oreiller, la tête ballante, un peu d'écume rouge aux lèvres, presque sans pouls. Il l'examina, la soigna et demeura anxieux à son chevet, surveillant sa respiration et les battements de son cœur. Le soir vint, et la nuit interminable envahit le ciel qui se givra d'astres. Angèle ne reprit plus connaissance et s'éteignit doucement à l'aube, comme les oiseaux se réveillaient, ses yeux noirs affreusement ouverts et fixes. Michel les ferma en détournant la tête, et l'âme serrée. Puis, avec l'arrière pensée qu'il était enfin délivré de la fascination de ces yeux, et l'indifférence professionnelle peu à peu le reprenant, il s'éloigna en allumant une cigarette, par les corridors déserts.

* * *

Dans la salle d'autopsie, au milieu du silence glacial, le bruit à peine perceptible de l'eau qui s'égoutte et du gaz qui chante. Vêtu d'un long tablier noir, Michel, après avoir entre les seins rapidement incisé, détaché et rabattu la peau et les muscles, coupé les cartilages costaux et ouvert la poitrine, enleva les poumons jusqu'au larynx, et le cœur avec ses gros vaisseaux béants. Il les déposa sur le marbre et les arrosa d'un jet d'eau. Le sommet des poumons était creusé d'énormes cavernes

aux parois grises, vertes, bleues, gorgées de caillots. La rupture d'un vaisseau les avait emplies de sang, et alors Angèle était morte. Michel se lava les mains et se préparait à partir après cette constatation banale. Il s'essuyait lentement les doigts en regardant la morte. Une idée soudaine le fit pâlir : il s'avança, rejeta le linge qui couvrait la face du cadavre, écarta les paupières d'un des yeux, et saisissant son scalpel, il l'enfonça brusquement entre l'œil et l'orbite. L'acier crissa sur les os, et d'un geste circulaire, fébrilement, comme s'il eut obéi à un ordre impérieux, le carabin énucléa l'œil. Il fit ensuite sauter l'autre. Et il les posa tous deux sur la table devant lui, sous le jet du robinet et, longuement, accoudé au granit froid, il chercha à en voir le fond... Ils étaient là, ces yeux fascinateurs qui l'avaient rendu si humble ! Il était délivré de leur obsession, mais l'étonnement et l'effroi lui demeuraient au cœur de s'être senti sans force devant leur regard. A quoi avait tenu leur singulière puissance?... Michel ouvrit les prunelles qui fuyaient sous la lame : une masse gélatineuse et des enveloppes fortement pigmentées... Rien d'autre, rien de plus que dans les yeux — où jamais n'affleura une âme — d'un cadavre inconnu échoué là sur le marbre, — rien... que l'impérieux reflet — évanoui ! — de l'étrange petite âme qui s'était envolée à l'aube !...

Et stupide, il saisit les yeux blessés et les jeta dans un seau à créoline. Puis, posant un long baiser sur le front de la morte aux orbites vides, jetant son tablier au milieu de la salle, sans éteindre le gaz, affolé, il s'enfuit, en courant, à travers la nuit de mai toute embaumée de fleurs.

RODRIGUE SÉRASQUIER.

FRAGMENTS D'ÉGLOGUES

I

*... la paix du soir et les glaïeuls des pâles cœurs
et l'incertain murmure épars de ces fontaines...*

*dors, nul frisson n'effeuille encor les fleurs humides
qui neigent en l'émoi des vierges lys languides
dont l'âme monte avec l'encens de tes sourires ;
dors, nul frisson n'effeuille encor les fleurs humides
et l'eau dormante est pure et lisse d'une ride,*

*par les roseaux lascifs où baignent les clartés —
ton songe prolongé du son de leur voix pâle :*

*à ton éveil vers le soleil plus attristé,
je boirai le vin clair de ta lèvre royale.*

*Dors, nul frisson n'effeuille encor les fleurs humides
et l'eau dormante est lisse et pure d'une ride,
les glaïeuls chastes du sommeil des mortes eaux*

et tu suivras

*(ô yeux étonnés et limpides !)
les sites endormis parmi les clairs roseaux.*

(Elle s'endort)

O Songe !

*que je veillerai près de ta bouche,
épiant le fleurissement des pierreries
d'insectes ivres d'y vouloir puiser !*

calice

*de pourpe rose d'or, de mon baiser meurtrie,
encore empli du miel et des parfums !*

Délices

*d'où le vol attardé d'un rameau plein de roses
isolera le bruisser d'insectes roses.*

*Et sur la nudité, qui saigne, de tes seins
des roses d'écarlate et de pourpre en essaims
tombant, blessures où fleurit un sang de vierge
violant l'ombre d'or limpide de la berge....*

(Une pause)

*Quel soleil meurt, de sang, en les eaux argentées ?
Dormeuse, au saule en pleurs de lumière attristée !
dédias-tu ton rêve pur à mon seul rêve ?
et ce frisson qui, préludant, meurt à ta bouche
est il baiser ?...*

*à qui va-t-il, lèvre griève,
ton songe d'ombre et de soleil, vers quelle grève ?
(ô merveilleux sanglot du vierge amour farouche !*

(Elle s'éveille)

Tes yeux gardent l'effroi d'avoir miré du soir.

II

Le rire éincelant des perles sur les roses
C'est ton rire impudique et fier comme un défi ;

*Septembre a refleurì les vignes d'or et d'ambre
de fruits lourds aux joyaux égrenant sous les grappes
les colliers bleus en grains limpides qui s'écrasent
dans le sang bouillonnant des antiques pressoirs.*

*C'est, aux fins des coteaux, évanouis, Septembre !
sous la brume indécise en qui brûle le soir,
quand tout est d'or mourant, et la forêt et l'onde
et les feuilles que jette au fil du vent sonore
l'oubli des heures de l'avril jadis passé —
et qui n'aura pas vu au seuil de mon passé
la tristesse et l'émoi des automnes profondes.*

*Ceinte des pampres bleus où se riait l'aurore,
les lourds cheveux tressés de l'immortelle acanthe
je veux, au seuil de la forêt et du coteau
parmi les vieux saules penchés au bord des eaux
où baignent les grands ceps rebelles à leur tige,
évoquer pour mes yeux selon d'autres vertiges
le jeu divin des faunes souples, des bacchantes,
dont revit l'âme en nous, au décor d'alentour.*

*Et je serai le Dieu farouche dont l'amour
fera rugir des bois le silence accroupi
qui veille au seuil de la futaie où les épis
sont mêlés aux pourpris des pampres de nos vignes
et veux te voir, râlant vers le soleil qui meurt,
tes yeux brûlés du sang de l'ardente liqueur,
de ton nu-pied vermeil presser les grappes vides !*

EMMANUËL DELBOUSQUET.

LA MAISON D'EXIL

I

FIANÇAILLES

*De pipeau de pâtre en pipeau de pâtre
 A travers la verte vallée a volé
 Le gazouil joyeux de nos fiançailles
 Et de chaume à chaumine et de feu à foyer
 La promesse de nos fiançailles est proclamée,
 De chaumine en chaumine et d'âtre rose en âtre ;*

*Le soir devant la Bible les vieux en ont causé,
 Et, en citant souvent Agar, Rachel et Rébecca
 Ils ont parlé de cette couronne que tu as
 De par ta chevelure à ton front de fiancée
 Et de cette parure de perles qu'enfila
 De chaume en chaumine et de soir en soirée
 La cohorte amie des nains et des fées...*

*De margelle de puits à margelle de puits
 Les filles qui conduisent l'orgueil des troupeaux
 Ont répandu, heureuses, la nouvelle depuis
 Notre âtre, de plaine en plaine, de champeaux en
 Et des cortèges de danseuses et d'amis | champeaux ;
 S'apprêtent à célébrer déjà notre noce
 De flûte à flûte et de pipeau grêle à grêle pipeau...*

II

LE MYSTÈRE DE LA PRAIRIE....

*Le mystère de la prairie
 Et celui de la forêt
 L'un et l'autre nous convient
 Et l'un et l'autre nous égaient :
 L'écho de notre amour ce l'est
 Et celui de notre vie,
 Le murmure de la prairie
 Et la parole de la forêt...*

Cueillez les châtaignes aux châtaigniers !

*Ainsi qu'un bouleau blanc au bois
 Que le vent ferait pencher,
 Ton jeune corps élancé
 A la brise de ma voix
 Et au zéphyre de mes baisers
 Se ploie et plie enlacé...*

Cueillez les châtaignes aux châtaigniers !

*L'aubépine à peine éclose
 Souvre pour te parfumer :
 Ta main blanche de beauté,
 Tout automne et tout été
 Et toute aurore dans les roses,
 Pour se fleurir a saigné...*

Cueillez les châtaignes aux châtaigniers !

*Le parfum des acacias
 Ne le cherche, puisque tu l'as
 Dans l'odeur de tes cheveux
 Et puisque tu l'as dans tes yeux
 Le sourire des lilas
 Prends la sente et le sentier
 Et fait se courber tes bras
 Sous les cistes et les paniers...*

Cueillez les châtaignes aux châtaigniers !

*Les violettes vives aux bois vivront
 Pour parfumer tes pas dans l'herbe ;
 Les belles fraises, les fruits superbes
 A nos baisers se mêleront ;
 Et toute vendange et toute moisson
 Et toute glane et toute gerbe
 A ton passage s'épanouiront,
 Quand l'Automne suivra l'Été...*

Cueillez les châtaignes aux châtaigniers !

EDMOND PILON.



SANG FINNOIS.

Dans le Svartfjord, au nord de Senje, demeurait un garçon appelé Eilert. Ses voisins étaient des marins finnois et, parmi leurs enfants, il y avait une pâle petite fille, avec de longs cheveux noirs et de beaux grands yeux.

Ils habitaient derrière les rochers à l'autre versant du promontoire et vivaient de leur pêche, comme aussi les parents de Eilert. C'est pourquoi il n'y avait pas bonne entente entre les deux familles, car la station de pêche la plus voisine était des plus restreintes et chacune d'elles eut voulu y opérer seule.

Néanmoins — quoique ses parents en fussent extrêmement mécontents et le lui eussent même interdit — Eilert descendait régulièrement chez les Finnois. Ils avaient toujours d'étranges histoires à raconter et là il entendait parler des choses merveilleuses qui se retrouvent dans les replis des montagnes qui étaient le lieu d'origine de ses voisins et où habitaient, au temps jadis, les Rois des Finnois passés maîtres parmi les magiciens. Là, aussi, il entendait parler de tout ce qu'il y a sous les vagues, où les « Hommes de la mer » et les « Draugs » (*) exercent leur domination. Ces derniers ont un pouvoir malfaisant

(*) Les « Draugs » sont des démons particuliers à la Norvège du Nord; ils parcourent les mers sur des montés de bateaux.

et plus d'une fois Eilert sentit son sang se glacer dans ses veines au récit de leur méfaits. Les Draugs, disait-on, se montrent sur le rivage, dans la clarté de la lune, aux endroits couverts de varech ; ils ont un paquet d'herbes marines en guise de chef, mais sont si particulièrement conformés que l'on ne peut s'empêcher, lorsqu'on les rencontre, de jeter les yeux sur leurs faces horribles et fantômatiques. Les Finnois en avaient vu souvent, et, une fois, ils en avaient dû chasser un banc par banc, de leur bateau, où il s'était installé un matin et avait jeté toutes les rames sans dessus-dessous. Et lorsque Eilert hâtait le pas pour rentrer chez lui, en tournant, dans l'obscurité, la pointe du promontoire, le long de la plage, par dessus les tas d'herbes marines, il osait à peine regarder autour de lui et la sueur lui coulait, littéralement, du front.

Plus l'hostilité s'accroissait entre les deux familles de pêcheurs et plus ils découvraient de reproches à se faire. Eilert ne cessait d'entendre, chez lui, dire du mal des Finnois. Tantôt c'était ceci, tantôt c'était cela. Même, ils ne ramaient point comme tout le monde ; à la manière finnoise, ils donnaient de hauts coups d'aviron, prestement, comme des femmes, et ils parlaient entre-eux, bruyamment, tout en ramant, au lieu d'observer la consigne « Silence à bord ».

Mais ce qui impressionnait surtout Eilert c'était que dans la famille des Finnois, on pratiquait, — à ce que racontaient les gens — l'idolâtrie et la sorcellerie. Il y avait une chose hors de doute — entendait-il dire — c'est qu'il est honteux d'avoir du sang finnois dans les veines : par ce fait, les Finnois n'appartiennent pas à la classe des gens honnêtes et les magistrats leur donnent une place spéciale dans les cimetières, et une place

spéciale, aussi, — « l'enclos des Finnois » — dans les églises. Eilert l'avait vu de ses propres yeux, à l'église de Berg.

Tous ces dires irritaient Eilert, car il ne pouvait s'empêcher d'aimer ces Finnois de là-bas et particulièrement la petite Zilla. Lui et elle étaient toujours ensemble : elle savait tant de choses sur l'« Homme de la Mer » ! Certes sa conscience le tourmentait quelque peu tandis qu'il était à jouer avec elle ; et chaque fois que ses grands yeux noirs se fixaient sur lui, au cours de ses récits, il se sentait avoir quelque peu de frayeur, car il se remémorait, alors, qu'elle et ses parents appartenaient au Maudit et que c'était pour cette raison qu'ils savaient toutes ces choses étranges. Mais, d'un autre côté, penser à cela le rendait si aigrement irrité surtout en ce qui la concernait ! Zilla, aussi, était souvent décontenancée par sa conduite, qu'elle ne comprenait pas du tout ; et, alors, selon son habitude, elle se mettait à rire et à le taquiner en jouant à cache-cache avec lui.

Un jour, il la trouva assise sur une roche près du rivage. Elle tenait sur ses genoux un oiseau qui avait été tué d'un coup de feu : il venait de mourir, apparemment, car il était encore chaud. Elle pleurait amèrement sa mort. C'était, — disait-elle, en sanglotant — l'oiseau qui, régulièrement, chaque année, venait faire son nid sous leur hangar. Elle le reconnaissait parfaitement et elle lui montra sur sa poitrine blanche une plume colorée de rouge. Un seul coup de feu avait causé sa mort ; une seule goutte de sang avait coulé de sa blessure ; il avait essayé de regagner son nid, mais était tombé en passant au-dessus de la plage. Zilla pleurait comme si son cœur allait se briser et à la manière des Finnoises, essuya ses larmes, impétueusement, avec ses cheveux.

Eilert se moqua d'elle, comme un gamin ; mais il dépassa la mesure : pendant qu'il riait, elle devenait très pâle. Il n'osa pas lui dire que ce jour-là même il avait tiré au hasard avec le fusil de son père, à la pointe du cap, sur un oiseau qui, de très loin, rageait vers le rivage...

Un automne, le père d'Eilert était complètement désespéré. Jour après jour, tandis qu'il pêchait, ses lignes ne prenaient presque rien, tandis que ses yeux, comme attirés, pouvaient voir les Finnois relever une belle prise après l'autre. Il était certain, aussi, d'avoir remarqué des gestes malicieux, là-bas, dans leur bateau. Après cela, dans la famille d'Eilert, la colère s'aigrit de plus en plus contre eux, et quand l'on en parlait, le soir, on était d'accord pour dire qu'il y avait de la sorcellerie dans tout cela. Il n'y avait qu'un remède, c'était de frotter les lignes avec de la terre de cimetière ; mais il fallait prendre bien garde, car ainsi l'on offense les morts et l'on s'expose à leur vengeance comme aussi l'on tombe sous la domination des esprits de la mer.

Eilert s'en tourmentait grandement ; il lui semblait qu'il avait une part de responsabilité dans ce qui arrivait aux siens, parce qu'il était en si bons termes avec les Finnois.

Le dimanche suivant, ils étaient ensemble à l'église de Berg ; il prit en cachette un peu de terre à l'une des tombes finnoises et la mit dans sa poche. Le soir même, en rentrant, il frotta de cette terre, sans qu'on l'observât, les lignes de son père. Et, ce qu'il y a de singulier, c'est que dès sa première sortie, son père attrapa autant de poissons que dans le temps des meilleures sorties. Mais à partir de ce moment, l'anxiété d'Eilert devint inexprimable. Il était particulièrement précautionneux lorsque toute sa famille se trouvait réunie autour du

foyer, le soir, travaillant, et qu'il faisait sombre à l'autre bout de la chambre. Il portait un briquet dans sa poche. Demander pardon aux morts était le seul moyen de remédier aux conséquences de son acte ; sinon l'on risquait d'être appréhendé, quelque nuit, par une main invisible, et traîné au cimetière, fût-on même attaché à son lit par un grelin.

Quand Eilert, le dimanche suivant, s'en alla à l'église, il eut grand soin de retourner à la tombe dont il avait pris de la terre et de demander pardon au mort.

A mesure que Eilert avançait en âge, il comprenait mieux que les Finnois, après tout, ne devaient pas tellement différer des autres ; mais, d'autre part, cette pensée se faisait jour en lui, qu'ils étaient sans doute d'une race inférieure ayant au fond d'elle une sorte de tare. Néanmoins, il ne pouvait se passer de Zilla, et ils furent encore plus souvent ensemble qu'autrefois, spécialement à l'époque de leur confirmation.

Mais lorsque Eilert devint un homme et se mêla davantage aux gens de la paroisse, il commença à s'imaginer que ses relations avec les Finnois devaient le rabaisser aux yeux du voisinage. Il n'y avait personne qui ne pensât du mal d'eux et c'est pourquoi il essaya d'éviter leur société.

Zilla comprit parfaitement sa conduite, car depuis peu elle prenait soin de ne pas se trouver sur son chemin.

Mais un jour elle arriva chez les parents de Eilert, comme elle avait coutume de le faire depuis son enfance, et demanda de pouvoir les accompagner à l'église dans leur bateau, le lendemain. Il y avait dans la maison, précisément, des gens du village ; Eilert, pour que l'on ne crût point à des fiançailles entre elle et lui, répondit d'un ton moqueur et à voix haute, de façon à se faire

bien entendre: « que la sorcellerie finnoise avait, certes, besoin d'aller se purifier à l'église, mais qu'elle devait s'adresser autre part pour y être conduite. »

Après cet incident, Zilla ne parla plus jamais à Eilert ; mais celui-ci ne s'en attrista point.

Il advint qu'un hiver, Eilert étant, seul, à la pêche des requins du Groenland, un requin, soudainement, mordit à l'appât. Le bateau était petit, le poisson très gros ; Eilert ne voulut pas lâcher prise : la conséquence fut que le bateau chavira.

Toute la nuit, Eilert resta accroché à son bateau parmi la brume d'une mer cruelle. N'en pouvant plus, tout engourdi, avec une vague conscience de sa fin prochaine — plus tôt elle viendrait, mieux cela vaudrait — tout-à-coup, il aperçut un homme en vêtements de marin, assis à califourchon à l'autre bout de l'embarcation, qui le regarda fixement avec une paire d'yeux d'un rouge sombre. Il était si lourd que le bateau commençait à s'enfoncer de son côté. Puis, soudainement, il disparut et Eilert crut remarquer que le brouillard se levait un peu ; la mer, brusquement, était devenue calme (au moins, il n'y avait que des vagues peu fortes) et, juste devant lui, il voyait une petite île, grise et basse, vers laquelle le bateau, lentement, dérivait.

Les roches de l'île étaient tout humides, comme si la mer venait d'avoir passé dessus, et parmi ces rochers il y avait une apparition avec de si jolis yeux ! C'était une jeune fille : elle portait une jupe verte, et, autour de son corps, une large ceinture d'argent avec des figures telles qu'en ont les Finnoises. Son corsage était de peau brune, comme goudronné, et sous les lacets — des algues, eût-on dit — on voyait la chemise blanche, couleur d'écume, ainsi que la poitrine d'un oiseau de mer.

Lorsque l'embarcation toucha l'île, la jeune fille s'avança à la rencontre du naufragé et lui dit, comme si elle le connaissait parfaitement : « Tu es donc enfin arrivé, Eilert ; je t'attendais depuis si longtemps ! »

Il sembla vraiment, à Eilert, qu'un froid glacial courût par tout son corps, lorsqu'il toucha la main qu'elle lui tendait pour qu'il abordât ; mais cela ne dura qu'un moment et il l'oublia aussitôt.

Au centre de l'île, il y avait une ouverture avec une fuite de marches d'airain conduisant à une splendide cabine. Et tandis qu'il restait là, songeant à tout ce qui lui arrivait, il aperçut deux gros chiens de mer qui nageaient à proximité — ils avaient, au moins, douze à quatorze aunes de longueur.

Comme Eilert descendait avec la jeune fille les escaliers d'airain, les chiens de mer firent de même, de chaque côté des marches. Ce qui est étrange, c'est que l'île semblait être transparente. La jeune fille, le voyant effrayé, dit à Eilert que ces compagnons étaient simplement deux des gardes du corps de son père, et peu après ils disparurent. Alors elle lui fit part du désir qu'elle avait de le conduire auprès de son père, qui les attendait. Elle ajouta que s'il ne le trouvait pas aussi beau qu'il comptait, il ne devait pas, néanmoins, prendre peur, ni trop s'étonner de ce qu'il verrait.

Eilert se rendait compte, maintenant, qu'il était sous l'eau et pourtant on ne voyait aucun indice d'humidité. Il marchait sur du sable blanc, couvert de coquilles couleur de chaux, rouges, bleues, argentées. Il distinguait des prairies d'herbes marines, des montagnes boisées ; d'algues et de varech et des poissons passaient avec la rapidité d'une flèche, aussi nombreux que les oiseaux de mer autour des roches où ils ont leurs nids.

Et tandis que Eilert et la jeune fille poursuivaient leur route elle lui donnait des explications. Au-dessus de lui, à une grande hauteur, il aperçut quelque chose qui ressemblait à un lourd nuage bordé de blanc et au-dessous de cela se mouvait, en avant puis en arrière, on eût dit, l'un des chiens de mer.

« Ce que tu vois là est un vaisseau ; il fait un sale temps là haut. et en dessous du vaisseau nage celui qui te tenait compagnie sur ton bateau, il n'y a pas longtemps. Si le vaisseau sombre, il sera pour nous et alors tu ne pourras point parler à mon père aujourd'hui... » Et, pendant qu'elle parlait, une flamme de convoitise sauvage éclata dans ses yeux, mais ce ne fut qu'un instant.

Et, vraiment, il n'était pas facile de discerner l'expression de ces yeux. D'ordinaire, ils étaient d'un noir insondable avec de la phosphorescence de vagues nocturnes ; mais, parfois, lorsqu'elle riait, ils avaient un scintillement vert comme la mer pénétrée de soleil.

De temps à autre, ils passaient à côté d'une barque ou d'un vaisseau à demi enterré dans le sable ; par les portes des cabines et par les hublots, des poissons allaient et venaient. Tout près de ces débris, vaguaient des formes humaines qui avaient l'apparence d'une fumée bleue. La jeune fille expliqua que c'étaient les âmes des naufragés qui n'avaient pas reçu de sépulture chrétienne — il fallait se garder d'eux, car les morts de cette sorte sont mauvais. Ils savent toujours quand un de leur race va sombrer et alors ils poussent les hurlements avertisseurs du Draug pendant les nuits hivernales.

Et ils continuèrent leur route par une profonde et sombre vallée. Dans les murailles rocheuses, au-dessus

de lui, il vit une rangée de portes blanches, de forme quadrangulaire, d'où sortait, trouant l'obscurité, comme une lueur d'aurore boréale. Cette vallée se dirigeait vers le nord, tout droit, sous le Finmark — disait la jeune fille — et de l'autre côté de ces blanches portes était la demeure des anciens rois finnois qui avaient péri sur la mer. Elle s'avança et ouvrit la plus rapprochée — là, parmi les vagues salées de l'Océan. l'on pouvait voir le dernier de ces rois, qui avait sombré dans la tempête soulevée par lui-même et qu'il n'avait pu apaiser. Sur un bloc de pierre était assis un Finnois tout jaune et tout ridé, avec de petits yeux vifs, et portant une couronne d'un rouge sombre. Sa grande tête se balançait en arrière et en avant sur son cou desséché, comme si elle eut été bercée par les courants tourbillonnants de la mer. A côté de lui, sur le même bloc de pierre, il y avait une petite femme, encore plus ridée et plus jaune que lui, qui portait également une couronne, et ses vêtements étaient semés de toutes sortes de pierres colorées. Dans un chaudron, elle remuait un liquide avec un bâton. « Si seulement elle pouvait avoir du feu sous ce liquide — dit la jeune fille à Eilert — elle et son mari regagneraient immédiatement leur domination sur toute la mer, car le liquide qu'elle remue est une drogue magique. »

Au milieu d'une plaine qui s'ouvrait toute large devant eux à un tournant de la route, s'élevaient quelques maisons formant une sorte de petite ville, et, un peu plus loin, Eilert aperçut une église, complètement retournée et paraissant, avec la longue pointe de sa tour, comme mirée dans l'eau. La jeune fille lui expliqua que son père demeurait dans ces maisons ; cette église était l'une des sept églises qui s'élevaient dans son royaume

et ce royaume comprenait tout Helgeland et tout le Finmark. On n'y célébrait pas les offices à présent, mais on les célébrerait quand l'évêque, que la mer avait englouti et qui était là perdu en de sombres rêveries, viendrait à tomber sur le nom du Dieu auquel on devait rendre hommage : alors tous les Draugs iraient à l'église. L'évêque est là, — disait-elle — réfléchissant depuis huit cents ans : sans doute il réussira bientôt à trouver le nom. Il y a cent ans, l'évêque fit envoyer l'un des Draugs à l'église de Rödö pour s'enquérir de ce nom ; mais chaque fois que le mot nécessaire lui était mentionné, il ne parvenait pas à en saisir la résonnance. Dans la montagne « Kunnan » le roi Olaf a suspendu une cloche d'église faite d'or pur ; elle est gardée par le premier prêtre qui vint jamais dans le Nordland et qui se tient là en chasuble blanche. Le jour où le prêtre sonnera la cloche, Kunnan deviendra une grande cathédrale de pierre à laquelle ressortira tout le Nordland, au-dessus et au-dessous de la mer. Mais le temps vole et c'est pourquoi à tous ceux qui descendent ici l'évêque demande s'ils peuvent lui dire le nom.

En entendant cela, Eilert ressentit une impression étrange et cette impression s'accentua quand, réfléchissant, il se dit que, lui aussi, l'avait oublié.

Tandis qu'il restait là, tout pensif, la jeune fille le considérait avec anxiété. Il semblait qu'elle voulût l'aider et n'y réussissait point : et, tout d'un coup, elle devint pâle comme une morte.

La demeure du Draug, à laquelle ils arrivaient, était construite au moyen de fragments de carènes et de grosses épaves ; dans les interstices croissaient toutes sortes d'herbes marines et de matières vaseusement vertes. Trois monstrueux et lourds poteaux verts,

garnis de coquilles, formaient l'entrée et la porte consistait en planches qui avaient sombré au fond de la mer et qui étaient couvertes de crampons. Au milieu de la porte, en guise de marteau; il y avait un anneau d'amarre, pesant et tout rouillé, avec un tronçon de grelin délabré. Quand ils eurent fait jouer ce marteau, un grand bras noir s'étira et ouvrit la porte.

Ils étaient maintenant dans une chambre voûtée, avec, sur le plancher, de la fine poussière de coquillages. Dans les coins, il y avait toutes sortes de cordages, du fil de carêt, des engins de pêche et aussi des tonneaux, des barillets et divers objets provenant de vaisseaux. Sur un tas de cordages, recouverts d'une vieille voile tachetée de rouge, Eilert aperçut le Draug : il était de large carrure, solidement bâti, et portait une coiffe cirée, mise en arrière, sur le haut de sa tête; ses cheveux ébouriffés étaient d'un roux sombre, sa barbe de même; il avait de petits yeux humides comme ceux des chiens de mer et une large bouche qui, pour le moment, s'ouvrait, bonnement grimaçante, en sourire de cordial marin. La forme de sa tête rappelait celle des grands phoques appelés Klakkekal; la peau de son cou semblait noire et velue et les extrémités de ses doigts étaient réunies. Il était assis avec ses bottes de mer retournées, et ses bas épais en laine grise montaient jusqu'à ses cuisses. Il portait des vêtements de drap grossier et à son gilet il y avait des boutons de cuivre éclatant. Son ample jaquette de peau était ouverte et autour de son cou s'enroulait une écharpe de laine rouge à bon marché.

Lorsque Eilert entra le Draug fit mine de se lever et dit d'un ton affable : « Bonjour, Eilert ! tu as certainement passé de mauvais moments aujourd'hui ! Mais assieds-toi, s'il te plaît. Tu prendras bien un petit verre ? » et

là-dessus, il cracha un bout de chique qui fut lancé comme le jet d'eau d'une baleine. Avec l'un de ses pieds qui pour cet usage avait gagné une croissance extraordinaire, il alla pêcher dans un coin, comme un vrai Nordlandais, un crâne de baleine pour servir de siège à Eilert et de sa main attira une commode remplie de choses excellentes. Il y avait du gruau bouilli avec du sirop, du poisson salé, du gâteau d'avoine beurré, toute une pile de galettes et pas mal d'autres plats de premier ordre.

Le Draug lui dit de manger à sa guise et donna l'ordre à sa fille d'aller chercher le dernier barillet d'*Aqua vitæ* de Thronjém. « Le dernier est toujours le meilleur » ajouta-t-il. Quand sa fille revint avec le baril, Eilert le reconnut, c'était celui de son père, et lui-même avait acheté l'eau-de-vie chez le débitant à Kraeford : mais il ne scuffa mot. La chique de tabac, aussi, que le Drang mâchait et retournait impatiemment dans sa bouche avant de boire lui paraissait ressembler étonnamment au plomb de sa ligne à lui. D'abord le Draug semblait avoir quelque difficulté avec le baril, — sa bouche était si sensible ! — mais bientôt les choses allèrent à merveille...

Pendant quelque temps, le Draug et Eilert restèrent là, quelque peu silencieux, vidant verres après verres, jusqu'à ce qu'à un certain moment Eilert se dit qu'ils en avaient assez avalé. A l'offre qu'on lui fit de remplir à nouveau son verre, il répondit par un « non » et là-dessus le Draug porta le baril à sa bouche et le vida jusqu'à la dernière goutte. Puis il allongea le bras et en descendit un autre. Il était, à présent, de meilleure humeur et se mit à raconter toutes sortes de choses. Mais chaque fois qu'il riait, ce rire faisait trembler

Eilert, car la bouche du Draug s'ouvrait alors terrifi-
quement grande, laissant voir une rangée de dents
verdâtres et pointues, avec des intervalles entre elles,
qui les faisaient ressembler à une ligne de pieux pour
attacher les bateaux.

Le Draug vidait baril sur baril et devenait de plus en
plus expansif. Avec l'air de songer à part lui à quelque
chose de très drôle, il resta quelques instants à consi-
dérer Eilert et cligna des yeux. Eilert n'aimait pas
beaucoup cela, car il se disait que cela pouvait signifier :
« Maintenant, mon garçon, attention à ce qui va suivre ! »
Mais non ; il ajouta : « Tu as eu du sale temps la nuit
passée, hein ! mais les choses auraient mieux marché si
tu n'avait pas frotté tes lignes avec de la terre de
cimetièrre et refusé de conduire ma fille à l'église. »

Là-dessus, il s'interrompit net, comme s'il en avait
trop dit, et pour éviter d'en dire davantage, il approcha
à nouveau le baril de ses lèvres. Mais à ce moment
Eilert aperçut le regard de ses yeux, et il y avait en eux
une expression de haine si féroce qu'il sentit un frisson
lui parcourir tout le corps.

Lorsqu'après une longue très longue gorgée, le Draug
laissa retomber le baril, sa bonne humeur reparut, et il
se mit à raconter histoires sur histoires. Il s'étirait de
plus en plus lourdement sur la voile où il était installé
et, complaisamment, accompagnait de sourires grima-
çants son récit qui avait pour sujets, sans discontinuer,
des naufrages de vaisseaux et des trépas de marins.
De temps à autre, Eilert sentait le souffle de sa respira-
tion le pénétrer d'un froid glacial. Si on voulait seule-
ment lui abandonner les bateaux — disait-il — il se
passerait fort bien des équipages. C'était du bois
flottant, de la charpente qu'il lui fallait et c'était l'unique

moyen de s'en procurer. Quand sa provision était épuisée, les bateaux *devaient* sombrer ; on ne pouvait pas lui en vouloir pour cela.

Sur ce, il vida le baril et redevint sombre. Il se mit à raconter combien les temps étaient durs pour lui et pour sa fille. Ce n'était pas comme d'habitude — ajouta-t-il. Il resta les yeux perdus dans le vague, un instant, comme s'il réfléchissait. Puis il se rejeta tout de son long en arrière avec les pieds allongés jusqu'en travers du plancher, ouvrit la bouche si horriblement que ses mâchoires ressemblaient à deux carènes de bateau l'une faisant face à l'autre, et s'assoupit, le dos sur la voile.

Et la jeune fille était de nouveau aux côtés de Eilert et lui fit signe de la suivre.

Ils reprirent, en sens inverse, la même route et remontèrent sur les roches où elle lui était apparue. Là, elle lui confia pourquoi son père était si fort en colère contre lui : c'était parce qu'il s'était moqué d'elle et l'avait insultée lorsqu'elle avait parlé de se faire conduire à l'église. Le nom que le peuple de la mer tenait à savoir pouvait — se disait le Draug — avoir été retenu par Eilert ; mais pendant qu'ils avaient causé en se dirigeant vers la demeure de son père, elle avait bien vu que, lui aussi, il l'avait oublié. Et maintenant, il lui fallait prendre garde à sa vie.

Son père ne s'informerait plus de lui que très tard dans la journée. Jusque là, lui, Eilert, devait prendre du repos, afin d'amasser les forces nécessaires pour sa fuite. Elle le veillerait.

La jeune fille laissa flotter autour de lui sa longue chevelure noire, qui le protégeait comme un rideau et il crut reconnaître très bien ses yeux ! Il lui sembla que sa joue reposait contre la blanche poitrine d'un oiseau

de mer — c'était si doux, si endormant ! — une plume rouge, seule, tout au milieu, rappelait des souvenirs sombres. Peu à peu, il tomba dans un assoupissement profond et il l'entendait qui le berçait d'une chanson : et cette chanson se déroulait comme se déroule sur le sable une vague par un beau jour de soleil. Elle racontait, la chanson, comment ils jouaient ensemble, autrefois, et comment, plus tard, il n'avait plus rien eu à lui dire. De tout ce qu'elle chantait, il ne pouvait que se remémorer ceci :

« Oh ! tant et tant de fois nous jouâmes ensemble sur le rivage ! — Nous prenions de petits poissons — ne t'en souviens-tu pas ? — Nous luttions de vitesse avec les vagues qui roulaient à nos pieds. — Et nous échappions aux embûches du vieil Homme de la mer.

Oui, tu vas songer à tout cela en écoutant le berce-ment de mon chant. — Les vagues se balancent et la brise soupire. — Qui donc est là, maintenant, qui pleure sur tes joues ? C'est elle, — Elle qui t'a donné son âme et dont l'âme vit en toi !

Mais, un jour, muée en eider, je vins vers le rivage ; — Tu étais caché derrière une roche, tu dirigeas ton arme sur moi ; — Tu me frappas à la poitrine et le sang que tu vois, — Est le souvenir, las ! que je porte, bien-aimé, de toi ! »

Et alors il sembla à Eilert qu'elle se penchait vers lui, pleurant, et, de temps en temps, une larme, comme une

goutte d'eau de mer tombait sur sa joue. Et maintenant, il sentait qu'il l'aimait si chèrement !

Mais, l'instant d'après, l'inquiétude le prenait. Droit sur les roches arrivait une baleine — se figurait-il — qui lui disait de partir en toute hâte. Et voilà qu'il était perché sur le dos de la baleine, après lui avoir traversé les fanons avec le manche d'une rame, pour l'empêcher de plonger dans la mer. Il percevait que de cette façon il pourrait la diriger en tournant la rame soit à gauche, soit à droite. Et maintenant, ils longeaient tout le Finmark avec une telle rapidité que les îles aux montagnes immenses passaient comme des flèches, et petites comme des bouts de rochers. Derrière lui, il voyait le Draug à sa poursuite dans son demi-bateau et il allait si vite que l'écume des vagues s'élevait jusqu'à mi-mât. Peu après, il était de nouveau sur l'île rocheuse où la jeune fille lui était apparue et cette apparition lui souriait joyeusement, disant : « C'est moi, Eilert ! »

Et, là-dessus, il s'éveillait. Il apercevait les rayons du soleil qui passaient sur les rochers humides et la sirène était encore à ses côtés. Puis, tout-à-coup, les choses changeaient autour de lui. Le soleil pénétrait par des fenêtres, il était, lui, sur un lit, dans la cabane des Finnois, et, à son chevet, le soutenant, il y avait Zilla : on croyait qu'il allait mourir. Depuis six semaines, il avait le délire, depuis le jour où les Finnois étaient venus à son secours, après qu'il eut chaviré. Il venait de reprendre connaissance. Dès ce jour, Eilert se dit que rien n'était plus absurde et plus banalement injuste que de traiter les Finnois comme des êtres inférieurs et mauvais. Au printemps, Zilla et lui furent fiancés ; à l'automne, ils se marièrent.

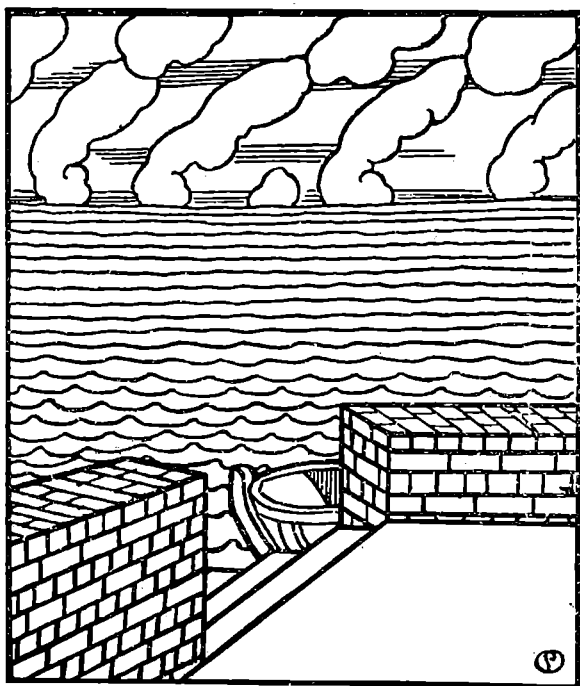
Il y avait des Finnois dans le cortège nuptial et peut-

être pas mal de gens furent assez indiscrets à leur égard ; mais tous les participants à la noce furent d'accord pour dire que le violoneux — qui était aussi un Finnois — était le meilleur de toute la paroisse et la mariée la plus jolie fille.

*Traduit du Norvégien
de Jonas Lie*

par

GEORGES KHINOPFF.



AU PRINTEMPS

à M. H. Maubel.

*Elles sont trois au bord d'une eau qui leur sourit,
Trois blondes sœurs aux yeux d'innocence et de joie,
Filant des rêves d'or sous l'églantier fleuri,
Au rouet du printemps que l'aube leur envoie.*

*Elles sont trois : Le ciel qui mire leur beauté
Frissonne éperdument dans leur âme ravie
Et l'heure vient mourir en gerbes de clarté
Devant ces folles sœurs qui m'entr'ouvrent la vie*

*Quand je leur parle en effeuillant sur le chemin
Des couronnes de fleurs et d'étoiles fanées,
Baissant leurs yeux divins et la main dans la main
Elles dansent de lentes rondes surannées.*

*Elles dansent autour de l'eau qui tremble un peu
En modulant au son gracile d'une lyre
Des chansons de jadis, tristes comme un adieu
Et douces comme un songe expirant en sourire.*

*La ronde tourne et vire et parfois disparaît
Derrière le manteau des feuilles nouveau-nées,
Pour ressurgir au fond de l'antique forêt
Qu'enchangent les sanglots des sources devinées.*

*Et j'écoute vibrer en mon âme la voix
Des sœurs blondes que vêt un linon d'innocence...
Elles sont trois : Et c'est mon Rêve d'autrefois
Que l'Espoir et l'Amour entraînent dans la danse...*

GEORGES MARLOW.

L'AUMÔNE REFUSÉE.

*Regards et mains tendus
vers ces balcons d'où tombent les sourires
tu attends, mendiant, l'aumône des sourires
que ton jeune espoir se croit dûs.*

*Les balcons sont déserts où jadis s'accoudèrent
les Souriantes, appelées
par d'autres mendiants qui depuis sont allés
vers leur but — d'une âme légère.
Closes en leurs palais, sourdes à ta prière,
elles ne viennent pas. Quand la nuit tombera,
chargé du poids de tes regrets tu partiras,
et tes lèvres auront des paroles amères.*

*Pourtant les sourires qu'effeuillent
les Souriantes sur le front des mendiants
sont des fleurs vénéneuses.
Et l'étrange destin, qui, pour d'autres clément,
laisse pleuvoir de ces balcons
les roses de l'illusion,
ne veut pas l'enrichir des trésors du mensonge
et verser dans ton cœur le baume des mensonges.*

EDOUARD DUCOTÉ.

FIN D'AUTOMNE

*Les jours tristes, les bois sans fleurs et sans oiseaux,
Les arbres dépouillés, les dards noirs des roseaux,
Où le vent de la nuit se blesse et se lamente,
Les matins sans soleil, les brouillards, l'épouvante
Des champs nus où s'abat tout un peuple sans nom :
Fantômes, loups garous, fils obscurs du démon...
C'est l'hiver, la réveuse saison, c'est Décembre.
Que les volets soient clos et bien chaude la chambre
Où la lampe qui brille allume un cercle d'or.
Aïmons, souvenons-nous, Chère. Parlons encor
De nos heures d'amour doucement envolées ;
De la forêt paisible où les fleurs en allées
Se redisaient tous bas nos tendres entretiens,
Quelle rose est ta bouche et quels yeux sont les tiens ;
Et du murmure ami de la claire fontaine,
Où, lorsque midi brûle, à l'ombre des grands chênes
Seuls à deux, si souvent nous allions nous asseoir.*

*Et puis nous songerons à cette heure du soir
Où la Nuit vient, tordant sa chevelure sombre
Et sème de clarté et d'étoiles sans nombre
L'immensité d'azur du ciel silencieux...
Alors je baiseraï les astres de tes yeux.*

LUCIEN DE BUSSCHER.

LES JEUX

EXTRAIT DU *Petit Paroissien* (1)

« *Vers la mer où s'étagent
 les vignes et les bocages,
 j'emplirai ma corbeille, dit Amour à Vénus,
 des fleurs que le doux vent éparpille sur la mer.
 (Sur son socle en ruine riait le bon Bacchus.)
 Ta moisson sera plus hâtive de raisins clairs
 car la grappe est propice aux doigts même d'un enfant ;
 la fleur est folle et molle
 au gré des feuilles et du vent.
 Prends ta corbeille...
 Tes yeux sont pleins d'aurore
 et les vignes caressées par tes doigts longs et blancs,
 laisseront tomber leurs trésors
 et tu seras la Reine quel que soit le passant...
 Nous irons vers Bacchus dont le socle s'effrite
 et vite
 de feuilles, de fleurs et de raisins,
 nous voilerons les plaies du Temps et du Destin.*

*Voici la rose cueillie dans la forêt parmi les arbres
 que le dieu tendra sur sa bouche de marbre,
 à l'offrande première de nos corbeilles pieuses. »*

*Et Amour dont les ailes supportent la corbeille,
 jette en pluie odorante au-dessus de sa tête*

(1) Chansons des arbres, du vent et du Bel amour — livre à paraître.

*l'or des pétales — récolte vaine ! —
 Hélas, hélas, Vénus,
 s'il rit toujours Bacchus,
 c'est de tes doigts pauvres de grappes,
 c'est de ton front pauvre d'espairs
 qui n'aura pas la rose avant ce soir !
 Tandis qu'Amour par la rosée
 coupe et coupe les fleurs
 avec l'espoir encore d'une entière matinée...
 Le fourbe Amour
 rit à son tour
 de tes doigts lents, déesse, qui se joignent en prière.*

*Soudain du zéphir sur la mer,
 une voix glisse en douceur
 et des blancheurs
 se meuvent derrière les vignes qu'elles illuminent...
 — Je viens à Toi, dit la nymphe Péristère,
 et je veux, déesse désolée,
 que choit sous la feuillée,
 le lourd et clair raisin détaché par ma main.*

*Amour eut un effort tragique et superflu...
 Il chassa Péristère enfouie au fond des vignes,
 il la chassa au fond des villes où sont les tombes,
 avec des ailes et des pleurs de colombe.*

*Et Vénus arracha de la bouche de Bacchus,
 — bouche tordue plutôt de chair que de marbre —
 la rose qu'elle effeuilla,
 avant le soir parmi les arbres*

RICHARD LEDENT.

BALLADES DE LA MER

(Rondes et Chansons)

à Lucienne Kahn

I Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien être marins, ils l'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

II La mer brille au dessus de la haie. La mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai. C'est joli Mai.

C'est doux la mer au dessus de la haie. C'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai. C'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des aiguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai. C'est joli Mai

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées. Petits navires vont naviguer. Le ciel est gai. C'est joli Mai.

La haie, c'est les profondeurs, avec des scarabées en or. Les baleines sont plus vilaines. Le ciel est gai. C'est joli Mai.

Si doux que larme sur la joue, la Mer est larme sur la haie qui doucement descend au port. Mais on n'a guère envie de pleurer.

— « Un gars est tombé dans le port ! » — « Mort dans la mer, c'est joli mort. » Mais on n'a guère envie de pleurer. Le ciel est gai. C'est joli Mai.

III Echee à la tempête avec nos bons batiaux.

Une reine aimait d'amour un biau mat'lot, alors il est parti aux Indes pour lui faire un trésor.

Echee à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine, avec ses noirs vaisseaux. La reine a tant de peine qu'elle s'a jetée dans l'iau.

Echee à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Une reine à la mer ! » — Un requin passait là. Sans lui faire aucuns maux il avala l'morceau.

Echee à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle n'était pas tranquille dedans le grand vent'lot, mais elle restait fidèle à son cher matelot.

Echee à la tempête avec nos bons batiaux.

Tout ému de sa peine le bon requin, sitôt, il l'a menée aux Indes cuscqu'il y a des chameaux.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Sur une de ces belles bêtes, dedans un palanquin, elle reconnaît son âme qu'était roi du Tonkin.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle lui dit : « Matelot, viens réjouir ta reine. » --
« Bernique, j'en ai des mille plus belles dans mes domaines. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Toi, tu sens le tombeau. » — « Un r'quin m'a dévorée, c'est pas l'tombeau que j'sens, matelot, c'est la marée »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Moi, toutes mes houris sentent la poudre d'riz, comme la reine au roi qu'on dit qu'est dans Paris. »

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Alors, tout en pleurant, dans le ventre du r'quin, elle s'en est rev'nue pleurer dans son patelin.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquît la reine, avec ses noirs vaisseaux. La reine n'a plus de peine, est douce comme un agneau.

Echec à la tempête avec nos bons batiaux.

IV La mer déchire l'herbe des dunes, le vent, nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Colosse le Pirate ulule dans l'ouragan. La foudre a décousu ses blessures formidables. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent, nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Foudre! Sur le roc rouge Colosse le Pirate ramène autour de lui ses galères brisées. Qui entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent, nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions! /

Son cœur troué, son cœur, palpite comme un phare. Oh! va-t-il s'effondrer sous le poids de l'écume!... Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent, nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Sur le roc déchiré, foudre! ou quel géant rouge fait aux chocs du tonnerre reclouer ses galères? Qui entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

Le vent déchire l'herbe des dunes, la mer, nos cheveux mêlés! Lions nos mains, nouons nos doigts, crions!

Il a brandi les mâts de ses Hauts-Vaisseaux-Noirs. Colosse le Pirate s'avance *sur* les dunes... Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

Lions nos mains, nouons nos doigts, fuyons! La mer déchire nos cheveux mêlés, quelqu'un déchire nos cheveux mêlés...

V Pourquoi pleures-tu, fillette? — J'ai vu le Hollandais tout de flamme habillé, qui sortait du soleil.

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise. Y a-t-y d'quoi pleurer?

Tout de flamme habillé, qui sortait du soleil, et puis une barque noire et rose s'en détacher.

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise. Y a-t-y d'quoi pleurer?

Et puis une barque noire et rose s'en détacher... Jésus, Marie, voici la barque sur les galets!

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise. Y a-t-y d'quoi pleurer?

Jésus Marie, voici la barque sur les galets!... Quand j'ai voulu courir, ils m'ont tous rattrapée.

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise. Y a-t-y d'quoi pleurer?

Quand j'ai voulu courir, ils m'ont tous rattrapée.
Mains noires, ils ont saisi mon petit ventre rose...

— Garde tes moutons, fillette, sur la falaise. Y a-t-y
d'quoi pleurer?

Mains noires, ils ont saisi mon petit ventre rose...
Ils m'ont pris le bélier qui portait la clochette !

— Rentre tes moutons, fillette, de la falaise, et pleure
à jamais !

VI Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin
qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait
sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis
couverts de dentelle, y avait la Sainte-Vierge et y avait
le Roi.

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin
qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des
marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui
crachaient sur elle, y avait la Sainte-Vierge et y avait
le Roi.

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est
pas pour dire, mat'lot, mais on est content!... Y a plus
d'grands seigneurs ni d'Jésus qui tiennent, y a la répu-
blique et y a l'président, et y a plus d'baleines !

PAUL FORT.

DE PARIS

19 Avril.

Voici que le chariot d'enfant, habiolo de terre cuite, s'est durci et bronzé sous la patience du soleil et par magie; la petite chose fragile qui voulait se casser, le bibelot dont l'attitude indécise faisait rire les grandes personnes à barbe japonaise et celles qui ressemblent à des poussahs de la Chine: elles riaient parce que l'effort à vivre semble absurde à ceux qui ne vivent plus guère, et l'avenir, ridicule à ceux qui sentent à leurs talons pendre la queue lamentable des définites espérances; le joujou enfin s'est mis à marcher tout seul et à crier comme une locomotive.

Ce cri vespéral des locomotives sous les pins, comme il s'inscrit dououreusement dans les reins paralysés! « Hélas! disait Origène, mes reins sont pleins d'illusions! »

Il s'agit de ceci: toute une littérature se meut emportée par cette œuvre de magie (c'est-à-dire illogique ou inattendue). Hier condamnés aux lentes promenades parmi les arbres inattentifs, les poètes réveillent au bruit hardi de leur passage les mondes de la plaine et de la forêt; c'est le joujou qui passe, — et tout y passera, la courtisane Chrysis ayant, par sa beauté, fasciné le dernier obstacle et par ses yeux d'amour foré la dernière tronée.

Toute une littérature, et même des littératures diverses, mais sans hostilité, puisque la liberté de l'art est d'abord leur principe et leur force... Cette force et ce principe sont victorieux et il est maintenant évident qu'un écrivain d'originalité et de nouveauté, quel qu'il soit, peut offrir son œuvre aux yeux même de la foule, tout comme un autre. Il n'est pas impossible que le talent cesse d'être au succès une barrière difficile à franchir, et le génie une alpe sans cols, sentiers, ni couloirs. Voici qu'on lit des essais de M. Maeterlinck aussi aisément, et sans plus de préalables enquêtes, qu'hier on lisait les dissertations de M. de Vogüé ou de M. Larroumet; le publi. est appelé à choisir entre M. Aicard et M. Verhaeren, et entre M. Eekhoud et M. Georges Duruy.

Bien des gens trouvent cela énorme et même immoral. M. Zola, triste de sa présidence échue, s'en est expliqué, engageant les éditeurs à

surveiller une association dont les idées indépendantes lui semblent dangereuses et subversives de la belle et traditionnelle discipline. Cet écrivain que l'on avait cru jadis, non peut-être un révolté, mais un fier et un libre, devient servile hideusement, et ses amis même se détournent de cet afôtre éhonté de la servitude et du monopole. Il vient d'avouer son rêve : la Société des Gens de lettres seule éditrice de toute la littérature française ; le collier de force à tout écrivain ; le tant-pour-cent obligatoire ; tout nouveau venu courbé à donner le four'oire à un certain M. Edouard Montagne, concierge de cette maison, romancier illustre et auteur d'une facétie intitulée sournoisement *La Feuille à l'Envers!*

Et M. Zola gérant de l'immeuble sous le nom modeste de PONTIFEX MAXIMUS et l'auteur de *Nana* répondant à Villiers, à d'Aurevilly, à Verlaine, à Laforgue, venant offrir l'Eve future, les Diaboliques, Sagesse, les Moralités légendaires :

« Non, mes amis ; ici on s'entraide entre gens honorables et de bonnes mœurs, entre vrais écrivains ; n us avons une règle : Pas de ratés ! Voulez-vous un secours ? Nous sommes riches et généreux. Voici un bon. Passez à la caisse. »

Je veux donner ce conseil aux très jeunes écrivains, à ceux qui me suivent :

« Ne pardonnez jamais à celui qui publiquement traite de ratés les grands écrivains morts hier et qui sont aujourd'hui notre force et notre gloire. Ne pardonnez jamais à Zola, et par l'écriture et par la parole prêchez sans relâche le mépris de cet homme d'envie et de vanité. Que tout poète, que tout intellectuel s'éloigne de lui et fropage le désert autour de lui. Qu'il soit excommunié. »

On me dit :

« Cela est bien sonore et un peu ridicule. M. Zola a l'appui de la bourgeoisie moyenne, qui est le nombre ; il est riche ; il sera de l'Académie ; que lui importe le rest ? D'ailleurs, de ceux que vous appelez des poètes et de ceux que vous appelez des intellectuels combien seront encore tels demain ? La vie châtre avec certitude les enthousiasmes primitifs. Ne prêchez pas de croisade : chacun a autour de soi le désert dont vous parlez. N'excommuniez personne : il n'y a plus de Turcs ; il n'y a plus que des têtes-de-turcs, et peu solides. Enfin soyez indulgent et sceptique ; l'envie est une faiblesse ; la vanité est un ridicule. — et le mépris, une naïveté. »

REMY DE GOURMONT.

COURRIER D'ESPAGNE

Je lisais jadis en une de nos meilleures revues ce jugement qui me parut un peu sévère : « Il n'y a pas de littérature italienne contemporaine. » Il est vrai qu'à cette époque, si Gabriele d'Annunzio était connu et traduit en France, on n'avait pas encore proclamé son génie.

Avec plus de raison, — et quoique un rédacteur de la *Revue bleue* ait naguère décerné le titre d'Ibsen espagnol à un auteur dramatique de Madrid, — je crois pouvoir affirmer qu'il n'existe pas actuellement de mouvement littéraire espagnol. Je serais donc bien embarrassé pour écrire sur les œuvres récemment parues une chronique de quelque intérêt.

Est-il intéressant de parler du dernier roman de M. Theuriet ou de M. Malot ? Ils sont ainsi en Espagne une douzaine de romans consciencieux et honnêtes qui régulièrement produisent un volume à la manière de ces messieurs. Parlerai-je du théâtre ? Des plagiais de Labiche, des imitations de Scribe et de Sardou... L'an dernier, M. Clarin fit représenter à Madrid un drame, *Teresa*, qui aurait peut-être fait les délices du public ordinaire de l'*Odéon* ; mais on le trouva trop audacieux... genre « Théâtre-Libre » et on le siffla. Il est vrai que l'auteur eut le recours de venir se faire applaudir à Barcelone... Vous entretiendrais-je d'Emilio Castelar, bavard inutile et insipide ? Je ne puis pas même vous parler de la jeunesse littéraire : il n'y en a pas ; ce qu'on nomme en France et en Belgique les jeunes revues n'existe pas en Espagne. Quant aux auteurs français qu'on y traduit, qu'on y lit, qu'on y admire, ceux dont l'influence se fait le plus sentir, ce sont Paul de Kock, les deux Dumas, Georges Ohnet et Emile Zola, ce dernier plus laid que nature grâce aux illustrations en couleurs dont on orne ses éditions populaires.

La littérature espagnole n'est pas en décadence, car une décadence produit des écrivains subtils et raffinés ; elle est *en impuissance*, et, je le répète, comme il n'existe pas de jeunesse littéraire, on ne peut pas encore prévoir l'heure du renouveau, — si le renouveau doit se produire. Cependant, si parmi tous les écrivains

contemporains il fallait faire une exception, il serait injuste qu'elle ne fût pas en faveur de M. Menendez Pelayo qui fait de nobles efforts pour le relèvement intellectuel de son pays.

Mais s'il n'y a pas de mouvement artistique et littéraire dans les provinces espagnoles de langue castillane, il y en a certainement un, et très intéressant, à Barcelone. La Catalogne est unie politiquement et administrativement au reste de l'Espagne, mais elle a su conserver, comme les provinces basques, ses mœurs, une partie de son ancienne législation, et surtout sa langue. Ses écrivains ne cessent d'exprimer leurs regrets non platoniques du temps où leur pays était un état indépendant; à Madrid on accuse, et avec raison, de séparatisme les chefs du mouvement catalan. La littérature catalane — dont les premiers monuments furent, au XIII^e siècle, les œuvres du roi conquérant et lettré Jacme I^{er} : celles du prodigieux Raymond Lulle, est, grâce un peu à cette agitation politique, en pleine renaissance. Après les initiateurs et les poètes de la première heure, s'est révélée à Barcelone une jeunesse qui a donné déjà autre chose que des promesses. Vincent d'Indy connaît bien les artistes et les poètes catalans et il doit se souvenir de l'accueil enthousiaste qu'il reçut parmi eux, lorsque, naguère, il vint à Barcelone diriger une série de concerts classiques.

Parmi les œuvres récemment parues, je citerai les Poésies² de Joan Maragall, et un livre de prose *Anan pel mont* par Rusinol qui est aussi un peintre très original.

Enfin, je vous signalerai, en terminant, l'inauguration, qui aura lieu le 16 de ce mois, du *Théâtre indépendant* dont le directeur s'est donné la mission de faire connaître à Barcelone les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. Le programme de la première représentation comprend *Les Revenants* d'Ibsen traduit en catalan par P. Fabra et Casas-Carbo, précédé d'une conférence par P. Corominas. On jouera ultérieurement *L'Intruse*, *la Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *Rosmersholm*, et un drame d'Edouard Brandes.

MARIUS ANDRÉ.

Barcelone, 12 Avril 1896.

LES EXPOSITIONS

Au Cercle Artistique, en mars, exposèrent MM. Léon Dardenne, Omer Coppens et Charles Samuel.

Du premier, des broderies ayant pour motifs les *Contes de la mère grand*. Ces ornements ont du relief et de la vie. Le coloris en est généralement heureux. M. Dardenne possède du reste toutes les ressources de son art. Les paysages que cette exposition nous révélait valaient par leur diversité séduisante. D'autre part, une silhouette de M^{lle} Leblanc dans *la Navarraise* nous a longuement retenu. Ce geste, c'est toute la prodigieuse artiste qui sait tirer des rôles les plus ingrats de surprenants effets.

Les toiles de M. Coppens — coins de Bruges, la ville morte, marines prestigieuses que dore le soleil couchant, eaux nocturnes où la lune se mire plus pâle — s'imposent par leur impressionnisme que frôle on ne sait quelle aile de mystère. Des étains délicatement travaillés, des reliures, dont une (*l'Iris*) de tons jaunes et verts est un petit chef d'œuvre, complétaient l'envoi de M. Coppens, un des jeunes artistes belges les mieux doués.

M. Charles Samuel exposait notamment un buste en ivoire et bois (*Néle*) d'une finesse charmante. Les portraits de M^{me} Wuytsman et de M. Otlet sont davantage que des ressemblances plus ou moins nettes. Une tête de jeune fille en marbre blanc a de caressantes joies. L'étrangeté du haut relief *Enigme* n'a rien de trop forcé.

A la Maison d'Art, exposa J. F. Raffaëlli. Combien admirables ses types de la rue, ses miséreux de banlieue — et leurs corps affaiblis par toutes les privations, leurs corps chétifs que toutes les souffrances mûrissent, leurs faces où il semble que jamais plus ne brillera quelque rayon d'espoir ! Comme il les a compris ceux-là, comme il en a été, comme il en est le chante ému et inspiré ! Mais sa maîtrise n'éclaire pas moins en tels portraits d'une pénéc-

tration supérieure. Et il faut admirer sans réserve ses paysages de fin de ville, surtout ses vues de Paris dont il sut, comme pas un, formuler l'état d'âme à des heures choisies.

A la Maison d'Art toujours, Franz Melchers. Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux préciser, sans le secours de mots gracieux ou timides, les petites vies enclousées dans les maisons de poupée des minuscules villes de Hollande. Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux révéler ce que disent à des yeux qui voient les modestes rideaux aux blancheurs de communiantes ou les volets printanièrement verts d'une habitation de pêcheur somnolant au bord d'une rue de soleil et de silence. Je ne crois pas que l'on ait jamais exprimé avec plus de troublante simplicité la mélancolie — sourire encore, mais comme d'une fleur du Nord — qui s'imprécise au fond de tout bonheur.

L'exposition posthume des œuvres d'Alfred Verwée doit avoir converti les pires incrédules, ceux qui osèrent douter de ce puissant artiste lorsqu'il était encore parmi nous. Animalier, il semble qu'on ne puisse pas lui opposer de rival. Il fut superbement inspiré et bellement, sainement, lucidement créateur. Ses bœufs contemplatifs, ses vaches blanches ou rousses aux regards paisibles, ses étalons impétueux de virilité impatiente, resteront, c'est certain, comme des modèles du genre... D'autre part, on eut raison de faire remarquer, assez tardivement peut-être, que Verwée est à saluer comme un paysagiste de belle lignée. Ce qui nous requit surtout, c'est la tragique beauté ou la sérénité attentive de ses ciels — synthèse en quelque sorte des œuvres qu'ils dominent. Verwée se voua avec ferveur au culte de l'éternelle Nature. Ceux qui en exaltent, comme il le fit, la consciente grandeur ne sauraient périr. Si sa génération le méconnut ou ne l'honora pas : ainsi qu'il eût fallu, les générations à venir reconnaîtront en lui un des artistes qui ont le plus aidé, pendant la seconde moitié de ce siècle expirant, à maintenir très haut la réputation artistique de notre pays.

S. HIXE

MUSIQUE BELGE

Des circonstances nous privent depuis tout un temps de la collaboration de notre chroniqueur musical Georges Mesnil. Il sied pourtant de dire quelques mots du *Christus* de M. Samuel exécuté le vendredi saint aux *Concerts Ysaÿ*. Incontestablement, c'est là une œuvre de belle venue, attestant une réelle science musicale, une intelligente compréhension du sujet choisi.

Que l'influence de Wagner se décèle en maints endroits, nous nous garderons de le contester. Sans doute, le génial auteur de *Parsifal* n'est pas un musicien fort orthodoxe. M. Edgard Tinel se plut même à établir, il n'y a pas si longtemps, qu'il n'est guère de compositeurs qui soient moins dans les traditions de l'Eglise. Mais M. Samuel a très habilement évité l'excès qui eut pu nuire au caractère de son œuvre.

La première partie (*Nazareth*) nous l'avons trouvée d'une intimité serene et grave. Le *Désert de Juda* accuse des intentions psychologiques, suffisamment réalisées. Quant aux *Scènes de l'Apostolat*, elles n'appellent, à notre humble avis, aucune restriction; l'émotion pénétrante qui se dégage de « l'entrée triomphale à Jérusalem » eut suffi à décider du succès de la symphonie. Dans *la Passion* le drame est bien ce qu'il doit être — de stricte humanité et divin à la fois. Et l'*Advent Regnum Dei* qui couronne la partition est d'un lyrisme sincère, d'une ferveur de néophyte.

Une œuvre remarquable que celle là et il faut remercier M. Eugène Ysaÿe de nous l'avoir fait connaître. Il faut le féliciter, encore et encore, pour la manière absolument impeccable dont cette « Symphonie mystique » fut interprétée — orchestre et chœurs — sous sa magistrale direction.

JUSTIN MODÉRANT.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE (*)

Œuvres de MM Charles Delchevalerie, Antoine Sabatier, Jean de Tinan, Aimé-L. Pfänder, Lionel des Rieux.

Voici un livre d'un de nos collaborateurs, d'un de ceux dont l'amitié m'est le plus chère. Ce serait assurément un motif pour m'engager à atténuer le mal que j'en pourrais penser. Mais, là, très franchement, il m'a tout-à fait conquis et c'est des deux mains que je veux, que je puis l'applaudir.

A la couverture, un dessin d'Auguste Donnay. Une jeune femme est assise devant un horizon aux lignes harmonieuses — lointains délicieusement esthétiques de la terre wallonne. Le paysage qui arrêta, proche de grands arbres enlaçant leurs branches, sa promenade d'aube ou de soir semble s'être effacé à ses yeux et elle dédie à des sites de plus de douceur encore, à quelque vision suscitée par l'immédiate ambiance, les attentions de sa chaste rêverie. Elle est plus loin que cette nature maternelle à la fois et discrètement chantante. Une création s'anime en elle et elle sourit au clair miroir de ses pensées. Elle s'est révélée à soi-même en pénétrant les beautés inconnues vers lesquelles un bienveillant hasard a dirigé ses pas...

Décors, c'est cela : l'émotion d'une âme devant des paysages amis et le rêve de cette âme et son entrée dans sa propre lumière. Une note placée en tête du livre nous en avertit, l'auteur — par ce privilège dont bénéficient les bons esprits, qui sont encore les meilleurs juges d'eux mêmes — avant parfaitement discerné ce qu'il lui fut permis de réaliser. Point n'était besoin cependant de nous prémunir contre d'éventuelles erreurs. Chacune de ces proses établit un des éléments d'une personnalité ; celle-ci s'affirme, le livre lu, sans qu'une ombre ne l'indécise.

(*) L'abondance des matières et un mécompte survenu au dernier moment nous obligent à remettre au prochain plusieurs articles, tous prêts, qui devaient compléter cette chronique. Que les auteurs nous pardonnent !

La plupart des paysages que l'auteur nous indique sont de matin ou de crépuscule, voire de nuit — bienveillante encore. Rarement une heure de plein soleil y claironne sa fanfare exaltée. La vie s'y recueille, elle tait ses exubérances. Les choses sont immobiles et dans l'attente dont ne sait quoi d'aimable ou de puérilement triste ; elles s'offrent à ce moment qui précède le bonheur ou en attarde l'écho. Ce sont d'alliciants automnes, de blancs hivers ; c'est rarement la joie impatiente du printemps, la gamme enthousiaste de l'été. Le long de ces chemins les bruits « se feutrent », les lumières s'étouffent, les angles s'estacent. Une cloche, par moment, angéluse ; un carillon éperd ses harmonies paisibles « comme un frisselis rythmé d'ailes argentines. » Dans le calme d'un village de dimanche, le bref appel d'une locomotive clate. Mais cette attestation d'une existence moins contemplative ne fait qu'accentuer le silence cher à l'écrivain.

Celui-ci se plaît à des élégances fleuries. Il aime moins la couleur que la nuance. Un peu de mysticisme d'ailleurs se mêle à son émotion ou en résulte. Tel site ne lui évoque-t-il pas « le songe d'une halte mystique en pays d'évangile » ? Cependant les heures dont il se redit le charme s'imprègnent d'un spécial sentimentalisme. Quoique M. Delchevalerie évite avec soin de se mettre trop directement en scène, on lui devine le regret de n'avoir pas à ses côtés une amante idéale ou une sœur qui le pût entendre. C'est pour elle, autant que pour soi-même, qu'il s'efforce de perpétuer les merveilles épanouies sur ses routes. Et la crainte d'effaroucher la douce compagne qu'il se souhaite le fait trouver des inflexions charmantes, d'une vraiment rare ingénuité.

Ingénu, sentimental, mystique un peu, épris de silence et de clartés paisibles, comme en songe s'effaçant... oui, telle est bien l'idée qu'il faut se faire, d'après ces *Décor*, de celui qui les signa. Cela d'ailleurs tend à le confirmer que les paysages urbains auxquels il s'essaya n'ont pas la séduction de dire des autres. En s'y consacrant, l'auteur semble avoir voulu triompher d'un désaccord entre ses aspirations et les réalités extérieures. Au surplus, ces paginettes rarement signalent des apparences malades, ou alignent des images à plaisir compliquées. La pièce XXIII parle bien de « l'hystérique effiro des choses » mais c'est là une exception. Exception encore, dans l'ensemble, un autre poème où « l'inconscience d'une fête japonaise se joue parmi l'horreur

d'une nuit de Thessaïe. » Nous en dirons autant « des maisons dont les blancheurs éclatent comme un rire de fiévreux »

Ces images sont belles et fortes. Mais, parce que moins littéraires, d'autres pages davantage m'attirent qui sont d'un dessin plus simplement harmonieux. L'harmonie, en tout réalisée, est, à mon sens, ce qui distingue la généralité de ces poèmes. Il y a dans ce livre — que d'aucuns se plairont à comparer à une sorte de salonnet aux aquarelles d'une talentueuse mise en page — une entente surprenante des couleurs et des lignes. Si vous préférez, c'est là une œuvre très française et dont le modernisme s'accommode à souhait d'une ordonnance strictement classique. Je me plais du reste à considérer M. Delchevalerie comme un des prosateurs les plus affinés de pensée et de style qui se soient révélés en Belgique. Il sait toujours, sans rien qui pèse ou qui pose, prendre l'attitude même que l'on puisse souhaiter. D'aucuns objecteront : il n'a guère produit. Hélas ! la Presse l'accapare ; mais ses articles courants sont de ceux que l'on distingue d'emblée parmi la kyrielle des autres.

Ne nous égarons pas. Disons que ces poèmes sont souvent d'une singulière force de pensée. J'en veux pour preuve ce « damier d'identiques maisons ouvrières aux murs neufs et souillés » qui se dressent au XIV. Toute la misère des forçats de l'usine tient en ce peu de mots. On les a tirés de chez eux. On ne leur a plus même laissé la chaumière à la façade accueillante avec ses petits volets printanièrement verts ou roses comme une aube. Voici les « maisons neuves, les identiques maisons où l'âme étouffe — identiques et souillées.

Et maintenant, sans transition, lisez cette description de soir naissant où « la lune vogue en un soyeux duvet roux ; comme à mi-chemin de son disque, une fine barre de nuées s'allonge et ainsi elle paraît recluse en un second ciel entr'ouvert, plus élyséen ». N'est-ce pas que ce second ciel, plus loin encore, fait songer ? Et ces mots « plus élyséen » sont significatifs de ce que nous disions ci-avant.

Malgré l'apparent impressionnisme de ces poèmes, il serait difficile d'en citer une seule phrase un peu caractéristique qui ne se nuance pas tant qu'il se peut. De « tardifs troupeaux de nuées pluviales paissent les prés lilas du crépuscule. » Voici « une prairie modestement verte » ou « l'adorable épanouissement, le triomphe

idyllique d'une aube estivale, » ou encore « un gel subtil et bénin, » — une « forêt bleutée d'aurore, mystérieuse et maternelle. » Et quand M. Delchevalerie nous parle du « despotisme horizontal de la nuit » ou du « soleil qui enfouit son dernier rôle dans les charpies maussades de l'horizon » il relève la directe réalité d'un accent très supérieur.

Une de ces petites proses tend à reconstituer le décor d'un instant, comme dirait M. Kahn, sous l'ain entrevu — et perdu — au hasard du voyage, à travers la vitre d'un wagon. Tout dans ces pages se présente ainsi ; la vie apparaît à travers la vitre ou le voile léger d'un rêve qui en tempère l'éclat et en adoucit la splendeur. Ou plutôt c'est la vie mise en concordance, selon le mot de l'auteur, avec telles heures d'un Moi très artiste, d'une personnalité qui nous eut donné maintes œuvres belles si la destinée avait été moins inclémente à cet ami de longue date : Charles Delchevalerie

ALBERT ARNAY.

II

Dès la première pièce de son livre, M. Antoine Sabatier, l'auteur de *Casques fleuris*, très nettement indique ce qu'il veut faire. Heureux de « fuir l'ennui des jours présents » il se plaît, tel M. Albert Giraud, à vivre hors du siècle. Il évoque les époques lointaines, les temps révolus et ceux qui les peuplèrent : hiérodules aux grands gestes léïns ; rois de Chaldée rêvant massacres, tandis qu'ils semblent se plaire aux danses voluptueuses des ballerines ; fils d'Hellade regrettant, sur la terre d'Afrique, la patrie perdue ; farouces normands allant à la conquête ; gentes dames portant hennins, pages indiscrets, beaux sires prestes aux tournois, d'autres encore...

Le poète de *Casques fleuris* a des tendresses d'antiquaire pour les choses d'autrefois. Volontiers on l'imagine œuvrant dans les mêmes dispositions d'esprit que M. James Vandrunen lorsqu'il écrivit *Flemm Oso*. Il chante les *Claires Armures*, les *Gargouilles*, les *Hautes lisses*, — celles-ci en une suite de poèmes qui sont peut être les meilleurs du volume et où ce vers notamment qui dit bien :

Sa robe bleue a des fraîcheurs de fruit nouveau.

Tous ces poèmes se conforment aux traditions classiques ou

parnassiennes. Il en est qui mériteraient mieux qu'une simple mention ; mais alors il faudrait relever, autrement qu'en passant, des fautes comme celle qui consiste à écrire un poème de dix pages avec des rimes à écho.

De M. Jean de Tinan un conte : *Erythrée* Édition du *Mercur*. Curieuses ornementation de M. Delcourt. « Les histoires dont vous allez lire la première, dit M. de Tinan, j'aurais aimé à les épigraphier de cette phrase : Je ne les ai pas écrites pour que vous les compreniez, mais seulement pour m'amuser un peu en essayant de plaire à ceux qui ont échappé à la ridicule manie de vouloir un rapport brutal entre tous les alinéas qui, typographiquement, se suivent. »

Plus loin il ajoute : « Je sais que ceux qui, sans se satisfaire de l'unité des sens qui sera certainement donnée à mon livre par ce que M. Henri de Régnier appelle « les concordances mystérieuses qui existent malgré tout entre toutes choses », voudront atteindre à des significations secondaires, trouveront dans ces contes plus et moins que je n'y ai voulu mettre. »

Nous ne l'essayerons pas. Disons seulement qu'*Erythrée*, d'inspiration simple à la fois et complexe, est écrit dans une langue harmonieuse et belle. Qui fait à l'auteur, un bon écrivain et de pensée forte s'il en est, le plus grand honneur. Que le style de M. de Tinan rappelle parfois celui de M. Pierre Louÿs, à qui le conte est dédié, il se peut. Vous m'accorderez que cela vaut mieux que de rappeler M. Emile Zola. Mais dans la sensation s'attestent ici de très spéciales modalités que nous nous plairons à analyser un jour. On lit à la page 60 : « Nous comprîmes qu'il suffisait d'adorer un seul dieu et plus tard nous sûmes que ce dieu était en tout et qu'il convenait de l'adorer en nous-mêmes. » *Erythrée* nous révèle une des heures de cette adoration. Heure d'ivresse qui se continue au delà d'elle-même. Si désenchantante qu'elle puisse être M. de Tinan l'aime, et, en se la contant, il nous la fait aimer. Mais chut ! les voilà bien les « significations secondaires. »

M. Aimé L. Pfänder publie chez Lacomblez un essai dramatique : *L'Eau du soir*. Essai, oui, plutôt que réalisation. Le théâtre requiert une universalité d'esprit que M. Pfänder, (il nous permettra de le constater, en toute sincérité) semble ne pas

posséder. Il est pourtant en ces pages des phrases bien stylées, encore que l'influence de M. Maeterlinck soit par trop évidente. Pour tout dire nous préférons à cet « essai dramatique » tels vers de M. Pfinder que nous tenons en portefeuille et que *le Réveil* publiera sous peu.

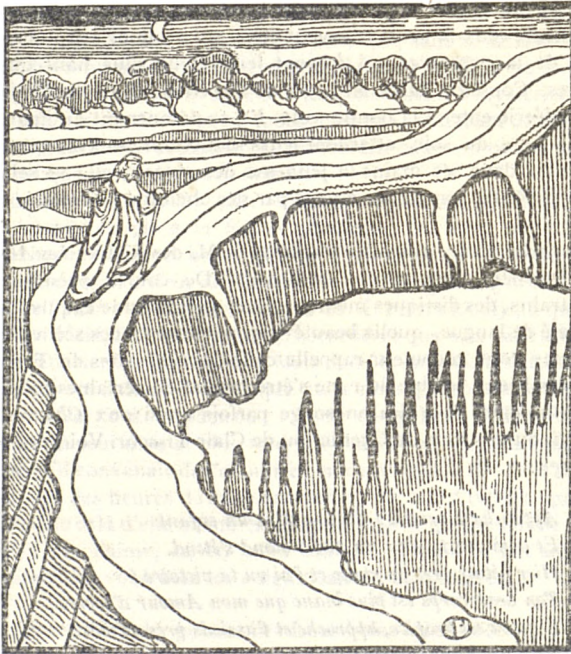
Dans *les Prestiges de l'Onde* de M. Lionel des Rieux se retrouve le beau talent du poète d'*Espoir dans l'Ombre*, un livre précédent que nous avons signalé à son heure. Cette nouvelle œuvre nous est offerte comme une féerie et c'est dans un décor rappelant celui des ballets de Lulli que se meuvent les personnages que l'auteur a choisis pour interprètes : le Poète, la Dame, la Fée — bonne conseillère dont les paroles sont le sésame du vrai bonheur. Ce bonheur, ceux-là seuls le savent chez qui l'amour se soumet aux lois de la pensée et qui élèvent leurs cœurs plus haut que les lèvres. Combien rares en la vie de tels êtres ! Mais la Dame de cette féerie entend la bonne voix. Et, se détournant du fleuve où les ombres du soir, attardent leurs séductions, — avec celui qui « mettra dans ses mains la jeunesse des roses », elle va selon le mot de Retté, comme un enfant par des chemins nouveaux.

A parler franc, une autre plaquette de M. des Rieux : *Les Amours de Lyristès* nous retint davantage. De courts poèmes, des quatrains, des distiques même — mais quel rythme exquis, quelle pureté de langue, quelle beauté harmonieuse en ces scènes charmantes dont la couleur rappelle celle des statuettes de Tanagra. M. des Rieux semble du reste s'être inspiré de certaines pièces de l'Anthologie. A le lire on songe parfois aussi aux *Chansons de Bilitis* ou aux vers de Chenier ou de Clair Tisseur. Voici la *Fausse Vierge* :

*Approche Lyristès ; Tu n'es plus un enfant
Et déjà sur ta joue un duvet blond s'étend.
Hier j'étais près du stade et j'ai vu ta victoire ;
Ton beau corps est plus blanc que mon Amour d'ivoire ;
L'heure est propice, approche et t'assieds près de moi.
Je n'aime pas, ô dieux ! ma mère autant que toi,
Ne crains rien, je suis douce et surtout je suis pure
Et nul homme jamais n'a touché ma ceinture.*

Toutes les pièces de ce petit volume ont la même volupté spirituelle et exquisement nuancée. Les pires hardiesses. M des Rieux les mitige par une manière de retenue charmante. Ne ris jamais, souris toujours ■ — ce conseil qu'il donne à Lyristès est celui qu'il a lui même suivi. Nous relirons souvent ces poèmes.

DENIS LALIEUX.



MEMORANDUM

Au *Mercury* : le Principe de la Charité, de M. de Gourmont et une substantielle étude de M. Pilon sur Maurice Maeterlinck.

Société Nouvelle : l'Harmonie, à propos d'Imogène, I. Will ; Thomas Lovell Beddoes et la tradition shakespearienne, nouvelles et intéressantes notes de M. Ch. H. Hirsch, sur le poète de la terreur et de la mort M. Fontainas définit l'œuvre complet de Verlaine et M. Maubel, toujours impressionnant à écouter sur la musique, parle de Guillaume Lekeu.

Revue Blanche : encore de Birg sur Hokusai, et — toujours joie — des Posthumes de Laforgue.

La *Revue Encyclopédique* (28 Mars) publie un beau conte inédit de Villiers de l'Isle Adam, *Hypermnestra*. Au même numéro, M. Ch. Maurras, au nom de la Sainte Clarté classique, guerrière contre les Barbares, qu'il dénomme, présentement, Romantiques, à la fortune du mot. Il s'agit en l'espèce de MM. Kahn, Verhaeren et Rodenbach, mais le terme, dit M. Maurras, peut s'employer à « caractériser la manière commune de la plupart de nos poètes. » Affirmation, sans plus, comme aussi ce dire « ils cultivent des laideurs avec assiduité. » M. Maurras nous prouve simplement que son oreille est fermée à certaines musiques.

A la *Revue générale* : M. William Ritter signe une étude documentée sur quelques aquafortistes : Arm. Rassenfosse, Storm Van S'Gravesande, Bernard Mannfeld, Marius Bauer, illustrateur d'Akédysseril de Villiers.

Dans un des derniers numéros de la *Fortnightly Review*, une excellente traduction du *Silence* de Verhaeren par Miss Alma Strettel. Même fascicule, article sur Monticelli signé Mildred Drage — qui met bellement en lumière ce peintre essentiellement improvisateur.

Notons aussi, dans le *Studio* de Mars, un article sur Böcklin, avec quelques reproductions, non des plus caractéristiques.

L'Art Moderne du 29 Mars consacre, aux mésaventures de l'Œuvre de l'Art appliqué à la rue » une chronique où, exactement, s'élucide la situation : « M Eugène Broerman a sur la matière des conceptions galopantes. Il s'imagine qu'on transforme la décoration foncière et séculaire d'une ville, comme on pivoise et on orne les rues un jour de fête, d'illumination et de kermesse... Contre cette mascarade, le monde esthète se souève, et il a raison. C'est à la fois du puffisme et du vandalisme. »

A quoi le comité de « l'Art appliqué à la Rue » répond que l'œuvre, à peine constituée, a fait jusqu'à présent ce qu'elle a pu — et qu'on lui laisse du moins le temps de mener à bien ses projets.

× Au're histoire, M Firmin Vandenbosch étudie, impartialement et intéressamment, le conflit Symboliste-Parnassien (*Magasin littéraire*, Mars « Une cause littéraire »). Nous y trouvons, après de personnelles et enthousiastes appréciations de l'œuvre de Verhaeren, ceci, conclusion à laquelle j'acquiesce bien volontiers : « Que la poésie de Verhaeren ait des défauts et des lacunes — énormes comme ses beautés — j'en conviens; ce large fleuve impétueux et majestueux n'est pas que d'or et de lave; il charrie aussi des scories et des cendres; signaler ces cendres et ces scories, les cataloguer et les collectionner, à l'instar des géologues, doit être permis à la critique; mais celle-ci est indigne de son nom et de sa mission quand, par une incroyable aberration de parti-pris, elle prend prétexte de quelques lacunes d'une œuvre pour lui dénier toute valeur et exagère les défauts d'un artiste pour pouvoir d'autant mieux se dispenser de reconnaître ses mérites. Ne cherchons pas les poux dans la crinière du lion! »

× Petites nouvelles : de Georges Marlow, sous peu, un livre : *Guirlande de Sourires*. De Léon Paschal sera donné au théâtre du « Diable-au-corps » une lèerie — décors de H. F. Hendrick, musique d'Ed. Bernaert.

× Bellement fut fêté, le 11 Avril, le maître sculpteur Constantin Meunier. Un raout réunit ses amis en l'atelier de M. Vander Stappen. Après des souhaits de bienvenue de celui-ci, M. Craco parla au nom des élèves puis ce fut une adresse de M. Lemonnier. Belle fête où M. Eugène Ysaïe et M^{lle} Merck suscitérent la joie de elles pages musicales prestigieusement exécutées.

MATH. ROBERT.

COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

- 1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**
- FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**
- 1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)
- HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**
- VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**
- GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3.00**
- LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2 00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	GAND :	M. Kats, rue courte du Jour.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16.	LIÈGE :	Grusé, rue du Pont d'Ile.
—	Doliger, Galeries de la Reine.	MALINES :	Heymans, rue du Bruul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	PARIS :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
GAND :	Engelcke, rue des Foulons.	LYON :	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo
—	Hoste, rue des Champs.	MUNICH :	Littauer, Odeonsplatz.

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPERIAL
DOUVRES **QUAI DE L'AMIRAUTÉ** DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES ET FILS

FAIENCES ARTISTIQUES

à

MONT-ST-AMAND

LEZ-GAND

VIENNENT DE PARAÎTRE

AU MERCURE DE FRANCE

15, rue de l'Eschaudé St-Germain, à Paris

Emile Verhaeren : *Poèmes (Les Bords de la Route, les Flamandes, les Moines)*

Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des Humbles.*

Henri De Régnier : *Poèmes 1887-92. (Poèmes anciens et romanesques, Tel qu'en Songe.*

Francis Viel-Griffin : *Poèmes et Poésies. (Cueille d'Avril, foies, les Cygnes, Fleurs du chemin et Chansons de la Route, la Chevauchée d'Yeldis).*

LA REVUE BLANCHE

BI - MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : **ALEX. NATANSON**

Direction et rédaction : **1, RUE LAFFITE, PARIS.**

UN NUMÉRO : **FR. 0.60**

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex-numérotés, un an : 25 francs

Edition ordinaire : France 12 francs — Union postale : 15 francs

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique (CHARPENTIER et FASQUELLE éditeurs).

BELLE JARDINIÈRE

MARCHÉ aux GRAINS, 3, GAND
AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants

Genre grand tailleur

Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE

GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

L'ART JEUNE

131, RUE DE BRABANT
BRUXELLES

Fr. 0,60 le numéro

L'ERMITAGE

8, Rue Juliette Lamber, 8

PARIS

FR. 0.80 LE NUMÉRO

Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand

LE REVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

MAI 1896

N° 29 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Les Jeunes	<i>Denis Lalieux</i>
Méditation en l'Aube de Mai.	<i>F. Vielé-Griffin</i>
Bonne-Maman perdue	<i>Blanche Rousseau</i>
Cinq Enluminures.	<i>Max Elskamp</i>
Proses de toute Éternité	<i>Edm. De Bruijn</i>
Poèmes	<i>Edmond Pilon</i>
Variations (à Rosine).	<i>Camille Delettez</i>
Nouvelles de Londres	<i>Osman Edwards</i>
Chronique Littéraire	<i>Albert Arnay</i>
Notules du mois	<i>Math. Robert</i>

Ornements de Ch. Doudelet

Ce numéro : fr. 0.50

6^e ANNÉE

TOME VII

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angeloth, Paul Arden, Albert Arnay, Florent Bosaerts, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Louis Hirsche, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalieux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marqués, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Fernand Roussel, Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluyts, Arthur Souchor, Maurice Vandermeulen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires — la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64 rue Kessels Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeulen Avenue de l'Hippodrome n° 30 Bruxelles.



LES JEUNES

Que n'en a-t-on pas dit, que n'en dit-on pas sur tous les tons et tous les jours! A entendre les graves critiques — ceux qui mutuellement s'estiment « autorisés » — tout jeune homme épris d'autre chose que des banalités courantes serait un grotesque myscgyne, un équivoque alchimiste s'adonnant à des nébulosités sans nom. Esprits obscures avant l'âge, âmes mortes, cœurs sans émois — telles sont les étiquettes que l'on se plaît à nous appliquer. Encore oubliais-je de recenser notre absolue ignorance, car il paraît que nous ignorons tout et que nous sommes fort mal venus à vouloir prétendre au plus léger savoir...

Sans doute, ces menus propos, que ceux-là mêmes qui nous accusent de manquer de sérieux prodiguent, en riant sous cape, à leur trop bénévole clientèle, ces propos ont été maintes fois relevés ainsi qu'il convenait, c'est-à-dire avec une belle indignation, fervente et convaincue. Il n'y a pas longtemps, à cette place, M. André Lebey, sans gants et sans mitaines, disait à l'auteur des *Rougon* ce que cet écrivain d'hier nous a forcés à penser de lui. Cependant, en laissant de côté le candidat perpétuel à l'immortalité quand même, il est.

bon de répéter ce que l'on semble ne vouloir pas entendre. Les Jeunes ont ce droit et même le devoir de défendre obstinément les destinées nouvelles qu'il leur est réservé d'ouvrir. Cela d'ailleurs ils le peuvent sans se départir vis-à-vis de leurs aînés du respect que d'aucuns méritèrent et auquel il est toujours beau de ne pas déroger.

Vraiment il suffirait d'un peu de clairvoyance pour se persuader que le mouvement littéraire encore à son aurore est tout juste le contraire de ce que les chers bonzes prétendent. Loin d'être en hostilité avec l'époque, ce mouvement en constitue, par certains côtés, le fidèle reflet. Les romantiques épris d'actions éclatantes, de chimériques aventures, d'épopées vertigineuses — dont ils avaient en quelque sorte sué la nostalgie (Musset *dixit*, avec le lait maternel — ne pouvaient être différents de ce qu'ils ont été. Lorsqu'il fut avéré que rien ne ressusciterait des splendeurs passées, lorsque la vacuité apparut d'une vie sans avenir et sur laquelle le ciel pesait comme une menace, Baudelaire chanta ou plutôt il exhala ces plaintes fières où l'on perçoit toutes les inquiétudes de la jeunesse du temps. *Le Parnasse?* Si l'on ne veut y voir une nécessaire réaction contre la veulerie d'écrivailleurs plus ou moins officiels, il n'est pas difficile de l'expliquer, avec une pointe de paradoxe, en faisant appel à des considérations fort étrangères à la littérature. Mais depuis lors des idées inédites, des aspirations précédemment inconnues se sont révélées. Un désir de vie plus libre, d'épanouissement sans contrainte, de latitude et d'espace, un désir combien vif de renouveau, de printemps spirituel et d'âme a jailli au fond des êtres. Trop longtemps ce fut la nuit et l'âme humaine n'est pas faite pour les ténèbres. Voici qu'elle

a disjoint les pierres des vieilles tours où des vœux hostiles l'emprisonnèrent et elle s'élança vers la lumière, vers la vivifiante, vers la radieuse lumière !

Il n'est possible à personne de prévoir avec quelque certitude ce qui restera des nombreuses œuvres littéraires que des éditeurs avisés ou routiniers publient journellement. Certains censeurs cependant vont jusqu'à prétendre que la Postérité n'en redira que d'infimes fragments. Notre fin de siècle, proclament-ils, n'a rien produit de décisif. Et de jeunes chroniqueurs font chorus. M. Jean Viollis dernièrement s'y prêtait dans une revue nouveau-née de Toulouse. Mais ceux-là même qui affectent pareille sévérité doivent reconnaître que les poètes d'aujourd'hui ont singulièrement affiné la langue, qu'ils en ont fait valoir davantage toutes les ressources, qu'ils ont tendu jusqu'à les rompre toutes les cordes de la lyre. Jamais les chanterelles n'avaient eu des sonorités si claires et les notes graves jamais n'avaient atteint d'aussi lointaines profondeurs. Que de recoins de mystère et d'éternelle rêverie se sont, par ce seul prodige, comme à l'audition suggestive de certaines musiques, tout-à-coup révélés aux lecteurs attentifs ! Des floraisons inouïes, du fond des solitudes psychiques, ont éclos sous nos yeux leurs printanières corolles. En admettant que ce ne soient là que des prémisses, n'est-ce pas suffisant pour que, dans notre histoire littéraire, dans l'histoire de la littérature française, les récents efforts vers le Mieux ne puissent être négligés ?

Ces efforts autre chose les distinguent : c'est qu'ils s'attestent en toute liberté. Voilà surtout qui ne s'était jamais vu. Toujours il y eut des genres, des modes, des écoles, l'on ne sait quels impérieux mots

d'ordre donnés par les dispensateurs patentés du succès ou de la gloire. Il fallait rester dans les rangs, marcher à la suite d'une bannière connue — et reconnue — emboîter le pas à tel chef de file dont c'était l'heure de régner... en attendant qu'un autre prît la place. Pareilles erreurs n'ont plus cours à présent. On a enfin admis que les règles ne servent de rien — ou du moins qu'elles doivent aider à l'expression de la personnalité et non pas l'entraver. Hé! certes, sous peine de ne plus s'entendre, des conventions linguistiques sont nécessaires et il ne s'agit pas de vouloir sans réflexion faire table rase de toutes. Mais quant à l'ordonnance même — vers libre, vers régulier, prose rythmée ou dire austère — qu'importe! Ayez du talent de quelque manière que vous le vouliez... ou le puissiez. Nous exigeons d'un auteur qu'il nous émeuve. C'est notre droit. D'autre part, c'est le sien de recourir à cette fin aux moyens qui lui semblent le mieux indiqués. Une œuvre d'art vaut, non pas par la prédominance de l'un ou de l'autre procédé, mais par le nombre de sensations qu'elle procure, par cela seul qui chante en l'esprit du lecteur lorsque, le dernier feuillet lu, il se recueille — pieusement.

Et l'art nouveau sait chanter d'une voix vraiment juvénile et claire et heureuse de s'ouïr. La génération précédente de poètes, s'absorbait dans la contemplation d'impavides attitudes. Elle haïssait le mouvement et voulait que la beauté fût de silence et immobile — et qu'un voile de mélancolie ou de désespérance interceptât l'éclair de ses yeux. Le « *Sois charmante et tais-toi* », le « *J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans* » de Baudelaire en furent le vrai credo; l'artificiel plus que l'harmonieuse réalité les requérait. Nous ne nierons pas

le talent, voire le génie, de certaines œuvres que ces idées régissent. Malheureusement, elles sont trop loin de la nature et toute littérature qui s'en écarte ainsi perd du coup son plus vif joyau.

C'est ce joyau que les Jeunes ont retrouvé et dont ils ont paré le front charmant de la déesse. Dans la plupart des œuvres des derniers venus, un identique élan s'indique vers les choses ambiantes : sites où c'est la gloire des forces mystérieuses éparses sous l'azur !... Et cela sent bon le soleil, la brise parfumée et cela émeut doucement parce que frais et rieur et limpide — parce que l'amour vrai y éperd ses balbutiantes jolioses. L'Amour ? Hé ! bien, oui. On a prétendu que c'en était fait et peut-être, à tel moment, l'avons-nous crû nous même. Duplicités, marchandages, étreintes hypocrites et mollasses abandons : ainsi pouvait-on en établir le bilan. Le reste ? Les beaux esprits le trouvaient non pas naïf mais pire et tel qui ne l'admettait pas opinait encore, par *cant*. Pourtant c'était la meilleure part qu'ainsi l'on dédaignait. Et c'est à cette simplicité bonne, sans grandes phrases, sans gestes éperdus, que les jeunes écrivains, tant décriés, par de multiples détours lentement nous ramènent. La Foule leur devra bientôt de saluer à nouveau les aurorales voies d'où les esprits moroses l'exilèrent.

Evidemment, cette ère nouvelle pas plus que la précédente ne sera stable. Un jour viendra où, pour le seul plaisir de changer, les règles seront reprises, où les artistes, las de trop de liberté, restaureront toutes les contraintes contre lesquelles ils luttent si courageusement maintenant. Ceux qui prophétisent ce revenez-y savent bien qu'ils ne courent pas grand risque de se tromper. Mais en quoi ils se trompent, c'est en disant

que ce sera un juste retour des erreurs contemporaines. Au contraire, c'est alors seulement que l'on fera, que l'on refera fausse route. L'erreur est de réfréner les belles aspirations que l'on sent naître en soi, de les assujettir à des théories, à des préceptes uniformes et vains. Et si la vérité peut être de ce monde, c'est sur nos horizons, comme un prestigieux astre d'or, qu'elle a paru et qu'elle brille — les Jeunes !

DENIS LALIEUX



MÉDITATION EN L'AUBE DE MAI

La douce chose que ceci :
Méler les roses aux soucis,
Le rêve au rire, l'espoir au doute,
Et d'effeuiller sur toute route
La grappe lourde des lilas
En pluie légère de pétales
Se fondant, couleur d'ombre, en l'ombre matinale
Au gré de la brise qui dit tout bas
— Entre les roses et les lilas —
La vieille strophe des Poètes...

Le soir le petit livre où chante encor Pétrarque
Sonne sous des mains frêles, comme un clavecin ;
Le Lac, où goutte encor la rame au flanc des barques,
Entend les vieux grands mots dont on rira demain ;
Et La Bonne Chanson tremble aux lèvres nubiles
D'un frisson d'ailes d'or posé au cœur des roses ;
Et n'aurons-nous rien dit que chantent, au soir, les filles,
Quand la brise de Mai ouvre leur bouche close
Du long baiser des fleurs que la nuit éparpille?...

Les mots les plus doux balbutient
Et la joie est muette :
Il n'est pas de parole en quoi l'Amour se fie
Avec son pas furtif et sa lèvre inquiète ;
Et, si l'Amour survient, le livre du poète

*Glisse à terre et s'effeuille,
Avec la rose et le lilas — espoir et deuil —
Et la chanson humaine se tait devant la Vie.*

Aube de Mai, auréolée du vieux délice !

*Tu sais bien que ma haine et mon amour complices
Ont fait ma route droite et fleurie comme un sceptre
Où, sur le velours blanc de la poussière lisse,
L'ombre des feuilles bleue sème des Fleurs de Lys ;
J'y ai marché sans honte à la victoire inepte ;*

*Car je sais qu'au dehors, où le matin est seul,
L'arbre parle et la pierre est vivante,
Et je vais saluer avec la voix des plantes
L'auguste droit d'ainesse du chêne et du tilleul ;*

*Notre foi sans orgueil, lasse d'humanité,
N'appelle plus l'espoir du fond des foules hâves :
La Nature est tragique en l'ingénuité
De son rêve éternel, impérieux et grave ;*

*Le sanglot de la Vie énerve, ou s'interprète
Comme la joie suprême et le but surhumain ;
Marcherions-nous encor vers l'aube des demains,
Mendiant de sa joie et lui tendant la main
Sans voir la vanité de la vieille requête ?*

*Que la main qui se ferme et qui se crispe est pleine
— C'est soi qu'on doit fléchir et non les astres —
Que c'est du cœur humain que sourd la joie humaine,
Que l'aube est impuissante en sa gloire sereine
À pallier, si l'âme est veule, son désastre ;*

*Que tout n'est pas de vivre, une heure et jusqu'au bout,
Le petit chemin vert où l'Amour rit dans l'ombre,
Où l'on cueille à sa faim des fruits amers ou doux,
Et de s'asseoir au carrefour où l'on fait nombre ;
Mais que la Mort frappant la Volonté debout
Fait, du revers bruni de sa faux qui frissonne,
Luire vers l'avenir humain éclos de nous
La seule joie de vivre et de mourir en hommes.*

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



BONNE-MAMAN PERDUE

à Francis Nautet.

J'ai entendu raconter, jadis, qu'une petite vieille femme de chez nous, nommée bonne-maman à cause de son grand âge, et peut-être aussi pour la douceur d'un sourire, épanoui dans l'entrecroisement d'un millier de rides, j'ai entendu raconter que petite bonne-maman s'était perdue un jour, un jour de neige où le village semblait poudré de sucre et où, dans les chemins solitaires, on ne pouvait se reconnaître, ni si le ciel était bien le ciel tant il ressemblait sans les pointes habituelles des jolis toits rouges, à une grande mer de brouillard tout près d'envahir la terre.

C'était un Dimanche; il avait neigé toute la nuit et bonne-maman avait mis son châle bleu à fleurs jaunes, ses souliers fourrés et sur sa tête le plus beau des bonnets, celui aux larges rubans qui, noués sous le menton, semblent un immense papillon agitant les ailes sur une jolie fleurette séchée. Elle était partie au matin, à l'heure où la maison s'éveille au chant des trois canaris jaunes, s'égosillant dans la cage qu'on a vue de tous temps pendue au mur de la cuisine — et déjà la vache mugissait dans l'étable tandis que la servante, Marianne, encore mal éveillée, ouvrait les volets du salon... Des femmes en bras nus apparaissaient au rideau levé d'une fenêtre, s'habillant pour la grand'messe, et, bien qu'il fût très tôt, Joseph et Pierre et Antoine, les enfants du brasseur, se lançaient des pelotons de neige à grands cris cache-nez envolés, derrière le mur du

cimetière, là où court cette ruelle malpropre qui semble le paradis des enfants de l'école.

Car elle habitait, petite bonne-maman, sur la place même de l'église et du cimetière, une maisonnette à volets gris tranchant sans dureté sur le jaune fané de la façade... deux marches étaient devant la porte, où sautillaient constamment trois ou quatre vieilles poules et un coq sans queue... un peu plus loin un petit tas de fumier... mais cela n'était qu'une basse-courrette pour rire, car derrière la maison il y avait une vraie cour avec un hangar, un *rang* pour le porc, une étable où Michette ruminait tranquillement, et parfois on apercevait sa tête, passée par le carré découpé dans la porte .. Oui, dans les soirs d'été, bien souvent je l'ai vue ainsi, la bonne vache rousse, regardant de ses gros yeux étonnés vers le porc folâtre se vautrant dans le purin... et plus loin, vers le clocher de l'église, élané sur le fond vert d'un bois de sapins en pente, et plus loin encore, là où les prairies s'indéfinissent, roses, mauves fondues vers le ciel pacifique.. Cela me donnait même une étrange impression ; en la voyant ainsi, ses bons yeux étonnés, dans la cour où sèche un linge bien blanc sur des cordes tendues .. en voyant le toit, les volets gris, les deux marches de pierre un peu usées, l'assemblage de ces choses, à ma grande surprise, formait bonne-maman, tout comme si elle eut été faite d'elles, et en voyant bonne-maman, son sourire ridé, le papillon de son bonnet, ses petites mains semblables à des pétales de rose si longtemps restés dans un livre de prières qu'ils en seraient tout racornis... en la voyant ainsi, un peu courbée et toute gentille dans sa grâce fripée, je songais aux volets gris, aux poules qui picorent devant la maisonnette, à la bonne vache

qui interroge un bout de ciel derrière le clocher de l'église...

Mais, ce matin-là donc, il avait neigé beaucoup, et le clocher était tout blanc sur les prairies blanches et le ciel blanc, et le village semblait faire sa première communion et attendre, bien patiemment, que le bon Dieu daignât descendre. Bonne-maman marchait vite, d'un pas sautillant et menu, ses yeux ronds, son nez moqueur, toute son allure alerte et provocante lui donnait un peu l'air d'un de ces moineaux francs qui viennent picorer du pain sous vos fenêtres et parfois agitent la queue avec des « cuic... cuic... » moqueurs ; elle tenait sa robe d'une main et si retroussée qu'on voyait plus haut que la cheville ses jambes de poupée couvertes de bas violets — oh ! jolies et douces petites jambes violettes ! petits évêques moqueurs, petits évêques de fleurs et de pierrots qui s'en iraient vite, vite, à travers l'hiver... Dans l'autre main, elle tenait bien serré un grand parapluie de coton, et, tout en marchant, parlait, avec le parapluie, avec la neige, avec les bas violets... « Ai-je la clef de la maison ? — Oui ! la voilà... Marianne, pour sûr, oubliera de fermer l'étable et ma pauvre Michette va geler... Tiens, me voici déjà à la ferme ! Allons, je marche encore bien, mais le blanc, cela fait mal aux yeux ! » — Bien que tout cela n'eût rien de très gai, elle riait, pourtant, riait de toutes ses gencives, de la fine pointe frangée de son châle, ses mains riaient dans les gros gants de trois couleurs, et ses cheveux ! les bouclettes d'or éteint, qui frétilaient, petites vieilles évaporées, tout follement sous la ruche du bonnet...

Comme elle allait ainsi, elle rencontra des gens qui la saluèrent : « Ah ! bonne-maman !... voilà bonne-

maman en route ! — Et où allez-vous comme cela, bonne-maman ? — Bonne-maman, faites bien attention, la neige est si épaisse... vous pourriez vous perdre ; les meilleurs yeux ne s'y reconnaissent plus aujourd'hui... »

« Vraiment non, les meilleurs yeux ! » disait bonne-maman avec son fin sourire... « Eh bien, les miens valent mieux que ceux-là, voilà tout, mon garçon... »

Elle repartait, sautillante, et pas plus pesante sur la neige que ces petites femmes découpées en papier, et qui dansent en se tenant la main... Vraiment pour ceux qui s'arrêtaient à la voir s'en aller, elle avait la tournure fantasque et drôlette d'une vieille en carton peint... Et de très loin surtout, le parapluie profilé, le nez crochu, la ruche, la jambe violette, quand elle n'était plus qu'une minuscule vieille, bibelot d'étagère, toute prête, semblait-il, à s'évaporer dans la brume fondante du ciel.. Elle n'avait cure des avis, mais elle rencontra d'autres gens qui l'avertirent encore et qui lui disaient des choses à hausser les épaules, avec un air sérieux, et un jeune paysan joufflu lui cria, en passant : « — Bonne-maman ne dépassez plus le calvaire ! Par delà, vers le bois d'Hayette, la route et les champs se confondent. Personne, depuis hier, n'a osé y passer, et aucune trace ne peut vous indiquer le chemin. » — Sans répondre, bonne-maman hochait le menton... le papillon, dessous, battait des ailes ironiquement : Ah ! ils avaient peur pour elle, comme si c'était à son âge qu'on allait ne plus connaître les chemins... comme si elle allait se perdre sur les routes qu'elle faisait quand elle était encore une toute petite fille... Ah ! cette jeunesse, cette jeunesse avec ses conseils ! .. Et tintement ironique des volets gris doux,

et les petits évêques mettent la crosse en l'air et se poussent du coude, et voici que j'ai vu dans l'entre-bâillement de la porte le museau fûté d'une souris, tandis que le chat dort, couché en rond sur le toit du hangar.

Cependant, bonne-maman était arrivée au calvaire, précisément à ce calvaire qu'on lui avait tant recommandé de ne pas dépasser. C'était, dans un enfoncement, une grande croix où un Christ à longs cheveux achevait de mourir. — De très loin s'apercevaient les deux bras ouverts, et peut-être était ce la bénédiction du village. Bonne-maman monta, en soufflant, la petite terrasse où on avait planté la croix depuis des temps oubliés ; elle se mit à essuyer, avec son mouchoir rouge, de l'eau sale dégouttant mélancoliquement du front et de la bouche entr'ouverte, et comme elle faisait ainsi, il lui parut soudain voir un sourire navré passer sur le visage du Christ .. Mais ces sortes de choses sont presque toujours imaginations de vieilles gens, et elle n'y songea plus aussitôt... Elle s'arrêta devant le Christ à dire un pater, et plus elle le regardait, plus elle s'assombrissait de la tristesse de son pauvre corps torturé — car un souffle de peine, lourd et venu on ne sait d'où, avait frôlé soudain la cage tiède où son cœur voletait si également de barreau en barreau ; et voilà qu'il s'était arrêté sur un bâton tordu, à regarder entre les fils de fer, la neige et les nuages gris.

Peut-être, en ce moment, bonne-maman eut-elle le sentiment d'un danger proche. — Autour du chemin qu'elle venait de parcourir, d'autres chemins rayonnaient, cachés à sa vue par des talus et des monticules où des buissons décharnés secouaient des fils de glace.

Il y avait des routes et des sentiers qui tous aboutissaient au calvaire, pourtant, en se retournant, bonne-maman ne pouvait voir d'où ils venaient, car ils s'enfonçaient brusquement et comme dans un gouffre, et ainsi passait aussi la route d'où elle venait... Mais cela n'était pas encore trop effrayant, car c'étaient des chemins bien tracés entre des talus et qu'il était impossible de ne pas retrouver, mais ce qui était terrifiant c'était cette vaste plaine de neige qui s'étendait de l'autre côté, uniformément bleue et lisse, sans un arbre, sans une maison, où un soleil blanc faisait scintiller des paillettes comme des larmes.. Ah! dans les chemins enfoncés, là-bas, il devait passer de bonnes gens, des paysans en blouses soufflant dans leurs doigts et des fillettes en capelines rouges - car précisément sonnait le dernier coup de la messe - dreling! dreling! — toutes les cloches ensemble, et si lointaines, semblait-il, si lointaines, comme une petite voix joyeuse qui rirait, sous un pont, à l'autre bout du monde...

Bonne-maman restait, indécise, appuyée à la croix; la neige s'était remise à tomber, en ronde échevelée, et le grand parapluie refusait de s'ouvrir. — Ne ferait-elle pas mieux de s'en retourner tout simplement, aller dire son chapelet dans la vieille église à sa place habituelle, sous la chaise, les pieds enfoncés dans le paillason de laine? Peu à peu, comme elle pensait ainsi, toutes choses se transformaient autour de bonne-maman, et voici qu'elle se trouve devant l'autel et la vierge aux yeux candidement levés, et les paysans arrivent par groupes, tandis que les enfants se tassent sur les bancs et se détournent en reniflant pour vous regarder entrer... Et Monsieur le Curé apparaît justement à la porte de la sacristie, très imposant avec son gros ventre, sous la

chasuble et le surplis... l'enfant de cœur, derrière lui, agite la sonnette, et un mince rayon de soleil glisse par les vitraux à travers la neige. — Mais voici une agitation, des rires étouffés, les filles pouffent dans leurs mouchoirs... Ah! c'est ce coquin de Tom, le chien du boucher, il s'obstine chaque dimanche à suivre son maître à la messe, et le voici arrivé presque au pied de l'autel : « Allons, Tom, dehors!... Non vilaine bête!... » Chut!... l'orgue commence, ses petites notes cassées pleurent dans l'église avec un son de trompette vieillotte... Et au dessus de tout cela, ding, dong, dreling!!... les trois cloches ensemble qui échevèlent leurs voix par la campagne...

Certes, en temps ordinaire, bonne-maman ne se fût pas obstinée; la vue seule de la grande nappe de neige où nulle trace de chemin n'apparaissait, rien que cette vue l'eut fait revenir très agilement vers le village. Sans compter encore que les cloches l'appelaient, oui, appelaient bonne-maman avec une voix humaine : « Bonne-maman! petite bonne-maman! revenez! — dreling, dreling! — Voici que Monsieur le Curé entre dans la sacristie et qu'il décroche le surplis... Et les enfants de cœur versent l'eau et le vin dans les burettes et le clerc est monté à l'orgue... Revenez, petite bonne-maman, revenez! revenez! re-ve-nez!... dreling! dreling! dreling! » Tout cela, certes, l'eut décidée sans la moindre hésitation, mais voilà! bonne-maman était orgueilleuse; dans sa si jolie tête de vieille, toute fleurie de bon sens, l'orgueil avait poussé, Dieu sait comment, ainsi l'on voit la folle-avoine faire poindre une tête effrontée entre les épis de froment si droitement alignés. « — Si je reviens, » pensa bonne-maman, « ils vont se moquer de moi... Oui, Jacques et Louis qui courent si hardiment

derrière les filles à la kermesse et rien des vieilles gens; pour sûr ils se moqueront de moi, ils diront demain, à la fabrique : « Bonne-maman n'a pas voulu nous écouter, mais elle a eu peur quand elle a vu la neige... Oui, elle a méprisé nos avis et elle s'en allait fièrement, avec son beau bonnet et son châle à franges et vous auriez dit une grande dame... mais, un peu de neige dans le chemin, et elle est revenue bien vite! — Non, ils ne riront pas de moi. » pensa bonne-maman peu sagement, et la voici partie, droit devant elle, dans ce qu'elle supposait devoir être une route...

J'ai entendu dire qu'au moment même où elle s'avancait vers la plaine, les cloches s'étaient mises à sonner plus vite, non ensemble mais l'une après l'autre, et puis la dernière éperdûment, éperdûment, jusqu'à ce que sa voix se brisât et mourût...

Bonne-maman était donc partie, au hasard, sur la grande nappe blanche... Et où marchait-elle, à présent? était-ce la route? Était-ce un champ? Vraiment on n'eut pu le dire. Si épaisse était la couche de neige qu'il était impossible de distinguer en dessous les pavés ou la terre durcie — mais pour rien au monde elle n'eut convenu de cela. Elle pensait : « Je suis sur le chemin : ici, la terre du fermier, à gauche le pré de Jean... en allant toujours tout droit j'arriverai dans une demi-heure. Dans une petite demi-heure je vais voir apparaître les premières maisons. » — Elle pensait ainsi, pas trop sûre tout de même, et malgré les lamentations de petite dame raison qui protestait, dans un coin de son âme... Elle pleurait, la pauvre dame, son tablier sur sa tête, appuyée à la barre du poêle... « Je vous dis, bonne-maman... » Ah! oui, personne

ne l'écoutait ! et le lutin de l'entêtement, à califourchon sur nne flamme, se moquait d'elle et lui jetait des poignées d'étincelles au visage ; et bonne-maman le laissait faire, bien qu'elle eût un peu honte, connaissant par son ange gardien que la bonne dame disait des choses sensées. — Elle laissait le lutin se moquer et tirer la langue, sachant bien que pour cela elle méritait un châtement.

Cependant, quand après avoir marché vingt minutes... puis vingt-cinq... puis une demi-heure bonne-maman n'aperçut toujours rien, elle eut un frisson de peur qui la secoua de la tête aux pieds ; mais, même en frissonnant ainsi elle se disait encore : « Je ne crains rien, je ne suis pas perdue... peut-être me suis-je un peu écartée de la route... En obliquant à droite je ne peux manquer de la retrouver et dans cinq... non, dans dix minutes. je verrai des toits et des arbres... » car elle était plus têtue et déraisonnable qu'une enfant mal élevée. — Elle marcha donc à droite, et quand elle eut été ainsi pendant bien plus de temps qu'elle n'avait pensé, devant et derrière, et des deux côtés, la grande plaine de neige continuait de s'étendre, implacablement et touchant le ciel par tous ses bouts. — Alors elle dut bien se dire : « Je suis perdue... et pleurer dans son cœur des larmes gelées et misérables.

Je ne vous souhaite pas de connaître jamais l'horrible angoisse qui plia l'âme de la pauvre vicille, quand elle se vit perdue et seule sur l'immense étendue bleuée où elle n'était pas plus de chose qu'un caillou noir, pas plus grande ni importante qu'un petit berger d'arche de Noë enfantine, jeté sur une pelouse de neige... Encore, s'il lui était donné tout-à-coup, de se dresser

sur sa rondelle de bois, à force de sautiller sans repos et sans découragement, le petit berger devrait bien finir par se retrouver devant la maison ; mais hélas ! pour être de chair et d'os, les jambes de bonne-maman n'en allaient pas plus vite et allaient moins longtemps... Elles avaient froid, elles se plaignaient. parfois même, comme dans une velléité de révolte, semblaient ne plus vouloir avancer — « et que devenir, que devenir, se disait bonne-maman, si mes jambes ne me portent plus ? »

Elle revint en arrière ; la neige, à mesure, cachait les traces de ses pas et elle allait mollement, car on est bien plus lourd et plus usé quand la confiance ne voltige pas devant soi... C'est une petite flamme rose qui badine et vous tire la langue, et, parfois vous mène dans des pays étrangers et très loin d'où vous deviez être, mais cependant, tant qu'on la voit danser on ne se plaint de rien et la peine s'oublie, et on est prêt à la suivre encore, n'importe où elle voudra mener... La flamme s'était éteinte depuis ce moment où, s'étant retournée, bonne-maman avait vu la plaine indéfinie comme quelque monstre prêt à l'engloutir... et même avait-elle jamais brillé sur la neige?... Peureuse, elle était restée là-bas aux pieds du Christ, et des petits oiseaux allaient s'y réchauffer.

Des images effrayantes se dressaient, uné à une, devant bonne-maman, à mesure qu'elle se décourageait davantage, comme des êtres sinistres et méchants qui s'amuseraient à arracher par lambeaux sa pauvre âme peureuse... Oh ! pour une si petite âme, c'était une bien grande étendue de neige et de pensée... C'était un bien grand ciel pour une petite âme habituée à le regarder à travers les vitres d'une fenêtre. — Elle en

connaissait un seul coin, celui qui s'étend au-dessus de la place et où le coq du clocher s'élançait triomphalement, le même qui baise au front les bois de sapins et les toits rouges. Ce ciel-ci était immense et sans yeux... Son regard était là-bas, sans doute, posé sur la maisonnette jaune?... Ici il n'y avait qu'un seul visage éteint, un immense visage penché, qui vous tuerait en vous baisant...

Dans beaucoup de tableaux lugubres, obstinément une même pensée venait hanter la vieille, jusqu'à la faire trembler sur ses jambes lasses. C'était le souvenir d'un chien qui avait hurlé toute une nuit de Noël et qu'on avait trouvé mort, gelé dans la neige, au matin... Ah ! ces hurlements lamentables et terribles ! Elle les entendait encore ! elle avait beau enfouir les oreilles dans son châle, ils grelottaient de plus en plus près, et tout ce soir terrible revivait... Elle se retrouvait dans son lit, dressée, une sueur au front, et voici que de nouveau, elle se levait en hâte, se penchait à la fenêtre : — « Est-ce toi Tom ?... » Un grand silence ; toutes les vitres sont noires... des tas de neige semblent des tombes... la lune disperse de grandes plaques jaunes, sur le sol... Comme la place ressemble à un cimetière et ces maisons silencieuses, ne dirait-on pas des gens qui veillent les morts ? Comment avoir vécu tant d'années dans ce cimetière et le voir aujourd'hui seulement ?... Oui, en ce moment, c'étaient ces choses qu'elle revoyait, et non seulement cela, mais des questions absurdes venaient s'agiter devant elle, comme des pantins sautant au bout d'un fil... Qui était ce chien ? d'où venait-il ? pourquoi avait-il hurlé précisément cette nuit de Noël — l'angoissant, elle seule, de tout le village ?... Elle allait mourir, mourir comme le

chien, peut-être pour ne l'avoir pas secouru .. On raconterait plus tard aux enfants comment petite bonne-maman s'était perdue dans la neige pour n'avoir pas voulu écouter la cloche qui lui disait de revenir... dreling ! ding ! ding !... oui, la voix d'une autre petite bonne-maman bien plus vieille encore et qui tricote depuis toujours dans la tour de l'église et avec des aiguilles... ding !... frappe l'annonce à la messe sur des portes de fer.

Voyez-vous, elle commençait déjà à radoter un peu, comme si la mort se fût hâtée d'étendre un doigt sur son frère cerveau... Elle serait sans doute devenue folle tout-à-fait, elle serait revenue au village tenir des propos idiots, semblable à ces vieilles en enfance que les gamins poursuivent de leurs moqueries... Cette triste chose aurait pu arriver si tout-à-coup une vue inouïe, éblouissante ne l'avait jetée en arrière... et c'était tout simplement deux de ces gamins si cruels qui s'avançaient vers elle, en poussant devant eux une énorme boule de neige. Le cou tendu, les narines dilatées la vieille s'arrêta : « Joseph ! Antoine ! » elle criait ainsi les premiers noms qui lui venaient aux lèvres, sans songer que ce n'étaient pas ceux de ces petits inconnus et qu'ils ne la comprendraient point... « Antoine ! Antoine ! » de toute la force de son âme palpitante.

Ces enfants n'étaient pas plus méchants que d'autres ; c'étaient deux garçonnetts qu'on avait envoyés jouer et ils s'en donnaient à cœur joie. — Ils entendirent bien cette vieille crier vers eux, mais en quoi cela les regardait-il?... Ils s'appelaient Charles et Philippe ; ce Joseph, cet Antoine étaient sans doute deux petits

garçons méchants enfuis de chez leur grand'mère?... Ils auraient bien pu s'approcher de la vieille et tâcher de l'aider, car elle semblait bien vieille et bien seule dans la plaine. Ils pensaient ainsi dans le fond de leurs cœurs, dans ce coin caché, derrière le rideau que l'enfant Jésus seul connaît, et soulève parfois; mais le jeu était si amusant! Et ils sifflotaient, évitant mutuellement leurs regards comme ceux qui savent mal faire; ils s'éloignèrent ainsi, et comme ils s'en allaient, il parut à la vieille qu'ils poussaient son cœur, devant eux, son propre cœur, gelé, durci, énorme, bondissant sur la neige au hasard de leurs volontés...

Or, voyez comme il ne faut jamais désespérer, c'est à ce moment où tout semblait perdu qu'un grand espoir nouveau jaillit. — En suivant la trace de la boule de neige, bonne-maman retrouverait les enfants... qui sait? le village!.. Cette idée lui donna des jambes et des yeux nouveaux, et la voilà partie, vaillante petite vieille, de toute son âme partie vers le retour.

Elle était vraiment une petite bonne-maman nouvelle, rajeunie, et mille fois plus douce et plus forte que l'ancienne, tandis qu'elle trottinait à travers mille réflexions profitables. Maintenant, et tout à coup, les vilaines images hurlantes s'étaient en allées de son cœur et d'autres visions toutes tièdes les avaient remplacées... Oui, et je crois que la flammèche rose revenait de loin danser devant elle, car elle se penchait à tout moment et regardait la trace avec des yeux humides... « A cette heure, pensait-elle, Marianne à fini de dîner, car il est bien plus de midi!... Et mon café chauffe doucement sur le côté du poêle. » Elle revoyait la cuisine, et les tableaux noircis et la cage des serins. Et elle revoyait encore la

petite cour, et elle-même jetant du grain aux poules. — « Eh bien ! bonne-maman, comment cela va-t-il ? » — « Pas mal, Pierre, j'en ai encore pour quelques ans... — Et vos enfants, bonne-maman ? — Et Catherine ?... » Elle avait ainsi d'anciens menus propos tintant dans ses oreilles. Oh ! les jolies clochettes fidèles ! Puis, tout à coup, s'apercevant combien elle en éprouvait de plaisir, elle se disait : « Non, non, je ne reverrai plus tout cela ! Petite bonne-maman, vous n'irez plus jeter le grain aux poules !... » Elle tâchait de s'imaginer le village en émoi, les paysans partis à la nuit, avec leurs lanternes qu'ils lèvent parfois en criant bien haut : « Bonne-maman !... petite... bon... ne .. maman !... » Et elle promettait des cierges à la vierge, mais c'était cela par jeu, car elle se sentait approcher, la trace se déroulait devant elle comme un ruban, et c'en était fini de craindre.

*
* * *

Dois-je raconter encore comment après avoir marché un peu de temps bonne-maman se retrouva aux pieds de la croix, et comment elle se laissa tomber à genoux, avec un grand cri, et comment, dans la suite, elle écouta toujours les sages conseils ?... Non, car vous l'avez deviné sans moi.

Mais l'histoire de petite bonne-maman m'a fait penser à ces cœurs simples qui se fatiguent un jour de regarder le clocher et les poules, par une petite fenêtre. Ils partent comme pour une promenade, une simple promenade dans la neige, et il ne craignent rien parce qu'ils ont de bons yeux très clairs et des jambes vaillantes.

Eux aussi rencontrent des hommes qui leurs disent :
« N'allez pas plus loin ! vous allez vous perdre ! »
Mais ils rient et secouent la tête.

Et j'ai pensé cela avec infiniment de tendresse et de pitié, car je sais qu'ils auront à souffrir mainte angoisse avant de retrouver la croix où les mène la boule de neige des enfants...

Mais voici le soir venu, et bonne-maman ferme les volets gris.

Novembre 1895.

BLANCHE ROUSSEAU.



ENLUMINURES

(Chansons)

EN ROND LES MAISONS

I

*En rond les maisons
comme pour danser,
en rond les maisons
où, sur le marché,*

*l'homme qui dit là
des mots à chanter,
c'est moi pour la joie
des miens tout en paix.*

*Or, gai ! le fermier,
salut ! l'aubergiste,
et joie ! le berger,
que Mai vous assiste,*

*c'est fête, à bras nus
cuise^z boulangers,
et, papegai chu,
rie^z les archers ;*

*puis joie tout en rond
des toits, des bâtisses,
avec le printemps
ouvrez vos comices :*

le joueur d'orgue est arrivé.

ET CONNAIS-TU MARCO LA BELLE ?

II

*Et connais-tu Marco la Belle,
et Nonne voulez-vous danser,
et c'est le Lys de la venelle
que l'on dit ici en été,*

*et puis encor, quand il fait froid,
les pauvres Deux enfants de Roi
qui s'aimaient tant que c'est vraie croix
les chanter, même à basse voix.*

*Mais connais-tu la ritournelle
qui fait rues pleines et gens soûls,
en Flandre toute aux hirondelles
quand les Géants sortent en Août,*

*et puis encor la bienheureuse
chanson si douce où c'est, de nuit,
passant sous la fenêtre heureuse
l'eau complice du bon ami ;*

*or, connais-tu, — c'est la plus belle —
Anna-la-Lune avec ses pies ?
mais alors chantent aux ruelles
les enfants autour des bougies.*

PUIS VIOLON HAUSSÉ D'UN TON

III

*Puis violon
haussé d'un ton
— c'est dans le cahier à chanter —
alors le très vieux boulanger
qui bat sa femme
nue corps et âme, 7*

*et violon
baissé d'un ton,
c'est le soleil avec la pluie
emménageant la diablerie
d'une kermesse
sans cloche ou messe.*

*Puis violons
trop doux et bons
aux maisons de mauvaise vie,
c'est à l'amour jusqu'à la lie
les matelots
suivant leur lot ;*

*et violons,
accordéons,
et musiques à l'unisson
des couteaux en l'honneur des femmes,
lors c'est chanson
à fendre l'âme.*

MAIS L'HEURE SONNE

IV

*Mais l'heure sonne
et c'est le jour,
et la mauvaise nuit d'amour
en allée loin et sans retour,
mais l'heure sonne ;*

*et pauvres hommes,
pauvres femmes,
doigts aux fuseaux ou mains aux rames,
en paradis allez de l'âme
droit à vos trônes.*

*Mais l'heure sonne
avec sa voix
de toute douce et bonne foi,
et le soleil, avec sa joie,
met sa couronne ;*

*mais l'heure sonne,
et gens de bien,
gagnez le ciel avec vos mains,
pour ceux de foi tous les chemins
mènent à Rome.*

OR SAINT PIERRE ET MARTHE LA BONNE

V

*Or Saint Pierre et Marthe la bonne,
voici que le coq a chanté,
et que, Jésus ressuscité,
c'est grande fête chez les hommes,*

*et que Pâques dit sa bonté
sur les villes et sur les toits,
et dans la chair, et dans la foi,
puis qu'il fait doux comme en été.*

*Mais Flandre alors déjà si bonne,
avec vos mains de charité,
et Saint Pierre et Marthe la bonne,
que de beaux jours nous sont comptés*

*pour la joie simple d'être en fête
avec la bouche, avec les yeux
et de s'aller cœur au milieu
des choses, des gens et des bêtes,*

*car voici l'avare qui donne
et les prodigues amendés,
et Saint Pierre et Marthe la bonne,
lors mes villes tout en beauté.*

MAX ELSKAMP

PROSES DE TOUTE-ÉTERNITÉ

ECCE HOMINEM

à *M. Charles Doudelet.*

Lugete, o Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum Venustiorum.
(C. VALERIUS CATULLUS.)

Lâche et presque un enfant, abattant ça et là au long des sentiers, d'un geste puéril de cette massue grasse du sang de tels monstres, les branches mortes qui épinaient le tronc des cèdres, puis, tête tournée, furtif si des yeux de lion à sa poursuite ne s'aiguisaient dans le noir, il était sorti des forêts, le plus courageux des fils d'une femme et tellement homme qu'il fût divin, Hercule.

Voici la plaine.

Ah, si le vertueux Philoctète venait à le retrouver ! quel reproche alors que de lire dans ses yeux l'ancienne gloire et ce que racontent de lui les pasteurs et les guerriers. Et il tremble, et il écoute. hébété, gronder peut-être à l'orée du bois l'ours et le sanglier, passer peut-être le nom d'Iole dans le vent, d'Iole pourtant si belle et dont il meurt. Et comme le désespoir à cette faute, sans bornes la plaine s'étend à la fuite...

Infinie, infinie ; les dernières dunes des deux Hespéries doivent s'engloutir dans la mer et la mer dans le ciel. Car aussi bien là-bas s'arrondit maintenant l'orbe de la terre, et — si se dressent dans le bleu divin la poitrine velue et d'or sous la tête penchée sans même une colère, et les muscles des bras toujours souples et durs à la fois comme du fer rouge, — voici les reins lamentables, la main honteuse devant le sexe brûlé de chancres passer sous le joug de ton auréole, ô terre !

LA MORT

Comment au ch. IV de la Gen.

Morte Moriaris...

L'homme mourrait donc de mort. Et l'ordre s'avéra en l'époyement de l'authentique anecdote terrestre.

Le frère jugea son frère à l'égal d'une brebis ou d'un oiseau de proie : ceci suffit et l'estimation basse, en cette sorte, introduisit la mort sur cette terre. « Aucun de nous n'a dormi plus qu'une nuit, mais quand j'immole un agneau ou quand je tords un aigle, ceux-là, ils n'ont plus su ouvrir les yeux. Et le frère et moi, ne saignons nous pas aux cailloux ; non plus, ne tombons nous sous un arbre trop lourd ? Sommes nous donc... quoi ? Ah ! faire que les yeux du frère ne s'ouvrent jamais plus. »

Cain regarda la nuque d'Abel, la massue fit le coup d'immolation, Abel s'endormit.

La nature venait de changer ou d'apparaître ; Cain avait créé une négation. Ayez pitié ! tous ses muscles d'un coup, semblait-il, lui étaient coupés et quelque chose entrainait en lui. Il avait inventé la mort. Regardez : il est la Mort. Et le pécheur se recrée dans la semence de son crime.

On vit la gauche de Dieu alors imposer un signe à Cain, quelque lettre, insinuent les rabbi, brûlée au front comme un diamant noir ou plutôt, dit Théodoret, le tremblement des membres Désir févreux du libidineux, panique du voleur, troubles de l'agonisant ! En un assassin, toutes les sueurs, et les plombs autour

de chaque attentat et toutes les affres de chaque victime!

Par ce signe fut sacré le bourreau-victime, le vagabond semeur du moins, l'infini nihiliste, Caïn.

Et l'œil encore de Celui qui ordonne, lui indiqua d'errer et que les mondes à travers le temps lui resteraient un cercle affolé. Il apparut que l'immortelle Mort cherche sa vie dans la mort de ce qui vit; que le pouvoir et le besoin de la mort progressent selon la vie anéantie, la faim selon les victimes, comme un élan accéléré sur une spire infinie.

* * *

Les races du premier millénaire s'élevèrent comme des forêts, et, au-delà de la mer, des peuples entiers ignoraient le grand sommeil. Dans quelques bourgs, des vieillards moururent calmes : la mort se rassasiait sans passion.

Un cri ! Voici mourir des femmes dans toute la gloire de leurs tresses ; voilà mourir des jeunes hommes dont le sang est doux comme une huile. Et Caïn s'en allait très loin. Il s'en alla très loin par les terres et au-delà des mers, et il ne trouva nulle part assez d'ombre pour reposer sa tête. Les sanglots des chiens encourus l'annonçaient au-delà des murs ; les mères rentraient leurs enfants comme des moutons, on couvrait les citernes, on mettait du buis aux portes...

Ah ! les bons petits enfants roses, rose et bleu. Et le plaisir des têtes bouclées de garçonnets. L'ombre pour ma tête je veux la trouver sur le jaune ivoire des poitrines vierges, oreiller aux bonnes lavandes.

Achever les vieillards enivrés ; un drame dans le lit

des époux adultères, les jeunes amants qui veulent vivre ! ah ! — fossoyeurs, fossoyeurs — et l'enfant étouffé sous sa mère : Faits-divers.

Mes cheveux gris, ma peau sèche, mon cœur froid, je veux vous mener vers quelles fêtes : Nos cœurs à l'unisson, cher ange... et puis, là, trépigner à ce massacre d'innocents, trépigner, les piétiner et les moudre.

Mes vieux os qui trouez mes chairs, mes veines noires, je veux vous mener vers quelles fêtes : Blanc de lait, bleu de mai... Ah ! Margueridette dans l'herbe au coin du bois ton cœur sous ma serpe ; mes amours toujours, Ophélie, ton blanc cou m'induit à des folies ; la gorge d'Agnès, délicatesses ; et la Lamballe aux prestes et blénds sourcils, je veux qu'elle me sourie.

Mes pieds, mes pieds, vous avez trouvé le carrefour des bonnes routes : à gauche, il n'y a pas de blé et c'est famine ; à droite, il n'y a pas d'herbe et c'est la sainte guerre ; ici il n'y a pas d'amour et c'est révolte. Tai aut, mes chiens, tout doux, mes corbeaux ! je puis partout tuer mon frère.

* * *

Je te déris, Mort, vieille hyène verte et noire couchée le soir sur le monde, goulue et pleurante, je te déris et je regarde tes regards. Voici mes chairs : mon corps est blanc comme un suaire et calme comme une plante. Mords : je verrai les prairies de l'an mille et les anges.

Que personne, en adieu, ne se rébellionne contre la mort. Il faut mourir... Celui qui répond : « Je ne veux pas le FAIRE... » celui-là tue la Mort, tue Caïn et sera puni sept fois plus. Ah ! l'Antifaust...

EDMOND DE BRUJN.

POÈMES

à Robert Scheffer

LE PASTEUR DES FLOTS.

*Comme des seins de tumultueuses Océanides
Les coquillages clairs se gonflent vers le ciel
Et les fleurs du corail semblent des lèvres livides
Qui chercheraient la sève et recueilleraient le miel
Des belles algues nues et des coquillages vides !*

*Le virginal marin rêveur d'amours sauvages
Dont l'héroïque départ attriste la baie âpre
Est devenu le pasteur des vents et le pâtre
Des troupeaux de l'écume et du flux de la plage
Et son pipeau sonore est maintenant la conque
Que lui disputent les Océanides blondes ;*

*Les troupeaux passeront sur le corps du Berger !
Les flots recouvriront le corps de leur Pasteur !
Toute la Mer criera dans ses antres en fleurs
A ballotter de baie en baie et de golfe en rocher
L'esquif abandonné du timide rameur ;*

*Seul son pipeau sera le seul lys sur la mer
Qui fleurira pour lui dans la main des Sirènes
Et pour le couronner de palmes de feuillages
Les lèvres seules des coraux baiseron sa chair
Et mêleront à sa chevelure un sillage
De varechs lumineux et de grands lys sauvages...*

AUTOMNE

*Les Noces de l'Année attirent dans le Port
Une affluence de navires et de nefes,
Une étoile s'éteint sur le cimier des chefs,
Un astre s'allume aux vigies du port ;
Des cargaisons roses de fruits,
Des fanaisons rouges de fleurs,
Aux pontons des hautes nefes,
Brillent la nuit,
Automne en fleurs !*

*O les Pauvres et les Affamés vers les thyrses
Des raisins que les navires apportent,
O les Pauvres et les Tristes,
Un glas lourd d'airain s'élève ; l'Année est morte
Et voici ses richesses d'or pour vos bouches !*

*Pommes et pavois pesants d'épaisses grappes,
Arrivage en rade
Et relâche à l'Ile où la mer fleurie
Jette à la côte ouverte un trésor,
Voici l'agonie
Et voici la mort
De cette Année enfin dont c'est la noce heureuse
Au golfe pavoisé d'écharpes lumineuses
Qu'agitent les marins du port
A la vigie en fleurs !*

*Les coteaux dépouillés revivent aux convois
 Des chaloupes que les vendangeurs
 Et que les moissonneurs, en trains de bois,
 Guident selon la brise vers des Ports meilleurs !
 Les collines parées de pampres,
 Les monticules rosés d'aurore,
 Les vals ravis de roses,
 Les forêts feuillues de hampes
 Ont jonché de leur faste étoilé de trèfles
 Une affluence de navires et de nefes !*

*Pauvres, tendez vos mains, c'est la mort de l'année
 Et c'est sa noce où vous serez les conviés,
 Pauvres, tendez vos bras, ce sont les épousailles
 De celles des moissons et de ceux des semailles !
 Voyez, la Mer rougie est vive de vendanges,
 Les Conques vivent de cris étranges,
 Les paniers débordent sur les pavois,
 Votre misère est riche à leur fange,
 Et leurs lauriers vous font des Rois !*

*Les Noces de l'Année attirent dans le Port
 Une affluence de navires et de nefes,
 Une étoile s'éteint aux casques des chefs
 Et si le reflux meurt, c'est sous un afflux d'or !*

EDMOND PILON.

VARIATIONS
SENTIMENTALES ET SCEPTIQUES

I.

à Rosine.

A vous ma première, Rosine. Vraiment à qui la pourrais-je dédier sinon à ma vieille amie de tant de jours, de tant de soirs? Vieille!... protesterez-vous, avec cette moue charmante que si bien je sais — comme d'une enfant blonde à qui l'on refuse une dragée. Cependant, dussiez-vous bouder, je ne me reprendrai pas. A quarante ans on a certes le droit de s'entendre décerner ce beau titre, que vous même revendiquez, Rosine, aux rares minutes où vous vous écoutez. Et puis que servirait de le vouloir répudier? Le temps s'envole — et ftt! pareil à un bel oiseau avide de brise fraîche et de ciel bleu, il ne revient pas, il ne revient plus. A parler franc, c'est peut être parce que vous êtes telle que mon assiduité à vous revoir point ne varie. Jeunette encore — dites-moi, vous dont la perspicacité ne saurait faillir — m'auriez-vous si longtemps retenu? Respirée la rose, effeuillée la marguerite, pressé le fruit acide ou de toute douceur, ne m'en serais-je allé, moi aussi, insouciant et léger, vers de nouveaux vergers crépusculaires ou d'aube, de liesse ou de silence?...

Mais puisque nous en sommes là je veux ne rien céler. C'est vrai qu'il fait gentil chez vous. Cela vous a, avec je ne sais quoi d'austère, un air douillet de nid d'amour — juste ce qu'il faut pour être doucement ensemble. On entre et le parasol japonais, large ouvert au plafond, et

les lanternes multicolores qui le bordent, comme autant de fleurs bizarres, dissipent d'un accueil riant toute idée morose. Sur la table, la lampe et son abat-jour ponceau font une lumière discrètement joyeuse encore. Combien jolis ces meubles de poupée — bois des îles (Cythère eut son temps de gloire, Madame) et satin tendre ! Une glace, au fond de la pièce, requiert votre sourire, l'attarde, le perpétue sans doute. Et si les mackarts de la cheminée, où flambe une inlassable bûche, me déplaisent un rien, ils s'entourent de photos que j'aime revoir : la vôtre, en son cadre de peluche vive (les femmes sont frileuses, m'avez-vous dit, en plagiant — ah ! que c'est mal — telle romance démodée), puis la sienne, au beau Daphnis de votre premier printemps — la sienne qu'une modeste vitre préserve, un homme, à votre avis, étant toujours mieux lorsque simplement mis.

Oui da ! qu'il fait gentil chez vous. Au reste point n'en faudrait autant que pour l'on pût se plaire à vos côtés. Avec quel art, Madame, vous savez recevoir ! Votre *shake-hands*, votre sourire — le buste s'inclinant un peu, tandis que du talon vous écartez votre traîne — et ce mot toujours nouveau par quoi il vous agrée de dire que dans Elseneur le gentilhomme était attendu... tout cela n'est qu'à vous. Puis vous voici au samovar. Le fin souchong fume dans les tasses, et, pendant que vous affaire la dinette promise, je vous sais gré — mes yeux du coin d'ombre où je me tiens épiant vos moindres mouvements — je vous sais gré de rester ainsi souple et gracile et câline comme une chatte amoureuse et spirituelle, oh ! combien. « Un... deux?... » Généralement, je dis un. Le petit pain de sucre tombe, par votre fine main lâché. « Moi, j'en voudrai bien deux » zézayez-

vous, d'une voix exquisement enfantine. Vous vous asseyez à l'autre coin du sofa et votre causerie s'ordonne, en mots vifs ou lents, selon que les souvenirs se pressent à vos lèvres ou que vous les reprenez pour les mieux voir passer. « C'était en 186...; je dînais avec le duc de X. » Ou bien : « Le petit comte La R., joli comme un éphèbe florentin, me disait un soir... » Ou bien encore : « Non mais étions-nous folles ! Au sortir du spectacle, nous signifions à nos chevaliers qu'ils devaient en rester là. Nous couvions une idée et voulions la réaliser coûte que coûte. Fanny nous avait soufflé qu'il serait très drôle d'inviter à souper trois pauvres hères et de les rendre fous de bonheur. Était-ce bien, était-ce mal ? En ce temps-là je ne m'appliquais guère à réfléchir. Tout était prêt chez Marion, la troisième, pour nous recevoir et elle avait fait les choses comme si un prince de Golconde lui eut été annoncé. Le programme fut fidèlement exécuté. J'avais avisé un petit étudiant, blond, avec de clairs yeux bleus — les miens sont noirs, cela « repoussait » donc bien — une barbichette d'un liard et timide, comme une pensionnaire de province... Au prime abord, il fit mine de fuir et j'eus pas mal de peine à le retenir... Ce que lui valut cette soirée, je l'ignore; quant à moi, jamais je n'en sus de meilleure. » Et vous allez, Rosine, vous allez, riant ici, là tout à coup mélancolique un brin, et l'heure avance au petit cadran de Sèvres sans que ni vous ni moi un instant y songions.

Ah ! les délicieux six o'clock — five sent la pose, pas vrai ? Lorsque le « conte du jour » (chaque jour a le sien) est achevé, parfois, après un court silence où nous nous évitons, votre caprice requiert d'espiègles chuchoteries. « Est-ce qu'on ne dira pas à sa petite Rosine qu'on l'aime ? » Vous fusez cela avec un soupçon de reproche

qu'une comédienne envierait et vous voici debout, en face le foyer, les mains jointes derrière le dos. Je viens à vous ; d'un doigt attentif je sépare les menottes blanches chargées de bagues. j'en tiens une — la gauche, celle du cœur — dans ma main, et, entourant votre taille, mes lèvres frôlant vos cheveux, je vous les répète ces mots que tant d'autres tant de fois vous répétèrent, ces mots telle une musique languide ou tel un vin puissant, ces mots par quoi — puérile folie ! — se leurre d'un rayon de Mai votre Septembre. « C'est donc vrai, Zizi, Zizine, Rosine, que vous voulez bien que l'on vous aime un peu, beaucoup, passionnément, et ces cheveux où s'attarde la nuit et ces doigts jolies de fée enfant et vos yeux comme des diamants sombres?... Vous voulez bien qu'on aime ces lèvres roses et minces et le grain noir, là, aux commissures appelant le baiser ? Mais encore que diriez-vous si les miennes se penchaient et savouraient le fondant parfumé que votre sang colore ? Tendrement, passionnément — le voulez-vous ? Ou que ce soit comme dans les féeries où le prince charmant éveille la dormeuse ; comme dans les romans où l'on s'aime jusqu'à la mort ; comme dans la réalité meilleure que tout rêve pour qui la sait comprendre, Rosine. » Il arrive que j'oublie presque mon rôle et que j'incline à n'être plus l'occasionnel acteur jouant, l'esprit ailleurs, la scène qu'il vous plut de vouloir. Mais vous prévenez toujours l'instant perfide qui très certainement nous raillerait — et c'est votre rire perles et trilles clairs, cependant que vos yeux longuement sur mes yeux se posent. Je songe alors à tous ceux que ce regard et ce rire captèrent, à ceux qui eurent à vos lèvres — calice de volupté empli — le bonheur de vivre ou l'inéluctable désir de mourir. Jerevis les frairies déjà lointaines qu'à vous seule vous animiez,

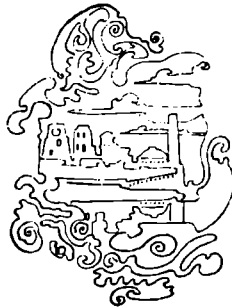
ô cher printemps mélodieux et odorant, ô cher soleil de joie ! Je songe à vous, je songe à nous, Madame, tandis que vous riez et longuement me regardez.

Les délicieux six o'clock, Rosine, et qu'on est bien chez vous ! N'y suis-je pas tour-à-tour, sans être l'un ou l'autre, un enfant trop choyé, un frère cadet, l'amant qu'on trompe et l'amant qu'on aime ? Ni celui-ci, ni celui-là et certes tous, en attitude, suivant que vous en décidez. L'heure passe, l'heure sonne au cadran de Sèvres autour duquel marquis et marquises de Saxe attendent leurs identiques mignardises, l'heure sonne sans que ni vous ni moi y prenions garde. Pourtant l'instant appréhendé arrive. « L'alouette chante, Roméo. » C'est votre voix, triste et joueuse, mutine et grave. Mais voici que vraiment, tirelirante, une alouette, là, au sommet d'une tenture, a paru. Qui donc vous fit présent de ce déconcertant joujou dont vous révélez par un frôlis à peine de votre petit doigt l'aimable et tyrannique présence ? Ainsi s'atténue à souhait la mélancolie du départ. Même n'est-ce pas — cette chanson que vous suscitez — comme si toute l'aurore emplissait la chambre... et nos cœurs (ne dites pas non, Rosine) d'une neuve clarté ?

Et lorsque le nécessaire « au revoir » nous exile aux seuls chemins du banal vivre ; lorsque, après vous avoir baisée, — entre les yeux, à l'endroit où se rejoignent les sourcils attestant votre inflexible et pour moi toujours indulgente volonté — lorsque je m'en suis allé, Rosine, est-il certain que nul regret n'est vôtre ? Ne regrettez-vous un peu, non pas le temps perdu, mais le temps qui nous sépare et nous séparera toujours ? Quels exemplaires amants nous eussions fait ! Ne le sais-je pas depuis la matinée d'automne où, tout là-bas, en ces bruyères natales vers lesquelles de nostalgiques souvenances vous avaient

guidée, mes regards, au détour d'un sentier d'ombre humide et de silence, ont rencontré les vôtres — de tant de rêve, de lassitude et de tristesse emplis... Peut-être nous sommes-nous, à cette minute indécise, reconnus l'un dans l'autre — moi plus désenchanté ou vous plus tenace à lutter contre le mauvais sort, contre la destinée faucheuse d'illusions. Et peut-être m'aimez-vous un peu, à présent, malgré l'indifférence qu'il vous agréa d'affecter. Peut-être vous aimé-je, malgré tout, davantage que je ne crois ou ne veux l'avouer. Mais n'est-ce pas parce qu'il est temps de vous le dire que je vous adresse cette épître — à laquelle je souhaite presque, à laquelle je crains fort que vous ne répondiez mie, Madame, m'amie.

CASIMIR DELETTREZ.



NOUVELLES DE LONDRES

Les grandes villes sont de nos jours tellement rapprochées, grâce aux journaux et aux chemins de fer, que nul lecteur ne s'étonnera si ce bout de chronique londonnienne arrive à Bruxelles... via Moscou! Le plus humble des pèlerins, attiré vers cette « ville tentaculaire » autant par la mémoire de Dostoïevsky que par le sacre du Tsar, j'ai presque peine à oublier un moment les rues encombrées, les bâtiments couverts de drapeaux de fête et de flamboyantes devises qui ne jurent du reste point avec les dômes baroques et multicolores du Kremlin, — j'ai peine à oublier tout cela pour vous signaler quelques œuvres, vues ou lues là-bas, dans ma lointaine patrie, qui appellent l'attention des amis des arts anglais.

D'abord, place aux peintres. Laissons l'Academy, ce vaste caravansérail où la médiocrité se pavane, où les trafiquants de la palette étalent leurs articles courants. Vous trouverez à la New Gallery de plus authentiques trésors. Sir Edward Burne Jones ne quitte pas son royaume légendaire. Lancelot at the Chapel of the Grail, s'agenouille, humble et vaincu, au bord d'une forêt, au clair de lune. L'œuvre est belle. Mais vraiment cette femme de rêve, aux yeux bleus et pensifs, qui passe sur les remparts d'une citadelle assiégée en faisant résonner des cymbales, quoiqu'elle soit une merveille de dessin et de couleur, a l'expression trop triste pour bien exprimer le vers de Milton soulignant le tableau :

When rosy Dawn comes dancing from the East.

On connaissait déjà Time, Death, Judgement — le noble groupe allégorique de G. F. Watts. Celui-ci y ajoute Earth, une forte fille rousse, les bras surchargés de fruits et de fleurs. Très discuté, l'envoi de Fernand Klmoff: Les Caresses — qui intrigue fort les visiteurs, autant qu'ils admirent le beau torse de l'éphèbe appuyé sur une énigmatique tigresse. Parmi les portraits — pour ne citer que des œuvres de choix — j'ai remarqué ceux de Thomas Hardy et de J. M. Barrie qui sont davantage à admirer, il me faut bien le dire, dans leurs romans qu'en la dite salle.

Le roman! Malgré qu'un auteur américain (M. Howells) se soit plaint de ce que « tous les contes sont déjà contés », de jeunes écrivains arrivent à se créer un genre particulier. M. H. G. Wells arrache ses

sujets aux reins mêmes de la Science et n'a pas reculé devant les épisodes cruels qui épouvantent les lecteurs de l'Island of Dr Moreau. Moins psychologique que Là-Bas, de M. Huysmans, l'étude de M. Wells égale l'autre en horreur. Vivisecteur enragé, le docteur peuple une île australe de monstres semi-humains issus des infernales expériences auxquelles il se livre. Domptés par la crainte de leur... bourreau, ces êtres étrangement mixtes marmottent au fond d'obscures cavernes la toujours même prière — sans oser lâcher bride aux instincts brutaux qui s'impatientent en eux. J'aimerais pouvoir m'arrêter longuement à ce livre audacieux, d'une logique aussi « trouée » que rigoureuse, et qui, venant après Time Machine, après le Strange Visitor, après le Stolen Bacillus, promet à son auteur la renommée d'un Jules Verne qui ne se contenterait pas d'un public de collégiens. Plus « amuseur », si vous voulez, mais observateur fin et charmant est M. Anthony Hope, l'enfant gâté du monde théâtral et littéraire. Lisez les Dolly Dialogues. Si vous n'êtes pas convaincu, avec Guy de Maupassant, que Miss Harriett résume les qualités distinctives d'une anglaise, vous rendez hommage à la petite Micklelaw type délicieux de jeune miss flirtant avec grâce et assurance ni demi-vierge, ni trop à la Gyp, mais une Cleopâtre en porcelaine dont l'Antoine l'emporte en esprit sur son prédécesseur romain... Reste à citer The Prisoner of Tenda, drame tiré d'un roman d'aventures pittoresque et vif, que suivra bientôt The God in the Car par lequel M. Hope a réalisé une étude admirable d'un César de la haute finance ressemblant fort à M. Cécil Rhodes...

Mon sac est vide. C'est du reste heureux car les cris des isvostchiks, poussés dans cette langue barbare qui transforme le Réveil en « Proboujdienie », traversent la fenêtre. Il faut sortir. Je regrette de vous laisser si tôt. Et pourtant si vous saviez quel indicible attrait offrent pour l'étranger les moindres choses de ce déconcertant pays où c'est à côté de l'intelligence la plus affinée, une nonpareille ignorance, — où la richesse la plus fastueuse domine de toute sa féodale insolence une pauvreté dont nulle part ailleurs je n'avais vu d'exemple!

Moscou 13 Mai 1896.

OSMAN EDWARDS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Œuvres de MM. Pierre Louijs, Maurice Masterlinck, Franz Mahutte, Alfred Lavachery, A. F. Hérold, Léon Paschal, Paul Fort, J. de Tallenay, I. Will, Jehan Maillart, Emile Greyson, Ed. Picard, Tristan Klingsor, Arthur Toisoul, *Le Centaure*.

I

A la couverture du livre de M. Pierre Louijs, un sous titre se trouve : Mœurs antiques. *Aphrodite* est donc, si l'on veut, un roman archéologique. N'est-ce pas à propos de Flaubert qu'il a été soutenu que ce genre est stérile? Il est curieux cependant que des écrivains périodiquement s'y adonnent. Gautier ne fit rien d'autre quand il écrivit le *Roman de la Momie* dont l'allure générale ou plutôt le manque d'allure nous a toujours déplu. Flaubert, avec *Salammbô* et *Hérodiade*, a laissé son nom à deux œuvres inoubliables. M. Anatole France a écrit *Thaïs* dont on peut vanter l'ironie tendre, le scepticisme aimable, la forme très pure. En Allemagne, George Ebers, si habile que soit la donnée de son roman (*Eine Ägyptische Königstochter*) paru à Stuttgart en 1873, n'a réalisé que des pages trop mêlées de modernisme par quoi ses livres d'histoire et le mérite d'avoir découvert le stèle d'Amenemheb ne seront pas éclipsés. En Angleterre... non, n'allongeons pas cette nomenclature. Mais remarquons que les œuvres qui viennent d'être citées, reconstitutions habiles ou éloquentes de civilisations éteintes, ne se réclament guère d'idées supérieures à celles suscitées par les exigences du récit. Hé! oui *Salammbô* atteste l'emprise violente de la chair, toutes les ardeurs de l'amour et que celui-ci est fort comme la mort, selon le mot de l'Écriture. *Thaïs*, après *Paphnutius* de Hroswitha, nous répète, d'une part, qu'il « n'est point de péché si grave, point de crime que ne puissent expier les larmes du repentir, » et, d'autre part, qu'à vouloir convertir une pécheresse on court grand risque de lui succéder dans les rangs des réprouvés.

Et puis? — Tout cela semble peu hardi en regard de ce que M. Pierre Louijs n'a pas hésité à défendre.

Celui-ci fait précéder son roman d'une significative et explicite préface. Lisez-la. « L'amour, y est-il dit, avec toutes ses conséquences, était pour les Grecs le sentiment le plus vertueux, le plus fécond en grandeurs... Il n'y a sous le soleil rien de plus sacré que l'amour physique, rien de plus beau que le corps humain... Ceux qui n'ont pas senti jusqu'à leur limite, soit pour les aimer, soit pour les maudire, les exigences de la chair sont par là-même incapables de comprendre toute l'étendue des exigences de l'esprit... » Et, parlant du personnage féminin qui occupe la première place dans le roman, il ajoute : « Courtisane, elle le sera avec la franchise, l'ardeur et aussi la fierté de tout être humain qui a vocation et qui tient dans la société une place librement choisie. »

Bien des gens se récrieront. Il est vrai, les idées ont beaucoup changé; mais M. Louijs a « écrit son livre avec la simplicité qu'un Athénien aurait mise à la relation des mêmes aventures et souhaite qu'on le lise dans le même esprit. » Ce n'est donc pas aux petites filles de Gautier qu'il le faut confier. Avant d'en découper les feuillets il serait imprudent aussi de ne pas se rappeler que, maintenant encore, la morale est, comme a dit Stendhal, une question de latitude et que la foi de beaucoup d'hommes, Jean Jacques a pu l'écrire, est une affaire de géographie. Au reste pourquoi nous faire meilleurs que nous sommes? Si fortement qu'elle puisse nous tenir, la vieille hypocrisie puritaine, oublions la devant l'œuvre de M. Louijs dont la probité — il est bon d'en parler, on la contestera assez — ne saurait être mise en doute.

Le sujet de ce roman? Le suivre pas à pas prendrait des pages. Sachez seulement que le sculpteur Démétrios s'éprend d'une courtisane et que celle-ci se refuse à l'entendre. Pourtant toutes les femmes d'Alexandrie imploreraient de lui l'aumône d'amour. Il est l'amant de la reine. Il est beau comme Adonis. Que fait tout cela à Chrysis la belle! Avant de l'exaucer elle en veut obtenir les trois cadeaux que souhaite son caprice et Démétrios ne pourra les lui offrir qu'en consentant au vol, au meurtre, au sacrilège. Il promet néanmoins et tient parole. Mais, dans l'intervalle de leur rencontre, voici qu'en rêve il vit auprès de Chrysis les heures voluptueuses qu'il s'était souhaitées. Quand il la revoit, plus rien

ne chante en lui l'hymne de l'impérieux désir. Tandis que Chrysis, soudain transfigurée à l'idée du sacrifice auquel il a consenti, se sent follement éprise, Démétrios demeure indifférent. « Je t'ai eue malgré toi, répond-il; on n'a jamais le bonheur deux fois sur le même petit coin de terre ». Et comme Chrysis insiste, il exige qu'elle se pare des bijoux volés et s'en montre revêtue; la foule la livrera aux soldats de la reine — mais il ira la voir dans sa prison. Et c'est ce qui arrive. Seulement quand Démétrios paraît, il reste muet, l'esprit ailleurs. Chrysis meurt sans que cette suprême nuit lui ait fait, comme elle l'espérait, « connaître éprouvément tout ce que l'amour le plus emporté peut faire éprouver à une femme. » Mais elle sera immortelle. Démétrios demande à ce corps, si beau « de la beauté plus qu'humaine de la peau qui s'éteint », l'inspiration d'une œuvre nouvelle. Ne sait-il pas « qu'une seule chose est précieuse: savoir tirer de l'instant qui passe tout ce qu'il peut donner? »

Voilà la grosse charpente de l'œuvre. Mais le roman de M. Louijs serait bien pauvre s'il n'avait que cela. Des épisodes secondaires surgissent un peu partout — et les détails ont ici un charme inexprimable. Il s'y trouve des tableaux dont la délicatesse oncques ne fut surpassée. Au fait, tout dans cette œuvre forme tableau. Les premières lignes — où Chrysis, couchée sur la poitrine, pique de petits trous symétriques son oreiller de lin vert — en sont un, tout comme les dernières décrivant l'ensevelissement dans le silencieux jardin d'Hermanubis. Tableau encore cette *Passante* qui marche seule, sur la jetée d'Alexandrie, au clair de lune, en faisant jouer les reflets de ses bagues. Tableau toujours la reine Bérénice approchant en somptueuse litière et *le Dîner chez* la courtisane Bacchis (ah! cette capricieuse Seso, qui, prise de vin, trempe le bout de son sein dans un sorbet à la neige) et *la Foule* commentant les funestes évènements dont riches et pauvres sont troublés... L'on pourrait presque dire que chaque chapitre pris isolément forme un tout d'une vie intrinsèque, d'une spéciale entente, cela sans que le moindre vide arrête entre les différentes parties de l'œuvre. M. Louijs, en effet, est de ceux qui attachent à l'unité d'un livre une importance capitale. C'est ainsi que l'on trouve dans *Aphrodite* des sortes de *leitmotiven*, des thèmes caractéristiques qui viennent et vont tout le long du roman et s'offrent au lecteur lorsque l'esprit des protagonistes logiquement s'y doit reporter.

Je viens de parler de « tableaux » et j'ai entendu souligner de la sorte le rare sens du décor dont l'auteur a su faire preuve. Ce qui le confirmerait, si une confirmation était nécessaire, c'est, à coup sûr, les paysages qui au hasard de la lecture nous arrêtèrent. Ce sont les jardins, la mer, la double rade et « les gloires incomparables des cités maritimes, » la ville lointaine que Démétrios admire de la chambre de la petite courtisane Melitta. C'est le décor que Chrysis contemple au sortir de l'orgie — frais instant d'aube ou le soleil « repose sur l'horizon comme une vaste orange élargie », où « les vapeurs violettes s'élèvent des rues silencieuses et s'évanouissent dans l'air humide. » Et celui encore, entrevu par la fenêtre de la prison, aurore mélodieuse « vers laquelle Chrysis jette un dernier regard de jeunesse perdue » et tant d'autres qui vivent et vivront au fond de nous. Ce qui les distingue surtout c'est qu'ils ont un air parfait de réalité surprise et, à la fois, qu'un art prodigieux les grandit ou les sublime de toutes les émotions qu'ils font naître. Pourtant, nulle superfétation n'y apparaît. Les lignes sont brèves mais de quelle fraîcheur les tons !

Puisque m'y voici, j'aime autant en finir avec cette question de forme sauf à revenir plus loin sur les idées fondamentales de l'œuvre. Pour d'aucuns le style de M. Louijs rappellera celui de Gautier, de Flaubert, d'Anatole France. Un fat se permit même tout-à-l'heure de me parler à ce propos de Catulle Mendès. La vérité est que M. Louijs, s'il a, comme tous les écrivains de marque — et ce depuis longtemps car déjà Chœribus de Samos, au début des *Poèmes persiques*, se plaint d'arriver trop tard — s'il a, dis-je, certains ascendants intellectuels plus ou moins déterminés s'est créé une langue à lui et bien à lui. Rien n'égale, je pense, la câlinante volupté qui pointe au détour de chaque phrase et vous prend, vous berce, vous poigne et à laquelle on ne saurait résister. L'auteur a tout pour lui. Un mouvement d'étoffe, une petite ombre sur le chemin, l'éclat fugitif d'un regard suffisent pour que nous réjouissent de vraies trouvailles. Il excelle à traduire le mouvement, l'âme ondoyante et unanime de la foule aussi bien que telle individualité au repos. Et le rythme est si différent selon que cette foule se livre au simple plaisir de la bonne flânerie ou qu'elle se presse, échevelée, dans un épeuré vertige. Qui plus est, M. Louijs arrive à une sensibilisation telle que, sans signallement — ou presque sans — ses person-

nages se différencient de prime abord en leur extériorité et que, par la seule magie du style, le même protagoniste, le même compare revêtent des aspects étonnamment divers suivant tels états d'âme que le sens de leurs phrases n'exprime pas. Style admirable qui donne raison à Gérard de Nerval disant que pour être bon prosateur il faut avoir été poète. Tous nous savons depuis longtemps que M. Louijs est dans ce cas. Et tenez il n'est rien dans la poésie amoureuse qui soit beaucoup plus éloquent que les paroles pleines de mélancolie et de désir de la reine Bérénice à Démétrios. Mais ai-je dit que l'émotion et le tragique sombre ne trouvent pas l'écrivain d'*Aphroïte* moins apte à les servir? Lisez les pages où Chrysis sanglote d'amour lorsque celui qu'elle aime se détourne d'elle — et sa mort avec quelle simplicité forte elle est décrite!

Revenons maintenant à l'esprit de l'œuvre. On a lu plus haut tels fragments de la préface. Il les faudrait compléter en insistant sur cette remarque, tout au long formulée, que « les cités où le législateur a prétendu implanter une vertu artificielle, se sont vues, dès le premier jour, condamnées à la mort totale », et sur cette autre que « la sensualité est la condition mystérieuse, mais nécessaire et créatrice, du développement intellectuel ». Platon dans le *Banquet* n'opine pas autrement. « Dans tous les arts, dit-il, on demeure obscur quand on n'est pas inspiré par l'amour et c'est par l'effort de l'amour que l'homme s'élève à Dieu. » La femme surtout, de l'avis de M. Louijs, est faite pour aimer, pour être aimée. « Sa mission suprême, lisons-nous page 202, est de se prostituer avec ou sans art ». Remarquez ce dernier mot. L'amour physique n'est-il pas un art? Il nous souvient ici d'une phrase de M. Jules Destrée, alors qu'il n'était pas encore investi du mandat législatif qui l'absorbe à présent. Il regrettait qu'aucune grande amoureuse n'ait laissé de traité, d'enseignement écrit. M. Louijs doit le regretter, lui aussi. Il ne se borne pas à excuser les courtisanes — celles qui s'affirment telles sans comédie vertueuse — il les défend car elles sont « l'asile où l'homme se repose de marcher vers la mort. » Au surplus s'il réprouve Bathylle, il admet Sapphô sans prendre prétexte des larmes dont il est parlé dans le poème baudelairien.

De ce poème, rappelez-vous le vers : « Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste? » Vous le voyez, M. Louijs non plus n'en a cure. Mais il entend que l'amour, la volupté, ne se

mêle pas à la pensée. Elle doit l'exciter, l'aviver, la favoriser simplement. Ce mot de Buffon nous est restitué : « Il n'y a dans cette passion — l'amour — que le physique qui soit bon, le moral n'en vaut rien ». Le moral.... essayez donc de l'extirper maintenant. On ne secoue pas ainsi dix-neuf siècles de civilisation nouvelle, et, depuis la *Nouvelle Héloïse*, la sensation ne nous satisfait plus si quelque sentiment ne s'y ajoute. Il se peut, en effet, que ce soit un mal. M. Louijs semble en être tout-à-fait convaincu. A l'entendre, la femme n'a rien de commun avec l'idéal, avec l'infini. Sourde à tout plaisir intellectuel, elle est incapable de comprendre l'un, elle ne saurait réaliser l'autre. L'instrument est merveilleux mais quelques cordes seulement en vibrent.

Un instrument et rien de plus — à la portée du premier venu qui passe. Voyez plutôt : Chrysis, pour qui l'on dérobe les perles de la déesse, échoue au sortir d'un festin dans un bouge à matelots. Imaginez donc plus absolue inconscience. Et pourtant, des mobiles fort évidents se découvrent en l'être fragile qui résume tout l'univers — toute la nature sans cesse inquiète de se perpétuer, « Ce que vous voulez, dit à la courtisane le beau Démétrios, dès que les seins vous poussent, ce n'est pas aimer ni être aimée, c'est lier un homme à vos chevilles, l'abaisser, lui ployer la tête et mettre vos sandales dessus. » Ainsi donc, rien que la vanité la plus vaine et l'on ne sait quel « instinct de cruauté. » Mais à l'opposite c'est ici pour la petite Eve, en son affirmation non idéelle, presque un culte. « Aucun spectacle de la nature, est-il notamment dit quelque part, ne semble digne d'étonnement à ceux qui ont vu dans leurs bras la transfiguration de la femme aimée. » De telles phrases corrigent ce que d'autres de ce livre pourraient avoir de trop dur. Ne suffit-il pas que la femme ait cet ascendant et cette puissance et cette gloire ? Car elle est glorieuse en ces pages. Elle éclate en sa majestueuse ou troublante nudité, qui ne choquait pas, lorsque sans tares, les esprits du temps où l'écrivain nous reporte. Grandeur fangeuse, oui ; seulement l'ignominie ainsi comprise en impose encore. Et la sensualité devient de la sorte un règne de beauté que nous ne pénétrons plus qu'au prix d'un violent effort mais qui devait — lorsque

tous, spontanément, y adhéraient — faire jaillir sur chaque route d'éclatantes floraisons spirituelles à jamais mortes en nos jardins.

Nous devons ajouter que cette sensualité s'atteste parfois au cours de ce roman en des modalités moins élémentaires. N'y est-il pas question de « courtisanes sentimentales » ? Et certes le raffinement nous plaît qu'exprime Démétrios ainsi : « Ce qui fait que les maîtresses diffèrent c'est qu'elles ont chacune des façons personnelles de conclure un événement en somme aussi monotone que nécessaire et dont la recherche ne vaudrait pas, si l'on n'avait que lui en perspective, toute la peine que nous prenons pour trouver une maîtresse parfaite. » Les gens grincheux ne manqueront pas de découvrir une contradiction plus qu'évidente entre ceci et les affirmations reproduites ci-avant. Mais ces gens-là pourraient, comme a dit M. Vandebosch, trouver bien d'autres pous dans la crinière du lion. Si je déclare : « *Aphrodite* est un chef-d'œuvre et le plus beau roman que nous lûmes depuis longtemps », ils me répondront que l'idée même n'en est pas toujours — des plus neuves. Le vol du collier rappelle celui du zaimph dans *Salammbô*. Le crucifiement de l'esclave Aphrodisia — accusée par ses sœurs d'un méfait qu'elle n'a pas commis — éveille des reminiscences aussi. Et quand les petites joueuses de flûte emportent, aux dernières pages, le corps de Chrysis morte, n'est-ce pas un rappel de la fin d'*Hérodiad*? A ce compte, on pourrait, en regardant de plus près, découvrir une dizaine de lignes — pas davantage, croyez m'en — qui pâlisseraient auprès des autres. Mais qu'est-ce cela si l'ensemble rayonne ? Est-il par là moins vrai que ce livre nous restitue en toute maîtrise un des côtés les plus intéressants d'un lointain jadis dont notre époque de bel effort moral n'a certes pas atteint l'harmonieuse unité ? Et celle-ci nous semble davantage perceptible dans le roman de M. Louijs que dans les écrits mêmes du temps. Souvent fois du reste des œuvres que l'antiquité inspira nous ont ainsi séduit. Il faut, croyons-nous, en trouver la raison dans le fait que, précisément pour pallier ou pour justifier leurs hardiesses, les auteurs s'efforçaient de donner à l'atmosphère ambiante le maximum de douceur ou d'intensité qu'elle pouvait avoir.

M. Louijs tout particulièrement s'y est efforcé ; il y a tout particulièrement réussi.

Pour moi, j'ai lu *Aphrodite* devant la fenêtre déclose sur un tiède soir de printemps où le ciel d'un bleu profond s'illimitait du myriadaire scintillement de ses étoiles d'or. Parfois, comme un complémentaire écho, j'entendais chanter en ma mémoire telles phrases ardentes ou nostalgiques de Glück. Ou bien je songeais à l'un des artistes les plus nobles de la peinture anglaise contemporaine à Albert Moore que je ne cesserai de vanter et dont le talent recevra tôt ou tard la consécration qu'il mérite. Je revoyais, lorsque méditant entre deux chapitres, la *Summer night* qui se trouve à Liverpool, ces quatre jeunes femmes côte à côte sur un sofa [des guirlandes s'enlacent au-dessus de leurs têtes] devant la mer argentée de lune — ces quatre femmes aux formes divines, nues jusqu'aux hanches, toute la femme vraiment. La première, appuyée sur sa main, regarde de ses yeux mélodieux on ne sait quelle vision jaillie d'elle au plus loin de la chambre. La seconde, les mains nouées derrière la tête, contemple, une dernière fois, dans la voluptueuse lassitude de qui précède le sommeil, le bel horizon déployé où il semble qu'un dieu, au son des lyres et des harpes, va paraître. La troisième dort, le bras replié sur la poitrine, d'un sommeil sans songe et que le silencieux frémissement de la vie rend plus beau. Et la dernière, les bras relevés, noue sur sa nuque appelant le baiser, — noue avec ce geste qui est peut-être de tous les gestes féminins le plus harmonique — les rubans serpentant parmi sa chevelure. Malgré de déplaisants accessoires, cette œuvre de Moore est d'une volupté exquise, d'une indicible musicalité. *Aphrodite*, avec quelque chose de plus sensibilisé encore, nous a laissé la même ineffable, la même inoubliable impression.

II

Le temps est loin où de défendre M. Maeterlinck, même devant les intelligents, pouvait fournir à la critique l'occasion de rompre de belles lances. Depuis que j'en parlai moi-même pour la première fois, il y a quelque sept ans, la fameuse dame Renommée a

augmenté à son intention le jeu puissant de ses non moins célèbres trompettes. Il a su tous les succès, toute la gloire. Mais, malgré l'encens qui eut été funeste à tels que nous connaissons bien, comme il est resté admirablement simple et le modeste grand écrivain des débuts !

En cela il est certes conséquent — passez-moi cet horrible vocable — avec son œuvre même. *Le Trésor des Humbles*, n'est-ce pas la simplicité qui les fait mieux discerner les vérités que nous ne découvrons pas toujours ? Un autre joyau pourtant y brille : le silence, grâce auquel s'avive l'acuité du regard intérieur et qui nous fait pénétrer ou seulement — ah ! que la chose est encore rare — reconnaître les âmes qui frôlent la nôtre sur des chemins de printemps ou d'hiver.

M. Remy de Gourmont a pu dire « qu'aujourd'hui on lit des essais de M. Maeterlinck aussi aisément et sans plus de préalables enquêtes qu'hier on lisait une dissertation de M. de Vogüé ou de M. Larroumet. » Le public a fini par reconnaître que le nouveau-venu tenait, pour employer une expression du vieux Corneille, « des propos d'une suite éternelle ». Néanmoins, d'aucuns ignorent peut-être encore les courants souterrains qui s'y jouent. C'est surtout à ceux-là que la lecture du *Trésor des Humbles* doit être conseillée car cette œuvre est comme une lampe fidèle par quoi les moindres apparences, les intentions les plus fugaces nettement se précisent au seuil énigmatique de l'ombre.

De ce livre je veux ne retenir que certains passages caractéristiques. « Jamais, nous dit l'auteur, la parole ne sert aux communications véritables entre les êtres ». Ces communications, les âmes seules les établissent et « dès que les lèvres dorment les âmes se mettent à l'œuvre ». Les âmes interrogeront de plus sceptiques ? Il est bien certain que leur « domaine s'étend chaque jour davantage ». La vie morale aussi bien que l'autre se modifie et change de pôle. « Si vous n'êtes pas bon, votre présence le proclame aujourd'hui bien plus qu'il y a deux ou trois siècles. » Au reste « un pressentiment, l'impression étrange d'une entrevue ou d'un regard... phénomènes spirituels dont les plus grands, les plus pensifs d'entre nos frères s'occupaient à peine autrefois, les plus petits s'en inquiètent aujourd'hui ». Nous commençons à com-

prendre que le mystère nous enveloppe. Nous commençons à comprendre « ce qu'il y a d'étonnant dans le seul fait de vivre ». Nous percevons mieux qu'il est d'inéluctables lois, depuis toujours et à jamais, au plus profond des consciences, et que, si chaque homme, comme disait Voltaire, à sa dose d'imperfection et de démence, chacun aussi à sa dose de beauté intime, de bonté, de justice. « Nous ne pouvons, s'écrie M. Maeterlinck, nous empêcher de pardonner ». Et ailleurs il écrit « qu'il n'y a rien au monde qui soit plus avide de beauté, rien qui s'embellisse plus aisément qu'une âme ».

Las ! cette bonté nous ne la pratiquons que selon de ridicules préjugés qui la restreignent à de mécaniques manifestations d'un instant. C'est *dans les profondeurs* qu'il faudrait être bons. Il faudrait « selon la vérité première que tous les êtres se tinsent en face de nous comme l'amant en face de l'amante. » Nous parlons de beauté et ce n'est qu'à de rares minutes que nous la révélons à nous-mêmes ! Nous en avons peur, nous nous efforçons trop souvent de l'étouffer « sous des montagnes d'ordure ». Or, cette beauté devrait « ne pas demeurer une fête isolée dans la vie mais devenir une fête quotidienne. » Vous me demanderez où la trouver. M. Maeterlinck s'est posé, lui aussi, la question. Et il répond : « N'est-ce pas dans l'amour que se trouvent les plus purs éléments de beauté que nous puissions offrir à l'âme ? » L'amour jailli de tous, vers tous — et tous communiant au même banquet dans de fraternelles intentions... Ainsi changée et s'affirmant telle, l'humanité serait évidemment de beaucoup supérieure à ce qu'elle nous apparaît maintenant. Et ces temps viendront. Il me souvient d'un article paru dans le premier numéro de *la Revue sentimentale*, article disant que la beauté future sera une beauté d'âme s'affirmant dans une indépendance presque absolue de la ligne. Pourquoi n'en pas préparer l'avènement plutôt que de nous obstiner à de vaines illusions de l'autre dont la splendeur païenne ne saurait plus renaître ?

Parmi les essais que *Le Trésor des Humbles* réunit, il en est deux qui me semblent en quelque sorte assurer l'équilibre de ceux qui les accompagnent. J'imagine que les plus acharnés contradicteurs verraient devant ceux-là fléchir leurs objections. Ces essais ont

pour titre *Les Avertis et Sur les Femmes*. Ils commentent l'attitude de bien des personnages voulus précédemment par l'auteur. Les Avertis? Ce sont ces étranges enfants, « les enfants attentifs de la mort précoce » qui ont déjà tout compris lorsque leurs frères balbutient à peine leurs premières surprises. Ils ont des aperceptions prodigieuses et c'est comme s'ils distinguaient sans effort la terre promise que nous n'entrevoions encore. M. Maeterlinck le peut bien dire, qui donc n'a eu l'occasion d'observer de tels êtres? Reconnaître qu'il en est, c'est admettre du même coup qu'il y a autour de nous autre chose que ce qui frappe nos regards et que les faits ne sont que les « trainards des grandes forces qu'on ne voit pas. » Et serait-il vrai que la vie n'apparaît plus lucide qu'à mesure qu'on approche de son terme, serait-il vrai que l'on ne pénètre les mobiles de *l'être* qu'à la veille du *n'être plus*? Si jamais vous avez vu à vos côtés quelqu'un se mourir, lentement mourir, de cette terrible phtisie pulmonaire, vous aurez remarqué combien la sensibilité, la compréhension s'augmentaient et quelle étrange pénétration des pensées tués, des bonheurs ou des souffrances qu'on lui voulait cacher s'avivait chez le malade selon les progrès du mal. Pourtant ce n'était plus dans ce cas là je ne sais quelle disposition innée, quelle originelle aptitude comme chez les enfants dont il vient d'être parlé.

Le second des deux essais que nous avons spécialement retenus ne nous entretient pas avec moins d'étrange autorité de ces manifestations mystérieuses que tous discernent à certaines minutes mais auxquelles nous négligeons presque toujours de réfléchir. Et dans ces pages *Sur les Femmes*, que de choses fortement pensées! C'est d'abord que « toutes nos amours naîtront, jusqu'à la fin, dans les rayons de l'étoile de l'amour qui nous est destiné. » En d'autres termes, nous aurons beau choisir, changer, aller de l'une à l'autre et de l'autre à l'une, celle qu'il est dans notre destin d'aimer renaîtra toujours en nous-mêmes et sera toujours présente à nos côtés. Interrogez-vous, n'est-il pas vrai qu'il est un rien qui vous a souri chez toutes celles dont le bras s'appuya sur le vôtre, chez toutes celles dont les lèvres, pour cette caresse fraîche et tiède et parfumée du baiser s'unirent à vos lèvres? Ne vous étonnez pas qu'il en soit ainsi. « Le royaume de l'amour est

avant tout le royaume des certitudes. » Mais aussi « la femme est plus près de Dieu et se livre avec moins de réserve à l'action pure du mystère ». C'est pour cela qu'elle seule sait nous faire vivre des instants où aucune de nos facultés ne se tient à l'écart. Et à ceux qui lui reprochent son manque de cérébralité, sa pauvreté intellectuelle et les petits propos vagues qu'elle s'exerce à zézayer avec des mines d'ange déchu ou d'archange futur, M. Maeterlinck répond : « Croyez-vous que j'aie soif d'une parole sublime lorsque je sens qu'une âme me regarde dans l'âme, et que je ne sache pas que les plus admirables pensées n'ont pas le droit de relever la tête en face des mystères? Je suis toujours au bord de l'océan, et si j'étais Platon, Pascal ou Michel-Ange et que mon amante me parlât de ses pendants d'oreilles, tout ce que je dirais, tout ce qu'elle me dirait, flotterait avec le même aspect sur les profondeurs de la mer intérieure que nous contemplons l'un dans l'autre. Ma pensée la plus haute ne pèsera pas plus dans les balances de la vie ou de l'amour que les trois petits mots que l'enfant qui m'aimait m'aura dits sur ses bagues d'argent, sur son collier de perles ou de morceaux de verre... »

On vient de citer Pascal. Voici que je me rappelle un mot de lui. « Il y a en Dieu, dit-il, assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir » M. Maeterlinck semble nous dire qu'il y a en notre âme assez de lumière pour ceux qui ne désirent que d'aimer et de croire. Et c'est de magistrale façon qu'il nous prouve que d'Alembert était dans le vrai en affirmant qu'une « pensée neuve, forte, juste porte avec elle son expression. »

* *

Ceux qui lisent connaissent M. Franz Mahutte dont c'est à présent le quatrième volume. Dans le précédent (*Gens de Province*) son verveux talent se plaisait déjà à l'étude des individualités de vie banale. Voici qu'il y revient, en accentuant ses intentions premières. Les êtres qu'il fait défiler devant nous sont *Sans Horizon*. Ils n'ont rien vu, ne voient rien, ne verront jamais rien au-delà des contingences de l'existence coutumière. Ce sont les aveugles

de l'Évangile. Mais de méchants aveugles, toujours à l'affût de quelque neuve calomnie. Boire, manger, calomnier — telle est (ajoutez-y, si vous voulez, des mots que je vous épargne) la seule devise qui leur puisse convenir.

En province encore l'action de ce nouveau roman généralement évolue. On sent que l'imagination a peu à voir cédant et que l'œuvre réunit des remarques soigneusement recensées et mises ensuite bout-à-bout, selon une ligne directrice d'ailleurs guère sinueuse. C'est avec un réel et viril talent que l'auteur nous découvre les compromissions stagnant au fond des consciences, étriquées et haineuses, des petites villes. Il le fait aussi sans nulle atténuation. On croirait que certaines tirades du livre ont été sténographiées tant elles semblent exactes, rigoureusement et tyranniquement exactes. Ce n'est plus une lecture. C'est comme si l'on venait d'être transporté dans un monde nouveau — comme si l'on était soi-même à Boucy, à Famal, localités imaginaires ne ressemblant que trop à telles localités situées non loin de nous. Et quel monde, celui-là! Ces pages laissent après elles l'effroi d'un pays sans issue où l'atmosphère s'imprègne de relents vénérificiels, où des germes morbides empoisonnent la bonté, la jeunesse, la beauté et l'amour. Même, ces choses, depuis longtemps, sur cette terre de veulerie sont mortes. Les fantômes vivants qui passent en ces chapitres s'entretiennent sur un ton de confiance de leurs pieds et de leurs intestins!

Elle est d'une belle âpreté la langue que l'auteur de *Sans Horizon* s'est forgée pour définir ces êtres achromes et inancs. Il nous dit d'un de ses personnages qu'il « inquisitionnait d'une prunelle placidement méprisante ». En parlant de M. Mahutte l'adverbe serait de trop. Placidement! Mais il crie à Boucy et à Famal leurs hypocrites, c'est-à-dire deux fois infâmant, infamies avec l'accent d'un Jérémie clamant ses imprécations aux peuples de la Bible! La comparaison est-elle pour vous déplaire? Je puis dire aussi que l'auteur enfonce le scalpel dans l'organisme corrompu qu'il étudie, avec une joie intense d'entendre le patient crier — et, au coin des lèvres, un inexprimable sourire qu'il hausse par moments jusqu'à un rire qui fait mal. « Certains animaux appelés bêtes par l'homme agitent, s'écrie-t-il, dans leur boîte crânienne un

esprit moins épais » Cette phrase est peut-être le principal argument du livre.

Notez qu'ici tous se ressemblent. A peine un semblant d'exception : Charles Marbaix. Mais, voyez, cet être — chez qui l'on devine qu'auraient pu s'affirmer de nobles sentiments et germer de fécondes idées — sent, malgré la résistance qu'il y oppose, le pénétrer les miasmes infestant tout ce qui l'entoure. Est-elle moins banale, moins décevante, sa vie ? Lui-même la résume : « Porto, stout, café, bière, cognac » avec parfois, une escale dans une maison à gros numéro. C'est là seulement qu'il trouvera un rayon, sinon de bonheur, de franche sympathie. Une gouge de lui s'éprend ; « il y a une femme au moins qui l'aime, prête, sur un signe, à l'entretenir de son objection. » Scrutez ce que ces seuls mots recèlent de désenchantement et de souffrance morale...

Et voilà lâché ce que je désirais presque taire. M. Mahutte, on le sent, doit avoir souffert intensément, doit souffrir — à un degré aigu qu'une instinctive pudeur le fait dissimuler — de ce qui fait souffrir son Charles Marbaix. Lui aussi était né bon. A preuve, l'émotion simple et comme agenouillée avec laquelle il décrit la maladie, l'agonie, la mort de la maman Marbaix. Oh ! il a beau se rebiffer, il a beau essayer de nous donner le change. En interrogeant les autres, il se découvre soi-même.

De ce qui précède on pourrait inférer que le volume de M. Mahutte est plutôt une collection d'individus observés isolément. Ce serait nous fort mal comprendre. Les milieux qui déterminent cette atrophie psychique, ce gagaïsme plus triste que l'autre, ne restent pas dans l'ombre. Et tous les milieux de province, — petit café sournoisement déshonné, collège, église, pension — tous, vous dis-je, apparaissent comme reflétés sur un écran attirant notre vue. Ajoutez que des scènes, celle par exemple des « élections » — encore que m'en déplaît l'esprit — et telle « distribution des prix » ont avec du mouvement et de la vie une précision d'instantanés de choix. Mais voilà qui serait mal conclure. C'est d'eaux-fortes qu'il faudrait parler et de mordantes encore. Oui, un beau volume d'eaux-fortes, se complétant l'une l'autre, veuillez le bien noter, et où la stricte exactitude —

surtout lorsqu'il s'agit du monde professoral, particulièrement... étudié — s'exaspère à l'occasion en traits caricaturaux qui font songer, plutôt qu'à la bonhomie terrible d'un Léonce Petit, à l'ironie cruelle d'un Vallotton hors Paris.

*
* *

En province aussi nous guide M. Lavachery dont la *Dinah Didière* est un roman bien établi auquel l'éditeur Bénard a fait gente toilette. En province aussi... et, quoique les choses se passent de bien autre manière que dans le livre de M. Mahutte, on peut se demander si M. Lavachery s'est montré plus clément. Il y a ici une telle somnolence, un calme effrayant autant qu'ineffable! En fin de compte par quoi de supérieur, par quelles visées qui les puissent honorer, ses personnages se libèrent-ils de la banalité du « tous les jours? » On ne voit pas comment le *Vir* latin leur serait applicable.

D'aucuns me diront que notre collaborateur n'a certainement pas cherché à produire cette impression. Mais un écrivain n'aboutit pas toujours à ce qu'il prévoyait. Les significations secondaires peuvent exercer plus d'ascendant que les significations principales. Je ne fais du reste aucune difficulté pour reconnaître que *Dinah Didière* appelle d'autres considérations. L'on trouve formulé ici ce je ne sais quoi de reposant que peut avoir, à certaines heures et pour certains regards, l'existence coutumière des gens que l'on appelle les simples bonnes gens. Tout est relatif. Une fleur a peut-être des bonheurs prodigieux que nous ignorons, que nous ignorerons toujours. Et ces âmes en réductum — ayant, croirait-on, un angle déjà dans l'ombre primitive et finale — savent des minutes qui seraient pâlir nos plus conscientes liesses. Pour qui les observe alors, elles prennent une apparence de rayonnement délicieusement nuancée et je suis tout prêt à croire que le foyer même des sentiments qu'elles éprouvent ne manque pas d'intensité. Cela, M. Mahutte ne l'a pas découvert. M. Lavachery y est allé tout droit. Self influence sans doute; disposition à l'optimisme

chez l'un, au pessimisme chez l'autre. Mais encore est-il vrai qu'il y a province et province. Et c'est à Bouillon, dans cette luxuriante nature ardennaise où les cœurs ont peut-être conservé leur originelle émotivité, que rit de tout le rire de ses briques au soleil le chalet de la gentille Dinah.

M. Lavachery est un écrivain distingué et charmeur. Il dit avec pondération, avec une agréable mesure tout ce qu'il veut bien dire. Il sait, lorsque les événements l'exigent, avoir l'énergie désirable, mais c'est plus particulièrement de demi-teintes qu'il se montre épris. Il est tout en demi-teinte, ce personnage de M^{lle} Didière, qui sacrifie en faveur d'une amie le juvénile amour qu'elle s'éclore en soi. Elle a des naïvetés délicieuses auxquelles on cherche à peine à résister. Quand elle paraît, c'est comme s'il venait du plus loin d'elle-même une clarté meilleure...

Cette première inclination de jeune fille est, je pense, ce que M. Lavachery a surtout voulu analyser. Ce n'est pas sans habileté qu'il en développe les phases. Le personnage serait même un type si, à toute évidence, il n'était trop composé en vue des scènes mêmes auxquelles il participe. Pour tout dire, l'écrivain se laisse parfois aller à trop de lyrisme, tandis que des détails d'une spéciale importance le trouvent presque distrait.

L'amour, dans ce roman, est une sorte de langueur douce, une rêverie bercée par une main invisible, une rêverie sans cris, sans larmes, sans impatiences, sans guère de heurts. Imaginez une eau lente et claire dans un printanier paysage. C'est cela — c'est la sérénité virginale du matin ou la virginité sereine d'un beau soir. Tout le décor où l'action évolue s'offre sous cet unique aspect. Peut-être est-ce par là que l'œuvre de M. Lavachery est destinée à plaire. Ceux qui croient encore, de toute la croyance première, aux rêves roses que chacun fait au moins une fois, se pencheront sur ces pages comme vers un fidèle miroir. Les autres... la nostalgie leur sera bonne de telles minutes lointaines où tout leur souriait de leur propre sourire.

Dinah Didière me semble attester chez l'auteur une aptitude qu'il ne soupçonne pas : celle du théâtre — d'un théâtre qui aurait, comme déjà l'œuvre dont je parle, cet air de tranquille réalité de maints romans anglais. Les dialogues qui émaillent ce volume

sont de ceux qui, sur les planches, ne manqueraient pas de « porter ». Ils ont de la vivacité, les mots s'y jouent sans effort, et — cela surtout est caractéristique — ils nous font voir plus avant en l'âme des protagonistes que les explications auxquelles l'écrivain s'essaie par après. Telles scènes sont toutes faites; il n'y a qu'à les jouer. Et celle-là est d'une délicatesse à signaler où Dinah et son amie, « un jour argenté qui détaille adorablement l'entremêlement des fleurs et des feuillages » s'avouent mutuellement leur grand secret, cet amour pour le beau Lacharlerie que Dinah, en accordant sa main à un autre, n'oubliera peut-être pas tout-à-fait. Je dis peut-être car elle ne se dissipe pas, à la réflexion même, l'incertitude que M. Lavachery a voulue à son livre, comme si souvent dans la vie, dans l'énigmatique vie!

:: * ::

Voici deux nouveaux livres de M. Hérold. Le premier est une sorte de légende formée à l'aide d'emprunts habiles à des évangiles apocryphes et d'où est résulté un tout intéressant, qui tient bien. Chose curieuse, dans ce *Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, il n'est guère parlé du temps pendant lequel le Christ accomplit son glorieux apostolat. La tentation devait pourtant être forte de définir l'état d'âme de Marie à ces moments. Entre l'Enfance et la Passion, la légende de M. Hérold ne nous révèle rien. Mais, cette enfance, que de jolis motifs l'adornent! Il est si peu un « fils de l'Homme », le fils de Marie; il est si gentiment le bambino des tableaux religieux, conscient de sa toute puissance. Après le départ de Bethléhem, voici, sur la route, une caverne d'où s'élancent de terrifiants dragons. Jésus descend des bras de sa mère et force les vilaines bêtes à réintégrer leur antre obscur. Les panthères et les lions docilement le suivent. Un palmier est-il trop haut pour qu'au désir de Marie l'on en puisse cueillir les fruits, il fait se courber l'arbre à portée de la main. Mais il est vindicatif aussi le futur Sauveur du monde! Ne voue-t-il pas à mort l'enfant inconnu qui se permet de combler les sillons tracés dans le sable par sa menotte divine?

C'est par de tels traits que l'origine populaire des éléments de cette légende plus nettement s'avère. Ailleurs est bien faite pour surprendre l'incrédulité d'une femme des montagnes se refusant à admettre qu'une vierge ait pu donner le jour à un fils et n'y ajoutant foi qu'après avoir obtenu ce qu'obtint plus tard du Christ même le méfiant Thomas. N'est-il pas vrai que cette trouvaille est moult plaisante ? Bien des pages de ce luxueux volume — orné par M. Paul Ranson de lettrines fort originales — nous ont plu pour la même raison. Au chapitre XX Joseph est parti pour Bethléhem, à la recherche d'une sage-femme, car l'évènement attendu bientôt se produira. Soudain — présage obscur — tout s'arrête à ses yeux : le miracle est accompli. Les souffles de l'air ont cessé. Les oiseaux du ciel sont immobiles. Les brebis que conduisait un berger n'avancent plus et les eaux du fleuve ont suspendu leur cours... Ces pages sont belles en leur langue simple de véridique révélation. Mais il faudrait citer encore certain chapitre disant la vie de Marie dans le temple du Seigneur. « Sa face était pure et splendide comme la neige et l'on pouvait à peine fixer son visage tant il brillait. » Même après la mort, cette splendeur, est sienne. « Après que les vierges eurent vêtu son corps du linceul, la lumière perçait le linceul, obscurcie à peine. » Ainsi une clarté douce de toutes les pages de ce livre émane et se propage en l'esprit du lecteur attentif...

J'ai hâte de passer au second volume que je mentionnais ci-avant. Il s'agit d'une traduction de Kalidasa — traduction point littérale, M. Hérold s'étant « cru autorisé à faire œuvre de critique en même temps que de traducteur. Non que j'aie, ajoute-t-il dans son *Avertissement*, rien ajouté au texte primitif mais, çà et là, j'ai retranché quelques phrases qui me semblaient l'alourdir et en altérer sans raison la beauté. » On se plaint assez depuis quelque temps à en agir ainsi avec les vieux auteurs et ce n'est pas toujours plus mal. Parmi les récentes tentatives de ce genre, il faut citer l'œuvre de Ford adaptée par M. Maeterlinck et le *Philaster* de Beaumont & Fletcher auquel s'est consacré M. Georges Eekhoud. Vous savez si tous deux ont réussi à ne point dénaturer ces maîtres tresses œuvres du théâtre anglais. M. Hérold n'a pas été moins attentif en émondant la « comédie héroïque » de Kalidasa.

S'il est un théâtre peu connu, c'est le théâtre indien et il y a tout lieu de le regretter. Sans doute il n'eut pas la fécondité du théâtre grec ou du théâtre latin, mais l'inspiration qui le gouverne est d'un charme subtil et très particulier. Parmi cette pléiade d'écrivains dramatiques, surgis là-bas entre le premier siècle avant J.-C. et le treizième siècle de notre ère, mes préférences vont à Soudraka de qui le *Chariot d'enfant* à chaque lecture aisément me retient. Vous n'y trouverez pas l'ombre d'une influence étrangère ; les peintures y sont attrayantes et fortes, l'intrigue se dénoue bien et l'amour de courtisane qui constitue le noyau de l'action est défini ainsi qu'il convient. Puis quelle énergie dans certaines pensées, comme la langue se prête à ce qu'elle doit formuler ! Mais, ce poète mis au premier rang, il est certain qu'avant Bhavabhouti si habile à confesser, à éclairer les consciences et dont tel « dialogue conjugal » a pu être comparé au *Cantique des Cantiques*, avant Sri Harcha Deva de qui le *Collier* vaut d'être lu, avant Radjasekhava et Visakhadatta, écrivains de décadence, encore que dans *la Statue* le premier ait fait montre d'une manière d'impressionnisme qui étonne, — immédiatement après Soudraka, c'est Kalidasa qu'il faut nommer.

L'anneau de Çakuntala traduit par M. Hérold, aussi bien d'ailleurs que *le Héros et la Nymphé* du même poète, est une petite merveille. Il s'y trouve une fraîcheur caressante d'idylle que les meilleurs bucoliques pourraient envier. On sent du reste cette œuvre religieusement proche de la nature qui l'inspire. Le pathétique y atteint sans effort de très hauts sommets tandis que la grâce est si polie des dialogues et l'élégance très recherchée des images qui s'y rencontrent.

C'est surtout par leurs détails qui plaisent ces scènes, par tels paysages, par l'étude des caractères, par l'étude en ses mobilités et sa constance d'un amour prédestiné. Aisé il serait de noter au hasard des pages des réparties savoureuses et des mots profonds. Je ne veux, en espérant que M. Hérold nous donnera un jour d'autres traductions aussi habilement réalisées du même théâtre, je ne veux vous citer que ces deux phrases : « En ces forêts saintes, où l'on cherche la paix suprême, il est des feux cachés et qui embraseraient tout : ainsi dans le cristal, si frais à toucher, les

rais du soleil allument les plus ardentes flammes. » Et à l'acte III le Roi Duhshanta monologuant se dit : « Ma pensée reste stagnante, pareille à l'eau profonde qui ne monte jamais à la surface des étangs. »

* * *

M. Léon Paschal a placé en tête d'*Hélie*, drame à la manière ancienne, une note qui me dispensera de bien des commentaires : « Si cette vallée d'ombre (où l'action se meut) est la vie, Hélie dans ma pensée n'est pas tel homme, un individu ne requérant pas, selon moi, un intérêt large et réfléchi, mais l'humanité entière qui gravite les siècles. Hélie est l'humanité actuelle et de la sorte sous une draperie antique j'ai voulu faire vibrer l'âme contemporaine. » C'est bien ce que nous trouvons en ces pages, une orientation vers de moins exclusives, vers de moins égoïstes préoccupations. C'est la lente alliance vers des Chanaans où tout paraît plus clair, où plus rien n'opprime des anciennes tristesses et des vieilles douleurs. Mais par quelles étapes seulement on y arrive ! Celui-là seul y parvient qui a senti chanter en soi ou se plaindre toutes les joies et toutes les misères humaines.

Quoiqu'on dise l'auteur, je ne suis pas absolument convaincu qu'il n'y ait en ces pages nulle spécialisation d'existence individuelle. Je serais même tenté de croire que les idées fondamentales ont ici quelque rapport autobiographique. On devine au tournant des phrases des inquiétudes qui semblent ne devoir pas affecter toutes les consciences et dont M. Paschal a eu, j'imagine, personnellement à triompher. Il lui déplaira peut-être que je le fasse ressortir. Pourquoi le ferais-je pourtant, lorsque c'est en cela surtout que se trouve à mes yeux le mérite de son œuvre. C'est pour la discrétion qu'il la mise à s'indiquer que je veux l'applaudir.

La note que je viens de citer ajoute que ces scènes auraient été écrites en vue de la représentation. Je ne pense pas qu'elles puissent dans ces conditions produire tout l'effet que, sans doute, l'auteur se plut à espérer. Si je fais abstraction de la fin — qui a successivement de la flamme et un soudain apaisement, significatif

d'un auroal demain — les dialogues me semblent évoluer avec trop de solennelle lenteur et s'amplifier au-delà de la sphère psychique des personnages. Cependant comme la ligne en est, à maint endroit, de belle harmonie reposante ! Sa continuité ajoute, d'autre part, à sa force d'expression ; et, si nous pouvons souhaiter que les ombres fussent plus nettement opposées aux grandes clartés qui tout-à-coup s'annoncent, le dire a des nuances d'une distinction incontestable. Lisez ces pages où c'est entre Ayglande et Hélié, se rencontrant sur la même route — à ces minutes de prime éveil, quand les voix intérieures tressaillent d'un pur enthousiasme que jamais plus elles n'auront, lisez ces pages où c'est entre les héros jeunes et beaux les balbutiements d'aimer. « Dites, soupire Ayglande, quels sont ces baisers que l'on regrette encore à l'heure où l'on est près d'en mourir ». Mais peu après ce cri exaspéré retentira dans la bouche d'Hélié : « Je suis heureux comme si j'avais détrôné Dieu ! » Et ce sera bientôt l'amer réveil — toujours même et toujours poignant : « L'amour n'est pas une aube qui persiste. »

A cet endroit aussi l'œuvre a de beaux élans. Plus d'émotion s'y mêle lorsque s'atteste la lutte entre Hélié, entre son désir d'altitudes, de lumière — et Ayglande, la nostalgique amante défendant l'unique part de bonheur qu'elle puisse entrevoir. A s'efforcer au-delà, elle trouvera la mort. Et lui, à vouloir ascendre aux éternelles vérités lumineuses, retombera meurtri — plus d'ombre l'enveloppant « La lumière ne fut pas créée pour les regards mortels accoutumés aux ténèbres. » Cependant il énoncera des préceptes moins désenchantants : « Humiliez vos âmes, résignez-vous à souffrir. Dieu règne dans la paix des cœurs, hommes de bon vouloir, épouses aux douceurs conciliantes. La joie est aux âmes candides et le bonheur dans la félicité de ceux qu'on aime. »

J'ai dit de ce drame et les qualités et les défauts. A-t-on bien compris que j'en aime la noblesse d'idées, la calme distinction ? A t-on bien compris que M. Paschal n'est pas un simple aligneur de phrases mais que l'on peut trouver en lui, pour employer une expression toute faite, l'étoffe d'un penseur?..

* * *

Deux livres de *Ballades* par M. Paul Fort, aux ornements curieuses — notamment de ce talentueux artiste qu'est Maurice Dumont. Je voudrais ne pas m'attarder à ces pages et dire simplement l'enthousiasme qu'elles suscitèrent en moi. Il est du reste hors de doute que peu d'œuvres se prêtent moins à l'analyse. Ce qui caractérise certaines d'entre ces proses libres c'est autant ce qu'elles font deviner que ce qu'elles disent. Il semble parfois qu'entre la pensée de l'écrivain et celle du lecteur, fût-il des mieux prévenus, une atmosphère intermédiaire s'étende où tout écho se modifie, où, par leur diffusion, les clartés premières prennent un fort différent éclat. Et la lumière que l'on observe ainsi paraît tellement insolite qu'on se sent tout d'abord disposé à la nier. Les proses de M. Fort exigent de qui les veut comprendre un lucide retour à leurs sources. Ceux qui ne sauront s'y efforcer crieront à l'obnubilation. Déjà ce fut fait. « Parce que je vais à l'aveuglette, plusieurs m'ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres, et d'autres fou » dit telle *Ballade pour conclure*. Laissez moi l'affirmer : M. Fort, au contraire, est un des esprits les plus originaux qui se soient révélés parmi les écrivains de la dernière lignée.

De ces poèmes, savamment rythmés, la spontanéité surtout nous plut. Il n'est rien ici qui sente de près ou de loin la chose voulue et longuement, obstinément élaborée. Or, si le roman, le drame requièrent une telle préparation, un poème vaut surtout lorsqu'il donne l'impression d'un seul beau jet venu du cœur ou de l'esprit. Avec M. Fort il en est toujours ainsi. Et, au soudain élancement de l'idée initiale, voici que surgissent de l'ombre, nombreuses, des idées adjacentes de volontaire allure. L'imagination de l'écrivain est toujours prête et toujours impatiente de partir. Elle l'emporte et nous emporte dans une sorte de vertige bigarré, à travers les plus bizarres enchevêtrés de vérités ou d'erreurs, d'affirmations brèves ou de paradoxes étincelants. On a la sensation qu'au lointain, là-bas, un gouffre s'ouvrira au fond duquel tout ira sombrer irréparablement. Cependant une étoile d'espoir découvre le plus souvent aux marches de ces Thulés des horizons meilleurs. Elle n'est point banale la sensation, qui se précise alors, du danger éludé — et comme de respirer cet air plus vif est doux !

Ce sont peut-être les alternances de fougue et d'un peu idyllique simplette qui donnent aux pages dont nous parlons leur principal intérêt. C'est par quoi elles nous paraissent d'une très exacte plénitude de vie. Je dis exacte, non sans raison. N'est-il pas vrai que toute émotion ne s'intensifie et ne se complète que par une émotion contraire? Il est vraiment rare qu'en une existence d'identiques vibrations se répètent avec quelque persistance. A une heure de ciel succède une heure de purgatoire ou d'enfer et la première ne serait si bonne si nous devions ne pas connaître les suivantes.

Je sens bien que ce qui précède paraîtra assez vague à d'aucuns qui me lisent. Je le répète, ces poèmes échappent à l'analyse. Pourtant je puis signaler encore qu'il s'y trouve une singulière ironie portée çà et là à un diapason aigu. M. Fort s'exaspère même aisément contre les souvenirs qui l'assaillent, contre ses aspirations et ses désirs... Je puis mentionner également que l'auteur fait montre d'une réelle érudition et que sa langue n'est jamais en pauvreté. Je vanterai, si vous le voulez, tels paysages d'amour, de tristesse ou d'ennui qu'il érige en quelques brèves lignes. Mais ne m'en demandez pas davantage. Au reste M. Fort a collaboré à différentes reprises à notre revue. Vous savez donc comme moi que l'abondance de ses ressources intellectuelles ne laisse pas toujours de lui nuire. Cet inconvénient s'atténuera de soi-même. Dès à présent, l'écrivain s'efforce à une expression plus condensée, plus concrète. Comme le disait M. Kahn, les lettrés ne le peuvent plus ignorer. Il aura son heure demain.

III

Cette chronique, écrite au jour le jour, s'allonge outre mesure et nombre de volumes, consciencieusement lus, s'empilent encore sur ma table. Je me vois forcé, la place manquant, de n'en parler qu'en peu de mots. Je le regrette notamment pour ce qui concerne la nouvelle de Mme de Tallenay — un bon écrivain qui eut forcé Barbey d'Aurevilly à nier d'un trait de plume sa fameuse sortie contre le bas-bleuisme. *Au Sanatorium* nous conte l'amour naissant

entre un médecin et une jeune phthisique dans un de ces caravan-sérails de la douleur qui s'élèvent sur les bords du Rhin. Œuvrette des mieux sensibilisées, avec de jolis traits d'exquie féminité et, à la fois, une mâle assurance, une sobriété puissante d'expression. Ajoutons qu'une aile de mystère plane sur ces scènes où s'exhale dans l'ombre la plainte de deux cœurs qui eussent si délicieusement chanté.. On sait que Mme de Tallenay écrit précédemment l'*Invisible* où se forment des « sensations de l'au-delà ». Il est en la nouvelle qui nous arrête à présent comme un écho atténué de cette œuvre antérieure. C'est assez pour que nous nous promettons d'étudier de plus près cette belle personnalité d'artiste à la première occasion. —

Livre de femme encore, *Une Squaw*, signé de ce pseudonyme significatif : I Will. L'auteur fait vraiment montre d'un sincère vouloir d'échapper à la banalité courante. Elle veut que se tournent vers l'avenir ses réflexions et ses pensées. Ces pages ont de belles hardiesses. Cependant parmi ces cinq essais celui intitulé *les Mères* nous a seul paru décisif. Autour des autres trop d'incertitude demeure. Mme... I. Will semble du reste avoir peine à éluder l'influence d'Emerson dont elle se fit précédemment la traductrice. J'avoue que son style m'a laissé une impression plutôt désagréable. Il trahit trop l'effort. Et des tournures comme celle-ci : « Ils ont de l'infini la même conception qu'un enfant qui se rierait dans ses deux mains une poêle à frire dont la queue n'aurait pas de fin » ne sauraient assurément nous plaire. —

Les *Contes Chimériques* de M. Maillart sont un début qui peut compter. L'auteur fait preuve d'une certaine habileté de mise en page et peut-être y a-t-il en lui les germes d'un vrai tempérament d'écrivain. *Chimériques...* l'épithète convient bien à ces poèmes où la vie est reléguée au second plan, où (*les Vieux, les Veilleurs*) se perçoit l'approche insidieuse d'une heure de deuil qui bientôt réalisera ses desseins. —

M. Emile Greyson est un littérateur impénitent. Il n'a de cesse d'augmenter son bagage. Vous avez lu, je présume, certains de ses livres — et, par exemple, *Juffer Daadje et Juffer Doortje* qui tient une place fort honorable dans l'histoire des lettres belges. Le nouveau in-18 que vient de publier Lacomblez (*A travers Passions*

et *Caprices*) vaut sans conteste bien des œuvres d'écrivains moins loin de nous. Le style en est d'une belle clarté et les événements y justifient telles études de caractères hardiment champlevés. Mais surtout il faut reconnaître la fraîcheur de ces pages où abondent des traits de savoureuse observation et de discret réalisme. —

Nous avons reçu « *Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme contemporain* » par M. Edmond Picard. Il est inutile, n'est-ce pas, d'user de longues phrases pour dire que cette glose à l'Évangile de Mathieu est écrite dans un style éloquent et aisé — celui que M. Picard a su faire sien et auquel, à chaque manifestation nouvelle, on se sent davantage acquis. Mais... *le Réveil* est et doit rester une revue de littérature et d'art. —

M. Tristan Klingsor, en écrivant *Filles Fleurs*, a réalisé un marquant progrès sur ses œuvres précédentes. Ces vers sont d'une musique doucement enveloppante soulignant des menus gestes voluptueux et calins. Des belles passent. De *Touraine* de *Trébizonde*, de *Thulé*, elles sont, pour qui écoute en ces strophes de bon poète vanter leur charme ingénu ou mortel, des visions à évoquer aux heures de mélancolie et d'ennui. —

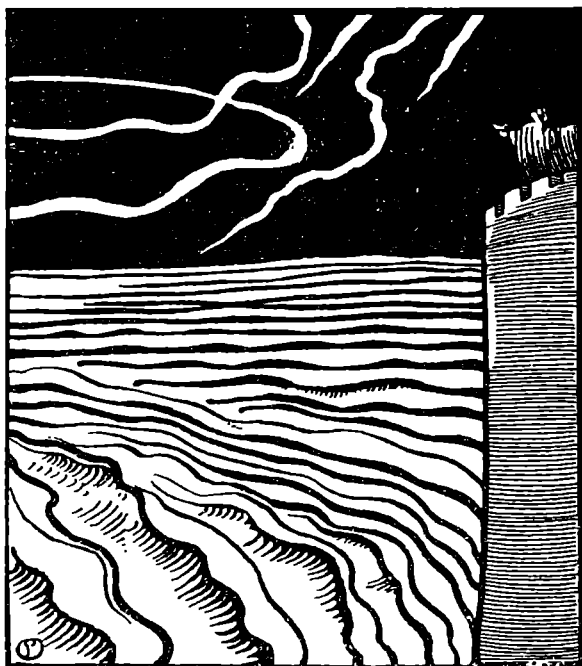
Sous une couverture d'un vert tendre, comme les primes feuilles des lilas doux fleurant et des grisantes aubépines, s'offre la plaquette de M. Arthur Toisoul (*Mai*). Ici c'est une belle confiance d'esprit jeune et de cœur à l'aurore et sa chanson fervente, sa chanson adorante à la bien aimée. A caractériser ces poèmes, le premier vers de la pièce de tête (*Car voici de la joie serene*) suffirait. M. Toisoul ne ressemble ni à tel poète ni à tel rimeur. Il est lui, tendrement, naïvement. Oh! je n'aime pas d'égale façon tout ce qu'il se plaît à nous faire entendre. Je crois remarquer çà et là une tendance à contraindre d'images moins adéquates qu'il faudrait la simple idée première. Mais le vers à d'autres places est d'une point banale souplesse. On le lit alors avec d'autant plus de plaisir que l'édition (signée Lacomblez) fera le bonheur des bibliophiles. —

Les Bibliophiles... Qu'ils feuilletent donc le premier numéro du *Centaure* qui vient de paraître. Il peut soutenir la comparaison avec les revues trimestrielles anglaises — *The Savoy* et le *Yellow Book*. Aussi me reprocherais-je de ne pas le signaler à l'égal d'un

volume. Au sommaire de longs poèmes de MM. Louijs, Hérold, Lehey, Gide. Un sonnet de M. de Rénier arrive en tête. Mais j'ai surtout aimé la *Longue lettre à la Bien Aimée* de M. de Tinan, où c'est si bien des heures de jeune homme de ce temps et si spirituellement si finement dites!

De la partie artistique citons : *Touchez l'Amour*; superbe lithographie par Léandre; de Jacques E. Blanche une planche en trois couleurs, très personnelle; de Rops un vernis mou très caractéristique (*le Flirt*)...

ALBERT ARNAY.



NOTULES DU MOIS

Trois revues nouvelles : *l'Aube* (mensuelle-internationale, Paris), liminée d'une belle couverture de Fabien Launay. Jacques St-Cère y constate une littérature belge, nationale et personnelle, mais ajoute que nos littérateurs auront à « se débarrasser de certaines excentricités de formes qui étonnent même les moins prévenus contre ce genre de gymnastique intellectuelle. » (?)

— *La Province Nouvelle* (mensuelle, Auxerre) s'impose, bellement, la diffusion en province de l'art jeune et libre. Au sommaire : *Paysage intérieur*, pages méditatives, d'Ed. Pilon.

— *La Revue Sentimentale* (mensuelle, Paris) qui s'annonce : « Malgré le mélancolique et le fané de ce titre, nous avons voulu le choisir pour annoncer l'âge des âmes. Car le temps de la simplicité doit revenir... »

A lire :

Studio : Notice sur Voysey, un des plus marquants et des mieux orientés parmi les décorateurs anglais venus à la suite du mouvement préraphaélite.

Libre Critique : L'art religieux, Edg. Baes, intéressant par sa compréhension large de l'art ecclésiastique et sa répulsion (j'y applaudis !) de l'horrible bondieuserie.

Mercur : Introduction à un essai sur *Laforge*, signée M. Maeterlinck ; traductions de contes arméniens et hongrois.

Revue Encyclopédique : Etude sur le théâtre hongrois, J. Kont, avec une analyse curieuse de la *Tragédie de l'homme*, d'Emerich Madách.

Revue Blanche : *Vie mentale*, G. Kahn ; *Les Energies*, P. Adam.

Art Moderne (10 Mai) : Tout ce qui était à dire, et le mieux qu'il soit, sur l'audacieuse tentative de la Section d'Art (Maison du Peuple) de faire interpréter par des amateurs *Philaster*, adaptation de Georges Eekhoud d'après Beaumont et Fletcher. Indépendamment de l'émotion ressentie à certaines pages vibrantes de cette tragédie, une gratitude s'impose pour ce que fait présager cet éveil d'un théâtre sans but d'intérêt ni cabotins.

Revue de Belgique (15 Mai), une *Fantaisie Epique* par Herma Pergameni, qui « conclut de l'imagination des enfants à celle des races dans leur enfance ».

PAN^{nos} 4 et 5 Article de Huysmans sur Fra Angelico. *Nouvelles Chansons de Biutis* par Pierre Louÿs. Intéressant et documenté article de Henry Van de Velde sur les *Papiers peints artistiques*. A signaler encore tel bois de Veldheer — un nom à retenir. Titre : *Une rue de Village*.

De Vlaamsche School. Parmi les récentes reproductions signalons le *Tournoi d'Amour* de Doudelet et une aquarelle (*Gertrud verlaat de Kerk*) par quoi, non sans originalité, Albrecht Rodenbach illustra son drame : *Ivolds Feugd*.

La Renaissance Idéaliste et *Le Rêve et l'Idée* fusionnent et deviennent *Documents sur le Naturisme*. Y remarqué *l'Hiver en méditation*, Saint-Georges de Buhélier.

Moderni revue, de Prague, traduit Verhaeren et Retté.

L'Ermitage commence un conte norvégien de Jonas Lie, traduit par Georges Knapff. Encore : *L'âme philosophique de M. Maeterlinck* signé Hassé. — Il fonctionne, à cette revue, un critique... mettons réjouissant qui débite sous le nom de chronique littéraire des pastiches des *Kamshatka*. « Cet excellent homme fait remarquer à l'un des poètes qu'il incrimine que *nuages* et *lueurs* sont dissyllabiques et « *mier* » monosyllabique, et lui conseille l'étude des vrais maîtres et le retour à Chénier « depuis lequel il ne s'est presque rien écrit en France qui lût de France ». C'est une manie, du reste, car un autre est renvoyé à Anatole France et un troisième à Charles d'Orléans ! M. Lionel des Rieux devrait retourner au pionnat, qui doit certainement le réclamer.

Notre collaborateur et ami Alf. Lavachery vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. La rédaction du *Réveil* le prie d'accepter ses sincères compliments de condoléance.

Verhaeren et Rodenbach, les voici chevaliers de l'Ordre de Léopold. Certes, cette décision ne peut ajouter en rien à la valeur de leurs œuvres. Mais, en la provoquant, M. Schollaert a rompu avec de ridicules traditions et s'est par là honoré soi-même.

MATH ROBERT.

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

- 1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50
- FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00
- 1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)
- HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00
- VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50
- GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00
- LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

- | | | |
|-------------|--|---|
| ANVERS : | Forst, Place de Meir. | M. Kats, rue courte du Jour. |
| BRUXELLES : | Deman, rue d'Arenberg, 16. | Grusé, rue du Pont d'Île. |
| — | Doliger, Galeries de la Keine. | Heymans, rue du Bruul. |
| — | Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56. | Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11. |
| GAND : | Engelcke, rue des Foulons. | Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo |
| — | Hoste, rue des Champs. | Littauer, Odeonsplatz. |
| LIÈGE : | | |
| MALINES : | | |
| PARIS : | | |
| LYON : | | |
| MUNICH : | | |

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPERIAL

DOUVRES

QUAI DE L'AMIRAUTÉ

DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES & FILS

FAIENCES ARTISTIQUES
MONT-ST-AMAND LEZ-GAND

PAUL BONEYDS

ENGLISH TAILOR
Rue des Fripiers
BRUSSELS

CHAPELLERIE VANDERCOILDE

Boulevard du Nord, 24
BRUXELLES

Viennent de paraître au

MERCURE DE FRANCE

Pierre Louijs : *Aphrodite*
R. de Gourmont : *Le Pèlerin du Silence*

Journal des Artistes

(Hebdomadaire — Paris)

1 an : 15 fr. — Fr. 0.25 le numéro

LE LIVRE D'ART

(Paris)

REVUE MENSUEL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1 an : Etranger 15 fr. — Fr. 1.25 le numéro

A LA BELLE JARDINIÈRE
MARCHÉ aux GRAINS, 3, GAND
AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants
Genre grand tailleur
Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE
GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

VOL

ASSURANCE CONTRE LE VOL
ASSURANCE D'OBJETS D'ART

BRUXELLES — 4, Rue de Suisse, 4 — BRUXELLES

VOL

L'ART JEUNE

131, RUE DE BRABANT
BRUXELLES

Fr. 0,60 le numéro

L'ERMITAGE

8, Rue Juliette Lamber, 8

PARIS

FR. 0.80 LE NUMÉRO

Lisez le PETIT BLEU

QUOTIDIEN BRUXELLOIS ILLUSTRÉ : 5 CENTIMES

Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand

LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

JUIN 1896

N° 30 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Deux Statues.	<i>Eugène Monin.</i>
La Reine Margiane	<i>Gustave Kahn.</i>
Le Garde-chasse	<i>Paul Arden.</i>
Le Don de Joie.	<i>Aimé L. Pfinder.</i>
Cynismes aux Petites Filles.	<i>Jean de Tinan.</i>
L'Heure	<i>Auguste Mairial.</i>
* Dialogues et Cantiques (de R. Lulle).	<i>Marius André.</i>
Lettre de Paris	<i>Remy de Gourmont.</i>
L'Hiver Musical à Bruxelles	<i>Georges Mesnil.</i>
Le Salon de Liège.	<i>Charles Delchevalerie.</i>
Chronique Littéraire	<i>Albert Arnay.</i>
Un Referendum.	<i>E. Deman.</i>
Varia	<i>Math. Robert.</i>

Ce numéro : fr. 0.50

6^e ANNÉE

TOME VII

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Paul Arden, Albert Arnay, Florent Bos-
saerts, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet,
Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman,
Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers,
Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart,
Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert
Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Louis
Hirsche, Auguste Jansart, Georges Khnopff, Denis Lalicux,
Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire
Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marqués,
Henry Mubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie,
Pierre M. Clin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond
Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane
Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Fernand Roussel,
Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluyts, Arthur
Souchor, Maurice Vandermeulen, James Van Drunen, Émile
Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe,
Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires — la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64 rue Kessels Bruxelles

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeylen Avenue de l'Hippodrome n° 30 Bruxelles.



DEUX STATUES

A Moulins, où naquit le poète, un monument a été inauguré, le 31 Mai, à la mémoire de Théodore de Banville. Peu de figures littéraires de ce siècle méritent davantage d'être signalées à l'attention de ceux qui viendront. Banville fut incontestablement un grand artiste. Comme l'a dit Gautier, il « ramena dans le burg romantique le cortège des anciens dieux » — ce pour une fête dont il sut, avec maîtrise, varier le prestige. Par lui, le Romantisme vit s'ajouter à sa couronne maints fleurons aux gemmes éblouissantes.

Lyrique, on le sait ; lyrique suprême il le faut proclamer — voire le dernier qu'aura produit la France. Et tel il était sans le moindre effort, par une sorte de grâce innée. Selon son propre mot, invinciblement il subissait « l'attrait du gouffre d'en haut. » Quel que soit le sujet, sa voix s'élançait — plus sûre d'elle-même que vol ou chant d'alouette au matin — et, d'écho en écho, à

travers les plaines bleues de l'éther, entendez-la se répercuter jusqu'aux étoiles. Lui-même a écrit, dans je ne sais quelle préface : « Une des superstitions que je chéris le plus est celle qui me pousse à terminer un livre, quand je le puis, par le mot qui termine *la Divine Comédie* du Dante, par le divin mot écrit ainsi au pluriel : *Etoiles*. » Le lui a-t-on assez reproché, comme aussi de sacrifier trop à la rime au détriment des idées. Mais à ce propos, ainsi qu'il arrive le plus souvent, que d'exagérations on s'est permises ! Ses poèmes ne sont-ils pas d'une ordonnance parfaite ? Malgré quelques mots, disons impropres, arrivant çà et là à la fin du vers, l'idée première n'est-elle presque toujours bellement mise en lumière ? Quel prodigieux ouvrier Banville était ! Vous me répondrez qu'aujourd'hui les questions de métier important moins et que la valeur d'une œuvre nous nous plaisons à la trouver dans la somme des idées que cette œuvre apporte. Qui vous dit que la Postérité ratifiera ce jugement et ne retiendra plutôt les pages attestant le souci plus grand, sinon l'exclusive préoccupation de la Forme ?

Théodore de Banville était poète au sens très pur du mot. Ses vers réunissent les plus nobles qualités et, tour-à-tour, les élèvent au summum. Il sait la simplicité portant linon aussi bien que l'orgueilleuse grandeur orfévrie ; il est tantôt d'une timidité balbutiante et tantôt d'une héroïque vaillance. « Banville, a dit également Gautier, a le sentiment de la beauté des mots ; il les aime riches, brillants et rares et il les place sertis d'or autour de son idée comme un bracelet de pierreries autour d'un bras de femme. » Mais encore, elle n'est point banale la diversité de son œuvre Voyez,

par exemple, *les Princesses* — jardin fastueux et légendaire où passent, lentes et fatales, toutes celles qui « brûlèrent les yeux » par le soudain miracle de roses et de neige de leur nudité. Est-il visions plus scintillantes, plus colorées? D'autre part on peut bien affirmer que les *Odes funambulesques* sont un modèle d'ironie fine, de fantaisie vertigineuse, d'esprit primesautier et, pour tout dire, si français.

Hé! oui, il serait puéril de vouloir longuement insister. Tant d'études, signées de noms à juste titre célèbres, ont dit ce qu'il y avait à dire bien mieux que nous-mêmes le pourrions. Ceci du moins faut-il ne pas omettre: Banville donna à des rythmes oubliés une saveur, une sève nouvelles. En écrivant *les Améthystes* il a aidé à restituer au vers français une liberté plus grande. Cela seul eut autorisé M. Camille Mauclair à le saluer à la fête de Moulins comme « un lien entre le passé et l'avenir. » C'est pourquoi encore nous avons voulu, céans, le saluer aussi.

Deux statues... A Douai sera bientôt inaugurée la seconde. Et sur le socle on lira ce nom que sait tout bon lettré: Marceline Desbordes-Valmore. Ce n'est plus de lyrisme ni de forme impeccable qu'il faut parler maintenant. Non pas que cette poétesse n'ait signé des vers d'une extraordinaire beauté de langue. Le « *Respires en sur moi l'odorant souvenir* » des *Roses de Saadi* suffirait à le prouver et des miraculeuses trouvailles se révèlent un peu partout à la lecture de maintes autres pièces. Mais ces beautés non égalables, comme a dit, je pense, Baudelaire, ne sont rien en regard de la beauté morale et d'âme que ses moindres

écrits nous révèlent. Tendres élégies, ferventes prières (d'aucunes appellent des comparaisons avec telles strophes de *Sagesse*) contes pour enfants, romans même, d'égale façon l'attestent. C'est bien ce qui sauve ses livres des critiques un peu vives qu'ils encourraient s'ils avaient moins d'ingénuité, moins de fraîcheur à la fois et de flamme.

On nous apprend que Marceline Desbordes-Valmore embrassa tout d'abord la carrière théâtrale. Un grand amour, dont la décevante rupture ébranla profondément sa déjà frêle santé, l'obligea à rentrer dans l'ombre. « Mais la musique, a-t-elle avoué, roulant dans ma tête malade en une mesure toujours égale, arrangeait mes idées à l'insu de mes réflexions. Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frapement. » Ne cherchez pas à mieux caractériser son génie. Elle ne fit jamais rien d'autre que d'écrire ce qu'elle sentait s'agiter en elle et comme elle le sentait. Ses poèmes sont, pour la plupart, de délicates confidences, faites à mi-voix, dans un paysage un peu élégiaque que parfument de simples floraisons, par un de ces soirs nostalgiques et berceurs où l'irrésistible besoin d'être sincère déclôt les lèvres et fait s'ouvrir les cœurs. Combien exceptionnelle d'ailleurs sa sensibilité... Amante, amie, épouse ou mère, elle eut des plaintes, des soupirs, des cris qui éveillent chez les plus sceptiques de singulières mélancolies — quand ils ne font pas s'envoler aux prairies natales de leur Moi toute une nichée d'ailes frémissantes. Et souventefois il lui fut donné d'aller jusqu'au seuil du mystère. Certains de ses vers sont d'une extraordinaire divination. Elle est par là bien de son sexe et le mérite est sien de n'avoir pas cherché à s'en affranchir. Femme

elle fut, le plus intensément qu'il soit possible de l'être. Dans la littérature que nous connaissons, c'est même la seule âme vraiment féminine qu'il nous a été donné de rencontrer.

Toutes ces choses aussi ont été dites et bien dites. Nous nous reprocherions pourtant de ne pas les répéter en aussi favorable occasion. Sainte Beuve écrivait « Qui a lu une fois M^{me} Desbordes, la relira souvent. » Baudelaire, dans ses *Réflexions sur mes Contemporains*, disait à son tour : « Si le cri, si le soupir naturel d'une âme d'élite, si l'ambition désespérée du cœur, si les facultés soudaines, irréfléchies, si tout ce qui est gratuit et vient de Dieu, suffisent à faire le grand poète, Marceline Valmore est et sera toujours un grand poète. » J'ouvre *les Poètes Maudits* de Verlaine et je lis en conclusion d'une de ces enthousiastes études : « Marceline Desbordes-Valmore est tout bonnement — avec George Sand si différente, dure, non sans des indulgences charmantes, de haut bon sens, fière et pour ainsi dire de mâle allure — la seule femme de génie de ce siècle et de tous les siècles en compagnie de Sapho peut-être et de Sainte Thérèse. » Plus près de nous encore et très récemment, M. Gustave Kahn signalait sa « douceur d'âme » et « la tendre langue claire et frissonnante de ses vers et de ses contes. »

Théodore de Banville, Marceline Desbordes-Valmore, les beaux noms, vraiment, que l'oubli ne saurait atteindre... Je crois bien que d'aucuns — et peut-être ont-ils raison — se plaisent à se les répéter comme significatifs de toute la Poésie.

EUGÈNE MONIN.

LA REINE MARGIANE

(FRAGMENT)

La Reine dit :

*Dans ce palais —
 en quelque encoignure sous le faste d'un escalier,
 à quelque rotonde humble d'un vestibule —
 les châteaux de ton rêve,
 la plus solide brume de ton aurore de désir
 et tes jardins de statues de marbre entre les cippes des
 tiendraient sur quelque étagère ; [palmiers
 et les vols de tes grands oiseaux de caprice somnambule
 s'épeureraient des voûtes trop hautes pour leur vol
 d'alouettes timides et légères.*

*Tes caravelles échoueraient en mes vasques
 et tes paradis fondraient comme cire.
 Ecoute la parole qui plane sur ta tête
 et les écharpes de ses promesses en pourpres de fête
 parmi le luciolement intense d'un firmament
 solide et vrai, solitaire et géant,
 tandis que l'heure du soir n'est qu'un voile déchiré
 où de pâles veilleuses oscillent vers le néant
 d'un souvenir rugueux de terre terminée.*

*C'est ici l'ilôt du roi Soleil ;
 le jour entier aux lueurs de son casque
 l'humain tend ses doigts frileux vers le brasier
 de sa présence droite au faite de l'horizon.*

*Les entrailles des terres et les mers de richesses,
il les parcourt aussi ; alors l'homme blottit
ses chairs lasses, ses détresses et son cœur froidi
dans les cavernes du Sommeil.*

*À cette heure, le roi Soleil
siège, seul, intangible dans le monde des mines
au milieu des piliers immenses qu'illumine
le feu floral des lianes de pierreries.
Les densités de l'air, du sol et de l'eau
gisent abattues au seuil de son absence
sous le pouvoir inflexible des saisons.*

*Son essence violente siège aux entrailles d'or
de la terre que tu foules — ignorant,
sans connaître au dessus de toi l'illusion,
sans connaître au dessous de toi la gestation,
inscient des enfances adorables,
inscient des perpétuelles funérailles
et des larmes de la Nature à la mort de chaquemoment.*

*Son essence violente luit en ses mains de feu,
luit en son masque aux telles vives lueurs
que vos regards ne peuvent contempler ses yeux
réfractés par des atmosphères de millions de lieues ;
et sa voix, passant sur les bois et les villes,
c'est pour vous le cyclone jonglant des choses mobiles
qui sont vos nerfs, vos lois, vos quais, vos citadelles
et vos patries légères comme corps d'hirondelles.*

*C'est moi, son reflet de grâce et de pensée ;
 ton destin t'amena — les mains liées
 et les pieds enserrés, pour ton bonheur, d'entraves —
 hors la vie où tu rampais, le long des caves
 aux brusques détours d'insensibilité,
 aux fosses de mort vivante et d'ennui et d'oubli !
 La fille du Soleil t'emporte vers son lit,
 non comme l'amant dompteur des obstacles du porche,
 ni le héros qui brûle son âme comme une torche ;
 mais c'est l'heure, pour toi, de l'enfant timide qui saura
 et vivra, s'il le veut, les yeux éblouis
 ou marmottera toute sa vie
 l'histoire du bonheur auquel nul ne croira...
 et sera la risée du carrefour où l'on rira
 tout au long de la brève équipée
 de sa vie passant au long des marchandises,
 au long des trophées,
 sans se soucier d'autre chanson que celle apprise
 en ce soir de mille lumières représentées par mille épées.*

*Mais si tu refusais, hôte imprévu du temple,
 d'entrer par mes bras dans son détour ample
 et de voir les sanctuaires flamboyer,
 craignez, enfant charmant et si doux, les volontés
 qui se résumeraient en une seule épée.*

*Et ma pitié ne saurait sauver l'enfant perdu
 car j'ai des chaînes à mes bras ardens,
 moi aussi, moi aussi, plus que toi, comme la loi.*

GUSTAVE KAHN.

LE GARDE-CHASSE

I

La nuit vient et, chassées de la salle des assises, les dernières lueurs, ternes déjà, du crépuscule s'enfuient, plongeant l'assemblée dans un clair-obscur qui diffuse tout le décor. Par-dessus la foule anxieuse qui attend le verdict, planent des murmures de conversations, un bourdonnement de voix qui se font respectueusement humbles devant l'apparat du decorum judiciaire. L'atmosphère est comme lourde de mystère et, si parfois un bruit se précise, il fait taire un instant les discussions commencées, lever toutes les têtes pantoises, — dans l'attente des jurés.

Dans le prétoire aux sièges maintenant vides, des avocats en robe se promènent, forment des groupes plus bruyants. Devant le tribunal, sur la table des pièces à conviction, se distinguent encore vaguement une blouse, un pantalon noir maculés, un fusil, un large couteau.

Et tout au fond de la salle, dominant le siège du président, sur la vacuité du mur blanc, un Christ en croix éplore sa douleur hâve et résignée.

Disséminés, émergeant du flot des têtes découvertes, s'arrondissent les dômes noirs des bonnets à poils et s'enflamment les plumets rouges des gendarmes dont on aperçoit par instants les aiguillettes blanches. Les mains

jointes sur la bouche du mousqueton, ils regardent distraitement, avec des airs d'ennui profond et, dans le crépuscule de la salle, leurs baïonnettes s'effilent en de rigides reflets acérains.

Une voix monotone annonce la Cour. Les portes s'ouvrent, béantes ; les juges passent, dignes ; les jurés défilent en attitudes solennelles et le tintement d'une clochette ramène le silence dans l'auditoire.

Les juges se sont assis.

Le public, curieux, se hisse sur la pointe des pieds pour épier la physionomie de l'accusé qui va paraître. Des bousculades, un brouhaha s'ébauchent, têt réprimés.

A droite, par la porte matelassée, il entre, traverse d'un pas mal assuré le prétoire, regagne, honteux et chancelant le banc des infâmes, s'y effondre ; puis, reprenant vite son assurance, anxieux il tend le col, interroge d'un regard avide les mines impassibles et que lui ne peut distinguer du reste, les voyant à contre-jour.

Ce Charles Madou, un vieux traîneur de forêts, aux traits rudes, dont les soixante ans grisonnants n'ont pas voué la carrure puissante, se torture de désespoir depuis deux jours, dans cette salle, après tous les jours déjà passés en hontes, en craintes, en ressouvenirs cruels.

Né au milieu des futaies, ayant passé sa vie sous les grands chênes et à courir les taillis, le garde-chasse Madou, de Dave, est épris impérieusement de la vie presque sauvage des forestiers. Pas un comme lui ne découvrirait dans les portées les traces du cerf, ne dégîterait le lièvre espiègle ou ne suivrait les erres d'un chevreuil. Et, jaloux de ces fourrés et de tout leur peuple de vagabond gibier qu'il surveille, respectueux gardien du bien des maîtres, il pourchasse les marau-

deurs sans trêve ni merci, dépiste les braconniers dont il est le cauchemar. C'est ce devoir, qu'il érige en brutale doctrine souveraine, qui l'amène sur le banc des assises — banc du martyr parfois.

Charles Madou a tué; un dernier reflet de lumière s'étale sur la lame dont il s'est servi et qui se trouve là sur la table, avec la défroque de la victime.

Et maintenant que la fin de son supplice est proche, l'émotion du vieux brave, en une détente, s'abandonne. Dans les plis de sa joue parcheminée roulent, grain à grain, de lentes larmes et Madou pleure silencieusement comme un enfant timide lorsque le chef du jury se lève, déplie un papier et prononce d'une voix grave qui résonne dans le calme :

« Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la réponse du jury est : non, sur les deux questions, à l'unanimité. »

En une extrémité de la salle un bravo, spontané, s'échappe; et aussitôt court sur toutes les lèvres ce bravo répété qui, comme un écho, retentit encore lorsque les gendarmes ont rétabli l'ordre.

Puis les dernières répliques se hâtent, les procédures lues avec presse, les formules bredouillées, jusqu'à ce qu'enfin le président se lève et, d'une voix solennelle, après une dernière phrase, proclame :

« en conséquence, la Cour acquitte. »

Et, de nouveau, ce sont dans la salle des trépignements, des hourras, des bravos, des emportements en lesquels s'exaltent et jubilent les paysans de Dave venus pour attester de leur inébranlable estime envers Charles Madou qui, sortant de la salle pour aller subir les dernières formalités de la levée d'écrou, pleure encore,

cependant que son regard ému remercie la foule qui l'acclame.

II.

Le ciel était maussade le matin et, avec impatience, les villageois et les villageoises arborant leurs sarraus bleus tout neufs, leurs pantalons des jours solennels ou bien les cornettes blanches empesées et tuyautées, les chapeaux de paille fleuris, les jupons qu'on étrenne, interrogeaient le ciel grincheux, arrêtés sur le parvis de l'église, à la sortie de la grand'messe.

Mais les nuages inquiétants, balayés, s'étaient enfuis, abandonnant le ciel tout lumineux aux splendeurs d'un radieux soleil brasillant. Lorsqu'on sortit des vêpres, la joie s'éparpilla d'un bout à l'autre du village, chassant devant l'entrain d'un jour de *ducasse* la torpeur morne qui se désole à l'ordinaire. Les rumeurs de l'orgue saluent la sortie des fidèles et, en volées rapides et régulières, les cloches bredouillent allègrement.

Sur la place, des guirlandes de feuillage festonnent, s'accrochant aux mais fleuris enrubbannés et, des routes qui débouchent, s'épand par groupes bruyants la foule en gaité.

Le carrousel emporte en d'incessantes chevauchées ses tournoiements de rudimentaires coursiers minuscules girant au son criard d'un infatigable accordéon. Les odeurs de pain d'épices s'exhalent, confondues avec les senteurs âcres de graillon d'une friture malpropre. Des heurts de mousquets qui détonnent et s'acharnent à éteindre la tremblotante petite flamme d'une chandelle pleureuse plantée dans une boîte à cigares vide ; le

fracas des coups de maillets s'effondrant sur le ressort d'un dynamomètre à l'effort duquel les plus vigoureux gagnent une fleurette de papier rose ou jaune, un flot de rubans clairs, voire une médaille de cuivre; le tintement de cloches fêlées, bruyantes; des hurlements de boniments à tue-tête; de ronflants tintamarres de grosses caisses; des claironnades brutales de pistons; tous ces bruits discords parcourant la gamme très fausse de leurs sonorités assourdissantes, tout ce tumulte de kermesse dominant la rumeur de la foule, vaguent par le village.

Dans les cabarets, des remous venant du dehors s'engouffrent.

Devant l'église, à l'Union, un drapeau jadis rouge, jaune et noir claque au-dessus de l'enseigne avec des airs de joyeuse espièglerie.

Entre le mur de pignon et la haie qui clôture le jardin, les robustes gars dégottent des quilles. En manches de chemise, la casquette enfoncée sur la nuque, ramassés sur eux-mêmes, le bras droit ployé soulevant la lourde boule de chêne, ils visent le carré où sont plantées les quilles, balancent le projectile, puis, comme sous la détente brusque d'un ressort, se redressent et envoient la masse roulante ravager les fûts de bois cerclés de fer.

Les paysans musards, les jeunesses en gaité vident des chopes dans les salles basses ou dans les baraques, sous le coutil tendu. Et jusqu'au soir se presse ainsi et bruit la foule qui célèbre en une tumultueuse expansion de joie ce seul jour d'absolu repos dans toute une année de labeurs exténuants.

Lorsque de la Meuse s'élèvent les buées perses qui s'épandent sur les rives et noyent dans l'ombre le coq

du haut clocher, puis viennent s'étirer par-dessus les passants et les échopes, Dave s'éclaire. Les quinquets s'allument dans les salles où les pompes à bière ne cessent de glousser et vers les poutres noircies du plafond où s'agrippent des peuplades de mouches, montent les volutes de la fumée des pipes, voilant dans un brouillard le calendrier du facteur, la pancarte de la loi sur l'ivresse.

Derrière le comptoir, ou se faufilant entre les groupes, répondant aux plaisanteries, tout en se prodiguant de tous côtés à la fois, Marie Sacré, la cabaretière rougeaude et réjouie de l'Union, se démène, emplissant des chopas, versant des litres de péquêt.

Sa fille, la Louise, délurée, toujours riante, ce qui lui creuse des fossettes aux coins des lèvres de sang, apporte et rapporte les verres.

Sur les tables, des poings s'écrasent avec fracas, abattant des atouts poisseux.

Déjà, sur la chaussée, zigzaguent des lignées d'ivrognes brillant des refrains méconnaissables : et il n'est que huit heures !

Les bals sont commencés partout. Le charivari des instruments époumonnés s'échevèle en âpres dissonances et les danseurs enlacés rient et tournoient sur les dalles, dans les cabarets. Partout on est animé, mais c'est à l'Union surtout que se sont réunis les couples les plus fringants.

A la lueur de trois lampes appendues au plafond, reluisent sur l'étagère, derrière le comptoir, les mesures d'étain bien alignées, les brocs de faïence à rames, les verres polychromés de teintes vives, les bouteilles étiquetées de noms affriolants, des statuettes, des boules de verre de couleurs miroitantes.

Sur des planches supportées par des tonneaux, dans le fond de la salle, quatre virtuoses rythment une polka trop lente ou une valse échevelée, toujours les mêmes.

Poumtata! Poumtata!

C'est là que sont venus le grand Pierre Moulin, un « fier », disent les jeunes gens du village, jaloux de l'instruction qu'il se donne la peine d'aller acquérir tous les jours au collège de Namur. Il amène au bal la gentille Ninie Biron, de la ferme des Avresses dont les murs blancs bordent la route du côté d'Amée. C'est encore Louis Vandorp, l'instituteur, en jaquette noire, ganté, très long, très raide, sous son chapeau de soie dont il ne se sépare pas, même pour danser avec Mademoiselle Trémou, la fille du chef de gare. Et tant et tant d'autres encore. Papa Nisard lui-même, le grassouillet bedeau, une fois sonnés les triolets de son Angelus, s'en vient aussi risquer un œil, « affaire de se rendre compte. »

Mais, parmi les plus gracieuses de toutes ces jolies filles rieuses, se distingue Rose Rimbot. Ses joues vivement carnées après l'animation de la danse s'auréolent des frisons follets qui s'éparpillent sur le front rose; son sourire illumine de gaieté perpétuelle un visage de joliesse charmante où se sont égarés deux tout petit yeux très noirs, très vifs, pareils à deux grains de beauté. Sa taille souple se moule avec grâce dans une robe très simple de cotonnade blanche à pois rouges.

Rose est la fille du cordonnier Rimbot : ils habitent ensemble une coquette petite maison qui aligne ses deux croisées au coin de la ruelle qui va de la Meuse à la route de Dinant.

Elle sautille, joyeuse, emportée dans le tourbillon des danses par Jean Madou, vaillant gars rudement râblé,

blond, à la lèvre pubescente, très fier dans son pantalon gris passepoilé, sa tunique gros bleu semée de boutons dorés et barrée sur les manches des galons de sergent. Voilà quelques années déjà que la conscription a éloigné Madou de Dave. Ayant pris goût au service, il a signé un rengagement et est devenu sous-officier rapidement ; néanmoins l'avenir lui est fermé : l'instruction lui manque. Il était tout jeune encore lorsqu'un jour il suivit, sans comprendre, pleurant de voir pleurer les autres, un morne cortège qui conduisait sa mère au cimetière. Dès lors, son enfance se passa, vagabondante par les bois aux jours de beau temps, recluse aux jours de pluie ou de neige et occupée à des besognes de tenderie ou de chasse qu'il préparait dans la maison dont les tuiles mettent sur la côte qui grimpe vers Sart-Bernard une tache d'ocre en plein milieu de la mer de verdure sombre que troue, çà et là, l'émersion des rocs noirs et blancs.

Jean Madou fut élevé à la diable par son père, le garde-chasse, dans la seule religion du respect du maître et de l'autorité, la haine du braconnier et l'amour des forêts. Ecole de rude et primitif devoir où son caractère devait s'assouplir aux rigueurs de la discipline qui l'attendrait plus tard à la caserne. Jean s'éprit d'amour pour ces bois qui étaient tout son monde, le seul horizon de sa vie. Il savait par cœur les secrets de l'âme très diverse de tous ces buissons de ronces, d'aubépines, ces touffes de houx, de buis, ces cépées de noisetiers ou de pimprenelles, ces colonnades de bouleaux d'argent, ces drèves de hêtres, ces dômes de platanes ; il venait jaser avec les oiseaux qui dégoisaient des chansons bavardes, ne s'effarouchaient pas à son

approche, semblaient siroter même des notes plus câlines, égrener des trilles plus éperdus.

Mais un jour la conscription l'appela ; après avoir une dernière fois fait le tour des verges de bois qui entouraient la chaumine, il embrassa son père, caressa son vieux chien Boum et partit avec quelques regrets, peu de larmes et beaucoup d'espérances....

En arrivant à Namur il savait tout juste lire, écrire et compter. Sa bonne conduite et son ardeur persévérante, facilitées par son accoutumance aux durs labeurs, avaient fait le reste. Aujourd'hui, lorsqu'il revenait à Dave, fringant dans sa tenue, il y trouvait peu de sympathie parmi les autres jeunes gens. N'ayant guère fréquenté ceux de son âge, il ne s'était point créé d'amis et la supériorité qu'il avait acquise sur les paysans restés au village à labourer leur champ ou à peiner devant un établi excitait les jalousies.

Colères méchantes, presque haineuses, qu'aiguillonnaient les évidentes préférences dont ce joli-cœur était l'objet très envié de la part de toutes les donzelles attirées par ses façons d'élégance ainsi que phalènes aux éblouissements d'un globe électrique.

Et pourtant le beau sergent n'y mettait aucune coquetterie, ne chassait pas ce gibier facile pour lui des jolies filles à enjôler, ne jouait pas le jeu volage de « galant et mayon » : eût-il voulu autre chose que le cœur et les deux joues de sa petite Rose, de sa promise ? Eût-il voulu d'autres délices que ce bonheur décidé : il achèverait son terme, quatre mois encore qu'il lui restait à faire ; on publierait les bancs et à Pâques prochaines ils auraient achalandé leur petit magasin sur la place.

Rêves longtemps bercés, projets égayés de tendresse dont ils s'illusionnent, maintenant encore, tout en dansant, se les redisant sans cesse, cependant qu'elle laisse s'incliner sa tête vers l'épaule de son amoureux ou qu'elle glisse entre ses mains une fleur, une large reine-marguerite sanglante qu'il attache à sa boutonnière.

Et les cuivres, haletants, s'époumonnent sans répit, soutenus par le ronflement du bombardon.

Poumtata ! Poumtata !

Les cadences se poursuivent et les couples vont, vont toujours et tournent sur les rythmes inévitables du *Beau Danube*, de la *Valse des Roses* ou des *Lanciers*.

D'un bout à l'autre du village se répondent les infatigables sonorités de tous ces orchestres qui lancent aux échos des deux rives de la Meuse leur invariable et bruyant répertoire.

Charles Madou les entend de chez lui et la rumeur des joies de la kermesse l'invite à descendre la route de rocailles et à venir risquer un coup d'œil dans les cabarets.

Rarement il s'absente ainsi le soir : c'est l'heure des affûts et de sa tournée en forêt. Mais, un jour de réjouissances, les braconniers eux-mêmes ne quitteront pas leurs chopes et le gibier sera en repos cette nuit-là.

En dévalant le chemin qui sinue au travers des taillis pour regagner la grand'route, Madou siffote un vieux refrain qu'il a chanté jadis.

Brusquement, il halte, anxieux. ...

Là, à droite, du côté des « Fonds Renoux, » une détonation, assourdie par tout le treillis des branchages, vient de déchirer le calme de la nuit noire dans ces bois léthargis. C'est peut-être l'éclat d'un pétard allumé par

quelque gamin qui s'amuse? Mais n'importe, il doit voir.

Le garde revient sur ses pas, sans bruit, rentre chez lui, passe sa blouse sur son habit des dimanches, accroche son fusil en bandoulière, assure son couteau dans sa poche.

Il fait bien sombre dans les taillis profonds confusément gâchés par lesquels il se faufile; on ne peut rien distinguer autour de soi. Mais lui, sans hésiter, se guide dans des sentes familières, prudemment, étouffant au fur et à mesure qu'il approche des « Fonds » le bruit sourd de ses pas sur la terre molle.

Tout près de lui, à gauche maintenant, dans une ornaie, un craquement détonne, vibrant, salué d'une petite flamme d'or. Presqu'à ses pieds, un lièvre en détalant froisse les feuilles et les brindilles de bois mort, un pas rapide d'homme saccage des épines et brise des branches: Madou s'accroupit au pied d'un tremble et attend...

Du village, là-bas, arrivent dans des bouffées d'air tiède des refrains de joie.

L'homme se rapproche, lentement, invisible encore. Dans ses mains calleuses le vieux tient son lefaucheur qu'il serre à pleine jointée, appuyé sur les deux cuisses. L'homme passe, sa silhouette se devine dans le vague des taillis et Madou, redressé, abat son poing :

« Au nom de la loi... »

Sa phrase s'achève dans un buisson où le braconnier l'envoie rouler d'un coup de tête. Mais le garde, dont les soixante ans sont de solide vigueur, ne lâche pas prise et attire avec lui l'homme qui roule dans les branches qui craquent. D'un mouvement brusque, après une courte lutte silencieuse durant laquelle ne se

perçoivent que les halètements du braconnier à demi étranglé, qui râle et gémit d'ahan, Madou se dégage de l'étreinte qui lui tenaillait les flancs, se redresse et prend pied en travers du sentier.

— Rends-toi, brigand, ou je ne réponds de rien !

Il termine à peine ; reculant d'un pas, l'autre s'élançe, fond sur lui... et vient s'affaler avec un gémissement rauque dans l'ornière du chemin, tandis que le froid du couteau de Madou lui pénètre dans la gorge.

Poumtata ! Poumtata ! ronfle un trombone dans le village.

Le cri lugubre du blessé a serré de terreur le cœur du garde. Avec hâte il frotte une allumette, le phosphore crépite, trop lent à son gré, une flamme volète inquiètement dans la nuit du chemin. Il doit retourner le corps inerte pour distinguer le visage. Horreur ! C'est Louis Rimbot.

C'est celui de qui dépend le bonheur de son fils, de son Jean, sa seule joie et sa seule fierté. Ce corps, étendu les jambes écartées, un bras replié sous lui, ce cadavre peut-être dont la face crispée se terrifie du regard de deux yeux vitreux qui fixent le ciel ensemencé d'or, cette masse qui se tache de sang, c'est le père de Rose.

Pourtant, Rimbot ne vit-il pas encore ?

Le râle perçu, rauque et sinistre en le calme hiératique de la forêt, était-il le dernier souffle vital, l'irrémissible fin de tout ce drame de désastre ?

Madou doit courir chercher aide au village ou transporter le braconnier jusque là et il est seul. Il est vigoureux, c'est vrai ; mais en cet instant, où pourrait-il trouver assez de courage et d'énergie pour se charger de ce blessé dont le sang, dégouttant en minces filets, le

mouillerait sans doute d'une pulvérine rosée?... A cette seule pensée, son corps frissonne d'un apeurement qui le glace et sur son front boucané perlent de larges gouttes de sueur.

Mais il se décide : il s'élançe au travers des branchages. Ses pieds s'accrochent aux ronces, il déchire ses vêtements, s'écorche aux feuilles des houx ; les houssines flexueuses le soufflettent, il court quand même, droit vers sa maisonnette.

Boum, vigilant épagueul à l'attache, hurle en jappements apeurés, — hurle à la mort.

Madou traverse ses plants de choux, écrase les oignons, piétine les fleurs devant sa porte. Il saisit les bras d'une brouette et revient, toujours courant, affolé.

Boum s'est tu, inquiet encore pourtant.

Madou s'exténue en cette course furibonde, accrochant la roue aux troncs des gros arbres ; mais il va toujours, nu-tête maintenant, la blouse lacérée, les mains, la face meurtries d'éraflures. Le voilà de nouveau devant l'obsédante réalité de ce corps immobile qu'il distingue à peine sous l'ogive des ramées.

Et doucement, avec sollicitude, il le prend, l'assujettit sur la brouette, ses mains se mouillant de sang ; il enlève sa blouse, son paletot et en fait un coussin sous la tête inerte, puis il reprend les deux bras de la caisse roulante, et, sans presse, pas à pas, évitant les cahots, il s'en va, emportant le lugubre fardeau. Il soupire, renifle des pleurs désolés, s'exténue à retenir la charge qui dégringole le chemin en pente raide et gémit :

« Ah ! malheur ! »

De plus en plus le tumulte de la fête, le bruit des musiques discordantes, le hourvari des clameurs, mêlés

au ronflement de l'écluse lui arrivent, distincts et précis.

Le voici sur la route, déserte à cette heure ; les lanternes allumées sur la place font un halo joyeux au-dessus des toits noirs. Les premières maisons toutes closes sont déjà derrière lui. Personne toujours.

Et sur la brouette, le corps sursaute, scandant le rythme des soubresauts sur les pierres.

III

— Mais enfin, qu'est-ce, que s'est-il passé ?

— Que sais-je, moi ? Un crime, un accident peut-être ! Dans tous les cas, il paraît que le père Rimbot a son compte.

— Pauvre Rose !

— Oui, et sale affaire pour le pioupiou, insinue Ernest Serdant, la jeune fermier des « Jonchaies. »

La scène est lugubre. Cela se passe devant la porte du cordonnier Rimbot, au coin de la ruelle. Les groupes de paysans endimanchés s'interrogent, désireux tous de savoir, aucun n'étant fixé.

Depuis que, haletant, hébété, déguenillé, Charles Madou a fait irruption chez Sacré, c'est un désarroi dans la commune entière. Les grincements des orgues, les trémolos des pistons se sont tus dans les cafés.

Les couples qui dansaient avec entrain, il y a une heure, se dirigent vers la maison de Rimbot, grossissant sans cesse le groupe anxieux.

Et, malgré les regards impatients et curieux hasardés au travers des rideaux blancs éclairés, on n'a rien découvert. C'est une discordance de récits les plus

impossibles. Ernest Serdant profite d'une telle occasion pour exhaler au détriment de Jean le fiel trop longtemps contenu d'une jalousie sournoise et il blague insolemment le désespoir des Madou...

La nuit est claire et le ciel capitonné d'étoiles s'incendie de lueurs fauves ainsi qu'il arrive après une journée de lourde chaleur. Le village est tombé dans un calme morne, et, ironiques, sur le lugubre cheminement des paysans qui vont encore et viennent en commentant le drame, les dernières lanternes tenaces brillent aux portes des cabarets.

Dans la maison close, toujours aucun bruit, si ce n'est de temps à autre un sanglot étouffé ou le murmure du prêtre bredouillant des *Oremus*. Les bougies que l'on a allumées au chevet du mort allongent des lueurs vacillantes sur les courtines blanches et font danser des ombres dans les coins ou briller sur l'établi les tranchets et les outils d'acier.

Rose, agenouillée devant l'alcôve, la tête dans les mains, pleure.

Madou, sa robuste raideur subitement affaissée sous l'horreur de son crime, va et vient dans la chambre, les mains derrière le dos, sans larmes, stupide.

Quelques parents arrivent, endimanchés, des hommes à peine dégrisés, des femmes tenant encore des fleurs en main ou un sachet de caramels, tous soupirant, la face éplorée, épeurée, contemplant le mort avec un dodelinement de tête. Puis, quand ils sont las de ce lugubre spectacle, ils marmottent quelque *pater*, goupillonnant le cadavre avec le brin de buis qui trempe dans un verre d'eau bénite, sur la table.

Et, affalée sur une chaise de paille, toute ratatinée,

pâle d'épouvante et de désolation, la mère Rimbot regarde son homme, branlant la tête et répétant dans un hoquet pour la centième fois :

— J' li disais bin ! Ça d'vait finir ainsi !

Jean Madou, la gorge étreinte par des sanglots qui ne veulent pas sortir tant le désespoir le terrasse, croit qu'il deviendra fou s'il ne s'enfuit pas bien vite loin de ce spectacle navrant. S'enhardissant enfin, il s'avance vers Rose dont les pleurs se sont apaisés :

— Rose ?... murmure-t-il.

Mais elle se tait ; il répète, timidement, en implorant, sa tête plus penchée vers la sienne. Levant vers lui ses yeux pleins de larmes, elle lui répond par un regard douloureusement suppliant — farouche peut-être — qui dit :

— C'est fini...

Il s'en va, la tête en feu, hébété et par la porte un instant entr'ouverte, dans une bouffée d'air frais qui fait danser les flammes des bougies, pénètre le bruit des musiques qui ont repris : Poumtata ! Poumtata !

Maintenant Jean, d'un pas hésitant, suit la route désolée. Il s'en va, se retournant encore pour regarder la petite maison dont on ne voit plus que comme une tache pâle le pignon blanc.

Arrivé aux Quatre-Bras, il se retourne une dernière fois : on ne voit plus rien sur la route dans la nuit noire. Il suit entre deux haies le chemin qui vient de la gare. A droite, s'effondrent jusque lui la côte et les vergers ; à gauche, des pourpris, des jardins, des maisons endormies, le tout voilé d'une ombre opaque épandue par le brouillard qui monte de la Meuse. Sur les hauts coteaux

de l'autre rive pleure un cor de chasse qui, de Marlagne, envoie sa mélodie aux échos par lesquels elle est redite, mélancolique et très apaisante dans la tranquillité du soir.

Jean Madou longe le chemin de fer hautement taluté, planté de longs poteaux alignés. Au delà de la voie, les grands gagnages déclives s'étendent jusqu'au fleuve dont l'eau, où semblent s'être noyées des étoiles, coule en jasant dans les oseraies.

Jean regagne tristement Namur, la caserne : il marche vers l'avenir désolé, vers l'oubli peut-être, vers le devoir.

Un grand œil jaune avance vers lui, illuminant l'espace ; un halètement de locomotive qui s'époumonne, traînant derrière elle tout un tumulte de ferrailles, approche rapidement ; un sifflement lent, lugubre se désole dans la nuit silencieuse ; un instant la vapeur au-dessus du foyer entr'ouvert s'ensanglante de reflets pourpres. Et, derrière le train passé déjà, le triangle des lanternes rouges laisse trois stries qui s'étirent sur les rails.

Madou a pensé que ce serait bientôt fait : le talus n'est pas difficile à escalader...

Mais deux gendarmes qui venaient vers lui, se dirigeant vers Dave, informés déjà, l'ont fait tressaillir. En songeant à son père, il a continué son chemin. Il arrive aux premières maisons bien closes d'Amée ; il ne pleure plus, mais de longs, de tristes soupirs soulèvent sa poitrine oppressée.

IV

Le « Coomassie » s'éloigne des côtes africaines, déployant un panache de fumée qui pollue le bleu lapis du ciel. De sa proue, il fend la lame, laissant dans l'océan un sillage spumeux. De son erre imposante, il glisse, faisant clapoter sur sa coque les flots ondulants ; les coups de piston se succèdent, saccadés, dans la chambre des machines et les bouillonnements de vapeur se moutonnent dans la mâture. Des voils de mouettes, de chasse-vents effleurent la crête des vagues, puis les oiseaux passent entre les agrès en poussant de petits cris aigus.

Peu à peu, les splendeurs de la côte s'immergent dans les flots bleus. Les traînées de floraisons étranges, les retombées gracieuses des bananiers et les stipes élancés des palmiers qui se bombent en bouquets de feuilles, se voilent et ne paraissent plus que des masses confuses. On ne les perçoit presque plus, à travers les déchirures de la brume pâlotte, que comme un réseau effiloché tendu en un coin du ciel lazuléen. La grève n'est plus qu'une barre de nuages indécis et enfin la vue se perd dans une bande opale fermant l'horizon incendié par l'or du rutilant soleil d'Afrique.

A bord du navire, les passagers se sont rassemblés sur la dunette, contemplant une dernière fois les côtes congolaises qui s'enfuient.

Seul, Jean Madou, accoudé au bastingage du gaillard d'avant, fixe l'immensité irisée, plongeant devant lui son regard triste dans les profondeurs azurales. Voilà trois

ans qu'il a quitté l'Europe, trois ans passés, bien douloureux, sur la terre étrangère, vécus dans le continuel espoir d'un prochain bonheur...

Depuis qu'il est sous ce soleil torride, il a encore et toujours des remembrances de ses jours de deuil ! Quand il a quitté Namur, on acquittait son père qu'il n'a plus revu depuis la nuit tragique de la kermesse de Dave. Il n'a jamais écrit, jamais donné signe de vie. Des amis seulement lui ont appris que, une fois passées les premières douleurs, le temps apaisant son ressentiment, Rose avait laissé entendre que tout pouvait s'oublier, qu'il n'avait qu'à revenir...

Mais un sot orgueil l'a toujours empêché de demander à son père le pardon de ses colères, de ses malédictions peut-être ; car il lui en a toujours voulu, il se l'avoue, il se le reproche, d'avoir été, fut-ce involontairement, la cause de ce malheur. Et quand il s'est agi de tout effacer par un indulgent oubli, il n'a pas voulu croire, il n'a pas voulu espérer. Mais aujourd'hui ! Folie peut-être ; cependant il lui semble qu'il en est temps encore, que leur vie pourra se refaire, que leur bonheur enfin pourra s'épanouir. Avec quelles douces et consolantes et humbles paroles de repentir il s'en vient vers son père qu'il a honte aujourd'hui d'avoir tant accusé de son infortune ; avec quelle foi enfin il voudrait s'élancer vers tout cet amour et cette félicité et ce pardon et cet oubli qu'il entrevoit ! La course du vaisseau qui s'accélère est trop lente à son gré ; il voudrait déjà se voir dans la coquette chaumière des « Fonds Renoux » enfouie dans la verdure. Il voudrait se voir près de Rose, près de son père et ne plus penser au passé douloureux.

.

Après deux mois de voyage — tout le retour ayant été animé d'impatiente gaieté — Jean Madou rentre à Dave. Il n'a annoncé son arrivée à personne. Les villageois s'arrêtent pour voir passer cet étranger barbu, à la mine basanée, frileusement emmitoufflé.

Jean gagne prestement le village, reconnaissant l'un et l'autre de ses anciens camarades. C'est son père d'abord qu'il veut revoir, c'est sa forêt, c'est sa chaumière.

Il prend le sentier couvert qui, au travers des hauts taillis, grimpe jusqu'à la maison, ce chemin qu'il a fait tant de fois lorsqu'il descendait au village. A chaque pas un nouveau souvenir l'égaie ou l'émotionne. Il revit ses bonheurs d'autrefois, ses plaisirs d'enfant ; puis il se revoit dans ce même sentier, Rose à son bras, tous deux cueillant des marguerites : un peu... beaucoup... tendrement...

A-t-elle souvent pensé à lui ? Et, doute cruel, l'aime-t-elle encore ?

Il arrive aux « Fonds Renoux » ; mais la chaumière a disparu, une coquette petite ferme la remplace. Un chien tire sur sa longe en aboyant : mais ce n'est plus Boum. Sur le seuil, un grand gars apparaît ; derrière lui, des enfants gambadent et s'amuse.

— Je ne me trompe pas, dit Jean, c'est bien Claude Lerat ; tu ne me reconnais pas, hein ?

— Pour dire vrai... il me semble pourtant...

— Oh ! oui, va ; te rappelles-tu le jour où nous avons assommé ensemble un *tasson* dans le bois de Comogne ?

— Jean Madou !

— Lui-même, mon vieux. Bien changé, mais bon diable toujours. Et mon père, Claude ?

— Mais... Jean !

— Eh ! bien, quoi ?

Et Jean, pâlisant soudain, comprend et d'une voix étranglée :

— Pas mort, hein ?

— Si fait, malheureusement. Voilà bientôt deux ans. Il a parlé de toi souvent, va. Allons, console-toi, entre et nous pourrons causer.

Ils franchissent le seuil et viennent s'asseoir dans la chambre propre, tandis que, curieux, deux gros bambins tout barbouillés passent timidement la tête par la porte pour voir le « monsieur ».

— Après son acquittement, ton père est revenu habiter ici, toujours bien triste. On ne le voyait presque plus ; il allait par les bois tout le jour, souvent la nuit. Tant et si bien qu'un beau matin, il y a deux ans, à l'automne, Jeanne Bertaud étant venue *aux feuilles* par ici, risqua un œil du côté de la maisonnette du père Madou et voyant tout fermé, le vieux chien qui gémissait, elle poussa la porte et découvrit ton père étendu mort dans son lit... Je le remplace depuis lors.

Sur les joues hâlées de Jean perlent deux grosses larmes de pitié, de repentir envers le père qu'il a cruellement abandonné.

Ils se taisent quelques instants. Puis le sergent lève vers Claude des yeux pleins d'avidés questions :

— Et?...

— Elle est mariée depuis les foins.

— L'infâme ! Mais c'est trahir, c'est lâchement se moquer...

— Non, non, tais-toi, Jean et crois-moi plutôt. Elle a bien longtemps attendu de toi la moindre nouvelle, le

moindre souvenir. Malgré tout elle t'aimait bien encore. Mais, tu comprends, elle a pu tout penser : te maudire, te pleurer peut-être : tu ne disais rien, rien...

— Ah! malheur, c'est donc tout fini pour moi. J'ai tué l'un et puis c'est l'autre qui me tue.

— Mais, morbleu, ne dirait-on pas qu'il n'y a que Rose; sois tranquille, tu verras, l'an prochain nous reparlerons de cela. Je gage que tu auras déjà fait ton choix.

— Tais-toi, va. Adieu, Claude, et merci.

— Il y a bien de quoi! A ton service; et, tu sais, si tu veux revoir Rose, je crois qu'elle en sera bien heureuse. Ils restent aux « Jonchaies », la ferme des Serdant, au bord de la Meuse.

— Salut, Claude.

— A bientôt, hein? Où vas-tu à cette heure?

— Que sais-je? dit Jean en s'éloignant.

— Pauvre garçon, murmure Claude Lerat. Le malheur peut-il ainsi s'acharner sur les gens... Que va dire Rose?

La tête en feu, les yeux aveuglés de larmes, Jean dévale la sente rocailleuse. Ainsi, tout ce qu'il avait enduré de tortures morales, de souffrances physiques, là-bas, sous le soleil implacable et les fièvres et les labeurs, dans l'espoir de l'oubli, puis dans l'attente du retour, n'avait servi à rien.

Rose est mariée : il ne doit plus la revoir!

Le voilà maintenant sur la grand' route; il marche, s'éloignant, s'enfuyant de Dave et derrière lui il aperçoit les grandes murailles blanches des Jonchaies, les tuiles rouges qui se dorment au soleil.

Et, suivant le sentier qui conduit à la Meuse, Jean Madou sanglote...

V

Le lendemain, l'éclusier retira, accroché aux vanes du barrage, le cadavre de Jean Madou, tenant encore dans ses doigts crispés une rouge marguerite flétrie, dernier souvenir d'un instant de bonheur.

S'envoler, un si beau rêve!...

PAUL ARDEN.



LE DON DE JOIE

I

*À tes doigts brille une clé d'or,
tes mains en sont claires et d'or —
aux portes où, derrière, à t'aimer on s'explore*

*de l'attente où tel mal d'aveugles immobiles
maudit les doigts obscurs d'enfants trop inhabiles
à se trouver la clé unique de leurs villes...*

*Déjà — hors que les gonds ont mal d'être sonores,
qui se sont tus depuis les jours d'alors —
il est des seuils où n'éveille rien ton aurore.*

*Mais ceux-là savent l'émoi de l'approche
de ta clarté sur leurs villes-de-cloches
qui furent les aveugles à qui bons les porches*

*d'où s'émeut l'âme attentive à des voix d'offices,
les yeux absents aux blancs décors de leurs délices,
hyperboliques de fleurs de cierges : tes lys.*

*Or, si c'est mort aux trop vieilles portes,
voici qu'il s'ouvre à tes doigts d'autres portes
à d'autres jours qui en tes mains s'apportent.*

*Car c'est delà tes seuils harmonieux que sont
les anneaux clairs de ces chansons
aux mains d'enfants roulant leurs sons.*

*— O simple voix vers nous remémorée
de l'autrefois qui t'escorte mal oublié :
or nous encore aux chansons des vallées.*

*Et delà l'or des fruits heureux c'est comme en vœu
le ciel qui se passionne plus bleu
aux portes à présent de tous mes yeux.*

II

*Pour dire leurs bontés et ta louange
nos vœux s'abandonnent au langage
de nos cœurs d'hommes en ton nouvel âge
où soit l'amour en sa patrie plus ange.*

*Nos ciels pour plus d'un jour morne se font pesants,
Printemps, apparais-nous, c'est ainsi la prière
que font nos lèvres dès les jeunes ans
vers ta jeunesse en qui s'éveille la lumière.*

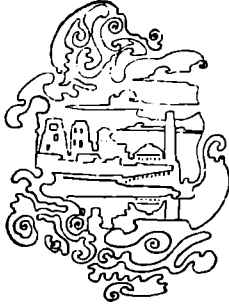
*Les peupliers sont-ils ployés sur la rivière
d'avoir si haut monté
vers ton matin sur l'horizon leur cime claire
et vers le ciel qu'ils sentaient frissonner ?*

*Les oiseaux sont-ils las de tournoyer
sur les asiles d'où regarde notre rêve?...
Leur clémence fait croire enfin que tu soulèves
tout le ciel vers l'açur qui paraît les choyer.*

*C'est toi, leur joie en fleurs, — qu'ils t'attendent les
l'image, toi, dont se fassent rieuses [arbres! —
les sources où notre âme en sa beauté de larmes
mira son attitude silencieuse.*

*Et les fruits qu'ils naissent foule de tes sèves,
— o nos lèvres! —
où l'amour plus vivant des fleurs se soit fait chair
avec le cœur heureux en l'air
de ta Saison en qui la Vie se rêve.*

AIMÉ L. PFINDER.



CYNISMES AUX PETITES FILLES

Ces nymphes je les veux perpétuer.
STÉPHANE MALLARMÉ.

à Léon-Paul Fargue.

OÙ LE FAUNE A LA FLÛTE SIFFLE UNE PRÉFACE

Dans le bois taché de soleil clair, éternellement blotti
sous la parure des lierres lents, le vieux faune chante
l'Idéal sur la flûte aux neuf roseaux : « O Syrinx,
« Syrinx, petite nymphe frêle poursuivie ! Je sais main-
« tenant pourquoi mon admirable élan d'autrefois ne sut
« pas atteindre ton âme ! Syrinx, ô Syrinx, j'ai pleuré,
« tant pleuré au bord des eaux cruelles — mais main-
« tenant mon âme qui sourit sait qu'elle a connu toute
« la douceur, puisqu'elle s'est enfiévrée de toute l'ardeur
« du désir et s'est alanguie de tout le charme du regret.
« Je sais maintenant, Syrinx, ô Syrinx, que tu n'avais
« pas d'âme, et que mes yeux, au bord des eaux cruelles,
« n'ont pleuré que l'illusion effacée ; mais tu m'as laissé
« la forme de ton corps sous les lèvres, de ton corps

« frêle sous les lèvres, et, depuis, mon âme qui sourit de
« s'être ornée du désir enfiévré et du regret charmant
« chante, chante, au-delà de l'illusion effacée, l'Idéal —
« l'Idéal — l'Idéal réel sur la flûte aux neufs trous ! »

Vieux faune lyrique, ta chanson me plaît; il y a
autant d'écholalies que dans les récents poèmes, et nous
sommes tous camarades.

Je veux aussi que mon âme ornée du passé sourie
aujourd'hui en sifflant l'idéal aux ouvertures gentilles
d'enfants gracieuses étendues.

Je ne les nommerai pas Syrinx — c'est un nom
tout-à-fait démodé. — Et, entre nous, le mot Idéal lui-
même... il est devenu un peu bien flasque. Nous l'em-
ployerons tout de même pour faire des trilles.

Seulement, vieux camarade, explique moi donc tout
bas les neuf trous de ta flûte — je crois qu'il en
manque quelques-uns à la mienne. Ou bien — pour
cette nuit — prête moi ta Syringe — j'en veux faire
craquer les roseaux inconnus sous mes dents — prête
la moi.

Je te donnerai un louis, et l'adresse de maisons
aulétiques, puis, lorsqu'elle aura paru — un exemplaire
de ma plaquette sur simili-japon, couleur cuisse-de-
nymphé-émue — avec une dédicace éperdue!

Tu ne veux pas !

OÙ IL N'EN A PAS ENVIE

Oui, petite fille — oui, petite fille. Tes yeux sont certainement des turquoises claires et jeunes, et, vois, lentement je les fais battre sous mes lèvres ; ils sont de la beauté, et je les aime.

Mais n'as-tu pas déjà compris que les plis de tes hanches ont des inflexions qui me déplaisent — et tes seins n'ont plus de jeunesse.

Alors — pourquoi des phrases suppliantes, et m'étreindre en te penchant d'un geste sans grâce ; je dénouerai tes bras énervés et je te relèverai avec douceur — vois, mes baisers insistent aux paupières mi-closes — mais je ne dormirai pas, lassé, contre ton épaule.

Ne répètes pas que tu sauras... j'aime des sensations plus fragiles. Tu m'avais plu par tes yeux — ils sont à mon baiser — je ne t'ai plus regardée lorsque j'ai vu tes yeux, et j'ai pris ta main trop vite.

Petite fille, ne crois pas que je méprise quelque chose de flétri : j'ai souvent aimé poser de tendres baisers aux chairs ternes, meurtries de tant d'étreintes violentes ou maladroitement — seulement, à ton cher regard s'harmonise si mal cette gorge fatiguée et triste qu'une autre fois, peut-être, j'aurais pu aimer aussi.

Vraiment — je n'ai pas du tout de perversité en moi

ce soir. Je ne voudrais, je ne saurais, penché sur ta complaisance, extasier ce regard d'enfant chaste. Je sais que je souffrirais, et que je consolerais mal ta petite âme des pensées qui pourraient me venir. J't'assure!

Tu ne comprends pas?...

Ah! ne regrette rien — et cependant tes regards sont brillants à travers quelques larmes — ne regrette rien. Il te vaut mieux, si tu ne veux pas partir si tard, à cause des agents, te blottir loin de moi dans la ruelle et t'endormir sans sangloter. Demain tu essayeras, en me quittant, de trouver un joli sourire dont je me souviendrai encore lorsque tu auras déjà oublié, sans doute, la peine d'avoir vu dédaigné le cher banal frisson que tu dispenses....

Je te ferai un petit cadeau tout de même.

POUR JEANNE DOUZIÈME

Petite Jeanne pâle et blonde — ton cher visage, sous ton grand chapeau en jardin d'iris, parmi les dentelles affolées de ton collier de jais et de velours — ton mince visage parmi l'ébouriffement des cheveux de soie frisée — ton doux visage taché de carmin aux lèvres, taché, au haut des joues, de ces deux taches roses qui me

désolent — ton pur visage de putain, petite malade pâle, éclairé du regard frais et bleu de tes yeux trop cernés — ton cher visage, si j'y pense, m'émeut encore d'une angoisse calme et profonde.

Petite Jeanne pâle — si j'avais eu le temps, je t'aurais follement aimée.

Tu ne te serais guère intéressée à mon amour, et je me serais appliqué à suivre ta vie pour en doucement souffrir. J'aurais su à qui tu donnais l'argent que tu me prenais en souriant, et je l'aurais amèrement envié parce que tu lui souriais pour rien.

J'aurais suffoqué d'amour inutile.

Mais on n'a le temps de rien faire, à Paris...

JEAN DE TINAN.



L'HEURE

*Entends : c'est l'heure
Sonnant claire et lente aux clochers,
L'heure d'aimer,
L'heure d'azur où rien ne pleure
Et que répète au frais lointain
Fleuri de roses, d'aubépine, de jasmin,
La voix multiple du silence.*

*Entends, c'est l'heure,
Comme une un peu vieille romance,
Qui chante et pleure,
Pour quel destin, on ne sait où,
Au cadran du sage, à l'horloge du fou.
L'heure bonne, avec ses mains calmes
Faisant au rêve tiède une brise de palmes,
Ou l'heure hostile au doigt de fer
Que savent ceux qui ont souffert.*

*Entends, entends — et te recueille.
Ou bien, puisque la vie est là qui te sourit
Au seuil de cette nuit,
N'hésite et cueille,
Avec la hâte d'un enfant
Craintif un seul instant,
Les roses et les lys, les roses, les raisins,
A pleines mains.*

*Ces roses, dans la nuit,
Dans la lune blanche qui luit
Comme une paix et se fait telle,
Effeuille-les sur le chemin de Celle
À qui vont tes ferveurs...
Effeuille, afin qu'en sa pâleur
Un peu d'aurore soit lorsque sur cette route
Elle viendra demain — languide et frêle, toute.*

*Mais les raisins...
Ah ! n'attends pas jusqu'à demain
Pour en savoir la fraîche ivresse ;
Cueille-les et les presse
Jusqu'à demain —
Cueille, puisque brève est la vie,
Et presse encor
Les raisins d'or
Pour que soleille en toi l'ivresse de la vie !*

AUGUSTE MAIRIAL.

DIALOGUES ET CANTIQUES D'AMOUR

ENTRE

L'AMI ET L'AIMÉ (1)

(FRAGMENTS)

* * Les voies par lesquelles l'Ami cherche son Aimé sont longues et périlleuses, pleines de considérations, de soupirs et de pleurs, et illuminées d'amour.

* * De nombreux amoureux se réunirent pour aimer un même Aimé qui les comblait tous d'amour ; et chacun possédait seul son Aimé, comme un trésor, dans ses pensées agréables qui lui faisaient éprouver de délicieuses tribulations.

(1) « L'Aimé est notre Seigneur Dieu, comme créateur et fin dernière de tout ce qui existe ; l'Ami est tout dévot et fidèle chrétien qui se met en la contemplation et au service de Dieu. »

* * — « Dis, fol d'amour, lequel est le plus visible : l'Ami en l'Aimé, ou l'Aimé en l'Ami ? » Il répondit — « L'Aimé est visible par l'amour, et l'Ami par les soupirs, les pleurs, les travaux et les douleurs. »

* * On demanda à l'Ami où était son Aimé. Il répondit — « Contemplez-le en une maison plus noble que toutes les autres noblesses créées ; contemplez-le en mes amours, en mes langueurs et en mes pleurs. »

* * Les conditions de l'amour sont que l'Ami souffre, soit patient, humble, craintif, diligent, confiant, et qu'il se risque en de graves périls pour la gloire de son Aimé. Et les conditions de l'Aimé sont d'être sincère, libéral, plein de pitié et juste pour son Ami.

* * L'Ami pleurait et il chantait les cantiques de son Aimé, et il disait que l'amour est une chose plus prompte et plus vive dans le cœur d'un amant que la lueur d'un éclair ou le bruit du tonnerre, et que l'eau des larmes est plus vive que le vent sur la mer agitée, et que les soupirs sont plus proches de l'Aimé que la blancheur ne l'est de la neige.

* * Le cœur de l'Ami s'éleva vers les hauteurs de l'Aimé pour que son amour ne fût pas étouffé dans les abîmes de ce monde. Quand il fut auprès de l'Aimé, il le contempla avec douceur et plaisance ; et l'Ami le fit redescendre en ce monde pour le mettre à l'épreuve par les tribulations et les peines que donne l'amour.

* * — « Dis, fol, si ton Aimé te retirait son amour, que ferais-tu ? » Il répondit qu'il l'aimerait encore pour ne pas mourir, car l'indifférence c'est la mort, et l'amour c'est la vie.

* * — « Dis, fol, pourquoi ne parles-tu pas, et pourquoi es-tu pensif et soucieux ? » L'Ami répondit —

« Je pense aux beautés de mon Aimé, et aux ressemblances qu'il y a entre les joies et les douleurs que m'apporte et me donne l'amour. »

* * L'Ami cherchait son Aimé, et il rencontra un homme qui mourait sans amour, et il dit — « Quel grand dommage que les hommes, de quelque manière qu'ils meurent, meurent sans amour! » Et pour ce, l'Ami dit au mourant — « Dis-moi, pourquoi meurs-tu sans amour? » Il répondit — « Parce que sans amour j'ai vécu. »

* * L'Aimé semait dans le cœur de son Ami des désirs, des soupirs, des vertus et des amours. L'Ami arrosait ces semences avec des larmes. L'Aimé semait dans le cœur de l'Ami des travaux, des tribulations et des peines. L'Ami guérissait son cœur avec l'espérance, la dévotion, la patience et la consolation.

* * La mémoire et la volonté s'unirent et s'élevèrent jusqu'à la montagne de l'Aimé pour que l'entendement pût s'exalter aussi et que l'amour de l'Ami pour l'Aimé fût doublé.

* * L'Ami allait par monts et par plaines et il ne pouvait trouver aucun portail pour sortir de la chartre d'amour qui depuis longtemps emprisonnait son corps et ses pensées, ses désirs et ses plaisirs. Pendant qu'il allait ainsi, peinant, l'Ami rencontra un ermite qui dormait auprès d'une belle fontaine. — Il éveilla l'ermite et lui demanda si en songe il n'avait point vu son Aimé. L'ermite répondit et dit que ses pensées étaient également emprisonnées dans la chartre d'amour pendant la veille et pendant le sommeil. L'Ami fut heureux d'avoir trouvé un compagnon de prison. Et ils pleurèrent tous deux, car l'Aimé n'avait guère d'amants pareils.

* * — « Oh ! entendement et volonté, criez, et éveillez les grands chiens qui dorment et oublient mon Aimé ! Oh, yeux, pleurez ! Oh, cœur, soupirez ! Oh, mémoire, rappelle la grande offense que font à mon Aimé ceux qu'il a tant favorisés en ce monde ! »

* * L'amour de l'Ami rencontra l'amour de ce monde qui s'anéantit aussitôt ; les hommes qui le virent en furent surpris, et alors l'Ami leur dit — « Ne vous étonnez pas, car il n'est point contre nature que les ténèbres s'évanouissent en face de la clarté. »

* * En une grande fête, l'Ami était dans l'oratoire de son Aimé. Il entendit des musiciens qui chantaient, et les paroles de leur chant étaient dignes de l'Aimé, mais la musique en était mondaine ; et l'Ami ne put s'empêcher de crier d'une voix très haute — « Pourquoi souillez-vous les pierres précieuses avec de la fange, ô vous qui ne savez louer Dieu ? Ignorez-vous qu'elle ne convient pas à la gloire du Roi des Vierges cette manière de chanter qui ne peut qu'inciter les femmes viles à mal vivre ?

* * Du profond abîme de la fontaine de bonté et de valeur en sortirent deux autres semblables en honneur et valeur ; l'Ami s'enflamme d'un égal amour pour les trois ; et cependant son amour est unique pour montrer que si trois Aimés existent, ils ne forment qu'un en essence.

* * On dit à l'Ami — « Quels sont les parents de ton Aimé ? » Il répondit par cette énigme — « Mon Aimé est un soleil qui naquit sans mère, et une lune qui naquit sans père ; il a un père sans mère et une mère sans père. »

* * L'Ami voyait un plus grand rapport entre les nombres *un* et *trois* qu'entre tous les autres, et cela

parce que toute forme corporelle passe du non-être à l'être par ces nombres. C'est pourquoi l'Ami regardait la trinité une de son Aimé comme la meilleure expression du rapport de ces nombres.

* * L'Ami criait à haute voix — « Mon Aimé est une clarté immense, et c'est à son ombre que nous vivons ; il est inaccessible et les humbles s'approchent de lui ; il est incompréhensible, et les simples le comprennent. Achetez donc l'humilité et apprenez la simplicité pour passer des ténèbres à l'infinie clarté. »

* * L'amour mêlait les souffrances aux plaisirs dans les pensées de l'Ami, et les plaisirs se plaignirent de ce mélange et ils accusèrent l'amour devant le tribunal de l'Aimé. Celui-ci leur ordonna de se séparer, et les plaisirs finirent et s'anéantirent dès que l'Aimé les eut éloignés des souffrances que l'amour donne à ses amants.

* * L'Aimé créa, et l'Ami détruisit ; l'Aimé jugea, et l'Ami pleura ; l'Aimé créa de nouveau, et l'Ami se consola. L'Aimé acheva son œuvre, et l'Ami demeura éternellement en la compagnie de son Aimé.

* * On demanda à l'Ami de quelle manière le cœur de l'homme retourne à l'amour de son Aimé. Il répondit — « Comme le tournesol se tourne vers le soleil » — « Comment se fait-il donc que tous n'aiment pas ton Aimé ? » Il répondit que ceux qui ne l'aiment pas sont dans la nuit du péché.

*Traduit du Catalan
de Raymond Lulle*

par

MARIUS ANDRÉ.

DE PARIS

23 Juin 1896.

Statues, bronze, marbre, mais l'on oublie la terre cuite (aussi par les siècles) des vieux sarcophages, la brique rouge et rude des Etrusques ou vernie des Babyloniens ; on oublie le granit des calvaires bretons et la pierre des basiliques, la pierre si douce, si tendre, si confiante, si sœur, qu'elle laisse l'homme écrire sur elle comme avec un style sur de la cire. Je voudrais de M. de Niederhausen un Verlainne en pierre, comme Notre-Dame, comme Saint-Julien le Pauvre, comme Saint-Pierre de Caen, — car il eut en son génie l'amour, comme Marie, la pauvreté, comme Saint-Julien et le doute, comme Saint-Pierre. Et je demande encore que l'on nous fasse enfin, un Verlainne selon nos vraies traditions, — non plus le Faune, trop facile, ni le Socrate, trop hypocrite, mais le Donateur, tout pareillement aux vieux panneaux ou reliefs, un pêcheur tout simple, tout heureux d'être absous par une peinture ; et qui récite avec humanité des litanies et, ici, avec amour, les plus beaux cantiques de la langue française. Mais M. de Niederhausen ne fera pas cela : nul statuaire à cette heure ne saurait ériger une âme visible ; cela passerait même pour un peu ridicule. L'imitation des placidités grecques a tué, voilà trois siècles, la sculpture expressive, l'art familier qui disait si franchement l'essentiel de la vie. En ces trois siècles la sculpture française a produit cinq ou six morceaux imposants, et c'est tout, des « Nymphes » de Goujon à la « Femme piquée » de Clésinger, aucune de ces pages de marbre n'ayant d'ailleurs l'émouvante beauté des choses tra

ditionnelles, des choses que le sang, autant que l'esprit aime et comprend.

Il reste que M. de Niederhausen étant l'un de ceux qui ont mangé les sauterelles avec le Saint Jean-Baptiste de l'art nouveau (c'est-à-dire l'admirable chercheur d'inconnu qui se nomme Auguste Rodin), on peut attendre de lui un Verlaine qui nous absolve de tous les péchés que nous avons permis au bronze de commettre à Paris.

Quel triste — et même honteux — Paris nous ont fait les méprisantes générosités de l'Etat! Où que l'on aille, on voit, imposés à nos yeux qui voudraient de la grâce, de la vie et de l'amour, Dolet, la troisième utilité d'un théâtre de banlieue, Raspail, pharmacien de faubourg, bandagiste obscur et douteux, Chappe, acrobate stupide qui ne savait pas qu'Arago était né (j'expliquerai cela, si on me le demande), le cacographe Diderot, l'homme aux entrailles sensibles, — et tant d'autres et la honte d'un Shakespeare en zinc qui ressemble à M. Meurice.

Il n'y a d'art à Paris, hors les Musées, que dans les boutiques; pour un homme d'imagination la rue Bonaparte est la première pinacothèque du monde: heureux qui passe là une fois par jour!

En somme, à la date où nous vivons, l'art n'a plus aucune place dans la vie. Après les boutiques de marchands de photographies, il y a où s'amuser, quelques vitrines de bric-à-brac et certains magasins de modes, ou d'étoffes (Amérique), ou de tapis (Orient). L'ère démocratique conspue l'art et ne comprend la beauté que sexuelle, comme le geai ou le canard.

J'ai vu la dernière manifestation populaire du goût traditionnel de la France de jadis pour la beauté; j'ai vu, il y a quinze ans, une servante qui se mariait en Normandie et qui disait de sa robe de noces: « La mode, le prix, tout m'est égal, j'ai des économies; mais je veux que cela soit beau! » Cette fille de Ferme était fille de France.

Ce fut peut-être la dernière.

REMY DE GOURMONT.

L'HIVER MUSICAL A BRUXELLES

De l'hiver musical à Bruxelles ressort nettement ce triple phénomène : l'avènement enthousiaste des nouveaux concerts dirigés par Ysaye, la profonde décadence des vieux concerts de J. Dupont (à quand le renouveau ?), enfin la chute définitive dans le plus abject des bas-fonds (j'avais écrit *bas-fonds*) du théâtre de la Monnaie, qui reste cependant encore la maison la plus chenuée de Bruxelles. Ce n'est pas beaucoup dire : il y a trop de manches à balais et trop peu de jambes; ça n'a pas l'air suffisamment frais; on revoit trop les têtes de l'année dernière (même constatation pour celles des abonnés). Bien, ma plume, n'en parlons plus.

Les concerts Ysaye : le kapellmeister s'affirme réel interpréteur; il cherche, il réfléchit, il pense; il ne se contente pas de suivre plus ou moins servilement de discutables interprétations qu'on dit traditionnelles; il pénètre la pensée des maîtres, il la rend avec émotion, si pas toujours avec indiscutable précision. La passion qui s'objective dans son allure de sincère, dans les mouvements de son bras et de son bâton de chef d'orchestre, qui semble enregistrer directement ses sentiments, cette passion, il la communique à son orchestre; l'orchestre, formé en majeure partie d'éléments nouveaux, mérite toute notre admiration; le quatuor et les instruments à vent sont merveilleux. L'ensemble est d'une cohésion plus puissamment intime que la tenue extérieurement correcte de l'orchestre des Concerts populaires.

La « musique française » a été fortement représentée dans son programme, ce qui a provoqué deux courants d'opinion chez les auditeurs : les uns ne veulent y voir qu'un mélange de wagné-

risme et de romantisme, les autres se trémoussent d'enthousiasme aux seuls noms de Vincent d'Indy ou de Chausson. Toujours la même erreur : juger l'œuvre d'après son petit caprice ou son petit dégoût du moment, sans rechercher de quelle phase réelle de la vie elle est l'expression. Nous avons été profondément heureux de ce que ce simple et honnête artiste que fut César Franck a reçu un hommage mérité ; ses *Eolides* nous semblent une belle et large bruyère où le printemps se répand en nappes de clarté limpide, avec des susurrements d'abeilles bruissantes et des récoltes de parfums impalpables. En général cependant, nous nous heurtons trop souvent dans l'école française à des intentions qui perçent aux coudes d'une réalisation déguenillée ; ces intentions indiscrètes nous semblent appartenir à quelque chose qui n'a rien de commun avec la musique. L'effet de cet art là n'est pas direct ; il passe par le commentaire ; c'est de la littérature, de la peinture ou de l'impressionnisme de dimanche d'été mis en musique. Un Bach, un Mozart rend directement en sa langue musicale, sans passer par des dispositions de rhétorique, les états de l'être humain, comme Goethe les traduisait en merveilleuse et simple poésie, sans la prétention didactique des dissertations rimées.

Ce que Ysaye nous a donné à entendre de musique allemande nous a paru infiniment plus musical que mainte chose nouvelle et inédite presque où la pauvreté d'imagination se revêt d'un luxe de pacotille ou d'un clinquant d'artisterie. La cinquième symphonie de Beethoven a été rendue avec chaleur ; j'avouerais même que jamais je n'en avais ressenti aussi profondément l'élan. La 3^{me} symphonie de Brahms, la 2^{me} de Schumann ont été détaillées avec la minutie nécessaire pour en faire apparaître toutes les nuances. Wagner aussi a figuré au programme, d'une manière très discrète, nous nous plaisons à le dire ; la Marche funèbre de Siegfried a déployé ses triomphales douleurs avec une ampleur divine ; la scène finale du Crépuscule des Dieux et la Mort d'Isolde ont été interprétées par Mlle Kutscherra avec une conscience respectueuse, une voix et une diction irréprochables ; elle a conquis dès le début son rang parmi les rares qui aient le droit devant l'art de jouer l'œuvre de Wagner.

* * *

Autant ces pages nous ont paru simplement belles aux Nouveaux Concerts, autant le 1^{er} acte de la Walküre nous a déçu au concert extraordinaire dirigé par J. Dupont le 16 mai dernier. Quelle absurde idée de donner un acte de Wagner en dehors de la scène ! Si encore une réalisation impeccable eût pu nous apporter une impression nouvelle ! J'ai rarement entendu quelque chose qui manquât autant de sens artistique, qui fût privé aussi absolument de rythme que la parade wagnérienne de ce jour-là. Ordinairement, Dupont comprend et dirige avec précision la musique de Wagner ; il a fait beaucoup pour l'art de Wagner en Belgique. Aussi étions-nous réellement étonnés cette fois : la tempête du début de l'acte aurait éveillé l'idée plutôt d'une course de bicyclistes, par exemple, ou d'une sarabande de gens ivres ; l'émouvant appel de cor au milieu de l'orage était grotesque : on eût dit un éternuement raté. Tout a suivi. Le leitmotiv du Walhall accompagnant le récit de Sieglinde n'était plus qu'une contorsion, une grimace. Van Dijck a fait valoir sa voix sur le déclin, en chantant le rôle avec maîtrise, sans l'interpréter pourtant. La Sieglinde — Lolla Beeth de Vienne — a baragouiné d'une voix absolument insuffisante un jargon mi-français, mi-viennois. Reste l'honnête Hunding de M. Antoine Gresse.

Qu'il était instructif pourtant, cet étrange concert ! Il a, mieux qu'aucun raisonnement, carrément montré, par la scène qui manquait, la mimique absente, la déclamation incomplète, le texte traduit en un français quelconque, que dans l'Anneau du Niebelung de Wagner, *la musique est loin d'être l'essentiel*, et que notamment dans ce 1^{er} acte de la Walküre, elle semble n'avoir guère un rôle plus important que n'avait la musique en Grèce dans un drame d'Eschyle : cela prouve du reste que Wagner a compris la nécessité absolue de céder à l'élément passionnel, poétique et même philosophique du drame, l'avant-plan, et de grouper autour de cet élément essentiel la musique, la mimique

et la perspective de la scène. Interpréter autrement son théâtre de seconde manière, c'est rabaisser Wagner à n'être que le moindre des grands maîtres de la musique. Wagner est tout autre chose qu'un musicien. Il est d'abord un dramaturge. Or, qui dit drame, dit le contraire de musique pure. La musique dans le drame n'est qu'un des éléments de l'effet total. Comme artiste, le Wagner complet et vrai, le poète et le philosophe de conception géniale, nous le trouvons plus encore que dans sa musique, en ses œuvres de belle prose allemande. Quand le bourgeois qui se pique d'une douce indulgence affirme, avec sa suffisance pontifiante, que Wagner est ennuyeux à la scène mais supportable au concert, il dégoïsse une immortelle bêtise, qui seule prouve que celui-là uniquement comprend l'art qui en fait son étude de tous les jours, et l'a appris d'aussi près, avec une aussi minutieuse exactitude, que celle que le mathématicien de profession met à bloquer ses mathématiques.

Qu'on renonce donc une bonne fois à nous faire entendre au concert autre chose que les quelques ouvertures de Wagner, celles qui forment un tout en elles-mêmes, ou bien une scène synthétique, comme le sont les deux scènes choisies avec tant de tact par Ysaye.

Dupont a terminé son concert par une exécution convenable de la Chevauchée du 3^e acte de la Walküre Mais, vraiment, on eût pu croire que la malencontreuse exécution du 1^{er} acte avait été placée là pour faire valoir la première partie du concert : la *Mer* de Gilson, deuxième audition. Ah ! la *Mer*, Dupont a magistralement dirigé cela. L'œuvre est écrite pour le concert, elle y produit tout son effet, et, après son orchestration savante et touffue, les indications musicales du 1^{er} acte de la Walküre devaient paraître par trop élémentaires. Ce qui a manqué complètement de tact et de bon goût, c'est la petite fête qui a suivi l'exécution de la *Mer*. L'orchestre a entonné... la *Brabançonne* ! Puis un gros monsieur a lu à Gilson, qu'on avait amené sur l'estrade, un compliment en une langue hétéroclite, tenant du marollien des quartiers populaires de la ville bien plus que du français. On a remis à Gilson sa décoration de l'ordre de Léopold, Dupont lui a donné l'accolade. Vous voyez d'ici l'enthousiasme pour la musique « nationale ».

Nous n'avons pas à apprécier la conduite d'un artiste qui, s'étant toujours affirmé libre et marchant de l'avant avec les idées nouvelles, a cru bon à un moment donné, de se laisser décorer. Mais nous pensons, qu'il eût dû, pour sauvegarder sa dignité même, éviter une cérémonie du goût de celle qu'il a fait subir au public ce jour là.

A propos de musique « nationale », on a fait grand bruit aussi autour du *Christus* de Samuel, un juif récemment converti au christianisme. Je ne suis pas allé entendre cette œuvre; je craignais d'être partial, gardant constamment en la mémoire le *Judaïsme dans la musique*, de Wagner.

*
* *

Nous posons nettement cette question : pourquoi nous sur-sature-t-on de Wagner au concert? Quel enseignement musical; aujourd'hui que la lutte est finie, le public et le compositeur peuvent-ils retirer de ces auditions?

Prenons ce premier acte de la *Walküre*, et, si vous voulez, « l'Air du Glaive » selon la désignation absurde en usage. Examinez la musique : offre-t-elle *en elle-même* un développement complet? Son effet est-il direct, et *purement musical*? Aux deux questions nous répondons : non! Cette musique est subordonnée entièrement, non pas aux paroles ni même à la mimique, mais à l'appareil scénique, à la *mise en scène*. Le principal objet est ici le glaive lui-même comme symbole, le glaive qui va briller fiché dans le frêne : cette seule apparition lumineuse, *essentielle comme moment dramatique*, conditionne et dirige la marche de toute la scène : la musique ne sert que de commentaire.

Autre exemple : le fameux « Air du Printemps » est en lui-même un aria assez gracieux, mais ne dépasse guère, ainsi chanté, un semblable morceau bien conçu. Sa signification n'éclate qu'à la scène; les paroles ne suffisent pas; il faut qu'on voie l'admirable nuit de printemps qui enveloppe Siegmund et

Sieglinde. Or cette musique de Wagner séparée du drame et de l'action scénique présente-t-elle en soi, comme une *Passion* de Bach, une symphonie de Mozart ou de Beethoven, un développement musical complet? Non. Isolée, elle paraît incohérente et décousue, avec son leitmotiv souvent sans valeur psychologique, qui rend presque impossible le développement musical même. Son effet est-il direct? Aucunement, puisque le compositeur ne l'a pas écrite comme seule langue capable de traduire son état d'âme, comme le font par exemple les maîtres que nous venons de citer, mais qu'il l'a conçue d'après une idée extérieure à la musique, et parfois rendue au préalable par des intermédiaires de toute espèce, depuis l'idée métaphysique jusqu'à l'éclairage du tableau offert aux regards. Comme simple élément du drame, elle précise l'émotion, lui donne contours et couleur et l'exalte puissamment.

Ne pourra-t-on dire la même chose de toute la musique d'opéra? A un degré plus ou moins élevé. Aussi l'opéra est-il un genre mixte, impur au point de vue de l'art musical. Qu'on éloigne des auditions de concert, consacrées à la musique pure, tout ce qui appartient au théâtre et ne produit son effet que comme action représentée.

Nous demandons encore pourquoi l'on ne nous donne jamais à entendre une *passion* de Bach, ou même, si nos chanteurs sont incapables de s'élever à cette simplicité et à cette grandeur, quelque œuvre de moindre étendue, ou, si l'on préfère, la série des symphonies de Mozart que personne ne connaît chez nous? Que ne joue-t-on le *Requiem* de Cherubini, cette merveille de l'Art religieux, la *Symphonie libre* ou quelque *Ave Maria* de Raway? Craint-on que le goût du public ne s'épure et ne se détourne avec colère de tous les charlatans qui se revêtent des oripeaux volés à Bayreuth? Qu'on fasse l'expérience, et, si l'on ne trouve pas ici d'éléments pour jouer ces merveilles, qu'on en cherche ailleurs. Un peu d'argent dépensé pour l'art réel nous consolera de tout celui qu'on jette pour les cabots et les farceurs.

Pourquoi encore les auditions symphoniques classiques sont-elles réservées au petit nombre d'élus du Conservatoire? Pourquoi ceux qui ne sont pas parmi ces élus sont-ils obligés d'aller en Allemagne entendre Beethoven ou Haydn? Tant mieux pour eux, répandra-t-on. Certes! Mais ceux à qui leur état de fortune ne

permet pas ce voyage, et ceux qui n'ont pas de loisirs, pourquoi demeurent-ils privés de la plus pure des jouissances musicales? Qu'on aille voir si le Gewandhaus de Leipzig ou la Philharmonie de Berlin ferment leurs portes au public, et si, comme au Conservatoire de Bruxelles, l'accès n'est laissé qu'aux heureux dont le père, le grand-père et le bisaïeul étaient abonnés? Les bonzes du Conservatoire sont-ils donc bouchés à cette vérité qu'il y a des natures qui ont besoin d'art comme d'air. Or, si l'on ne descend pas d'une lignée d'abonnés, les portes restent closes, tandis qu'à l'intérieur de multiples ignares et des poseurs aux derrières pesants sont admis, sans aucun enthousiasme pour l'art de leur part, simplement parceque quelqu'un de leurs arrières aïeux était actionnaire et réactionnaire dans l'académique bocal.

* * *

Comme *seule et unique* œuvre classique, *de tout l'hiver*, on n'a donné dans les concerts accessibles au public, que la 5^e symphonie de Beethoven. Rien de Bach, ni de Haydn, ni de Mozart. Hans Richter, qui a dirigé le dernier Concert populaire extraordinaire, Richter qu'il eût été si intéressant d'entendre animer de sa large et solide compréhension une belle œuvre classique allemande, s'est complu à faire montre de son prestigieux génie de kapellmeister, en étalant et en détaillant toutes les difficultés de la *Symphonie pathétique* de ce bâtard de Tchaïkowsky, dont l'art n'est ni russe, ni latin, ni allemand, mais tristement complexe et ennuyeux. Le programme du Concert dirigé par Richter était en somme peu intéressant : l'ouverture académique de Brahms, le Carnaval romain, ouverture, de ce Berlioz au style pénible, romantique, inadéquat à l'impression à rendre, le Charme du Vendredi-Saint du Parsifal, sans la scène, sans le chant, et l'Ouverture des Maîtres-Chanteurs, reléguée à la fin, perdue et abîmée par le rythme de pas redoublé que la hâte de finir, sans doute, avait imprimé à l'orchestre et à son chef. Abstraction faite de cette

faute de goût, quelle merveilleuse direction ! Chose curieuse, la différence entre nos chefs d'orchestre et les grands kapellmeister allemands s'accuse surtout dans les œuvres purement musicales. Sous la conduite de ces derniers, tout est ordre, lumière et clarté ; les moindres nuances sont chantées, la musique jaillit et s'épand à tous les coins de phrase, comme une eau frappant un rocher ferme rebondit en gouttelettes irisées et bruyantes. L'interprétation de Wagner, au contraire, telle que la donnent nos meilleurs chefs d'orchestre, Ysaye ou Dupont par exemple (abstraction faite du malencontreux r^{er} acte de la Walküre cité tantôt) est presque aussi parfaite que celle que nous avons entendue de Lévy, et même de Mottl et de Richter. C'est qu'on sent toujours dans Wagner un je ne sais quoi d'étranger à la pure musique.

Un amateur compréhensif et intelligent de l'art jouera avec emportement et fera comprendre même, par une apparence de rendu, une page de Wagner, arrangée pour le piano, mais il sera incapable de jouer une sonate de Mozart écrite pour le piano. Cette observation caractérise l'art de Wagner par rapport à l'art musical pur. Depuis trois ans, époque à laquelle j'assistai aux grandes exécutions wagnériennes de septembre à Munich, le délire admiratif pour Wagner que j'avais gardé de ma « période romantique, » période que nous traversons tous, je crois, diminue d'intensité à chaque audition, et j'aurais peur presque d'aller à Bayreuth. Par contre, il n'y a peut-être pas un an que je commence à ressentir l'art d'un Bach ou d'un Mozart. Que de vérité dans l'étude de Nietzsche sur *le Cas Wagner* ! Il sentait juste à l'endroit de Wagner. Mais, critique puissant et profond, il est resté comme constructeur, en dessous beaucoup de la synthèse nouvelle qui apparaîtra comme terme de nos aspirations d'aujourd'hui, encore mal définies, et pour la plupart, subconscientes.

* * *

En terminant, je veux rendre un hommage à deux vaillants, bien connus parmi les vrais artistes, Gust. Kefer et Erasme Raway. Le premier est un des rares interprètes des compositeurs classi-

ques, et c'est avec un souvenir ému de joie et de reconnaissance que nous ravivons par la pensée les belles et hautes impressions qu'il a éveillées dans notre âme en exécutant avec sa simplicité de profond et réel artiste les œuvres des classiques de la musique au clavecin et au piano. C'est lui encore qui a, par sa généreuse initiative, fourni au plus grand de nos symphonistes, à celui dont un jour le nom sera cité à côté des plus nobles noms de l'art, Erasme Raway, l'occasion de faire une série de leçons sur l'esthétique au point de vue philosophique. On sait que Raway a fait des études humanitaires philosophiques et théologiques; le compositeur n'est pas un *musico*, mais un penseur, chose rare; et, pour qui sait aller au-delà d'une forme un peu âpre et pénétrer au fond de ses raisonnements précis, ses leçons pouvaient apprendre beaucoup. On se serait attendu à rencontrer là des musiciens, des littérateurs, des artistes; on aurait désiré pouvoir y envoyer se décrocher ces êtres ridicules et prétentieux qui s'intitulent critiques d'art, ces outres sans génitoires, ces improductifs, ces chapons de mauvaise graisse. De tous ceux-là, personne! Ils sont légion pourtant, à en juger par le nombre de leurs journaux, revuettes, articulets et versiculets. Raway a parlé pour quelques amis. C'est devant quelques amis aussi qu'il donne au piano une impression synthétique du 1^{er} acte et de la splendide *Fête romaine* de sa *Freya*. Et tout ce qu'il dit alors, sa mimique, ses explications, la clarté de ses vues, la puissance de son art, font jaillir de l'esprit de ceux qui le comprennent d'éclatantes évidences qui les encouragent et les aident à se trouver eux-mêmes. Oh! il n'est pas à craindre que de l'art de Raway tombent les scories et les résidus de l'école. Il n'aura pas d'école, il est trop complet pour cela. Il appartient, lui aussi, à la grande race; il est parent de Goethe en humanité vivante et de Fichte en humanité pensée. Son art dépose dans le cœur de ceux qui l'aiment les germes d'une conception joyeuse, qui croit à la vie, et rayonne claire comme un grand soleil du matin. C'est l'aurore d'un jour nouveau, et nous marcherons à travers les fécondités nouvelles vers « l'heure de l'ombre la plus courte. »

Juin 1896.

GEORGES MESNIL.

LE SALON DE LIÈGE

Ecrire une étude sur le salon de Liège en 1896, c'est prendre un trou et disposer des phrases autour. Il sied toutefois de l'enregistrer dans le *Réveil*, qui se doit de n'ignorer aucune des manifestations artistiques qui se produisent en nos contrées belgiques. Il faut d'autant plus exprimer ici l'opinion nécessaire sur cette exhibition, qu'elle constitue la première en date d'une série officielle. Liège est entré dans le roulement et assumé désormais, aux yeux du joyeux M. De Bruyn, la posture de métropole d'art, au même titre que Bruxelles, Anvers et Gand.

Le visiteur naïf se croyait donc en droit d'attendre un spectacle esthétique résumant, par une sélection sagace, l'expression diverse des vouloirs des trop ignorés artistes indigènes. « Je vais voir enfin, se disait-il en franchissant le seuil — le cœur battant dans l'attente d'un inédit émoi — je vais voir enfin l'œuvre graphique et plastique de ces Wallons à l'âme spéciale. Je connais leur musique et leur littérature, je sais qu'ils s'enorgueillissent dans le passé de peintres et de sculpteurs à l'art candide et robuste. Il y eut, en dépit de maint historiographe, une école wallonne. De cette école, si mal représentée dans les salles du sordide « Musée Communal », vais-je au moins pouvoir apprécier le prolongement contemporain et constater où en sont les fils de Delcour et de Patinir. »

Ce bon visiteur aura été déçu dans des proportions qu'on confine à l'abus de confiance. Car le salon de Liège ne fut pas le moins du monde wallon. Ce fut une foire anonyme, semblable à toutes les foires du genre. Tel quel, il n'a été ni bon — loin de là! — ni tout à fait mauvais, mais, ce qui est plus grave, absolument et follement inutile.

En effet, nous admettons généralement que la réunion, en vue de l'exhibition, dans un hall quelconque, d'un certain nombre de tableaux et de statues, n'a pas pour but exclusif la vente d'icelles ou d'yceux, mais encore et préalablement, la latitude donnée au passant de se faire une esthétique et de pénétrer les plus neuves compréhensions. Dès lors, il fallait rassembler de belles œuvres, et préférablement à celles devenues classiques, les inédites, celles écloses d'hier, en ce Liège où l'on ne se doute pas qu'il existe des artistes.

Or, voici des noms. Le catalogue, ne l'oublions pas, comporte environ 650 numéros. Étaient à voir : un Heymans, trois Courtens, deux Stobbaerts, deux Laeremans, trois Verstraetes, deux Barons, deux Verwées, deux Marcettes, deux Wytsmans, deux Farasyns, un Asselberghs, deux Den Duyts, un Hagemans, un Boudry, deux Claus... Tout ce contingent formait en quelque sorte la partie classique du Salon, sans révélation pour les initiés, et pour les ignorants médullaire à des degrés divers. Cette série d'originaux épuisée, restaient les productions de MM. Frans Van Leemputte, Van Aise, Van der Ouderaa, Impens, Verhas, Van Engelen, Richir et d'autres encore à qui le métier acquis dans un genre a valu de la notoriété. C'est à peu près tout pour les Belges.

D'outre-frontières nous étaient venus trois intéressants panneaux de M. Macaulay Stevenson, [un tableautin inégal de M. Edmond de Pury, deux toiles superficielles de M. Mac Ewen, des vues de Hollande largement traitées par MM. Ritsema et Veth, un portrait de femme sans caractéristique par M. Ed. Sain.

Au compartiment des aquarelles et dessins, les coutumiers Uytterschaut, Stacquet, Hannon, les pastels de Mlle Art, de Mme et M. Wytsman, de MM. Claus et Sinet à relever au milieu d'un informe bric à brac d'art appliqué.

Dans cette énumération, l'intellectualité n'est point ou peu représentée. Seuls parmi les exposants, M. Ottevaere, avec un tryptique laborieux, *Au temps d'Hérode*, et M. Doudelet, avec deux étranges et minutieux panneaux, pouvaient se réclamer d'un réel souci de pensée.

Et les Wallons? dira-t-on. Les Wallons... ils étaient surtout hors l'exposition. Dans « l'enceinte » on remarquait deux probes tableaux d'André Collin; un bon portrait de Henri Berchmans, avec une scène de genre moins heureuse et une aquarelle; deux petits paysages verveux de Richard Heintz, un harmonieux paysage d'Albert Svitaine, un tableautin charmant et vrai de Xavier Wurth, des *Baigneuses* d'Émile Berchmans, qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux; de Charles Michel un portrait figé, de Ledru, un curieux essai de paysage; de Baues, une scène de genre délicatement peinte; de Cahen un vivant portrait; de Buchel, un riant portrait de jeune fille; de Pel, une laborieuse composition; de Donnay, de Rassenfosse, de Michel, quelques dessins et affiches...

Et voilà. Pour la sculpture, il faut citer un noble groupe de Taubman, des bustes de Rousseau, de Braecke, de De Vigne, de Charlier, dire la banalité de l'énorme groupe de Mignon pour le musée d'Anvers. Pour les arts d'utilité est-il nécessaire de vanter Gallé et Wolfers? Cette partie du Salon fut d'ailleurs remarquable par son manque de cohésion.

En somme, un honnête Salon de province, n'est-ce pas? Le triste, c'est que l'on pense à l'exposition idéale et possible pourtant, celle que l'on devait espérer et qu'un Wallon imagine en place de celle qui vient d'être fermée.

On y aurait vu des aînés, sans doute, mais choisis avec une intelligence telle parmi les derniers novateurs que leur œuvre étalée eût été un enseignement pour le grand nombre. Et puis des Wallons, des Wallons! Car, quoique vous puissiez croire, ô visiteurs du dernier salon, il y a des artistes à Liège. Sans parler des officiels qui, à part de rares exceptions, se distinguent par une nullité aussi encombrante qu'incurable, on peut aligner des noms et des noms. Ce sont Donnay, Berchmans, Rassenfosse, épris des arts décoratifs et littéraires; les paysagistes Wurth, Heintz, Svitaine, Lambert, les portraitistes et « gen-

ristes » Delsaux, Mataive, Michel, Henri Berchmans, Namur, Ubaghs, Baues, Pel, Buchel, Cahen, Ledru, toute une pléiade de chercheurs dont l'effort mérite qu'on s'y intéresse. Et, pour la sculpture, comme la plus petite ébauche de Rulot eut montré le néant de la plupart des œuvrettes plastiques qu'on se plut à réunir...

Tous ces messieurs exposaient peu ou pas du tout. Les sages sont ceux qui, bien informés, s'abstinrent tout à fait.

Les autres par longanimité, par nécessité aussi, consentirent à subir le verdict d'un jury d'admission composé de « grosses légumes » académiques et de généreux Mécènes — lequel remplit sa tâche, comme on s'y attendait, avec beaucoup d'idées mesquines, mais non sans fantaisie. Ainsi, alors qu'un panneau de Donnay et une affiche de Rassenfosse — je choisis ces noms — ont été dûment refusés, on vit s'étaler par douzaine des toiles désarmantes et s'ériger maint sujet de pendule. Parce que le jury, sévère en principe, accordait à chacun de ses membres la licence de repêcher parmi les œuvres refusées une couple de productions d'amis ou de connaissances. Le repêchage, effectué en grand, a pu ainsi, pour d'aucuns, pallier efficacement la rigueur primitive. Mais en vérité, le public n'y trouva point son compte. S'il ne découvrit pas exactement la cause de son malaise, ces notes n'auront peut-être pas été inutiles. Une constatation, en tout cas, ne lui aura pas demandé d'effort : C'est qu'en une exposition liégeoise, alors qu'il cherchait des œuvres wallonnes, bonnes ou mauvaises, il n'en a pas trouvé.

CHARLES DELCHEVALERIE.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Œuvres de Gustave Kahn, Remy de Gourmont, Adolphe Boschot,
Edith Wingate Rinder.

Une de nos dernières chroniques était consacrée à M. Kahn poète et nous avons dit à cette occasion tout le bien que nous pensons de ses livres de vers. Pour peu que vous lisiez, vous devez savoir aussi que, depuis longtemps, paraissent sous sa signature des pages de critique littéraire où une personnalité sûre de soi, un esprit doué d'un jugement net et d'érudition peu commune se devinent à maint endroit. Je doute pourtant qu'il vous soit venu à l'esprit qu'un jour M. Kahn se voudrait romancier. J'avoue que moi-même, qui l'ai fréquenté avec une certaine assiduité, j'étais loin de me douter, il y a quelques mois, qu'il réaliserait ce tour de force. Improvisateur par excellence pourrait-il se plier aux exigences souvent ardues, de ce genre éminemment littéraire : le roman ? Pourtant le *Roi Fou* a paru et roman, sans conteste, il y a. Mais, cela précisément le distingue qu'il n'est au demeurant qu'une sorte d'improvisation où les traits perfides ou heureux abondent. C'est, moins qu'une histoire écrite, une histoire contée en une heure de fantaisie pince-sans-rire à la fois et plus grave qu'il ne semble. Le charme premier de l'œuvre, ce qui nous la fait aimer, c'est l'aisance même qu'on lui trouve, et qu'elle atteste chez l'auteur non pas le désir de reserrer en un espace déterminé tels simulacres de vie mûrement élaborés mais plutôt et tout d'abord le plaisir de dire, de s'entendre, peut-être même la seule ambition de ranimer, pour une fête de mémoire, des aspects auxquels précédemment il s'intéressa. Certes, lorsqu'il s'agit de roman, on a neuf chances sur dix de n'aboutir ainsi qu'à une œuvre décousue, sans relief, sans signification notoire. M. Kahn a eu, par privilège spécial, la dixième chance pour lui. Son livre est de ceux qu'il faut lire.

Toutes les notes s'y précisent, s'y combinent fort originalement. Gaies, sombres, tragiques ou d'impitoyable satire, les pages se suivent et ne se ressemblent pas. Ce qui ne veut pas dire que l'œuvre manque d'unité. On peut d'ailleurs lui trouver, sans grande peine, une conclusion qui ne laisse guère de doute — et cette conclusion, je le dis bien bas, n'est point à notre avantage, bonnes gens de cette terre belge.

Pendant plusieurs années M. Kahn a habité Bruxelles. Dans l'intervalle il fit en Allemagne un voyage d'assez longue durée. Observateur sans cesse en éveil, prompt à saisir le côté intéressant ou grotesque des êtres et des choses, il eut pu, comme bien d'autres, résumer ses impressions de séjour et de route en quelques pages de memorandum, en quelque volume de critique générale. Il a préféré, en accolant des faits particuliers, en leur conservant les liens qu'ils pouvaient offrir ou en les reliant par de menus épisodes qu'il s'est plu à forger, ne pas entrer trop directement en scène. Le choix qu'il a fait est significatif. A peine a-t-il dû accentuer certaines lignes et pousser plus avant des réflexions qu'il n'a eu qu'à entendre. Mais, quand il a voulu aller jusqu'à l'ostentation, il y a mis une bonne volonté vraiment excessive. De là à ne plus récuser l'aide d'aucun argument, il n'y a qu'un pas. Et je bouderais volontiers, sans la moindre idée de chauvinisme, à telles légendes que M. Kahn aurait mieux fait de ne prendre pas à son service.

Il est vrai qu'il serait en droit de répondre qu'il n'a pas voulu écrire un chapitre d'histoire contemporaine, ni simplement aboutir à une valeur constante d'instantané bien établi. « Le rideau se lève ici, dit la Préface, sur une tragi-comédie romantique dont le cadre et le fond sont sociaux et actuels. Il faut, évidemment, faire la part de ce romantisme — ce qui revient à accepter toutes les fantaisies de l'imagination. N'empêche que l'auteur a vu souventefois très exactement. Ce petit pays du Hummertanz où, selon ses propres mots, les cerveaux sont âpres et potagers, où la forte et calme classe moyenne, la parcimonieuse robustesse du pays s'endort vers les grands rêves d'argent à gagner, à choyer, à faire fructifier, ce pays où les basiliques sont des « musées avec guichets, » apparaît tel que nous-même assez volontiers le jugeons. Je crois bien que le Niederwaldstein,

la grande nation voisine, où tout a la tristesse décevante et la grandeur morne des pires ambitions militaristes ne nous est pas montré en un moins fidèle reflet. Des types sont révélés par l'écrivain que l'on reconnaît tout de suite malgré les pseudonymes baroques et peu transparents dont les voici affublés. Certains des épisodes auxquels il a eu recours nous sont restitués avec une précision de reportage aimablement rehaussé de fantaisie de bon aloi. Toute l'œuvre a ce caractère; et ceux-là surtout devront ne pas l'ignorer qui voudront étudier — de plus près que nous le pouvons faire ici — la personnalité de l'auteur...

Je ne dis rien de la langue de ce livre. Ou du moins je veux n'en dire que ceci : elle est d'un poète, du poète des *Chansons d'Amant*, des *Palais Nomades*. Parmi les pages caractéristiques je citerai : tel banquet officiel, le voyage du ministre Sparkling — pour les curieuses notations de paysages entrevus au passage du train; — la description du Café des Nations à Krebsbourg (capitale du Hummertanz) où « au long des parois un peintre national avait d'une pâle couleur évoqué les charmes allégoriques des pays qui n'avaient pas le bonheur d'être le Hummertanz; » le chapitre intitulé Gevehrstadt, le meilleur peut-être, d'une langue sobre, bien disante, érigeant un décor strict que vantent de fort beaux couplets. Les premières pages encore de *Parades et Catastrophes* ont une incontestable grandeur et la fin des *Perpétuelles Erynnies*, partie dernière de l'œuvre, donne au roman une intensité et la consécration tragique qu'il appelait. Prompte, nette, fatale, comme le coup de fusil de la folle reine Margarete tuant le roi Christian, cette fin serait digne de l'épopée pour tout l'irréparable qu'on y trouve.

Mais il faudrait justifier encore de la portée « sociale » du roman. Le passage de la préface que nous citons plus haut ne laisse pas de doute quant aux intentions de M. Kahn. A mon avis, il a parfaitement élucidé les points sur lesquels s'est portée son attention. « La pieuvre putride des affaires houlait en un grand hurlement » lisons-nous page 17. De ce côté surtout il a regardé — et il a vu. Il a regardé, il a vu et sait dire — autrement que ceux qui déjà lancèrent l'anathème contre le monde des vagues gens d'affaires et leurs temples insolites — cela même qui peut ou doit être dit.

* * *

Il est des livres dont on voudrait, après lecture, clamer la beauté à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre. Ce sont ces œuvres mêmes que le critique consciencieux a souvent très difficile à analyser. La possession a été trop forte. Il ne reste en la mémoire qu'une sorte de symphonie tumultueuse. Et les mots qui la devraient exprimer, à l'instant voulu se dérobent ou déferlent comme un auroral brouillard d'automne.

J'ai lu *le Pèlerin du Silence* de M. Remy de Gourmont; je l'ai lu, relu encore. Il n'est pas une page qui n'ait suscité en moi l'émotion la plus intense. Quel délicieux styliste que l'auteur et comme l'on découvre aisément dans ces proses une somme d'idées que des romans à grandes prétentions nous font à peine entrevoir. Il se trouve du reste parmi ces pages une série de chapitres dont j'eus précédemment l'occasion de parler. Rappelez-vous *le Château Singulier*, édité isolément sous forme de plaquette. J'en signalais la hardiesse de conception et que vers l'avenir se tournait l'auteur, vers un mode de vie moins étriqué que notre existence contemporaine où tout semble si mal à sa place. Il ne serait pas impossible d'en dire autant de *l'Histoire tragique de la Princesse Phénissa* expliquée en quatre épisodes, d'une ligne reposante à la fois et dramatiquement exaltée. Phénissa c'est le Futur, la vie neuve, le bel espoir d'une ère inconnue, plus charitable, plus féconde, plus humaine, plus proche de l'idéal sans cesse poursuivi. Elle est, la gente Phénissa, la fleur radieuse des temps nouveaux — l'annonciatrice d'un âge d'or auquel participeraient les âmes purifiées. Mais son triste destin ne lui permettra point d'ouvrir le clair éden dont sa parole ailée et l'éclair de ses yeux et sa toute bonté eussent été l'irrésistible sésame. Sa mère, la Princesse Phéna, son époux, le Prince Phebor, qui glissa du lit de l'une dans le lit de l'autre, froidement perpétrent sa mort. Selon les termes de l'auteur : « la fécondité vient à être niée, le désir gît dans son sang, l'avenir est étranglé, le présent triomphe, Goliath a égorgé David et la messagère est morte. » La Messagère ! Il faut voir en elle toute pensée qui se hausse sur l'ambiante routine. Jamais les étranglements ne manquent lorsqu'une promesse généreuse se signale. Depuis le mas-

sacre ordonné par Hérode (ne reculons pas au-delà) l'humanité se plait à retarder l'ascendante allure qu'elle même se souhaite. La vie a beau vouloir et s'efforcer, il y a chez la plupart d'entre nous un germe plus violent; et plus de force se perd en tentatives avortées, en stériles volitions qu'il n'en est utilisé à des réalisations bonnes et décisives. *L'Histoire tragique de la Princesse Phénissa* rappelle ces réflexions et bien d'autres encore. Il est pourtant visible qu'elle n'a pas été écrite dans le but déterminé de les mettre en lumière. Ce n'est là ni un prêche, ni une philippique contre les mœurs du temps. Mais d'elle-même l'œuvre incite à y songer. De sa beauté littéraire la flamme jaillit, la flamme brille... Et la conclusion, le Pauvre injustement accusé d'un meurtre qu'il devait lui surtout appréhender — puisque c'était, une fois encore, le retard de son salut — la conclusion dit bien notre invraisemblable lâcheté : nous n'avons plus même le courage de nos forfaits et de nos crimes.

A la suite de cette « histoire » des pages s'intitulent *le Fantôme*. Ici M. de Gourmont en arrive à conclure que la Femme, si elle consent à tenir le seul rôle que notre égoïsme lui désigne, ne saurait être qu'un pâle reflet de celui qui la guide et la fait vibrer. Qu'il disparaisse et la voici redevenir le petit être incolore, la petite fleurite insipide qu'elle semble se vouloir par sa déconcertante inaction mentale. Il y aurait déjà quelque chose de point banal dans le fait d'avoir précisé cette vérité de tous les temps. Mais M. de Gourmont, en nous conviant à la relation d'une aventure amoureuse, ni quelconque, ni volontairement excessive, parvient à nous émouvoir par je ne sais quoi de très neuf ou du moins de très spécial. Il se mêle, en ces pages, à la volupté toute élémentaire d'abord et bientôt d'un raffinement exalté, un mysticisme troublant qu'il faudrait savoir discerner au fond de toute passion. Et cela nous est révélé avec une surprenante finesse de touche. Les phrases auxquelles on croirait devoir accorder peu ou point d'attention sont d'un doigté marquant les moindres intentions. Tout y est discret, et, par de menues prestesses de style, très insistant. Au reste des mots terribles se rencontrent au hasard de la lecture. Hyacinthe, l'amante, le fantôme, la pâle madone pour rire de cette chapelle d'amour — dernière fleur d'une race « elle accumulait en son

parfum tout l'esprit de cette sève tardive mais la jeunesse de ses nuances avait quelque chose d'une teinte inaccomplie faute de soleil, rose penchée sur une rivière d'ombre » — Hyacinthe, après que lui est révélé « l'ineffable mystère de ses muqueuses » avouera : « Ce n'est pas bien supérieur à manger une pêche. » Et, lorsque Damase et elle en viennent à trouver ces secousses nécessaires, ils subissent « comme une humiliation d'avoir été heureux par de l'inconscience. »

Il m'agrèrait de prodiguer les citations. Je vous parlerai encore de la prose finale dont le titre est celui du recueil et dans laquelle l'auteur nous engage au silence, à l'examen intérieur. « Regarde en toi-même et tais-toi. » Il n'est peut être pas de plus bel enseignement ; il n'en est pas qui soit plus difficile à suivre. De rares élus seulement y parviennent. Mais ceux-là — M. Maeterlinck le sait bien qui volontiers défend les mêmes idées — ceux là voient des mondes que nous ne soupçonnons pas et ils sont, de l'avis des bons esprits, la seule vertu, la seule noblesse, la seule puissance de notre ægrotante humanité. Les autres — des parasites ; les autres — des faiseurs de gestes ridicules, des répétiteurs de mots... sans guère de cause, ni de sens.

Elle est inoubliable, cette prose. Elle a les magiques beautés des contes les plus beaux. Tantôt la mise en scène rappelle celle des récits orientaux, tout fleuris de gemmes rares, où la lumière même se diffuse en éblouissantes pierreries ; tantôt encore, c'est, aux confins de l'idée et du dire, l'atmosphère doucement pensive des meilleures œuvres du Nord. Puis quelle harmonie ! Mais s'il me faut parler de la musique de ces pages, je citerai tout d'abord le *Livre des litanies* — litanies de la rose, des fleurs de jadis, des arbres, où c'est un afflux d'images, de comparaisons surprenantes, d'antithèses étrangement colorées : « Rose amarante, princesse de la Fronde et reine des Précieuses, rose amarante, amante des beaux vers, on lit des impromptus d'amour sur les tentures de ton alcôve, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose opale, ô sultane endormie dans l'odeur du harem, rose opale, langueur des constantes caresses, ton cœur connaît la paix profonde des vices satisfaits, fleur hypocrite, fleur du silence.

Rose rubis, princesse indienne en palanquin, rose rubis, sœur d'Akédysseril, ô sœur dégénérée, ton sang n'est plus qu'à fleur de peau, fleur hypocrite, fleur du silence. »

Sœur dégénérée d'Akédyssérial... Je répète le mot. Il me permettra de finir en disant que M. de Gourmont, au contraire, n'est pas, devant la grande mémoire de Villiers, celui qui doit courber la tête. Telles de ses œuvres paraissant sous la signature de l'auteur des *Contes Cruels* n'auraient pas terni la gloire de ce prodigieux écrivain.

* * *

Le livre de M. Boschot (il a pour titre *Pierre Rovert*) est écrit dans la forme d'un journal tenu au hasard des heures bonnes ou mauvaises. On y trouve cet avantage que les périodes de vie apparaissent mieux qui réunissent en un faisceau plus puissant des sensations successivement avérées. *Les Cahiers d'André Walter* de M. Gide, *l'Arche* par M. Lemonnier, le *Journal d'André*, de M. Goffin nous intéressèrent notamment pour les mêmes motifs. A la lecture de ces œuvres on pénètre avec plus d'humaine bonne foi l'existence unie ou complexe des individualités étudiées...

Il y a deux manières d'écrire un tel livre : ou bien en recourant à ses propres souvenirs — et dans ce cas fort difficile est-il de garder la juste mesure — ou bien en juxtaposant des fragments imaginaires auxquels il est plus aisé d'accorder une orientation commune. M. Lemonnier a plutôt usé de cette dernière manière; MM. Gide et Goffin de l'autre. En lisant *Pierre Rovert* on passe tour-à-tour par chacun de ces états et ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux dans ces pages. C'est également ce qui en fait à nos yeux la faiblesse — la faiblesse relative, s'entend. Plus d'unité, même peu apparente, eut été mieux à notre goût. Le pis est que les personnages se modifient parfois sans qu'il en soit suffisamment justifié. On peut trouver étrange qu'Edmée, si réservée et qui cherche seulement « à donner sa tendresse », mette presque trop de bonne grâce à... se laisser embrasser sur la poitrine. Veuillez le croire, je ne songe pas céans à plagier ce coquin de Basile. Je m'étonne, et rien de plus, de la discordance que cette scène provoque. Et l'auteur, plutôt que d'en faciliter l'accueil, exagère encore les choses en nous

disant que l'aimée « avait pensé d'avance à ce moment unique et n'y venait pas vierge de cœur »

Mon Dieu, je sais, cette virginité est à présent terriblement difficile à garder. L'air que nous respirons est imprégné de relents charnels et tôt ou tard ils grisent les meilleurs. Et, dites-moi, le mal du siècle n'est-il pas, plutôt que la fameuse névrose, sous quelque nom qu'on la désigne, plutôt que l'ennui, plutôt que ceci ou cela, l'impossibilité d'aimer? Rovers nous reflète un peu tous. Nous prétendons concilier quand même des choses peu conciliables. Nous voulons mener de front le sentiment le plus naïf et la volupté la plus insatiable. Nous hésitons, nous varions, nous subtilisons, tantôt nous exerçant à de menues expériences psychologiques, tantôt sacrifiant au premier sanctuaire venu. Il serait pourtant si facile et si sage de renoncer résolument à l'un ou à l'autre! Comme cela simplifierait, comme cela éclaircirait notre moi! Lorsque nous en formons le propos, il est trop tard! — le temps a fait son œuvre. Et nous voici, de même que Rovers, à répétailler le stérile regret de n'être qu'un « voluptueux sans âme » et quel voluptueux encore!

J'ignore si M. Boschot a voulu que son livre exprimât tout ceci — surtout avec une telle netteté. La notule placée en tête du volume tend plutôt à faire ressortir que déjà la recherche de l'amour est débauche d'esprit et qu'en amour il faut ne jamais croire que le rêve se réalise, qu'on l'étreint sinon « la vierge même père abaisse son aimé jusqu'à elle ». Quelque sens qu'on lui puisse trouver, cette œuvre, par les pensées qui l'émaillent et les beautés littéraires qu'on y trouve, est à mettre en bonne place dans une bibliothèque choisie. Je me rappelle telles pages sur « les mélodies populaires du Nord hésitantes et passionnées » qui sont d'un esprit certes compréhensif. D'autres formulent les heures bonnes que savent ceux dont le loisir ne consent qu'à des jouissances intellectuelles. Si vous voulez, c'est là une paraphrase talentueuse de la *Matinée d'un auteur* de Charles Delchevalerie. Les bonnes heures — « bonheur fou d'amoureux de vingt ans à qui le premier baiser donne mille existences! » J'aime tout autant lire l'écrivain de *Pierre Rovers* lorsque, pour dire les

caresses exaspérées, ses mots ont d'ophidiens enlacements. On le devine alors d'une sensualité point banale. « Sa nuque était sur mon épaule, lisons-nous page 189, et toute la pureté énivrante de l'air matinal ne pouvait en diluer le relent » Ajoutons combien subtiles nous ont semblé telles impressions de nature çà et là rencontrées : « Le ciel léger et fin fredonnait sa chanson douce, comme un air reconnu chuchoté à l'oreille. » Ou bien « Les hauts peupliers dans la lumière atténuée du soir pâlissaient leur; pousses couleur de miel, leurs pousses couleur de ciel, leurs pousses d'or comme le crépuscule. La lumière mourante et la sève qui renaissait venaient l'une au devant de l'autre et se rencontraient sur les lèvres humides des bourgeons : là toutes deux elles échangeaient le long baiser du soir. C'était la vie toute jeune qui mêle son baiser frais au baiser froid de la vie qui s'en va. »

Vous m'accorderez que ces lignes peuvent justifier quelque enthousiasme. Et qu'importent devant de telles qualités d'occasionnels défauts ?

* * *

Depuis longtemps le désir est mien de signaler un fort coquet volume paru dans la *Green Tree Library* qu'éditent à Chicago MM. Stone & Kimball. Il s'agit d'une traduction de prosateurs belges due à M^{me} Edith Wingate Rinder. Y figurent MM. Maeterlinck, Eekhoud, Lemonnier, Delattre, Jenart, Richelle, Garnir, Demolder et Krains. Après la lecture de ces pages on possèdera de bonnes références sur nos romanciers et nouvellistes. Le choix a été fait avec intelligence, sauf que le *Jacclard* de M. Garnir caractérise assez mal la manière de cet écrivain. Nous regrettons aussi que le volume ne contienne aucune nouvelle de M. Desombiaux (il en est de fort jolies où se mêlent à des aspirations très modernes de curieuses notations légendaires), aucune nouvelle de M. Sticnet — un de nos meilleurs « Wallonisants » au style caressant et simple et dont l'imagination variée nous a valu ces proses étrangement émouvantes : *Soléal, Le Locataire...* — *La Veillée de l'Huissier* de M. Picard n'était pas moins à choisir. Mais

encore nous eut-il agréé de trouver en ce volume *la Grâce du Sommeil* ou quelque autre conte de M. Van Lerberghe, qui en a écrit de fort beaux. Et nous eussions surtout félicité la traductrice — qui semble avoir voulu se tenir à des œuvres d'une certaine longueur — si elle n'avait pas oublié Sully Huntley, un disparu, dont la langue richement variée nous a ravi dans telles proses que publièrent *la Pléiade* (de Bruxelles) et *la Femme Belgique*.

Il est vrai que M^{me} Wingate Rinder s'excuse des omissions qu'on lui peut reprocher. C'est déjà très bien à elle d'avoir remis en lumière cette belle œuvrette de début de M. Maeterlinck : *le Massacre des Innocents* signalée avec raison comme étant inconnue de la plupart des admirateurs de l'écrivain. Dans l'histoire des lettres belges, cette œuvrette est d'une réelle importance. Elle décida, croyons-nous et M^{me} Wingate Rinder semble le vouloir dire, elle décida pour beaucoup de la voie suivie par M. Demolder, tout comme *les Flaireurs* de M. Van Lerberghe exercèrent sur M. Maeterlinck lui-même une influence incontestable.

Dans l'introduction placée en tête du recueil, M^{me} Wingate Rinder, parlant de la renaissance de la littérature belge ne cite pas Max Waller qui cependant donna le signal. Il faut reconnaître aussi que si l'on est arrivé à quelque chose c'est grâce en grande partie à M. Lemonnier qui jamais ne refusa aux premiers *Femme Belgique* les encouragements qu'il leur pouvait donner. D'autre part pourquoi, parmi les critiques, M. Albert Giraud n'a-t-il pas la place qu'il méritait ? Son exclusivisme d'à présent n'empêche pas qu'il a fait à d'autres heures de belle et bonne besogne. On peut ne plus admettre ses idées et même les franchement honnir ; sa personnalité ne saurait faire de doute.

Mais voilà qui suffit. En général la traduction de M^e Rinder nous a semblé excellente. Il faut l'en remercier — comme aussi les éditeurs — et reconnaître, une fois encore, malgré les réserves faites, qu'elle a apporté dans son travail une intelligence, une compétence dont elle peut s'honorer.

ALBERT ARNAY.

UN RÉFÉRENDUM

Nous recevons la lettre suivante. Nous nous empressons de l'insérer — épargnant au lecteur des réflexions qu'aisément il se fera et qui sont tout à l'honneur du signataire de la missive.

(N. D. L. R.)

à Monsieur le Directeur du « Réveil ».

Cher Monsieur,

Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui, sous le titre Histoires Souveraines, renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraîtrait intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils estimeraient le meilleur.

Par l'épidémie de référendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. F'y entrevois tout au moins ce résultat essentiel pour le lettré d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous semblera la meilleure, poser la question en votre revue ?

Je vous prie d'agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

E. DEMAN.

VARIA

A cause des vacances LE RÉVEIL ne paraîtra pas fin Juillet.

Nos abonnés auront remarqué que, depuis Janvier ou du moins depuis Février, une augmentation considérable du nombre de pages que notre Revue comportait l'an dernier a été maintenue.

*
* *

Les *Variations à Rosine* publiées dans le numéro de Mai on bien pour auteur M. *Casimir* Delettez — et non *Camille* comme l'indiquait le « Sommaire ».

*
* *

D'Aix-en-Provence nous arrive, sous ce titre charmeur *Les Mois dorés*, le premier fascicule d'une revue félibréenne et surtout décentralisatrice. Bons vœux à Joachim Gasquet, qui en assume la tâche.

Le Livre d'Art en lequel notre goût personnel pour la gravure sur bois trouve à s'aviver encore, s'accroît de la rédaction de la *Revue Rouge*.

L'Enclos devient, agrandi et illustré, *L'Art Social*.

A lire : Au *Mercury*. Les mystiques dans la littérature, présente M. Charbonnel — une belle ironie de M. Viélé-Griffin, à propos des aperçus cocasses, touchant la littérature symboliste, proférés par un politicien rendu probablement à ses chères études (« La jeunesse littéraire, c'est la postérité », de Jules Ferry!!)

A *L'Ermitage* : Etude judicieuse sur M. Fort, par M. Louijs — De M. Adolphe Germain : Le Goût et la Mode, réflexions pratiques sur l'accoutrement moderne et son manque d'esthétique.

Revue Encyclopédique (30 Mai) : Essai, malheureusement trop écourté, sur les poètes Anglais, où du moins un souci d'exactitude amène les noms de quelques *jeunes* de là-bas, signé Gausseron.

Journal des Artistes : Gravure sur bois, curieuses notes techniques, signées Maurice Baud.

Société Nouvelle : M. G. Kahn historise intéressamment la vie et les œuvres de Ballanche.

L'Effort (Mai) : Etude sur l'affiche belge, M. Demeure de Beaumont; au même numéro, M. Marc Lafargue, à propos d'art, combat les peintres intellectuels, « artificiels » à coups d'arguments que, vraiment, l'on croyait abandonnés sans retour au répertoire des critiques pressés et malveillants : « Ce sont, la plupart des neurasthéniques et des névrosés; ils n'ont pas eu le courage d'apprendre leur métier », etc. Et puis, ce conseil : « L'artiste n'a qu'à traduire la vie extérieure. Qu'il étudie la foule, les usines, les gares... »

Revue Blanche (1^{er} Juin), Alf. Douglas : *Quelques considérations sur l'affaire Wilde* — agrmente cette aventure ultrapassionnelle de ramifications, assez inattendues, avec la politique grand-bretonne. Au surplus, son attitude crâne n'est pas pour déplaire, non plus ses poèmes, parus au n^o précédent.

Id., (15 Juin) : Posthumes de Laforgue, notes lapidaires sur le Musée du Luxembourg.

L'Ecole Romane, qu'un début tapageur semblait préparer à voler droit à l'immortalité, a modifié son haut-dire premier, et voici qu'en *L'Effort* de Juin, M. Viollis l'affirme morte, et bien morte, nonobstant la tentative récente, d'amis trop zélés, pour bombarder son chef, M. Moréas, titulaire de la prochaine royauté littéraire vacante. M. Viollis, en fossoyeur que cela égaie, verse sur le cercueil, à nombreuses poignées saupoudrées d'ironie, la terre lourde des phrases définitives. Remarquons, à l'adresse du codificateur de *L'Ecole*, M. Maurras, ceci : « Un poète naît avec certaines tendances de race et d'hérédité, sans doute; il ne saurait se soustraire aux influences de climat et de milieu; mais avant tout, il naît avec un tempérament original à exprimer; et l'expression lui en est permise par tous moyens qui lui paraîtront conve-

nables; il est seul juge en cette matière, et non pas vous. La discipline, pour le poète, c'est la réclusion. »

Dans la *Plume* (30 Mai) M. Ad. Retté exécute Mallarmé, et durement: « En somme: maladivement amoureux de soi-même, se gargarisant avec les sonorités verbales qu'il déforme ou qu'il accole à son gré, pour lui seul, érigeant en système de raffinement la pénurie de ses facultés créatrices, *blotti en un coin d'ombre loin du conflit social*, portant pour blason un serpent gelé qui se mord la queue sur fond de brume, Narcisse au trouble miroir où luisent à peine les faibles phosphores d'une décomposition d'art, prince de l'impuissance hautaine, tel apparaît le Décadent — tel apparaît aux intelligences sauvées de son emprise M. Stéphane Mallarmé. » Je souligne, intentionnellement, le membre de phrase relatif au conflit social, M. Retté ayant, selon moi, mal saisi la réponse de M. Mallarmé au référendum du *Mercury* (Avril 1895) au sujet des relations franco-allemandes. Cette réponse constatait l'échange, n'existant d'hier, des idées d'art des deux nations; mais M. Retté n'admet pas que cela suffise et que le poète se déclare incompetent lorsqu'il s'agit des relations d'ordre politique. C'est mal établir la liberté individuelle que M. Retté préconisa, et chaleureusement et bellement, du reste, en d'autres circonstances. Trouver, aussi, que M. Vielé-Griffin, et d'autres, sont coupables et manquent de sincérité envers eux-mêmes lorsqu'ils vantent l'écrivain, cela devient excessif.

Enfin, il faut remarquer qu'en cet article M. Retté passe volontairement sous silence les admirables proses telles que le *Nénuphar blanc*, le *Phénomène futur* ou d'autres, qui probablement le gêneraient pour rééditer la vieille accusation d'absconité accolée à certains des sonnets de M. Mallarmé, et élucidée dans le remarquable article de M. Bernard Lazare sur Mallarmé. (Figures contemporaines, p. 241).

MATH. ROBERT.

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusaires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3.00**

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2 00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :
BRUXELLES :

Forst, Place de Meir.
Deman, rue d'Arenberg, 16.
Dietrich, Montagne de la Cour.
Doliger, Galeries de la Reine.
Rosez, rue de la Madeleine.
Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
Spineux, Montagne de la Cour.
Engelcke, rue des Foulons.
Hoste, rue des Champs.

GAND :
GRONINGUE :
LI GE :
LYON :
MALINES :
MUNICH :
PARIS :
PRAGUE :
ROTTTERDAM :

M. Kats, rue courte du Jour.
P. Noordhoff.
Gnusé, rue du Pont d'Ile.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
Heymans, rue du Bruul.
Littauer, Odeonsplatz.
Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
Topic.
H. A. Kramers & Zoon.

GAND : |

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPERIAL

DOUVRES

QUAI DE L'AMIRAUTÉ

DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES & FILS

FAIENCES ARTISTIQUES
MONT-ST-AMAND LEZ-GAND

PAUL BONEYDS

ENGLISH TAILOR
Rue des Fripiers
BRUSSELS

CHAPELLERIE VANDERCOILDE

Boulevard du Nord, 24
BRUXELLES

MERCURE DE FRANCE

Viennent de paraître au
Pierre Louijs : *Aphrodite*
R. de Gourmont : *Le Pèlerin du Silence*

Journal des Artistes

(Hebdomadaire — Paris)

1 an : 15 fr. — Fr. 0.25 le numéro

LE LIVRE D'ART

(Paris)

MENSUEL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1 an : Etranger 15 fr. — Fr. 1.25 le numéro

A LA BELLE JARDINIÈRE

MARCHÉ aux GRAINS, 3, GAND
AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants
Genre grand tailleur
Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE

GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

VOL

ASSURANCE CONTRE LE VOL
ASSURANCE D'OBJETS D'ART
BRUXELLES — 4, Rue de Suisse, 4 — BRUXELLES

VOL

L'ART JEUNE

131, RUE DE BRABANT
BRUXELLES
Fr. 0,60 le numéro

L'ERMITAGE

8, Rue Juliette Lamber, 8
PARIS
FR. 0.80 LE NUMÉRO

Lisez le PETIT BLEU

QUOTIDIEN BRUXELLOIS ILLUSTRÉ : 5 CENTIMES

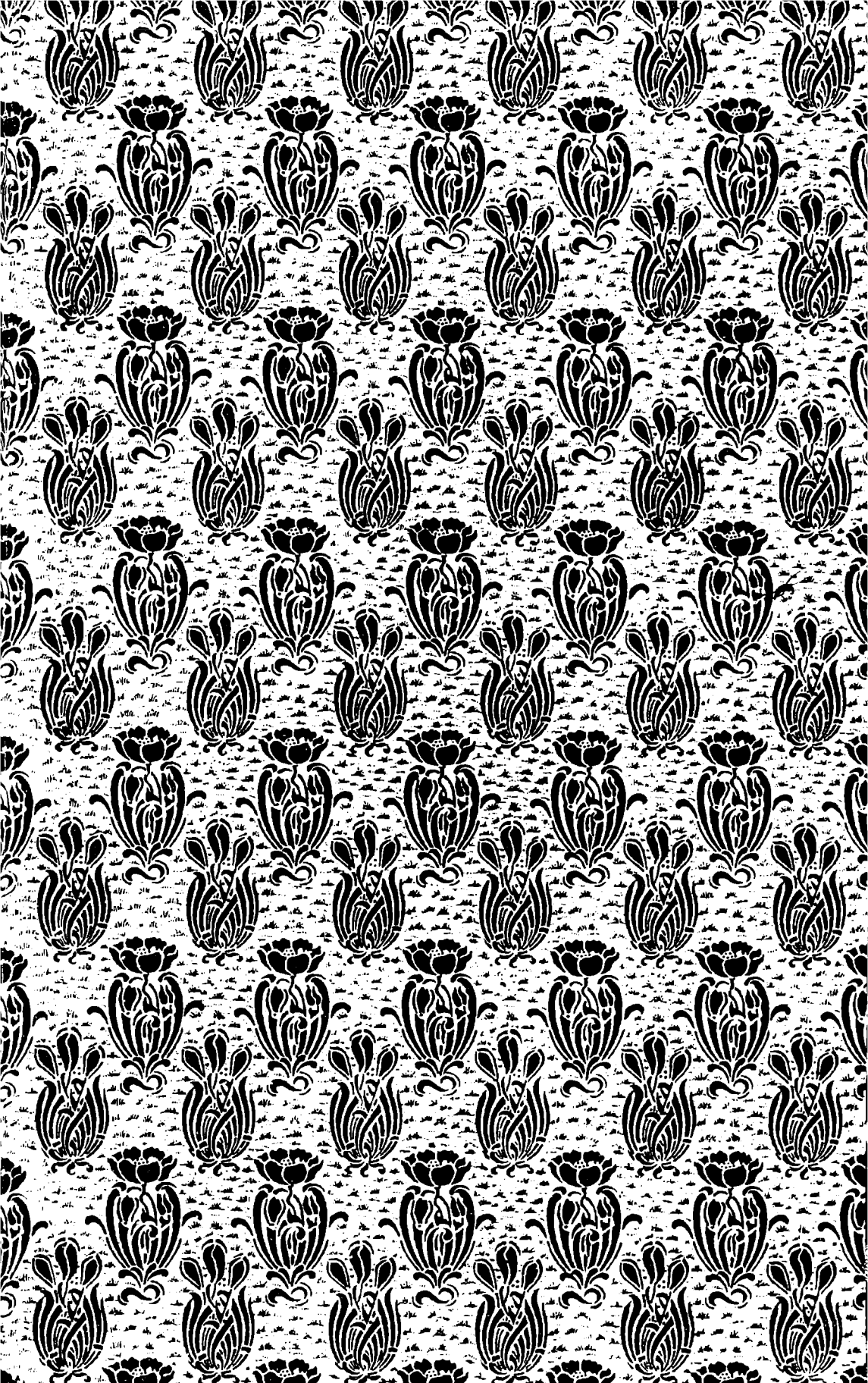
Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand

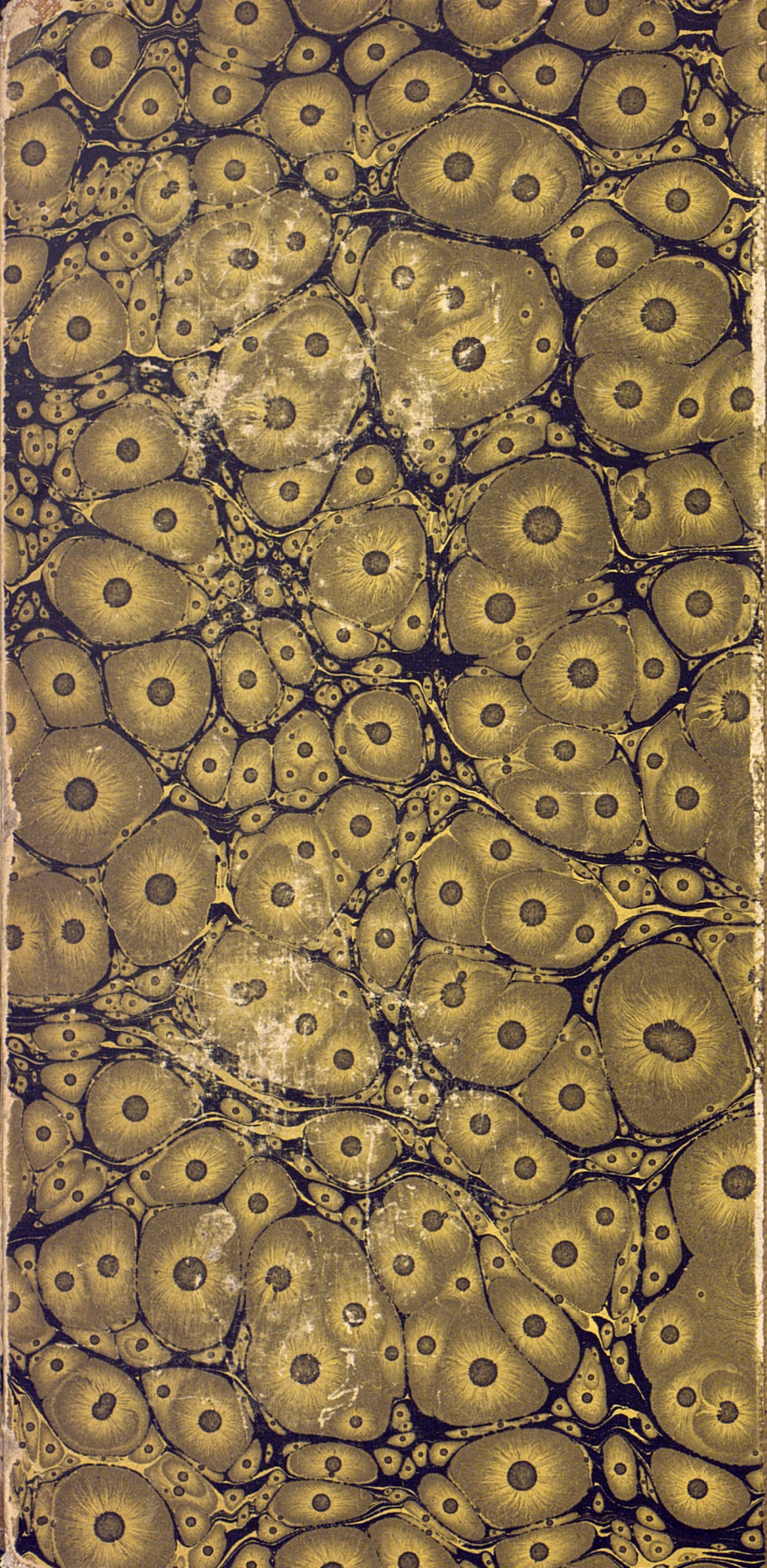
EXTRAIT DU RÈGLEMENT

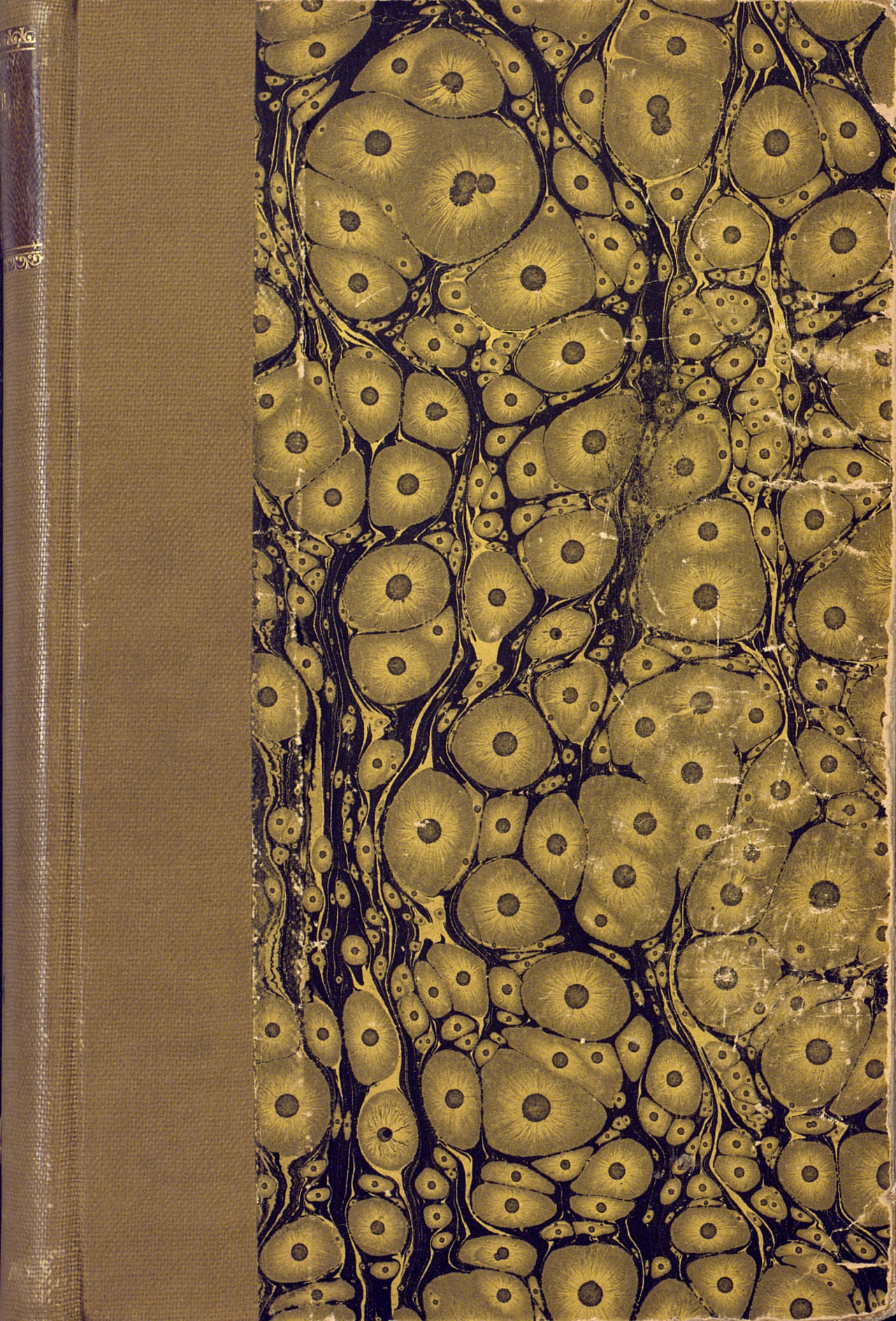
- « Le prêt est consenti pour un mois . . .
- « Le dépassement du délai réglementaire entraîne la perception de 5 frs par volume, quelle que soit la durée du dépassement.

- 7 MAI 1962

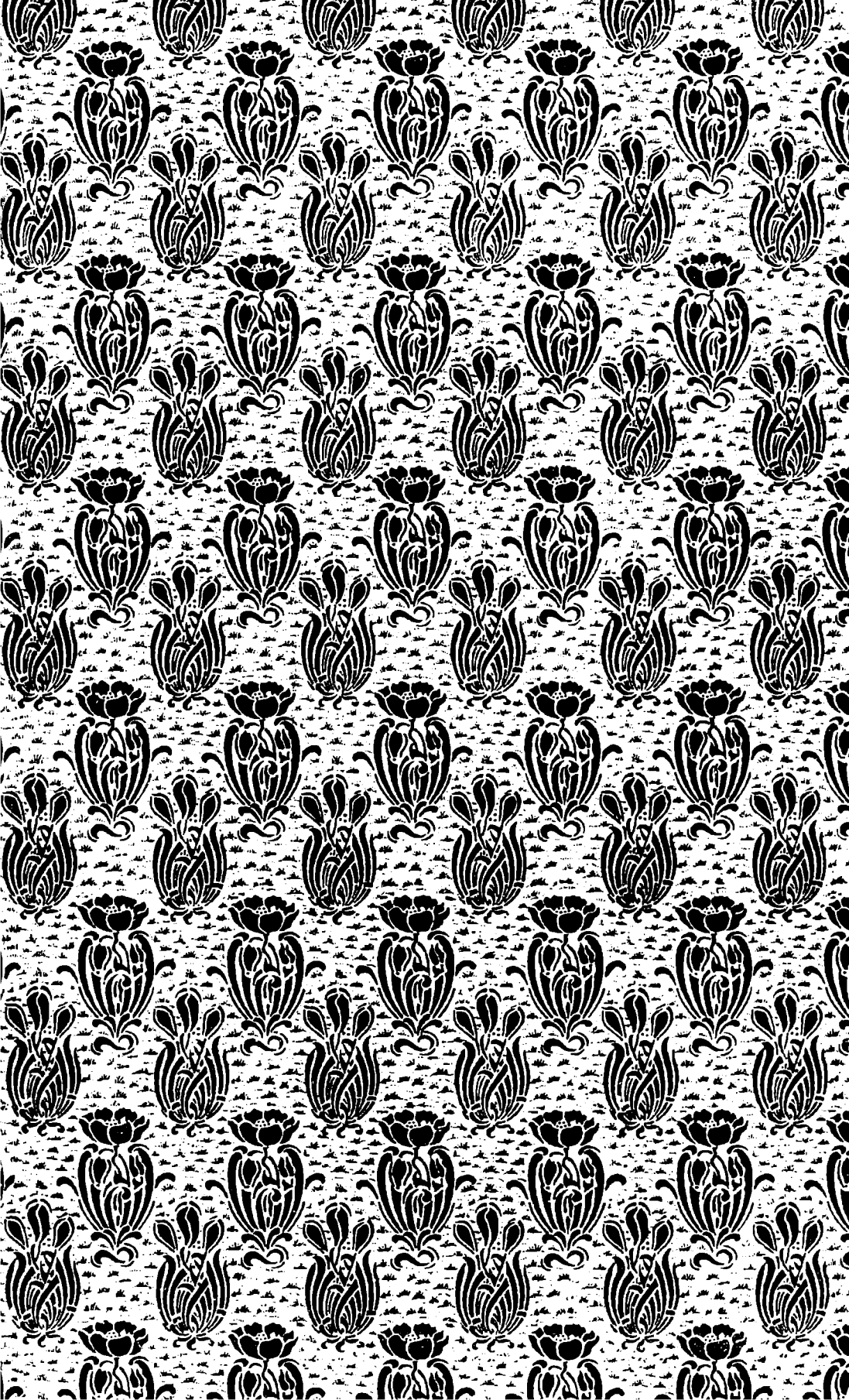
15.9.1965











LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

JUILLET-AOUT 1896

N° 31-32 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Edmond de Goncourt	<i>Justin Modérant</i>
Voix dans le Matin	<i>Charles Van Lerberghe.</i>
Le Couvent des Pâquerettes	<i>Alfred Lavachery.</i>
Solitude	<i>Emm. Delbousquet.</i>
Sonnets	<i>Valère Gille.</i>
La Mauvaise Fleur	<i>Remy de Gourmont.</i>
La Muse chante	<i>Adolphe Retté.</i>
Variations (à Mariette)	<i>Casimir Deletréz.</i>
L'Idéal	<i>J. de Tallenay.</i>
A Eros	<i>Vital Dewilde.</i>
Le Club du Suicide (<i>trad</i>)	<i>Georges Khnopff.</i>
Courrier de Neerlande	<i>Gust. Kamauër-Verlaar.</i>
Chronique littéraire	<i>Albert Arnay.</i>
Id.	<i>Denis Lalieux.</i>
Les Revues	<i>Math. Robert.</i>
Boîte aux Lettres	***

Ornements de H. Van de Velde.

Ce numéro : fr. 0.50

6^e ANNÉE

TOME VIII

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Paul Arden, Albert Arnay, Charles Bronne, Cyriel Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalicux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marquès, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluyts, Arthur Souchor, Maurice Vandermeylen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires—la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64, rue Kessels, Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeylen, Avenue de l'Hippodrome, n° 30, Bruxelles.



EDMOND DE GONCOURT

Ne serait-il, autant que logique, piquant — un alieu de la part du *Réveil* étant dû au mort d'Auteuil — de simplement recenser les avis déjà émis dans la grande et dans la toute petite Presse au sujet de ce talentueux écrivain? Piquant en ceci : occasion plus propice ne pourrait s'offrir de souligner les étranges contradictions de la critique contemporaine, — l'anarchie qui règne dans le monde des censeurs. Tel chroniqueur en renom semble ne pouvoir dédier à Goncourt d'éloge assez grand, assez haut. « Ce fut, aligne-t-il, un esprit incisif, un apporteur de neuf, un historien d'élite, un romancier de race. » Malheureusement, de la boutique d'en face, où trône un non moins réputé patron, des récriminations à ces éloges répondent. « Goncourt, c'est bien peu, presque rien, disons rien, voire moins que rien. » A vous, bon Public, de vous y reconnaître. En pareil cas il ne reste qu'à opter pour le juste milieu cher à M. Prudhomme...

Mais, demandais-je, ne serait-il logique de reproduire simplement ce qui fut claironné aux quatre points cardinaux de la Chronique? On resterait ainsi dans les traditions que s'efforça de suivre l'auteur lui-même.



Quelqu'un le présentait un jour comme un génial reporter. Son œuvre semble vraiment due, encore et toujours, à un reportage habilement conduit. On ne pourrait signaler les Goncourt comme des écrivains à l'imagination puissante chez qui se révéla, manifestement, la force créatrice. Cependant, supprimez ce nom, et voilà dans l'histoire de la littérature française du siècle un vide que les moins éclairés remarqueront.

Il m'agréa de hasarder céans — ou de rééditer — cette idée : les premières œuvres d'un écrivain doué sont seules caractéristiques de sa personnalité. Tel qui se révéla tout d'abord poète, le restera jusque dans ses romans. Tel autre qui, dès le début, se plut à la nouvelle ne signera jamais que de piètres recueils de vers. Ne me parlez pas d'exceptions. Il est courant qu'elles confirment la règle ; et, pour les Goncourt, la règle demeure entière. En tête de la liste de leurs livres que trouvons-nous ? Un *Salon* et deux monographies. Ces limites, ils ne les franchirent point. Ils n'ont pas été au delà d'une manière de critique nuancée, — gloses à des réalités fragmentaires ; ils n'ont pas été au delà de certaines monographies de choix. Leurs romans ? Des petits coins de nature ou d'âme, vus à la loupe, en curieux plutôt qu'en hommes. Incontestablement, il s'y trouve des pages attrayantes. Mais ces pages font-elles penser ? Il faut répondre non. A les suivre, seulement on s'avère : « Il vient de m'être révélé un curieux cas de sensibilité artiste orientée vers le pittoresque extérieur et le reflétant, plutôt que par des phrases où poindrait un désir de prendre conscience, par une série de vocables appropriés. » Remarquez chez les Goncourt l'extraordinaire importance du mot, pris isolément. Ils furent les pères ou les parrains de maints néologismes.

C'est déjà un mérite que de parvenir à se créer un style — quel qu'il soit. Ce mérite, aux Goncourt il le faut reconnaître. Avec, pourtant, cette réserve que leur style a le défaut de ses qualités. Poussé à l'excès, il devint une sorte de voltige. Ajoutez le plaisir trop ostensible d'aboutir à la saillie et le goût des situations bizarres, vous conviendrez que ces prétendus réalistes le furent assez peu.

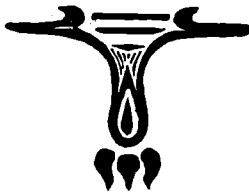
Dites, la réalité consiste-t-elle seulement en une réunion de lignes, de gestes, de couleurs, de sons? Que non! Y permane je ne sais quoi de bien plus intense. Aisé est-il de le découvrir, à condition que l'on sache garder devant elle l'attitude recueillie qui sied. Précisément les Goncourt eurent la vibration trop facile et ne s'en méfièrent point. La moindre découverte les faisait exulter quand il eut fallu réfléchir. Leurs protagonistes sont, littérairement, de beaux modèles; psychiquement, ils ne sont guère que quelconques. De là résulte que les aventures auxquelles ils se mêlent n'apportent ni conclusion, ni indication précises. Manette Salomon, Renée Mauperin, Faustin, Chérie manquent d'intensité — peut-être d'ambiance.

Aux livres d'histoire que les Goncourt signèrent nous reprocherons de même. Ils ont détaillé, avec méthode toujours, avec goût souvent, des types choisis. Sophie Arnould, Marie-Antoinette, Saint Aubin, tour-à-tour les requièrent. A l'égard de Watteau ils ont eu des appréciations fort lucides; et chez bien d'autres ils ont discerné des aspects insoupçonnés. On regrette d'autant plus qu'ils aient si peu harmonisé leurs études. Ils nous disent : « Voici à quoi se vouèrent ces gens d'esprit, ces amoureuses, ces coquettes. Ils comprirent à merveille telle chose et pas du tout telle autre. » Ce sont là de pré-

cieuses références. Nous savons mieux ainsi ce qui flottait dans l'air de ce siècle frivole et charmant, ce qu'était son esprit alerte et pomponné. Nous ne voyons pas agir les personnages en eux-mêmes et dans leur milieu, nous ne suivons pas l'évolution de l'esprit du temps à travers les méandres de leur *moi* — l'air du siècle, nous ne le *respirons* pas.

En conclusion que restera-t-il aux Goncourt? Nous avons dit : ils eurent un style. Ajoutons : ils convièrent les romanciers à plus de curiosité, à un examen plus minutieux des êtres et des choses. On ne compte pas leurs mots heureux. Ils ont fait preuve d'un sens esthétique très affiné. Telles scènes qu'ils prirent sur le vif sont sans égales. Vous trouverez dans leurs livres des croquis, des portraits bien enlevés. Ils éclaircissent non sans autorité certains points d'histoire. Le don de voir loin et synthétiquement leur fut refusé mais parfois ils ont vu tout près d'eux avec une surprenante netteté. Une place leur revient entre Flaubert et Zola. Et M. de Régnier a pu, avec raison, appeler Edmond de Goncourt un *homme de qualité* — terme qui s'applique, remarque-t-il, à quiconque « n'a rien de médiocre sans avoir quoi que ce soit d'illustre. »

JUSTIN MODÉRANT.



VOIX DANS LE MATIN

*La voix, qui sous les feuilles profondes chantait là,
Cette nuit, qu'une inquiète et tendre âme exhala,
Voilant de son sourire sa frêle grâce atteinte,
S'en est allée avec cette âme qui s'est éteinte.
Son mystérieux frisson dans l'aurore a passé.
Elle parlait d'Enfance, d'Ailleurs et du Passé.
C'était une voix d'ombre ; maintenant elle est morte ;
Et voici que les brises amicales l'apportent
Jusqu'ici, dans ces jardins vaporeux et déserts,
Semblable au doux murmure des vagues de la mer,
Lorsqu'elle se meurt, au loin, sur le sable des plages ;
Un souvenir de nuit divine, qui se propage
Et qui traîne encore dans le crépuscule bleu ;
Un écho des jours plus beaux et des temps plus heureux.
Pas même une chanson, mais une voix sans parole,
Qui ne parle de rien, ne sait rien, mais qui console.
Une ondulation des blés profonds et des eaux ;
Le silence n'en est pas troublé, ni le repos ;
À peine la perçoit-on, tant elle est peu de chose ;
Elle ne pourrait pas faire trembler une rose,
Ni éveiller un oiseau. Pourtant, en cette voix,
Vit tout un monde invisible, enchanté, d'Autrefois.
En ce souffle léger, où se mêlent des parfums,
Respirent et soupirent des cœurs longtemps défunts ;
Et d'immortels visages, adorables et calmes,
Y sourient à travers des guirlandes et des palmes.*

On entend bruire en elle, éclore, et puis mourir
 Les ailes et les lèvres brûlantes du Désir ;
 Et les douces paroles, ferventes et sacrées,
 Qu'en ces ténébreux bosquets l'Amour a murmurées.
 Sa résonnance d'or emplît encore les cieux ;
 Il faut prêter l'oreille à son chant mystérieux.
 Le songe qui la pénètre laisse dans l'âme une ombre ;
 Et le bonheur qui s'en éveille, dans la pénombre,
 Hésite et pâlit — voyez : Déjà c'est l'avenir.
 Les cimes éternelles commencent à bleuir.
 Dans les airs doux et pâles les étoiles se fondent ;
 Un jour nouveau se lève dans la splendeur du monde.
 Celles, qui sortent en ce voluptueux matin,
 Qu'emplît encore l'étrange écho du soir lointain,
 Heureuses et charmées, mais craintives, elles toutes,
 Sur la pointe des pieds, silencieuses, l'écoutent
 Immobiles, et d'un doigt sur leurs lèvres posé,
 Retenant leurs doux souffles, ainsi que leurs baisers.
 Elles l'écoutent mourir dans les fleurs matinales,
 Dans l'éblouissement de leurs âmes virginales,
 Mourir, la prestigieuse et souveraine voix
 Qui chante dans l'aurore pour la dernière fois,
 Et meurt, souriante et lasse, à leurs songes pareille,
 Parmi des fleurs qui s'ouvrent, qui tremblent, qui
 {s'éveillent.

CHARLES VAN LERBERGHE.



LE COUVENT DES PAQUERETTES

Le couvent s'éveillait avec le soleil, et l'aurore, en même temps qu'elle ranimait de tons blancs et roses les briques des bâtiments, semblait rendre la vie aux petites nonnes noires et blanches qui bientôt se mettaient à circuler dans les cours et derrière les fenêtres des couloirs. Oh! ce n'était pas un de ces couvents où la tristesse des femmes cloîtrées perce au travers des murailles : un porche en ogive que supportaient deux piliers en pierre de sable, un clocheton pointu comme une aiguille et découpant à son sommet la dentelle d'une croisée de fer, le grand air de propreté des maisons flamandes, la gaieté de couleurs des jouets neufs, les cours balayées avec soin entre des façades époussetées, le jardinet où les légumes, scrupuleusement surveillés, paraissaient lavés à grande eau matin et soir, non rien de tout cela n'aurait pu servir d'occasion à la mélancolie et c'était de gaieté qu'était fait le spectacle de ce couvent s'éveillant dans les feux du soleil. Portes et fenêtres ouvertes, il le recevait dans son corridor, dans ses dortoirs, dans sa cuisine et lui, tel qu'un roi dont la splendeur va se reflétant sur son entourage, rendait plus éclatante la blancheur des murs, faisait étinceler le cuivre des marmites, donnait à la figure des sœurs entrevues quelque chose de son impassible et pure sérénité.

Lorsqu'il se couchait et qu'il ne restait plus de lui, un moment, sur une vitre dans la plaine lointaine, qu'un flamboiement rouge, doucement, doucement, on entendait sonner la cloche, doucement, doucement, et tristement, comme toute cloche qui sonne à la vesprée; et, peut-être, tout en appelant dévotement les sœurs à la chapelle, pleurait-elle un peu son départ et se souvenait-elle qu'autrefois, comme des Vierges du Seigneur aujourd'hui, il y avait eu là-bas, par delà les mers, des Vierges du Soleil.

A neuf heures, le couvent s'endormait, bercé par les souffles harmonieux des feuillées prochaines, et la pâle sœur du soleil, se levant alors dans les profondeurs des des cieux, dressait autour de lui de larges murs d'ombre, traversés de distance en distance par une traînée de froide et chaste lumière.

Du plus loin que je me souviens, nous avions été amis, ma tante Elmine et moi. Dans le jardin de grand-mère, avec les quatre groseilliers qui s'y trouvaient plantés, la charmille qui le clôturait, l'oseille qui y formait bordure autour des carrés de légumes, elle parvenait à m'amuser comme si elle avait eu à sa disposition un parc rempli d'arbres et de fleurs. Elle s'extasiait avec tant de bonne volonté devant les clochettes verdâtres qui allaient devenir des groseilles; elle avait une telle habileté pour découvrir, sur nos plantes de lys, ces petits insectes écarlates qui, emprisonnés dans la main, font entendre ce singulier bruit de crécelle! Quand nous voyions flotter en l'air ces fils blancs et légers qui semblent les restes de quelque couture défectueuse, elle était si sincèrement convaincue que la Vierge avait décousu une robe de l'enfant Jésus!

Ma tante Elmîne était vêtue, été comme hiver, d'une étoffe de laine noire qu'elle taillait elle-même. Quant à son visage, il ne me semble pas qu'il fût aussi rempli alors que je le connus plus tard, mais, sans être ni belle ni jolie, je me souviens qu'on n'aurait pu nier le charme qui se dégagait d'elle, ou plutôt de ses grands yeux bleus pleins de lumière, aux paupières hautes frangées de longs cils.

Elle avait vingt-six ans lorsque grand-mère mourut et qu'elle prit la résolution de s'établir couturière.

Dans les premiers jours de son installation, une après-midi, elle reçut la visite d'une dame vêtue de velours et de soie qui, avant toute chose, lui demanda à voir de ses ouvrages. Elle n'avait à montrer que les rideaux dont elle avait garni ses fenêtres. La dame regarda les ourlets et dit : — C'est très bien ; je vous donnerai d'abord quelques mouchoirs.

— Je comprends, Madame, fit ma tante légèrement dépitée ; vous ne voulez rien me confier de plus important avant de savoir ce dont je suis capable.

La dame ne répondit pas et, lui ayant donné son adresse, elle ajouta : — Vous viendrez prendre ces mouchoirs chez moi.

Ma tante, sans attendre une heure, se rendit chez la dame où une servante lui remit la toile. Les mouchoirs étaient coupés, ourlés et marqués pour le jour suivant. Elle alla les reporter et la même servante qui les lui avait donnés les lui reprit. — La maison de la dame était une des plus belles de la ville.

Malgré l'indépendance de son caractère, ma tante avait une amie.

— Eh bien, lui demanda celle-ci à la première visite que lui fit ma tante ; trouves-tu de l'ouvrage ?

Ma tante lui raconta la visite de la dame.

— Un bon conseil, fit son amie après avoir attentivement écouté. Contente-toi de lui avoir fait ces mouchoirs, car tu ne seras probablement pas payée même de ce petit travail.

— Une dame si riche ! s'écria ma tante ; comment est-ce possible ?

D'autres clientes vinrent trouver ma tante. — des petites bourgeoises qui payaient dès que l'ouvrage était terminé et auxquelles ma tante n'osait réclamer que la moitié de son salaire. — si elles viennent chez moi, expliquait-elle, alors qu'il y a tant d'autres couturières qui travaillent beaucoup mieux, c'est assurément qu'elles s'attendent à payer moins.

Son amie avait beau lui démontrer la naïveté de pareils scrupules, ma tante persistait dans son idée, et peu à peu, grâce à la modicité de ses prix, sa clientèle s'étendit aux femmes du peuple qui s'étaient jusqu'alors tenues à l'écart. Et un jour, retirant de sa fenêtre la pancarte où elle s'annonçait comme *couturière de fin* et trouvant que les deux derniers mots contenaient désormais un mensonge, elle les effaça, peut-être avec un soupir de regret pour la blancheur et la douceur de ses longues mains qu'allait anéantir le contact du linge grossier de sa clientèle ouvrière.

C'était au printemps, en son deuxième mois, lorsqu'après avoir été longtemps encore menacé par l'hiver, il se repose enfin, mollement, génie souriant et vêtu de soleil, sur les gazons et les fleurs qu'il a définitivement

conquis. La vie circulait en souffles tièdes dans les airs. A travers la petite ville où, la veille, les pavés s'allongeaient déserts entre les rangées de maisons closes, sur le vieux rempart que troublaient seuls les sifflets de bise dans les tilleuls décharnés, au centre des places abandonnées aux pluies battantes, sur les parois des églises que balayaient les coups de vent terribles tombés du haut des tours, aux seuils des portes visités durant de rares éclaircies par un mendiant grelottant, des enfants, des vieillards, des femmes se montraient, s'abordaient, se promenaient, répandant en caquetages la joie qui leur revenait avec la chaleur. Il y avait des brins de giroflées écorcés par les gelées et battus par les lourdes rafales, qui revivaient en flammes d'or au sommet des murs ; il y avait des énergies endormies au fond de l'être et longuement bercées dans les somnolences du coin du feu, qui remontaient au cœur des hommes et des femmes. S'il était un sentier sur lequel se penchaient des ombelles de fleurs parfumées ; s'il était un pré voisin d'une eau courante où les libellules bleues se posaient sur les roseaux ; s'il était à la ville, aux champs, aux bois, des coins de verdure mystérieux, c'était de ce côté qu'allaient les jeunes gens et les jeunes filles, à pas comptés et se parlant bas, comme si tout le monde ne savait pas ce qu'ils se disaient!...

Ce matin-là, ma tante avait attentivement regardé ses mains blanches et elle était allée à la messe. Au retour, une angoisse secrète l'avait tourmentée, qui s'était enfin formulée en une série de questions qu'elle s'était posées sous ces formes : pourquoi tant d'efforts pour

gagner une misérable vie ? pourquoi sa santé qui résistait à des fatigues prolongées ? pourquoi même son existence ? Elle rencontra heureusement son amie qui lui proposa une promenade sur le rempart.

Dans les rues ensoleillées, elles s'arrêtèrent devant les boutiques qui s'étaient mises en frais d'étalage. De jeunes hommes passaient qui les regardaient et qu'elles ne regardaient pas. Elles atteignirent le rempart. Les enfants jouaient autour des bancs ; des dames se promenaient, portant avec légèreté leurs grandes ombrelles de soie transparente. Avec leur teint blanc, leurs yeux clairs et vifs, leurs fraîches toilettes, — un de leurs bijoux scintillant par moments sous un rayon de soleil, — elles ressemblaient à ces fées du printemps qui, dit-on, font éclore les fleurs sur leur passage.

Ma tante jetait parfois les yeux sur ses vêtements noirs. Elle en avait toujours porté depuis la mort de sa mère, par économie d'abord, puis, sans doute par habitude. Ce matin, dans la gaieté des couleurs printanières, sous ce ciel d'un bleu tendre et ces arbres aux pâles feuillées, il lui semblait qu'ils faisaient tache.

— Voilà Etienne, dit l'amie tout-à-coup.

Ma tante savait que son amie avait un amoureux ; elle ne s'étonna que de voir le jeune homme s'approcher d'elles. Le chapeau dans une main, la canne dans l'autre, — assez joli garçon avec ses cheveux bruns bouclés, ses joues roses et de belles dents que découvrait, sous sa fine moustache, un sourire un peu embarrassé, il était là s'entortillant dans sa phrase de début et ma tante, quoique froissée de la rencontre, ne songeait pas à s'en aller.

On se dirigeait vers un bout de l'allée de tilleuls pour

revenir ensuite sur ses pas et recommencer. Le soleil, tamisé par les feuilles, baignait de reflets d'un vert très doux le couple charmé.

Par politesse, Etienne se tourna du côté de ma tante.

— Vous aimez à vous promener? fit-il.

Et, sans attendre la réponse, il se remit à regarder son amie; puis, après un temps assez long: — Vous aimez la promenade? redemanda-t-il.

Ma tante mit quelque malice à ne pas répondre et le jeune homme, replongé dans sa contemplation amoureuse, n'eut garde de s'en apercevoir.

Elle avait de si grands yeux bleus de religieuse, ses vêtements noirs avaient de tels plis droits, elle semblait, — en un mot, — si bien faite pour le cloître, que ce fut un grand bruit dans les conversations de la petite ville, lorsqu'il y fut dit qu'elle avait été rencontrée sur le rempart avec un jeune homme. Et je ne sais comment il se fit que ce bruit, arrivant enfin aux oreilles de l'amie, faussé et trompeur, lui inspira l'idée saugrenue de venir faire à ma tante une scène de jalousie, après laquelle, se prenant la tête dans les mains, ma tante dut s'avouer que, de toutes les raisons qu'elle eût pu avoir d'aimer Etienne, la principale eût été justement qu'il ne l'aimait pas. Cette imperfection de sa nature, — de se sentir portée vers un homme qui la dédaignerait, — lui indiquait sa vraie voie: le renoncement absolu aux joies troubles de ce monde.

Les effet de cette secousse, après avoir un instant agité son cœur, allèrent s'affaiblissant; peu à peu, il se remit à battre en elle, comme l'horloge qui lui

partageait le temps, régulièrement et en silence. Oh ! ces heures si longues, — ces heures de travail qu'interrompait à peine un repas cuisiné en hâte et mangé sur un coin de table débarrassé pour cinq minutes des toiles qui l'encombraient ! Il restait à ma tante les dimanches et les jours de fête : de plus en plus, elle les passa dans une église, toujours la même, par un besoin machinal de retrouver les mêmes autels ou les mêmes bedeaux. Les promenades, auxquelles jadis elle consentait, elle en vint à les trouver inutiles ; elle avait peur parfois quand elle se trouvait seule dans la rue.

Un jour, elle vit entrer chez elle la dame qui, la première, l'avait employée.

— Eh bien, ma chère enfant, je vous dois quelque chose ? J'ai bien failli vous oublier, et vous ne me semblez pas femme à vous plaindre.

— C'est si peu de chose, Madame !

— Tout travail mérite salaire, et le vôtre m'a fait le plus grand plaisir. Si je n'avais craint de blesser votre modestie, je serais allée vous en faire compliment la première fois que je vous ai vue à l'église.

— Excusez-moi, Madame : je n'ai pas eu l'honneur de vous voir.

— Oh ! vous priez avec un tel recueillement... — Vous allez beaucoup à l'église, m'a-t-on dit.

— Oui, Madame.

— Vous êtes une chrétienne fervente.

— Je crois, Madame, et je me conduis conformément à mes croyances : ce n'est là que remplir mes devoirs.

— C'est faire plus que la religion elle-même ne nous ordonne.

Et baissant tout à coup la voix comme pour une confiance : — Dirigez donc vos promenades hors des remparts, vers la campagne de Gronsveld. On a bâti là un couvent où vont s'établir des sœurs de Notre-Dame. Vous verrez comme il est joli, ma chère enfant.

Elle prit congé et ma tante resta songeuse toute la journée.

Le dimanche après cette visite, elle prit avec elle son apprentie et s'en alla dans la campagne de Gronsveld. C'était l'été déjà, le brûlant été des pays sablonneux où la chaleur se double de la réverbération des rayons solaires sur le sable. Le long de la route, l'air échauffé paraissait sortir de la bouche d'une fournaise et ses ondes enflammées montaient en vibrant au-dessus des cultures.

Au delà d'un bosquet de sapins qui pétillait comme un buisson ardent, dans un pré bouleversé par les roues des chariots et par les briqueteries, où l'herbe était souillée des longues traînées de chaux qu'y avaient faites les gâcherons enessuyant leurs outils, le couvent se dressait, dans sa nouveauté, les carreaux mis aux fenêtres et lavés de leurs éclaboussures de plâtre. La petite croix de fer noir dominant le clocheton aux ardoises bleues. On voyait, au rez-de-chaussée, sur les plafonds des salles peintes au lait de chaux, reposer, pareils aux calmes lumières d'un sanctuaire, les larges reflets du soleil.

Le couvent s'élevait dans un enclos où elles pénétrèrent par une brèche de la palissade. Quand elles eurent fait le tour des constructions : — Il ne manque plus ici que des sœurs, fit l'apprentie.

— Qui sait ? répondit ma tante ; il y en a peut-être déjà une.

— Où donc ça ? demanda l'apprentie en se tournant de tous côtés.

Ma tante se mit à sourire et, par plaisanterie cueillit dans l'herbe une pâquerette.

— Voici, dit-elle, la sœur Marguerite avec sa guimpe blanche.

— Et son visage jaune, fit l'apprentie en riant. Ah ! ce n'est pas moi qui entrerai jamais au couvent.

Ma tante ne manqua pas un dimanche de revenir dans la campagne de Gronsveld. On entourait de murs un vaste espace de terrain que des terrassiers effondraient au fur et à mesure. Les dépendances du couvent commençaient à prendre figure. Ici, des pavages et des toits étroits et légers que soutenaient des colonnettes en fonte : c'étaient les cours et les promenoirs ; là, de grands carrés de glèbe rousse qui étalaient au soleil leurs mottes encore marquées des luisants de la bêche : c'était le jardin où deux arbres, un prunier et un poirier, soigneusement retenus de l'ancien pré, arrêtaient parfois au passage un oiseau chanteur.

... Vous verrez comme il est joli, ma chère enfant...

Jalousement, ma tante, pour le voir, ne voulait plus de compagne. Elle s'adressait à une vieille femme qui s'était instituée gardienne des travaux et qui l'introduisait par une des barricades provisoires dans l'enclos muré où, sur sa demande, elle la laissait seule. En s'y promenant libre et rêveuse, ma tante se laissait prendre un peu plus chaque dimanche par ces murs gris, ces cours pavées comme des cuisines d'un carrelage rouge, ces promenoirs où l'ombre avait la fraîcheur des cloîtres d'églises, ces chants d'oiseaux qui donnaient une voix à la solitude.

On traça le jardin. Les chemins dessinèrent sur le sol une grande croix de Lorraine dont les doubles branches furent reliées, à travers les plates-bandes, par de petits sentiers, et l'on planta partout des bordures de buis. Derrière la chapelle, dans l'étroit espace compris entre le chevet et la muraille de clôture, on avait formé un verger de carrés de gazon coupés dans les prés voisins avec leurs pâquerettes, leurs chicorées et leurs boutons d'or. Ce coin était ombreux, très frais un peu humide, et ma tante en avait fait sa promenade favorite.

Un dimanche, comme elle approchait du couvent, elle tressaillit : la barricade en planches qui d'ordinaire lui livrait passage avait disparu ; une grille en fer la remplaçait. Elle courut à la chaumière de la vieille femme.

— Ah ! mademoiselle ; ni pour or, ni pour argent, maintenant vous n'y entrerez. J'ai vu des béguines y aller cette semaine et elles ne laisseront pas les araignées les devancer chez elles, n'en doutez pas.

La résolution de ma tante fut prise à dater de ce moment.

Elle s'en fut trouver la belle dame qui lui avait parlé, — non sans raison, pensait-elle, — du couvent que l'on édifiait.

— Ah ! c'est vous, mon enfant, lui dit la dame en la voyant entrer. Parions que je devine ce qui vous amène. N'est-ce pas qu'il est joli, *notre* couvent ?

Comme ma tante souriait à ce mot : — Je dis *notre*, parce que j'ai contribué à son établissement, — oh ! dans la mesure de mes faibles moyens ! reprit la dame. Et, sans doute, ne refuserait-on pas d'y admettre une personne que je recommanderais.

— Alors, Madame, murmura ma tante, et bien que j'ignore ce qui pourrait me mériter votre bienveillance...

— Je vous entends, fit la dame en l'interrompant ; je vous présenterai.

Ma tante s'approcha d'elle : — Voilà que je ne sais comment vous remercier, Madame, fit-elle, tremblante de joie. Qu'ai je donc fait pour que vous soyez si bonne envers moi, vous qui êtes...

De nouveau, la dame l'interrompit : — Ne m'enviez pas ! Ne me comparez surtout pas à vous qui êtes restée digne de servir Dieu et qui lui porterez, dans l'asile qu'il vous ouvre, un cœur que le monde n'a pas corrompu.

Elle s'était levée et, brusquement, saisissant les mains de ma tante : — Vous implorerez Dieu en faveur de votre protectrice, poursuivit-elle ; vous lui demanderez qu'elle ait du moins une bonne mort, puisqu'elle n'a su avoir une bonne vie.

Ma tante se pencha sur les mains de la dame et les baisa.

— Oui ! fit-elle, pour vous toutes mes prières...

— Oh ! toutes, mon enfant ; je vous les demande toutes.

Elle congédia ma tante qui, heureuse et inquiète à la fois, s'en revint chez elle en levant par moments ses grands yeux reconnaissants vers les petites chapelles votives établies au coin des rues.

Quelle faute voulait-elle donc que Dieu lui pardonnât ? C'était une obsession, presque une angoisse ; et elle interrogeait tous ses souvenirs, essayant de retrouver le bruit de quelque cancan sur sa protectrice... Mais non ! elle ne continuerait pas cette enquête dégradante et

triompherait de sa curiosité comme elle avait triomphé de ses autres instincts de femme. Coquetterie, amour-propre, désirs des sens, ne s'étaient-ils pas évanouis comme la fumée de feux impurs? Elle s'agenouilla devant son crucifix et pria.

— Savais-tu, ô Christ lorsque tu t'es sacrifié pour le salut des hommes, toi, la plus pure et la plus noble des victimes, savais-tu de quels crimes tu allais solliciter le rachat auprès de ton Père Tout-Puissant? Je suivrai ton exemple, ô mon divin Maître, et reposerai mon cœur dans la pensée de la béatitude infinie que tu réserves à tes élus.

Le train file à travers la campagne flamande.

Au long de la voie, les poteaux télégraphiques ont l'air, avec les fils nombreux qui les relient les uns aux autres, des branches d'un énorme dévidoir; dans les carrés de betteraves, un chasseur marche, le fusil à la hanche. Nous nous arrêtons devant de petites gares en briques roses; toutes ont, sous leur auvent, comme l'œil unique d'un Cyclope, un large cadran d'horloge bordé de vert. Des paysans et des paysannes, sur les quais d'embarquement, se hêlent de cris gutturaux, cognent le béton du pavement de leurs lourds souliers ferrés. Parfois, lorsqu'un voyageur monte dans le compartiment voisin du nôtre, ma mère, d'un geste apeuré, me montre le wagon qui penche. — Fini! crie une voix. Un coup de sifflet et le train repart.

A chaque portière, la plaine se déroule en un mouvement circulaire dont quelque clocher ou quelque arbre à l'horizon forme le centre. Au premier plan, avec rapidité, passent les vergers et les maisonnettes, les puits

blancs sous leurs abris de tuiles rouges, les niches coniques des chiens de garde, la barrière grise d'un passage à niveau avec son gardien accoudé à l'un des montants ; plus loin, tournent un village enfoui dans les arbres, un rideau de peupliers alignés le long d'un ruisseau ou d'une route, un château moderne à clochetons aigus surmontés de girouettes dorées et derrière, comme l'image de la Nature même assistant, éternelle, au passage des choses éphémères d'ici-bas, la plaine, la plaine toujours, touchant au ciel infini.

Et, songeant que ma tante avait suivi ce même chemin, je me disais : — Comment n'a-t-elle été retenue par aucun de ces tableaux aux mystérieuses attirances ? Ni par ces prés pleins de cardamines mauves ; ni par ces taillis où le soleil dans les feuilles sème de vertes transparences ; ni par ces ruisseaux dont l'eau claire jette des feux comme une pierre précieuse ? A-t-elle fermé les yeux aux tentations ? N'a-t-elle point vu ces enfants blonds souriant par dessus la haie au train qui passe ? Et ces ménagères qui s'activent au seuil de leur demeure enguirlandée de vigne ; et ce grand garçon, là bas, dans la campagne, allongeant les jambes à travers les chaumes, comment ne lui ont-ils pas crié de retourner sur ses pas ? Pourquoi n'était-ce point vers elle que se hâtait le grand garçon, lui disant, l'amour dans les yeux, les bras ouverts : « Le bonheur est où l'on aime et où l'on est aimée ? »

Tout-à-coup, nous arrivons. C'est dans une station semblable à toutes les autres et ma mère prétend que je me suis trompé, que nous sommes descendus trop tôt. Je crois deviner qu'elle n'est pas prête encore à revoir sa sœur. — Nous avons une demi-lieue à faire à pied, lui dis-je.

Son bras passé sous le mien, nous partons à travers un pays plat où de longs rideaux d'arbres, en s'entrecroisant, ferment l'horizon comme des collines. L'air sent bon. Le soleil pompe des champs de trèfle des odeurs qui font songer aux crêches pleines et le vent nous apporte par bouffées la senteur des peupliers ou les parfums de la résine. Il y a par moments, de chaque côté de la route, des sapinières où les fûts tout droits se prolongent en des profondeurs nues ; au bout, un coup de lumière bleuit le sol : c'est la plaine qui recommence, coupée de ruisseaux d'or vert dans les prés d'émeraude, tout ensoleillée, à peine teintée d'ombre sous ses arbres aux cîmes élancées. A un tournant de la route, nous aperçûmes le couvent.

Dans le parloir peint à la chaux, dont la blancheur était rendue plus éclatante encore par les reflets du soleil, une petite porte tourna sans bruit sur ses gonds et ma tante s'avança. Elle nous regardait, elle nous souriait, mais de si loin, mon Dieu !

— C'est moi, Wilhelmine, dit ma mère, n'osant tendre les bras.

— Bonjour, répondit une voix que je reconnus à peine.

— Ton neveu ! fis-je en me présentant avec une brusquerie voulue.

Elle s'inclina, les yeux baissés.

— Vous êtes gentils d'avoir pensé que j'aurais peut-être du plaisir à vous revoir...

— C'est maman qui a eu cette idée, interrompis-je.

Ma tante prit un instant la main de ma mère dans ses longs doigts en fuseaux : — Merci, murmura-t-elle.

— Mais lui tout de suite a voulu m'accompagner, dit ma mère.

— Toujours bon fils, répondit ma tante.

De ses lèvres, un sourire gagnait le coin de ses grands yeux et une légère rougeur animait ses joues.

— Nous pensions si souvent à toi, reprit ma mère.

— Non pas pour me plaindre, j'espère.

— Quelquefois. C'est triste, au moins pour ceux qui restent, de voir un des leurs entrer au couvent...

Depuis quelques instants, le son clair d'une cloche se mêlait à notre conversation.

— Je ne suis pas à plaindre...

Elle se leva, faisant signe d'écouter la cloche.

— Je prierai Dieu pour que vous vous aimiez toujours, dit-elle; et, tandis que nous lui disions au revoir, elle s'éloigna vers la petite porte par laquelle elle était entrée. Sur le seuil, elle se retourna, nous regarda, nous sourit, nous dit : — Au revoir, et disparut à nos yeux.

Une ou deux fois, — avant le silence définitif et l'oubli total de ce qui la rattachait encore à cette terre, — elle nous écrivit. Voici quelques passages de ses lettres.

« ... Certainement, ce furent des routes détournées qui me ramenèrent dans la voie où j'avais toujours marché : celle du renoncement aux joies de ce monde. Il faut à nos faibles âmes, pour leur inspirer le courage d'une résolution décisive, plus que l'ardente volonté de faire son salut : il faut encore qu'il leur soit prouvé qu'il n'y a pas d'autre bonheur que de n'en plus désirer... »

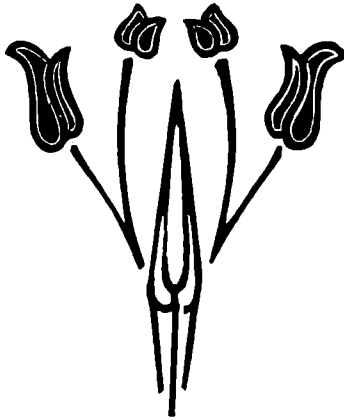
« Ma grande joie maintenant, outre celle de servir Dieu dans le complet abandon à sa volonté, est de me sentir à l'abri, dans un refuge que je m'étais habituée à aimer, avant même qu'il ne devint une barrière infran-

chissable entre le monde et moi. Les heures de la prière m'y sont douces, comme les heures du travail. Ces enfants que j'instruis et qui me sourient, sont à moi plus que si l'amour humain me les avait donnés, car ils me viennent de Dieu. C'est devenu pour moi une ineffable habitude de cœur que de leur consacrer mon temps et ma patience. Le matin, lorsque je me trace le programme de ma journée, j'ai le plaisir calme, non de la résignation, mais de la charité, plus élevé et plus pénétrant. En me disant : « J'ai tout cela à faire, » je pense que c'est pour les autres, auxquels je ne demande pas d'en savoir gré à moi, mais à Dieu, le suprême inspireur de mes actions... »

« Des événements au couvent? Non, il n'y en a pas. En dehors des visites de Monseigneur et des grandes fêtes pour lesquelles nous orçons la chapelle du mieux que nous pouvons, avec des fleurs naturelles ou des fleurs artificielles quand les premières nous manquent, rien ne se passe qui ne soit du train régulier de chaque jour. Nous avons des récréations avec nos enfants et quelques-unes d'entre nous collectionnent des timbres-poste. Si nos enfants s'amuseut ou s'il nous arrive de temps à autre quelque paquet de timbres, c'en est assez pour que nos loisirs ne nous deviennent pas une charge. Les fleurs que le printemps fait éclore sur notre prunier et sur notre poirier, les fruits qu'y mûrit l'automne, nos légumes, nos grosses citrouilles jaunes, auxquelles l'année dernière une novice par plaisanterie avait dessiné un nez, une bouche et des yeux, — ce qui leur donnait le plus singulier air du monde, — il nous suffit de cela pour satisfaire ce qui peut nous rester de curiosité... »

Et c'est d'elle aussi cette partie du préambule de ce récit que j'ai intitulé, *le Couvent des Pâquerettes*, en souvenir de celle qu'y cueillit ma tante : — A neuf heures, le couvent s'endort, bercé par les souffles harmonieux du vent dans les feuillées prochaines ; et la lune, se levant alors dans les profondeurs des cieux, dresse autour de lui de larges murs d'ombre, traversés de distance en distance par une traînée de froide et chaste lumière.

ALFRED LAVACHERY.



SOLITUDE

I

*L'ivresse de sentir en soi vivre des âmes
ne vaut pas qu'on s'endorme à cueillir ta beauté,
ô Solitude, où j'égrène mes rêves calmes
aux heures grises du foyer désert d'été...*

*O verse à ma joie âpre un peu de blonds Léthés
en berçant mon repos d'un lent geste de palmes
que dore le soleil sans encore attrister
la douleur que tintent les heures dans mon âme !*

*Je suis venu vers toi, du fond de ma tristesse,
comme le pèlerin accourt vers une hôtesse
dont les fleurs de soleil éclairent d'or la porte,*

*et dont la main de vierge a fait signe à l'aïeule
d'accueillir l'inconnu auprès des flammes mortes
où sa voix s'assoupit, s'éveille et chante seule.*

II

*C'est la Vie... et je vais poser aux vieilles pierres
où jadis j'ai goûté l'ivresse de souffrir —
mon front brûlé, et la fièvre de mes paupières
et ma bouche que nul regret n'a su tarir...*

*Ce sont les pierres grises des maisons anciennes
où un peu de ma vie est restée endormie
dans la mort du passé que mon rêve a dormie,
où je n'ai pas mêlé mes mains avec les siennes !*

*O la Douleur d'avoir vécu aux mêmes seuils,
d'y revoir du passé à l'ombre de l'accueil —
et fleurir la clarté des roses d'une enfance !*

*O l'ombre, en le très vieux silence — et l'Angélus
des soirs où l'on revient, après longtemps d'absence ...
et tout cela qui fut — et qui ne sera plus !*

EMMANUËL DELBOUSQUET.

SONNETS

A MONA LISA

*Ne comprends-tu donc pas que je souffre en songeant
À ton amour d'amante attentive et de mère,
Cœur trop vieux, qui, sachant que tout est éphémère ;
À m'épargner les pleurs mets un soin diligent ?*

*Appelle la douleur ; ton sourire indulgent
M'irrite. Ah ! laisse-moi boire la lie amère...
Et fuir, en m'accrochant aux crins de la Chimère,
À travers les cieux noirs larmés d'astres d'argent.*

*Je ris de qui me plaint, je hais qui veut m'absoudre.
Sur les pics calcinés, je braverai la foudre,
Lançant mon sang vermeil à la face de Dieu.*

*Madone au calme front, je briserai ton trône
Si tu crains le délire et les baisers de feu.
Je méprise, ô Mona Lisa, ta lâche aumône.*

L'AMOUR VAINQUEUR

*Dans tes yeux palpitants j'ai vu trembler ton âme
Comme un fauve vaincu sous le poing qui le tord.
Crie à présent ; je ris de ton suprême effort.
À mes pieds couche toi, je t'ai domptée, ô femme !*

*Tu fuyais un amour de ténèbre et de flamme ;
Il est trop tard ! Les dieux ont lié notre sort :
L'ivresse, la douleur, la folie et la mort !
Maudis-moi, si tu veux, lorsque ta chair se pâme.*

*Tu ne saurais briser ma volonté de fer.
À nous deux désormais et le ciel et l'enfer
Et l'extase infinie et l'effrayant délire !*

*En vain tu te débats, ô sublime catin !
Tu seras mon esclave, et dans ton cœur de cire
Je frapperai ma face et mon sombre destin.*

VALÈRE GILIE.

LA MAUVAISE FLEUR

Comme je passais devant les fleurs, devant la maison où les fleurs se pavanent et se pâment, je sentis une odeur émouvante et cruelle, une si mystérieuse odeur que j'en eus mal au cœur. Alors j'entraï dans la maison des fleurs et je dis :

« Madame, je vous en prie, donnez-moi cette fleur unique et triple qui sent les trois odeurs de la rose, de l'héliotrope et du jasmin, cette fleur essentielle et cruelle dont l'odeur absurde et lointaine me fait si mal au cœur. »

« Monsieur, nous n'avons plus de jasmins, ni de roses, ni d'héliotropes, et si vous parlez d'une fleur nouvelle, dites-moi son nom. Je sais le nom de toutes les fleurs qui veulent mourir sur le sein des femmes ou sur le lit des amants.

« Madame, cette fleur unique et triple n'est pas une fleur nouvelle ; elle était presque aussi vieille que moi, mais je crains qu'elle ne soit morte, un soir d'orage.

« Monsieur, nous ne vendons pas de fleurs mortes. Toutes nos fleurs sont fraîches, jeunes et pleines d'amour ; elles vivent dans l'eau, parmi la menthe et les roseaux.

« Madame, je ne sais si elle est morte ou vivante, mais je sens son odeur, sa douloureuse odeur qui me fait mal au cœur. Oh ! dites-moi d'où vient cette odeur de rancœur ?

« Monsieur, elle vient peut-être de votre cœur, de votre pauvre cœur malade. Il y a des odeurs de fleurs qu'on sent toute la vie pour les avoir senties un soir d'orage. N'avez-vous pas parlé d'un soir d'orage? »

« Madame, la fleur est là, donnez la moi. J'ai senti son odeur en passant et je suis entré dans la maison des fleurs, appelé par son odeur émouvante et cruelle. Donnez-moi la fleur que je veux, la fleur d'amour et de rancœur.

« Monsieur, cherchez vous-même la fleur entre les fleurs, pendant que je mettrai dans l'eau ces grands iris princiers.

« Madame, la voici, je l'ai trouvée. Elle était toute seule, tout écrasée sous une brassée de chèvre-feuilles. Toute seule, car il n'y en a qu'une au monde. Sentez-vous cette odeur d'orage, de larmes et de bonheur?

« Monsieur, je ne sens rien qu'une odeur de lande ou de grève. C'est une fleurette de genêt, apportée par le vent dans les vrilles des chèvre-feuilles. Elle est fanée, jaunette et laide.

« Madame, elle est vivante, elle est dorée, elle est jolie. Elle a la forme d'un petit cœur innocent ou d'une larme de cierge. Sentez-vous cette odeur de cierge, d'amour et de mort?

« Monsieur, je ne sens aucune odeur, mais ne m'avez-vous pas dit rose, héliotrope et jasmin? Une belle couronne discrète et parfumée. Nous mettrons des roses-thé, et, comme feuillage, de la pervenche?

« Madame, voici la seule fleur qu'il me faut, cette petite larme, ce petit cœur jaune, mais je vous la paierai, s'il vous plaît, le prix des plus belles couronnes funéraires?

« Monsieur, je vous le donne, ce petit cœur jaune, je vous le donne de tout mon cœur. »

« Madame, je vous remercie de tout mon cœur. »

Sur le seuil de la maison des fleurs, et déjà hors de la porte, je me retournai et je dis :

« Madame, j'ai eu bien du malheur de passer un tel jour devant la maison des fleurs, un jour où il y avait chez vous de telles odeurs de rancœur que j'en eus mal au cœur. C'est une bien mauvaise fleur, madame, que celle que vous m'avez donnée, petit cœur de larmes, d'amour et de mort. Elle m'a dit des choses qu'elle n'aurait pas dû me dire, Madame, cette fleur que j'emporte pour la tuer. Je lui percerai le cœur, Madame, parce que je n'aime pas les souvenirs d'amour, ni les babioles sentimentales, ni les fleurs qu'on trouve dans des vieux livres à images ni celles que le vent cache dans les vrilles des chèvre-feuilles. J'ai des raisons pour cela, Madame, des raisons très justes que je ne vous dirai pas et que je vous prie de ne pas deviner. A l'avenir, surveillez vos chèvre-feuilles, et que je ne sente plus, en passant devant la maison des fleurs, cette insupportable odeur d'amour. »

Mais, par prudence, j'évite la maison des fleurs, la maison où les fleurs ironiques d'amour, de jeunesse et de mort se pavanent et se pâment.

REMY DE GOURMONT.



LA MUSE CHANTE

*Sur le livre où tu t'endors
Tombe un rayon de soleil —
Vois : la campagne est pareille
Au poème de l'aurore ;*

*Rose et verte et toute tendre,
Ivre des parfums de Mai,
Ne semble-t-elle te tendre
Mille strophes en bouquets.*

*Contre les ronciers farouches,
Parmi la sauge et le thym,
La campagne, ce matin,
A des fraises pour ta bouche.*

*La venelle sinueuse
S'étoile de marjolaines,
Des palombes roucouleuses
Neigent au loin sur la plaine.*

*La viorne et l'aubépine
Enlacent leurs bras fleuris,
Des tintements de clarines
S'égrènent par les pâtis.*

*Le coq claironne, les poules
Caquettent, enamourées,
Dans l'herbe tiède se roulent
Des idylles effrontées.*

*Les lys rouges où se grisent
Les abeilles butineuses
Semblent des lèvres promises
Où tes lèvres amoureuses.*

*Le ruisseau qui s'encolère
Ecume sur les cailloux,
En un creux, les lavandières
Frappent leur linge à grands coups.*

*Arrête-toi... l'eau jaseuse
Rythme tes vers murmurés
Sous les sureaux cadencés
Où tremble une ombre berceuse.*

*Sieds-toi : le rêve éclatant
Qui bourdonne dans ta tête
Revêt la nature en fête —
Vivre est doux par ce printemps.*

ADOLPHE RETTÉ.



VARIATIONS
SENTIMENTALES ET SCEPTIQUES

II

à Mariette.

C'est à vous que j'écris, petite Miette, à vous qui ne lirez sans doute jamais cette épître de collégien sur le retour. Vous souvient-il seulement du promeneur ni bien ni mal auquel il vous plut naguère d'octroyer la rare faveur de votre présence? Les femmes, à l'exemple des hommes, si promptement oublient! Lorsque descend aux horizons la féerie orgueilleuse du soir, elles ne savent plus les lointains idylliques dépassés le matin. On se voit, on murmure en si, en ut, en zut de souvent perfides mièvreries et quelles phrases longuement étudiées. On se prend, on se quitte; un petit tour et puis : bonjour! Que ces lignes tombent sous vos yeux et ne sera-ce pas comme dans le sonnet d'Arvers, où... mais vous savez cela, vous qui êtes une vraie petite femme du temps, vous qui avez fait vos classes!

Oui, oui, vous *devez* m'avoir oublié puisque moi, petite Miette, obstinément je me souviens. En abaissant les paupières, ainsi, comme on les a au sortir d'un sommeil qu'un rêve clair berça, je vous revois, je vous vois telle que vous m'apparûtes et pour jamais ce soir-là. Etiez-vous jolie, avec vos grands yeux bruns où toute la caresse s'attestait, vos yeux qui n'en finissaient pas et dont le sourire répondait à la roseur de vos joues,

à la fraîcheur de vos lèvres ! Oui, je vous revois, toute mignonne, toute frêle et vive et coquette. Je sais la somptueuse chevelure dont les boucles se jouaient sur votre nuque devinée et dont les bandeaux sombres attardaient autour de votre front d'enfant leur gracieuse courbe. Je crois tenir encore la menotte fondante que je chatouillais — et vous riez, vous riez ! — par l'ouverture d'un cinq et quart. Et je me rappelle aussi le pied de fée que le mien frôlait en ce café de soir, le pied menu à dépiter mademoiselle Cendrillon, le pied petit à tenir comme un cher bengali dans le creux de la main et qui fuyait et que sans cesse je retrouvais.

Mais, hélas ! vous ne vous souvenez point. Si bien le sais-je que je me demande pourquoi je vous écris. Est-ce parce qu'il pleut sur la ville et dans mon cœur itou (cf Verlaine), parce que je suis seul, parce que l'automne naissant propage autour de moi d'hostiles incertitudes ? Est-ce simplement parce que je n'ai rien de mieux à faire ? Sait-on jamais, susurrant votre voix, quand il s'agit des hommes. Et avec vous, les femmes ? Ne me juriez-vous pas d'être exacte à ce rendez-vous qui eut pu décider de bien des choses ? Vous n'êtes pas venue, quoique le ciel fût d'azur et d'or, quoique la soirée s'annonçât d'un délicieux apaisement. L'heure sonna, l'heure fuit. Je vis bien d'autres promeneuses ; de belles dames passèrent dans un voluptueux froufrou de soie parfumée : je ne sus pas la joie de votre approche — et depuis, oh ! depuis lors, je vous ai longtemps, bien longtemps, bien vainement attendue.

Vous plait-il d'entendre une autre antienne ? Il faut toujours, en pareil cas, qu'un des deux ait la naïveté de croire, un peu, un rien, en ce que l'autre a pu dire. Cette

fois, la naïveté fut pour moi. J'avais pourtant hésité ; mais c'est la vieille histoire et certes vous la savez. Deux jours à l'avance on rêve, on rêve, on se plait à mille idées charmantes — et parfois trop simplettes. On essaie de ranimer, aux confins de la mémoire, l'aile d'un sourire ou l'inflexion d'une voix lorsque, sous les charmes, tout bas, elle disait. . On se répète — avec quelle ferveur ! — le présomptueux « *Je vais la voir encore* » de l'ancien répertoire. Mais quand aux horloges fidèles s'annonce l'heure impatientement souhaitée, le bel enthousiasme a déjà fléchi. Si ce n'était pas ce que l'on a osé espérer ? Des questions affluent qui sont la meilleure preuve de notre appréhension du bonheur. L'ai-je seulement regardée ? Est-il certain que ses lèvres ?.. Est-il certain qu'il y ait encore dans cette petite tête une idée, banale ou non, que je n'aie suscitée — et qui dira s'il se trouve davantage qu'une « petite âme de cuisinière » au fond de ces prunelles trop caressantes ? Folie ! vous exclamerez-vous, chère Miette disparue ; pourquoi songer si loin, pourquoi ne pas respirer l'odorante griserie de la minute en cours sans chercher à savoir ce qui l'a précédée, ce qui la peut suivre ? Me l'apprendrez-vous, belle curieuse ? Le fait est qu'on se le dit — et l'heure passe jusqu'à ce qu'il soit trop tard, ce *too late* où l'on égrène de piteux « si j'avais su ! »

Ecoutez pourtant, tout doux, à votre gentille oreille rose — et nacrée comme un coquillage qu'admire un enfant blonde, devant la mer ingénue d'une matinée de Mai — écoutez : on les égrène toujours ces mots où s'attarde le regret de l'illusion perdue. Je les ai répétés bien des fois et ce soir là aussi. Mon exactitude aurait pu être donnée en exemple aux générations à venir.

Même, comme disait Henri Nizet, du temps des *Béotiens*, je m'étais « calamistré d'importance ». Jamais la toilette ne m'avait à ce point absorbé. Quelle cravate choisir? Celle-ci : le rouge s'accorde bien à mon teint — Un diamant? — Non, que ce soit plutôt ce rubis (ton sur ton, pourquoi pas?) ce rubis comme ses lèvres ou ces perles, moins blanches que ses dents. On a beau être homme, on a de la coquetterie quand même. Brillantine aux cheveux, un coup de fer — et voilà! J'oubliais : j'avais, pour vous plaire, débouché un flacon du parfum, ambre et iris, que vous aimez. Je fleurais comme une maîtresse, comme vous, petite Miette, et vous n'êtes pas venue.

Alors... Une marchande passa, qui offrait aux foules oisives la fraîche fragrance des violettes, des premières roses, du blanc muguet — dont les clochettes, si les pensionnaires disent vrai, tintent pour le retour du bonheur. Le bonheur ne vint pas. Mais le soir était si doux qu'on ne pouvait, à entendre ses confidences bleues, désespérer longtemps. Rentrerai-je? Je fus bien près de le faire, avec ce rien de mélancolie qui sied en de décevantes circonstances. Puis, machinalement, je descendis vers la ville où la poussière d'une chaude journée semblait palpiter dans l'air, la ville aux lumières mauvaises, la ville où viennent et vont les offreuses d'amour — la Ville!

Et voyez, petite Miette aux yeux profonds, voyez comme le sort se joue de nous : à l'endroit même où nous nous rencontrâmes, une autre me sourit. C'était le printemps, le coquin de printemps et mon sourire ne mit aucune lenteur à répondre. Pourtant on ne la pouvait pas trouver jolie celle qui me dédiait, dans un regard, la

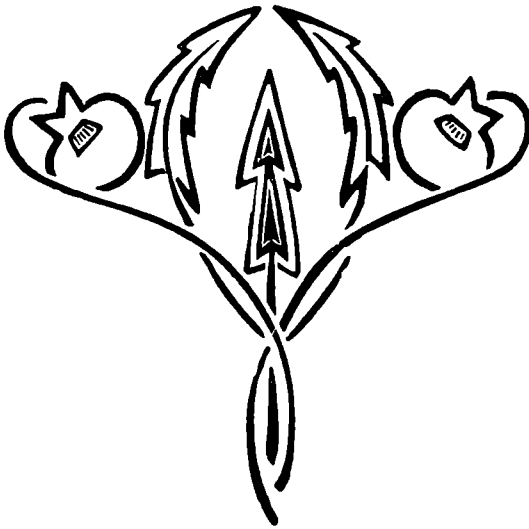
poésie frelatée d'un amour trop connu. Je doute même qu'elle fût laide, de cette laideur devant laquelle on évoque l'harmonieuse beauté des époques enfuies. Mais ses prunelles brunes me parurent refléter l'éclair joueur des vôtres. Et nous nous plûmes, très simplement, sans grandes phrases, sans gestes éperdus. Je sus la banale saveur de ses baisers et l'ardeur molle de son étreinte. Ah! pourquoi n'être pas venue, petite Miette, que j'eusse mieux — oh! combien mieux aimée.

Hé bien, non : vous eûtes raison. Votre voix c'était tout l'Avril et ses grisants lilas de fête; celle de l'inconnue c'était l'automne, les pâles jours dolents où tombent, une à une, dans le silence des jardins, les feuilles jaunes, les feuilles mortes. J'appris le passé de cette étrangère aux joues trop pâles. Quelqu'un lui avait modulé, un soir d'azur et d'étoiles, les mots câlins dont je vous eusse bercée. Elle avait cru éternels ces serments, ces aveux et que toujours les mêmes lèvres feraient s'épanouir ses lèvres .. La séparation venue, brutale, la pauvre chercha l'oubli — et ne trouva que les tristesses inéluctables, la cruelle rancœur du vice qui tend la main.

Ah! petite Miette, je songeai, en l'écoutant, à toutes celles que j'ai peut-être, moi aussi, fait choir aux pires sentines. Je songeai à toutes celles *that I left behind me*, que j'ai laissées derrière moi, comme dit la vieille chanson anglaise. Ce fut vraiment un réveil soudain — et passager — de ma conscience, de ma dignité; une aurore morale éperdit en moi sa lumière. Je songeai qu'à cette heure tardive où un seul mot, jeté par caprice ou (nous sommes si facilement cruels) par dérision, avait fait jaillir des larmes dans les yeux de la femme vendue et des confidences sur ses lèvres, d'autres et d'autres

encore, — pour avoir rencontré un libertin moins brutal — parlaient peut-être de moi avec le même désenchantement. Je songeai que vous, si gentilette, si bien faite pour être aimée et que tout une vie de tendresse honorerait mal, vous auriez pu, après l'abandon auquel ma native versatilité préludait, connaître d'identiques douleurs. Et je vous sus gré, petite amante éphémère, d'avoir évité à mes ressouvenances futures le regret des larmes qu'auraient versées — peut-être — à cause de moi, vos chers grands yeux, vos yeux où sommeillait toute la caresse, Belle au bois dormant qu'un baiser plus loyal appellerait bientôt à l'ivresse de vivre.

CASIMIR DELETTREZ.



L'IDÉAL

*L'Idéal, c'est l'espoir invincible
Eclairant la sombre humanité,
Le sommet hautain, inaccessible
Où brille, ardente, la Vérité !
C'est la foi qui plane sur nos têtes
Dans l'ouragan des noires tempêtes ;
C'est le soleil allumant les faites,
Brûlant d'ardeur les âmes des forts ;
C'est ton amour, divine patrie,
Remplissant l'âme d'idolâtrie,
Source féconde, jamais tarie,
D'où la lumière coule à pleins bords !*

*L'Idéal, c'est la Beauté sereine,
Soleil rayonnant sur l'Univers,
Couvrant de sa splendeur souveraine
Les mondes et les peuples divers.
C'est l'Art hautain, puissance féconde,
Pétrissant la matière profonde,
Renouvelant la face du monde
Dans une aube d'immense clarté ;
C'est la voix superbe du génie
Chantant l'universelle harmonie,
La Liberté, — grandeur infinie —
La Justice sainte et la Bonté.*

*L'Idéal, c'est le Progrès suprême,
 C'est l'effort grandiose et géant
 Arrachant au Créateur lui-même
 Tous les mystères du ciel béant.
 C'est la lumière de la pensée
 Dardant ses feux dans la nuit glacée;
 C'est l'âpre et triomphante poussée
 Hors des ténèbres du gouffre obscur.
 C'est l'âme humaine fouillant la nue
 Pour en extraire — sainte inconnue! —
 La Vérité rayonnante et nue
 Ouvrant ses ailes dans le ciel pur.*

J. DE TALLENAY.

A EROS

Les Nymphes aux doux yeux, les Bacchantes
|farouches

*En l'Avril tiède ont dit l'hymne à la volupté,
 Et le chant, ondulant au sortir de leurs bouches,
 Monte comme un encens vers toi, dieu redouté.*

*Notre esprit te supplie et notre chair proclame
 Ta seule omnipotence. Ah! qu'un rut furieux
 Nous emporte éperdus et que nos corps se pâment,
 Oublieux de la terre, aux marches de tes cieux.*

*Las mais non assouvis, qu'un suprême dictame
 Nous continue l'amour. Dans l'éther radieux,
 Plus haut retentira le salve de notre âme :
 A toi, maitre du Monde; à toi, ô Roi des dieux!*

VITAL DEWILDE.

LE CLUB DU SUICIDE

HISTOIRE DU JEUNE HOMME AUX TARTES A LA CRÈME

Durant sa résidence à Londres, le très accompli Prince Florizel de Bohême gagna l'affection de toutes les classes de la société par la séduction de ses manières et sa bien entendue générosité. Même par le peu qu'on savait de lui, on sentait que c'était un homme remarquable ; et ce peu était loin de la réalité. Quoique d'un tempérament calme dans les circonstances ordinaires de la vie et enclin à considérer le monde avec la philosophie du laboureur, le Prince de Bohême n'était pas sans avoir quelque propension à aimer les aventures et les excentricités, ce à quoi ne le destinait point sa naissance. De temps à autre, lorsqu'il se sentait de méchante humeur, lorsqu'il n'y avait sur aucune scène de Londres de pièce amusante à aller voir, et que la saison n'était favorable à aucun des plaisirs sportifs où il excellait, il appelait son grand écuyer et confident, le colonel Géraldine, et lui disait de prendre les mesures nécessaires pour une excursion nocturne. Le grand écuyer du Prince était un jeune officier très brave et même quelque peu téméraire. Il accueillait la nouvelle avec joie et se hâtait de tout préparer. Une longue et variée expérience de la vie lui avait donné une singulière facilité à se pouvoir déguiser ; il s'entendait à adapter non-

seulement sa figure et ses façons, mais encore sa voix et presque ses pensées aux personnages de tous rangs, de tout caractère, de toute nationalité qu'il s'agissait de représenter ; et ainsi il détournait l'attention du Prince et parfois se faisait admettre avec lui dans des milieux très étranges. Les autorités civiles n'étaient jamais avisées de ces aventures ; l'imperturbable courage du Prince, la présence d'esprit et le chevaleresque dévouement de son écuyer les avaient déjà menés en quelques passes dangereuses ; mais au fur à mesure des événements grandissait leur confiance.

Un soir du mois de Mars une tempête de neige les força de se réfugier dans un « *oyster-bar* » tout voisin du Leicester square. Le colonel Géraldine avait assumé par son costume et son grimage le rôle d'un journaliste aux abois ; tandis que le Prince avait modifié, comme d'habitude, sa physionomie par l'addition de faux favoris et d'une paire d'énormes sourcils. Cela lui donnait un air hérissé et dépenaillé qui, pour un personnage de sa sorte, constituait le plus complet des déguisements. Ainsi équipés, le chef et son satellite, ingurgitaient en toute sécurité leur « brandy and soda. »

Le bar était plein de consommateurs, — hommes et femmes ; mais quoique plusieurs eussent essayé de lier conversation avec nos chercheurs d'aventures, aucun d'eux ne semblait mériter d'être connu de plus près. Il n'y avait là que la lie de Londres et la plus banale vulgarité ; le Prince en était déjà à bailler d'ennui et à se dégoûter de son excursion, quand les portes du bar furent violemment ouvertes, donnant passage à un jeune homme, suivi d'une couple de commissionnaires. Chacun de ces commissionnaires portait, recouvertes

d'un couvercle, des tartes à la crème sur un plat; ils soulevèrent ce couvercle et le jeune homme fit le tour de la société en présentant, avec une politesse exagérée, ces pâtisseries à chacun. Parfois son offre était acceptée jovialement; d'autres fois elle était repoussée avec un ferme dédain, même brutalement. Dans ce dernier cas le jeune homme mangeait la tarte lui-même et accompagnait son geste de commentaires plus ou moins humoristiques.

Enfin, il s'arrêta devant le Prince Florizel.

« Monsieur, — dit-il, avec un profond salut, tandis qu'il tenait la tartelette entre le pouce et l'index — accorderez-vous cette politesse à un étranger? Je puis vous garantir la qualité de la pâtisserie, attendu que j'ai mangé moi-même vingt-sept de ces tartes depuis que cinq heures ont sonné. »

« J'ai l'habitude — répartit le Prince — de prendre en considération non pas tellement la nature d'un présent que l'intention avec laquelle il est offert. »

« L'intention — répliqua le jeune homme, avec un nouveau salut, — est de la moquerie. »

« De la moquerie? — répéta Florizel. — Et de qui prétendez-vous vous moquer? »

« Je ne suis point ici pour développer ma philosophie — retorta l'autre — mais uniquement pour distribuer ces tartes à la crème. Si j'ajoute que je comprends ma propre personne dans le ridicule de la transaction, j'ose espérer que vous considérerez l'honneur comme satisfait et que vous serez portés à l'indulgence. Sinon, vous me contraindrez à avaler ma vingt-huitième tartelette et je vous avoue que je commence à me lasser de cet exercice. »

« Vous me touchez — dit le Prince — et j'ai toute la meilleure volonté du monde pour vous sauver de ce dilemme ; à une condition, cependant. Si mon ami et moi nous mangeons vos tartelettes — ce pour quoi nous n'avons ni lui ni moi de naturelle inclination — il faut que, pour votre récompense, vous acceptiez de souper avec nous. »

Le jeune homme parut réfléchir.

« J'ai encore sur les bras quelques douzaines de tartelettes — dit-il enfin — et cela va m'obliger de poursuivre mes visites dans d'autres *bars* jusqu'à ce que ma grande affaire soit conclue. Ces visites vont prendre quelque temps ; et si vous avez faim.... »

Le Prince l'interrompit d'un geste poli.

« Mon ami et moi nous allons vous accompagner — dit-il ; — car nous nous intéressons déjà grandement à votre façon de passer la soirée. Et maintenant que les préliminaires de la paix sont établis, que je puisse signer le traité pour nous deux. »

Et le Prince avala la tartelette avec la meilleure grâce imaginable.

« Elle est délicieuse » dit-il.

« Je vois que vous êtes un connaisseur » répliqua le jeune homme.

Le colonel Géraldine fit également honneur à la pâtisserie ; et, comme chacun des consommateurs dans le *bar* avait maintenant soit accepté soit refusé, le jeune homme aux tartes à la crème se mit en route vers un établissement similaire. Les commissionnaires, qui semblaient avoir pris l'habitude de leur absurde corvée, le suivaient immédiatement ; le prince et le colonel fermaient la marche, bras dessus bras dessous, en

échangeant des sourires. Dans cet ordre, la petite troupe visita deux autres tavernes, où se passèrent exactement les mêmes scènes que celles décrites plus haut, — quelques-uns des consommateurs refusant, d'autres acceptant les offres de ce vagabond, et le jeune homme mangeant toutes les tartelettes refusées.

Au moment de quitter le troisième *bar*, le jeune homme fit le compte de ce qui lui restait. Il n'en avait plus que neuf, trois sur un des plats et six sur l'autre.

« Messieurs — dit-il à ses deux nouveaux compagnons — je ne veux pas retarder votre souper. J'ai la conviction que vous devez mourir de faim. Je sens que je vous dois tout spécialement de la considération. Et, en ce grand jour, au moment où je vois clore une vie d'extravagances par un acte encore plus absurde que tous les autres, je veux me conduire dignement à l'égard de ceux qui me donnent appui. Messieurs, vous n'attendrez pas davantage. Quoique ma santé soit atteinte par de précédents excès, au péril de ma vie je vais liquider cette situation provisoire. »

A ces mots, il avala l'une après l'autre, d'une seule bouchée, les neuf tartelettes qui lui restaient. Puis, se tournant vers les commissionnaires, il leur donna un couple de souverains.

« J'ai à vous remercier — dit-il — pour votre extraordinaire patience. »

Et il les congédia en saluant chacun d'eux. Pendant quelques secondes il resta à regarder la bourse dont il venait de tirer les souverains pour payer ses assistants, puis, avec un éclat de rire, la jeta au milieu de la rue et signifia qu'il était prêt à souper.

Dans un petit restaurant français de Soho, qui avait

pendant quelque temps joué d'une réputation exagérée et que l'on commençait à oublier — et dans un cabinet particulier du deuxième étage, les trois compagnons firent un très élégant souper et burent trois ou quatre bouteilles de champagne, en causant de choses indifférentes. Le jeune homme parlait abondamment et était fort gai ; mais cette gaîté s'exprimait un peu trop bruyamment pour être celle d'un homme bien élevé ; ses mains tremblaient violemment et sa voix prenait des intonations soudaines et inattendues qui paraissaient indépendantes de sa volonté. Le dessert avait été enlevé et tous trois avaient allumé des cigares, lorsque le Prince s'adressa au jeune homme en ces termes :

« Vous excuserez, j'en suis certain, ma curiosité. Ce que j'ai vu de vous m'a grandement plu tout en m'intriguant encore davantage. Et, quoique je puisse encourir le reproche d'indiscrétion, j'ose vous déclarer que mon compagnon et moi sommes gens auxquels un secret est sûrement confié. Nous avons beaucoup de secrets nous-mêmes que souvent nous déposons en des oreilles peu congrues. Et si, comme je le suppose, votre histoire est absurde, vous n'avez pas besoin de vous gêner avec nous, car à nous deux nous sommes les plus sots personnages de toute l'Angleterre. Mon nom est Godall, Théophile Godall ; mon ami est le major Alfred Hammersmith — ou, du moins, c'est le nom par lequel il se fait désigner. Nous passons notre existence à la recherche d'extravagantes aventures ; et il n'y en a pas que nous ne jugions avec sympathie. »

« Vous me plaisez également, M. Godall — répliqua le jeune homme ; vous m'inspirez naturellement confiance, et je n'ai pas la moindre arrière-pensée à l'égard

de votre ami le major que je tiens pour un grand seigneur déguisé. Certainement, je parie que ce n'est pas un soldat. »

Le colonel sourit à ce compliment que l'on adressait à la perfection de son art ; et le jeune homme continua, avec plus d'animation :

« Pour beaucoup des raisons je devrais ne pas vous raconter mon histoire. Peut-être est-ce précisément la raison pour laquelle je vous en fais part. Au moins, vous me semblez si bien préparés à entendre le récit d'extravagances folles que j'ai à cœur de ne pas tromper votre attente. Mon nom, malgré l'exemple que vous m'avez donné, je le garderai pour moi. Mon âge n'a pas d'importance essentielle pour mon histoire. Je descends de mes ancêtres par la génération ordinaire et j'héritai d'eux l'habitation fort convenable que j'occupe encore, plus une fortune dont la rente s'élevait à trois cents livres par an. Je suppose qu'ils m'ont aussi transmis l'humeur volage qui a fait les délices de toute ma vie dissipée. Je reçus une bonne éducation. Je sais jouer du violon assez bien pour gagner mon cachet dans un orchestre à deux sous, et encore. Même chose pour ce qui concerne la flûte et le cor de chasse. J'appris du whist suffisamment pour perdre cent livres l'an à ce jeu scientifique. Ma connaissance du français était assez complète pour que je pusse dissiper ma fortune aussi facilement à Paris qu'à Londres. Bref, j'ai toutes sortes de talents. J'ai passé par toutes les aventures, y compris un duel à propos de rien. Il y a deux mois à peine, je rencontrai une jeune dame tout-à-fait à mon goût, physiquement et moralement ; je sentis que mon cœur était touché ; je vis que ma destinée s'accomplissait, que

j'allais tomber amoureux. Mais en faisant le compte de ce qui restait de mon capital, je trouvai qu'il se montait à un peu moins de quatre cents livres! Je vous demande, en toute franchise, est-ce qu'un homme qui se respecte peut tomber amoureux avec quatre cent livres! Je conclus par la négative; non, certainement non. Je pris la résolution de fuir la présence de ma charmeresse et, accélérant légèrement le cours de mes dépenses, j'arrivai ce matin à mes dernières quatre vingts livres. Je divisai cette somme en deux parts égales; je réservai quarante livres pour une destination spéciale; le restant j'allais le dissiper avant le soir. J'ai passé une journée fort amusante, et fait bien des farces outre celle des tartes à la crème qui me procura le plaisir de vous rencontrer; car j'étais résolu, comme je vous l'ai dit, à clore ma vie d'extravagances par une extravagance plus folle encore que les autres. Et lorsque vous me vîtes jeter ma bourse dans la rue, les quarantes livres étaient parties. Maintenant vous me connaissez aussi bien que moi-même: je suis un fou logique dans sa folie; et, je vous prie de le croire, ni un geignard ni un couard.»

D'après le ton de tout ce récit, il semblait évident que le jeune homme montrait beaucoup d'amertume et de mépris contre lui-même. Ses auditeurs furent amenés à s'imaginer que son affaire d'amour lui tenait plus au cœur qu'il n'en convenait et qu'il en voulait à sa vie. La farce des tartes à la crème commençait à ressembler fortement à une tragédie déguisée.

« Eh bien! n'est-il pas bizarre — interrompit le colonel Géraldine, en regardant du coin de l'œil le Prince Florizel — que nous soyons ici tous les trois réunis par le seul fait du hasard dans ce vaste désert de Londres et que notre situation soit à peu près identique? »

« Comment? — s'écria le jeune homme. — Êtes-vous donc ruinés, aussi? Est-ce que ce souper est une folie comme la farce des tartes? Le diable nous aurait-il réunis pour une dernière débauche? »

« Le diable, sur ma parole, peut parfois agir très correctement » répliqua le Prince Florizel — et je suis tellement touché de la coïncidence que, tout en n'étant pas tout-à-fait dans le même cas que vous, je vais mettre fin à l'inégalité. Que l'héroïque folie des tartes à la crème me soit un exemple! »

Sur ces mots, le Prince tira sa bourse et en prit une liasse de billets de banque.

« Vous le voyez, je suis en retard sur vous d'une semaine environ, mais je prétends arriver nez à nez sur le poteau » — continua-t-il. — « Ceci — et il déposa un des billets sur la table — suffira pour régler la note du souper. Quant au reste... »

Il jeta les billets dans le feu, où ils disparurent en une seule flambée.

Le jeune homme avait tenté de prendre son bras, mais comme la table le séparait du Prince, son intervention arriva trop tard.

« Malheureux — s'écria-t-il — vous n'auriez pas dû les brûler tous! Vous auriez dû garder quarante livres. »

« Quarante livres! — répéta le Prince. — Au nom du ciel, pourquoi donc quarante livres! »

« Pourquoi pas quatre-vingts? — s'écria le colonel — car à ma connaissance il devait y avoir en cette liasse une centaine de livres! »

« Il n'en avait besoin que de quarante — dit le jeune homme d'un ton découragé — sans cela, pas d'admission. La règle est stricte. Quarante livres par personne.

La maudite vie, où l'on ne peut même pas mourir gratis! »

Le Prince et le colonel échangèrent un regard.

« Expliquez-vous donc — dit ce dernier. — J'ai encore un portefeuille assez bien garni et je n'ai pas besoin de dire que je partagerais de grand cœur ma fortune avec Godall. Mais il me faut savoir à quelle fin : vous devez nous expliquer ce que vous voulez dire. »

Le jeune homme semblait s'éveiller d'un rêve; il jetait des regards inquiets de l'un à l'autre de ses interlocuteurs; il rougit violemment.

« Vous moquez-vous point de moi? — demanda-t-il. — Êtes-vous vraiment ruinés tout comme moi? »

« Assurément, je le suis pour ma part » répliqua le colonel.

« Et, quant à moi, — dit le Prince — je vous en ai donné la preuve : qui donc, si ce n'est un homme ruiné, jetterait ainsi au feu des billets de banque? Le fait parle de lui-même. »

« Un homme ruiné, oui — répondit l'autre avec un soupçon — ou bien un millionnaire. »

« Assez, Monsieur, — dit le Prince — j'ai affirmé et je ne suis pas habitué à entendre ma parole mise en doute. »

« Ruinés? — dit le jeune homme — vous êtes ruinés comme moi? Êtes-vous, après une existence de dissipations, arrivés à une telle passe qu'il ne vous reste vraiment plus qu'une chose à faire? Êtes-vous — il baissait la voix — sur le point de commettre le dernier acte? Allez-vous donc échapper aux conséquences de vos folies par la seule voie immanquable et facile? Allez-vous couler entre les mains des agents de votre

conscience par la seule porte qui reste ouverte? »

Soudain il s'interrompt et s'efforça de rire.

« A votre santé — s'écria-t-il, en vidant son verre — et bonne nuit, mes joyeux sans le sou ! »

Le colonel Géraldine le prit par le bras au moment où il allait se lever.

« Vous manquez de confiance — dit-il — et vous avez tort. A toutes vos questions je fais une réponse affirmative. Mais je ne suis pas si timide et je puis m'exprimer en loyal anglais. Nous aussi, comme vous, nous en avons assez de la vie et sommes résolus à mourir. Tôt ou tard, seuls ou réunis, nous irons à la rencontre de la mort et la défierons là où elle se tiendra prête. Puisque nous vous avons rencontré et que votre cas est pressant, que tout se passe cette nuit même, d'un coup, et, si vous le voulez, faisons la chose à trois. Des dépénailés comme nous doivent s'en aller bras-dessus bras-dessous dans le royaume de Pluton et s'appuyer mutuellement parmi le peuple des ombres ! »

Géraldine avait attrapé exactement les gestes et les intonations qui convenaient à son rôle. Le prince lui-même était troublé et regardait son confident d'un air soupçonneux. Quant au jeune homme, de nouveau le sang empourpra ses joues et ses yeux eurent un étincellement.

« Vous êtes les hommes qu'il me faut ! — s'écria-t-il — avec une joie presque terrible. Topons-là ! (sa main était humide et froide). Vous savez à peine en quelle compagnie vous allez marcher ! Vous savez à peine en quel moment propice vous avez pris votre part de mes tartes à la crème ! Je ne suis qu'une unité, mais une unité dans une armée. Je connais la porte dérobée de la

Mort. Je suis un de ses familiers et je puis vous mener dans l'éternité sans cérémonie et sans scandale aucun. »

Ils le pressaient d'expliquer sa pensée.

« Pouvez-vous réunir à vous deux quatre-vingt livres? » demanda-t-il.

Géraldine avec ostentation consulta son portefeuille et répondit affirmativement.

« Quels chançards! — s'écria le jeune homme — quarante livres représentent le droit d'entrée au Club du Suicide. »

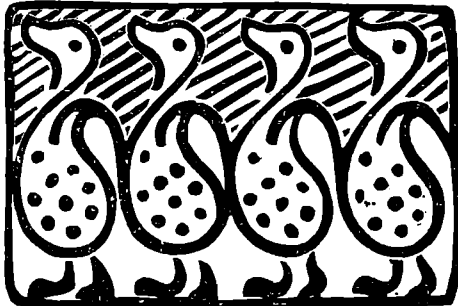
« Le Club du Suicide — dit le Prince — que diable voulez-vous dire! »

(A continuer.)

Traduit de l'Anglais
de R. L. Stevenson

par

GEORGES KHNOPFF.



COURRIER DE NEERLANDE

Dans cette première correspondance, je parlerai tout d'abord d'un qui s'en est récemment allé et auquel se doit notre souvenir. Il s'agit d'Allard Pierson. Ce n'est pas ici qu'il faut discuter ses idées philosophiques, en général si pures, si élevées. Ce n'est pas l'endroit de vanter le professeur toujours au-dessus et en dehors de toute routine, ni l'helléniste, ni le poète qui, dans sa propre langue, a signé des vers d'une belle délicatesse de touche. Dûment fut dit à ce sujet ce qu'il y avait à dire — notamment par M. Van Hamel, un ami du *Réveil*, je pense. Mais il est juste de rendre hommage dans une revue de littérature française à l'homme qui fit beaucoup et avec un réel éclectisme pour que cette littérature fût mieux connue des bons esprits d'outre-Moerdyk. Je n'affirme pas, évidemment, qu'il ait accordé une attention marquée aux écrivains que vous goûtez le plus. Il est fort rare qu'on ne soit pas, malgré tout, de son temps. Cependant je pourrais citer des auteurs que vous aimez encore et que nous ignorerions presque sans les efforts auxquels Pierson s'obstina.

Un livre a paru, il n'y a pas longtemps, chez Van Looy et Geerlings à Amsterdam au sujet duquel il y aurait de nombreuses réflexions à oser. Ce livre : *Veertien jaar literatuur geschiedenis* par Willem Kloos. Le nom, je suppose, ne vous est pas inconnu. C'est celui de l'ancien directeur du *Nieuwe Gids*. Je crois ne pas me tromper en disant qu'on peut comparer la tentative d'art qu'il guida à ce que fut chez vous le mouvement *Jeune Belgique*. Kloos aura été le Max Waller de cette tentative — un Waller plus heureux que l'autre, puisque le voici encore parmi nous. Les *Nieuwe Gids*, comme nous les appelons, voulurent résolument sortir des sentiers battus — et ils y parvinrent. On leur a reproché leur intransigeance, leur férocité à battre en brèche les réputations toutes faites ou surlaites. N'est-ce pas ce qui advint toutes les fois que des êtres hardis, entreprenants eurent une

conviction arrêtée dont la défense leur apparut comme un devoir? On a reproché aussi aux jeunes que je mentionne d'avoir voulu tout saccager aux parterres familiers de la langue. D'aucuns s'écrièrent : ils vont nous « déneerlandiser! » Soit, ils furent gallomanes. Mais qu'on leur laisse cette excuse : arrivant avec des idées et des sensations nouvelles (cela personne ne le conteste ils s'aperçurent que la langue ordinaire ne suffisait pas à les exprimer et dame! force leur fut de chercher autre chose.

Heureux est-il qu'ils ont cherché. Ils ont ouvert les fenêtres où l'air manquait au point d'étouffer. En les lisant, on les sent pleins de vie et avides de vivre. Leur règle : s'exprimer fidèlement, mettre son âme à nu, chanter la vie avec son âme. Nous attendions cela depuis si longtemps, nous que ne satisfaisaient plus les récits, trabassant trop l'application, des maussades sigisbés de mesdames nos Muses. Ces noms : Kloos, Frédérick Van Eeden, Van Looy, Van Deysse, Albert Verwey font partie dès à présent de notre histoire littéraire. Ceux-là eurent et ont du talent, beaucoup de talent, une individualité au moins notoire, une manière très distinguée de voir et de sentir. Au surplus, ils ont toujours été sincères. Et savez-vous quel est, à mon avis, leur plus grand mérite? C'est que, de notre langue trop sage, trop constamment semblable à elle-même, ils ont fait une langue d'une mobilité, d'une spontanéité, d'une finesse de trait, d'une variété d'images et de timbres incomparables. Ah! la belle langue, croyez-moi. Maintes qualités s'y trouvent de celles qui me rendent si cher votre verbe français. Mais ici le clavier est plus étendu. En poésie surtout, je crois qu'il peut mieux nuancer les extrêmes vibrations du sentiment...

Où trouver la note gaie que je voudrais glisser dans cette lettre? J'y suis! Un M. Van Deventer s'est mis en tête d'écrire une étude sur Balzac. Vous vous direz que cela n'est plus possible si l'on n'a rien de neuf à offrir. M. Van Deventer s'en est bien persuadé. Et il a fini par se convaincre de ceci : Sainte-Beuve n'a pas cité les *Contes drôlatiques*, Taine en parle à peine, Moore les passe sous silence, Barrière les juge avec une singulière prévention — donc ce doit être ce que Balzac a fait de mieux. Et notre critique de le clamer à tue-tête. Je traduis : « Dans ces merveilleux récits où Balzac écrivait d'un temps qui n'était pas le sien et parlait une

langue qu'il avait dû exhumer, il nous offre l'art le plus vivant et la plus grande et la plus belle humanité. » Remarquez ces mots : « d'un temps qui n'était pas le sien. » M. Van Deventer est bien près de dire, si on déblaie son article des réticences qui l'encombre, que l'immortelle *Comédie Humaine* a autant de remplissage que de fonds et que sa prétendue réalité n'est que du mélodrame. Il est bien près d'affirmer que les nouvelles de Balzac surpassent ses romans, où l'on parle trop, où il y a trop de fastidieuses dissertations ! Vous savez, vous autres, que ces dissertations mêmes attestent la prodigieuse universalité d'esprit de cet écrivain sans rival. Vous le savez et hausserez les épaules. Mais que direz vous de ceci : M. Van Deventer se demande... si Balzac est un écrivain moral. Il est d'avis que l'on trouve trop d'adultère dans ses œuvres ; il lui reproche la femme de trente ans et d'avoir exprimé qu'une femme n'est désirable qu'après dix ans de conjungo. Et, ce reproche, M. Van Deventer le sert sous prétexte que les beaux livres ne sont pas toujours lus pour leur art. N'est-ce pas à faire rugir des lions en carton pierre ! Est-ce qu'un artiste doit se soucier de telles choses ? Le peut-il ? Il écrit ce qu'il entend crier en lui — et comme il l'entend. En faisant cela, il reste digne de soi, digne de nous. Et il cesserait de l'être, ô candide censeur, s'il s'efforçait de ménager des opinions... comme la vôtre.

Cette lettre ne s'allonge-t-elle pas trop ? Un mot encore — de la fin. Dans l'article de M. Van Deventer, j'ai déniché cet oiseau rare : « Il peut y avoir d'excellentes raisons pour ne pas mettre *le Lys dans la Vallée* et *le Père Goriot* aux mains d'une jeune femme. » Je livre cette merveille à vos méditations. Après celle-là il ne me reste qu'à vous tirer ma révérence. Vous permettez ?

25 août 1896.

GUST. KAMAUËR-VERLAAR.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Œuvres de MM. Ray. Nyst, Paul Arden, André Ruyters, Léon Bloy, Adrien Mithouard, Charles Bernard, Louis Lumet, Léon Riotor, Albert Fleury, J. Coucke, Louis Fortoul, Maurice Magre, Louis Raymond, Alfred Jarry, *Almanach de l'Université de Gand.*

I

Les bons livres n'ont pas de date. C'est ce qui me permet de parler du dernier volume de M. Ray. Nyst (*Un Prophète*) bien longtemps après sa parution. Des circonstances m'ont empêché d'en connaître plus tôt. Si j'avoue le sincèrement regretter, me pardonnera-t-on ce retard ?

Un Prophète avait tout ce qu'il faut pour « faire du bruit dans le monde. » Songez donc, le sar Peladan, invité à le préfacer, s'était plu à l'honorer d'une excommunication majeure en due forme ! Il paraît, et je le pourrais croire, que l'œuvre laisse à désirer au point de vue catholique. Jésus de Nazareth ne s'y comporte pas selon les règles sacro-saintes de la tradition. Ou plutôt, il donne son assentiment à une doctrine que la sienne même réprouve et qui ne saurait être mieux réfutée que par l'enseignement dont les évangiles font foi. Je vous en prie, y a-t-il là de quoi beaucoup s'émouvoir ? M. Nyst n'est-il fondé à dire que si le Christ revenait parmi nous, il ne prêcherait plus ce qu'il a prêché autrefois ? Les temps ont changé, les hommes, les sociétés aussi. Sans cesse entraînée vers les lointains d'un meilleur devenir, l'humanité a besoin de paroles nouvelles. Le rôle d'un Dieu — si de s'exprimer ainsi ne frise par trop l'irrévérence — n'est il pas de le savoir

et d'en tenir compte? D'ailleurs les disciples mêmes du martyr du Golgotha se sont insensiblement détournés des chemins où marchèrent les premiers apôtres. Si le Christ paraissait demain sur une de nos places publiques et s'avisait de vouloir émonder les végétations parasitaires qui ont grandi autour de ses principes, ses représentants le laisseraient-ils faire? Rappelons nous les *Frères Karamasoff* de Dostoïevski.

J'ai tout l'air de vouloir défendre M. Ray Nyst — qui, apparemment, n'en a pas besoin — et d'aucuns se diront que je m'égare. Cependant, je me demande si l'œuvre du puissant écrivain russe n'a pas été de quelque influence dans la conception d'*Un Prophète*. Ce n'est point là un roman. Toute action est bannie de ces pages. Il n'y a que ceci : un homme, un étranger, s'est arrêté sur la marche la plus élevée d'une cathédrale et y demeure assis, songeur, dans les plis fastueux de sa robe de pourpre, comme la madone au doux visage de je ne sais quel peintre gothique. Autour de lui, la foule peu à peu grossit, devient multitude — foule et multitude bigarrées où tous les âges, tous les vices, toutes les intelligences se confondent. Voici ceux qu'affolent les seules voluptés charnelles, voici ceux qui sacrifient à la seule noblesse des idées. Voici Jesus, voici des ruffians, des prostituées, des banquiers adipeux et des prêtres catholiques. Et lorsque tous se sont groupés, dans une fiévreuse attente que raient en éclairs brusques des railleries et des sarcasmes, l'Inconnu parle, tenant dans sa dextre un sceptre d'or rehaussé d'une symbolique gravure. Il dit quelle doit être la religion de demain. Comprenez que M. Nyst nous révèle ce qu'il voudrait voir pratiquer par les générations à venir. Je ne prétendrai pas qu'il ne nous offre ainsi qu'un tissu d'erreurs. Mais que de réserves seraient à faire s'il fallait discuter ce « prêche » pas à pas!

Bornons-nous à le définir. Notre rôle ne saurait du reste, sans outrecuidance, aller au-delà. M. Nyst s'écrie. « L'homme ne sait pas encore ce que vaut la vie cette vie qui seule est formelle. » Et il repète, après d'autres, qu'il ne suffit pas de la vivre : il faut la mériter. Il faut songer à l'avenir, sortir de la routine, se dire que le monde n'est pas vieux, que le fond de l'humanité est « solide comme un fond de mer », que chaque homme « est un promoteur d'où l'horizon est nouveau. » Il faut considérer que, se

sentir heureux selon le rêve de bien des gens, c'est être tout près de la mollesse. Le bonheur est avec le but et doit s'entendre, non pas dans le sens de la prospérité de la masse, mais comme une condition où chacun déploie la plus grande somme d'énergie dont il est capable. Il faut ne jamais oublier d'être *tout l'homme*, et, notamment, ne pas s'ériger contre les passions qui agitent la chair d'un souffle vaillant, ne pas renier la perversité qui a suivi l'humanité en sa nature et ses faiblesses, qui a donné à la terre le peu de bien qu'on y vit éclore. Au lieu de condamner les instincts, faisons en un loi : il n'y a que les blasés dont la vertu soit sûre.

Savez-vous, interroge encore M. Nyst, ce qui existe au monde? Et il répond : C'est la force, rien d'autre que la force. D'après lui, il n'est erreur plus grande que de considérer le crime sous d'effroyables couleurs. On devrait y voir, au contraire, comme jadis, une preuve de supériorité car le mal est, socialement, mille fois plus difficile à réussir que ne le sont les actes où, socialement, il y a de la vertu. Toute vie doit céder à une vie plus active — chacun ayant le droit de vivre selon le rythme auguste de sa personnalité. Allez de l'avant, quoi qu'il puisse advenir. Soyez égoïstes, soyez volontaires, soyez tyranniques; n'écoutez pas les voix intérieures lorsqu'elles cessent de parler de vos exclusifs intérêts. Des hommes vous persuaderont de courber la tête. Ce sont des mystificateurs! Leurs écrits sont devenus vieux devant l'éternelle jeunesse du monde. Les patients, les résignés sont dupes, dupes d'eux, dupes des autres.

Enseignement déplorable, s'exclamera maint lecteur. Attendez donc. Ce n'est là qu'un acheminement vers autre chose, que M. Nyst nous fait suffisamment entrevoir. Le cycle divin, précise-t-il, est révolu et nous trainons les suites du grand romantisme divin. Le christianisme nous a fait prendre conscience de nous-mêmes; il s'agit de prendre conscience de l'Univers. Or, le mal est le retour vers la Nature. La fraternité n'existera que lorsque nous n'aurons plus rien à désirer et l'égoïsme seul apaisera nos désirs. Le vice contemporain est nécessaire, il faut qu'il grandisse encore — le présent actuel œuvrant pour le présent futur. A la folie de la chair, une ère nouvelle succèdera. Ceux de demain aimeront mieux et autrement que nous. Ils trouveront la volupté dans un

regard, dans un geste, dans le rythme d'un mouvement, dans l'harmonieuse ondulation d'une parole. Les cœurs, aussi bien que les corps, se seront aguerris à la fois et épurés. Et ainsi « les temps qui viendront seront calmes et sereins comme un rythmique âge mûr. L'humanité aura trente ans. »

Je me suis promis de ne pas discuter et ne le ferai mie. Les termes dont je me suis servi sont du reste le plus souvent ceux de l'écrivain lui-même, et nul ne sera embarrassé de se faire en l'occurrence les réflexions que ses croyances ou ses convictions lui doivent inspirer. Je veux toutefois avouer que ce livre me plaît parce qu'il nous crie de sortir de la somnolence où tant et tant d'entre les meilleurs s'attardent. Vouloir, vouloir — et ne pas se contenter de l'aigre fruit que nous jette la Destinée, de la mesquine aumône que nous font de douteux hasards, tel en est le thème principal. Certes, M. Maeterlinck est dans le vrai quand il nous conseille l'examen intérieur et de nous écouter dans l'éloquent silence de notre *moi*. Mais M. Nyst a raison aussi lorsqu'il nous invite à nous affirmer au dehors, à poursuivre activement l'unique état qui soit idoine à notre individualité. Jusque là, personne, je pense, ne songera à le reprendre. La discussion peut et doit seulement se produire quant aux moyens les plus propres à réaliser cette décisive eurhythmie. Et voici que j'ai peine à taire ma foi en l'altruisme...

Quoi qu'il en soit, ce livre est de ceux que l'on fera bien de lire — quelque ardue qu'une telle lecture puisse être. Erreur ou vérité, cette œuvre est significative d'un esprit qui sait s'interroger. C'est l'œuvre d'un homme qui a le courage entier de son opinion. Et c'est une œuvre de bon écrivain, qui possède une forme à soi, un style personnel, ferme et fort, — celui-là même qui convenait à ses idées. Si certaines pages m'agrèrent moins où des superfluités politiques se découvrent, d'autres m'ont paru d'une incontestable science. Je rappelais plus haut Dostoïevski. J'ai songé aussi, en poursuivant ma lecture, à la *Pudeur de Sodome* de M. Guiche. Et ce verbe précis évoqua parfois en ma mémoire l'ombre toujours plus haute du grand Flaubert.

*
*
*

Je dirai tout de suite combien m'a fait plaisir la plaquette que M. Paul Arden a intitulée *Des Enfants*. C'est un recueil de dix monographies prenant à peine trois ou quatre pages chacune ; mais comme tout cela est de bonne intimité, de couleur fraîche, d'une ligne bien venue, d'un dramatique même, puéril et profond ! Dix petites têtes, dix petits cœurs, dix petites âmes. Car, si des couples pas plus hauts qu'ça passent au hasard de ces pages, ils ont si bien les mêmes souhaits, que leur dualité — à cet âge, que l'on dit sans pitié, on n'a pas encore appris à se faire souffrir — s'efface ou s'atténue en une délicieuse entente. Les bonnes pages, vraiment, où pas un mot n'est superflu ni mal en place, où la moindre esquisse a le mérite d'une chose dûment achevée. Et puis, comme cette lecture repose de celle d'œuvres trop savantes, plus belles peut-être, mais qui, souventefois, ne trouvent pas le chemin de ce que nous avons en nous de charitable et de fort.

L'enfance exerce sur les plus sceptiques une influence mystérieuse. Mais l'enfant lui-même, selon le mot de M. Albert Levy que nous trouvons en tête du livre, « est comme un hypnotisé ouvert à toutes les suggestions bonnes ou mauvaises ». M. Arden n'a peut-être pas fait autre chose que d'appuyer cette parole d'exemples choisis, qu'il n'a pas laissé se produire sous ses yeux sans en rechercher la valeur. Tous les petiots qu'il nous présente ne font que répéter ce qu'ils voient, ce qu'ils ont vu faire. Ceux-ci, un petit garçon et une petite fille, tous les jours et depuis longtemps se rencontrent sur la route de l'usine où ils vont porter à leurs pères le repas de midi. Ils ne se parlent pas tout d'abord ; ils en arrivent bientôt à s'attendre, et, peu après, se retrouvent le soir pour de tardives promenades. Ils ont sept ans. *Elle* porte une vieille robe trop longue ; *Lui* une méchante culotte trouée. Mais ils croisent en chemin des « couples de grands jeunes gens, belles filles rieuses, gars bien râblés... » Et, un soir qu'ils ont vu deux amoureux unis en de longs baisers, ils ont « continué leur lente promenade en se tenant par la taille et lorsqu'ils ont rencontré un banc, ils se sont assis toujours enlacés et ils se sont longuement et délicieusement embrassés ». Pour dire ce prime éveil du sentiment, M. Arden n'a eu recours à aucune supercherie, d'esprit ou de forme. Il ne nous dit pas moins sobrement ni moins bien comment cet autre bambin soupçonna la mort, comment il comprit que c'était « comme un malheur immense qui serait

arrivé à sa pauvre maman ». Et Guste, le gamin élevé par sa sœur, une grande fille débitant du charbon dans les rues des quartiers populaires, Guste qui, dès ses premiers ans prétend « faire comme les autres », entre à la verrerie pour faire comme eux et meurt, tué par une balle, dans une émeute où, sans doute, il a marché sans conviction, toujours « pour faire comme les autres ». Un grand enfant, celui-là, chez qui la suggestion initiale persiste. Mais un suggestionné quand même comme l'enfant qui s'exerce à « faire souffrir les fleurs » parce qu'il a surpris, un jour d'été, un adolescent et une bachelette effeuillant des marguerites. Et ce petit Mars pour rire, cette Venus en herbe qui jouent au tourlourou et à la bonne d'enfant si gentiment, si naïvement, si sérieusement !

De ces prosettes il en est deux à mettre en évidence. L'une est une exquise scène prise sur le vif et dont un peintre de genre ferait un excellent tableau. Daniel, Florent, Mathieu, un jour que la pluie les empêche de sortir, jouent « à la messe ». Daniel a officié, en bredouillant un invraisemblable charabia — de prétendues prières latines. Voici qu'il commence un sermon. Mais une porte s'ouvre. C'est Aline, la sœur cadette déguisée en petite vieille. Son entrée « a coupé la parole à Monsieur le Curé qui se dépouille un instant de la dignité de son saint ministère et apostrophe la fillette : Ça c'est malin ! Je n'ai pas fini de prêcher : ce n'est pas encore à toi. Et, penaude, elle s'en va, referme doucement la porte, laissant Monsieur le Curé reprendre son sermon. Aline doit faire « la vieille qui ramasse les *cens* ».

Imitation, toujours. Il en est de même pour le petit Harry, le héros de la pièce qui termine la plaquette. Quatre pages — et c'est poignant comme un long drame en plusieurs actes. Harry accompagne parfois sa maman dans un asile d'aliénés où elle va voir son époux Le fou, ceint d'un petit sabre de fer blanc, croit faire à une illustre étrangère les honneurs d'un palais imaginaire, et, pour la mieux reconnaître, dégaîne, enfourche une chaise et commande à de fantasques bataillons. A chaque visite, la même scène pénible se renouvelle. Mais un jour, chez lui, l'enfant pris d'ennui s'affuble de vieux jouets retrouvés au fond d'un grenier — casque et sabre de fer blanc. « Il revint près de sa mère inattentive, enfourcha une chaise, dégaîna : Dis, maman, je vais

jouer au fou, comme le grand monsieur de l'hospice, l'empereur, tu sais bien?... Et la pauvre femme, tout en larmes, prit hâtivement l'enfant étonné dans ses bras, le mangea de baisers et, sanglotante : Non, non, chéri, pas ça ! Tandis que le casque avait roulé par terre en un grand fracas de ferraille ».

N'avais-je pas raison de dire que cette simplicité est d'une haute éloquence. Je ne sais si tous goûteront également ces comédies, ces légendes, ces drames en miniature. Je sais qu'à plus d'un endroit je me suis senti ému — au point de ne pouvoir pas m'en défendre... Et je regrette que M. Paul Arden, en publiant ces pages hors commerce, n'ait pas permis à un plus grand nombre de lecteurs d'en apprécier le charme pénétrant.

*
* *

Voici un livre belge — *les Oiseaux dans la Cage* par M. André Ruyters — que la plupart de nos compatriotes ne soupçonneront même pas et qui mériterait de bénéficier d'un brillant accueil. Il est d'une forme distinguée, d'une rare acuité. Celui qui a pu l'écrire, à l'âge où tant d'autres balbutient de vagues poèmes, est assurément *quelqu'un*. Celui qui a su, en se contentant soi-même, formuler de la sorte ce que bien des jeunes gens vivent de vie claire et souffrent de vie triste avant de grossir les rangs des sceptiques ou des pervers, est destiné, je pense, à nous donner dans l'avenir des œuvres qu'il faudra placer en première ligne.

Opinion d'ami, exagération de camarade, ricanerez-vous. Hé bien, non ! M. Ruyters et moi nous nous connaissons à peine. Je pouvais cependant, à cause de certains souvenirs, être influencé plus que de raison par ces pages vibrantes. J'ai relu, écartant de mon mieux tout optimisme : l'impression première a persisté.

Les Oiseaux dans la Cage : Georges et Margy. Georges n'est pas un ingénu ; il y a longtemps que Margy n'ignore plus ce que peut savoir une petite Eve de son âge et jolie comme elle l'est. On nous donne même à entendre que le bonnet blanc de son baptême fut maintes fois lancé par dessus les moulins des passionnettes et des caprices. Au reste, une enfant voluptueuse que Georges a enlevée à la ville, à ses amis et à

laquelle il module, en un coin perdu du Limbourg Hollandais, les suaves puérités des oaristys de bon aloi. Georges voudrait l'aimer, non pas de l'amour banal du monsieur qui fait sienne la terrible boutade de Chamfort, mais mieux, plus profondément, plus entièrement. « Le stupre est odieux toujours et malpropre » énonce-t-il à l'amante, qui presque s'en effare. Ce qu'il souhaite, c'est « l'union d'âme, l'union de silence et d'amour... Ne crois-tu pas, dit-il, qu'une simple communauté d'intention fond plus absolument deux êtres que jamais ne pourrait le faire une copulation? Et leur amour, ennobli d'abstention orgueilleuse et volontaire des joies basses, crois-tu qu'il n'en est pas plus vertigineux et total? » Mais encore voudrait-il laver Margy de « toutes les vieilles contingences de préjugés et d'habitudes. » Il voudrait qu'elle ressuscitât, lys! selon le beau cri de Mallarmé, comme à l'heure première où des voix inouïes la grisaient. « N'est-ce pas, murmure Georges, que vous ne voudriez pas que je vous prenne comme les autres? »

Margy écoute, s'interroge, se demande si vraiment il l'aime et sent de plus qu'elle est à sa merci... Mais pourquoi ne *vent-il* pas? Oh! il module de belles phrases qui doivent être profondes puisqu'elle ne les peut pas comprendre. Mais n'est-elle pas jeune, de toute sa jeunesse épanouie? Ses lèvres sont en fleurs, des perles d'aube brillent en ses yeux et les framboises joliettes de ses seins — ah! comme elles s'avivent pour être mieux cueillies. Et Margy, après les courses folles ou les rêveuses promenades au hasard vert des prés, des bois, des monts, Margy se sent triste, d'une tristesse faite d'inquiétude, d'amour, de désir — et de bonheur. Puis, des révoltes l'agitent. Et c'est l'éternelle lutte entre la chair et l'esprit.

La conclusion de cette œuvre est telle : Aimer est impossible pour qui veut ne pas choir aux ordinaires voluptés. La Chair .. l'Esprit... impossibles fiançailles, toujours rompues au profit de la funeste promesse! On dira : Georges ne pouvait-il mieux choisir? Moins savante, Margy ne l'aurait-elle suivi dans les chemins qu'il lui voulait ouvrir? Hélas! non. La femme, éternelle auto-suggestionnée, ne saurait être qu'un *moyen* de s'élever aux pures altitudes de l'idéal. Elle-même ne pourrait ascendre aux sommets hautains où les brises vitales éperdent de plus pénétrants arômes.

Trop la requiert le mystère de ses muqueuses. L'ancestral femelle revit sous les grâces du sourire; l'animalité primitive, au fond des prunelles caressantes, dresse ses embûches. M. Ruyters très justement remarque que leurs âmes, à toutes celles vers lesquelles monte l'encens de notre rêve, sont d'enfantins livres d'images qu'elles demandent à des sensations inédites de compléter d'images neuves. Notre loisir peut s'y pencher; mais qu'il s'attarde, et l'esprit écoute dans l'ombre sonner sa déchéance prochaine — quand il n'ourdit pas de prochaines repréailles.

Certes, il est auprès d'elles, rieuses ou graves, blondes ou brunes, chastes ou perverses, des heures inoubliables, des instants d'une intensité telle qu'il semble que toutes les forces de notre être vibrent à l'unisson. Il faut plaindre les parias, les constamment esseulés qui ne surent pas les minutes chères où les horizons printaniers de la tendresse n'ont pas encore pâli lorsque déjà se déploient, sous des cieus plus fiévreux, les sites moins idylliques de la passion naissante. On est alors à mi-côte; on sent frémir en soi, avec des nuances d'échos épars dans un après-midi d'été, je ne sais quelle ingénue et ardente langueur. De tels instants se prodiguent au cours de ces chapitres. Et M. Ruyters n'en a pas alourdi la délicieuse ténuité. Son style est caressant à la fois et sensuel, d'une caresse, d'une sensualité effleurantes, avec des mots qui ordonnent et implorent, tant d'émotion et une si exacte valeur psychologique! Sans que l'auteur insiste, bien des *états d'âme* sont, en ces pages, judicieusement révélés. La psychologie de ces amants, épris de leur légende, s'indique sans exposés longs ou brefs d'anatomiste, sans subtilités de casuiste. Elle pointe au bout de chaque phrase; elle se formule en silence — comme, à notre insu, dans la vie même, au seul éclair d'une idée qui passe, d'un frisson qui fuit.

L'exceptionnel amant que Georges aurait pû être pour une Margy qui eût voulu ou qui eût su le comprendre! Mais voyez, si le livre s'ouvre sur cette phrase d'André Gide: « Luc souhaitait l'amour mais s'effrayait de la possession charnelle comme d'un chose meurtrie », une autre citation du même auteur: « Donc Luc posséda cette femme », brutalement s'impose, de tout son désenchantement après les candides ivresses que le baiser seul suscitait. En vain Georges a voulu lutter, non sans égoïsme —

peut-être. Alors même qu'il croit Margy convertie, alors même que le rêve paraît s'irradier de la réalisation espérée, tout s'abîme misérablement dans l'inconscience d'un spasme. Pourquoi aussi l'avoir bercée de telles irrésistibles musiques, la pauvre Margy, et l'avoir presque guidée aux marches de son attente? De la chambre où tous deux, en ce décisif instant, sans le savoir se défont, elle fuit dans la pièce voisine et pleure. M. Ruyters ne nous dit pas — et je ne sais s'il ne le faut point regretter — ce que put souffrir alors et de sa propre souffrance et de celle qu'il avait cruellement et inutilement provoquée chez son amie, l'exceptionnel Roméo dont il nous divulgue le roman. La phrase que nous avons citée fait seule la lumière sur cette fin de livre. Mais elle rayonne comme un phare dont la clarté troue les brumes marines; et autant précise-t-elle que le pourraient faire de prolixes réflexions.

On comprend que Georges rentrera dans les routes banales du tous les jours de tout le monde, avec en lui et pour longtemps, pour à jamais peut-être, la lassitude de ceux que la destinée exile chez les étrangers. Écoutons pourtant. Une apothéose déjà s'exalte vers le ciel rasséréné. Qui donc a dit que les sources étaient gelées? Qui donc a dit que leur pur miroir ne réfléchirait plus la silhouette prompte des fols oiseaux ivres d'aurore? Toute la nuit elles ont chanté — et voici qu'un matin palpitant d'avenir éveille à l'infini l'hymne rénové de la vie toujours autre. Il n'est point d'exil, il n'est point d'alarme. Cela seul importe, cela seul est vrai : la vie est belle et il est doux d'aimer!

La Vie?... Lisez ces pages et vous verrez combien la chérit et l'honneur M. André Ruyters. Vous verrez combien profondément vibrent en lui les harmonies et les féeries changeantes de la nature. Son trouble, devant la nudité de la femme aimée, fait songer à ce que devait être celui d'un jeune barbare devant la beauté romaine. Et les sites qu'il décrit, comme ils vivent du frémissement tranquille et fort de l'immuable matière! Comment douter qu'un peu de lui — voire lui tout entier, selon que le voudrait M. de Bouhéliier, d'après lequel tout homme naît d'un paysage — réside là-bas, en ce pays d'austères rocs, de vallées sentimentales, de sous-bois aux transparences vertes, de grottes aux ombres bleues où il nous convia?...

Au moment de finir, je me demande si cet article, trop hâtive-

ment écrit, indiquera tout ce que je m'étais proposé d'indiquer et surtout aussi nettement que j'eusse aimé. Du moins veux-je espérer qu'on aura compris combien j'aime — malgré les quelques défaillances que, vétilleux, j'y pourrais relever — cette œuvre de jeune, de jeunesse claire. Morose griffonneur de chroniques, je dus à M. André Ruyters des heures d'enthousiasme dont je lui sais gré et que connaîtront de même ceux qui voudront entendre à leur tour ce que disent *les Oiseaux dans la Cage*.

ALBERT ARNAY.

II

Le *Mercur* de France réédite la *Chevalière de la Mort* de M. Léon Bloy. L'œuvre est connue. On sait que cette chevalière n'est autre que Marie Antoinette — la reine martyre selon les uns, la royale prostituée pour ceux qui héritèrent des opinions du sans culottisme. M. Bloy a pris soin de nous faire remarquer qu'à l'époque où ces pages furent écrites « rien ne faisait prévoir qu'il deviendrait un jour attentif à désobliger ses contemporains. » Cette œuvre pourtant est déjà d'une crânerie haut sonnante. Elle révèle non seulement un tempérament mais un caractère. Et quelle maîtrise on lui découvre ! Est-ce un mémoire historique ? Non pas. Un récit romanesque ? Moins encore. Un plai loyer ? Pas davantage. C'est le cri d'une âme émue, d'un esprit sincèrement convaincu et que nulle foudre ne réduirait au silence.

Il faut signaler l'amplitude de ces pages et quelles images neuves s'y rencontrent. Ici surtout, le style c'est l'homme. Au reste celui qui parle au cours de ces chapitres point ne le fait sans l'autorité désirable. M. Bloy sait l'époque à laquelle il nous reporte, et, par une prescience que seuls les maîtres-écrivains trouvent à leur service, il dissipe bien des ombres autour du visage charmant qu'il honore d'une respectueuse génuflexion.

En addition à la *Chevalière de la Mort*, on trouve, sous la même couverture, le *Fumier des Lys* et le *Prince Noir* — proses d'une éblouissante richesse d'invectives, comme d'un Jérémie moderne, avec des effrois d'ombre faisant songer à un Tertullien profane.

Ce P. S. au bas de la Note qui ouvre le volume est à retenir : « *La Chevalière de la Mort* a été publiée pour la première fois, en 1891, dans une revue extrêmement belge, le *Magasin littéraire* de Gand, commanditée, assure-t-on, par une groupe de millionnaires.

L'auteur ayant avoué son indigence, le salaire *exceptionnel* de QUARANTE francs, pour *trois mille* lignes, lui fut accordé, après une longue et orageuse délibération. »

M. Adrien Mithouard est un esprit nettement, sincèrement, fortement scientifique. Son récent volume (*les Impossibles Noces*), le prouve à suffisance. Il me faut dire que cette intrusion de la science dans le domaine poétique n'est pas précisément pour me plaire. On la peut cependant admettre — j'allais écrire : excuser — lorsque l'auteur s'y emploie avec une particulière délicatesse, lorsqu'il suggère plutôt que d'affirmer, lorsqu'il ne permet pas à la Raison d'écarter sa gente sœur cadette aux mains pleines de corolles d'aube : la blonde Imagination. M. Mithouard parfois n'y prend garde. Ses conceptions sont vastes, bien conduites; il voit grand, il ne voit pas toujours harmonieusement. Ses vers ont je ne sais quelle dépiaisante sécheresse que ne parviennent pas à faire excuser tels mots heureux (Ex : *Un cyclone joyeux d'ombres et de lumières*, p. 65), ou telles images curieuses, non sans grandeur même. En somme, à examiner de très près *l'Iris exaspéré* et *les Impossibles Noces*, on s'avère que le cas du poète est celui d'un qui fait nettement ce qu'il veut, se cherche avec toutes les énergies dont il dispose — et, bientôt peut-être, se trouvera.

Rien à dire de *Et chanta la feuillée* que signe M. Charles Bernard, sinon que c'est le type accompli du vers économique. Nous y avons vainement cherché *une idée*. Exagérez la facture d'un Georges Keller et du Vignier de *Centon*, ajoutez un rien de Vielé-Griffin : vous aurez du Charles Bernard. Dans une pièce, en l'espace de trente vers, les mots tristes, tristesses, tristement reviennent treize fois! Vraiment, il faut plus que cela pour nous évoquer les *Automnales tristesses*

M. Bernard méritera le beau titre de poète le jour où il ne se contentera plus de noter de vagues assonances. Déjà le dernier

numéro de *l'Art Jeune* publiait sous sa signature une pièce de beaucoup supérieure à ces premiers vers.

Contre ce temps par M. Louis Lumet est une sorte de réquisitoire dénonçant les injustices, les travers, les perfidées auxquelles l'on butte à chaque tournant de l'existence contemporaine. L'erreur des petites gens s'imaginant qu'un diplôme est un sauve-conduit et qu'au sortir de la Normale ou de l'Université, il n'y a plus qu'à accéder à la gloire, par un pont d'or, entre des rangs de têtes courbées. La contanimation des petits centres, où le « café concert » — bien décrit — apprend aux rudes gars les ignominies les plus en vogue dans les beuglants des capitales. Tournez la page : voici des types de maniaques : antiquaires, collectionneurs de timbres-postes n'ayant cure que des petits carrés de papier multicolore qu'ils classent, examinent, collent fiévreusement...

M. Lumet entoure ses « crayonnés » d'allusions et même de déclarations que nous n'avons pas à examiner ici. Au reste, il a raison de dire au magister : allez à la Nature, c'est la seule éducatrice. Il a raison de contester l'efficacité des critiques en matière d'art, de dire que nous avons trop de maîtres, trop d'écoles, pas assez d'enthousiasme et de bonté. Et il est vrai que le rôle de la Presse dans nos luttes modernes pouvait être tout différent de l'attitude que nous savons.

Pages bien écrites. Il y aurait pourtant à relever maintes tares. Mais l'auteur avoue, avec une belle franchise, n'être pas satisfait de son style et nous promet mieux. Nous verrons bien.

Non content de ses mérites, de ses succès de prosateur, M. Léon Riotor a voulu s'instaurer poète. Je vous ai vanté, tour à tour, les *Raisons de Pascal*, *l'Ami Inconnu*, le *Sceptique loyal*. Il me sera bien permis de montrer moins d'enthousiasme à l'endroit du *Sage Empereur*. A en croire, l'auteur ce livre « énonce que l'orgueil est la vertu primordiale de l'homme, mais qu'il n'est vraiment digne de s'en revêtir qu'après avoir su cultiver l'humilité. » Cela, on pouvait certes se soucier de le démontrer. Mais 1^o était-ce à faire en vers, 2^o était-ce à faire dans une forme légendaire ? J'en doute. Au surplus, si légendaire que soit ce poème, le héros, le monarque qui y dépose sa superbe pour

mériter la sagesse du mendiant surgi sur son chemin, ce monarque est vraiment trop proche de nous.

Ces vers, dit M. Charles Guérin, dans le dernier numéro de *l'Ermitage*, n'ont ni plastique, ni mélodie. Et il ajoute : quel poète doit être M. Riorot aux heures où il en a la volonté, lui qui trouva cette image merveilleuse — on voit glisser sur la rivière

*des bacs, des barges, des dromons
tels des navettes sur la soie.*

Je dirai, pour ma part, que j'ai goûté telle chanson de route, que la « figuration » de ces poèmes m'a paru exécration et que des exclamations comme celles-ci : « *Le Peuple est autant que Dieu* » m'ont fait l'effet d'une gageure.

L'idée était belle. Que M. Riorot la reprenne et la justifie autrement qu'au petit bonheur de l'alinéa. Je lui souhaite surtout de se persuader qu'il a mieux à faire que de vouloir découvrir le vers libre — que l'on défendrait du reste mal en se réclamant du *Sage Empereur*.

Autant nous déplut la plaquette — *les Evocations* — que publia naguère M. Albert Fleury, autant nous plut son dernier livre : *Paroles vers Elle*. Vers délicieux, bien rythmés, jeunes, musicaux, colorés, et doux et berceurs. En cette langue qui atténue tout heurt jusqu'à l'exquise caresse, c'est l'histoire toujours même de l'Amour espéré, de l'Amour qui vient, de l'Amour qui passe. *Elle!* par qui l'on vit, le soir où son regard pardonne ; *Elle* — la chère attendue qui ranime au plus profond de l'être les flammes que de funestes hasards semblaient avoir pour toujours éteintes ; *Elle*, la Madone, la Sœur, l'Amante au regard bleu qui sait, en de délicieux billets violets, envoyer de si jolies choses. Et le parfum de ses cheveux, la grâce de son geste, la fraîche langueur de sa voix — ah ! que M. Fleury nous les dit bien, en des poèmes dont s'éprit, tout de suite, notre loisir.

Il en faut préciser la distinction et que celle-ci s'atteste également soit que le poète espère, soit que son cœur et sa chair clament la victoire du moment, soit que — le bel oaristys ayant vu se faner ses guirlandes de claires roses — l'automne instaure ses mélancolies au jardin de l'âme...

Pour en avoir parlé méchamment — mais sincèrement — dans notre numéro de Mars, je devais à M. Fleury une réparation. Volontiers aurais-je recours aux citations qui vous le feraient connaître mieux que mes « mots en l'air. » Mais les pièces « à mi-côte » que j'aimerais vous faire entendre sont assez longues ; et d'ailleurs j'espère voir figurer bientôt le nom du poète de *Paroles vers Elle* au sommaire de cette revue.

Extraites de la *Revue Universitaire*, voici deux « Notes » de M. J. Coucke. La première, qui analyse l'œuvre de Verlaine, ne nous apprend rien. Ce sont de judicieuses appréciations ; mais, depuis longtemps, d'autres les formulèrent. Disons pourtant que M. Coucke a apporté dans son travail un esprit de suite, une clarté, une précision qu'il faudrait souhaiter à maint critique. Disons encore qu'il s'y montre très sûr de lui-même et d'une suffisante érudition. Ces qualités plus nettement se perçoivent dans une autre notice — sur « l'évolution littéraire et sa corrélation avec les phénomènes économiques, » — où l'on découvre une largesse de vues qui, chez un débutant, peut à bon droit surprendre. M. Coucke, s'il persévère, deviendra un jour un de nos bons critiques. C'est une bonne recrue, pour nous, les jeunes, qu'il défend hautement contre les affirmations de certains gens d'après lesquels, rien, dans la littérature ou dans l'art d'aujourd'hui, ne concorderait avec le temps. Et c'est avec un bel enthousiasme qu'il se refuse à croire à la disparition prochaine de l'Art au profit de la Science. C'est avec un bel enthousiasme qu'il annonce les jours prochains où l'Art, au contraire, embellira de sa toujours jeune beauté toutes les choses de la vie — où tous les arts seront étroitement unis pour une radieuse eurythmie, « reconstitution synthétique du Beau actuellement désagrégé et pleurant l'Unité perdue, en sa Variété confuse. »

De la rue à la Lune, par M. Louis Fortoul est un recueil de vers spirituels, gamins, avec des chiquenaudes adroitement lancées au nez des grands hommes ou des grands sentiments. Du léger, sorbets à la rose, mousse de champagne. Des galanteries de flirt pas bégueule — et voilà.

Un acte : *l'Anarchiste*, dialogue où des coins selon le goût de

Banville. Une odelette (*à la Lune*) au cours de laquelle M. Fortoul décide, avec un sans gêne à la Louis XIV, que le mot *topaze* sera dorénavant du masculin. Il est facile de trouver mieux. Mais cette plaquette contient une *Vieille légende* qui vaut le *Hareng saur* de Cros.

M. Maurice Magre qui dirige à Toulouse une revue bien comprise (*l'Effort*) est, selon moi, un des poètes les mieux doués de la toute jeune génération. Sa pièce lyrique en un acte et en vers, *le Retour*, abonde en strophes chantantes, d'une sûreté déjà grande. Le Poète s'en est allé; il a quitté la vierge aux mains chères, aux lèvres candides. Il s'en est allé, au hasard des chemins, rimant, comme Albert Glatigny, des vers épris aux étoiles des belles nuits, aux merveilleuses beautés écloses le long des prés. Quand il revient... les vieilles choses lui disent d'anciennes ineffables paroles. Elles sont toujours là et sans doute l'attendaient-elles comme l'amoureuse qui garda, confiante, sa promesse. Ce pourrait être le bonheur — avec ses langueurs douces et ses calmes heures d'ivresse. Mais c'est en vain que le Passé le veut reconquérir. Le soleil, dit-il,

*Le soleil me marie en des noces lointaines
au-dessus de la vie et des noces humaines,
car nia fierté ne peut plier sous tant de lois...*

L'impossibilité d'aimer! Que de jeunes cœurs — et des plus purs — en souffrent! M. Magre, lui aussi, sait ce dilemme : l'Art ou l'Amour. Il est de ceux qui croient qu'il faut tout l'un ou tout l'autre, et que c'est folie de vouloir, si j'ose cette trivialité, mener les deux de front. Pourtant ne s'est-il pas écrié dans un de ses poèmes :

Ah! Vanité d'aimer! l'on souffre et c'est la vie...

Il faut vivre, vivre le plus intensément qu'il soit possible, vivre malgré les obstacles de la route, malgré les peines, les rancœurs. Qu'importe qu'une grappe soit aigre à nos lèvres éprises! Il est des lendemains plus doux, et, pour qui les sait découvrir, dans l'ombre blonde, sous l'azur, il est toujours des vergers nouveaux...

Mais les beaux vers! les beaux vers. —

C'est un retour aussi que chante M. Louis Raymond mais un retour combien différent de celui dont nous venons de parler. Ici rien n'a fléchi des beaux enthousiasmes d'antan, et, si l'on peut croire moins prompt l'élan de ces cœurs retrouvés, écoutez donc comme, dans les profondeurs, l'écho est clair des minutes chèrement perpétuées. *Le Livre d'Heures du Souvenir* évoque les matins, les midis, les soirs où les oiselles de la tendresse première trillaient la bonne chanson. Mais il l'évoque pour avérer que rien n'a changé. Au seuil de la demeure, accueillante à ceux qui s'en vinrent jadis — Elle et Lui — la main dans la main, ce sont les mêmes roses en gerbes, les mêmes lys, les mêmes floraisons comme *ses* lèvres, comme *son* front, comme *ses* yeux. Que l'oubli neige sur les fautes éphémères ! Il est doux de pardonner, de nier la destinée mauvaise, de ne croire qu'à la seule étoile immuablement pure et à l'éternelle aurore des sentiments et du baiser. Le Poète acclame l'heure clémente. Et demain, comme hier, *Elle* sera la seule :

*O Passé ! vain amas des Hiens oubliés,
nous avons fui la Ville où ton culte agonise.
Nous voici sur le seuil de la Terre promise
où la Vie a neigé ses roses à nos pieds.*

*nous voici sur le seuil des lendemains à vivre,
forts de tout notre orgueil envers d'autres Destins ;
et forts aussi d'avoir souffert, aux jours lointains,
nous allons vers la Vie, o vivre ! vivre ! vivre !*

Ubu Roi, par M. Alfred Jarry, c'est, en qualités et en défauts, la suite que voulait *César Ante Christ* où déjà le père Ubu attestait sa méchante âme et ses instincts de haulte couardise — prompt à se dérober sous quelles rodomontades ! Depuis lors, il a fait du chemin. Roi, juché sur son beau destrier de bataille — le « Cheval à Phynances », ah ! qu'il est donc d'une plate roserie amusante. Et le couple à tirer hors de pair que celui du Père Ubu et de la Mère idem, preste à l'injure la gueuse et rusée comme une garce de toutes les Normandies !

Il est certain que jamais on n'écrivit pour un théâtre de fantoches une pièce qui fût mieux ce qu'elle devait être. Il est

certain que, malgré tels mots déplaisants... et nauséabonds — tout l'r que l'auteur y met n'en dissipe point le relent — malgré un souci trop constant d'originalité quand même qui malheureusement, ne se dissimule guère, cette œuvrette conçue, m'a-t-on dit il y a de nombreuses années, atteste une esprit curieux. J'y applaudis et je ne doute pas que M. Jarry, s'il tient à ses défauts la dragée haute, nous donnera dans un prochain avenir de nouvelles scènes dont les plus difficiles devront se déclarer satisfaits.

Bien tardivement a paru *l'Almanach de l'Université de Gand*, orné par M. Vandevelde. Au point de vue universitaire, il offre évidemment plus d'intérêt que ses devanciers; mais littérairement..? Un seul article est à signaler ici. Notre ami Rodrigue Serasquier y analyse *Nos Revues littéraires* — celles d'hier, celles d'aujourd'hui. Cela ne va pas sans quelques omissions. Nous est avis d'ailleurs qu'il y avait davantage à dire de la *Société Nouvelle* et de *Wallonie*. Mais encore... le *Coq Rouge* a publié d'excellentes choses et *l'Art Jeune* a suscité des noms qui, dès à présent, figurent en tête d'œuvres de valeur.

M. Serasquier affirme que *le Réveil* « est actuellement la revue littéraire belge » C'est fort gentil à lui, trop gentil même. Mais que fait-il de notre modestie et où donc était la sienne pendant qu'il écrivait ces pages? Au demeurant je suis convaincu qu'il a dit sans calcul, sans arrière-pensée ce qui lui semblait être vrai. C'était assurément son droit. D'aucuns ont cru devoir lui reprocher, avec peut-être trop de violence et peut-être aussi quelque partialité, certaines de ses assertions. Après cela il eut été bien de le laisser s'expliquer. Lui-même aurait mieux fait ressortir qu'il n'avait pris conseil auprès de personne, entendait n'engager que lui et ne cherchait nullement à achalander quand même une « boutique » qui pouvait se passer d'une telle réclame... Pour nous, nous avons tenu à exprimer ici, nettement, sincèrement toute notre pensée. Et M. Serasquier, que nous n'avons du reste pas à approuver ni à désapprouver, sera le premier à nous donner raison.

DENIS LALIEUX.

LES REVUES

Coq rouge et *Art jeune* fusionnent : « Et ce n'est pas l'absorption de l'*Art jeune* par le *Coq rouge* qui s'opérera, ce ne sera pas non plus le contraire, mais bien et simplement les aînés recevant les cadets en égaux dans leurs rangs... » Le titre gardé est : *Le Coq rouge*.

Le Livre d'Art disparaît, m'affirme-t-on ; la toute belle allure de ce dernier numéro — Juillet — accentue les regrets. *La Revue rouge* subsiste, donc.

Signalons le catalogue de l'*Association* (17, rue Guénégaud, Paris) où l'habituellement sec défilé des éditions s'agrémenté de reproductions charmantes.

* * *

Lectures : *Société nouvelle* (Juillet et Août). Prédication d'art, H. Vandeveld (utile plaidoyer contre la classification en « Arts mineurs et Art le grand ») ; la *Pléiade* Shakespearienne : John Ford, suite des admirables études de G. Eekhoud. Conte de l'or et du silence et la fin des notes sur Ballanche et son œuvre, G. Kahn.

Revue encyclopédique (15 Août). Impressions à Bayreuth, Alf. Ernst.

Ermitage (Juillet). Louis XI, curieux homme, P. Fort ; Relâche aux Iles fortunées, Ed. Pilon ; Hans de Sjöholm et le sorcier finnois, Jonas Lie (traduction de G. Khnopff) ; au cours d'une étude sur les poèmes de Henri Mazel, M. R. Bouyer déclare que « le méridional tient à son indépendance belliqueuse, sans ronsardiser avec les Félibres, ni mallarmiser avec les Flamands » (??)

Revue blanche. De la liberté et du théâtre, M. Beaubourg ; les Arts barbares, J. Schopfer ; Contre l'obscurité, M. Proust, et Sur la clarté, L. Muhlfield ; notules biographiques sur Rimbaud, connues au reste, de M. P. Berrichon.

Mercur (Juillet). M. de Bigault de Casanove, traduit *la Tragédie de l'Homme*, du poète hongrois, Emerich Madach, que je vous signalais en Mai. A. Fontainas parle éloquemment de G. Eekhoud, et M. Viélé-Griffin présente les poètes d'Outre-Mer, M. Beaubourg constate, en beaux termes, la décadence finale de la théorie l'Art pour l'Art.

Revue Générale (Juillet). Les petites fleurs de St-François, traduction littérale et de beauté simple des « Fioretti », par M. Arn. Goffin.

Magasin littéraire. Giambattista Tiepolo, suite des monographies d'art de M. W. Ritter.

Journal des Artistes. Continuation des belles conférences du cours d'esthétique, de M. Griveau.

Plume. Série d'études, reproduisant plusieurs déjà lues, sur le grand maître F. Rops; les planches rappellent assez fidèlement l'œuvre de l'artiste. Lire les « Aspects » que M. Retté trouve aux choses littéraires de ce temps, et qu'il exprime avec une crânerie et une indépendance d'esprit tout-à-fait rares en cet Age du muffle.

— Le n° d'Août présente « Un nouveau Balzac » : M. Félicien Champsaur. —

Documents sur le Naturisme. Numéro de Juillet-Août très intéressant avec St-Georges de Bouhéliér, Fleury, Montfort. M. Le Blond exagère, je pense lorsqu'en son « Droit à la Jeunesse » il condamne en bloc la jeunesse qui périrait au Quartier Latin aux environs de 1884 et « qui perdit ses forces dans des esthétiques déplorables et y gâcha des dons souvent merveilleux. » Ne voir dans cette génération — pour ne les aimer point — que Lorrain et Mauréas est expéditif mais peut-être faux.

* * *

L'incorrigible Lemice-Térioux emplit trois pages de la *Critique*, de réponses à ceci : « Etes-vous favorable ou hostile au projet d'érection d'un monument, édifié par les Français, à la Mémoire de Richard Wagner? » Et ces réponses sont d'une fausseté... à sembler vraies.

MATH ROBERT.

BOITE AUX LETTRES

Nous recevons la lettre suivante — que nous insérons en nous abstenant de toute nouvelle réflexion.

Mon Cher Confrère,

Puis-je faire appel à la courtoisie du Réveil pour lui demander l'insertion des lignes suivantes en réponse à votre note sur mes dires insérée dans votre N° de Juin 1896?

Si oui, voici ce que je puis répondre :

1° Lorsque j'ai dit que M. Vielé-Griffin était coupable vis-à-vis de lui-même en vantant M. Mallarmé, j'entendais, cela est évident, qu'écrivant cette phrase dénuée de sens : « Mallarmé intensifie la syllepse auguste du Satyre de Hugo » il s'exprimait d'une façon fâcheuse. J'entendais aussi qu'il se mettait, par ses éloges, en

contradiction avec son « œuvre entière, robuste, souriante et fleurie. » Cela était, j'ose le croire, mon droit.

2° Je pense que la liberté individuelle n'empêché nullement de considérer comme étroite la conception d'un écrivain qui, au détriment de la philosophie sociale, s'attache aux seuls rapports d'art entre deux nations. La Politique n'a rien à voir là dedans.

3° Je ne vois pas trop ce que le témoignage de mon ami Bernard Lazare vient faire ici, vu que celui-ci m'écrivait récemment, à propos de l'article incriminé par vous, cette phrase entre plusieurs autres : « C'est vous qui avez raison. » Je tiens, éventuellement, sa lettre à votre disposition.

Maintenant, permettez-moi de vous remercier de votre politesse à mon égard : le Réveil est le premier recueil qui m'ait répondu autrement que par des injures.

Croyez que je lui en sais gré et recevez, mon Confrère, l'assurance de ma sympathie.

Guermantes 1896.

ADOLPHE RETTÉ.

Notre collaborateur Emmanuël Delbousquet dispose chaque semaine dans le *Télégramme* — un grand quotidien de Toulouse — d'une ou deux colonnes pour une série d'articles de littérature et d'Art.

Il rendra compte des livres qui lui seront envoyés. Une occasion s'offre ainsi de batailler en faveur des idées qui nous sont chères. Aux auteurs de ne la point négliger.

L'éditeur, Lacomblez qui s'est cru visé par un article paru dans une revue bruxelloise au sujet de l'incident Bourget-Lemerre, nous prie de faire connaître que « toutes les pièces de comptabilité relatives aux volumes édités par lui ont toujours été et sont encore à la disposition des auteurs désireux de les contrôler. »

C'est fait.

La commission de la « Société Royale d'Encouragement des Beaux Arts à Anvers » annonce qu'une Exposition aura lieu dans les locaux de l'Ancien Musée en cette ville du 15 mars au 12 avril 1897. Un concours spécial sera réservé aux artistes belges.

On demande pour illustrer un ouvrage d'auteur national un minimum de 3 dessins inédits formant suite et pouvant être publiés dans le même ouvrage ; les artistes participants conserveront la pleine propriété de leur œuvre. Toute liberté leur est laissée quant au choix de l'ouvrage à illustrer et quant aux procédés ou à la façon d'exécuter les illustrations. (Prix ; 1000 fr. et 500) L'idée est bonne... mais quel sera le Jury ?

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2.00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :
BRUXELLES :

— — — — —
— — — — —
— — — — —

GAND :
—

Forst, Place de Meir.
Deman, rue d'Arenberg, 16.
Dietrich, Montagne de la Cour.
Dolliger, Galeries de la Reine.
Rosez, rue de la Madeleine.
Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
Spineux, Montagne de la Cour.
Engelcke, rue des Foulons.
Hoste, rue des Champs.

GAND :
GRONINGUE :
LIEGE :
LYON :
MALINES :
MUNICH :
PARIS :
PRAGUE :
ROTTERDAM :

M. Kats, rue courte du Jour.
P. Noordhoff.
Grusé, rue du Pont d'Île.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
Heymans, rue du Bruul.
Littauer, Odeonsplatz.
Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
Topic.
H. A. Kramers & Zoon.

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPÉRIAL
DOUVRES **QUAI DE L'AMIRAUTÉ** DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES FILS

FAIENCES ARTISTIQUES
MONT-ST-AMAND LEZ-GAND

PAUL BONEYDS
ENGLISH TAILOR
Rue des Fripiers
BRUSSELS

CHAPELLERIE VANDERCOILDE

Boulevard du Nord, 24
BRUXELLES

Viennent de paraître au
MERCURE DE FRANCE

Pierre Louijs : *Aphrodite*
R. de Gourmont : *Le Pèlerin du Silence*

Journal des Artistes

(Hebdomadaire — Paris)

1 an : 15 fr. — Fr. 0.25 le numéro

LE LIVRE D'ART

(Paris)

MENSUEL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1 an : Etranger 15 fr. — Fr. 1.25 le numéro

A LA BELLE JARDINIÈRE
MARCHÉ aux GRAINS, 3. GAND
AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants
Genre grand tailleur
Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE
GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

VOL

ASSURANCE CONTRE LE VOL
ASSURANCE D'OBJETS D'ART

BRUXELLES — 4, Rue de Suisse, 4 — BRUXELLES

VOL

L'ART JEUNE
131, RUE DE BRABANT
BRUXELLES
Fr. **0,60** le numéro

L'ERMITAGE
8, Rue Juliette Lamber, 8
PARIS
FR. 0.80 LE NUMÉRO

Lisez le **PETIT BLEU**

QUOTIDIEN BRUXELLOIS ILLUSTRÉ : 5 CENTIMES

Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand

LE REVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

SEPTEMBRE 1896

N° 33 (Nouv. série)

SOMMAIRE

A propos de Posthumes	<i>Denis Lalieux</i>
Automne	<i>Edmond Pilon</i>
Le Petit Vieux aux Parasites	<i>Hector Warnots</i>
Élévation pour Paul Verlaine	<i>Paul Souchon</i>
Fumées	<i>Emm. Delbousquet</i>
Le Pont sur le Fleuve.	<i>Léon Paschal</i>
O Mer	<i>Aimé L. Pfinder</i>
Heures rythmées.	<i>Raymond Waldack</i>
Hallucinations.	<i>Adelin Bertrand</i>
Le Club du Suicide (<i>trad</i>)	<i>Georges Khnopff</i>
Lettre du Nord	<i>Thoralv Förhild</i>
Chronique littéraire.	<i>Albert Arnay</i>
Quelques mots	<i>La Direction</i>
Les Revues.	<i>Math. Robert</i>
Tablettes	<i>G. L.</i>

Ornements de H. Van de Velde

Ce numéro : fr. **0.50**

6^e ANNÉE

TOME VIII

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Paul Arden, Albert Arnay, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert Guéquier, Auguste Henrcy, A. Ferdinand Herold, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalieux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marquès, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluyts, Arthur Souchor, Maurice Vandermeylen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires—la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64, rue Kessels, Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeylen, Avenue de l'Hippodrome, n° 30, Bruxelles.



A PROPOS DE POSTHUMES

Il s'agit tout d'abord des œuvres posthumes de Verlaine. Un premier volume a paru dans lequel, sans aucun doute, on n'a pas réuni ce qui fut trouvé de pire au fond des tiroirs de Pauvre Lélian. Pourtant comment reconnaître, à la lecture de ces *Invectives*, le pur poète qui nous donna *Sagesse* et tant et tant d'autres vers qui seront l'éternel honneur de la langue française? Ici, il n'est plus rien de la prestigieuse maîtrise d'autrefois. On achève ce recueil avec en soi un doute immense. On croyait au génie, aux belles lumières, à la noblesse du rêve, et il semble qu'une main de fer vous arrache au plus profond de l'être les bonnes illusions... Mieux vaudrait, penseront d'aucuns, n'insister pas. Il se peut; mais les circonstances appellent de spéciales réflexions et nous nous reprocherions de ne pas les formuler.

Cette question une fois de plus s'impose : faut-il publier après la mort d'un écrivain ce qu'il a jugé indigne de voir le jour lorsqu'il était encore en vie, ce qu'il n'a pas expressément désigné comme devant recevoir la consécration typographique? Il n'est qu'une réponse possible, et, comme précédemment, elle sera,

quant à nous, franchement négative. Prenez tous les ouvrages posthumes que des amis plus ou moins bien intentionnés ont cru devoir mettre en circulation et dites s'il en est un, un seul, qui ait projeté une clarté nouvelle, qui ait révélé à l'endroit d'une personnalité d'artiste des aspects inconnus, des recoins insoupçonnés. *La Revue Blanche*, nous a offert ces temps derniers des notes cursives, des croquis, des canevas, des lettres de Jules Laforgue. Il s'y trouve des passages d'une évidente originalité d'esprit, d'une incontestable beauté de forme. Mais la valeur du poète des *Complaintes*, de *l'Imitation*, du *Concile féerique* et du merveilleux prosateur des *Moralités légendaires* en est-elle augmentée? Les volumes dont l'auteur avait lui-même surveillé la parution suffisaient à nous renseigner et les pages récemment exhumées n'y ont rien ou guère ajouté. Cet exemple, pris entre bien d'autres ou choisi de préférence parce qu'il nous touche de plus près, suffirait à condamner la manie des publications posthumes — laquelle n'est, après tout, qu'une des formes les plus hypocrites de notre besoin d'indiscrétions, de notre goût immodéré du reportage.

Il faut cependant reconnaître qu'en ce qui concerne Jules Laforgue, cette publication se justifierait d'une certaine manière. Ce fut, on le sait, un des esprits les plus curieux de ce temps et tels de ses poèmes ont formulé l'état d'âme des jeunes gens de sa génération comme le firent, pour ceux du crépuscule romantique, *les Fleurs du Mal*, de Charles Baudelaire. Mais Laforgue mourut bien avant d'avoir atteint les premières marches de la maturité. I

mourut avant d'être connu, je ne dirai pas du grand public, toujours d'une si déconcertante indifférence, mais de l'élite et des intelligences moyennes qui ne sont pas toutes incapables de comprendre. Le sentiment est beau qui porte ses admirateurs à ne point permettre que son nom tombe dans l'oubli. Ils ont raison de chercher à attirer l'attention sur les voies de sa pensée, et la publication d'inédits peut être un excellent moyen d'y aider avec succès. Pour si peu que l'on ait souci de la discrétion voulue, la publicité donnée à de menus fragments est de nature à susciter un courant d'opinion favorable aux œuvres achevées. Mais, du moment qu'il s'agit d'un écrivain auquel la faveur échet de nettement se révéler et de recueillir des suffrages autres que ceux d'un cercle restreint d'amis, d'esthètes et de confrères, toute publication faite après décès est, à nos yeux, une mauvaise action.

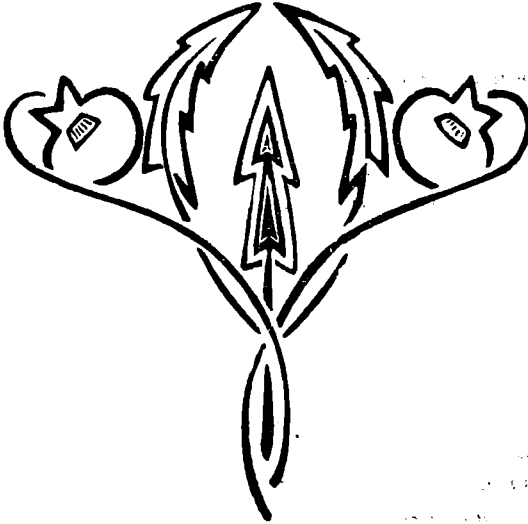
Or, Paul Verlaine n'était-il pas entré dans la gloire? N'avait-il pas gravé son nom aux tables d'airain de l'immortalité? Dès lors, à moins qu'une œuvre plus belle que toutes les autres ne fût trouvée dans ses papiers, il ne pouvait exister de raison suffisante pour agir post mortem en son lieu et place. Il fallait laisser dans l'ombre ce que lui-même y avait laissé; il fallait se dispenser de faire connaître au public avec tant d'empressement des pages en quelque sorte à peine ébauchées que l'on savait devoir faire scandale et venir on ne peut plus mal à propos. Sans doute, lorsque le poète était encore parmi nous, des livres se répandirent sous son nom qu'il eut été fort difficile de longuement

vanter. Mais personne n'ignore comment et pourquoi cette vente se produisit. Personne n'ignore de quel dénûment furent les dernières années de Pauvre Lélian et que ses prétendus amis, ceux des débuts, largement favorisés de la Fortune, ne se soucièrent point ou pas assez d'adoucir son existence, de lui assurer le peu d'aisance auquel il n'a cessé d'aspirer. Pourtant il fallait vivre et l'espoir seul de quelques ressources aurait eu raison des plus nobles scrupules chez des êtres moins confiants et moins simples que Verlaine l'était. Les vers postérieurs à *Bonheur* n'auraient pas vu le jour si ceux qui le pouvaient avaient daigné obstinément vouloir.

Ces vers, il les faut excuser pour toute la détresse morale qu'ils révèlent et qui en décida peut-être. Mais celui-là est sans excuse qui, Verlaine disparu et sans que puisse encore valoir la raison d'un secours à assurer au poète, n'a pas hésité à fournir aux Philistins l'occasion et le moyen d'attaquer sa chère mémoire. Quoi donc le lui ferait pardonner? En supposant qu'il eût assumé, en échange de ces manuscrits, le payement de quelques légères dettes dont il n'entendait point ou dont il ne pouvait se réserver l'honneur, que ne parlait-il pas? Il se fut bien trouvé, parmi la jeunesse de cette heure, parmi de moins argenteux que lui, assez de dévouement et de générosité pour racheter les équivoques papiers au prix ou au-dessus du prix qu'ils lui avaient coûté. Ce faisant, il aurait eu, même en cas d'éhontée spéculation, des droits à notre reconnaissance et nous sommes de

ceux qui savent se souvenir. En publiant de propos délibéré ces regrettables *Invectives*, il n'a certainement pas augmenté le renom de sa firme. Pour ce qui nous concerne, nous ne saurions plus la souhaiter à la couverture de nos livres — d'ailleurs problématiques. Et peut-être les Jeunes frapperont-ils dorénavant à d'autres portes, afin de rester dignes d'eux-mêmes et dignes de ceux qu'ils entendent honorer.

DENIS LALIEUX.



AUTOMNE

*L'Héroïque revient avec la Pastorale ;
Elles marchent au long des sentiers de la mer ;
L'une souffle dans des flûtes florales ;
L'autre souffle dans des flûtes guerrières ;
La première appelle aux échos du val
Le troupeau qui broute et la chèvre,
La seconde éveille
Aux bouches d'airain le bruit des tubals !*

*La Pastorale revient avec l'Héroïque !
Des pipeaux parés aux lèvres des pâtres !
Des glaives dorés aux poings des soldats,
La Pastorale passe et s'en va
Et l'Héroïque la suit vers l'âtre
De la paix profonde et du foyer las !*

*L'Elyséenne revient avec l'Infernale ;
Des asphodèles et des roses sous leurs pas
Confondent les forêts aux flores natales
Avec les bois d'ébène où le pas
Est marqué des Furies et marqué des Daimones
Qui y méditent en cueillant des anémones !*

*L'Infernale revient avec l'Elyséenne.
La première s'épuise à porter l'or des torches.
Et la seconde avec les mains pleines
De pampres de lierre et de grappes fortes
La suit en proclamant au creux de ses roseaux
La floraison de ses bois et de ses coteaux!*

*O Héroïque! o Infernale!
De ténèbres, d'angoisse et de supplices!
O Elyséenne et Pastorale
De grappes, de fruits et de délices
Unissez vos mains blanches sur le même thyrses
Pour accomplir ensemble la mort de l'automne
Et assister ensemble à la mort de l'Année!
L'œuvre de la moisson et de la vendange est
Née avec la prairie et avec la forêt;
Il faut couper les blés et dénouer les feuilles
Pour le grandiose incendie des jours d'orgueil
Et pour que s'en souviennent
Le soir autour du feu éteint des granges pleines,
Les pasteurs éivrés de la moisson du val
Lourde du blé des champs et du trésor des plaines
Et les guerriers d'avoir bu l'or Floréal!*

EDMOND PILON.



LE PETIT VIEUX AUX PARASITES.

... Il y a bien longtemps, me dit mon ami, en allumant une de ces cigarettes-thé dont il raffolait jusqu'au vice, il y a longtemps que cette étrange et ridicule aventure m'est arrivée; pourtant je m'en rappelle comme si c'était d'hier. Non seulement les grandes lignes, -- l'expression peut-elle convenir? -- me sont restées à la mémoire, mais des phrases entières me reviennent par moments, comme si elles étaient stéréotypées dans la cire molle de mon cerveau.

A cette époque, je menais une existence idéale. Mes braves types de parents ne s'étaient point encore souciés de me choisir une carrière. Je me levais à ma guise, me couchais de même -- chez moi ou ailleurs -- j'allais; je venais, je fumais, je lisais, sans me douter qu'il me faudrait plus tard avoir plaque sur porte et firme ronflante. Le plus souvent, après mon premier déjeuner -- deux brioches, un dé de cacao -- je me payais, selon que l'avouait ma fatuité de dix-neuf ans, une quotidienne moisson de sourires. Complet clair, à la boutonnière la rose moussue que mon caprice choyait, bien cravatté, luisant des pieds au chef, vraiment, je devais n'être pas mal;

et les regards des Phrynés en herbe ou des Venus sur le retour qu'en flânant je rencontrais me l'avéraient à suffisance. J'avais un itinéraire de prédilection qui me faisait aboutir à l'un des squares du haut de la ville dont me plut toujours l'aristocratique élégance de jardin anglais bien tenu. J'y stoppais volontiers, m'intéressant aux promesses des rosiers, aussi sérieusement que si je me fusse promené dans un mien domaine. Je suivais des yeux, avec des tendresses de collégien à la mairade, les monumentales nounous aérant l'espoir des familles à particule; ou bien, je souriais aux gambades des marmousets de race tel l'eut fait — tu dois savoir ce rien de mélancolie et de dépit — une mariée d'un an encore brehaigne. Parfois, une mondaine égarait, le long des allées de sable blond, le frou-frou provoquant de sa jupe de soie et passait, sans souci du sanglot dont j'étais encore ivre, pour parler à la manière de Mallarmé, dans un aérien sillage d'ihlang-ihlang ou de vera-violetta... Cela me valait cinq minutes — montre en main — de rêvasserie un peu osée, évoquant des alcôves tendues de brocarts, où sourirait à mes seuls désirs une divinité toujours prête. Puis, je me disais : « Va falloir jouer dinette » et je reprenais paisiblement le chemin de la table à maman et des canaris familiers dont me plaisaient, à cette heure médiane, les roulades à tue-tête.

C'est dans ce square que je rencontrai le petit vieux dont je veux t'entretenir. Je n'ai jamais pu donner un âge exact à sa physionomie, astucieuse à la fois et bonasse. Il devait avoir entre cinquante et soixante-dix ans; c'est tout ce que je puis dire.

Complètement rasé, — on l'eut pris pour un notaire de bon aloi ou pour un fabricant accoutumé à genufléchir — redingote noire, linge soigné, tuyau de poêle sortant de chez un bon faiseur, il était à signaler aux foules inattentives comme un type accompli d'austère correction. Et singulièrement vert encore ! A chaque pas, posé fermement, sans hâte ni lenteur, il avait l'air de lancer un « Qu'en dites-vous ? » qui eut suffi à le faire remarquer. Tu penses bien que je n'y faillis point. Cependant nous nous bornâmes pendant longtemps à passer l'un près de l'autre en nous regardant comme des gens tout disposés à sympathiser mais qui ne désirent pas tenter l'aventure. Il fallut qu'un jour — ai-je dit que le bonhomme fumait ? — le petit vieux se trouvât privé d'allumettes et en appelât au mauvais cigare que je têtai rageusement, il fallut cela pour nous décider à « rompre la glace ». Tout de suite nous causâmes comme des êtres que de longues relations unirait. En pareil cas, les premiers mots seuls importent et les siens furent si bien pour écarter toute contrainte que je n'eus plus qu'à me laisser aller. Il se peut d'ailleurs qu'il ne me gratifia pas d'une simple improvisation. Je l'avais jugé plutôt ménager de paroles, et il était d'une volubilité quasi méridionale. Pendant les dix minutes que nous nous promenâmes autour des parterres fleuris de géraniums, il bavarda de tout ou de rien, avec des aperçus fort justes, je ne sais quelle curiosité de la vie, assurément peu commune à son âge, et une bizarre façon de baisser la voix sur certains mots hétéroclites auxquels il semblait vouloir ajouter encore un sous-sens particulièrement ambigu Tan-

dis que je l'écoutais, je cherchais à lui trouver un sosie parmi les personnages des œuvres les plus étranges qu'il m'avait été donné de lire. Je songeai à Hoffmann; mais l'inconnu n'était pas aussi « voulu » que les héros fantastiques du conteur allemand. Certes, me dis-je, après l'avoir quitté, il est en lui quelque chose d'inquiétant. Mais quoi? Je ne l'aurais pu préciser. « Je ne m'y fierais guère » : ainsi se résumait, en fort mauvais français, mon impression. Tantôt je lui trouvais un air de fou raisonnable à la merci d'une idée fixe, obsédante, inéluctable que ma curiosité se promettait de découvrir; et l'instant d'après, en me rappelant tels gestes ou certains regards jetés à la dérobée, le regard du marlou méditant une exécution sommaire, je me sentais de moins en moins rassuré et me persuadais que mieux vaudrait en rester là.

Plusieurs jours se passèrent sans que je repris mon habituelle promenade. Tous les matins je m'insurgeais contre moi-même. Je sentais que je tournais singulièrement au ridicule, car, en supposant qu'il y eût *quelque chose*, dont la découverte, je le répète, m'intéressait déjà grandement, en quoi cela pouvait-il m'inspirer des craintes? Je me promettais de n'avoir plus à me tancer à ce sujet. Je sortais, bien décidé à aller voir si les *Maréchal Niel* de mon parterre préféré avaient daigné montrer la pointe de leur museau pâle et si la grosse nounou aux yeux de bonne vache laitière s'était parée d'un ruban nouveau... et chaque matin, une fois en route, j'évitais instinctivement de prendre la direction que j'avais accoutumé de suivre. Le bizarre vieillard m'attirait et m'éloignait en même

temps. Peut-être bien y mettais-je quelque mollesse ainsi qu'il arrive souvent en pareille circonstance. Qui sait d'ailleurs si je me serais jamais reconquis, n'était qu'un dimanche une seconde rasade d'absinthe, prise en compagnie d'amis, m'assura plus de hardiesse. Quand j'arrivai au square, mon épouvantail, en noir et blanc, redingote et linge frais, faisait les cent pas. Je me souviens que je l'abordai comme un galoppin pris en faute et qui appréhende la semonce d'un pion ronchonnant. Lui, au contraire, se montra d'une amabilité excessive. Avec des mots amignottants il m'égrenait ses doléances, me reprochait de lui avoir manqué, me disait qu'il n'avait pu se défendre de vives inquiétudes en ne me revoyant pas. « Vous n'avez pas été malade du moins? » Il fusait cela d'une voix émue et son regard devenait presque tendre... Mon cher, fit mon ami, en allumant une nouvelle cigarette dont il se mit à suivre avec persistance la capricieuse fumée — et ses mots plus lentement s'énonçaient — mon cher, alors déjà, je savais beaucoup de choses, je ne méritais plus l'étiquette de naïf ou d'ingénu, et, quand j'entendis le bonhomme roucouler ses refrains « à la caresse qui cherche » les pires suppositions me vinrent à l'esprit. A d'autres moments, elles m'auraient fait bondir. Cette fois-là, je ne fus pas loin — l'absinthe! l'absinthe! — de trouver l'aventure moult plaisante. Je me sentais tout disposé à ne pas m'y soustraire, à y consentir même, jusqu'au point où, en sachant assez et avant le grand saut auquel l'ivresse la plus complète ne m'eut pas décidé, je tirerais, en fumiste de bon ton, ma révérence. Aussi, lorsque le petit vieux

me dit, en me prenant le bras : « Mon jeune ami, j'ignore si vous avez un *chez vous*; quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous inviter à déjeuner. Ma cuisinière s'y entend; nous blaguérons, nous mangerons, nous fumerons, cela nous fera oublier les longs jours passés sans nous voir et nous permettra de nous connaître mieux encore... » — lorsqu'il me fit cette proposition, que j'eusse récusee la veille ou le lendemain, je n'essayai pas la moindre objection. Tôpe! ce fut aussitôt convenu.

Au fait, je n'ai pas eu à le regretter. Chemin faisant, nous nous payâmes de réciproques présentations. Karl Dintel, flâneur émérite, rue du Berceau... C'était bref, cela ne sonnait pas mal. Lui s'appelait Ladislas, etc, etc, Wanski, avec, autour, de la garniture à foison : famille polonaise, fortune, confiscation, l'ordre règne à Varsovie, exil, que sais-je! Il me fit un cours complet d'histoire familiale et d'histoire de « sa misérable patrie perdue » auquel je ne prêtai, poli, qu'un quart d'attention. En réalité, je m'obstinais à cette question : « Où donc me mène-t-il ? » Un instant — mais si court! — je fus sur le point de me récuser; puis, mon imagination, toute disposée à de menus jeux, se plut à essayer de prévoir ce que serait l'intérieur où j'allais pénétrer. « Etant donnés, me disais-je, les dehors du dit...ski, ce sera du plus austère empire : secrétaire à ornements de bronze, pendule à sujet mythologique, fauteuils à la grecque garnis de séculaire utrecht. » Mais il était écrit que le gaillard me prodiguerait les raisons d'étonnement.

Après un quart d'heure de marche à pas comptés, nous stoppâmes, dans une rue d'extrême faubourg où l'herbe poussait entre les pavés des audaces vertes de vie toujours jeune, devant une minuscule maison tenant

à la fois du châlet, de la villa de plage et de l'humble *home* que se paie par annuités usuraires le plus modeste des ronds-de-cuir. Pendant que Ladislas nous ouvrait l'huis, un coup d'œil hasardé vers les fenêtres du rez-de-chaussée me fit découvrir, derrière des rideaux de tulle, deux grands pots en faïence blanche où s'épanouissaient des *Fama-Furi*, ces lys exotiques si différents des nôtres par le calyce et le parfum. Dans le vestibule, tout était blanc aussi. D'une volière invisible — je sus plus tard qu'une pièce de l'étage en tenait lieu — arrivaient les chansons, se confondant, se cherchant, se fuyant, d'un peuple d'oiseaux. Au salon, des meubles légers, d'une forme composite, comme d'un Louis XVI mâtiné de hindou, en laque blanche encore. Non moins claire la salle à manger, tout autour de laquelle, dans des vasques en pur carrare, des floraisons immaculées — lys, phlox, lilas, roses blanches, œillets, tubéreuses, camélias — brillaient de la gloire épanouie d'un idéal printemps. C'était la maison de l'innocence, de l'idylle, du bonheur. Les plus sceptiques y auraient retrouvé les simples émotions d'autrefois. La maison du bonheur, vraiment, où l'on *devait* souhaiter vivre de longs jours sans nuage. Ça la demeure de ce barbon en toilette de croquemort ! Je me refusais à le croire ; je flairais, je cherchais la femme. Tout-à-l'heure, songeais-je, après que mon amphitryon m'eut invité à m'asseoir, tout-à-l'heure, cette porte s'ouvrira et elle paraîtra, en toilette de blanche mousseline, frêle, jolie, blonde, pâle — la petite princesse de ce royaume candide où son rire éveille le rire des oiseaux. Ah ! le libidineux. A son âge ! Une glace me renvoya mes traits. Non sans assurance, je fis bouffer ma cravate, je relevai ma moustachette, me promettant in petto de reconnaître tant d'amabilité en

lui disputant la belle. Hé bien ! je n'eus pas l'occasion d'exercer mon ingratitude. Le tourtereau était un tourtereau solitaire, à moins que... mais non, Josepha, la cuisinière. un monstre à tête d'éléphant de l'âge de la pierre ne pouvait évidemment compter.

Le déjeuner fut exquis Une succession de petits plats artistement ordonnés et d'une saveur particulière due à la combinaison de multiples aromates. « Il ne s'attendait pourtant pas, me dis-je, à prendre ce repas en compagnie ; c'est donc là son « ordinaire » et — donc, sous des dehors trop simples, il est singulièrement raffiné ». Avec maintes circonlocutions, je me hasardai à lui faire la remarque. « Il n'est pas d'autre moyen pour moi, me répondit-il, de poursuivre mes chères études. » L'entrée de Josepha l'empêcha d'en dire plus long. Il semblait se cacher de la domestique... Nous étions au rôti. Il s'en coupa une mince tranche, et, débouchant un flacon de bohême ciselé qui se trouvait à sa portée, lentement, méthodiquement, il en laissa tomber quelques gouttes sur la portion qu'il s'était servie. Du coin de l'œil, je l'observais. « Voulez-vous essayer ? » me demanda-t-il. Une forte odeur de musc m'arriva. « Un mien caprice, fit-il ; c'est très bon ». Baudelaire n'eut pas trouvé mieux. Le souvenir me vint des mystifications de ce genre dont le grand Poète se plaisait à gratifier les gobeurs qu'un malin hasard lui adressait. Je crus que le petit vieux voulait railler de même, à mes dépens. Cependant, si telle avait pu être son intention, il n'y mit aucune insistance ; et il se reprit à parler de choses gaies avec cette volubilité qui ne nuisait pas chez lui à la nécessaire distinction.

Le repas s'acheva, à coups d'anecdotes et sans que

rien se produisit de ce que j'avais pu supposer. Au total, M. Wronski était un parfait galant homme. En m'invitant, il n'avait eu d'autre raison que de peupler un peu sa solitude ou d'accéder à une de ces soudaines sympathies qu'il n'y a pas à expliquer. J'en étais presque dépité. Hé! quoi : je m'attendais à des choses drôles et il n'y avait que cela! . Sans doute, le décor valait d'être connu et les plats bizarres que Josépha nous avait servis, je devais ne les oublier de si tôt. Le roastbeef au musc tonkin était à retenir comme... document! Mais, après? Tous les avantages *lui* restaient. Je ne pourrais donc pas, en fumiste de bon ton, « tirer ma révérence au moment où... » Je sais, ces idées ne sont peut-être pas à étaler. D'abord ce que c'était femme — mais à la manière des prudes qui toujours souhaitent qu'on les veuille brusquer et qu'ainsi elles aient l'occasion de pousser ces petits cris de pie-grièche que je ne puis entendre sans en rire aux éclats. On est ce qu'on peut, ajouta Karl, après une courte pause. J'étais jeune mais pervers aussi et avide de sensations nouvelles. J'espérais que cet après-midi m'en révélerait de curieuses. Or ce ne l'était guère — curieux — de jouer au pique assiette à la table d'un candidat podagre aimant la vie en blanc. La pendule du salon tinta deux coups. « A cette heure, me dis-je, je serais bien mieux auprès de Lia et de Mimi », deux petites tabaconistes — ah! la jolie blonde, ah! la jolie noire — tenant boutique mi-close dans une rue peu passante et où j'allais assez régulièrement siroter quelque chose, prélude parfois à des jeux moins innocents. Décidément le vieux ne m'aurait plus... Comme je grignotais ces réflexions, Wronski m'avança les cigares

et me pria de passer dans la serre où la cuisinière venait de servir le moka. C'est là que devait se jouer l'acte de résistance.

— Karl se versa un verre de *fine*. Un nouveau silence. On eut cru qu'il voyait revivre dans le recoin le plus obscur de la pièce, qu'une odorante fumée bleutait, les heures lointaines qu'il lui avait plu d'évoquer. Son front se plissa; un sourire d'ironie et de pitié pointa aux commissures de ses lèvres. Puis, en lançant au plafond une nouvelle bouffée, après m'avoir regardé comme s'il se fut demandé s'il devait poursuivre, il reprit : —

L'acte de résistance, oui. Cette serre était toute petite et il ne s'y trouvait que peu de fleurs. Au fond, le long du vitrage, quelques lys, des plants de jasmin. Au centre, dans un tonnelet en porcelaine, un lilas blanc. Contre les murs de côté, sur la tablette de deux armoires à panneaux pleins, se groupaient des jacinthes, immaculées aussi. Le même air virginal toujours. Mais quelles horreurs dissimulaient ces hostiales pâleurs, pour employer l'épithète préférée de mes poèmes d'alors! On devinait qu'il y avait dans cette pièce autre chose que ce qui attirait la vue. J'allais bientôt le savoir.

Soigneusement, le petit vieux ferma la porte et tira les rideaux qui, vers l'intérieur et vers le minuscule jardin avec son bassin à canards de Nurenberg, garantissaient des indiscretions. Je l'observais sans trop m'émouvoir; cependant mon regard dut trahir quelque surprise car Wronski s'appliqua aussitôt à me rassurer. Ce fut prétexte à un discours kilométrique que je ne compris guère et que je retins moins encore. Je

sais qu'il y fut question des époques primitives, du déluge, de Hérode procureur de Judée, de la véhémence des prophètes de la Bible, enfin, du conte des *Deux Frères* qu'écrivit le scribe égyptien Enna au XV^e siècle avant notre ère... Le tout pour aboutir à une annonce grandiloquente : ce que les civilisations éteintes n'avaient pu réaliser, il était sur le point de l'atteindre, lui, le modeste savant amateur, et cette découverte serait une des plus surprenantes que l'Histoire aurait à enregistrer. Puis, sans transition : — « Vous allez voir mes collections, fit-il avec vivacité; elles sont uniques au monde, et personne, à part vous et deux de mes cousins, morts depuis longtemps, n'en a pu approcher. » Il prit dans son gousset une petite clef en argent au moyen de laquelle il ouvrit les meubles latéraux. Je découvris une succession de tiroirs que M. Wronski fit jouer tour-à-tour en m'invitant à m'y pencher.

Chacun de ces tiroirs comprenait six logettes en ciment que recouvraient des lentilles dont me fut vanté le pouvoir grossissant. Dans ces logettes, des bestioles qui, à l'œil nu, devaient n'être guère plus grosses qu'une tête d'épingle. C'étaient, je te le donne en mille, soigneusement isolés selon le genre et l'espèce, tous les parasites qui honorent notre pauvre humanité de leurs titillantes attentions. L'un après l'autre, M. Wronski me les présenta. Il avait pour d'aucuns des mots touchants, des attentions de père nourricier, une admiration émue que l'on devinait être plus vive qu'il ne le pouvait dire. « Voici, faisait sa voix, la puce — *pulex irritans*, comme l'appela Linné, devant la grande ombre duquel, pieusement, je m'incline.

La puce... que de mal n'en dit-on ! Pourtant, n'est-ce pas un animal délicat n'acceptant de nous que ce que nous avons de meilleur ? Regardez-le bien. Voyez ces articulations, ces yeux, ce corselet aux plaques brillantes comme une cuirasse de paladin moyenâgeux. Et quelles mœurs ! Combien peu de bourgeois sont capables du dévouement, de l'amour maternel dont la dame Puce est coutumière. » Ce diable d'homme parlait mieux qu'un livre. Je l'entends encore me faire l'éloge du pou — *pediculus capitis* ou *pediculus pubis* — le terrible aptère qui n'épargne personne. A ce moment, il devint tout-à-fait épique. Une joie sauvage illuminait ses yeux tandis qu'il me citait les grands, les philosophes, les cardinaux, les rois, les empereurs même qui avaient succombé sous les attaques répétées du microscopique adversaire. « Hérode, clamait-il, le poing tendu, fit massacrer de pauvres innocents pour conserver intacte sa néfaste puissance. De plus petits eurent raison de sa superbe. Le Tétrarque fut tué par les authentiques ancêtres du couple que vous voyez au fond de cette logette. Les desseins de la Providence sont impénétrables ! »

Ainsi, continua mon ami, cet entretien mêlait à des données d'une rigoureuse exactitude scientifique des propos d'une incohérence vertigineuse. A mesure que Wronski parlait — et il fut long, bien long, trop long, — il me semblait que mon corps devenait une sorte de champ clos où ses redoutables pensionnaires prenaient à l'aise leurs ébats. Je me... caressais avec une persistance digne d'un meilleur sort — mais sans guère oser y mettre d'affectation de crainte d'exaspérer mon hôte. Une logette, me disais-je,

est vite ouverte... J'avoue qu'il ne m'était pas même venu à l'esprit de me demander si ces êtres vivaient. Ou plutôt je ne doutais pas qu'ils fussent en parfaite santé. L'énigmatique polonais devait les charmer comme le jongleur hindou que j'avais vu la veille charmer des serpents cobras. A tout ce qu'il voulut me dire, je ne fis que de rares et fort déférentes objections. J'aurais donné gros pour être au dehors; je n'osai en exprimer le désir et me bornai à consulter ma montre avec une timide ostentation. Wronski finit par le remarquer; lorsqu'il me demanda si le temps me pressait, je répondis évasivement, lui donnant ainsi l'occasion de reprendre de plus belle.

Ce fut un autre thème. « Vous venez de voir, me dit-il, ces intéressants spécimens. Vous êtes sans doute convaincu que de tels êtres ne peuvent servir de rien. Bien des gens pensent de même et tous sont dans l'erreur, dans la nuit obscure de l'ignorance la plus absolue. Ah! nos savantasses, quels myopes, quels ignares! Ils n'ont jamais réfléchi à la force colossale que *cela* représente et qui est là, toute prête. C'est précisément contre quoi je voudrais réagir et je prépare un mémoire qui fera, je pense, la lumière. » Et le voilà qui me parle de ce livre futur. Il n'est rien à quoi il ne voulût faire servir, pour le plus grand profit de l'espèce humaine, les animalcules qui en sont présentement le fléau. Les chûtes du Niagara ont été utilisées à la production d'énergie électrique; il prétendait qu'une agglomération de parasites, bien utilisée, serait d'un pouvoir beaucoup plus considérable! Quel rêve d'éclairer nos demeures et nos rues en se servant des bestioles que tous,

avec raison, abhorrent. Le petit vieux ne doutait point de la possibilité d'obtenir un aussi mirifique résultat. Il croyait fermement que, dans l'avenir, les maris trompés se vengeraient en livrant leur rival à des parasites choisis qui s'appliqueraient à remplir dignement leur rôle. Il y aurait des débits spéciaux où chacun pourrait se pourvoir à sa guise des quantités qu'il voudrait obtenir. Une enveloppe bien close, bien chargée, que le destinataire ouvrirait sans guère y prêter d'attention — et voilà le tour joué. Malgré toutes les précautions, malgré les mécomptes possibles, il en resterait toujours quelque chose. Et l'on pourrait recommencer impunément. Que craindre ? La loi ne saurait intervenir en pareil cas. Mais ne serait-ce aussi un moyen de supprimer les sanglantes horreurs des guerres modernes ? On se battrait non plus à coups de cartouches Lebel mais à coups de *pulex* ou de *pediculus* que s'adresseraient, avec une furia bien patriotique, les peuples ennemis. En ne négligeant rien, on obtiendrait ainsi le même nombre raisonnable — j'ai retenu le mot -- de victimes qu'à l'aide des fusils et de la poudre ; mais ce serait plus délicat et les personnes sensibles excuseraient sans peine ces fantasques prouesses de la terrible Bellone.

Le petit vieux allait, allait, enthousiaste et si convaincu d'avoir découvert un monde de merveilles que je ne pus m'empêcher de sourire — et même de rire assez haut. Je le regrettai aussitôt et les craintes me revinrent que j'avais pu avoir au début de l'entretien. Mais, loin de s'offusquer de mon irrévérence, il en parut navré. « Hé ! quoi, fit-il ;

vous aussi, mon enfant, vous ne me croyez pas. Vous vous dites sans doute que je suis fou, que je ne suis qu'un sénile radoteur. Mon heure viendra et alors vous vous reprocherez votre précoce scepticisme. » J'essayai de protester ; il m'en dissuada, avec des mots ponctués de sanglots, tandis qu'il refermait les mystérieux tiroirs. Lui-même facilita mon départ, non sans m'avoir fait promettre de ne pas ébruiter ce qu'il voulait garder secret. Et, quand je le quittai, en lui serrant la main, je vis sur sa physionomie le reflet d'une si profonde tristesse que je me reprochai davantage mon attitude presque narquoise des dernières minutes... Il était fou, assurément, mais de si aimable façon !

Karl se tut. La toile était baissée et j'attendais encore. Cette histoire ne finissait pas et ma curiosité s'inquiétait.

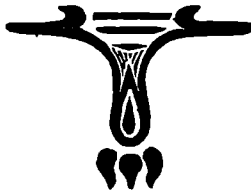
— Tu l'as revu, je suppose, ton bizarre petit vieux ?

— Revu, répéta Karl, du ton de quelqu'un qui s'arrache à de lointaines pensées Revu ?.. non pas. Quelques jours plus tard je partais pour l'Angleterre où, comme tu sais, je séjournai pendant plusieurs années. Mais tu veux, n'est-ce pas, savoir la fin... Tu connais, au moins de vue, mon ami Paul Bernier. Un soir, à Londres, où il était en vacances, nous causions de menues choses et Paul me fit le récit d'un inventaire point banal auquel il s'était employé quelques jours auparavant. Parmi les meubles inventoriés deux armoires en laque, à panneaux pleins dissimulant des tiroirs à compartiments. « Je sais, interrompis-je, et ces logettes contenaient une collection très particulière car c'est d'un zoologiste nommé

Wronski que tu veux parler » — Oui c'est de lui, fit Paul, surpris. Mais la zoologie n'a rien à voir dans tout cela. Lorsqu'un des neveux du défunt, neveu qu'honorait le diplôme de docteur ès-sciences, voulut examiner de près ce que les petites cases renfermaient, il eut tôt fait de nous prouver qu'il ne s'y trouvait que des reproductions en métal ciselé, — d'une délicatesse et d'un fini prodigieux, — des parasites chers à son oncle. Rien qui ne fût faux et faux encore. Les lentilles qui donnaient prétendument un grossissement considérable étaient de simples vitres ! M. Wronski avait découpé ou fait découper ces fac-similés d'après les gravures de quelque ouvrage spécial ; et il s'était probablement persuadé, l'idée fixe prenant sur lui toujours plus d'empire, qu'au lieu de trompe-l'œil il possédait des originaux en parfait état...

Karl ajouta : « Pauvre Wronski, j'ai souvent pensé à lui ! » Mais, alors que mon ami se rééditait peut-être des réflexions mainte fois faites au sujet de cette étrange et ridicule aventure, j'éclatai d'un large rire sonore dont l'écho fut long à mourir dans la petite chambre qu'une odorante fumée bleuait.

HECTOR WARNOTS.



ÉLÉVATION POUR PAUL VERLAINE

*Comme un faune amateur de nymphes et de roses
Tu parcourus la vie en riant du destin ;
Et, saisi par l'enfance éternelle des choses,
Tu chantas jusqu'au soir et depuis ton matin.*

*Ils écoutent toujours ta voix qui fut si douce
Ces amants que l'amour attire vers les fleurs
Et les adorateurs d'un ciel qui les repousse
Et tous ceux que la joie a conduits aux douleurs.*

*Héroïque et marchant à la suite de l'heure
Qui traîne à l'occident la race qui se meurt
Pour que la terre-mère elle-même te pleure
Voici des lys emplis de rosée et d'odeur.*

*Si tu n'es plus debout, ô maître, avec nous-mêmes,
Ton souffle cependant brûle à notre côté,
Ton sang gonfle déjà des fleurs pour nos diadèmes
Et dans tes chants se lève une autre humanité.*

*Quand nous mêlons ton nom à l'argent de nos lyres
Un vent s'éveille où la victoire auguste dort
Et c'est pourquoi l'on voit l'éclair de nos sourires
Briller sur l'appareil du deuil et de la mort.*

PAUL SOUCHON.

FUMÉES

I.

*L'encens des tabacs blonds où flotte un rêve bleu
se déroule dans l'or du crépuscule triste
qui coule des vitraux aux lueurs d'améthystes
où saigne un pan du soir en pourpre éclat de feu.*

*C'est la mort du soleil derrière les collines
embrasant les forêts peintes sur le vitrail
que des cavales d'ombre en cabrant leur poitrail
traversent d'un galop fougueux qui hallucine.*

*Et ce coin d'incendie en un songe vermeil
d'église, aux grands rideaux faits de tapisseries
qui baignent la chambre de nuit endolorie
est comme une agonie enclose du soleil.*

II.

*L'encens des tabacs blonds y flotte en rêve bleu
et s'enroulant aux flèches d'or et de silence
monte et se dévide au plafond et se balance,
trainant des mots en des sillages onduteux :*

*Des mots que nous ne disons pas de peur d'y croire,
car, depuis si longtemps que nous rêvons ici,
nous ne savons si le décor ondule ainsi
jusqu'à n'être qu'en nous, vivant dans nos mémoires.*

*Et l'encens bleu qui flotte au bout des doigts de feu
n'est peut-être qu'un vain symbole d'heures mortes
allumant, une à une, un éclat sur la porte
et s'éteignant dans l'ombre en scintil lumineux.*

III.

*Je t'évoque sur la cathédre de bois sombre,
vêtue de tes cheveux et des rêves d'encens
que ta main secoua des tabacs bleuissants
en un geste de flamme errante qu'éteint l'ombre.*

*Et ce sont là nos heures vides à jamais
qui brûlent sous nos doigts en leur pensée éteinte
d'où tremble un rêve de silence qui se teinte
des décors familiers et des soirs que j'aimais !*

*Et je les vois glisser ces heures inutiles
dans le passé mortel fait d'immobilité :
un peu de cendre grise au bout des doigts mobiles...
et tout cela qui fut, pour une éternité...*

EMMANUËL DELBOUSQUET.

LE PONT SUR LE FLEUVE

A Victor Remouchamps.

... car la vie est un songe un peu moins inconstant.
Blaise Pascal.

Le déclin de l'automne s'enveloppait de brumes aussi douces que de la laine d'agneau et les jours, dès leur matin, étaient un long crépuscule. Aux midis, le soleil avait la pâleur d'un disque d'or. Devant lui glissaient les nuées puis il descendait peu à peu pour s'éteindre sans un éclat; sa clarté s'effaçait au ciel comme un sourire s'efface sur les lèvres d'un vieillard. Ces heures me révélèrent des délires autrefois méconnues et je suis las des soirs d'été pour les avoir trop aimés.

Soirs d'été ! Grèves et mers radieuses où mon âme s'aventurait sans peur. Mes yeux ivres vous regardaient et un émerveillement descendait en moi comme le frisson d'un baiser inconnu. Par un enchantement d'orgueil, je sentais à mon front un cimier alourdi par les fleurons d'une couronne. Ces soirs avaient des sortilèges divers; tantôt j'étais un chevalier dont le manteau a trainé dans le sang des fauves, chevauchant sous des arches triomphales, et tantôt à la proue d'une galère, j'errais sur une mer apaisée, et tantôt sous un dais, au son des cloches et des fanfares, je gravissais le parvis d'une cathédrale ensoleillée.

Soirs d'été ! Maitresse, vous saviez qu'à l'heure des crépuscules votre chair, comme les fleurs des jardins, avait des senteurs plus douces et des voluptés plus

puissantes. Vous souriez alors dans votre chevelure dénouée dont vous pouviez, agenouillée, vous voiler toute entière. Mes lèvres aimaient à chercher les vôtres parmi ces ondes sombres, ô ! somptueuse chevelure, plus lourde que la rançon d'un roi. Par un de ces mêmes soirs d'été, j'ai vu pour moi vous étiez à vous seule et le ciel et le rêve et la vie ; les livres les plus divins, dans la désuétude de toutes choses qui vous étaient étrangères, n'émouvaient plus même ma pensée. A vous quitter je ressentais une blessure et j'eus vécu en regardant vos yeux. Alors j'ai fui, pris d'épouvante, vers des lointains inconnus.

C'est pourquoi je suis en une petite ville de Germanie où passe un fleuve dont je ne sais point le nom.

Aujourd'hui par ce déclin d'automne, il me paraît que, dans l'éloignement, des tumultes, des clameurs de clairons insurgés se sont tus et, impérieusement, comme si ces brumes étaient les ténèbres blanches de la mort, s'affirment la vanité de toute tentative et le vide de toute tendresse. La rue si silencieuse est un jardin de cloître et mes pas foulent des souvenirs anciens comme des guirlandes fanées que l'on a posées sur des tombes. Je suis, en ce moment, un chemin bordé d'arbres dont je n'aperçois que les troncs ; parfois surgit et passe une voiture dont les lumières brillent, rougies par le brouillard, puis s'éteignent. Les chevaux ont des naseaux fumants. Je marche le long d'un fleuve. Au bas de la rive où je me penche, l'eau huileuse et lourde dort en un calme austère.

J'ignore quelles images confuses traversaient mon esprit et quelles pensées le venaient obscurément troubler. Dans le contraste du passé avec l'heure

présente, la vie s'offrait à moi avec un sens nouveau mais encore indécis. Sans doute ces obscures pressentiments seraient demeurés ensevelis en moi, dans des limbes, si un doigt de magie n'avait fait surgir un décor où s'animaient ma propre pensée comme dans un miroir qui l'eût agrandie.

Or, sous une légère brise, la brume s'était élevée. La rive opposée était encore voilée et le fleuve me figurait une mer infinie. A ma droite, un pont de granit. Les premiers piliers plongeaient dans les eaux ; les dernières arches étaient suspendues au dessus d'un néant et elles s'effaçaient peu à peu jusqu'à se confondre avec le ciel. Et, sur ce pont étrange, passèrent des cortèges. Enlaçant leurs fanfares cuivreuses à des chants plus doux, s'avançaient des chars guerriers où sonnaient des buccins. Des jeunes femmes souriaient aux gestes valeureux qui brandissaient les glaives. Toujours, au pas silencieux des chevaux, les chars s'avançaient, toujours et toujours, même si les étalons se cabraient aux côtés des timons. Leurs naseaux alors hennissaient effarément vers les lointains ; mais les roues qui continuaient à tourner meurtrissaient leurs jarrets figés par l'épouvante et des lanières cinglaient leur croupe.

Ainsi, à mes yeux, défila mon passé. Je reconnus, dans les guerriers déjà las, mes volontés glorieuses d'autrefois, où, confiant dans quelque sortilège du destin, je crus qu'un matin je me réveillerais roi ; je reconnus aussi les jeunes femmes jadis aimées dont les plus belles étaient celles que je n'avais fait que désirer.

Le cortège, chars et bannières, atteignit les arches suprêmes. Une angoisse m'étreignit la gorge à le

voir disparaître. Sa marche était toujours égale et certes, au-delà des brumes, la route devait se poursuivre. Pourtant je m'interrogeai en vain, ne pouvant prononcer le mot qui révélât à moi-même l'énigme de ce voile. Ma pensée luttait contre un mystère qui sans cesse la surmontait. Et, dans une stupeur douloureuse, je continuais à regarder ce pont sur le fleuve où s'effaçaient des ombres. Soudain une cloche résonna dans le lointain de l'autre rive et ce bruit fut consolant et doux tant le silence qui précéda avait regorgé d'épouvantes. Mes lèvres répondirent aux cloches par des paroles confuses qui étaient une prière.

Le crépuscule assombrit le ciel. La nuit même, j'avais fui cette ville, gravant en moi les enseignements de cette heure austère et craignant d'en désenchanter le souvenir si je revoyais en pleine lumière le décor qui m'avait captivé.

LÉON PASCHAL.



O MER...

*O Mer, je suis encor ce matin de lumière
venu vers toi. Je veux à mon âme première
sereine de ses yeux, de moi-même renaître.
Et je veux, la sachant dolente, reconnaître
en elle la vertu des ardeurs éternelles.*

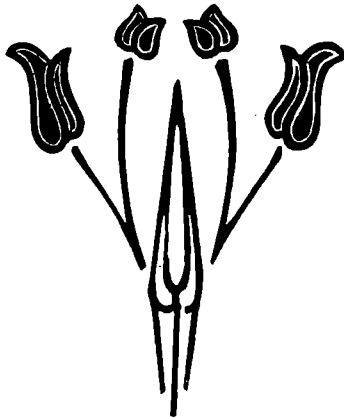
*O les bras surhumains que tes vagues appellent !
mais les miens ils te veulent, Mer, et mon âme est
haletante d'amour pour l'âme que tu tais, —
monde obscur de la foule aveugle de ses germes
mon être vers toi se meut pour qu'il se discerne
et qu'il surgisse de moi-même enfin mieux autre...
il t'aime — oh pour ton âme indiciblement haute
où quelque Passion souveraine de dieu
se veut ainsi pour l'homme interdite à son vœu, —
il t'aime en ta mystérieuse, ta chantante
voix d'horizon parfois si belle qu'elle tente
les oiseaux !*

*C'est aussi, ô Mer de tout destin,
c'est vers ta grève ardente et bleue et ton matin
que la source qui de mon cœur efflue apporte
l'onde mauvaise encor de quelque lente eau morte
à qui survit, des nuits d'or, la folie heureuse
de refléter des étoiles prodigieuses.*

*Or qu'au mal de penser mon âme se dérobe —
car sur la route mauve encore de tes aubes
je te viens plus enfant depuis le songe clair
où j'ai rêvé ma vie à tes grèves — ô Mer.*

*Et malgré les perdus du loin d'avoir buté
irrésistiblement leur rêve épouvané
au roc soudain qu'un soir tu découvris brutale
et sur qui le matin revit tes flots étales,
malgré ceux-là dont tel songe amer me ramène
la face que crispa l'angoisse surhumaine,
la voix qui te jeta des cris que tu oublies —
à tes grèves mon âme est ce roseau qui plie.*

AIMÉ L. PFINDER.



HEURES RYTHMÉES.

I

Rien qu'un toit rouge brillant au soleil, parmi le silence vert des plaines. Une voix d'oiseau, craintive encore, de loin en loin trouble la solitude. Une cloche. Le sifflet d'une locomotive — tristes qui partent, ou d'autres qui, joyeux, reviennent. Et c'est encore le silence, inquiétant et doux, à l'infini, au rivage vert des plaines.

Avril! Avril! premières matinées tièdes, ardeurs languissantes du renouveau, quels mots pourront vous dire? Toute âme est à l'aurore de son unique destin et les cœurs s'épanouissent en désirs meilleurs. Avril! enfance blonde fusant sa chanson qui veut et n'ose et s'élançe et puis se tait pour mieux et davantage s'ouïr...

Les anciennes alarmes, les tristesses d'hier se sont évanouies aux sollicitudes du jeune soleil. En moi, c'est l'éclosion soudaine de ce qui se mourait d'attente. Je vois, je respire, je crois! O Vie! ô toi liesse de vivre, sauvez-moi des feintes de naguère. Une cloche... Que ce soit le baptême de mon esprit, adorant ce qu'il a brûlé et brûlant ce qu'il a adoré!

Rien n'est à dire, en cette heure nonpareille. Tout mot serait fol, toute voix sonnerait faux. Rien n'est faire que de rêver — à soi et de vous, douces

jolies que nos vœux tant de fois appelèrent. Un peu, beaucoup... Margueriettes je vous sais ; je sais vos oracles perdus par les chemins. Mais les doigts menus qui demanderont demain à vos pétales clairs le leurre des éphémères certitudes, connaîtront-ils la joie des accordailles et l'heure où l'on échange les anneaux?

Joie! Joie! Joie! Elle entre dans ma maison, la bonne dame aux yeux d'ivresse. Elle entre dans la maison de mon âme et voici qu'elle s'incline vers moi. Je sens en mes cheveux son souffle et, à travers mes paupières closes, ses yeux cherchent mes yeux. Joie! et voici que mon cœur, mon esprit, ma chair proclament la petite Reine adorée : chanson dans l'ombre, rayon tiède et source fraîche autour de laquelle, Avril, les liserons écloreont leurs blancheurs.

Un chant, d'oiseau... Ceux qui reviennent joyeux... L'herbe est verte... Aux prés, dans le soleil, les enfançons tournent en rond, tournent autour de la mignonne qu'élirent leurs grêles voix comme l'authentique Princesse dont le caprice ordonnerait ce radieux printemps.

II

Soir — et la sentimentale beauté d'un vallon où s'évanouirent les clarines au cou des vaches noires ou roussettes que chassait devant elle la forte fille des champs. Une paix ineffable tombe du ciel où l'adieu du soleil expire ses ultimes pourpres. A l'orient, une annonce d'or pâle : Phébé! On songe à la

petite Salammbô et l'on voudrait, avec sa ferveur et son ingénuité, s'agenouiller devant la déesse propice aux heures rêveuses et d'amour.

Soir — et le silence idyllique de ce vallon... Souvenirs appâlis qui timidement renaissent. Heures au balcon, heures par les landes, heures à se regarder au miroir bleu des yeux où vivaient les ineffables paroles. Ah! qu'une vienne, qu'une aux mains douces et fraîches vienne, sur ce front d'enfant malade, poser sa caresse et son pardon! Un murmure ondule, en vert sillage, parmi la feuillée aux transparences légères. Serait-ce que vont s'ouvrir des lendemains sans fiel et qu'une voix d'ailleurs apaisera les vents d'équinoxe de l'être? *Or not to be...* partir, mourir un peu, d'une mort douce d'enfançon qu'accueillent de grands archanges aux mains pleines de roses. Mourir — pour mieux renaître en lumières d'aurore.

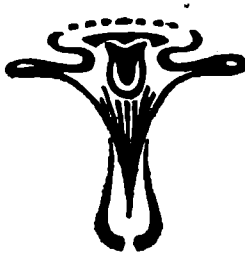
Soir de paix, d'azur impollué, de tendresses ténues et de petites mélancolies aimables — pleurs grèles de jet d'eau, confidences de jets d'eau à la gracilité des vasques... Et tout là-bas, au seuil des clartés qu'irradie la Ville dont s'éveillent les bouges, un piano, à mi-voix, dit la banalité suave de ce qui fut. C'est là-bas, dans le soir que sacre — diamant au sommet d'une tiare — l'étoile première avivant son feu verdâtre, c'est une voix inconnue qui espère et s'explore. C'est la voix en notes d'andante berçant le silence idyllique, la sentimentale beauté de ce vallon où tintèrent les clarines...

Et le charme renaît des heures éteintes. Toi, Toi et Toi! ô Sylvie... Voici le vallon de naguère, la maison que la vigne enlace et le tilleul et le sureau

fleurant bon au gré de la brise d'un beau soir. La petite chambre, la lampe prodiguant sa clarté familière, ou, sur le clavier, dans l'ombre qu'allume à peine une bougie, tes doigts aux pâleurs fugitives — ô virginale, ô candide, ô belle, ô bonne et seule, seule aimée !

Qu'une vienne : ce sera toi ! Et toutes et toutes ne seront-elles, Sylvie, le souvenir que je revivrai de tes grâces d'antan ? Elles auront ta voix, tes lèvres, tes yeux — et l'harmonie de ton allance en tes cheveux épars. Et n'est-ce pas de ton occulte présence que s'enchantent, ce soir, ce vallon où tintèrent, répons aux angelus du crépuscule, les clarines ? Et n'est-ce toi, chère toujours mienne, qui me dit par ces quelques notes lointaines, arrivant mourantes à dessein, que rien ne meurt. et qu'au long de toute route éclosent, avec les heures neuves perpétuant les minutes enfuies, des floraisons nouvelles — douces de l'arôme évaporé des floraisons éteintes ?

RAYMOND WALDACK.



HALLUCINATIONS

(FRAGMENTS)

*Souvent elles venaient, les folles amoureuses,
Dissiper le sommeil des paupières heureuses ;
Et, déployant vers moi les frêles mousselines
Dont se voilait le rose auroral de leurs lèvres,
Elles fusaient, les Belles, des paroles mièvres
Et leurs regards avaient des caresses félines.*

*Elles viennent la nuit aux languides clartés,
Les Belles, se glissant dans mes bras écartés ;
Ou bien, de flamme et d'or, leur cortège fatal,
Brillant de la splendeur d'un rêve oriental,
Évoque des pays peuplés d'étranges êtres...
Et soudain au minuit de mes nuits je vois naître
Et mourir en leurs yeux aux clartés éblouies
L'âpre volupté des caresses inouïes.*

*Elles viennent le jour peuplant ma chambre nue
De sourires damnés, de fêtes ingénues
Où jaillit au soleil la blancheur de leurs dents ;
Une géhenne brûle sous leurs seins ardents,
De longs cheveux d'or roux flottent sur leurs épaules,
Et leur pied vif effleure à peine l'air vibrant.
Leur ronde se dénoue et s'arrête et reprend
Et des caresses longues et savantes frôlent
Ma chair éprise de frissons insidieux.*

.

*Oh! non ne partez plus, car je veux la torture
 De l'amour s'exhالتant de larmes et de cris;
 Mon cœur vous est offert et je veux la brûlure
 Des baisers attestant les péchés inédits.
 Ah! laissez vos doigts fins frôler en gestes lents
 Ma chair et que cette heure me soit le tombeau
 Ou le printemps rieur — et, sur mon front brûlant,
 Ah! vos lèvres telles d'Eros le dieu si beau.*

*Ayez pitié de moi, vous êtes la lumière !
 J'ai pleuré longtemps, si longtemps,
 Au seuil de mes calvaires ;
 J'ai pleuré tant en tant
 Mes larmes ont troué la pierre...
 Ayez pitié de moi, vous êtes la lumière.*

*Ayez pitié de moi, vous êtes la beauté
 J'ai hurlé des désirs atroces
 Ils me sont restés ;
 Et sous les crocs féroces
 Du destin mon cœur a saigné
 Ayez pitié de moi, vous êtes la beauté.*

*Mais vous n'aurez pitié, vous êtes la luxure !
 Et vos cous sont marqués de baisers en morsures
 Mais vous n'aurez pitié
 Du pauvre qui tant a saigné.*

ADELIN BERTRAND.



LE CLUB DU SUICIDE.

(Suite).

« Écoutez — dit le jeune homme — nous sommes dans le siècle du progrès et j'ai à vous parler du tout dernier progrès découvert. Nous avons des affaires en différents endroits : de là l'invention des chemins de fer. Les chemins de fer nous séparaient infailliblement de nos amis ; et c'est ainsi que les télégraphes furent construits pour pouvoir communiquer rapidement à de grandes distances. Dans les hôtels même nous avons des ascenseurs afin de nous épargner la montée de quelques centaines de marches. Maintenant, nous savons bien que la vie n'est qu'une scène où jouer le fou tant que le rôle nous amuse. Il ne manquait plus au moderne confort qu'une seule facilité ; celle de pouvoir aisément et déceimment quitter la scène ; l'escalier d'arrière-corps vers la liberté ; ou, comme je le disais il y a un instant, la porte dérobée de la Mort. Voilà, mes deux compagnons de révolte, ce que fournit le Club du suicide. Ne croyez pas que vous et moi, nous soyons seuls ou exceptionnels dans l'expression d'un désir hautement légitime. Beaucoup de nos semblables absolument dégoûtés du rôle qu'ils ont à jouer chaque jour, toute leur vie durant, ne sont arrêtés

dans leur fuite que par une ou deux considérations. Les uns craignent d'émouvoir ou de faire blâmer leur famille, dans le cas où la fuite deviendrait publiquement connue ; d'autres ont le cœur faible et sont terrifiés par les détails préparatoires de la mort. Tel est, dans une certaine mesure, mon cas. Je ne puis appliquer un pistolet à ma tempe et presser la détente ; quelque chose de plus fort que moi m'en empêche ; et quoique j'aie une profonde aversion pour la vie, je n'ai pas assez de force pour empoigner la mort et en finir. Pour des gens tels que moi, et pour tous ceux qui désirent s'en aller sans causer de scandale, a été inauguré le Club du suicide. Comment cela a-t-il été fait ? Quelle est son histoire ? Quelles peuvent être ses ramifications en d'autres pays ? Je ne suis pas informé à ce sujet ; et ce que je sais de sa constitution, je ne suis pas libre de vous le communiquer. Dans certaines limites, je suis à votre service. Si vous êtes vraiment fatigués de la vie, je vous introduirai ce soir à une réunion du Club ; et, sinon cette nuit même, tout au moins dans le courant de la semaine, vous serez aisément délivrés du fardeau de l'existence. Il est maintenant (il consulte sa montre) onze heures ; à onze heures et demie, au plus tard, nous partirons ; vous avez ainsi toute une demi-heure pour considérer ma proposition. C'est plus sérieux qu'une tarte à la crème — ajouta-t-il, avec un sourire — et plus agréable à avaler, je pense. »

« Plus sérieux, certainement — répliqua le colonel Geraldini — et sérieux à ce point que je vous prierai de bien vouloir m'accorder un entretien particulier

de cinq minutes avec mon ami M. Godall; voulez-vous? »

« Ce n'est que juste — répondit le jeune homme — si vous le désirez, je me retirerai. »

« Vous êtes bien obligeant » dit le colonel.

Aussitôt que les deux compagnons furent seuls :
« A quoi bon cette confabulation? — fit le prince Florizel? Je vois que vous êtes tout troublé, tandis que j'ai pris tranquillement mon parti. Il faut voir la fin de cette aventure. »

« Que votre Altesse — répliqua le Colonel, qui était devenu pâle — considère l'importance d'une vie telle que la sienne non seulement pour ses amis mais pour l'intérêt public. « Sinon cette nuit même » disait ce fou; mais, en supposant que cette nuit un irréparable désastre atteigne la personne de votre Altesse, quel ne serait pas, je vous le demande, mon désespoir et quelle ne serait pas l'affliction d'une grande nation? »

Il faut voir la fin de tout ceci — repartit le Prince d'un ton ferme; ayez donc la bonté, colonel Géraldine, d'avoir en votre mémoire et de respecter votre honneur de gentil-homme. Dans nulle circonstance, souvenez-vous en, et sans ma spéciale autorisation, vous ne pouvez trahir l'incognito que je prends pour aller à l'étranger. Tels sont mes ordres et — je vous les réitère. Et maintenant — ajouta-t-il — demandez l'addition. »

Le Colonel Géraldine s'inclina en signe de soumission; mais il était blême lorsqu'il appela le jeune homme aux tartes à la crème et donna ses instructions au garçon. Le Prince gardait sa contenance calme et il se mit à raconter une farce du Palais Royal au jeune amateur de suicide avec beaucoup

de verve. Sans ostentation il évitait les regards suppliants du Colonel et choisit un nouveau cigare avec plus de soin encore que d'habitude. Vraiment, il était le seul des trois qui gardât complet empire sur lui-même.

L'addition fut réglée, le Prince donna toute la monnaie au garçon stupéfait; et tout le monde partit en voiture. Peu d'instant après, celle-ci s'arrêta devant l'entrée d'une cour quelque peu sombre. Là ils descendirent.

Après que Géraldine eut payé la course, le jeune homme se tourna vers le Prince Florizel et s'adressa à lui en ces termes : « Il est encore temps, M. Godall d'échapper à votre sort. Et pour vous aussi, Major Hammersmith. Réfléchissez bien avant d'aller plus loin; et si vos cœurs disent non — voici les chemins de traverse. »

« Conduisez-nous, Monsieur — répartit le Prince — je ne suis pas homme à revenir sur une chose une fois dite. »

« Votre sangfroid me fait du bien — reprit leur guide — je n'ai jamais vu personne d'aussi calme en pareille occurrence; et vous n'êtes pas les premiers que j'aie escortés jusqu'à cette porte. Plus d'un de mes amis m'a précédé là où je savais devoir bientôt le rejoindre. Mais ceci est de nul intérêt pour vous. Attendez-moi ici pendant quelques instants; je reviendrai dès que j'aurai pris les dispositions préliminaires à votre introduction. »

Et là-dessus le jeune homme, faisant un geste de la main à ses compagnons, tourna dans la cour, entra par une porte et disparut.

« De toutes nos folies — dit le colonel Géraldine

à voix basse — celle-ci me paraît la plus extravagante et la plus dangereuse. »

« Je le crois parfaitement — rétorqua le Prince.

« Nous avons encore — poursuivit le Colonel — un moment à nous. Que votre Altesse me permette d'insister pour qu'elle en profite et que nous nous retirions. Les conséquences de cet acte sont si graves et peuvent conduire à de telles calamités, que je me sens autorisé à élargir plus qu'à l'ordinaire les limites de la liberté que votre Altesse daigne m'accorder en particulier. »

« Dois-je comprendre que le Colonel Geraldine a peur? » demanda son Altesse, en retirant le cigare de ses lèvres et en fixant sur son compagnon un regard perçant.

— « Si j'ai peur ce n'est certainement pas pour moi — répliqua celui-ci avec fierté « que votre Altesse en soit bien assurée ».

— « J'en attendais autant de vous — repartit le Prince, avec une imperturbable jovialité — mais je ne voulais nullement vous remémorer la différence de notre rang à chacun de nous. Assez, assez » — ajouta-t-il en voyant que Geraldine faisait mine de vouloir s'excuser — je ne vous en veux pas. »

Et il se remit à fumer tranquillement, appuyé contre une grille, tout en attendant le retour du jeune homme.

« Eh, bien! — demanda-t-il lorsque celui-ci fut revenu — notre réception est-elle convenue? ».

« Suivez moi — fut la réponse — Le Président veut vous voir dans son cabinet. Et permettez-moi de vous avertir qu'il faut lui répondre avec franchise. Je me suis porté garant pour vous; mais les statuts du

Club exigent une enquête sérieuse avant l'admission ; car l'indiscrétion d'un seul membre pourrait avoir pour conséquence la dispersion complète de la société pour toujours. »

Le Prince et Géraldine s'entendirent à voix basse pendant un moment : « tenons bien ensemble — dit l'un ; « ne nous lachons pas » dit l'autre ; et, assumant avec résolution les rôles dans lesquels ils étaient entrés, ils étaient tombés d'accord en un clin d'œil et se déclarèrent prêts à suivre leur guide dans le cabinet du Président.

Il n'y avait pas d'obstacles formidables à surmonter. La porte extérieure était ouverte ; la porte du cabinet était entre-baillée ; et là, dans un appartement petit mais très-élevé, le jeune homme les quitta de nouveau.

« Il sera ici tout aussitôt » dit-il avec un signe de tête, et il disparut.

On entendait des voix dans le cabinet à travers la porte à deux battants qui formait l'une des extrémités ; et de temps à autre le bruit d'un bouchon de champagne, suivi d'éclats de rire, intervenait dans les conversations. Une fenêtre très-grande donnait sur la rivière et le quai ; et d'après la disposition des lumières les deux compagnons conjecturèrent qu'ils se trouvaient non loin de la station de Charing Cross.

Le mobilier du cabinet était mesquin et les housses usées jusqu'à la corde ; il n'y avait en fait d'objets déplaçables qu'une sonnette posée au milieu d'une table ronde et les nombreux chapeaux et pardessus accrochés aux patères le long des murs.

« Quelle sorte de repaire est-ce ceci ? » dit Géraldine.

« C'est ce que je suis venu voir — répliqua le

Prince — s'ils tiennent ici toute une bande de diables, la chose peut devenir amusante. »

Au même instant la porte à deux battants s'ouvrit tout juste pour laisser passer un corps humain : un bruyant bourdonnement de voix entra et le redoutable président du Club du Suicide. C'était un homme de cinquante ans passés, grand, d'allure décidée, avec des favoris hérissés ; il était chauve et son oeil gris voilé de temps en temps étincelait. Sa bouche maintenait un gros cigare qu'elle mâchait et rejetait de droite à gauche, tandis qu'il regardait d'un air pénétrant et froid les étrangers. Il portait un costume clair avec un col très ouvert à rayures. Sous un bras il avait un tout petit livre.

« Bonsoir — dit-il — après avoir fermé la porte derrière lui « on me fait savoir que vous désirez avoir un entretien avec moi. »

« Nous désirons, Monsieur, faire partie du Club du Suicide, » répliqua le Colonel.

Le Président roulait son cigare entre ses lèvres.

« Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il, brusquement.

« Pardonnez-moi — répondit le Colonel — mais je pense que vous êtes la personne la mieux qualifiée pour nous donner des renseignements à ce sujet. »

« Moi — s'écria le Président — un Club du Suicide? Allons, allons! vous plaisantez! Je puis admettre que des jeunes gens aient le vin gai ; mais il ne faut pas que cela aille trop loin. »

« Appelez votre Club comme il vous plaira — dit le Colonel. — Vous avez du monde de l'autre côté de cette porte et nous voulons nous joindre à ces personnes. »

« Monsieur — répliqua le Président d'un ton sec —

vous faites erreur. Ceci est une maison privée et je vous prie de vous en aller tout de suite. »

Le Prince était demeuré tranquillement assis pendant ce petit colloque; mais, comme le Colonel le regardait en ayant l'air de lui dire « Obéissez à l'injonction et partez pour l'amour de Dieu! » il retira de sa bouche son cigare et prit la parole :

« Je suis venu ici — dit-il — sur l'invitation d'un de vos amis. Il vous a, sans nul doute, informé de l'intention que j'avais de me présenter chez vous. Permettez-moi de vous rappeler qu'une personne dans ma situation ne se gêne pas beaucoup et n'est en aucune façon disposée à tolérer de l'impolitesse. Je suis d'habitude fort calme, certes; mais, mon cher Monsieur, vous allez me rendre le petit service dont vous êtes parfaitement au courant ou bien vous vous repentirez amèrement de m'avoir jamais admis dans votre antichambre. »

Le président se mit à rire bruyamment.

« Voilà comment il faut parler — dit-il — vous êtes ce qui s'appelle un homme. Vous connaissez le chemin de mon cœur et pouvez faire de moi ce que vous voulez. Voulez-vous — continua-t-il en s'adressant à Géraldine — vous en aller un instant? Je terminerai d'abord avec votre compagnon, et quelques unes des formalités du club doivent être remplies en secret. »

En disant cela il ouvrit la porte d'un petit cabinet dans lequel il enferma le colonel.

« J'ai confiance en vous — dit-il à Florizel, — dès qu'ils furent seuls — « mais êtes vous sûr de votre ami? »

« Pas aussi sûr que de moi-même, bien qu'il ait de plus puissantes raisons pour se présenter ici — répondit

Florizel; — mais suffisamment pour que j'aie pu l'amener sans inquiétude. Il en a eu assez pour dégouter de la vie l'homme le plus tenace. Il fut cassé l'autre jour pour avoir triché aux cartes. »

« Une bonne raison, certes — répliqua le Président ; — en tout cas, nous en avons un autre dans la même situation et j'ai toute confiance en lui. Avez-vous aussi été au service, puis-je vous le demander? »

« Oui — fut la réponse — mais j'étais trop paresseux je le quittai très-vite. »

« Quelle est la raison pour laquelle vous êtes fatigué de la vie? » poursuivit le Président.

« La même, autant que je puisse m'en rendre compte » — répondit le Prince — de la pure paresse. »

Le Président eut un sursaut. « Sacré Dieu! Vous devez avoir quelque chose de meilleur que ça! »

« Je suis sans le sou — ajouta Florizel — c'est vexant aussi, sans nul doute. Cela surexcite jusqu'à l'aigu mon sens de l'oisiveté. »

Le Président roula son cigare entre ses lèvres pendant quelques secondes, regardant droit dans les yeux de cet extraordinaire néophyte; mais le Prince supporta son examen avec une imperturbable bonne humeur.

« Si je n'avais beaucoup d'expérience — dit à la fin le Président — je vous éconduirais. Mais je connais le monde; et je sais tout spécialement que les causes de suicide les plus frivoles sont très-souvent les plus irrésistibles. Et quand j'aime franchement un homme comme je vous aime, Monsieur, je hâte plutôt la conclusion que je ne l'empêche. »

Le Prince et le Colonel, l'un après l'autre, furent

soumis à un interrogatoire long et particulier : le Prince seul d'abord ; mais Géraldine en présence du Prince, de telle façon que le président pût observer la contenance de l'un pendant que l'autre était sur la sellette. Le résultat de l'interrogatoire fut favorable ; et le Président, après avoir pris note de quelques détails sur un registre, présenta une formule de serment qu'il fallait prêter. On ne pourrait imaginer soumission plus complète que l'obéissance jurée, ni de plus rigoureux que les termes par lesquels le prêteur du serment se liait. A celui qui manquait à un si terrible engagement il pouvait à peine rester un lambeau d'honneur ou quelque religieuse consolation. Florizel signa le document, non sans un tressaillement ; le Colonel suivit son exemple avec un air très déprimé. Puis le Président ayant reçu le cotisation d'entrée introduisit, sans plus de formalités, les deux amis dans le fumoir du Club du suicide.

(à suivre)

Traduit de l'Anglais de
R. L. STEVENSON

par

GEORGES KHNOFF.



LETTRE DU NORD.

Une lettre d'ici — et qu'il y soit question de livres nouveaux?... Nous croyez-vous donc si différents de vous? Songez à nos hivers. Le printemps, l'été nous sont de trop de charme pour que l'activité littéraire soit grande parmi nous pendant ces chères saisons. La Nature nous invite; nous n'essayons même pas de lui résister.

Au lieu de livres nouveaux, causons de l'âme du Nord. Vous la savez mélancolique et pensive, d'une joie qui rêve, d'une tristesse qui se concentre et s'écoute. Vous la savez ferme en ses desseins et sans cesse avide d'un meilleur but. Vous savez encore qu'une pureté grande la sacre. Or, voici que des dangers la menacent et pour la sauver il ne sera pas trop de l'effort de tous, si les tendances que l'on devine s'accroissent.

Rien de ce qui s'écrit ne se perd. La plus petite page littéraire d'une publication glorieusement méconnue finit par produire quelque chose. Et surtout si elle s'offre sous des aspects nouveaux, avec des parures exotiques, avec des grâces étrangères dont le lecteur souvent discerne mal la valeur — ce qui le fait croire à une révélation prodigieuse par quoi s'avive le besoin d'inconnu que tous les êtres ont en eux. Pour ma part, j'ai toujours pensé que le succès de nos écrivains hors frontières était partiellement dû à cela. Il est à croire qu'on a vu tout de même quelles lumières ils apportaient. Mais les lecteurs qui les acclamèrent le firent-ils tous après avoir raisonné ou seulement pour le plaisir physique que leur procurait la nouveauté?

Maintenant, certaines gens d'ici se croient obligés de rendre la politesse aux lointains confères. Ce serait à approuver si

l'on réservait cet honneur à ceux qui en sont dignes. En France notamment on a bien distingué nos hommes. Je crois qu'ici, au contraire, sont fort mal choisis les écrivains d'outre-mer dont, sans les traduire, des gens de lettres s'inspirent. Il y a une littérature pour débauchés et une autre, guère plus louable, pour la bourgeoisie réactionnaire qu'il vaudrait mieux laisser dans l'ombre. Or, c'est précisément vers celles-là que, je suppose par la force des contraires, d'aucuns vaguement s'orientent. Hélas! tout dans ces livres se déforme. Ce n'est plus la vie bonne, en sa simplicité, que l'on y vante; il faut, pour sentir à la façon de ces héros, de ces héroïnes, des dispositions, des conditions de milieu ou d'hérédité qui jamais n'existeront pour nous. Donc, en nous inspirant de cela nous n'arriverons qu'à une grotesque caricature. Donc, en accordant aux personnages de nos livres une seule des idées dont font montre les personnages que l'on rencontre dans les romans outranciers ou terpes des écrivailleurs étrangers à nous-mêmes et aux nôtres. Nous serons nos propres corrupteurs et nos propres tyrans — oui, car une littérature se suicide quand elle renie les vertus, les sentiments, les mobiles, les aspirations de la race.

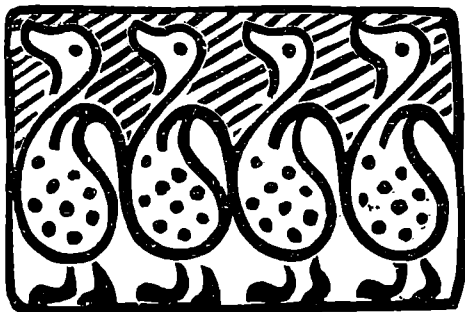
J'ai voulu dire qu'une certaine presse finira par nous faire dévier de la bonne voie en s'inspirant d'œuvres étrangères de second ou de troisième ordre dont aucun vrai artiste ne peut parler en bien. Comme s'il fallait tant de perversité de forme et d'idée! Les plus anormales situations et les plus compliquées peuvent être offertes sans qu'on les pimente à l'excès. Un exemple: rien de ténu, de délicat et d'étrange comme la psychologie que l'on trouve dans le beau livre de Wilhelm Krag paru à Bergen sous le titre de *Hjemve*. Ce sont des heures de jeune homme très raffiné d'esprit et chez qui le sens du bonheur s'est peut-être écarté de l'ordre originel. Il me semble bien que Krag, qui est tout jeune et plein d'étonnantes aptitudes, doit quelque chose au goût étranger. Son livre n'est pas tout-à-fait dans notre mode de composition et une ou deux scènes font presque douter qu'elles peuvent se passer sous notre ciel. Mais cela n'est pas un grand mal. C'est le meilleur que l'auteur de *Hjemve* a

remarqué là-bas aux pays vers où peut-être — je ne puis affirmer — son attention s'est portée. On peut s'inspirer des grands, des bons, des vrais penseurs, des purs poètes quelle que soit la latitude sous laquelle ils naquirent. Mais qu'on laisse les marchands d'aphrodisiaques ou de mots vides pour bûnets à leurs comptoirs; ils ne valent pas qu'on y fasse attention et moins encore qu'on les imite.

Sans être particulariste outre mesure et sans prendre des airs de puritain, il est permis de se demander s'il ne faudra pas songer, avant peu, à une ligue de tous les bons écrivains pour défendre la littérature et l'âme du Nord contre ceux qui, sous prétexte de les servir, en préparent la lente déchéance.

(trad.)

THORALV FÖRHILD.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Œuvres de MM. Maurice Desombiaux et Georges Rency.

Il me souvient d'un mot de M. Vielé-Griffin la seule fois que j'eus l'heur de me trouver à ses côtés. Comme nous causions de choses et d'autres, le nom de Maurice Desombiaux vint à être prononcé. « Un vrai mousquetaire, me dit le poète de *Palai*; il semble être sorti d'un glorieux roman de chevalerie et on l'imagine volontiers écrivant avec la pointe d'une bonne rapière plutôt qu'avec la traditionnelle plume d'oie que nos mains trouvent parfois trop lourde. »

Cette appréciation peut sembler fondée même si l'on ne se place pas au seul point de vue physique. Ceux qui connaissent M. Desombiaux, ceux qui l'ont suivi au cours d'une carrière littéraire déjà longue n'ignorent pas qu'il est bellement taillé pour la polémique et que, si un reproche peut lui être adressé, c'est d'avoir parfois — plutôt que veulement — trop outrancièrement le courage de ses opinions. Mais il n'est pas qu'un hardi bretteur de lettres. Nous lui savons un sosie infiniment moins rude, mélancolique, sentimental, une manière de rêveur candide épris du nuage qui passe et du vol pres'e rayant d'une ombre éphémère le miroir de l'eau qui dort au soleil de Juin. Nous savons qu'au plus loin de lui-même la nostalgie des intimités bonnes s'épanouit en simples floraisons. Sous le vernis de scepticisme que les circonstances lui infligent, il est toujours comme au printemps. Précédemment déjà l'occasion me fut donnée d'en parler ainsi. « Chez lui, disais-je, il y a quelques années, le frais sillage de tels

songes d'enfant persiste, en dépit des remous d'une vie de grande ville... »

Ce qui précède, on ne le pourrait mieux prétendre qu'à propos du livre paru récemment sous ce titre : *Larmes en fleurs*. N'y cherchez pas un sujet compliqué. Ne demandez pas à ces pages une action ténébreuse ou folle. Ne les ouvrez pas en espérant que de grands cris s'y exhalent qui vous donneront la petite mort ou que vous y percevrez l'écho voluptueux de phrases d'amour et de désir. Il n'est ici qu'un souvenir ému, une couronne tressée à la mémoire de la sœurlette que la mort impitoyable vint trop tôt toucher au front. Ah ! comme le poète, — car ce livre écrit en prose est une œuvre de belle et sereine poésie, — comme le poète l'aima, cette cadette qui lui dédiait tous les trésors d'une affection pure et noblement constante ! Comme il l'aima, comme il l'aime et — cela surtout importe — comme il nous la fait aimer !

Quelle meilleure grâce un écrivain pourrait-il souhaiter ? Celui-là peut à bon droit se féliciter qui parvient à susciter chez le lecteur, dans toute son originelle plénitude ou dans son originelle douceur, ce qu'il a lui-même éprouvé. Le grand écueil littéraire est précisément que bien des choses qu'un auteur sent en lui, qu'il s'efforce d'exprimer et qu'il croit, l'œuvre achevée, avoir parfaitement rendues demeurent pour le lecteur, même intelligent, lettre morte. Je crois fermement qu'ici tout nous est dit et bien dit. Je crois que M. Desombiaux a éclairé d'une lumière vive et profonde toutes les avenues de sa pensée et de son cœur et de son âme. Il lui a suffi pour cela d'être sincère et de rester simple. Rien ne saurait, j'imagine, être moins compliqué que ces menus chapitres où la naïveté aimable de maints détails dit assez que l'invention n'a guère ou n'a point à voir. Et la langue de ces pages est on ne peut plus adéquate à ce qu'elle doit exprimer. Elle est toute de mots sans fard, sans parures lourdes, sans affiquets bizarres, sans orgueilleuses draperies. Elle est en nuances plutôt qu'en couleurs, quoique la traversent parfois de brusques éclats de tons nets et vifs. On songe à une belle fille blonde, une fleur à la bouche, un

ruban clair au cou — et qui rêve, devant un horizon aux lointains atténués, à l'heure indécise où les beaux yeux du jour se font songeurs du soir qui vient.

Il ne faut pas que ces dernières lignes soient mal comprises. Ce sont bien des larmes en ce livre d'intimité douce. Ce sont des larmes, oui — mais qui reflètent des aubes aux guirlandes heureuses. Une pensée plus haute ici domine. Une pensée s'atteste plus éloquente que les mélancolies et les regrets. Celle qui s'en est allée n'est pas morte. Elle s'exalte dans les matins de perle et de nacre, elle sourit dans l'or des midis, elle passe emmi les crépuscules recueillis de la terre natale. Les arbres, les fleurs, les oiseaux, toutes les harmonies de la nature parlent à ceux qui l'ont connue de la petite joliette d'autrefois au caressant regard. Ne l'avait-elle pas promis, la nuit de claire lune où elle apparut en songe à celui qui nous la révèle? « Je serai souvent avec toi, tu me respireras dans le parfum des fleurs, tu m'embrasseras dans les corolles des roses. Je serai partout sur ton passage, dans le vent qui passe, le chant des oiseaux et le murmure des brises dans les arbres au bord des fontaines. Tu trouveras mon âme éparse dans nos grands bois aux bords fleuris des ruisseaux gazouilleurs et des sources chantantes... Je serai l'air que tu respirez, la fleur que tu cueilles, le nuage qui suscitera ton rêve et l'élèvera dans l'azur, jusqu'au moment où tu viendras te confondre avec moi dans la terre maternelle. »

La terre maternelle... C'est à juste titre que M. Desombiaux lui a dédié son volumet. Elle lui est tout désormais, elle lui est plus que lui-même. Il se comprend que, pour la dire, il lui ait en quelque sorte emprunté sa propre voix. Toutes les fois que l'arrête un coin du terroir où une heure de son passé plus vivement s'atteste, il la salue, la chère terre maternelle, avec les ferveurs d'une adoration profonde, avec les tendresses d'une filiale affection. Ces pages sont des pages bien venues. On leur trouve comme un reflet des paysages charmants et des sites ingénus où l'auteur nous a conviés à le suivre pour des minutes de simple et de saine émotion.

*
* *

Vie — un livre de jeune, que je vous présente: M. Georges Rency. Un jeune de la bonne manière, mieux qu'à la façon de certains qui ne le sont que par une originalité de pacotille ou par l'imitation servile de ceux qui vinrent avant eux. Ceci ne veut pas dire que le poète dont je vais vous parler possède une forme absolument à soi, châtiée, impeccable. S'il a toutes les audaces, toute la confiance et le sourire et l'irrésistible séduction de la jeunesse, il en a aussi les mignons défauts. Mais que fait cela, je vous prie? Qu'importe que tout ne soit pas absolument bien dans une œuvre de début? Si imparfaite qu'elle puisse être, l'artiste, tôt ou tard, à coups d'efforts réitérés, ne manquera pas de conquérir l'expression définitive vers laquelle s'efforçaient déjà ses tout premiers vagissements littéraires. Ce qu'il faut, c'est essayer de percevoir, au fond même de ceux-ci, l'écho psychique qui s'y peut trouver. Qu'il y ait de l'âme dans ces premières strophes, que ces premiers poèmes laissent deviner un caractère, une intelligence aux clartés distinctives, un cœur aux palpitations particulières et c'en est assez, bien assez pour que l'on applaudisse, pour que dans *Elseneur* les claires trompettes de fête sonnent haut de joyeuses bienvenues.

Et je souhaite la bienvenue à ce cadet qui nous arrive si hardi et si sûr de lui-même. M. Rency se signale à notre attention par le seul choix de son titre. *Vie...* non pas une mince portion d'existence, une heure, un jour; non pas la glose à une saison harmonieuse ou mélancolique, — jardin de Mai où les lilas parfument la chère alliance de la bien-aimée ou automnale avenue niellée de feuilles mortes... Ici la pensée recherche des horizons moins bornés. Par delà les immédiates ambiances, c'est l'universel frémissement de la matière, c'est la vie unanime, à l'infini, de l'humble fleur

que soulent nos pas distraits aux constellations radieuses perdues là-bas, tout là-bas, au plus profond de l'azur. —

On me dira que voilà beaucoup d'enthousiasme. Après avoir lu le livre de M. Rency, d'aucuns se plaindraient à objecter qu'ils n'y ont trouvé que des pièces détachées et d'une portée plutôt restreinte. Ceux-là nous les plaindrions. Il est patent que, pour le poète de *Vie*, rien ne cesse, rien ne meurt. Il nous parle quelque part de « la mort immortelle tissant les heures à venir » et cela me paraît des plus caractéristique. Le mot métempycose se glisse ailleurs sous sa plume et il l'écrit sans hésiter. Mais il faut souligner comment s'affirme chez lui la croyance en l'éternelle jeunesse des choses. Il ne se l'avère pas aux heures où la vie fait jaillir ses suprêmes liesses. L'instant qu'il aime c'est celui du soir tombant, celui où les premières ombres enlacent les feuillées, où se révèlent, à ceux qui savent entendre, les voix multiples du silence. Oui, cet instant est le sien et il s'y plait davantage parce que le jour qui décline effleure alors d'un premier baiser les lèvres devinées du jour prochain. Des choses semblent mourir pour aussitôt renaître. Parmi le nostalgique émoi des plaines et des bois, on entend germer les promesses de l'aurore suivante, du matin qui est déjà, du jour qui s'impatiente et s'éblouit de mille clartés neuves de l'autre côté de la nuit.

Ainsi la vie extérieure se dresse en ce petit livre dans toute sa splendeur, dans toute sa vérité. En regard de cela quelles délicieuses phases de vie intérieure on y rencontre ! Et elles s'énoncent dans le ton pensif, avec la distinction que l'on peut souhaiter. Je veux bien admettre que parfois une épithète trop scientifique, un néologisme déplaisant viennent rompre le rythme enjôleur de la voix qui s'ouït dans l'ombre. Mais cela ne nuit guère à la discrétion même du dire ni, selon le cas, à son éloquence. Cela n'en contrarie guère la virtuelle beauté.

M. Rency a dit nettement ce à quoi il aspire. Il veut rêver les choses, se mirer en elles et faire qu'elles soient plus belles en lui. A parler franc, ce sont précisément les relations de la vie extérieure avec de la vie intime qu'il nous fait le moins bien percevoir. Il est juste de reconnaître que de les

indiquer n'est pas facile et exige une maturité d'esprit, de cœur et d'âme qui ne saurait être le privilège d'un tout jeune écrivain. Mais, à parler franc aussi, on pressent que M. Rency parviendra à mieux établir les rapports qui l'attirent — et ce, peut-être plus tôt qu'il ne semble. Le jour où il trouvera l'équilibre nécessaire quels éloges ne pourra-t-on pas lui décerner ?

Il est à espérer qu'il renoncera alors à des « sujets de poèmes », comme celui de la pourtant belle *Chanson de Vie*, qui sont plutôt « à côté » des idées auxquelles il sacrifie. Il est à croire que sa forme, dès à présent d'une musicalité grande, se sera alors tout-à-fait affranchie des influences qu'on lui trouve et des imperfections que notre manie de regardeur de près ne nous permet point de n'y pas voir. Alors, tous ses vers seront semblables à ceux de la pièce intitulée *Petite Eve*, à ceux d'*Avril* ou de *l'Âme du Soir* ou du poème commençant par ces mots *Mon humble amour chantait...* et dont j'entends encore ce merveilleux quatrain :

*Les sources se riaient de pente en pente douce,
Les arbres se disaient des choses d'avenir,
Et le ciel était beau comme un tapis de mousse,
Et mon âme chantait que rien ne peut mourir !*

Que rien ne peut mourir... La belle devise, la belle épigraphe à placer en tête du volume et à laquelle répondrait si bien cette phrase de la page 59 : « Âme du soir, es-tu la fille éternelle de la Terre ? »

ALBERT ARNAY.



QUELQUES MOTS

On nous apprend — et, nous tenant fort à l'écart, nous sommes peut-être le dernier à l'apprendre — qu'un étrange bruit a couru ces temps-ci. A croire d'aucuns, *le Réveil* fusionnerait bientôt avec *la Jeune Belgique*. Il en est même qui ajoutèrent — avec le malicieux empressement des bons confrères — qu'un... traité secret d'alliance a déjà été signé et que sa proclamation solennelle (oui, môssieu!) n'est plus qu'une question de jours.

L'excellent canard que voilà! Qui donc a pu lui donner l'essor? Celui qui s'en est avisé ne nous a certes jamais lui ou il comprend fort imparfaitement la langue que nous avons la prétention d'employer. Pour ne parler que des insertions de cette année, maintes chroniques, maints articles ont pourtant affirmé notre désir d'aller de l'avant, de ne pas faire cortège à ceux qui représentent la réaction la plus partielle ou du moins d'esprit le plus étroit. Ce que nous pouvons ou pourrions penser de leurs livres — vers ou prose — n'a rien à voir céans, pas plus que la courtoisie que nous nous plaisons à apporter dans nos rapports avec tous. En supposant même que certains d'entre eux signassent de purs chefs d'œuvre, leurs *théories* ne nous rallieraient pas encore parce que nous croyons fermement qu'il faut à l'artiste, au poète, au critique la liberté pleine et entière d'écrire ce qu'ils pensent et comme ils l'entendent. Cela, nous l'avons dit et redit, dûment, clairement, ouvertement. Il nous agrée — quoique nul ni rien ne nous y oblige — de le répéter à voix plus haute aujourd'hui. Et nous le répétons en espérant que les gens trop imaginatifs dont l'humour s'exerça à nos dépens voudront bien reconnaître qu'ils s'étaient trompés. Nous espérons tout au moins qu'ils consentiront à savoir désormais que, loin de le désirer, nous refuserions de *combattre* aux côtés de ceux dont l'idéal nous requit certainement jadis mais n'est plus et ne saurait plus être le nôtre à présent.

LA DIRECTION.

LES REVUES

La *Revue Blanche* (Septembre) donne, de M. G. Kahn, d'évocatives et précieuses impressions de voyage en l'île de Walcheren; des lettres, d'Allemagne, de Jules Laforgue, que revoici vivre entier : « Avec cela, je me traîne comme un limaçon, très lentement, à travers les pages d'un Ollendorff pour l'Allemand. Puis je *fense* et après avoir pensé, je doute. Je doute si notre pensée rime à quelque chose de réel dans l'univers. Et je m'ennuie; et comme dit Bourget je déchiquète la fougère amère du spleen. »

— La publication des « *Invectives* » a suscité, dans le système intellectuel de maint chroniqueur, une recrudescence de morale, qu'il serait cruel de mal interpréter. De quoi résulte que l'érection d'une statue à Verlaine devient attentatoire à la dite morale. M. Paterné Berrichon, bien intentionné, s'indigne et réfute ces cocasseries (*Revue Blanche* du 15 Septembre).

La *Revue Encyclopédique* publie des souvenirs de M. Buet sur Barbey d'Aurevilly. Une tentative bien curieuse de « Théâtre du peuple » est exposée dans le numéro du 12 Septembre; il s'agit des représentations à Bussang (Vosges), en plein air, de pièces de M. Maurice Pottecher. « Le diable marchand de goutte » et « Morteville. » Il semble bien que la tentative ait réussi et que le but des promoteurs puisse s'atteindre, qui est « de déterminer ailleurs des artistes jeunes et indépendants à suivre cet exemple. C'est dans ce contact avec la terre natale, avec les forces vives du peuple, que le génie national peut se rénover et se purifier, pour produire encore les grandes œuvres dramatiques populaires qui ont fait jadis la gloire d'un Sophocle ou la toute puissance d'un Shakspeare. »

— Il apparaît clairement que beaucoup d'esprits avisés s'inquiètent du théâtre, je rappellerai l'admirable article de

M Beaubourg (*Revue Blanche*, 1^{er} juillet). Voici dans le *Mercur* (Septembre) de curieuses réflexions, à ce sujet, de M. Jarry. Encore, à l'*Ermitage*, M. J. des Gachons parle de Jean Jullien et de son idéal d'Art dramatique.

* * *

Studio (15 Août) deux belles études : de Frances Keyzer sur Eugène Carrière, de Gleeson White sur l'affichiste américain Louis Rhead.

MATH. ROBERT.

TABLETTES

C'est en prévision sans doute de la toute récente dégradation de l'Hôtel des Postes que deux issues, par une délicate attention dont il faut savoir gré aux autorités, donnent au public l'accès de ce bâtiment. Il est donc possible d'aller affranchir sa correspondance sans obligation de se salir la vue aux séniles *alligories* (!?) vomies par l'étonnant Van den Bussche, peintre, pour notre malheur, et professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers. Voilà un homme dont son pays a vraiment le droit d'être fier. Le brave Vogels, dans son franc mais un peu rude langage, aurait dit de lui « qu'il a de la m... dans l'œil » Cela est vrai ; mais nous n'entreprendrons pas la cure des organes que, dans son imprévoyance, la nature départit justement à un homme qu'une perversion abominable voua à l'Art des couleurs et des formes.

Nous proposerions plutôt à M. Van den Bussche, s'il veut prendre l'engagement de mourir demain ou de ne plus peindre, — ce qui lui serait peut-être plus difficile, — de lui élever aux frais du *Réveil* un monument funéraire, allégorique et commémoratif digne de lui. Etant donné le peu de chances qu'aurait cet *artiste* de n'être pas totalement oublié cinq minutes après son décès (ou même avant), nous ne doutons pas un instant que M. Van den Bussche ne souscrive avec gratitude à notre proposition.

G. L.

ERRATA

Lire page 83 dernière ligne : *l'or de Floréal*.

page 116 première ligne : considérations.

» ligne quatorze : été fait.

» » vingt-quatre : consulta.

C LLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

- 1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. **3,50**
- FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. **2,00**
- 1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoirs.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)
- HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. **2,00**
- VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. **3,50**
- GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. **3.00**
- LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. **2.00**

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

- | | |
|-------------|--|
| ANVERS : | Forst, Place de Meir.
De Nederlandsche Boekhandel, Marché
St-Jacques, 50. |
| BRUXELLES : | Deman, rue d'Arenberg, 16.
Dietrich, Montagne de la Cour.
Doliger, Galeries de la Reine.
Rosez, rue de la Madeleine.
Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.
Spineux, Montagne de la Cour.
Engelcke, rue des Foulons. |
| GAND : | Hoste, rue des Champs.
M. Kats, rue courte du Jour.
P. Noordhoff.
Gnuse, rue du Pont d'Ile.
Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
Heymans, rue du Bruul.
Littauer, Odeonsplatz.
Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
Topic.
H. A. Kramers & Zoon. |
| GRONINGUE : | |
| LIEGE : | |
| LYON : | |
| MALINES : | |
| MUNICH : | |
| PARIS : | |
| PRAGUE : | |
| ROTTERDAM : | |

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPÉRIAL

DOUVRES

QUAI DE L'AMIRAUTÉ

DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES & FILS

FAIENCES ARTISTIQUES
MONT-ST-AMAND LEZ-GAND

PAUL BONEYDS

ENGLISH TAILOR
Rue des Fripiers
BRUSSELS

CHAPELLERIE VANDERCOILDE

Boulevard du Nord, 24
BRUXELLES

Viennent de paraître au

MERCURE DE FRANCE

Pierre Louijs : *Aphrodite*
R. de Gourmont : *Le Pèlerin du Silence*

Journal des Artistes

(Hédomadaire — Paris)

1 an : 15 fr. — Fr. 0.25 le numéro

LE LIVRE D'ART

(Paris)

MENSUEL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1 an : Etranger 15 fr. — Fr. 1.25 le numéro

A LA BELLE JARDINIÈRE

MARCHÉ aux GRAINS, 3. GAND
AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants
Genre grand tailleur
Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE

GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

VOL

ASSURANCE CONTRE LE VOL

ASSURANCE D'OBJETS D'ART

BRUXELLES — 4, Rue de Suisse, 4 — BRUXELLES

VOL

L'ART JEUNE

131, RUE DE BRABANT
BRUXELLES

Fr. 0,60 le numéro

L'ERMITAGE

8, Rue Juliette Lamber, 8

PARIS

FR. 0.80 LE NUMÉRO

Lisez le PETIT BLEU

QUOTIDIEN BRUXELLOIS ILLUSTRÉ : 5 CENTIMES

Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand

LE RÉVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

OCTOBRE 1896

N° 34 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Le Milieu Belge	<i>Emile Verhaeren</i>
Poème	<i>Charles Guérin</i>
L'Effeuillaison des Magnolias	<i>Edmond Jaloux</i>
Variations sur le même thème	<i>Georges Marlow</i>
Petites Proses	<i>Rodrigue Sérasquier</i>
Absence	<i>Georges Pioch</i>
Le Paradis	<i>Francis Jammes</i>
Ballade	<i>Paul Fort</i>
Pour l'En-Allée	<i>Manuel Devaldès</i>
Fin de Lettre	<i>Auguste Mairial</i>
Propos d'Exil	<i>Paul Arden</i>
Remords	<i>Albert Fleury</i>
Le Club du Suicide (trad)	<i>Georges Khnopff</i>
Epithalame	<i>Fred. R. L. de Basquiche</i>
Chronique londonnienne	<i>Osman Edwards</i>
Chronique littéraire	<i>Albert Arnay</i>
Id.	<i>Denis Lalieux</i>
Le Mois	<i>Math. Robert</i>

Ornements de

Max Elskamp

Georges Lemmen, Georges Minne, Edmond Van Offel
Théo Van Rysselberghe

Ce numéro : fr. 0.50

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

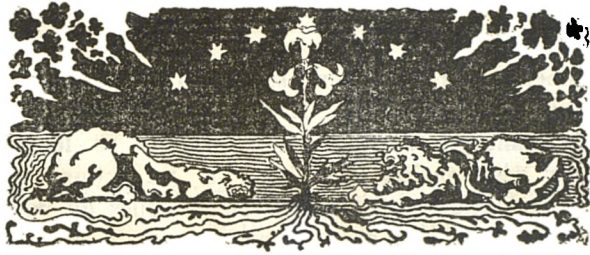
Georges Angeloth, Paul Arden, Albert Arnay, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalicux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marquès, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluyts, Arthur Souchor, Maurice Vandermeylen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires—la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64, rue Kessels, Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeylen, Avenue de l'Hippodrome, n° 30, Bruxelles.



LE MILIEU BELGE

Vacances et voyages ont pris fin. Artistes, écrivains, savants sont rentrés, qui de France, qui d'Allemagne, qui d'Italie et tous, à moins qu'ils n'aient perdu le sens hautain des choses, se sont sentis diminués et amoindris, rien qu'à respirer pendant huit jours l'atmosphère belge. Cette dépression ne se mesure point comme celle des thermomètres, mais tous nous la sentons, bien que nous ayons peine à l'analyser et à la définir.

Là-bas, s'imposaient de superbes raisons de vivre, de violents motifs d'enthousiasme, de larges espérances. Il y avait de l'héroïsme à respirer; de la belle folie à brandir. A certaines heures, soit dans les rues ardentes de fièvre et de travail, soit dans les théâtres, où se jouaient des épopées énormes, soit dans les musées merveilleux, où s'entassait de la gloire, soit même dans les salles froides d'une université où tout le mouvement intellectuel du monde se groupait en revues et en livres, venus de tous les points du globe, on sentait, qu'on aurait pu se développer

hardiment et profondément, selon son rêve personnel. Le milieu était exaltant. Il conseillait une belle vie, se fortifiant par de hauts souvenirs qui se levaient comme des témoins pour juger si les actions présentes étaient dignes et belles comme celles du passé. On prenait contact avec je ne sais quelle grandeur invisible, qui vous touchait chaque pensée, avec des doigts ardents. On s'éprouvait plus fort, plus clair, plus juste. L'ambiance solennelle intensifiait le cœur et le cerveau.

Aujourd'hui nous voici revenus dans le milieu de la patrie, dans la petite crique nationale où les forts courants d'idées ne passent point, où seuls règnent de méchants tourbillons qui sucent et détruisent les berges voisines et, continûment, font tomber des paquets de limon et de vase dans la pureté de l'eau.

Le milieu, qui est ailleurs un motif de vivre haut et grand, devient ici un motif de morosité et de tristesse. Il ne donne rien, il enlève; il ne redresse point; il aplatit.

Quelques-uns lâchement s'y résignent; d'autres, au tempérament souple et banal, s'acclimatent et prospèrent dans ce qui fut, un instant, leur dégoût.

Quelquefois on s'illusionne. On croit que la Belgique a changé, que ses citoyens se sont transformés et que ceux-là que visait Baudelaire ont dépouillé leur peau d'onagre, où tapait sa colère.

Soit, mais les pays voisins eux aussi se sont métamorphosés, et l'avance qu'ils avaient sur nous, ils l'ont gardée. Nous sommes peut-être moins embourbés que jadis, mais nous tenons encore dans

la glaise jusqu'à mi-corps, tandis que les autres sont en train de dégager leurs pieds.

Certes, une élite s'est détachée de la masse. L'art, les sciences, la littérature — surtout cette dernière — ont vivement rompu avec les traditions d'apathie et d'immobilisme.

Pourtant quelques-uns qui s'étaient affranchis retournent déjà vers l'ancienne moisissure, comme s'ils avaient peur de n'être pas assez belges.

Certes encore, est-il des écrivains sortis de notre groupe dont la renommée s'est répandue à travers les régions du monde, allant de l'ancien vers le nouveau continent.

Mais, dites, qui de leurs compatriotes s'en soucie? Quelle partie de la masse s'en est émue, ne fut-ce que pour tâcher de comprendre un peu congrûment l'idée de la gloire?

Certes encore, des cercles nombreux se sont fondés pour affirmer de nouvelles fois esthétiques et crier des paroles fières et ardentes. Mais ces cercles ont une sorte de clientèle toujours la même, qui finit par agacer par cela seul qu'elle est toujours la même et que le snobisme remplace chez elle la conviction et la vie. Cela ne constitue pas une force : ce sont les modistes et les tailleuses qui profitent bien plus que l'art, du goût quelquefois distingué de ces dames. Il n'y a pas là un vrai public, soucieux de vivre bellement, suivant un idéal de fierté intellectuelle ou morale. Il n'y a là ni flamme ardente, ni exaltation généreuse vers un but transcendant. Tout cela pense menu, éprouve menu, agit menu. Tout cela juge pêle-mêle attribuant à tel artiste

quelconque la même valeur qu'au plus hautain. Tout cela manque d'âme et se contente « d'être ou de paraître au courant. » L'art s'abaisse au rang des sports et bientôt on mettra cinq louis sur un tableau comme sur un cheval. Rien en effet ne s'oppose aux paris de deux dilettantes sur les résultats d'un concours ou l'admission d'une œuvre dans les musées de l'Etat.

La distance qui sépare en Belgique l'artiste ou le savant d'un vrai public est, quoiqu'on dise, plus grande que partout ailleurs. Le lecteur anonyme, celui qui lit pour lui seul au fond de sa province, celui qui forme groupe avec d'autres pour parler d'art ou de science en des réunions ou des soirées, celui qui prend part à la culture mondiale et achète les livres au fur et à mesure qu'ils paraissent dans le seul but d'être un homme plus cultivé qu'il ne l'était la veille, n'existe guère chez nous. Ailleurs, surtout dans les pays protestants, de tels spécimens d'humanité abondent. Entre la foule belge et l'écrivain il y a non seulement incompatibilité; il y a dédain. L'artiste s'épuise en colères contre la masse; la masse se moque de l'artiste, le « zwanze » ou passe en haussant les épaules. Elle n'a pas la notion du respect et de l'admiration. Un homme quelque haut qu'il soit n'est jamais aux yeux d'un bon belge, supérieur à celui qui le rosse, le soir, au domino ou qui discute victorieusement avec lui sur la politique locale. Une idée quelque belle qu'elle soit ne le touche jamais au front, mais toujours au ventre. Il ne conçoit pas qu'au delà des limites de sa médiocrité, il puisse exister quelque chose qui vaille. Tout ce qui le dépasse n'est pas sérieux. Tout ce qui le domine

est de « la blague ». Il est de sa paroisse, s'il est chrétien, de sa rue, s'il est libre penseur, de son estaminet s'il est du peuple, de son billard s'il est de la bourgeoisie, avant d'être... homme. Il est toujours de la fraction avant d'être du total. Il est sectaire en religion; scissionnaire en politique, Il a le besoin de couper, de rapetisser, d'émietter tout. Il divise et subdivise et c'est pour se railler lui-même qu'il admet que « L'union fait la force, mossieu ». Et voilà les milieux et les gens, dans et parmi lesquels il nous faut vivre. Depuis quinze ans on travaille à les changer. S'il y avait en Belgique une presse moins veule, peut-être y aurait-on réussi. Mais on a toujours les quotidiens qu'on mérite et la plupart des journaux bruxellois sont bien plus encore, les uns de Molenbeek et les autres de Saint-Josse, que de Bruxelles. Les mœurs belges sont, avant tout, des mœurs de faubourg et les gazettes, idem.

On peut se demander quelle attitude convient aux artistes que la vie plonge, malgré eux, en une telle ambiance. Trois partis sont à prendre.

Il y a l'isolement complet : se barricader contre le milieu et les gens, ne pas lire une ligne qui les raconte, ne pas vouloir connaître une seule passion qui les agite, les dédaigner sans même se donner la peine d'afficher son dédain et ne sortir de soi que pour vivre en esprit au-delà des frontières dans quelque centre d'agitation artiste, vers où de temps en temps on partirait se retremper. Ce ne serait pas la tour d'ivoire ; ce serait une simple vie d'exil qu'embellirait un regret. Il y a aussi la lutte continue, l'acharnement à combattre, rageusement, ce que l'on hait. Ce serait surtout à la soi

disant haute société où fleurit, soit dans les salons, soit dans les réunions, ce que l'esprit belge renferme de plus belge, qu'on s'attaquerait. Dire que si les prêtres ont eu leurs poètes qui les célébraient et les défendaient, les nobles leurs chanteurs qui les exaltaient, les bourgeois n'ont jamais réussi à inspirer que le rire, l'ironie, la satire ou la colère. Balzac, Flaubert, Zola, quels formidables justiciers ! Et qu'auraient ils inventé s'ils eussent connu notre « classe moyenne » cause de notre état d'infériorité actuel ! Il y a enfin l'oubli de toutes ces misérables contingences, la fusion de son âme dans l'âme humaine totale, l'absorption de sa vie dans la vie complète des êtres et des choses, l'existence lyrique où l'on ne se distingue plus de ce qu'on aime ni de ce que l'on admire, où on se chante et où l'on se crie par dessus les têtes, par au delà des villes, plus loin que les échos de cette heure de siècle, là bas, au loin, vers l'infini.

Alors qu'importe le milieu ; on ne le voit plus. Il n'est plus qu'un accident, qu'une facette microscopique du prisme énorme, dont l'univers nous éblouit.

EMILE VERHAEREN.



POÈME

à MAURICE MAGRE.

*Ce soir, après la pluie, est doux; soir de Septembre
Si doux qu'on en voudrait pleurer, si plein d'abeilles
Qu'on fuit tout défaillant la pénombre des chambres.
C'est un soir de Septembre un peu triste, et c'est veille
De dimanche, et c'est l'heure où ceux de la maison
Viennent s'asseoir parmi les roses du perron.
C'est un soir de Septembre et veille de dimanche;
On se tait; la maison et les roses sont blanches,
L'automne, enlumineur silencieux et lent,
Empourpre sur les pans de murs la vigne vierge;
La brise aux doigts furtifs agite en préludant
Les pampres de la treille et les dentelles d'herbe,
Avec l'angelus grave et résigné chemine
Le multiple retour, au lointain, des clarines;
Le foin fleuri des chars oscille sur la route,
Les peupliers d'argent frissonnent, on écoute
Retomber le marteau sur le contre-heurtoir
Et l'implorant appel des mendiants du soir;
Les fleurs, presque, se font plus lourdes sur leurs tiges;
Une amère langueur, souffle à souffle, voltige
De l'aïeule, songeuse à cause de la mort,*

*À la vierge, songeuse à cause de l'amour ;
 Nul ne parle ; la chair s'inquiète ; le jour
 Impalpable s'efface et fond comme un accord
 Expire... et la nuit monte, hélas ! au cœur des hommes.
 À cette heure indécise où rampent les ténèbres
 La prière en secret nous écarte les lèvres,
 Telle une source fend les prés en feu ; nous sommes
 Humbles, nous voudrions être pareils, mon Dieu,
 À la limpidité de ton firmament bleu
 Et que nos reins, comme la chair des chastes veuves,
 N'aient plus pour lit d'amour qu'une tombe où s'étendre.
 ... Ah ! détourner enfin sa bouche de la femme ! —
 Mais, ô Seigneur, en ce soir morne de Septembre,
 Dispense au ciel profond la manne lumineuse
 Qui nourrit le sommeil religieux des âmes,
 Et, devant que ta grâce abaïsse nos paupières,
 Fais neiger sur les cœurs et les maisons de pierre
 Les étoiles avec l'azur, pour qu'on oublie
 Toute cette tristesse immense de la Vie.*

CHARLES GUÉRIN.



L'EFFEUILLAISSON DES MAGNOLIAS.

à Edmond Fazy.

Harold avait rencontré Liliose, un jour de printemps, au pied d'un magnolia; elle était assise sur le sol et tressait des guirlandes de clématites; le soleil tissait autour d'elle un voile léger de lumière dorée; un fil d'argent entourait sa tête d'un mince diadème scintillant et serrait contre ses tempes ses cheveux noirs coiffés en bandeaux; elle était vêtue d'une robe de mousseline imprimée où s'épanouissaient de gros bouquets de pivoines roses, et ses mains avaient l'élégante souplesse des cygnes blancs. Elle se leva avec étonnement vers l'inattendu visiteur; sans doute, la face d'Harold avait-elle prématurément hanté les songes de Liliose, car elle l'accueillit comme un ami que l'on n'a pas vu depuis longtemps et dont on déplorait l'absence. Le hasard de cette rencontre les lia, ils trouvèrent dans leur conversation assez de charme pour souhaiter de se revoir; Harold retourna chez Liliose.

La maison qu'habitait la jeune femme dressait au bout d'une allée de peupliers sa façade blanche et ses fenêtres qui entouraient de colonnettes de marbre des vitraux multicolores et décorés de singulières

floraisons. Les appartements étaient clairs et spacieux, les meubles de laque qui les ornaient ne paraissaient pas avoir d'autre utilité que de soutenir des vases de porcelaines rares, débordant de fleurs et de fruits. Le long des murs, des tapisseries anciennes immobilisaient dans des paysages vert céladon et rose fané d'hieratiques personnages au sourire désabusé. Des instruments de musique, harpes et pianos, occupaient les angles des pièces, et des rideaux de dentelle drapaient contre les vitres leurs chimères et leurs tulipes harmonisées en arabesques. Autour de la maison, le jardin déroulait les méandres de ses allées que bordaient des buissons de houx épineux et métalliques, des hêtres berçaient dans le vent leur cimes frémissantes, et les étoiles mauves des clématites luisaient dans des massifs de verdure ; de petits bassins d'eau claire dormaient à l'ombre des osiers ; au fond du parc, des magnolias érigeaient dans une prairie inondée de soleil leurs feuillages luisants et taillés en pyramides.

Les visites d'Harold, d'abord régulièrement espacées, devinrent bientôt quotidiennes ; à causer le long des allées ou à vibrer ensemble aux sons des compositions symphoniques, les esprits des jeunes gens se plurent et se fiancèrent. L'amour unifia leurs destinées ; mais Harold et Lilicse s'aimèrent longtemps sans se le dire, afin de ne pas brutaliser, d'une trop brusque parole, le mystère de cet amour qu'ils sentaient plus passionnément encore, car il était accru de toute la gravité de leur silence.

Les mois passèrent, fleuris de rires et de chansons ; à la tiédeur odorante de Mai, succéda la chaleur torpide de Juin, l'été charria le soufre et la lave

de ses fauves journées, les bassins s'échauffèrent sous les rayons du soleil, les papillons s'engourdirent dans les calices des clématites. Harold et Liliose passaient leurs après-midis dans le repos discret d'un boudoir et ne sortaient qu'au crépuscule; ils détestaient la clarté brutale et trop éclatante du soleil, ils aimaient la lumière pâlie et la pénombre humide du soir; aux heures dégénérescentes de la journée, ils allaient cueillir les magnolias; parmi les feuilles étincelantes des arbres, ces fleurs élargissaient leurs corolles blanches dont l'odeur énervante et citronnée s'évaporait dans l'atmosphère; Harold montait dans les branches et, assis au milieu des frondaisons, il arrachait les calices et les jetait avec leurs couronnes de feuillages dans la jupe de Liliose; à travers les ramures sombres des bois voisins, le couchant rutilait d'une pourpre dorée, une fraîcheur humide montait des bassins, les effluves des magnolias répandaient puissamment leurs aromes chargés d'ivresse, et lorsque Harold descendait de l'arbre, il étreignait Liliose dans ses bras et pressait contre sa bouche les lèvres de la jeune femme; parfois, ils tombaient au milieu des herbes et défaillaient de volupté dans les ténèbres. Ils revenaient ensuite vers la maison et disposaient les pâles calices dans les vases de Sèvres et les potiches du Japon. Lorsque la nuit était tout-à-fait tombée, Harold quittait Liliose et regagnait le domicile qu'il avait loué dans les environs.

Ainsi leur vie s'écoula, irréaliste et fugitive; ils oublièrent le temps que rythmaient les sonneries des horloges et perdirent toute souvenance de leur passé, leur existence fut heureuse, mais monotone, car le bonheur ne va pas sans monotonie. Quelque-

fois, ils trouvaient que le décor de leur amour était toujours le même et ils allaient dans les jardins voisins, ils suivaient les chemins bordés de peupliers, ils s'asseyaient sous les hêtres, ils se miraient dans les ruisseaux, ils longeaient des champs de blé dont la houle ondulait avec le vent et berçait avec ses lourds épis les coquelicots dont les fleurs rouges se coagulaient comme des taches de sang ; des chiens les saluaient de leurs abois frénétiques, des fauvettes s'envolaient devant eux. Mais ils revenaient sur leurs pas, car ces paysages ne différaient point de celui auquel ils étaient habitués. Parfois, ils s'amusaient de la fuite des nuages dans le ciel ; à six heures, certains jours, il y en avait de toutes sortes et leur passage faisait d'étranges reflets sur les eaux des bassins, les uns rosés par le soleil couchant se développaient comme des écheveaux de soie, les autres d'un blanc laiteux et bleuâtre s'avançaient ainsi que des touffes de coton et d'autres pendaient comme des draperies noires et d'autres encore se déroulaient comme des simarres rouges ; les hironnelles épouvantées de cette avalanche de nues rasaient le sol avec des cris aigus, et des chauves-souris mêlaient à leur essor leur vol effaré et tâtonnant. Et Liliose dit un soir à Harold tandis qu'il regardait le firmament : « Ta pensée s'éloigne de moi, ô Harold, je vois que tes regards vont plus loin que ces nuages, qu'ils dépassent les lignes de peupliers et qu'ils planent sur la mer lointaine... Quel désir s'éveille en ton âme et pourquoi es-tu triste aujourd'hui ? »

« Il y a trop de choses inconnues, dit Harold et je voudrais aller vers elles. Ah ! il y a quelque part

des cités de ruines lugubres et dédorées où l'on découvre l'anneau de sa destinée, et les eaux mortes où croupissent des gondoles vermoulues recèlent peut-être les germes qui auraient dû éclairer notre vie... »

« O Harold, pourquoi t'inquiéter de ce que tu ne connais pas, il y aura toujours des lieux que tu n'auras pas vus et que tu voudras visiter, et d'ailleurs toute la vie est résumée ici. Verras-tu des lacs aussi bleus que mes yeux, des fruits plus parfumés que mes lèvres? Ma chevelure est plus belle que la nuit et près de ma face les magnolias semblent trop colorés. Crois-tu qu'il y ait au monde des choses plus merveilleuses que celles-ci : la courbe indolente d'une tige de fleur, l'odeur d'un fruit dans les ténèbres, la mélancolie du crépuscule, la tristesse et la douceur d'un regard de femme? Tu trouveras ici toutes ces choses et tu n'as pas besoin d'aller les chercher ailleurs, car elles sont partout les mêmes... »

Septembre vint; les vignes saignèrent sur les coteaux; les vendangeurs emportèrent vers les pressoirs les raisins dont les grappes se tuméfaient hors des corbeilles; au coucher du soleil, le ciel sembla refléter le coloris des vignobles et le firmament fut pareil aux chasselas écrasés; des nuages pareils à de la ouate passèrent au-dessus des bois, l'automne approcha, les magnolias se raréfièrent dans les arbres, les longues journées brûlantes de l'été agonisèrent dans la langueur nostalgique des soirs de Septembre, le voisinage des vendanges mit dans l'air comme une bienfaisante et léthéenne ivresse, mais l'on en connaissait le leurre et la mélancolie automnale pesa plus lourdement sur les âmes.

Cependant, comme l'air avait fraîchi, Harold et Lilirose sortaient plus tôt et faisaient de plus longues

promenades ; ils suivirent un ruisseau qui coulait entre deux berges de gazon, sous des saules pleureurs. Ils s'en allaient ainsi très loin ; parfois, l'ombrage cessait et les promeneurs voyaient autour d'eux les perspectives sinoples des prairies, puis les saules reparaissaient et leur attitude de désespérance semblait figer au bord de l'eau l'apparence de femmes immatérielles et douces, sanglotant de la tristesse d'une douloureuse destinée ; à leurs pieds, l'eau courait, bleuâtre, grise, avec des rides et des cercles qui suivaient le courant, en s'élargissant et en se retrécissant sans cesse. Lorsqu'ils étaient fatigués, les jeunes gens revenaient sur leurs pas ; ils s'étonnaient que des taches de rouille envahissent déjà les frondaisons, car les nostalgies d'Harold étaient mortes. Mais certaines journées étaient encore si tièdes qu'ils ne croyaient pas avoir quitté l'été et le jeune homme faisait des projets d'avenir heureux.

« Voyez ces peupliers, répondit Liliose un soir, et remarquez quel or dévastateur s'allume dans la splendeur de leur feuillage. »

Emus d'une instinctive angoisse, il ne dirent rien autre et revinrent vers leur jardin.

Dès ce jour, en effet, Harold et Liliose comprirent que leurs esprits n'avaient plus l'harmonie des premiers jours de l'été ; leurs âmes s'éloignaient l'une de l'autre, comme ces pèlerins qui, après avoir cheminé ensemble, se quittent au coin d'une place, pour prendre chacun une route nouvelle ; ils sentaient confusément en eux la saison de la désuétude. C'est à cela qu'avait fait allusion Liliose, et Harold avaient compris la tristesse de cette parole.

Et le lendemain, la jeune fille dit en arrivant sous

les magnolias dont les ultimes fleurs s'épanouissaient parmi les branches :

« Voici les derniers magnolias, Harold, quand cueillerons-nous de nouveau ces fleurs ensemble? Je crois que l'heure de la séparation est venue, nos âmes s'en vont vers des chemins nouveaux. »

Harold ne répondit pas ; cependant, Liliose cueillait les calices et s'en parait comme pour une dernière fête, les corolles à peine écloses délaçaient leurs pétales amincis en cônes et commençaient à s'élargir. La jeune femme couronnait ses cheveux noirs de guirlandes blanches, en liait autour de sa taille, et enlaçait son cou et posait de pâles fleurs dans l'échancrure de son corsage rose. Et silencieuse, elle serra Harold dans ses bras, leurs lèvres se joignirent, et ils connurent ainsi une longue et singulière extase, puis, ils s'étreignirent avec plus de vigueur et leurs baisers devinrent des morsures ; des filets rouges coulèrent le long de leurs bouches. Mais Liliose se dégagea et remonta à pas lents vers la maison.

Le ciel fêta un étrange anniversaire d'or et de sang, ce soir-là ; l'horizon fut pareil à un bouclier de métal en fusion, et les nuées qui s'avancèrent vers le soleil furent comme des galères de pourpre ; des veines roses marbraient les eaux verdâtres des bassins. Il y avait moins d'hirondelles sur les champs et les chauves-souris semblaient plus gourdes. Les abois des chiens étaient infiniment tristes.

Et le lendemain fut un jour de brouillard et de nuages ; des feuilles bronzées arrachées aux arbres par le vent tourbillonnaient au ras des allées, le ruisseau entraînait dans son cours des rameaux brisés et jaunis de peupliers et de saules, et il n'y avait plus de fleurs

dans les magnolias dont les arbres semblaient résister mollement à l'humidité qui montait vers eux des prairies. Harold et Liliose surent que l'irréparable passait entre eux. Ils restèrent un instant immobiles sur le perron de la villa ; l'automne était pareil à un enfant craintif qui a peur de la vie et n'ose pas parler.

« O Liliose, dit Harold, nos pensées ont été bien mornes aujourd'hui et je sens que vous réfléchissez à des choses que je ne connais pas, je ne participe plus à votre âme... Les chrysanthèmes vont fleurir. »

Et comme s'il avait sacré de cette fatidique parole l'angoisse du départ, il embrassa longuement son amie : Adieu, dit-il et il s'en alla. Il y avait une abdication dans son baiser, et les souffles d'air qui agitaient ses longs cheveux noirs semblaient l'image extérieure de son émotion.

Et tandis qu'il s'avavançait seul, par les routes jadis parcourues avec Liliose, il se disait :

« En son éternel devenir, notre âme laisse sans cesse derrière elle un peu de ses idées, de ses sentiments, de ses désirs; c'est comme un sillage psychique; mais lorsqu'elle veut revenir en arrière, elle s'étonne de ne pas trouver ce qu'elle a laissé semblable à l'idée qu'elle s'en faisait. Elle évolue toujours et ses idées, ses sentiments, ses désirs changent avec elle. C'est ainsi que l'amour ne peut pas durer plus d'un certain temps, car passé cette limite, les âmes suivant chacune de son côté leur route logique se trouvent en désaccord. Il y a mille froissures entre elles, le goût qu'elles avaient l'une pour l'autre n'est plus le même, elles

ne trouvent plus dans l'âme aimée ce qui les y charma jadis. Je n'ai pas voulu perpétuer ce mensonge, maintenant que mon âme et celle de Liliose ne suivent plus des chemins parallèles. »

Harold marcha longtemps ; lorsque la nuit fut venue, il se trouva très loin de son habitation ; il suivait toujours le ruisseau, mais ses berges s'étaient élargies et des sapins tendaient au-dessus de ses eaux leurs branches horizontales et pleureuses. Harold revint sur ses pas ; la lune se levait au fond d'un ciel gris-perle, et son orbe nacré éclairait un paysage irréel ; le ruisseau semblait rouler de l'argent fondu, et des stalactites de givre se suspendaient aux rameaux des sapins ; tout baignait dans une lumière d'opale. Des chauves-souris dessinaient leurs ombres chinoises sur l'écran que faisaient en s'élargissant les branches des arbres. Et Harold se trouva devant la maison de Liliose, il voulut revoir une dernière fois les méandres des allées où il avait rencontré l'Amour, et, sautant par dessus le mur, il pénétra dans le jardin. Comme il soufflait un peu de vent, les feuilles d'or des peupliers pleuvaient autour de lui, elles bruissaient sur le sol en y tombant, et quelques unes, courant au ras du gazon, s'immergeaient dans les bassins étincelants sous la lune. Et soudain, comme il s'avancait vers la maison, Harold vit s'ouvrir la fenêtre de la chambre de Liliose ; pour ne pas être aperçu, il se cacha derrière un massif de clématites.

Et Liliose parut sur le balcon ; elle était dans la lumière de la lune et il y avait autour d'elle un halo de lueur nacrée, ses cheveux noirs serrés en bandeaux contre ses tempes étaient couronnés d'un mince

fil d'or qui suspendait entre ses sourcils une perle scintillante; elle était vêtue d'une robe mauve et elle tenait dans ses bras nus une brassée de magnolias; les uns étaient encore frais et d'une blancheur marbrine, les autres avaient des taches de rouille sur la matité de leur teint et d'autres enfin recroquevillaient leurs pétales plissés et roussis. Lentement, comme à regret, Liliose effeuilla ces fleurs, une à une; les pétales voletaient dans l'air léger, planaient un moment, sursautaient selon le vent et venaient s'affaisser sur la terre où il se mêlaient aux feuilles. Lorsque tous les calices furent effeuillés, Liliose pencha son visage vers le jardin, ses mains pâles appuyées à la balustrade du balcon étincelèrent de la gloire de deux améthystes, puis, elle releva la tête et Harold vit une dernière fois sa figure fine et blanche, ses yeux bleus qui brillaient d'une étrange et spirituelle lumière, et ses lèvres qui semblaient du porphyre poli. Il y eut un écroulement subit d'obscurité, car un nuage passait devant la lune; une chouette pleura au loin. Alors Harold sortit du jardin et, sans un regard vers le Passé, il s'enfonça dans la tristesse de l'Automne.

EDMOND JALOUX.



VARIATIONS SUR LE MÊME THÈME

A Mademoiselle ALINE MERTENS.

SOURIRE AU MATIN

*L'aube défaille au seuil de cet asile enclos
Parmi les fleurs que tu semas, parmi les flots
Dérisoires de l'eau familière où les cygnes
Se souviennent encore de ton rire et des signes
Que nos doigts ébauchaient sur leur plumage d'or...
Nuances estompant de grâce le décor
Du jardin, des clartés jalouses des fontaines
Que berce la chanson des violes lointaines,
Des clartés et des voix mélodieuses font
Se pâmer les oiseaux dans les cages et vont
Comme les messagers d'une aurore ingénue
Diviniser l'émoi des fleurs de l'avenue.
Tu souris : La fenêtre où tes yeux captivés
Par les jeux du soleil qui soudain s'est levé
Derrière le bosquet de lilas et de roses,
La fenêtre fleurie où calme, tu reposes.
S'allume... Et dans le ciel c'est une éclosion
De gemmes, de parfums, de baisers, de rayons,
Que, fier de ton amour, en rêvant, je recueille
Dans l'urne d'une fleur, au chant bénin des feuilles!*

UNE ROSE

Accueille, ô Rose morte une Rose nouvelle!
Elle s'emperle encor de rosée et révèle
Mieux qu'un aveu, l'émoi d'un rêve et la beauté
De ce suprême amour enneigé de clarté
Dont seule la Tristesse ajoure une âme élue.
O Rose morte, un peu de ta grâce reflue
Vers cette fleur de gloire et d'extase que j'ai
Afin de réveiller ton arôme léger
Fait s'éjouir parmi tes feuilles desséchées.
Sur ta corolle un soir, mes mains se sont penchées
Je m'en souviens : L'espoir effleurait mon ennui
D'un soupir angélique et l'âme de la nuit
Harmonisait autour de moi toutes les lyres
Des souvenirs jaloux de ton divin sourire...
O Rose, dans ce vase où tu te ressouviens
Des rires de l'aurore et des rêves anciens,
Accueille cette fleur lumineuse et protège
Son calice pétri de soleil et de neige!

DIMANCHE

Dimanche : Un peu de neige encourtine la ville
Et la fenêtre, où doucement la vieille file
En réveillant au fond de son cœur obscurci
L'angelot souriant d'un frêle amour transi,
S'enjoline de clairs paysages de glace :
Sites miraculeux où le lys s'entrelace
Au bord d'une eau de rêve à quelque rose d'or
Si belle que l'aurore à peine défeuillée
Renait soudain et vient aviver le décor
D'un rire éternisant ta grâce inoubliée

*Sublime Aurore où la fileuse fit neiger
 Sur les fleurs d'un espoir subtil et mensonger
 Les pétales divins de son âme ingénue !...
 Songeuse, elle entremêle aux fils de son fuseau
 Le lin de son enfance, et l'heure étant venue
 Où les cloches de leur éphémère réseau
 De trilles frôlent la tendre langueur des choses,
 Elle s'endort parmi des cygnes et des roses.*

DES YEUX

*Il est des yeux si doux que l'âme n'ose pas
 Vers eux guider son rêve enchanté, ni sourire
 Aux fleurs de pureté qui germaient sous ses pas,
 Il est des yeux bénis où tout le ciel se mire
 Comme en une eau mystérieuse dont les fleurs
 Recèlent une étoile ingénument ravie
 Au collier d'un Archange, et qui frôlent la vie
 De l'infini du songe épanché dans leurs pleurs.
 Lueurs des souvenirs aimés, lampes célestes
 Qui dans la nuit où l'âme esquisse ses vains gestes
 Rallument l'espérance aux pauvres cœurs blessés,
 Et suscitent parmi les sournoises ténèbres
 De merveilleux jardins, dont les lys offensés
 Inclinent gravement leurs guirlandes célèbres
 Vers le front déjà triste et les rêves meurtris..
 Miroirs d'extase et de bonheur, joyaux de gloire,
 Si simples et pourtant si noblement fleuris
 De ce mystique amour auquel on voudrait croire
 Mais qui paraît trop beau pour guider notre amour...
 Doux yeux de sœur nimbés d'aube et de crépuscule
 Que nous n'oublierons plus tant leur azur simule
 Le ciel dont nous irons ravir la grâce un jour...*

DES FLEURS

*O fleurs, sanglots d'un rêve à l'agonie, ô fleurs
Si belles sous l'haleine amoureuse des brises,
Dans l'eau que lisse une aile ou dans l'herbe qu'irisent
Les rayons prisonniers de la rosée en pleurs,
O corolles, joyaux tombés du diadème
D'une fée un peu lasse, adorables soupçons
Du rêve modulé par des lèvres qu'on aime,
Fleurs, toute une jeunesse expirant en frissons.
Vous dont l'arôme égaie et dont la gloire guide,
En ce matin vermeil que le printemps dévide
Comme un écheveau d'or sur le jardin d'amour,
Violettes des yeux, Roses des bouches closes,
Et toi, Lys du premier baiser qui tour-à-tour
Parfumes la candeur ineffable des choses
Et la mélancolie éparse dans mon cœur,
Est-ce d'une caresse où l'âme se révèle
Ou d'un soupir atténué par le bonheur
Royalement surgi de cette aube nouvelle,
Que vous choierez la sœur dont les doux yeux baissés
Luttent de grâce avec vos plus pures corolles,
O fleurs dont les parfums divins sont les paroles
Qui me font souvenir de ses aveux passés!*

de

« Guirlande de Sourires »

GEORGES MARLOW.

PETITES PROSES

A LA DÉRIVE

POUR ALFRED LAVACHERY.

Dans ses courses rapides à travers la Ville pour gagner la campagne, ou lorsqu'il revenait d'esquisser des sites printaniers, avec sa boîte à peinture, son chevalet et sa toile, depuis les premiers beaux jours Francis avait croisé quelquefois deux sœurs blondes aux yeux noirs, jolies, jeunes, élégantes, et vêtues de soies pâles et légères. Elles étaient toujours suivies de deux vieillards, — leurs parents sans doute, — le père, aux allures d'ancien militaire, un ruban à la boutonnière de son paletot gris, coiffé d'un panama, appuyé sur un jonc à pomme d'ivoire, — et, à son bras, la vieille mère, l'air très douce et très bonne, toute blanche en sa robe noire, du velours améthyste garnissant son bonnet... Ils marchaient doucement, silencieux, heureux, derrière leurs filles bavardes et rieuses, s'arrêtant avec elles aux étalages, se laissant entraîner et griser un peu par l'animation des rues à ces heures du midi et du soir tombant qu'ils choisissaient pour leurs promenades.

Francis s'était retourné plusieurs fois pour les voir

s'éloigner, calmes à travers la foule des passants hâtés. Il les rencontrait aussi dans les concerts publics et partout où il y avait fête ; chaque fois il les saluait intérieurement, ses yeux et son âme souriaient à leur bonheur simple et tranquille. C'étaient devenus des passants amis et coutumiers dans les décors de sa vie, et jamais il n'avait songé à mieux savoir qui ils étaient, ni quel toit abritait leur existence paisible.

— Un dimanche, au crépuscule, comme il longeait un boulevard ombragé par des maronniers fleuris de grappes roses et blanches, il les vit entrer dans une maison au balcon envahi par des capucines. Les volets étaient clos au rez-de-chaussée ; en haut, les fenêtres garnies de jacinthes et les rideaux soutenus par des embrasses de ruban, trahissaient des coquetteries de jeunes filles. Après un simple regard à cette façade qu'à l'avance il s'était figurée, Francis continua son chemin, et il n'y pensait plus en rejoignant ses amis sous la véranda de la taverne où tous les jours ils se réunissaient pour agiter les menus faits de la vie artistique, parmi le mouvement et les bruits de la rue qui précèdent le règne du soir.

*
* *

Comme il finissait de souper sur la terrasse, Francis monta à son atelier. ouvrit la fenêtre, et, allumant sa pipe de racine, se pencha pour rêver. Le ciel était criblé d'étoiles. En bas, sa mère lisait sous la lampe, dans le clos vert, silencieux, où les poiriers épanouissaient leurs blancs bouquets....

— Ce devait être là-bas, sur un de ces jardins séparés du sien par une ruelle déserte où de l'herbe pousse entre les pavés, que s'ouvrait l'intimité de leur demeure. Tout près de lui, depuis des années peut-être, elles ont joué, elles se sont promenées songeuses sous le frôlement des branches, elles ont arrosé et cueilli les fleurs des parterres; souvent il doit avoir entendu leurs éclats de rire sans y prendre attention. Et il se souvient, maintenant, que le soir, parfois, des musiques et des chants de femme de ce côté s'élèvent, qu'il n'a jamais que distraitemment écoutés, son âme de musicien raffiné évitant de s'exposer à de possibles petits martyres...

— Il se mit au piano et fit résonner dans la nuit souveraine une enlaçante mélodie qui remplit l'atelier de sonorités magiques, et déborda en vibrations claires dans l'air pur, au dessus des arbres.

*
* *

Trois jours après, Francis descendait le boulevard, à la dérive, machinal, la tête vide, les yeux perdus dans le vague, pour retrouver ses amis au concert du soir, sous les tilleuls de la place prochaine. Il ne songeait à rien, et avait dépassé déjà, sans le remarquer, la maison des sœurs blondes. Il contournait le bassin d'une fontaine où des gerbes d'eau jaillissaient et retombaient en diamants éparpillés; des fleurs éclataient parmi les gazons ras; le tumulte de la gare et des coups de sifflet stridents troublaient le calme vespéral, et les cochers dormaient sur le siège des fiacres alignés, dont les chevaux, le cou tendu et la tête basse, rongaient leurs mors avec un bruit d'acier...

Soudain, obéissant à une volonté mystérieuse et toute puissante, qu'il ne pouvait diriger comme la sienne, — qui depuis quelques instants semblait évanouie, — Francis s'arrêta, hésitant... Il revint sur ses pas et regagna le boulevard. De larges gouttes de pluie commençaient à tacher, çà et là, les pavés, et tombaient avec un son mat sur les feuillages. Il alla, avec une conscience vague de ce qu'il faisait, mais docile, conduit par cette impérieuse force, ce Destin peut-être, qui la lui indiquait d'un geste, sonner à la porte de *leur* maison. Il ne les aimait, ne les désirait point; il ne se demanda même pas pour quel motif il faisait cela...

La porte s'ouvrit. Sans étonnement presque, comme si elles l'attendaient, les deux sœurs s'effacèrent contre le mur pour le laisser entrer, et l'introduisirent dans une chambre donnant sur le jardin. Sur le piano, une partition était ouverte; deux bougies brûlaient derrière des cache-lumière roses; Francis entrevit, dans la pénombre, des meubles élégants, des vases, des fleurs, des tentures... Lui montrant le clavier, elles demandèrent, priantes: « Jouez-nous quelque chose? » Et il s'assit. Toujours conscient, mais mené par une volonté étrangère, il leur joua, l'âme vibrante, la *Sonate du clair de lune*, des *Noctelletten*, du Wagner, — il s'en souvient encore. Les deux sœurs, appuyées à un fauteuil, le regardaient, silencieuses, écoutaient, captivées. La brise fraîche jouait dans les mèches folles de leurs cheveux que l'éclairage teintait de rose; au dehors, une pluie menue tombait sur les seringas et les glycines... Et comme il achevait un *Nocturne* — après avoir joué

sans mot dire, elles attentives et ravies, — les jeunes filles insinuèrent : « A présent, les parents pourraient rentrer!... » — Il se réveilla comme d'un songe ; sa volonté à lui se levait à nouveau, soudain ; il prit son chapeau, gauche, embarrassé, salua comme elles ouvriraient la porte avec un sourire...

Dans le lointain, les deux vieux revenaient à travers l'averse, blottis sous un parapluie ; et Francis s'éloigna, à grandes enjambées, sous les maronniers du boulevard.

LE FAUCHEUR.

à PAUL ARDEN.

Dans l'avenue de l'hôpital, le matin est d'une blancheur surnaturelle. Le soleil, émergeant au-dessus des collines, là-bas, transperce de rayons d'or la brume subtile et la déchire en écharpes de gaze flottantes, qui s'évanouissent dans l'azur ou se résolvent en émeraudes dont les frondaisons se mouillent. Les derniers lilas du jardin des aveugles tendent leurs bouquets mauves à travers les barreaux de la grille ; les sureaux embaument et font pleuvoir leurs fleurs menues dans les allées. Abandonnant les angles des ogives et des rosaces, les hirondelles, ivres de lumière, décrivent, avec de longs cris

joyeux, des cercles éperdus au dessus des peupliers. Le jet d'eau, dans sa vasque verdie, fait pleuvoir des gemmes vers lesquelles les cyprins tentent des sauts de nacre et d'argent. Et tandis que la cloche de l'hôpital sonne l'Angelus et mêle sa joie claire à l'allégresse exaltant toutes choses, voici venir, du bout de l'avenue, un petit vieillard, cassé, ployé en deux, et qui, sur l'épaule, balance une faux au rythme de sa marche.

Avec ses gros sabots, il s'avance lentement le long des arbres; un méchant chapeau couvre sa tête, un mouchoir rouge lui entoure le cou, ses habits sont déteints par le soleil et les averses. A chaque pas, son corps s'abaisse et se relève en un ploïement brusque et sec. Par instants, le tranchant de la faux réverbère, en un éclair, un rais de soleil.

— Le vieux faucheur, qui s'est rapproché, semble à présent un personnage d'Holbein. Sa face est comme un crâne recouvert de parchemin tendu et tanné; ses yeux sont ternes, troubles, sans vie, son nez camard; et ses mains sèches, osseuses, font deviner un corps vidé, momifié par l'âge et les labeurs.

— Quel est ce petit vieux? Où va-t-il? Que veut-il faire avec sa faux?

On ne sait. Mais bien qu'aucun visage ne se soit arrêté, au milieu d'une ogive, là-bas, à contempler l'avenue, l'Angelus, soudain, s'est tû, et il semble que tout le monde, à l'hôpital, s'affole. Des sœurs et des malades passent et repassent, furtivement, dans les corridors, sans un regard vers l'avenue...

Peut-être que des moribonds, au fond des salles,

se cramponnent à leur matelas, à l'affreuse idée qu'ils doivent quitter la terre, par ce printemps miraculeux..... Peut-être de jeunes phthisiques aux chairs presque transparentes sanglotent-elles sous leurs draps et disent qu'elles veulent vivre encore.... Tous doivent pressentir quelque malheur imminent.... Sans doute n'est-ce pas sans raison, car voici défiler, derrière les fenêtres, une religieuse qui porte une lanterne et agite une clochette, suivie de l'aumônier en étole blanche, élevant le Saint-Viatique.....

— De son pas régulier et saccadé, le faucheur avance toujours. Voici qu'il contourne le bassin où le jet d'eau a cessé de jaillir. L'hôpital est redevenu inanimé, silencieux, morne. Le petit vieux monte les marches. Il est devant la porte de chêne. Il sonne..... Le lourd vantail s'ouvre en gémissant..... Le concierge le laisse passer, — comme un ouvrier qui tous les jours vient besogner à l'hôpital, — et rentre dans sa loge.

Le vieux homme à la faux est seul au milieu des corridors déserts.....

Il enfile une colonnade, et gagne une porte vitrée que le soleil traverse à flots....

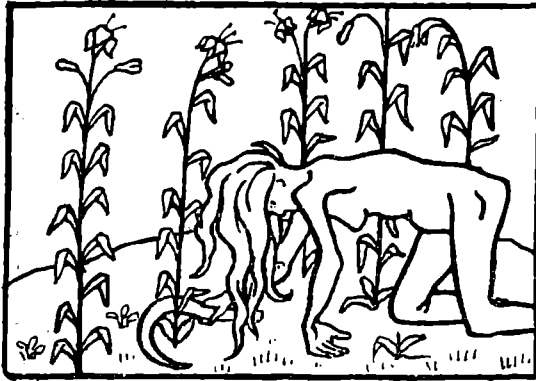
Le voici dans le verger. A perte de vue, des pommiers en fleurs émergent d'un lac de sveltes graminées, emmêlées de marguerites, de bluets, de coquelicots, de boutons d'or, de silènes, sur lesquels de ci de là, la rosée fait perler des gouttes irisées.

Il pénètre dans l'enclos; la moisson odorante lui monte jusqu'aux genoux. Il dépose sa faux; s'assure que tout est bien attaché, enfonce les coins qui fixent la lame, et se met à l'aiguiser avec un bruit clair.

Soudain, la cloche de la chapelle sonne la messe. L'hôpital se réveille comme d'un songe. Des sœurs en cornette blanche sortent par toutes les portes et s'engagent dans les allées; des malades apparaissent aux fenêtres pour se chauffer au soleil, — et, tandis que des coqs chantent à tue-tête, parmi la joie débordante de ce matin prestigieux, d'un large geste circulaire et rythmique, le petit vieux fauche les fleurs.

(des *Cahiers d'un Carabin*).

RODRIGUE SÉRASQUIER.



ABSENCE

A Jeanne, Mie.

NUIT

*La Nuit m'a dit : « Ouvre ta porte ;
 « N'enferme point l'écrit que tes soins élaborent
 « Ni les aliments qu'a refusés ta faim,
 « Pour que, venu chez toi, le passant qui s'éplore
 « De misère, — affirmant son droit de vivre — emporte
 « Un mot de ta pensée, un morceau de ton pain... »*

*La Nuit est une foule en ma maison déclose :
 Le cercle autour de moi de spectres imprécis
 Evoque obscurément mes abjurés jadis ;
 En chacun d'eux un peu de splendeur se propose.
 Oh ! je crains de les voir... Mais — exauçante joie —
 Ma peur parmi ces morts te cherche en vain, ô Toi
 Qu'exalte mon désir d'inabjurable hymen.
 O te savoir mienne à jamais, bien que lointaine !
 M'endormir dans ma joie de te jurer fidèle.*

*Et, rassuré, j'attends le libre vagabond
 Qui — béni — me prendra les biens essentiels ;
 Et me sanctifiant de vouloir selon Elle,
 La Nuit est un baiser d'ombre fraîche à mon front.*

15 Août 1896.

FLEURS

*Miennes petites mains,
 Vous êtes fleurs aussi : les fleurs de Sa caresse.
 Vous a-t-elle épargnées, la bise de tristesse
 Qui vous emporta dans du lointain.
 Hier encore, ô fleurs en bonté sur ma vie,
 Vous vous donniez à moi, fières d'être cueillies,
 Afin que butinât sur vos pâleurs nacrées
 L'essaim brûlant de mes baisers.
 J'ai joui de vous voir, dans mes fêtes charnelles,
 Voluptueuses, vous épanouir
 Sous la chaleur de mon désir,
 Puis, chastes, rafraichir mes fébriles repos.
 Et dans mes soirs d'ennui votre douceur fidèle
 Remplaçait sur mon front le laurier des Héros.*

*Ah, tout m'a fui : ciel de tes yeux, fleurs de tes gestes ;
 Ma vie est maintenant une altitude agreste
 Qu'éclaire et que parfume, seul, Ton souvenir.*

*Hélas, pour palpiter parmi mes voluptés
 Et pour ceindre mon front de douce gloire encore,
 En un bonheur nouveau vous reverrai-je éclore,
 Petites mains, mes fleurs, dans mon rêve effeuillées ?*

16 Août 1895.

GEORGES PICCH



L E P A R A D I S

Le poète regarda ses amis, ses parents, le prêtre, le docteur, le petit chien qui étaient dans la chambre et mourut.

Sur un morceau de papier on écrivit son nom et son âge; il avait dix-huit ans.

En le baisant au front, ses amis et ses parents éprouvèrent qu'il avait froid, mais il ne sentit point leurs lèvres parce qu'il était au Ciel.

Et il ne se demanda point, ainsi qu'il l'avait fait étant sur la Terre, si le Ciel était comme ceci ou comme cela. Puisqu'il y était il n'avait pas besoin d'autre chose.

Sa mère et son père qui étaient, oui ou non, morts avant lui vinrent à sa rencontre. Ils ne pleuraient pas plus que lui, car tous trois ne s'étaient jamais quittés.

Sa mère lui dit :

Mets le vin à rafraîchir, nous allons dîner tout à l'heure avec le Bon Dieu sous la tonnelle du jardin du Paradis.

Son père lui dit :

Tu iras là-bas cueillir des fruits. Aucun n'est du poison.

Les arbres te les tendront d'eux-mêmes, sans que leurs feuilles ni leurs branches souffrent, car ils sont inépuisables.

Le poète fut rempli de joie en connaissant qu'il avait à obéir à ses parents.

Lorsqu'il fut revenu du Verger, et qu'il eût plongé les carafes de vin dans l'eau, il vit sa vieille chienne, morte avant lui, accourir doucement en faisant aller la queue. Elle lui lécha les mains et il la caressa.

Il y avait, près d'elle, tous les animaux qu'il avait aimés sur la Terre : un petit chat roux, deux petits chats gris, deux petites chattes blanches, un pigeon, un bouvreuil, deux poissons rouges.

Et il vit la table servie où étaient attablés le Bon Dieu, ses père et mère, et une belle jeune fille qu'il avait aimée ici-bas et qui l'avait suivi au Ciel, quoiqu'elle ne fût pas morte.

Il connut que le jardin du Paradis n'était autre que celui de sa maison natale, lequel est sur la Terre, dans les Hautes Pyrénées, à Tournay, tout plein de lys communs, de grenadiers et de choux.

Le Bon Dieu avait posé à terre sa canne et son chapeau. Il était habillé comme les pauvres des grandes routes, ceux qui ont un morceau de pain dans un bissac, et que la magistrature fait arrêter à la porte des Villes, et mettre en prison, parce qu'ils ne savent pas signer.

Sa barbe et ses cheveux étaient blancs comme la lumière du jour et ses yeux profonds et noirs comme la nuit.

Il dit, sa voix était douce :

— Que les anges viennent et nous servent, puisque leur bonheur est de servir.

Alors, de tous les coins du Verger céleste, on vit accourir les Légions. Elles étaient des domesti-

ques fidèles qui, sur la Terre, avaient aimé le poète et sa famille. Il y avait le vieux Jean, qui s'était noyé en sauvant un petit garçon; la vieille Marie, qui était morte d'une insolation; il y avait Pierre le boiteux, Jeanne et encore une autre Jeanne.

Et alors, le poète qui s'était assis, se leva pour leur faire honneur et leur dit :

— Asseyez-vous à ma place, vous devez être près de Dieu.

Et Dieu sourit, sachant d'avance leur réponse :

— Notre bonheur est le service; nous sommes ainsi près de Dieu Toi-même, ne sers-tu pas tes père et mère? Eux, ne servent-ils point CELUI qui nous sert?

Et, tout à coup, il vit que, la table s'étant agrandie, des hôtes nouveaux y siégeaient. C'étaient les père et mère de sa mère et de son père, et les générations qui les avaient précédés.

Le soir tomba. Les plus âgés sommeillèrent. Le poète et son amie s'aimèrent. Mais Dieu, qu'ils avaient accueilli, reprit son chemin, pareil aux pauvres des grandes routes, ceux qui ont un morceau de pain dans un bissac, et que la magistrature fait arrêter à la porte des Villes, et mettre en prison, parce qu'ils ne savent pas signer.

FRANCIS JAMMES.



BALLADE(*)

A STUART MERRILL

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes...

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

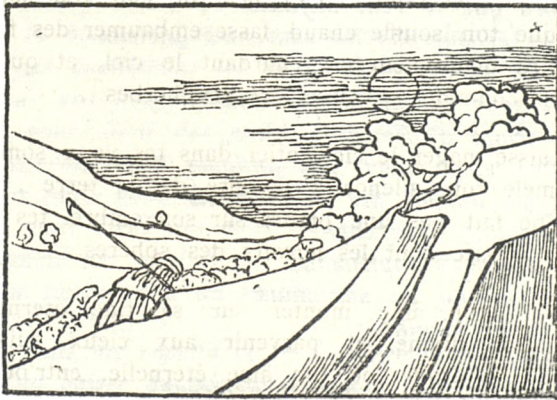
(*) Des « *Ballades de la Nuit.* »

A l'espalier des nuits aux branches invisibles,
vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie,
vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies
futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la
nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs
reflets se heurter doucement dans tes yeux, et
mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse
éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens,
éprends-toi de toi-même épars dans cette Vie.
Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre,
et crée de ton silence la musique des nuits.

PAUL FORT.



POUR L'EN-ALLÉE

*Puisque le vent dévale
par les monts sur le val
et rôde et maraude
vers les lointains émeraude
des cîmes forestières
et puisque mon front en moiteur
te dit ma peur,
viens...*

*Près de l'âtre qui chante
alors que le vent olifante
nous évoquerons les souvenirs anciens
et les subtils riens
qui nous furent joie et douleur
au temps d'aimer, ailleurs,
notre temps mort, nos antiques heures.
Nous aurons des étonnements
charmants d'enfants
et des mots baptismaux
au souvenir de nos maux
d'amour virginal.*

Viens...

*Lugubres, les girouettes grincent
sous le vent qui gire et vire
et s'enrubanne à l'entour en spire.*

*Tel qu'autrefois tu diras : mon prince
et je rappellerai mes paroles fuies
et mon fol désir pour toi, ma mie,
d'un fastueux palais albescent...
Viens...*

*Mais tu ne viendras plus en mon allée,
pour toujours te voilà l'En-allée
et seul maintenant mon rêve fol chemine
par mon étroite chaumine.*

MANUEL DEVALDÈS.

FIN DE LETTRE

*Et nous irons au bois déployant ses lauriers
Et vous y sourirez
À la bonne Nature des aurores claires;
Nous cueillerons les violettes des clairières
Pour vos longs cheveux parfumés.
Je vous dirai des mots dont les échos dormants
Passeront dans la symphonie
Des mille voix de cet Avril de féerie;
Je vous dirai des mots chantants,
Comme des oiselets que le soleil délivre
Au faites verts du matin ivre.*

*Et vous me répondrez — ô simplement!
D'un baiser de vos roses lèvres enfantines...*

AUGUSTE MAIRIAL.

PROPOS D'EXIL.

Au souvenir de mes montagnes.

La nostalgie n'est qu'une désillusion. Que l'on donne aux paysages et aux êtres présents l'âme, l'essence de sympathie qui font que je pourrais les aimer, qui évoqueront la communion d'attachement et d'attrance que suscitent en moi mes horizons habituels — et, revêtus de cet idéal aspect que leur souhaite mon rêve, les paysages et les êtres présents me seront chers.

Mais mon cœur est étranger chez eux, mes yeux les voient sous une incidence qui les désole et une tristesse naît de me sentir si inconnu, venu de si loin parmi eux.

Accoutumé à des sites et des sentiments, des mots et des regards familiers, je suis surpris et inquiet à en souffrir parmi l'imprévu et la nouveauté de ma vie actuelle.

Il y a pour moi comme un malaise à contempler le mystère d'un crépuscule qui tombe sur une plaine immense, un infini morne de bruyères, de sapins traversé par un seul chemin incertain marqué par une piste de sable jaune qui au loin longe un marais. L'eau qu'on ne voit que par places, hérissée des hampes frêles que dressent les roseaux, accueille

le flux sanglant de leur très rouge qu'y verse un soleil couchant dont l'incendie m'effraie. Sur le ciel de cuivre, très loin, se découpent en ombres nettes des pointes de sapins, ou bien des vols de hérons au-dessus du marais le biffent. Et la profondeur de cet uniforme décor a une somptuosité presque tragique, baignée dans un silence troublant, qui m'angoisse, — et je fuis et je suis prêt à crier, à pleurer, de rage, de peur, de regret, que sais-je? — à désirer en tous cas ardemment l'horizon tourmenté, moutonné, vallonné de mes Ardennes, du pays mosan ou bien le val boisé où coulent des eaux claires, les forêts, les villages de gaité accrochés aux flancs des collines, les routes blanches bordées de marmetteaux qui escaladent les versants, les manants chanteurs au retour du travail.....

Le calme de la Campine m'épouvante.

Peut-être est-il trop grandiose — ou trop simple pour mon âme?

*
* *

Un soir, en ville, au détour d'une rue, en aboutissant sur la place.

Comme une hébétude est tombée brusquement autour de moi, tout s'est tu, tout s'est arrêté; une voiture a suspendu sa course et j'ai vu, sur la place où j'allais arriver, s'agenouiller les passants, très humbles.

Un seul bruit aigu de clochette persiste dans ce recueillement subit.

Je soupçonne quelque chose qui se passe, mais que je ne sais.

Il y a comme de la terreur dans ce mutisme obstiné de tout un carrefour, en pleine ville.

Moi, je continue à marcher et je sens que des regards s'accrochent, s'agrippent à moi, des regards émus, farouches qui voudraient me clouer sur place, me prosterner à mon tour et de force au bord du trottoir.

Contre moi passent un gamin tenant une lanterne, agitant la clochette et un prêtre en surplis portant les saintes Huiles.

J'ai la subite vision de la presque-indifférence qui accueille dans mon pays ce funèbre cortège : les femmes se signent, quelques hommes se découvrent, aucun bruit ne cesse. Ici j'ai été impressionné, peiné par tant de respect servile, tant de dévotion ignorante, — une foi qui n'est que de tradition.

Et, très surpris, je me suis trouvé arrêté, le chapeau machinalement à la main, tête baissée, lorsque Dieu était loin déjà et que la vie avait repris.....

La mort et le prêtre qui passe ayant aux mains les sacrements troublent et jettent sur les genoux, humiliées, priantes, les âmes simples d'ici. Il y a de l'inconscience dans cette adoration et de la crainte démente dans cette émotion.

Ai-je salué Dieu qu'on menait consoler une agonie ou ai-je subi la suggestion qui prosterne ce peuple en prière ?

*
* *

Car tout *me semble* naïf — l'expression de leur foi religieuse surtout — chez ces gens qui ont gardé comme une enfantine et primitive simplicité.

A la campagne, chaque chaumière, chaque arbre aux coins des chemins portent une mignonne vierge derrière une vitre. En mai on entoure la petite madone, si souffreteuse ainsi dans les pleins vents et battue par les pluies, d'une guirlande de fleurs, de banderolles de papier d'or, de petits drapelets triangulaires. Pour douze mois l'icone sera auréolée de ce modeste hommage, les pétales s'en iront se souiller, se perdre dans les ornières du chemin, les papiers blancs et bleus se faneront, se déchireront et, effilochés, finiront par pendre, lamentables; les verdure roussiront. Mais la vierge restera sous sa vitre, souriante, et les gens se signeront en passant devant elle.

Un jour un galant qui aura été fidèle sera la cause que, toute une soirée, une bougie tremblottera, allumée, devant la statuette ou bien ce sera une vieille qui brûlera du suif en faisant un vœu pour son gars...

En ville, les chapelles murales se sont faites un peu plus opulentes; des lanternes y brillent toute la nuit. Chaque coin de rue, chaque retrait de vieux pignon a sa niche où s'abritent une image sacrée, deux vases, un peu de fleurs.

Et dans la nuit il m'a semblé souvent que les frêles lucurs de ces lanternes qui se balancent illuminent comme des phares à côté des réverbères, que leurs flammes ont des scintillements irradiés qui m'ont ébloui. Et j'ai cru voir dans ces clartés vives s'embraser tout l'amour, toute la foi, toute la piété des bonnes gens d'ici....

A moins que ce ne soit la société du gaz qui ne

fournisse de la très mauvaise marchandise pour alimenter ses réverbères et que l'huile grasse ne lui donne le pion ?

*
* *

Si je rencontre un paysan, il me salue...

Cette politesse me peine. Il y a de l'humiliation dans ce geste, pour celui qui le fait.

Pourquoi une casquette doit-elle se tirer devant un chapeau ?

Ce peinard qui revient des champs, tout en sueur, la faux sur l'épaule, à l'entrée du soir, il s'écarte, se gêne pour me céder le passage facile du chemin. De sa main libre il soulève sa coiffure... Il me respecte donc ?

Est-ce parce que lui a œuvré dur tout le jour et que moi je n'ai rien fait ? Est-ce parce que lui a fauché sous un soleil implacable le blé que je mangerai plus tard sans le lui avoir payé assez cher ? Est-ce parce qu'il regagne son logis où l'attendent sa femme, quelques mioches et que moi je vais vers une guinguette où, dans l'ombre complice d'une glochette, je compte pincer la taille d'une « baesine » accorte ?

J'ai rougi de ce respect. J'ai préféré l'insolence des rustauds de chez moi qui vous narguent quand ils vous rencontrent ou tout au moins passent indifférents.

Et il m'est arrivé de saluer le premier un grand diable de terrassier que j'ai cru voir rougir sous son hâle...

* *

Dans les cabarets, il fait très désert durant la semaine.

Mais, aux jours de dimanche et de fête, tout un tumulte les emplit. Je fuis alors les villages, je m'écarte dès que j'aperçois une enseigne — c'est dire que j'évite à peu près toutes les maisons. Il en est de bien exquises et naïvement jolies pourtant parfois. Ainsi j'ai lu : *In 't tonneken klein* et j'ai souri. Mais, d'autre part, d'un facétieux peut-être celle-ci que, ne pouvant traduire, j'ai seulement interprétée : *In den Kooren-Aar*.

Sur les murs inévitablement deux cadres : *Hier vloekt men niet* (ici on ne blasphème pas) et un gros œil avec, en exergue : *God ziet ons* (Dieu nous voit).

C'est pour cela qu'on hurle dans les salles basses, qu'on s'y entasse en gueulant qu'on s'y bat, qu'on s'y vautre.

J'aime mieux la *Loi sur l'Ivresse* des cabarets wallons : c'est moins hypocrite.

* * *

Une eau noire, stagnante, que recouvre une pâteuse écume sale déversée par une fabrique de colle proche des rives. Sous les saules, entre les ajoncs, des bulles fétides montent de la vase, se promènent avec des glous-glous, se rejoignent, se séparent, puis

crèvent. Un petit cadavre blanc de poisson asphyxié flotte dans cette boue qu'est le Démer, près de Curange.

Où les rus d'argent de mes montagnes, les eaux perlantes qui chantent clair en dégringolant sur les graviers, en polissant les roches blanches et en se chamaillant avec les presles ?

*
* *

Les gamines, les jeunes filles, les femmes, les vieilles, toutes se coiffent du même chapeau-capote, sorte de bonnet de dentelle fripée, de fleurs fanées et tombantes, très lasses. Cotillons de teintes indécises toujours courts; caracos longs à pans, moulant les poitrines libres; un trop gros bijou d'or souvent aux oreilles; des cheveux d'un blond roux comme le teint bis des joues; un grand panier et un parapluie verdâtre à balcines dans les mains, — c'est ainsi que toutes, fagotées de même, viennent en ville, traînant de lourdes semelles.

Les allures de vieilles des fillettes sont navrantes et les airs rajeunis des matrones sont ridicules.

*
* *

Un dimanche matin sous mes fenêtres est passé un groupe de huit grands gaillards. Sur deux rangs ils allaient, très lents, têtes nues, en sarraus propres, ceints d'une écharpe verte frangée de jaune. Sur un rythme monotone de cantique ils chantaient du

latin que quelques uns suivaient du doigt dans de gros livres.

Les basses graves de leurs voix pieusement disaient quelque fervente adoration.

L'humilité, la foi servile de ces jeunes rustres dont le petit cortège naïvement pieux chez nous ferait rire, m'ont ému, mais douloureusement.

∴

Debout au bord du chemin, une jeune fille pas laide tricote, suivant de l'œil sa vache aumaille qui broute entre les ornières où ne passent que rarement des roues.

Pas laide? Jolie même peut-être.

Je lui souris, ce qui ne l'effarouche pas.

— *Goeden dag*..... dit-elle.

J'essaie de lui parler : elle ne comprend rien ; de seuls mots flamands savent sortir d'entre ses belles dents blanches et je pars très vite, m'imaginant que le satin frais que devraient être ses lèvres n'est, tanné par des syllabes et des baisers flamands, que du velours rugueux, du drap, — du cuir!

∴

Dans cette Campine essentiellement religieuse, d'une piété peut-être fanatique, je m'étonne que les maisons, les petites fermes, les bâtisses de villages entiers ne possèdent pas d'étages. Car un seul rez-de-chaussée et très bas, cela ne rapproche guère du ciel ..

Mais, d'autre part, comme on n'y connaît pas non plus l'usage des fenêtres, au jour de la mort,

c'est, pour aller plus vite et plus droit, par les plaies béantes des chaumes délabrés que s'envoleront les âmes.

*
* *

Et la propreté flamande ! Les dalles rouges sur lesquelles on voudrait se faire servir ses repas ; les rideaux blancs ; les âtres rieurs ; le soleil qui allume des flammes aux cuivres des pentures, des chenêts, au vernis des meubles bien récurés ; les bambins tout friands ; les femmes de santé fraîche tout appétissantes ; les courtines joyeuses de l'alcôve, immaculées comme une neige ?

A Zonhoven — oh ! le délicieux nom : Jardins du soleil ! — parmi d'autres, au seuil d'une baraque en torchis comme sont toutes les maisons, j'ai vu un moutard crasseux tripoter avec une cuiller dans de la bouse qu'un bétail familier avait déposée à l'entrée de l'unique place de l'habitation dans laquelle on entendait caqueter de la volaille.

Et sur la route passait, empuantant, un tonneau de drêche tiré par une vache crasseuse et déhanchée.....

PAUL ARDEN.

Autour de Hasselt. Août 1896.

R E M O R D S

*Une danse ronde de masques,
Affolante et problématique,
Tournoie au seuil délirant de nos fièvres
Comme peut-être pour quelque expiation.*

*Et de quelle faute cet enfer vertigineux
Grimace-t-il l'effroi ?
Des petits bonshommes, tout petits
Dont les yeux sont remplis d'épouvante
Tonnent des rires formidables...*

*Mais il faudrait tenailler terriblement
Cette pauvre âme, hein ?
Pour qu'elle hante ses paroles
Du tourbillon inexprimable.*

*Car tout cela s'écroule en foudre
Pour mourir soir suprême et sanglant,
La traîne immense de tant de pleurs
Se larme en gouttes d'éternel feu...*

*Et pourquoi, cieux noirs, pourquoi ces réveils !
Cauchemars de nos afflictions
Dressés hagards devant l'agonie des espoirs.
Ne verrons-nous jamais la clémence d'un soir
Ebranler l'orgue d'or endormi des soleils
Pour une catholique absolution ?*

ALBERT FLEURY.

LE CLUB DU SUICIDE

(Suite).

Le fumoir du Club du Suicide était de la même hauteur que le cabinet auquel il faisait suite, mais beaucoup plus grand, et le papier, des plinthes jusqu'aux plafonds, imitait le bois de chêne. Un vaste feu très-joyeux et un grand nombre de becs de gaz éclairaient les assistants. Le Prince et son suivant comptèrent dix-huit personnes. La plupart étaient en train de fumer et buvaient du champagne; une fiévreuse hilarité régnait, avec des silences soudains et quelque peu sinistres.

« Est-ce une assemblée générale? » demanda le Prince.

« Non, pas tout à fait » — dit le Président — à propos — ajouta-t-il, si vous êtes en fonds, l'usage veut que l'on offre du champagne. Cela maintient la bonne humeur et c'est l'un de mes petits bénéfices. »

— « Hammersmith — fit Florizel — je vous laisse le soin de commander le champagne. »

Et là-dessus il s'éloigna et fit le tour de la salle. Accoutumé à jouer le rôle d'hôte en de très-hauts milieux, il charmait et domptait tous ceux qu'il

approchait; il y avait dans son abord quelque chose de séduisant et d'autoritaire tout à la fois; et son extraordinaire sang-froid lui donnait encore une distinction spéciale en cette assemblée de détraqués. Tout en allant de l'un à l'autre, il ne laissait pas d'ouvrir les yeux et les oreilles et se fit bientôt une idée générale du milieu dans lequel il se trouvait. Comme en d'autres réunions, un type était prédominant : le jeune homme, avec toutes les apparences de l'intelligence et du jugement, mais sans force et sans les qualités qui font le succès. Très peu de ces jeunes gens dépassaient la trentaine; et un bon nombre d'entre eux n'avaient pas vingt-ans. Ils étaient là, appuyés contre des tables et changeant de position continuellement; tantôt ils fumaient beaucoup et très-vite, tantôt ils laissaient éteindre leurs cigares; quelques uns causaient bien, mais d'autres paraissaient visiblement excités et leur conversation était absolument dénuée d'esprit et de bon sens. Chaque fois qu'une nouvelle bouteille de champagne était débouchée, c'était une recrudescence de gaieté.

Il n'y avait que deux personnes assises — l'une sur un siège dans l'embrasure de la fenêtre, les mains plongées dans les poches de son pantalon, la tête penchée, pâle, tout en transpiration, ne disant pas un mot : une véritable ruine d'esprit et de corps; l'autre se tenait sur le divan tout près de la cheminée et attirait les regards par son aspect complètement différent du reste de la société. Il avait dépassé probablement la quarantaine, mais il paraissait avoir certainement dix années de plus; et

Florizel se dit qu'il n'avait jamais vu d'homme si naturellement repoussant et si ravagé par la maladie ou par les excès. Il n'avait vraiment que la peau sur les os, était en partie paralysé, et portait des lunettes d'une si inusitée puissance, que ses yeux apparaissaient à travers les verres étrangement agrandis et déformés. A part le Prince et le Président, c'était la seule personne dans la salle qui conservât le calme de la vie ordinaire.

Il régnait peu de décence parmi les membres du Club. Quelques-uns se vantaient d'actions déshonorantes dont les conséquences les avaient réduits à chercher un refuge dans la mort; et les autres écoutaient sans manifester de désapprobation. Il y avait un tacite accord contre les décisions de la morale; et quiconque passait la porte du Club jouissait déjà de quelques une des immunités de la tombe. On se portait des santés et on levait le verre à la mémoire de suicidés illustres. On comparait et l'on développait les diverses opinions sur la mort — d'aucuns déclaraient que c'était tout uniment la chute dans le néant; d'autres, remplis d'espoir, étaient persuadés de s'en aller, cette nuit même, escalader les étoiles et converser avec les décédés tout puissants.

« A la mémoire éternelle du baron de Trenck, le type des suicidés! » s'écria quelqu'un. « Il passa d'une petite cellule dans une grande, afin de recouvrir la liberté. »

« Pour ma part — dit un autre — je ne demande qu'un bandeau sur mes yeux et du coton pour mes oreilles. Seulement impossible de trouver en ce monde du coton assez épais. »

Un troisième se disait qu'il découvrirait les mystères de la vie dans son état futur; et un quatrième avouait qu'il n'aurait jamais demandé son admission au Club s'il n'eût été amené à croire en M. Darwin.

« Je ne pouvais supporter — disait ce remarquable amateur de suicide — l'idée d'avoir comme ancêtre un singe. »

En somme, le Prince était désappointé par les façons d'être et la conversation des membres.

« Il ne me paraît pas — pensait-il — que le suicide exige tant de tracas. Si un homme est décidé à se tuer, qu'il le fasse au nom du ciel, comme un gentleman. Toute cette agitation et ces gros mots sont déplacés. »

Pendant ce temps, le colonel Géraldine était en proie aux plus noires appréhensions; le Club et ses formalités étaient encore un mystère pour lui et il cherchait dans la salle quelque personne qui fût en mesure de rassurer son esprit. Dans le cours de ces recherches son regard tomba sur le monsieur paralysé aux fortes lunettes; et le voyant si absolument calme, il pria le Président, qui circulait partout, toujours occupé, de bien vouloir le présenter au gentleman sur le divan.

Le Président expliqua l'inutilité de toutes formalités de ce genre au Club, mais néanmoins présenta M. Hammersmith à M. Malthus.

M. Malthus regarda le Colonel avec curiosité; puis il lui fit prendre place à sa droite.

« Vous êtes un nouveau venu — dit-il — et désirez des renseignements? Vous vous adressez bien.

Voici deux ans d'écoulés depuis ma première visite à ce club charmant. »

Le Colonel respira. Si M. Malthus avait fréquenté ce local pendant deux années, le Prince ne pouvait courir qu'un médiocre danger dans le cours d'une seule soirée. Mais Géraldine n'en était pas moins étonné et commençait à suspecter quelque mystification.

« Quoi! — s'écrie-t-il — deux années! Je pensais, mais je vois que je suis, en vérité, victime d'une plaisanterie. »

« Nullement — répondit M. Malthus avec douceur. — Mon cas est spécial. Je ne suis pas à proprement parler, un membre actif, mais, peut-on dire un membre honoraire. Je ne viens au Club que deux fois par mois. Mon infirmité et l'obligeance du Président m'ont fait accorder ces petits privilèges, pour lesquels d'ailleurs je paye cher. Quoiqu'il en soit ma chance a été extraordinaire. »

« Je serai obligé, j'en ai peur — dit le Colonel — de vous demander des explications plus complètes. Vous devez vous rappeler que je suis encore très peu renseigné sur les statuts du Club. »

« Un membre ordinaire qui vient ici à la recherche de la mort comme vous — répondit le paralysé — revient tous les soirs jusqu'à ce que la fortune le favorise. Il peut même, s'il est sans ressources, obtenir du président le logement et la nourriture : le tout est très bien, à ce que je crois, très soigné, quoique naturellement sans luxe; il n'en pourrait être autrement, étant donné l'exiguïté (si je puis m'exprimer ainsi) de la souscription. Et puis la

société du Président est à elle seule un agrément. »

« En vérité! — s'écria Géraldine — il ne m'a pas donné cette impression. »

« Ah! — dit Mr Malthus — vous ne le connaissez point : c'est un drôle de corps! quelles bonnes histoires il sait vous raconter! Un cynisme! Il connaît la vie comme sa poche et, ceci entre nous, est le coquin le plus corrompu de toute la chrétienté. »

« Et lui aussi est un membre permanent comme vous même — demanda le Colonel — si je puis vous faire cette question sans crainte de vous offenser? »

« Oui, il est permanent dans un sens bien différent du mien — répliqua Mr Malthus — J'ai été gracieusement épargné; mais il faudra s'en aller à la fin. Lui, il ne joue jamais. Il mêle et donne; puis prend les dispositions nécessaires. Cet homme — mon cher M. Hammersmith — est l'ingénuité même. Depuis trois années il poursuit à Londres son utile et, je pense pouvoir ajouter, artistique vocation, et jamais un soupçon ne s'est élevé. Je crois, vraiment, qu'il est inspiré. Vous devez vous rappeler ce cas célèbre, il y a six mois, d'un gentleman accidentellement empoisonné dans une pharmacie? Et c'était une de ses trouvailles les moins réussies; et puis si simple, si sûr! »

« Vous m'étonnez — dit le Colonel — Cet infortuné gentleman était-il des. . » Il allait employer le mot « victimes » mais se reprenant à temps, il ajouta « membres du Club? »

Avec la rapidité de l'éclair, la pensée lui vint que Mr Malthus n'avait pas du tout parlé comme quelqu'un

qui recherche la mort ; et il continua avec empressement.

» Mais je m'aperçois que je suis encore dans les ténèbres. Vous parlez de mêler et de donner ; pourquoi, je vous en prie ? Et puisque vous semblez avoir aussi peu le désir de mourir que d'autre chose, je ne conçois pas, je l'avoue, ce qui vous amène ici. »

« Vous dites vrai, vous êtes dans les ténèbres — répliqua M. Maltus avec plus d'animation. « Eh bien ! mon cher monsieur, ce Club est le temple de l'Ivresse. Si ma faible santé pouvait supporter plus souvent ses émotions, vous pouvez m'en croire, je viendrais plus fréquemment ici. Il faut tout le sentiment du devoir qu'engendre une longue habitude de santé mauvaise et de strict régime, pour me garder d'excès en ceci qui est, je puis dire, mon dernier plaisir. Je les ai épuisés tous, — continua-t-il en posant sa main sur le bras de Geraldine — tous, sans exception, et je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'en est pas un qui n'ait été grossièrement et erronément placé trop haut. On joue avec l'amour. Eh bien, je nie que l'amour soit une forte passion. La peur, voilà la forte passion ; c'est avec elle qu'il faut jouer, si vous voulez goûter les joies les plus intenses de la vie. Enviez-moi, enviez-moi — Monsieur — ajouta-t-il en ricanant — Je suis un couard ! »

Geraldine eut de la peine à réprimer un mouvement de dégoût en entendant étaler toute cette ignominie ; mais il se surmonta et continua son enquête.

« Comment donc, Monsieur — demanda-t-il — cette excitation est-elle si habilement prolongée? Et où est l'élément d'incertitude? »

« Je vais vous dire de quelle façon est choisie la victime de chaque soir — répliqua M. Malthus — et, non seulement la victime, mais encore un autre membre qui est l'exécuteur du Club et, pour cette occasion, le grand prêtre de la mort. »

« Bon Dieu! — dit le Colonel — est-ce que l'on se tue entre membres du cercle? »

« C'est ainsi que l'on efface les tracas du suicide » répondit Malthus avec un signe de tête.

« Mséricorde! — s'écria le Colonel — et pouvez-vous, puis-je, le., mon ami, veux-je dire — l'un de nous peut-il être désigné dès ce soir même pour devenir le destructeur du corps et de l'esprit d'un de ses semblables? De telles choses existent-elles donc entre hommes nés de la femme? Oh! infamie des infamies! »

Il était sur le point de se lever, plein d'horreur, quand il aperçut le regard du Prince. Il était fixé sur lui, de l'autre côté de la salle, avec colère. Et, en un instant, Geraldine reprit son calme.

« Après tout — ajouta-t-il — pourquoi pas? Et puisque vous dites que le jeu est intéressant, vogue la galère! Je reste membre du Club! »

(à suivre).

Traduit de l'Anglais de R. L. Stevenson

par GEORGES KHNOPFF.

EPITHALAME

*La coupe de bonheur est pleine, chers Amis.
 Voici que vos destins pour toujours sont unis,
 Et la route pour vous s'ouvre, riante et bonne.
 Elle va par des près tout fleuris où résonne
 La chanson des oiseaux et la chanson d'avril.
 Voici que le soleil est revenu d'exil : [plaines
 Au miroir de la source, aux près, aux monts, aux
 Errent de longs frissons et de tièdes haleines,
 Et le feuillage ami se dore de rayons.
 La forêt sommeillant aux prochains horizons
 Tandis que vous passez se remplit de murmures.
 — Foulez de vos pas lents ses fleurs et ses verdurees :
 Voici la giroflée et voici les grands lys
 Et voici l'anémone aux pétales pâlis,
 Et l'aubépine rose et la douce verveine :*

*Amis respirez-les, — toute autre chose est vaine
 Que découper l'appel éperdu de vos cœurs.
 Le triste hiver a fui devant l'Amour vainqueur.
 L'horizon d'un éclat magnifique se dore
 Et voici de vos jours la plus charmante aurore.*

*D'ici s'en vient vers vous notre vœu le plus cher,
 Et nous songeons : l'hiver pour nous seuls est amer,
 Mais pour vous..quel printemps vaut l'extase où vous êtes!
 Hyménée! au milieu des rires et des fêtes*

*Comme l'aède antique aujourd'hui nous venons,
— La lyre dans nos mains et le myrte à nos fronts —
Chanter. Que votre cœur à notre voix réponde :
Erôs, le grand Amour est le maître du monde ;
Il vient, et tout subit ses gestes souverains.
Qu'il unisse à jamais l'étreinte de vos mains,
Et vivant de longs jours tissés d'or et de soie,
Regardez dans vos yeux le monde et votre joie !*

FRÉD. R. L. DE BASQUICHE.

Gand, ce 28 Novembre 1894.



CHRONIQUE LONDONNIENNE.

Elle a sa faux et Dieu a son tonnerre.

Le nécrologe de cette année fait soupçonner une prévention féroce de Notre-Dame la Mort contre nos peintres. Jalouse de leur ascendant, elle est entrée dans leurs ateliers, ne sortant qu'avec les têtes de deux Présidents successifs de la *Royal Academy*, celle de Lord Leighton et celle de Sir John Millais. Le premier était beaucoup plus qu'un esclave de la palette; c'était un mondain accompli, un orateur fleuri, parlant toutes les langues et patronnant tous les arts. Etant donnée l'Academy, on ne saurait trouver personne plus essentiellement « présidentiable ». Quant à son art, élégant et poli, il me produisit toujours l'effet d'une page de notre ci-devant ambassadeur à Paris, Lord Lytton : œuvre correcte, belle même, mais formelle, jusqu'à l'étouffement du vif, du vrai, sous des draperies décoratives. Un seul de ses tableaux — *Wedded* — de vint populaire, grâce au sujet sentimental : un pâtre idéalisé et vêtu d'une peau de tigre enlace une blonde jeune femme qui désormais est sienne. Les autres — tels *Andromeda* *The Garden of the Hesperides* — évoquaient, en général, les personnages des légendes grecques sous une lumière de rêve douceâtre et froide, sans nous en révéler l'âme vivifiante...

Qui remplacera cette colonne ornamentale du temple de l'art britannique ?

Très britannique, Sir John Millais, dont l'esprit indépendant et fort a subi des métamorphoses ou plutôt de développements remarquables. Dans sa jeunesse, associé aux « Pre-Raphaélites » et beaucoup influencé par Rossetti, par Holman-Hunt, il choisit, comme eux, des thèmes mystiques ou du

moins solennels, attestant une noble simplicité et une imagination plus prompte à voir de près qu'à travers le monde visible. Délaissant bientôt le moyen âge (*Isabella, Sir Isumbras of the Ford*) il devint moderne, il passa des rêves aux actualités, surtout aux actualités domestiques. Des scènes d'amour (*The Eve of St. Bartholemew, The Black Brunswicker*); des scènes historiques, chères aux hommes de cœur (*The Princes in the Tower, The North-West Passage*), lui valurent l'admiration de la masse sans que diminuât l'estime des connaisseurs, ravis par l'art de sa maturité. En dernier lieu des portraits superbes, (signalons celui de Gladstone), et toute une série d'enfants merveilleux ont complété, par son tempérament cordial et sensé, la métamorphose « d'un Van Eyck en un Velasquez » britannique.

Encore un coup de faux nous enlève George du Maurier, le satiriste aimable de « *Punch* », dont les dessins délicats perpétueront le charme et le snobisme d'une société assez bête pour s'affoler de son insupportable *Trilby*.

Pour les « camarades » de tous les pays, unis dans le culte du Beau ou par l'espoir d'une société nouvelle, une grande lumière s'est éteinte. William Morris est mort. Travailleur infatigable, génie à multiples facettes, cet homme large et naïf a exercé une influence énorme sur nos esprits, sur nos arts, sur nos industries. S'imaginant « né trop tôt ou trop tard », il s'est obstiné à vouloir greffer le treizième siècle sur le dix-neuvième, à vouloir rallumer au feu du passé l'âme d'un industrialisme abruti. Ce poète, qui s'appelait lui-même (avec quelle ironie !)

the idle singer of an empty day

débuta en 1858 par *The Defence of Queen Guinevere* poème étrangement neuf et plein de nostalgie moyenâgeuse. Nonobstant de charmants coups de lyrisme, les sujets épiques convenaient mieux, par leur envergure, à son ample talent. On trouve dans *Sigurd the Volsung*, dans *Jason*, dans ses versions d'Homère et de Virgile, son attrait suprême celui — d'un raconteur de Sagas.

Il me souvient très bien du premier assaut de ce « Viking » moderne contre la citadelle de la civilisation.

Nous étions une centaine d'étudiants, qu'une même ardeur esthétique avait réunis dans un ancien « hall » de collège, que les autorités s'étaient empressées de mettre à la disposition d'un homme de lettres si considéré. Sur l'estrade, John Ruskin et d'autres notabilités universitaires. On introduisit le conférencier, qui avait déjà l'air (un peu choquant) d'un brave loup de mer, avec sa ronde figure rouge et sa chemise en flanelle bleue. Mais ses opinions!... Au lieu de courtiser complaisamment (à la mode de nos professeurs) son très respectable public, il se proclama socialiste et tonna contre « les sales bouges, qui entourent ce bijou d'Oxford. » Scandale : mais ce discours fut le point de départ du mouvement collectiviste en Angleterre. Il me faudrait un long article pour détailler les métiers successivement restaurés et élevés au niveau de l'art pur par William Morris. Les tapisseries exquisés de Merton Abbey, les éditions superbes de la « Kelmscott Press » ont décidé d'une révolution plus complète que « the one, divine, far-off event, » prédit par tant d'autres. Son épitaphe ? Commerçant idéaliste, utopiste pratique.

Les géants de la forêt tombent, mais les jeunes arbres poussent. « *The Rhymor's Club* » fondé depuis six ans, nous a maintes fois persuadé de la continuité de nos traditions littéraires. D'authentiques poètes s'y révélèrent : John Davidson, Arthur Symons, Ernest Dowson, Lionel Johnson, Richard Le Gallienne.

Voici, maintenant Mr Victor Plarr, qui chante *In Dorian Mood* avec une mélancolie pensive et rieuse à la fois, avec une grâce savante et pénétrante.

Ses vers le montrent héritier d'Hugo et de Matthew Arnold, (de l'un par le cœur, de l'autre par l'esprit), mais chez lui l'inspiration est aussi personnelle que le style. Quand il est simple, il est délicieux :

*The shadow of the house upon the lawn,
Upon the house the shadow of the tree,
And through the moon-sleeced hours unto the dawn
The shadow of thy beauty over me.*

Très discrète, l'ironie d'un *Epitaphium Citharistriæ* :

*Stand not uttering sedately
 Trile, oblivious praise above her!
 Rather say you saw her lately
 Lightly kissing her last lover.*

*Whisper not, « There is a reason
 Why we bring her no white blossom » :
 Since the snowy bloom's in season,
 Strow it on her sleeping bosom.*

L'espace me manque pour parler de ses beautés, comme elles le méritent. Je me borne à prédire à M^r Victor Plarr un avenir riche en lauriers, dont ces prémisses me semblent de précieuses garanties.

La poésie et le théâtre font si rarement un à Londres, qu'il faut annoncer à haute voix la reprise de *Cymbeline* au Lyceum. Quoique cette pièce serve de cadre à Imogen, la plus émouvante, la plus divine des femmes de Shakspeare, notre génération ne l'avait pas vu représenter. Heureusement, en l'absence d'un théâtre subventionné dans le but d'entretenir le culte de nos gloires nationales, Sir Henry Irving s'est mis en tête de tirer de l'ombre ce chef-d'œuvre romantique et il l'a fait avec la splendeur scrupuleuse qui justifie le prestige de son nom. Il joue Iachimo, le cynique sinistre, qui, s'étant caché dans la chambre à coucher d'Imogen, filoute au mari les enjeux, consentis pour la chasteté de son épouse. L'infortunée princesse, fuyant en habit de garçon, par les montagnes du pays de Galles, laissée pour morte par ses frères inconnus, captive des Romains — quel rôle pour Miss Ellen Terry, plus artiste, plus enchanteresse que jam is! Cette représentation unique attire non seulement la foule mais tous les lettrés, pour qui seules importent les œuvres vraiment belles et dignement interprétées.

OSMAN EDWARDS.

Octobre 12, 1896.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ŒUVRES DE MM. MAETERLINCK, PAUL FORT, HUGUES REBELL.

Dat Liedeken van Heer Halewijn.

I

Je lis fort irrégulièrement les gazettes où des chroniqueurs pressés se plaisent parfois à parler littérature. Je les lis pourtant assez pour savoir que le nouveau drame de M. Maeterlinck (*Aglavaine et Sélysette*) a fait aligner à d'aucuns les plus ébouriffantes considérations. On a parlé, avec cette ironie à treize qui est le plus beau titre des échetiers de France et de Navarre, on a parlé de ménage à trois, de chasse à l'amant, de modernisme... Oui, il paraît que l'auteur a vogué en pleine phraséologie moderne et même — est-il possible d'être moins avisé! — il aurait jeté l'ancre aux plages où jusqu'ici le vaudeville s'était seul aventuré. Il serait difficile de faire montre de plus d'ignorance ou de plus de parti pris. Sans doute, tout le monde n'a pas le loisir ni les moyens d'acquérir de l'érudition. Mais le livre de M. Barrès: *Du Sang, de la Volupté et de la Mort* est un de ceux que ne peut ignorer quiconque se pique d'être de son temps. Ouvrez-le. Vous y trouverez une prétendue légende espagnole, celle du *Chevalier aux deux femmes*, qui serait bien avant de stricte origine flamande. La faut-il résumer? Un chevalier s'est rendu en Palestine, laissant en son château une épouse éprise et fidèle qui, nouvelle Pénélope, pendant de longues années patiemment l'attendit. Lorsqu'il revient, il n'est pas seul. Une orientale l'accompagne. Elle est jeune, elle est belle. Il l'aime et ne s'en cache pas. L'épouse voudrait ne pas le remarquer

qu'elle ne le pourrait point. Cependant, elle ne se montre pas jalouse. Au contraire, à sa rivale et à son seigneur, pendant de longues années, elle prodiguera une absolue tendresse. Le chevalier meurt, l'étrangère vient à mourir aussi : la châtelaine exige qu'on les enterre côte-à-côte; et, quand elle sent qu'elle va partir à son tour, le vœu suprême qu'elle formule est d'être inhumée dans le même caveau que les deux autres. Certes non, elle ne devient ni acariâtre, ni tyrannique. Et cela, parce qu'elle a compris que si le chevalier est revenu au foyer des jours passés, c'est qu'il aimait encore celle qui espérait son retour. Elle a compris d'autre part que s'il n'est pas rentré seul c'est que sans la belle orientale il ne lui eût pas été possible d'être heureux. Elle a vu clair au plus loin de l'âme de son époux et ce qu'il fallait faire lui est apparu, par une sorte de révélation. Mais quel fut son état d'âme à elle pendant cette nouvelle vie? C'est ce que la légende nous laisse à peine entrevoir.

Que M. Maeterlinck se soit inspiré de celle-ci, devant laquelle l'acuité psychologique de M. Barrès a faibli, il se peut. Disons bien vite que nous n'entendons pas lui en faire reproche. De toute manière il faudrait plutôt le féliciter de s'être servi d'un tel thème. Aucun, en effet, n'est davantage répandu. Un peu partout on le retrouve, avec variantes, dans des dialectes très différents et à des époques très éloignées. En Wallonie, en Flandre, en Bretagne, en Espagne, aux bords du Danube, dans l'Inde... les conteurs, les poètes, les dramaturges ont, tour-à-tour, enguirlandé le même sujet. Il était réservé à M. Maeterlinck d'en mettre vivement en lumière la valeur humaine et l'idéale beauté, la surhumaine éloquence.

Je retiens ces derniers mots. D'idéalisme transcendant et, à la fois, d'émouvante humanité est le drame dont me voici à parler. Les uns n'y verront qu'un épisode passionnel; d'autres n'y trouveront que des articles de foi. Je le répète, ces pages s'attestent d'égale manière dans les deux sens. Il est du reste possible de délimiter ceux-ci, d'établir où ils voisinent comme deux fleuves jumeaux et où ils se rejoignent dans une grandiose fusion. Je veux essayer d'indiquer jusqu'ou de part et d'autre l'auteur a su aller. S'il en résulte

que, de quelque côté que l'on se tourne, c'est de la beauté grande et une profonde intensité que l'on découvre, il faudra bien m'accorder qu'*Aglavaine et Sélysette* est une œuvre capitale, — un pur chef-d'œuvre.

Voyons tout d'abord ce que nous appellerons le drame extérieur. Il est peu compliqué. Sélysette et Méléandre ont vécu ensemble de longues années de tranquille bonheur. L'avenir semble ne leur réserver que de nouveaux jours de seraine douceur. Mais voici que vient s'établir au château qu'ils habitent leur belle sœur, Aglavaine, que Méléandre a vue une fois, dont il se souvient et qu'il ne tarde pas à aimer. Sélysette le remarque, s'en émeut, s'inquiète, ne peut se défendre d'aimer elle-même l'intruse et pleure à l'écart de voir lentement se désagréger, d'aube en aube, de soir en soir, son cher et pauvre bonheur. Méléandre et Aglavaine ne sont pas heureux non plus. Ils savent bien « qu'il n'est pas possible de ne pas aimer quand on s'aime » mais ils s'avèrent que « la vie ne veut pas obéir à nos plus beaux projets. » Ils luttent — avec trop de faiblesse et comme s'ils se sentaient dominés par quelque chose d'inéluctable. Aglavaine décide de partir. Mais, quand elle annonce ce départ à Sélysette, celle-ci, loin de l'y pousser, aussitôt l'en dissuade. C'est qu'elle-même a décidé de mourir. Aglavaine le soupçonne, lui enlève la clef du vieux phare au haut duquel elle l'a vue se pencher et gratter les pierres du bord. Précaution inutile ! Sélysette fait ce qu'elle s'est promis de faire. Et elle meurt, sublimement, avec la seule inquiétude de donner aux autres la totale quiétude de vivre, de leur conserver ce mensonge vital dont parle Ibsen et qu'ils lui avaient presque refusé.

Il est entendu que je me borne aux très grandes lignes. A ne le considérer qu'ainsi, ce drame est déjà d'une réalisation prestigieuse. Tout s'y accentue, s'y intensifie autant qu'on le puisse souhaiter. Des gradations émouvantes se succèdent de scène en scène, se complètent, se soutiennent. Dès le premier acte, Sélysette, lorsqu'elle apprend l'arrivée d'Aglavaine, sent s'éveiller en elle l'anxiété des jalousies qui fatalement l'asserviront. Dès le premier acte, quand l'aïeule Méligranc se refuse à embrasser celle qui, aux lueurs des torches, vient

de paraître, la destinée des protagonistes s'illumine en flamboyants arrêts. Dès le premier acte, quand Méléandre souhaite que Sélysette égare, comme déjà elle le fit, la claf du phare d'où elle se précipitera plus tard, le dénouement s'annonce, — et à l'acte suivant Méligrane nous en assure encore. « Une de vous deux, dit-elle à Sélysette, doit mourir ou il faut que l'autre parte. » Mais le tragique se trouve dans la lutte même d'Aglavaine et de Méléandre qui veulent préserver leur bonheur sans lui sacrifier celle qui n'a pas mérité d'être malheureuse. C'est toute la pusillanimité, toute la bravoure, toute l'injustice et toute la cruauté de l'amour, c'est l'inéluçable pouvoir de la fatalité, c'est la sereine et l'inquiète solennité de la mort qui dans ces pages se haussent. Des frissons pointent au sommet de maintes phrases. Du premier au dernier acte, c'est le puérule et l'héroïque combat contre le sort, contre ce qui doit, malgré tout, être le plus fort.

De ce drame extérior, le point culminant est assurément l'acte IV, à partir de la deuxième scène. Sélysette, qui semblait s'être élevée au-dessus des sentiments qui l'agitèrent, redevient elle et femme, si grande qu'elle puisse paraître. Elle a décidé de mourir. Pour donner le change, elle emmène avec elle sa sœur, la petite Yssaline. Mais auparavant elle va dire adieu à son aïeule, en prétextant une promenade qui se prolongera jusqu'au soir. Quelle agitation déjà la possède et comme le dialogue nous la fait sentir! Sélysette a hâte d'être là-bas, où elle se prouvera à elle-même sa propre sincérité. Elle a hâte de mourir — elle veut, comme certain personnage de Calderon, que la mort soit prompte, de crainte que le plaisir de mourir ne la rappelle à la vie. Dans un couloir, elle rencontre Méléandre et s'efforce de l'éviter. Il demande à l'embrasser; Sélysette se dérobe. « Ce sera pour ce soir, dit-elle — et elle ajoute, énigmatiquement : C'est si peu de chose et c'est passé si vite. » Puis elle lui donne, en hâte, un baiser violent, un baiser presque farouche. Est-ce de l'amour, ou de la haine qu'elle lui jette dans cette étreinte; est-ce de la passion ou bien toute l'ivresse de sa vie d'amante expire-t-elle en ce souffle tiède? Elle part. La voici maintenant au sommet de la tour. C'est là surtout que les grands voix se font entendre. La petite Sélysette s'était

crue forte : il n'en est rien. Quoi donc l'a rendue si lâche ? Voici : elle a regardé autour d'elle, elle a vu les bois, les champs, les jardins de son enfance, de sa jeunesse et ils lui ont paru plus beaux et comme parés d'une grâce inouïe. A cet endroit, les menues phrases entrecoupées expriment si bien notre lot à tous ! A ces heures volontaires, les choses auxquelles nous consentions à peine un regard se grandissent d'un tel rayonnement ! Et n'est-elle pas profondément humaine la révolte qui soudain se lève dans l'âme de Sélysette ? Que lui servira de se sacrifier ? La vie continuera de chanter à l'infini, par mille lyres exaltées, ses orgueilleuses liesses. Demain, les fleurs fleuriront, les oiseaux trilleront, les troupeaux glisseront aux invites vertes des pâturages offerts, comme hier, comme aujourd'hui. Pourquoi mourir ? La volonté faiblit encore. Il fait trop grand jour. Tout-à-l'heure, aux premières ombres, une sympathie meilleure lui viendra des choses et alors... Puis elle songe qu'elle n'a pas été assez douce envers la mère grand. « Quand on s'en va et qu'on n'a pas été plus douce qu'à l'ordinaire, ils croient qu'on n'aimait plus... Mais c'est tout le contraire qu'il faut croire ; c'est parce qu'on aime trop qu'on a peur d'être douce, » réfléchit-elle. Sélysette retourne auprès de l'aïeule. Scène touchante, à faire se mouiller les paupières les moins fidèles aux pleurs ! Sélysette s'efforce de convaincre Méligrane qu'elle l'a aimée et qu'elle l'aime mais elle l'assure qu'Aglavaine l'aimera aussi. Elle lui en dit trop pour que l'aïeule ne comprenne pas que le rythme caressant de cette voix connue doit bientôt s'éteindre. Méligrane comprend qu'elle est venue, celle que Sélysette, tout enfant encore, semblait apercevoir lorsqu'elle fuyait par les corridors du château en criant : « Elle approche, elle est là » alors qu'il n'y avait personne. Grand'mère veut retenir la pauvrete qui fuit et qu'elle ne peut, infirme, empêcher de force « d'aller où ses yeux la mènent. » Revenue à la tour, Sélysette y attend le coucher du soleil : alors elle osera — enfin ! Yssaline toujours l'accompagne. C'est encore une scène d'une pénétrante beauté ponctuée d'effroi celle où l'enfant la presse de lui montrer l'étrange oiseau dont elle lui a parlé, l'oiseau étrange aux ailes couleur d'espoir, tandis que sa grande sœur l'étreint, la caline, la stylé davantage : pour qu'on ne

puisse rien savoir Il faut entendre cela qu'elle lui dit de profond et de grave qu'un esprit naissant perçoit à peine mais qui y renaîtra plus tard et y vivra pour toujours ! Puis Sélysette s'éloigne. Elle se penche du côté de la mer. Le bruit d'une chute. Un cri. Un long silence. Yssaline sanglote toute seule au sommet de la tour...

Acte admirable, où le personnage essentiellement féminin que réalise Sélysette se dresse avec l'autorité d'un marbre. « Celui qui n'a jamais rien eu à pardonner à celle qu'il aime ne peut pas dire qu'il aime » écrivait Dumas fils. Sélysette a donc aimé puisqu'elle a pardonné. « C'est à force d'aimer qu'on trouve » a dit un poète — et Sélysette a aimé, elle a trouvé, elle a discerné bien des choses. Mais qu'a-t-elle trouvé ? Était-ce bien ce qu'il fallait ? Je songe — pardonnez-moi cet abus de citations — à un autre mot, de George Sand : « Chacun goûte le bonheur selon son âme » Et nous voici tournés vers l'autre face de l'œuvre. Nous sommes aux portes de ce domaine psychique où M. Maeterlinck nous a souventefois guidés. Voici l'autre courant ; voici un autre horizon : quels astres donc le dominant ?

Il est permis de rappeler céans une jolie légende éclosée en terre persane. Les dieux, dit-elle, ont créé les âmes deux à deux ; mais, en les lançant dans le monde, ils ont oublié de leur donner le moyen d'ultérieurement se reconnaître. » M. Maeterlinck pense et ne pense pas ainsi. Si vous l'avez lu, rappelez-vous le *Trésor des Humbles*. Il croit à la prédestination, mais aussi que nul obstacle ne peut empêcher de se retrouver et de savoir qu'enfin ils se retrouvent ceux dont c'est le destin de susciter une vitalité plus haute. Un jour, du fond de l'avenir ou des profondeurs du passé, l'heure décisive sonne et tout s'embrace de clartés nouvelles. Les âmes qui marchaient l'une vers l'autre, depuis des ans, depuis leur aurore même, sont en présence ; elles se reconnaissent dans un silence qui les fait mieux s'entendre et rien désormais ne saurait prévaloir contre elles. Mais cette exceptionnelle victoire de la beauté intérieure ne pourrait à elle seule racheter l'humanité chéant de faute en faute. « Il faudrait — cette phrase, nous la citons au cours d'un récent article — il faudrait, que tous les êtres se tinsent en face de nous comme l'amante en face de l'amant » Hélas ! nous n'en sommes pas à confesser, de

toutes nos forces et à toutes les phases de notre vie, cette vérité primitive et finale. Quels temps enclos au mystère des âges futurs en salueront le définitif triomphe? Ils viendront cependant car mille faits, auxquels nous ne prétions qu'une attention distraite, journallement les annoncent.

Aglavaine et Méléandre s'offrent à nous comme deux êtres que tout destinait à se rejoindre. A travers le temps, à travers l'espace, ils se cherchaient, il s'appelaient. Lorsque vient à cesier la séparation dont s'affligeait leurs certitudes, quel sublime élan, au premier regard, les entraîne! Voici unies les lèvres et que les mains se touchent. Tout le beau ciel de leurs rêves d'aube et de soir est descendu en eux, et rien n'est plus immatériel que ce qu'ils éprouvent. Leur amour « ignore les petites choses de l'amour »; ils s'aiment « où des amants d'une heure ne songeraient pas à s'aimer. » Ce ne sont pas, à la scène initiale de l'acte II, des premiers rôles égrenant des phrases doucereusement sentimentales ou complaisamment passionnées que l'auteur nous découvre. Il y a autour des paroles qu'ils échangent une atmosphère supraterrestre où toute rumeur expire en calmes harmonies.

Il est, a dit Swedenborg, des anges solitaires. Il est aussi des âmes auxquelles fut dévolue la totale beauté. Auprès des autres, elles brillent tel un joyau dans l'ombre. Elles sont comme un prodigieux miroir dont nul ne peut se détourner, où tous apprennent à se connaître ou à se mieux savoir. Ainsi est Aglavaine. Avant sa venue, Méléandre s'ignorait. Aussi quelle printanière joie aux claires voix d'Avril l'envahit dès qu'il la voit! Elle et lui « se reconnaissent comme deux âmes ne se sont peut-être jamais reconnues », et la beauté neuve qui jaillit de cette rencontre s'augmente de tout l'amour qui en dérive. Mais ils ont dépassé, je viens de le dire, les limites de l'égoïsme à deux. Aglavaine sait bien et Méléandre sait que « les âmes qui ne se montrent pas sont aussi belles que les autres... et peut-être plus belles puisqu'elles ne s'en doutent pas. » Ils savent « qu'il ne faut pas qu'on soit jaloux des âmes. » Ils savent qu'il suffit d'une présence élue pour faire discerner chez les plus simples de si étranges merveilles. Méléandre aimait Sélvsette. Il l'aima encore, il l'aimera davantage parce qu'Aglavaine est là et qu'elle l'apprend

à aimer la fiancée candide « comme il ne le savait encore » Aglavaine et lui s'aiment « où ils sont beaux et purs. » Il peut bien dire à Sélysette : « C'est là aussi que nous te rencontrons » Aglavaine n'a que des paroles douces pour celle qui est venue la première. Ce qu'elle veut, ce n'est pas la priver de l'enveloppante douceur qui la choyait. Elle voudrait l'élever aux sommets où elle même plane, et que, dans leur propre essence, tous trois trouvasent de nouvelles raisons d'anoblissement. Mais Sélysette ne comprend point ou ne comprend pas comme il faudrait comprendre. Elle subit le charme qui se dégage d'Aglavaine, elle ne condamne pas Méléandre; seulement elle ne peut triompher des sentimentalités un peu vulgaires et de la jalousie trop passionnelle. « Je veux, dit-elle, que Méléandre m'aime parce que c'est moi seule. » Qu'aurais-tu fait à ma place, demande-t-elle à Aglavaine. Et celle-ci de répondre. « Je crois que j'aurais tâché d'être heureuse comme si quelqu'un eut apporté plus de lumière dans la maison. » Cela, Sélysette ne le peut pas pénétrer. Elle ne pénètre non plus, tout d'abord, que « ce serait l'idée des petits cœurs aveugles de prouver leur amour par la mort et que, pour peu qu'on y songe, si l'on voulait vraiment le malheur de deux êtres, on ne pourrait pas faire une chose plus cruelle que de placer une mort innocente entre eux » Sélysette s'efforce pourtant d'imposer silence aux voix mauvaises qui la troublent : la foi l'abandonne au moment où il lui en faudrait le plus. Elle désespère de sa propre victoire. « Je ne suis qu'une pauvre petite chose qui ne pourrait jamais vous suivre » profère-t-elle. Et ailleurs « J'aurai beau faire, je ne serai jamais la même chose qu'Aglavaine » C'est ce manque de foi qui la fait monter à la tour où elle ira chercher l'oubli suprême. Pourquoi n'a-t-elle pas persévéré? Il est parfois très difficile de rompre à la minute précise avec toutes les erreurs qu'une vie antérieure a accumulés en nous. Le temps est-il venu où la conscience humaine pourra se libérer de la sorte des conventions et des préjugés? Telles paroles d'Aglavaine à l'acte III nous serviront de réponse et ces paroles résument le drame tout entier : « Je t'aime, dit-elle à Sélysette, j'aime Méléandre, Méléandre m'aime, il t'aime aussi, tu nous aimes l'un et l'autre, et cependant

nous ne pourrions pas vivre heureux, parce que l'heure n'est pas encore venue où des êtres humains peuvent s'unir ainsi. »

Trois scènes sont plus particulièrement à signaler ici. C'est la première de l'acte II où Aglavaine et Méléandre, — dans le silence d'une nuit plus grave que la nuit italienne de *Roméo et Juliette* et prophétique comme celle où s'épanouit, à l'éclair d'un regard et d'une phrase ondulante, le symbolisme palpitant de *Tristan et Yseult* — chantent la chanson éperdue de leurs aspirations fraternelles. C'est la scène suivante où Sélysette se sent conquise, elle aussi, où elle oublie, au baiser qu'elle échange avec Aglavaine, ses préventions et ses rancunes. C'est encore la scène I de l'acte III où Méléandre et Sélysette se fiancent en des tendresses meilleures et sont au bord de la clémence, à l'orée de la grâce. Triptyque sublime où de nonpareilles nuances donnent au dire un charme angélique et l'accent d'une terrestre mélancolie heureuse. Trois scènes comme il s'en trouve peu dans n'importe quel théâtre, hormis celui du grand Ibsen et comme M. Maeterlinck, si sensibilisées que soient ses œuvres précédentes, n'en avait pas encore écrit

Mais les deux courants, disions-nous, fusionnent. C'est à l'acte V que nous les voyons se rejoindre. Ceux qui se tenaient plus hauts que la vie y rentrent, par une sorte de lassitude ou de crainte; celle qui semblait ne pouvoir s'en détacher se grandit de tout le renoncement qu'elle décide et du bonheur qu'elle érige pour les autres, à l'endroit même où devait se dresser sa vengeance. Sélysette agonise. Et c'est pour Méléandre l'écroulement de ses croyances, l'effondrement de son rêve. « Tout ce qu'elle nous a dit, s'exclame-t-il tout ce qu'elle a fait remonte dans mon âme en soupçons monstrueux qui vont briser ma vie! L'amour est aussi cruel que la haine. Je ne crois plus, je ne crois plus! Et toute ma douleur se transforme en dégoût. Je crache sur la beauté qui amène le malheur. Je crache sur la raison qui veut être trop belle. Je crache sur le destin qui ne veut rien admettre. Je crache sur les mots qui trompent l'animal et je crache sur la vie qui n'écoute pas la vie. » Et Aglavaine elle-même tâtonne, hésite, se défend mal contre le doute qui l'assaille.

Ses yeux ont gardé leur confiant éclat et pourtant elle s'inquiète. Elle croyait sa sagesse infaillible; elle se persuadait que « la beauté ne doit pas s'inquiéter des larmes qu'on répand »; et voici que la douce enfant qu'elle berçait d'une affection presque attendrie lui révèle des vérités plus hautes et des voies inconnues. Une transmutation d'âmes s'opère en cette scène finale. On ne saurait assez souligner combien l'écriture en traduit le mystère et le propage. Aglavaine aussi s'accuse. « J'aurais dû, dit elle à Sélysette, plonger mes deux mains dans ton âme pour y chercher la mort que j'y sentais vivante. » Elle aussi comprend que le bonheur s'est peut-être déjà écarté de Méléandre et d'elle-même. Celle qui se meurt « tient entre ses petites lèvres la paix profonde de toute leur vie » Il suffit qu'elle dise un mot pour que ce soit la ténèbre ou le plein soleil. Quoi! M. Maeterlinck reniera-t-il ses plus chères idées? La beauté sera-t-elle sacrifiée et perdue? Non pas. Si Aglavaine se montre ici plus follement humaine voire, un moment, sous le jour d'une âme embryonnaire, Sélysette est si simplement héroïque! La beauté l'a touchée et le rayon qu'elle en a reçu ou qu'elle en a gardé se réfléchit en un rayon plus vif de cette bonté profonde qu'elle portait en elle. « Je te rends, dit-elle à Aglavaine, la paix que tu m'as donnée. » Et elle meurt, en disant, en redisant, en soutenant jusqu'à la fin, luttant contre la femme qu'elle était naguère et qui, à cette minute annonciatrice veut renaître — en soutenant, mourante: « Je suis tombée... Je suis tombée en me penchant. »

La Beauté n'a pu attirer à soi la Bonté, mais celle-ci par après a su tendre la main à son idéale sœur. Demain Aglavaine sera plus généreuse, plus lucide — et elle sera l'âme des temps nouveaux, l'amante des futures heures d'amour. L'âge d'or renaîtra. Beauté, Bonté, désormais communieront sous les mêmes auspices. Et la conscience humaine s'attestera dans sa plénitude harmonieuse vers des horizons de plus vivace bonheur.

Tel ce drame — d'à présent et de plus tard. En l'écrivant, M. Maeterlinck a non seulement formulé le dilemme — égoïsme ou altruisme — devant lequel hésitent tant d'êtres épris et capables d'aimer, mais il nous a montré ce que

l'amour devrait être, ce qu'il pourrait être si nous abdiquions d'ataviques préjugés ou si nous consentions à voir. « Il faudrait que tous les êtres se tinssent en face de nous comme l'amante en face de l'amant. » Nous y parviendrons en reniant les petitesesses qui en ravent nos essors, en honorant la beauté, en nous efforçant vers la bonté. L'œuvre de notre collaborateur est grande par tout ce qu'il en faut conclure. Elle l'est encore par la réelle marque d'art qu'elle porte. Elle abonde en pensées fortes, en significatives affirmations. Très hautement il faut dire que c'est une des plus belles de l'année littéraire et la plus belle qu'ait signée jusqu'ici (on n'en saurait presque faire de meilleur éloge) M. Maurice Maeterlinck. Les critiques mal intentionnés et les esprits obtus peuvent lui prodiguer les railleries et les sarcasmes. Elle regard : l'avenir ; l'avenir lui appartient et bientôt peut-être elle triomphera, au *Noël!* que chanteront tous les êtres bien nés.

ALBERT ARNAY.

II

Un *régal*, les deux derniers recueils de *Ballades* de M. Paul Fort. C'est tout d'abord un *Louis XI curieux homme* — simple esquisse, selon que l'indique l'auteur, — pour un *Louis XI homme considérable*. On presse et que, définitive, l'œuvre sera non pas une fantaisie banale ou riche d'esprit vaillant mais bien le monument durable (et de bronze et de marbre) que M. Fort se promet d'ériger. Déjà ce caractère s'impose, se précise, en ces quelques pages, dont l'écriture très stricte, à dessein resserrée, nous fait entrevoir bien des choses. A lire surtout a ballade V — étonnamment psychologique — et celle numérotés VII, d'une fantaisie vraiment personnelle. Mais la ballade VIII nous a semblé faite et plus à l'air comme disait Farville. Le délicieux poème, musiques et couleurs

légende soulignée — et pourquoi ne pas dire rehaussée? — d'une interprétation très moderne! Voyez plutôt: « Rouge et or dans la nuit fut aperçu Paris — « Voyez plus près, cher oncle, si votre enfant terrible ne fait signe, c'est bon signe. »

Or, ce rouge et cet or, c'étaient les fleurs de fête, les drapeaux et les flammes, aux lueurs des feux de joie, c'étaient les torches d'or, les drapeaux et les fleurs, que Paris, la bonne ville, agitait vers son roi!

— « Goûtez-vous pas, mon oncle, une telle nuit d'été? »

Il venait des étoiles comme une odeur de miel, et dans le ciel doré volaient des astres bleus, et c'étaient les étoiles, comme un bruissement d'abeilles, ailes bleues adorantes, autour d'un lys doré.

— « Ah! les gentils présages des soirs d'été, cher oncle! D'une hauteur de lune, cela sent son espoir »

— Hé, là, beau neveu que dites-vous d'espérer? Êtes-vous dépité? N'êtes vous pas heureux? »

Très doux le roi de France se mit à siffloter, — et la lune ourlait d'or son chaperon loqueté. »

N'est-il pas vrai que c'est de toute belle originalité? Mais peut-être avons nous eu tort de citer isolément cette partie d'un ensemble qui déjà se restreint. Et voici que la place nous manquera pour bien parler de l'autre plaquette où se réunissent les Ballades intitulées: « *Les Saisons; aux Champs, sur la Route et devant l'Atre; Mes Légendes; L'Orage*. Ici c'est d'un pur naturisme — la gloire de l'azur, la beauté du simple paysage d'ombre ou de soleil, la liesse odorante d'une aube, la douce nostalgie du soir disant aux âmes tendres ses éternellement neuves paroles. Des barques passent vers les horizons; des nuages gli sent, d'argent, de topaze et de fâle rubis. Le vent d'été courtise les feuillées C'est du silence, c'est une musique frêle. Voici la mer. Voici la route sous les arcs de fleurs. Et, plus loin, la Mort, de son pas rythmique, va, va, on ne sait où L'orage gronde Des vieilles, dans la pénombre des chambres épèlent d'indécises légendes venues du fond des âges...

Tout cela est plein de trouvailles d'idées et de style. Des images d'une prodigieuse nouveauté, foisonnent. D'exquises assonnances arrêtent que l'on ne se lasse point de redire. Et

si les ballades des *Saisons* nous émeuvent de toute l'émotion hautement humaine qu'elles révèlent, il y a dans *Mes Légendes* de si poignantes ironies à soi-même!

Ceci n'est que pour crier une fois de plus quel extraordinaire tempérament est M. Paul Fort. Il annonce, pour paraître sous peu, une réimpression de toutes ses ballades en un volume in-18 de la collection du *Mercur*. Nous nous promettons d'examiner plus au long à cette occasion ce qui caractérise ses écrits et pourquoi *il faut* qu'on le distingue parmi les plus jeunes écrivains.

*Le Magasin d'Auréo*les... Un beau livre de plus à l'actif de M. Hugues Rebell dont les rares qualités s'attestent cette fois mieux encore que précédemment. Il faut dire pourtant qu'il semble ne plus s'orienter comme naguère, au temps où il écrivait les *Chants de la Pluie et du Soleil*. On lui découvrirait alors des tendances à s'écarter des raffinements de la civilisation. Il y revient maintenant. A preuve encore *la Nichma*, œuvre plus récente, en cours de publication au *Mercur*.

Les pauvres auréoles! C'est au rang de simples articles de pacotille que nous les voyons abaissées. Ah! les piteux rossignols enfouis dans le clair obscur de boutiques sans nom. Après tout, l'auteur n'a-t-il pas raison? Le nimbe dont tels se voient gratifiés ne vaut que par l'illusoire importance et l'éphémère attention que notre basse vue lui accorde. Si la *Méthode pour fabriquer les saints*, que l'on trouve aux premiers feuillets de cet in-18, n'est peut-être pas aussi facile à suivre qu'on le pourrait croire, s'il ne suffit peut-être pas que le canonisé s'offre avec toutes les plaies, toute la laideur, toutes les souillures du corps, pour faire naître une vraie et fervente dévotion — certes peut-on sourire à l'idée que le remplacement des bienheureux dont malaisément se reconstitue l'état civil par des personnages mieux connus de notre démocratie serait de nature à susciter une sérieuse recrudescence de la Foi.

Ironie douce, vous l'avez deviné. Mais elle se précise davantage dans l'*Histoire d'un Martyr*. Cet Eliézer Dugdale, qu'un brave révérend se mêle de vouloir élever au rang de saint, fut la plus parfaite ganache qui ait jamais existé. Pour

d'aucuns il ne saurait pourtant être mis en doute qu'il a mené une vie d'apostolat, de volontaire infortune, de renoncement, de charité. C'est ce que croit son panégyriste. Si la fille du défunt a mal tourné, quelle douleur ce dut être pour le martyr! Mais cette même fille, quand on l'interroge, révèle les innombrables turpitudes paternelles et prouve à suffisance que le prétendu saint n'était qu'un vulgaire pourceau.

Encore une auréole qui s'effrite et tombe, piteusement. M. Rebell les ferait tomber toutes. De Cartouche, il fait une victime de l'infamie de son siècle. Et que cela est délicatement insinué! On serait vraiment tenté d'y croire.

Le Magasin d'Auréoles est dédié à M. Anatole France. Cette dédicace on l'eût murmurée soi-même si le livre en avait été privé. Il y a certes en ces pages un reflet de la manière et de l'esprit du maître écrivain. M. Rebell semble du reste vouloir reprendre la tradition des conteurs d'autrefois. Il s'y emploie avec tout l'art et toute la personnalité que déjà nous lui savions. A souligner que c'est surtout par des courtisanes qu'il fait dévoiler l'ironique supercherie de toute existence trop grave. Et cela est plus profond qu'il ne semble ou du moins fort piquant.

Disons bien vite, pour être des premiers à en parler, quel plaisir ce nous fut de recevoir le petit volume que l'imprimeur Buschman d'Anvers a consacré à *Das Liedeken van Heer Halewijn*, « un des plus anciens monuments de la poésie populaire neerlandaise », qu'accompagnent — prélude et finale formant avec la chanson une sorte d'archaïque symphonie — deux beaux poèmes de M. Pol de Mont. Edition très artistique : boîtier imitant si heureusement ceux d'autrefois — et cette couverture (tout y est : la patine et les traces d'usage) rappelant celles des vieux bouquins chers aux collectionneurs! Encore insisterons-nous sur la netteté de la typographie — en rouge et noir — tout en déclarant que la différence de types (romains et gothiques) admise pour deux stances des pages 26 et 50 nous a paru assez déplaisante.

Mais la réelle beauté du volume est due aux ornements que signa M. Charles Doudelet. Elles sont au nombre de

vingt-deux ou vingt-trois, dont huit planches prenant page pleine. Notre ami ne fut jamais mieux inspiré. Il a su donner à ses dessins le caractère à la fois simple et somptueux, clair et de toute sombreur qu'ils devaient avoir. Il a su entourer ses compositions de l'atmosphère qui leur convenait, de la seule grâce naïve qu'ils devaient avoir. Tout en se conformant parfois au goût du temps, en évitant tout excès de modernisme, il a réalisé une œuvre personnelle, une œuvre bellement décorative. Quelle beauté profonde et nombreuse il a donnée à la Fille du Roi dont parle la chanson ! Combien étrange elle nous apparaît, combien attirante en sa chevelure dénouée qu'emmêlent de fraîches roses ! Mais l'art de M. Doudelet s'atteste tout entier dans la planche insérée page 15 où la jeune Princesse, sur son destrier d'apparat, cheveux flottants au vent, sort du palais paternel et s'arrête, extatique un moment, devant l'austérité fleurie du paysage qui s'épanouit à ses yeux. A quelque peu considérer cette planche, on devine les couleurs que l'artiste y aurait pu mettre. La planche suivante dit la rencontre de la Princesse avec Halewijn. C'est un Lucas de Leyde auquel aurait collaboré Albert Dürer. Cependant on y trouve un frisson nouveau et la marque d'un esprit étonnamment complexe. Mais voici encore des entêtes : celui où des anges aux grandes ailes éployées se voilent la face — devant l'irréparable d'une destinée ternie — et cet autre où des cygnes passent, la tête basse, comme méditant du silence qu'ils entendent autour d'eux.

Il faudrait des pages pour bien dire chaque dessin. Affirmons ou répétons que l'ensemble ne saurait appeler de reproche. Il faut du reste savoir que les planches ont été gravées sur bois — seul procédé qui soit parfaitement approprié à la typographie, remarquait récemment un de nos confrères du *Journal des Artistes*. M. Ed. Pellens qui se chargea de cette partie du travail mérite les plus vifs éloges.

DENIS LALIEUX.

LE MOIS

L'Effort : M. Delbousquet clôture les notes littéraires intitulées « l'Œuvre et la formule » par une étude sur Mallarmé, claire et de subtile compréhension. D'autre part, M. Retté confirme et renforce *Plume* (Octobre) ses opinions premières sur le même poète; il établit les divergences esthétiques préliminaires à une scission définitive entre « ceux que le christianisme emprisonne encore sous la forme bâtarde d'un spiritualisme trouble » et « ceux que le Grand Pan, possède, qui reviennent à la nature. »

Plume (Octobre). Fin des fascicules Rops, dont un tirage à part est annoncé par l'éditeur-artiste Edmond Deman.

Les Mois dorés (Septembre). Lettre intéressante sur la peinture espagnole, signée L. Bertrand.

Société Nouvelle (Sept.). Impressions de Bayreuth, par Henry Maubel — l'Internationale des poètes de L. Bazalgette (Octobre) : remarque sur Hamlet et Faust, que formule M. Ch. H. Hirsch.

Mercur (Oct.). Autour du théâtre, par M. Lugné-Poé; de substantielles pages de M. Gerardy sur « l'Âme Allemande d'aujourd'hui. » (Novembre) : Conseils familiaux — plutôt genre... rosse — à un jeune écrivain, signés R de Gourmont. Même numéro, M. O. G. Destrée, parle de William Morris.

Studio continue ses précieux articles sur la renaissance architecturale, où le sens pratique anglais s'applique judicieusement à délaisser l'entassement des façades prétentieuses et lourdes pour une simplicité gracieuse et pittoresque, et garde pour l'aménagement intérieur l'imagination décorative. La « Maison d'artiste » de M. Baillie Scott s'ajoute aux exemples déjà nombreux que cette revue a donnés. Même numéro quelques reliures, dont deux, d'après les dessins de M. H. Van de Velde, se distinguent par une heureuse sobriété, trop rare chez MM. des « fers spéciaux. »

La *Libre Critique* a reproduit — sans nous citer : il se comprend qu'une publication hebdomadaire imite les journaux quotidiens — la nouvelle de M. Paul Arden (*Le Garde Chasse*) parue dans une de nos dernières livraisons. On n'emprunte qu'aux riches ..

De la « Vie Mentale » G. Kahn (*Revue Blanche*) à propos d'art social et d'art pour l'art : « A une certaine hauteur, la question cesse d'exister. Un artiste pur, consciencieux et connaissant ses moyens d'action, ne considérera jamais le développement politique du monde que comme des vestitures variées qui couvrent la vraie face d'Isis. En écartant comme un léger rideau les faits proches, on retrouvera l'éternelle et infinie complexité des passions, qui sont tout l'homme, toute la nature... » Sur ces mêmes propos, lire les réflexions de M. Des Ombiaux (*Coeq rouge*, Sept.).

MATH. ROBERT.

N. D. L. R.

Ce numéro, de 80 pages, renferme des ornements de MM. Max Elskamp (trois petits bois p. 154, 168, 171) Georges Lemmen (p. 195) George Minne (p. 166, 173) Edmond Van Offel (p. 137, 142, 144) Théo. Van Rysselberghe (couverture).

Nous publierons un numéro double de fin d'année pour Novembre et Décembre.

COLLECTION DU " RÉVEIL "

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

- 1894 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)
Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50
- FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*
Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00
- 180 EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*
Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)
- HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*
Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00
- VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*
Un volume de proses, in-16 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50
- GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*
Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.
Fr. 3.00
- LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*
Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DÉPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir. De Nederlandsche Boekhandel, Marché St-Jacques, 50.	GAND :	Hoste, rue des Champs. M. Kats, rue courte du Jour. P. Noordhoff.
BRUXELLES :	Deman, rue d'Arenberg, 16. Dietrich, Montagne de la Cour. Doliger, Galeries de la Reine. Rosez, rue de la Madeleine. Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	GRONINGUE :	Grusé, rue du Pont d'Ile.
—	Spineux, Montagné de la Cour. Engelcke, rue des Foulons.	LIEGE :	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
—		LYON :	Heymans, rue du Bruul.
—		MALINES :	Littauer, Odeonsplatz.
—		MUNICH :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
—		PARIS :	Topic.
GAND :		PRAGUE :	H. A. Kramers & Zoon.
—		ROTTERDAM :	

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPÉRIAL

DOUVRES

QUAI DE L'AMIRAUTÉ

DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRAU, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES & FILS

FAIENCES ARTISTIQUES
MONT-ST-AMAND, LEZ-GAND,

PAUL BONEYDS
ENGLISH TAILOR
Rue des Fripiers
BRUSSELS

CHAPELLERIE VANDERCOILDE

Boulevard du Nord, 24
BRUXELLES

Viennent de paraître au
MERCURE DE FRANCE

Pierre Louijs : *Aphrodite*
R. de Gourmont : *Le Pèlerin du Silence*

Journal des Artistes

(Hebdomadaire — Paris)

1 an : 15 fr. — Fr. 0.25 le numéro

LE LIVRE D'ART

(Paris)

MENSUEL ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

1 an : Etranger 15 fr. — Fr. 1.25 le numéro

A LA BELLE JARDINIÈRE

MARCHÉ aux GRAINS, 3, GAND
AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants
Genre grand tailleur
Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE

GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

VOL

ASSURANCE CONTRE LE VOL
ASSURANCE D'OBJETS D'ART

BRUXELLES — 4, Rue de Suisse, 4 — BRUXELLES

VOL

L'ART JEUNE

131, RUE DE BRABANT
BRUXELLES

Fr. 0,60 le numéro

L'ERMITAGE

8, Rue Juliette Lamber, 8

PARIS

FR. 0.80 LE NUMÉRO

Lisez le PETIT BLEU

QUOTIDIEN BRUXELLOIS ILLUSTRÉ : 5 CENTIMES

Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand

LE REVEIL

RECUEIL MENSUEL
DE LITTÉRATURE & D'ART.

NOVEMBRE-DECEMBRE 1896

Nos 35-36 (Nouv. série)

SOMMAIRE

Directement.	<i>Georges Mesnil</i>
La Maison d'Exil.	<i>Edmond Pilon</i>
La Mélodieuse Aventure	<i>André Ruijters</i>
Tahiti	<i>Auguste Vierset</i>
Pages.	<i>Edmond Glesener</i>
Petits Poèmes.	<i>A. Ferdinand Hérold</i>
La Rencontre	<i>Léon Paschal</i>
Eros	<i>Albert Brandenburg</i>
Ballades	<i>Paul Fort</i>
L'Étalon.	<i>Emmanuel Delbousquet</i>
L'Adieu pressenti.	<i>Octave Thiriar</i>
Gersau	<i>James Vandrunen</i>
Deux Chansons	<i>Henri Ghéon</i>
Le Club du Suicide (trad.).	<i>Georges Khnopff</i>
Courrier d'Autriche et de Roumanie	<i>William Ritter</i>
Lettre de Paris	<i>Remy de Gourmont</i>
Chronique Littéraire.	<i>Albert Arnay</i>
Le Mois.	<i>Math. Robert</i>
Notules	<i>Incog</i>

Ornements de

Charles Doudelet, George Lemmen, George Minne
Max Elskamp, Edmond Van Offel, Henri Vandeveldé
Théo Van Rysselberghe

Ce numéro double : 1.00 fr.

LE RÉVEIL

(FLANDRE ET WALLONIE)

MENSUEL DE LITTÉRATURE ET D'ART

NOUVELLE SÉRIE

*Paraît le dernier jour du mois en fascicules de
60 ou 80 pages*

Abonnement : UN AN, 5 fr. (étranger 6 fr.)

Directeur : ALBERT ARNAY

Secrétaire de Rédaction : MATH ROBERT

Administrateur : MAURICE VANDERMEYLEN.

Comités de Rédaction et de Propriété :

Georges Angelroth, Paul Arden, Albert Arnay, Charles Bronne, Cyriël Buysse, Arthur Daxhelet, Lucien De Busscher, Charles Delchevalerie, Edmond Deman, Pierre Devoluy, Auguste Donnay, Georges Dwelshauwers, Max Elskamp, Georges Flé, André Fontainas, Charles Frappart, Georges Garnir, Paul Gerardy, Edmond Glesener, Albert Guéquier, Auguste Henrotay, A. Ferdinand Herold, Auguste Jenart, Georges Khnopff, Denis Lalieux, Alfred Lavachery, Richard Ledent, Georges Lemmen, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Antonio Marquès, Henry Maubel, Stuart Merrill, Albert Mockel, Stéphane Montjoie, Pierre M. Olin, Léon Paschal, Armand Rassenfosse, Edmond Rassenfosse, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Stéphane Richelle, Math. Robert, Georges Rodenbach, Albert Saint-Paul, Rodrigue Serasquier, Charles Sluys, Arthur Souchor, Maurice Vandermeylen, James Van Drunen, Émile Van Heurck, Charles Vanlerberghe, Théo Van Rysselberghe, Emile Verhaeren, Francis Vielé Griffin.

Le Réveil ne publie que de l'inédit.

Les articles qui y paraissent n'engagent que les signataires—la revue étant du reste ouverte à toutes les tendances, sans distinction de genres ou d'écoles.

Tous les manuscrits, livres et revues doivent être adressés au Directeur : 64, rue Kessels, Bruxelles.

Pour tout ce qui concerne l'Administration écrire à M. Vandermeylen, Avenue de l'Hippodrome, n° 30, Bruxelles.



DIRECTEMENT

A notre cher et noble Verhaeren.

Dans la fougue ardente des années de jeunesse et de joie, l'homme fier et fort que fut Goethe, laissant déborder en tumulte la folie de puissance de sa rayonnante poésie, disait que, directement, sans peine et sans efforts, tout ce qu'il écrivait lui montait de l'âme en vers impétueux. Donner à la nature large et pleine expansion, sans l'abêtissement des prétendûment immuables règles de l'art, se confier pleinement à son génie, au feu intérieur, à ce feu, source unique de toutes choses, dévorant et transformant sans cesse, telle était sa seule esthétique, telle est la seule esthétique.

*« Celui que tu n'abandonnes pas, Génie,
ni la pluie ni la tempête
ne lui souffle le frisson sur le cœur.
Celui que tu n'abandonnes pas, Génie,*

*celui-là, sous les nues amoncelées,
sous la grêle crevant en tempête,
il chantera à travers tout...*

.....
« *Celui que tu n'abandonnes pas, Génie,
tu le soulèveras du sentier de boue
sur des ailes de feu;
et il passera
comme avec des pas fleuris,
par à travers les fanges de Deukaliôn,
il tuera Pythôn, il sera léger et grand,
Apollon Pythien. »*

(Goethe. Wanderers Sturmlied).

C'est un amoncellement de cris de victoire; les vers, entrecoupés des noms sonores des dieux de l'ancienne Grèce, se heurtent, se poussent, se culbutent en furie, brefs ou longs, peu importe, s'élargissant en un grondement de course et de tempête, subitement se resserrant, se hissant sur les vers suivants pour éclater en un appel bruyant à « la divinité qui respire l'ouragan. »

Telle, l'atmosphère de liberté qui lui oxyda le sang; ne se soumettant à aucune technique, coulant sa forme d'un seul jet avec ses élans lyriques, ne subissant aucun dogmatisme, aucun système de morale, mais vivant à l'abri du poison des *principes*, des raisonnements, de la dialectique; créant, affirmant, ne prenant ses inspirations que de sa sympathie, étendant sa sympathie à tout ce qui vit, à tout ce qui vibre, à la plante comme au rayon, ainsi que le témoignent ces hymnes de lumineuse beauté « Gott

und Welt », ennemi de la populace et de l'abjection judéo-chrétienne de sa religion, comme de la suffisance grotesque du savant académique, Goethe fut *lui-même*, il arriva à la plus complète perfection dans la forme, à la plus réelle émotion dans l'expression des idéaux humains qui nous tiennent le plus à cœur.

Et il fut toujours *direct* dans cette expression. Il ne passa jamais par l'intermédiaire d'un art poétique pour dire ce qu'il ressentait. L'expression ne suivait pas la sensation chez lui, elle l'accompagnait, elle en faisait partie, elle en était la face extérieure et visible. Toutes ses pensées s'imprégnaient de beauté en jaillissant de son cerveau.

Direct dans l'expression : là est ce qui différencie l'art vivant de l'art cadavérique, de l'art en décadence, qui va se décomposant. Tant que l'homme vit d'une vie réelle, ardente, d'une vie qui sent en soi sa force de propagation et d'amour, il ne se fait pas de morale, et laisse à ses instincts libre cours. Et ses instincts sont bons, puisqu'ils sont affirmatifs de la vie; bon est ce qui accroît la force et la vie. Le jour où il se sent envahi par le mal, où il se gangrène, où la décadence commence à le ronger, il s'analyse, se crée des préceptes de haute raison et parle d'idées pures. Au fond il n'y a rien de sale comme toute cette pureté. De même quand le cerveau se stérilise, que la décadence commence, la règle — la petite morale esthétique — apparaît. Aurait-elle pu naître, cette syntaxe de pète-sec de Vaugelas, cette poétique d'eunuque de Boileau, à côté de la langue débordant de santé et de couleur d'un Rabelais? Qu'auraient dit les romantiques des belles années de

lutte et d'espoir dont Th. Gautier a parlé avec tant d'émotion, s'ils avaient pu prévoir alors les mesquineries des derniers petits Parnassiens?

Il arrive dans l'histoire de l'art. que les époques de formation, de marée montante de la vie, s'entrouvrent tout-à-coup au génie de la forme parfaite, et celui-ci arrête l'effort de toute cette gradation. Alors vient le reflux. S'il ne cherche pas d'autres chemins, l'art se traîne, misérable, dans la reproduction servile et stérile de la forme qui s'est trouvée parfaite après un long développement. Cette forme se détruit par sa propre perfection. Sa perfection est l'arrêt de l'évolution, qui prend conscience d'elle-même, et dès lors se résout en raisonnement. — Le raisonnement transforme en abstraction la vivante et intuitive réalité. Il convient à la philosophie des choses, non pas à leur représentation directe. L'Art parvenu au stade de perfection ne peut plus que se répéter, se congeler, se faire « parnassien », — ou se détruire, et ne renaître que par l'instinct naturel et originaire. Cette renaissance alternant avec la destruction est une loi fatale; et la vie progresse comme par une série de boucles fermées qui se suivent et se rattachent. Toute chose naît de son contraire, de son néant.

Dans la décomposition de l'art poussent les systèmes, les vains essais de déguiser l'impuissance sous le fard du procédé. Alors apparaissent les incohérences de toute nature : plus rien de *direct* : c'est la peinture symboliste, la plus équivoque des absurdités, l'art plastique n'admettant pas le symbole, la *littérature*; c'est la musique à programme, une

insanité qui plaît généralement au public. Quelle satisfaction de pouvoir mettre sa petite explication sous les notes! C'est ce genre bigarré de poésie qui, par une aberration comique, s'efforce de rendre des couleurs par des sons, et de faire sortir la symphonie de l'assemblage de mots vides et bruyants.

« Ni Kahn ni Moréas ne nous rendent heureux, » selon la boutade de Vielé-Griffin. Que l'on mesure par exemple, la distance entre cette baroque *symphonie fantastique* (quel accouplement de mots sans rapport), et quelque œuvre simple, jaillie directement de l'âme, sans interprétation ni commentaire, telles que les compositions pour orgue de Bach, la *Symphonie-Fupiter* de Mozart, ou la *Symphonie libre* de Raway. On n'écrit pas pour l'amusement ni même pour l'instruction du public. On écrit poussé par une force interne, par un instinct vital. On ne compose pas d'après un programme; il ne s'agit pas de faire une dissertation en vers, en sons ou en lignes. Il faut qu'avec chaque œuvre personnelle naisse et grandisse une forme personnelle nouvelle qui appartienne à l'œuvre; la forme ne peut, ne doit pas exister *a priori*, prête pour tous les remplissages. Nohl, parlant du prélude de *Lohengrin* et de celui de *Tristan*, disait: « La seule forme que nous trouvons ici est celle de la pensée poétique elle-même, du mouvement intime de la vie, projeté dans notre intuition sensible. De là, cette impression immédiate, cette impression sûre, de semblables œuvres. » (*Musikgeschichte*, p. 305.)

Malgré l'évidence de ces choses pour toute nature saine et virile, forte de ses instincts vitaux, libre

de conventions, de concepts creux, de scepticisme dialectique, il existe aujourd'hui des coteries de faux artistes qui, parcequ'un beau jour ils ont appris par le hasard des polémiques ou par la tradition, une forme qui leur semblait intéressante, ne veulent plus se départir de cette forme admise par eux une fois pour toutes. C'est ainsi qu'à leurs yeux il est criminel de sentir librement en soi cette haute jeunesse de poésie qui force à chercher des rythmes inconnus, plus variés, et d'abandonner le contour immuable et glacial du vicil alexandrin français. C'est ce qu'avait tenté Hugo, en allongeant par l'enjambement un vers, tandis que par le même procédé le vers suivant se trouvait réduit ; c'est aussi ce qu'essayait de réaliser de Banville en brisant le moule des douze syllabes traditionnelles et en déformant la perspective du vers par l'adjonction inattendue de rimes d'une richesse paradoxale.

La révolution si vaillamment tentée s'arrêta bientôt à quelques réformes de surface. Les Parnassiens montrèrent qu'avec ces éléments nouveaux il était possible d'arriver à des effets d'une réelle beauté plastique. Parfait ! Mais après eux, les petits Parnassiens se sont plu à imiter des premiers Parnassiens l'art « tout en façade », comme disait J. K. Huysmans, et satisfaits de la recette trouvée, de la formule, ils se sont créé un art poétique aussi étroit que l'ancien. Plus de progrès admissible : tout ce qui sort des strictes limites de la versification parnassienne est accusé de trahison. Le « vers libre » est poursuivi ; le « verslibriste » mérite d'être mis au ban de la société. En cel',

certaines Parnassiens du journalisme belge ont tenu à se distinguer tout spécialement. Ils ont essayé de traîner de nobles artistes dans la boue de la basse Presse ; ils ont représenté pour les flétrir aux yeux du public, les adeptes du vers libre comme des anarchistes, prêts à chambarder non seulement les châteaux aériens des Néo-Parnassiens, mais la maison des plus paisibles citoyens. La Société était en danger ! Il fallait sévir ! On fut vil. Il y a des ânes haineux et méchants. Je me souviens de deux vers exquis, lus je ne sais plus où :

*Apprends, grossier profane,
Qu'on peut en courte oreille être un fort bien grand âne.*

Et de même sous une apparence de poète correct si pas « marmoréen », on peut cacher une nature de vieux baudet, et n'être du Parnasse que le vieux Pégase, triste haridelle.

Puisqu'après tout ils mêlent à une pure question d'art une question d'attitude politique, parlons de l'attitude politique de leurs confrères français, les derniers Parnassiens. Que penser de ces poètes qui s'avilissent au point de fabriquer sur commande des vers de pacotille, grotesques à faire éclater de rire le sempiternel ennui du Président de la République en personne, pour célébrer la bêtise d'une populace se vautrant avec des transports de fille publique par tempérament, aux pieds d'un despote chef de hordes et de grands soldats ? Où trouver chez ce peuple et chez ces poètes la dignité ? Le despote qu'ils célèbrent protège-t-il les arts comme Louis II de Bavière les protégeait ? Les philosophes, comme le grand Frédéric ? Est-il l'ami intime d'un

Tolstoï, comme le duc de Saxe-Weimar l'était d'un Goethe? Loin de trahir une intellectualité même moyenne, les réponses éruptées par l'Auguste Bouche et recueillies par les vomitoires de la Presse ne dénotent guère plus un esprit supérieur que le portrait de dégénéré qui s'étale aux vitrines et nous offusque les yeux. Or, voilà que les glorieux débris de l'ancien Parnasse, M. François Coppée en tête, « taillant sa plume » selon l'expression consacrée quand on parle de lui, M. Sully Prudhomme et M. de Hérédia y vont tous trois de leur poésie! Et quelle poésie! Si le vrai Parnasse revenait — l'antique, — l'Apollon en colère du premier chant de l'Iliade, celui qui envoie des maux innombrables aux Grecs, n'aurait pas assez de flèches bruyantes dans son carquois pour inoculer à nos Parnassiens d'Offenbach toutes les pestes et tous les choléras imaginables.

Aussi nos petits Parnassiens, censeurs sévères de la moralité d'autrui, sont-ils malvenus de parler de convictions politiques et sociales. Au fond, que peut-il y avoir de commun entre l'art et la politique? Certes l'art doit avoir une influence sociale directe, cette influence bienfaisante que tout grand art libre a exercée jadis et pourra demain avoir encore; mais cela n'a rien à voir avec la politique. C'est spécialement en Belgique ce qu'on ne comprend pas. Si ému par l'ardente poésie chrétienne d'une St-Bernard ou d'un St-Thomas vous vous laissez entraîner par l'enthousiasme, on n'a rien de mieux que de vous appeler calottin et de vous confondre avec les plus mesquins des cagots. Ou bien sentez-vous chanter en votre cœur la joie annonciatrice de temps

meilleurs et de siècles moins vils, on vous confond presque avec les socialeux et autres rapetisseurs systématiques de belles idées, quelle que soit votre colère de vous entendre jeter pêle-mêle avec cette plèbe.

L'élan poétique de nos jeunes est au-dessus de ces luttes d'un jour; il s'y rattache aussi peu que se rattachaient à la révolution de juillet les vaillants poètes accourus à l'appel du cor d'Hernani.

Le but, le voici : être soi-même; créer un art *direct*, en expansion libre de soi, en clartés et en espoirs; créer avec son art une forme nouvelle, une forme appropriée pour chaque écrivain au rythme interne de ses pensées. Le compositeur aussi ne fera œuvre musicale qui impressionne, œuvre, dès lors, réellement sociale, puisqu'elle aura établi une communauté psychologique et vraiè, et non matérielle et passagère entre plusieurs être humains, que si, abandonnant formules et systèmes, il vit largement sa vie et traduit, *directement*, sans intermédiaire, en sa langue à lui, ses états d'âme et la trame de son existence.

Or, s'il est permis au musicien de donner à son rythme la forme qui lui plaît, et de combiner comme il l'entend les moyens d'exécution qu'il a en sa possession, pourquoi serait-il défendu au poète de se créer une langue plus riche, une technique plus puissante? Les adversaires du vers libre ont écrit à ce sujet de nombreuses sottises, surtout lorsqu'ils croyaient emprunter des arguments aux faits scientifiques qu'ils sont incapables de comprendre. Affirmer que nous ne puissions maintenir plus de

douze syllabes à la fois dans le champ de notre attention est une théorie fantaisiste réfutée par les expériences de la psychologie. L'attention est capable de grouper et de garder présentes, sans qu'elle les ait comptées, par simple sensation rythmique, plus de 40 impressions auditives successives. Elle les groupe, la chose est vraie mais ces groupes se composent de 16 impressions. Si nous passons du domaine de l'expérience faite au laboratoire, au domaine de la poésie, examinons si les vers des dramaturges grecs ou latins, ou ceux des lyriques et des élégiaques de m'importe quelle autre langue que la nôtre s'arrêtent aux 12 syllabes qu'on voudrait imposer en français, par autorité parnassienne sans doute, puisque nous ne trouvons pas de loi de cette sorte fondée dans notre nature sensible.

Les seuls arguments qui ont été mis en avant contre les nouvelles formes poétiques groupées sous le terme générique de « vers libre » se réduisent en somme à de pures raisons, de convenances : l'observance de la tradition, le respect de la langue française et de ses grands écrivains : sentiments honorables peut-être, mais sans prise aucune sur l'inévitable transformation des choses.

Du reste, c'est par une transformation tout aussi radicale que s'est constituée la métrique qui fut longtemps en honneur, le symétrique dénombrement des syllabes, la strophe régulière, la rime soumise à des dispositions fixes. De la décomposition du vers latin classique, basé sur la quantité, vers dans lequel l'accent luttait avec la quantité et ne triomphait qu'aux derniers pieds, naquit un vers plus

sonore, où cette inéquation était presque évitée : le développement s'arrêta là ; le vers se décomposa ; un art nouveau apparut ; les assonances et les rimes résonnèrent pour la première fois, incohérentes d'abord, et peu après elles, les rythmes libres des séquences de Notker Balbulus et d'autres qui le suivirent. Peu à peu toutes ces choses nouvelles se fixèrent, et l'on vit jaillir de cet admirable tumulte d'art, une efflorescence de poèmes qui devait s'épanouir enfin en œuvres qui révéleront dans leur genre une perfection toute classique : tel *l'office du S^t Sacrement*.

Le développement touchait à sa fin. La glorieuse poésie latine du moyen-âge dépérit peu à peu. De la langue abandonnée, aucune floraison nouvelle ne jaillit plus.

Nous notons une évolution semblable actuellement dans notre poésie : la comparaison s'impose. Seulement, notre langue étant en continuel Devenir, nous n'avons pas à craindre de congélation. Nous pouvons espérer au contraire qu'à chaque génération nouvelle de poètes appartiendra une forme nouvelle, et que la fixation d'un ensemble d'idées et de sentiments en œuvres de haute et noble perfection n'impliquera pas un arrêt dans le développement de la poésie même. Chaque époque certes peut trouver la formule la plus *classique*, dans le sens élevé de ce mot, pour ses aspirations d'art. Mais combien erroné de vouloir s'opposer à la loi que personne n'évitera : la perfection même qu'atteint dans sa forme une tendance d'art implique l'abandon, à partir du moment où cette perfection est atteinte, de la voie décrite par cette tendance pendant sa marche ascendante, ainsi

que la naissance de tendances nouvelles qui, elles aussi, exigent des formes nouvelles : l'ère des Parnassiens est bien finie ; au vers libre à se développer dans le sens de sa perfection à lui, et de rendre des émotions que les formes passées et finies sont impuissantes à traduire.

GEORGES MESNIL



LA MAISON D'EXIL

LA PETITE FIANCÉE :

*La petite fiancée fleurie
Que mon amour a accueillie
A ouvert, tout grands, à l'aube,
Les battants des portes hautes
Qui donnent sur la prairie;
Et, comme dans une allégorie,
C'est l'Amour et c'est la Vie
Qui sont entrés, jeunes hôtes
De ma Maison où sa grâce sourit !*

*La vieille servante est venue au devant d'elle
Et a baisé le bas de sa robe;
Ses talons avaient foulé tant d'émeraude
Qu'ils laissaient de la verdure sur les dalles,
Et qu'à entendre bruire son rire dans la salle
Les oiseaux croyaient à quelque invasion
De gazouillis clairs et de clairs rayons.*

*Tout de suite je lui ai offert la coupe pleine
Du lait de la génisse et du lait de la chèvre;
Et elle y trempa sa bouche sereine :
Un peu d'écume pâle resta sur ses lèvres;*

*Mais l'alliance était faite entre elle et moi ;
Elle s'installa devant le foyer, toute rose,
Sachant bien que ma demeure était la sienne
Et que siennes aussi étaient toutes les choses
Dont la lourde richesse encombrait ma maison !*

*Depuis ce jour elle est l'hôtesse de mes moissons ;
C'est elle qui veut blancs les draps de Fête-Dieu
Et qui jonche de joie aux jours clairs des Rameaux
Notre seuil hospitalier et le seuil de ceux
Qui acclament, par la Palme et par le Flambeau,
L'enfant dont c'est la crèche dans le cœur.*

*La petite fiancée en fleurs
Que mon amour a conviée
A ouvert tout grands, à l'orée,
Les battants des portes épaisses
Qui donnent sur la campagne,
Et c'est l'Amour que la Vie accompagne
Qui sont entrés, hôtes de jeunesse,
Dans notre maison où leur grâce parée
Fera plus vif encor l'or léger de ses tresses
Et plus parée encor sa pudeur d'épousée...*

II

RONDE :

*De te savoir la plus jolie
De toutes les petites fées d'ici*

*Les paysannes en ont pleuré !
Car, le Dimanche, sur les prairies,
Leurs gars délurés
Préféreront avec toi danser !*

*De te savoir la plus frivole
Et de te voir la plus parée
Au temple vieux, toutes les Idoles
Des cultes anciens sont éclatées ;
Et plus ne luiront pour être adorées
Leurs tiaras, leurs couronnes et leurs étoiles !*

*De te savoir la mieux aimée
De toutes les petites cueilleuses de roses,
De village en village, par toute la contrée,
Chaque fille a fait des rêves moroses ;
Et, de te connaître la plus tentante
De toutes les perles de mon collier,
Tous les Rois d'alentour d'ici ont désiré,
À leurs fêtes frivoles, t'avoir pour Infante!...*

III

LES LIANES D'ÉTÉ

*Les ronces m'avaient captivé
Dans leurs enlacs de lianes d'été
Et je restais le prisonnier
Des ronces qui m'avaient captivé...*

Quand Celle dont le rire est ma lumière
Et dont la face est mon festin
De meilleure vigne et de meilleur pain,
Vint à passer,
Venant, familière,
De cueillir, fraîches nées,
Aux rives de l'eau
Des fleurs légères et, frais éclos,
Des lys légers.

Celle dont les mains sont habituées
À tenir seulement l'écheveau
Vint à passer,
Auprès des ronces qui m'avaient captivé...

À sa ceinture les ciseaux d'or,
Dont elle sait bien couper l'étoffe
Des draps d'autel qu'elle brode toujours,
Pendaient à peine lourds
Pour sa taille, au velours
Dont est vêtu son jeune corps...

Un coup de lames me délia
Des ronces dont j'étais prisonnier :
Quelques corolles et un baiser
Sur la bouche, et ce fut assez !

EDMOND PILON.



LA MÉLODIEUSE AVENTURE

Je m'étais assis devant la mer. Il faisait une pure nuit lunaire, emplie de clarté, une nuit de cristal, limpide et lumineuse. Je m'étais étendu à l'ombre d'une grande dune, ravi et distrait, contemplant parfois dans le sable tendre les si nettes empreintes que mes souliers neufs avaient creusées, écoutant tantôt l'impérissable et mélodieux murmure des vagues, là bas, fines et mobiles, qui baisaient, inlassablement, les lèvres molles de la plage. Mon être tout entier reflétait la lucide sereinité de l'heure. Et mon cœur — si petit! — était heureux parmi mon âme, immense et attendrie comme le ciel qui, devant moi, à l'infini s'ouvrait.

Oh! nuit de cristal, limpide et lumineuse!... avec des étoiles innombrablement! La mer était lisse et douce, presque polie et si blanche d'élyséenne lumière qu'elle en était comme vêtue de candeur étonnée. Je n'avais plus une pensée plus un désir. Je n'étais, dans le paysage merveilleux, qu'un peu de chair pensive et qui défailait de félicité à sentir se prolonger et se perpétuer en elle l'enchantement simple du dehors. Et certes, si ce rire, soudain, ce rire comme un gracie et flexible jet d'eau, ne s'était, dans l'air

attentif, élevé, serais-je demeuré là, béatement, jusqu'à l'instant de l'aube légère et rose. Mais, je vous le dis, ce rire me troubla. Il tomba en moi électriquement, se diffusa dans mes veines comme un philtre libidineux et je me levai.... Minute d'attente!... J'épiais. Il n'y avait plus rien que l'ardent recueillement des choses sous la lune éblouie, la paix endormie du vent et l'impérissable éolien murmure mélodieux des vagues, là bas. Cependant, un bruit de conversation chuchotta.... chiffonnement de soies vivantes!... et de nouveau, le rire, ce rire étonnant, fusa dans l'air sa preste parabole pour aussitôt retomber et s'éteindre. Oh!.... Alors dans l'intervalle de silence qui suivit, j'entendis plus que l'immatériel frisson de la lumière vibrant sur la plage, plus que la chanson, bouche close, des flots, j'entendis mon cœur sonner et battre, comme un fou, dans ma gorge.

C'était un rire de femme assurément. Mais combien extraordinaire! Il n'y avait en lui ni joie, ni moquerie, ni colère, on n'y pouvait découvrir aucun des sentiments qui, usuellement, le provoquent. C'était un rire spécial, insolite et s'il émouvait si mystérieusement, c'est qu'il était *incompréhensible*.

J'avançai vivement. Je traversai la dune au milieu des chardons, bleus et aigus, qui me lacéraient, précautionneux, veloutant mon approche, inquiet de mon souffle même; je montai le versant qui devant moi s'érigeait et je vous jure que j'étais si muet qu'un oiseau n'eut pu s'effaroucher de mes pas; à plus forte raison, les êtres inconnus que je voulais surprendre, qui n'étaient sur leur garde et dont j'entendais maintenant, plus près, s'agiter faiblement

les voix, sans que je pusse d'ailleurs, saisir la moindre parole. Arrivé à la crête, d'un effort, je me hissai sur les poignets et redressant la tête, avec une lenteur méticuleuse et savante, je pus voir enfin.

Ah! le plus imprévu des spectacles. Dans une ravine étroite, intime ainsi qu'une alcôve, parmi les herbes hautes et les sables unis et souples, nonchalantes sous la molle lueur de ce minuit illuminé, trois femmes étaient couchées. Elles étaient nues et leurs torses splendides, leurs torses de chair vive et pâle, se cambraient avec grâce, fiers de leurs seins purs et ronds. Leurs cheveux déroulés leur pendaient sur la face et de leurs mains nerveuses, elles poignaient les tresses indolentes qui chéaient sur leurs épaules et leurs flancs. L'une d'elle s'en voilait les yeux et riait aux autres d'entre ses boucles emmêlées. Celle ci était blonde et sa peau blanche luisait le plus luxurieusement qu'il soit possible de souhaiter. Les deux dernières étaient noires de crinière et avaient des yeux presque durs mais d'une profondeur céleste et vertigineuse. Et elles s'amusaient, joyeuses, à ramasser des poignées de sable et à le jeter, tout menu et impalpable, au visage de leur amie qui, pour se défendre, étendait ses bras délicieux et déployait, devant l'averse poussiéreuse sa chevelure, en guise de bouclier tutélaire. Or, comme dans l'animation de la lutte, elle faisait un écart et se retournait, je découvris avec stupeur qu'elle n'avait pas de jambes. Au lieu des cuisses fuselées, des reins voluptueux, que j'espérais, une espèce de queue squameuse et glauque s'annelaient et se tordait —

frémissante. En une fièvre de curiosité, je me dressai et avide, je regardai ses compagnes. Ah! sans doute, les bustes étaient admirables et les poitrines divines et les visages splendides. Mais celles-ci non plus n'étaient pas femmes et des croupes monstrueuses terminaient leurs corps exquis. Alors, au milieu de l'affollement de mon être, des profondeurs de ma conscience, un cri monta — de stupéfaction inouïe — s'efforça et jaillit de mes lèvres « Les Sirènes! »

Elles s'arrêtèrent brusquement et un moment de silence plein de trouble et d'anxiété palpita entre nous quatre. Oh! Mon cœur! Mon pauvre fou de cœur!... Comme il se démenait!... C'était une nuit de cristal, limpide et lumineuse. La mer, chantait; lointaine mais rapprochée pourtant car insensiblement, sous la poussée magnétique des éléments, elle montait à nous. Et j'entendais près de moi le souffle court et scandé de surprise haletée des trois charmeuses que j'avais interrompues. Cependant à me voir cloué sur place, immobilisé de stupéfaction et de peur aussi, car les vieilles légendes terrifiques se levaient en mon souvenir, l'une d'elle, l'une des noires aux yeux presque durs éclata de ce rire... Oh! pur et flexible jet d'eau... qui m'avait tantôt inquiété et me regarda. Ah! quel regard! Assurément, mon amie Margy a des yeux de caresse et de douceur ineffables et rien au monde ne saurait égaler le charme et le prestige impérieux des prunelles de mon autre amie Hélène. Mais, sous la lueur intense, concentrée des regards de la sirène, ils palirent, s'obscurcirent et ne furent plus que d'humbles petits miroirs faibles et bien ternes. Je chancelai et vivement, pour ne

plus voir, cachai dans mes mains ma figure. Je venais de me rappeler que les trois séduisantes personnes m'avait devant qui le hasard si inopinément placé étaient les perfides dont l'appel fallacieux attiraient les voyageurs et les matelots... étaient les cruelles qui dévoraient les malheureux qu'elles parvenaient à enchanter!... Et tremblant, je balbutai!... « Pourvu qu'elles ne se mettent pas à chanter!... » Me comprirent-elles? Je serais enclin à le supposer. Car à peine achevais-je de formuler cette appréhension éplorée, que leurs voix harmonieuses et passionnelles s'élevèrent. Je relevai les paupières, laissai tomber mes mains inutiles et puis, ma foi! brusquement décidé à n'être pas imbécile comme les autres et à user envers ces demoiselles des précieux avantages que me conférait mon ironie, moderne, sans pour cela me départir d'une politesse mondaine et de bon aloi, je m'abandonnai à l'aventure insolite. Les trois sœurs, durant ma volontaire cécité, s'étaient rejointes, et, enlacées maintenant, dissimulant leur arrière-train plutôt bizarre, elles me tendaient comme des boucliers de séduction et de charme, leurs gorges délicates leurs seins purs et ronds. Et elles chantaient! Oh! Ciel! quelle musique! Pas de paroles, rien que des appels (les fameux appels historiques!) des labialités amoureuses, des onomatopées engageantes quelque chose comme le Weia! Waga! Wagalaweia! des Filles du Rhin dont, évidemment, elles devaient être très proches parentes. Mais elles proféraient tout cela sur une mélodie simple, facile, élémentaire dirais-je, irrésistible enfin et que nulle notation ne pourrait définir car elle semblait sourdre aussi bien de leurs corps élastiques

que de leurs bouches et être faite autant de sonorité que de la danse exaspérante et gracieuse de leurs bras, de leurs cols, de leurs torsos en fleur. Elles s'étaient enlacées, et se tenant, toutes trois, par la taille, d'un lent, langoureux mouvement, elles se balançaient de droite à gauche, de gauche à droite, en cadence et selon le rythme de leur mélodie. Oh ! leurs voix ! Comment en donner une précise sensation ! C'était comme un irréel et magique filet de passion autour de leur geste. Leur nudité en était vêtue. C'était mieux qu'une ambiance, c'était leur propre essentielle atmosphère et l'on sentait que c'était leur complémentaire, leur harmonique, partie intégrante de leur vie et de leur beauté. Leurs voix !... Ah ! Elles émouvaient ainsi que du silence, pétrissant le cœur, le grisant jusqu'à n'en plus faire qu'un seul éperdu total frisson de désir et d'extase. Vous étonnez-vous alors que, furieusement, vers leur groupe, j'aie bondi, mains en avant ouvertes, gourmandes de se fermer sur leur chair, leurs seins purs et ronds et de les palper et de les meurtrir ? Oh ! Quelle course ce fut, dans la dune emplie de clair de lune, dans la dune de sable uni et souple quelle course au travers des chardons et des herbes, parmi les trous et les terriers de lapin, qu'elle course ! Et quels cris ! Et ces chansons qui volaient toujours, ces appels indicibles et leurs rires fécrisés, leurs rires lactés qui ruisselaient sur moi, m'éclaboussaient, m'inondaient, m'enivraient ! Ah ! Ah ! voilà donc ce que j'appelais mon ironie moderne, ma politesse mondaine et de bon aloi ! Deux fois, je

saisis la sirène blonde, deux fois, d'une fuite glissée, elle m'échappa. Je touchais un bras, une épaule. Des chevelures se tordaient autour de mon cou, comme une volée des serpents. Mais mes mains restaient déçues et insatisfaites. J'avais beau me préciter, ruser ou m'élancer sauvagement, les malignes m'évitaient avec prestesse et rampaient à mes côtés, decevantes, exquises. Cependant, après avoir dégringolé une effroyable pente, pêle-mêle, au milieu de mottes de sable, d'herbes sèches et d'épines, je me trouvai en face de celle que j'avais, parmi les trois, le plus ardemment désirée, la blonde aux chairs pâles comme ivoire. Je m'accrochai à ses boucles vivaces et désordonnées et j'eus la joie de pouvoir rire à mon tour... ah ! rire mieux et plus qu'elles parce que, à cette heure j'étais le maître et qu'elles devraient connaître mon caprice. Car durant la poursuite, j'avais réfléchi. Pauvres petites sirènes imprudentes ! Elles avaient oublié qu'elles n'étaient toutes puissantes que dans la fluidité inconstante des vagues. Dès qu'elle m'avaient aperçu leur instinct avait été plus fort que toute raison, et elles avaient chanté ! Pauvres sirènes ingambes ! Comme si je n'allais pas tout de suite les attrapper en cette dune malaisée et meuble ! Ah ! Elles avaient voulu me séduire — j'étais séduit. Elles avaient souhaité que j'approchasse — j'étais près d'elles et même retenais captive la plus jolie, la plus mignonne. Pauvres petites ! Elles n'avaient pas songé que la mer était loin. Elles avaient chanté. Et j'étais venu et mon agilité sportive les avait vaincues et voici que maintenant, tremblante en mes bras, ma douce capture avait peur et tressaillait.

J'écartai les mèches folles qui, trop scrupuleusement, la dissimulaient, dégageai son visage. Oh! surprise! Elle était rose de pudeur alarmée — comme une femme. Oh! qui a jamais pu dire que c'était ces fillettes là qui dévoraient les voyageurs égarés et fascinés? Anthropolophages! Elles?... ces toutes-de-grâce... quelle calomnie! Je lui pris la main qu'elle avait frêle telle une fleur. Les doigts en étaient effilés et longs, les ongles courts quoique soignés. Je la portai à mes lèvres, la baisai avec une ardeur aimable et enfin, l'attirai toute contre moi. Sa nudité frileuse se pelotonna. Elle voulut à nouveau se draper de ses cheveux mais j'arrêtai son mouvement. « Amie, lui dis je, vous êtes belle. Je suis réellement ravi d'avoir fait votre connaissance, heureux de vous avoir rencontrée en cette nuit de cristal, limpide et lumineuse. Amie, vous êtes bonne et tendre. Et je vous adore. Ne m'en veuillez pas de vous avoir donné une si frénétique chasse? Vous m'excusez?... » Elle leva la tête, me contempla — confuse. Mais je vis bien qu'elle ne me comprenait pas. Ah! Je sais que mes paroles ont l'air excessivement galant et flatteur mais, j'en atteste le sens esthétique qui sommeille au cœur de tout homme, elle était belle et je l'adorais, en cet instant, de toutes mes forces. Son être entier était de mollesse tiède et érotique. Elle était de ces femmes dont le corps semble flotter dans une perpétuelle moiteur et qui vous arrivent ayant déjà sur la gorge ces délicieuses chaleurs humides que laissent après eux les jeux multiples et divers de l'amour. Ses seins bombaient à peine. Des seins en demi-pêches!... Extase sans pareille! Des seins à manger,

comme la plus sexuelle de toutes les pâtisseries, comme le plus savoureux fruit de la création, en baissant les paupières et vibrant en tous ses nerfs de paroxyste sensualité. Oh! que j'avais alors oublié son ophidienne croupe, son équivoque queue de poisson! ..

Convaincu donc que demeureraient vains, quand même et malgré tout, les plus brillants efforts de mon éloquence, je décidai de passer à un mode plus sensible d'élocution. Je l'embrassai étroitement, exalté, avec des élans et du lyrisme. Je baisai sa bouche — hermétiquement, goûtai sa salive amère, caressai en délire son opulente chair vierge. Et fol, j'allais — ô triomphe!... consacrer notre union par la plus définitive des tendresses quand je fus soudain forcé de m'apercevoir... Comment dire? Comment m'exprimer avec décence?... je fus forcé de m'apercevoir que la malheureuse n'avait pas de ventre!

Du coup, je la lâchai — attéré. Mon euthousiasme se figea. Je ne fus plus qu'immensément étourdi. Et la douce se recula un peu — et un sourire troussa sa lèvre, fit briller un coin de sa denture immaculée. Et j'eus l'intuition de sa pensée. Elle souriait de sa revanche. Je m'étais imaginé maître tantôt parce que je l'avais emprisonnée en mon étroite! Illusion! De quoi me servait ma victoire puisque je n'en pouvais user? Toutefois, ce signe de raillerie discrète s'effaça vite de sa physionomie et je sentis qu'elle s'apitoyait. J'osai même espérer qu'elle regrettait. Oh! douce sirène blonde, j'eus, un instant, l'impression d'être épris de vous, de votre insaisissabilité et d'être triste. Une sentimentalité confuse m'oppressa. Et comme vous vous éloigniez peu à peu, vous

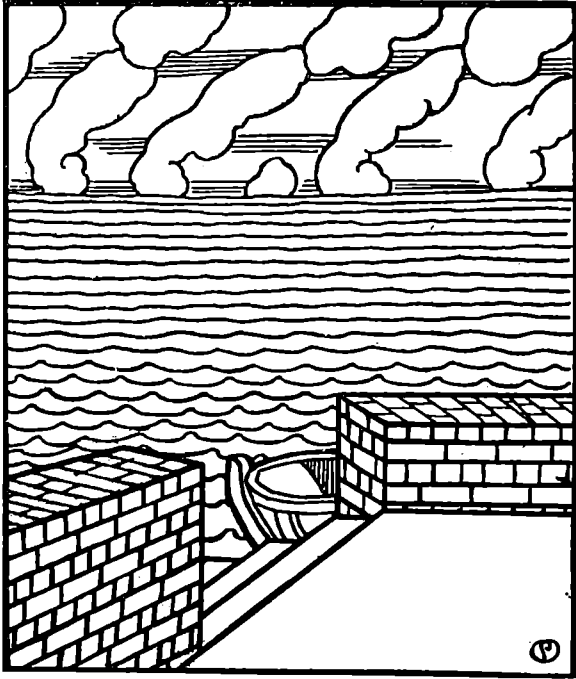
rapprochant de vos sœurs, les deux sirènes noires, aux yeux presque durs, je vous fis du geste — mélancoliquement — un adieu...

Elles descendirent de la dune. La marée avait monté. La mer bruissait, imminente, au long de la plage. Les vagues frémissaient près de nous. Une brise saline, alerte circulait dans l'air vitalisé. Respectueux, je suivis les trois qui s'en allaient. Je les vis entrer dans l'eau murmurante et rapide. Je les vis s'y plonger, graduellement disparaître. Bientôt il n'y eut plus à découvert que les visages, ainsi que de charnels nénuphars, à fleur de flot, Puis tout s'effaca sous un remous.

Alors, croyant l'histoire finie, je revins m'asseoir à la place. où une heure auparavant, je m'étais arrêté; dans le sable tendre où mes souliers neufs avaient creusé de si nettes empreintes. Et un soupir gonfla ma poitrine, dramatiquement, s'enfla, s'accrut allait s'exhaler quand... ô miracle... je revis les trois sœurs, le torse hors de la mer, se donnant la main. Leurs longs cheveux ruisselaient et elles avaient des colliers d'écume autour du cou. La sirène blonde était entre les noires. Et il m'était bizarre de songer que je l'avais eue contre ma poitrine, que j'avais baisé ses lèvres, palpé ses épaules. Soudain, la ronde se brisa. Et mon amie me lanca quelque chose qui tomba à mes pieds. Je me baissai. C'était une petite lyre d'écaille qui résonnait encore de la violence du choc et balbutiait. Oh! Souvenir d'une minute d'amour. Je ramassai l'incalculable relique et quand je relevai la tête, je ne distinguai plus rien sur la mer, la

mer lisse et douce, que les moires étincelantes et mobiles que la lune y traçait — négligemment — comme du bout des doigts ...

ANDRÉ RUIJTERS.



T A H I T I

*Reine du Pacifique, ile étrange et charmeuse
Aux grottes de basalte, aux récifs de corail,
Aux mornes irisés d'une écharpe brumeuse,
Où la forêt s'éclaire en lueurs de vitrail;
Reine du Pacifique, ile étrange et charmeuse,*

*Bois féérique aux tons vifs, aux exquisés pâleurs,
Où sur un lit semé de goyaves trop mûres
D'odorants ruisselets sous les arceaux en fleurs
Eparpillent leur onde en gazouillants murmures;
Bois féérique aux tons vifs, aux exquisés pâleurs,*

*Sous le haut parasol de tes cocotiers grêles
Maint village a groupé ses toits de pandanus;
Et foulant dans ses jeux pervenche et muguets frêles
S'ébat le turbulent essaim des marmots nus
Sous le haut parasol de tes cocotiers grêles.*

*Là-bas, sur le flot calme et nuancé d'azur
Des Maoris vêtus du pagne à jaunes raies
Rythmant leur course au son des trompes, d'un bras sûr
Dirigent la pirogue à grands coups de pagaies
Là-bas, sur le flot calme et nuancé d'azur.*

*Une brise aux senteurs de citron et d'orange
 Hume l'âme des fleurs et l'arôme des fruits.
 Le soir accroche aux monts sa purpurine frange ;
 Et des rives s'épand, éveilleuse de bruits,
 Une brise aux senteurs de citron et d'orange.*

*Les lézards saphirins tracent leurs bleus sillons
 Sur la roche affleurante et dans le vert des mousses
 Où stride, monotone, un appel de grillons.
 Les phalènes, par deux, déploient leurs ailes rousses ;
 Les lézards saphirins tracent leurs bleus sillons.*

*Tahiti, voici l'heure aux silences sonores, [sereins,
 Aux souffles doux, aux forts parfums, aux cieux
 Où dans le compliqué réseau des madrépores
 Virevolte à la lune un monde de cyprins.
 Tahiti, voici l'heure aux silences sonores !*

*Corps emmousseliné de gaze aux francs aveux
 Tes femmes aux longs cils, aux lèvres tatouées,
 Le front ceint de peïa, l'hibiscus aux cheveux,
 Dans l'eau des clairs bassins se baignent, enjouées,
 Corps emmousseliné de gaze aux francs aveux.*

*Sous les arbres à pain, devant le seuil des huttes,
 S'échevèle une ronde aux libres privautés
 Où les couples grisés par le rire et les flûtes
 Effeuillent ingénus le lis des voluptés
 Sous les arbres à pain, devant le seuil des huttes.*

*Un frisson langoureux court parmi les taillis
Remuant le feuillage et frôlant les corolles ;
Dans l'air fuse le son des longs baisers, jaillis
De l'ombre où s'est lassé le flux vain des paroles.
Un frisson langoureux court parmi les taillis.*

*Mais voici qu'en la nuit édenique s'élève
Le chant bizarre et lent des graves himénés
Tendres comme un adieu, obsédants comme un rêve,
Tristes comme un bouquet de mimosas fanés.
Mais voici qu'en la nuit édenique s'élève*

*L'angoisse inexprimable, et le regret caché
De tes bois sans oiseaux, de tes rives sans drame
Où la douleur s'ignore ainsi que le péché...
Et l'on croit en ces voix entendre de ton âme
L'angoisse inexprimable et le regret caché.*

AUGUSTE VIERSET.



PAGES*

A mon cher ami Charles Duchesne.

C'était la cour d'une messagerie, spacieuse, entre de hautes murailles, dans un quartier désert.

Dès quatre heures, en ce décembre morne, la nuit avait envahi l'enclos. Une lanterne suspendue à la lambourde du hangar, près les écuries, baignait les pavés d'une flaque de lumière rousse. Les alentours se noyaient dans une pénombre immobile. Il y avait des ballots dans les coins, des tonneaux le long des murs, et partout des senteurs d'épices et de pétrole. A une fenêtre du rez-de-chaussée, on apercevait le comptable de l'établissement, M. Tranquilin Mazurel, penché sur ses écritures, en face du patron M. Joseph Lambert.

Plus tard, les camions un à un réintégraient la charreterie. Les attelages fumaient dans la lueur des lampes, des hommes circulaient dans l'embrun des ténèbres, des portes clappaient parmi des bruits de voix et de pas. Les chevaux dételés rentraient ensuite à l'écurie où leurs conducteurs étendaient les

* D'un roman à paraître prochainement.

litières. Puis, les clartés mortes, tout retombait au silence. Les voitures vides encombraient l'appentis, les brancards en l'air.

Comme M. Mazurel enfilait la poterne, sa besogne achevée, quelqu'un le héla qui s'abritait dans une encoignure afin d'allumer un cigare. Le scribe reconnut un ami, Aristide Truffaut, sous-chef au bureau de bienfaisance.

— Quoi de neuf? demanda celui-ci entre deux bouffées, ta dame se porte bien?

— Très bien, je te remercie. Et chez toi, les petits?

— Parfaitement.

Ils s'acheminèrent côte à côte, taciturnes, Mazurel, le chapeau sur les yeux qui clignotaient derrière le verre des lunettes, Truffaut, le collet relevé, les mains dans les poches, la canne au long du corps, Le vent soulevait sous leurs pas une poussière de givre qui les frappait au visage avec d'aigus picotements. La flamme des réverbères suspendait dans le brouillard de visqueux papillons jaunes, l'illumination des vitrines versait aux pavés une fauve et inégale buée, des argenteries luisaient à la montre des bijoutiers.

A la porte d'une taverne, Truffaut proposa un apéritif. L'autre, prétextant une besogne urgente, se déroba; après insistance, il consentit.

Truffaut, dès qu'il fut installé, se pencha paresseusement vers la table voisine où des jeunes gens, graves comme des vieillards, étaient absorbés par une partie de piquet. Le comptable, cependant, s'activa au polissage de ses bésicles dont les verres s'embrumaient à l'haleine des foyers.

Efflanqué, de taille moyenne, Mazurel approchait de la quarantaine. Il avait la tête toute petite sur des épaules étroites. Son front était court et bombé. A l'ombre d'arcades sourcilières proéminentes, les yeux se cavaient, des yeux d'un gris indéfinissable reflétant tout un vide intérieur. Une maladie du foie, dont il souffrait depuis longtemps, avait coulé sous la peau une teinte olivâtre. Sa maigreur contrastait avec l'embonpoint du sous-chef. Celui-ci avait le front en dôme, solennel et luisant. L'abondante couronne de cheveux, qu'une calvatie précoce avait épargnée, étalait sur les tempes des mèches plates et onctueuses. De gros yeux bleus à fleur de tête, les sourcils paraboliques, le nez en bec d'oiseau, la bouche épaisse comme un fruit rouge dans l'embroussaillement de la barbe, confrontaient sur son visage un air de grave bonhomie à l'expression d'une vive tenacité. Il avait revêtu un pardessus brun dont le collet encadrait de ses revers une bouffante cravate rose à pois blancs. L'épingle où frétillait un rais de lumière figurait une pipe en « écume de mer ».

Quoique ce bijou fut médiocre, Truffaut le chérissait à l'égal du plus pur joyau, à cause des glorieux souvenirs qu'il éveillait en lui. C'était, voici bientôt cinq ans, à une exposition de pipes culottées qu'un coiffeur du faubourg avait organisé dans sa boutique. Le jury, à l'unanimité de ses membres, avait déclaré son envoi hors concours. Cette décision n'avait soulevé aucune protestation. Le lauréat s'était imposé par sa maîtrise, et on avait agrafé sur sa cravate l'attribut de son art, aux acclamations frénétiques

des plus distingués amateurs. Ce fut pour Truffaut une journée mémorable.

Mais aussi, de quels soins n'entourait-il ses pipes ! Une chemise d'ouate défendait l'initiale virginité des fourneaux contre tout profane attouchement, et par dessus, afin de la modeler mieux sur les rondeurs de l'écume, un corselet de peau découpé dans de vieux gants s'enroulait. Jamais il ne les saisissait ailleurs que par le bout d'ambre, ne s'en servait qu'en chambre bien close, de crainte des vents coulis, et, quand il était las de fumer, il attendait, avant de les serrer dans leur écrin, la résorption de la suée.

D'ailleurs, la joie vibrante, l'enthousiasme févreux, l'éloquence dithyrambique avec lesquels il célébrait le culottage avaient depuis longtemps converti de nombreux adeptes aux pratiques de son culte. Melchior Bayaux, un boucher qui habitait en face de chez lui, était son disciple préféré. Souvent, quand il voyait Aristide revenir du bureau, il l'attirait dans son arrière-boutique, et là, les poings sur la table, ils devisaient de leurs pipes.

Truffaut les avait toutes conservées, religieusement, dans son armoire à linges. A chacune il avait adjoit une étiquette où le prix d'achat, les dates du début et de la fin du culottage, les offres avantageuses dont elles avaient été l'objet, se trouvaient consignés en belle ronde. Parfois même, des commentaires esthétiques suivaient.

Un néophyte était-il admis à contempler la fameuse collection, le Maître se sentait envahi d'un orgueil frénétique. A mesure qu'il ouvrait les tiroirs, un

frisson se propageait dans sa poitrine et lui montait à la gorge. Il éprouvait un bonheur ineffable à voir s'écarquiller les yeux du visiteur devant cette profusion de fourneaux étalant sur des lits d'ouate leur riche calcination.

On distinguait d'abord, parmi les mieux ouvrés, une tête de cheval, violente, à la crinière rebroussée; une brune andalouse, belle comme une déesse; une odalisque couchée parmi des voiles légers, la chevelure en torsade cerclée de pendeloques. Puis, il y avait le masque d'Ab-del-Kader coiffé d'un fier turban, la barbe épanouie à la façon d'un éventail; un zouave à la figure toute en méplats hâlée par les soleils tropicaux; un mousquetaire avec le feutre empanaché sur l'oreille; enfin, colossale, ardente de vie et fauve comme il convient, une pièce unique et incomparable, la prodigieuse tête de lion dont, seuls, les crocs gardèrent leur blancheur primitive.

Une odeur suave émanait de l'écume. Aristide dilatait les narines pour la mieux aspirer. Puis, le pouce à l'entournure du gilet, les jambes écartées, les lèvres ouvertes en un sourire béat, il questionnait :

— Eh bien, qu'en pensez-vous ?

— Superbe... admirable.

— En avez-vous déjà vues d'aussi belles ?

— Jamais.

Alors, il ne bougeait plus, l'esprit grisé par un enchantement.

Le dimanche ou, pour la première fois, il avait exhibé ses pipes à Bayaux, celui-ci avait été plongé dans une sorte d'extase, puis, hochant la tête avec une mélancolique élévation des prunelles, il avait soupiré :

— A coup sûr, des choses pareilles mériteraient crânement d'être conservées dans la vitrine d'un musée...

— J'y ai souvent songé, avait répondu Truffaut.

Avant que le culottage occupât ses loisirs, le sous-chef s'était adonné, avec succès, au jeu de cartes. Dans les cabarets qu'il fréquentait, à une époque déjà lointaine, sa perspicacité soutenue par une chance sans égale l'avait fait surnommer le « Roi du piquet. »

Aussi, ce soir-là, le taciturne acharnement des joueurs voisins de leur table, en cette taverne, d'aventure, l'avait peu à peu détaché de Mazurel et induit, en face des cartes, en une plus vive attention. Son ami, cependant, continuait à déguster son verre à petits coups. se penchant parfois vers le buffet afin de regarder l'heure. Puis, son attitude trahit l'impatience : il boutonna son pardessus, assujettit son chapeau, et, à maintes reprises, ouvrit les lèvres sans parler. Enfin, empoignant son parapluie, il déclara :

— Dis donc, Aristide, il est temps que je m'en aille.

— Déjà? fit l'autre qui s'était hasardé à conseiller de savantes combinaisons. Quelle besogne te presse donc?

— Oh! ce n'est pas à proprement parler une besogne... tu sais... mon petit passe-temps... un porte-montre que j'ai promis pour demain et que j'aimerais terminer ce soir.

— Comment, un porte-montre? demanda son compagnon chez qui la préoccupation du piquet cédait à l'étonnement.

— Mais oui, un porte-montre... en bois découpé. Tu ne sais donc pas que je découpe?

— Ma foi, non.

Ils se levèrent, Truffaut poursuivit :

— Tiens... et que découpes-tu ?

— Le bois.

— Depuis longtemps ?

— Depuis environ... trois mois.

— Et ça t'amuse ?

— Pour cela, oui... tu n'imagines pas...

Ils étaient dans la rue.

— Tu comprends, continua le découpeur, on est chez soi... bien tranquille, au coin du feu.. ma femme tricote, moi je fume ma pipe en travaillant... et puis, ça ne coûte pas cher !

A mesure qu'il épanchait son discret enthousiasme, Mazurel, l'œil perdu sur ces calmes visions intérieures, se caressait le menton en souriant d'une joie sournoise.

A un carrefour, ils s'arrêtèrent. De larges rafales passaient, froides, comme des coups de faux.

— Mais, n'est-ce pas si difficile ?

— Difficile ? Non pas ; à moins que tu ne veuilles devenir un artiste hors ligne. Alors puu...ut...

Les souffles glacés se suivaient à de courts intervalles, leur coupant la parole. Mazurel prétextait la crainte d'un refroidissement pour rompre l'immobilité.

Les amis se séparèrent.

Mais, se ravisant, Tranquilin rejoignit le sous-chef, et, avec une dernière poignée de mains :

— A propos, j'oubliais... si tu as de vieilles caisses à cigares, je me recommande.

EDMOND GLESENER.

PETITS POÈMES

I

*Ma sœur, vous avez fui les roses,
Et vous avez voulu sortir
Du jardin où les fleurs moroses
(Vous le sentiez) allaient mourir.*

*Vous deviniez déjà l'automne ;
Vous entendiez la bise, au loin,
Gémir sa plainte monotone ;
Vous voyiez pleurer le jardin.*

*Vous avez fui les fleurs qui meurent ;
Vous n'avez pas voulu les voir
S'effeuiller dans l'ennui des heures ;
Le ciel bas se teintait de soir.*

*C'était un soir languide et triste
Où passaient des parfums flétris ;
Le souvenir du soir persiste
Dans vos grands yeux endoloris.*

*Vos yeux n'ont plus leur frais sourire
Qui faisait le printemps plus clair,
Ecoutez la brise bruire,
Là-bas, dans le jardin amer.*

II

*Quand nous sommes partis,
(C'était à l'aurore)
Nous ne savions pas que le soir
Tomberait si rapide et si morne.
Rien ne nous avait avertis
Que déjà sanglotait l'automne,
Et, légers de chants et d'espoir,
Nous sommes joyeusement partis.*

*Pourtant, nous aurions pu voir
Que l'aurore
Pleurait un peu et s'attristait;
Mais nous voulions croire à l'espoir,
Nous voulions croire aux étés éternels,
Et nous sommes partis sans voir
Que les arbres se dénudaient
Et qu'il faisait gris au ciel.*

*Et maintenant, voici un soir
Où, dans le ciel, ne meurt nul rayon de soleil;
Et désormais
Longtemps, longtemps il va pleuvoir,
Et longtemps vos yeux désolés
Vos doux yeux, Madame, vont pleurer.*

A. FERDINAND HÉROLD.

LA RENCONTRE (*)

A. VALÈRE GILLE.

Fastrier, s'il ne rencontrait ni Mogin ni Séveranz, allait visiter Dombroy dans son atelier. Le peintre gîtait dans les combles d'une demeure jadis somptueuse, sise entre l'hôtel Ravenstein et la rue Royale. La façade était ternie et les vitres, aux heurts des portes ou du vent, branlaient dans leurs vieux meneaux. Mais Dombroy dans cette rue délaissée avait trouvé le silence, ce silence qui est un délice où se reposent les pensées lasses.

Fastrier gravit l'escalier.

Assis sur un escabeau, les talons sur la barre de cette chaise haute, les genoux au menton, Dombroy travaillait mordant son pinceau il tendit au poète sa main devenue libre. De coutume Fastrier demeurait à feuilleter des recueils d'estampes et d'eaux fortes. Il était tenté de ne parler qu'à voix sourde tant les toiles nombreuses, les masques de morts pendus le long des murailles et dont la lumière creusait d'ombre la bouche et les orbites, tant le silence même avait de puissants prestiges. Dombroy peignait, serrant entre les lèvres une petite pipe de

(*) Fragment de: *Fragments romans* en préparation.

mérisier dont l'Obourg avait un arôme à la fois mielleux et âcre.

Dombroy descendit de sa haute chaise, marcha à reculons, le torse rejeté et cillant les paupières.

Du bout de son pinceau il désigna sa toile où apparaissait une jeune femme, ceinte de voiles lâches, claire et jolie parmi les arbustes de lauriers et de roses.

— L'aimes-tu ?

Le soleil du soir tombait en raies vermeilles à travers un Velum dont se tendait une verrière. Une lueur d'or éclairait le haut front du peintre dont le sourire paraissait être cette même lueur sur les lèvres. Son regard de carresse se perdait dans un lointain et, immobile, comme en une absence, il dit à la vierge du tableau :

— Sois ainsi taciturne, égarée dans une île de fleurs d'où l'on ne voit plus la vie. Tu ignores quels sont tes sortilèges et je te vois, très simple et pensive, marcher dans un mirage. Une obscure sagesse déjà t'a révélé que, la chair pour toute chair, a l'ironie des tombes. O ! disparais dès le seuil de nos avenues afin de nous laisser ton image dans une éternelle fraîcheur. Dans nos mémoires, seules les choses mortes sont éternelles. Etouffe toi dans ta chevelure et meurs pour être toujours aimée. Tu connais la rigueur de nos destinées, pourtant tu veux vivre et déjà tu comprends la tristesse et la vanité de ce désir.

Dombroy secoua la tête comme pour en faire choir un chaperon et, lissant d'une main ses cheveux, les yeux avivés par une joie malicieuse, il dit :

— Maintenant efforcez-vous de rendre ces pensées par la grâce des lignes et la splendeur des teintes.

Il alla se rasseoir et se prit à bordoyer d'or le profil de la vierge, mais sa main était négligente.

Fastrier était resté interdit. A nouveau il se figura les troubles qui, récemment, l'avaient ému d'une étreinte inconnue et avaient soulevé son âme ainsi qu'une barque sur des vagues. Les enchantements de la forêt parcourue et, sous le ciel d'or, le lac ébloui où s'aimaient les cygnes ressurgirent. Et ces charmes divers, réveillés par les paroles de Dombroy, s'unissaient pour l'enivrer. Les élans que, la veille encore, Fastrier ressentait étaient incertains; Dombroy, par des mots mystérieux, venait de lui révéler que ces émois étaient les pressentiments d'un amour. Chaque mot avait été un rayon jonchant en son âme des lumières. Soudain en une ample et fabuleuse floraison, avaient jailli des rêves de volupté. Dans l'esprit de Fastrier, le peintre avait lu les pages d'un évangile et dévoilé les prières d'un culte. Dombroy sentit que le silence de Fastrier était insolite, — certains silences irritent autant qu'un bruit, — silences lourds du poids des chimères qui pèsent sur eux.

Il dit :

— Dans la vie nous tenons rancune à la femme de toutes les voluptés indûment exigées d'elle. C'est un tort, la femme, c'est cela :

Levant son appui-main, il désignait un mannequin de bois jauni, poupée nue aux membres articulés.

— Oui, la femme, elle sert d'échalas à nos rêves et jamais ne fut autre chose.

Fastrier songeait toujours, les yeux absents; ses doigts, sur la table, froissaient les soies d'un pinceau. Des cloches sonnèrent. Leur coupetée venait s'éteindre dans le grenier et ces douces et lointaines rumeurs, dans le charme intime de l'heure, aviaient les pensées d'amour. Fastrier ne se préoccupait que des premières paroles; elles s'étaient gravées en lui profondément en signes d'or et, s'il fermait les yeux, il pouvait les relire.

Une gêne grandissait. Des pas, en ce moment, gravirent l'escalier. Dombroy, se tournant vers lui, dit à Fastrier :

— J'attends Mogin et je crois que le voici.

Fastrier ouvrit la porte. Sur le seuil il aperçut Emilienne que suivait son frère. Elle avait, depuis l'hiver, grandi en beauté : yeux vifs sous un front de puérile fierté, chevelure lourde et sombre tombant en anneaux sur les dentelles d'une robe bleu-clair.

— Monsieur Dombroy, dit-elle, avec une aisance mondaine, je viens chercher votre dessin; j'ai voulu moi-même vous remercier.

Le peintre ayant déposé sa pipe de mérisier, ouvrit une baie de la verrière. La lumière pourprée alluma partout des scintillements. Fastrier, heureux, éprouvait les crupule de le trop montrer et demeurait immobile, silencieux. Dans l'imprévu de cette rencontre, il regretta sa mise négligée. Il ne savait que dire et il eut souhaité à prix d'or avoir les idées légères et plaisantes avec lesquelles on captive les enfants et les femmes.

— Voici, dit très simplement Dombroy...

Devant Emilienne et Octave, inclinés sur la table, il déroulait un long dessin : guirlande de corolles et de pampres.

— Voici, continua-t-il, des entrelacs de fleurs. De la pointe d'une aiguille, vous percerez ces traits, de manière qu'en posant le modèle sur du velours à broder et en y passant une houpe blanchie à la craie, le canevas reparaisse sur l'étoffe.

Tandis qu'Octave sourit, Emilienne s'émerveilla, les mains jointes dans un geste de joie et d'applaudissement. Elle parla et ses paroles étaient vives. Fastrier les écoutait, séduit par la voix, par les lèvres pures entr'ouvrant un sourire où brillaient les dents, par ses regards et par son petit air de parade, o ! si femme.

Elle broderait ces fleurs en secret pour fêter sa mère à l'entrant de l'été. Dans le salon de leur villa d'Ostende, appariées aux tentures et au vitrail qui l'ornaient, ces broderies serviraient de lambris, encadrant de leurs enjolivures les panneaux de cuir fauve qui tapissaient les murs.

Quand Emilienne s'interrompit, Dombroy dit.

— Quelle sera la couleur du velours ?

— Vert sombre.

— ... Les pétales seront brochés de soie d'argent ; les longues étamines, de soie rose ; les tiges de vert pâle ; les feuilles, de vert un peu foncé rayé de soies plus claires. Et sauriez-vous user de cartisanes ?

Une moue légère, les sourcils relevés sans que son front pur se plissa, elle répondit :

— Oui.

— Vous en mettez là, et là encore, et là... à

chaque fleur. Ces reliefs, sous la lumière, chatoieront.

Et instamment, presque avec ferveur, elle répéta, heureuse :

— Oui, o ! oui.

Ses mains s'étaient jointes. De petites bagues dévotes, argent serti de saphirs, cerclaient ses doigts. Elle eut voulu faire quelque geste où se fut allégé son contentement. Puis, avec une volte brusque, elle releva la tête, secoua sa chevelure :

— Monsieur Dombroy, comment nommez vous ces fleurs ?

Octave interrompit :

— Ce sont des fleurs de songe, des fleurs plus belles que celles de nos jardins et que Monsieur Dombroy a inventées pour toi.

Octave avait parlé avec un peu d'emphase, Emilienne, demeurée incrédule, dit :

— Vraiment !

Fastrier regardait la jeune fille. Aucune pensée ne le troublait, nul rêve. Mais il *sentait* que son image se gravait en lui, il le sentait à son insu comme le cuivre sentirait la morsure du burin. Dans son enchantement, il pouvait seulement admirer, s'éblouir devant l'enfant dont toute la chair et toute l'âme étaient un frais printemps. Puis sourdement Fastrier comprit qu'il devait prononcer quelque parole et que l'instant en était venu. Alors d'un ton presque morne, il dit :

— Ces fleurs, ne sont-ce plutôt des glaieuls ?

Fastrier éprouva une sourde de colère. Octave, Emilienne et Dombroy, penchés sur le dessin, ne

l'avaient pas entendu. Fastrier ne leur en sut même gré et, dans une de ces rages où l'on veut se châtier soi-même, il eut souhaité que l'atelier s'effondrât. Quel était donc le trouble de sa pensée pour à tel point être maladroit et lourd ?

Dombroy releva la tête :

— Une idée encore. Je ferai s'enrouler la guirlande autour d'un thyrses que vous brocherez de soie d'or.

Et il tira deux longs traits à travers les tigelles courbes et les grandes fleurs étranges.

Mogin dit comme s'il s'adressait à un enfant :

— Emilienne, Monsieur Dombroy, est bien comblant de faire cela pour toi ..

D'abord un peu confuse, la jeune fille leva sur le peintre ses grands yeux d'ombre douce :

— Aussi lui en suis-je très reconnaissante.

Elle lui avait tendu la main.

Fastrier, contre la table, maniait, par contenance, une palette salie. Il avait les lèvres serrées. Dans un lointain de sa mémoire lui apparut le jour d'hiver où il vit Emilienne sur la glace. Ses paroles d'alors retentirent au fond de son souvenir. Il ramena sur elle les regards. Elle lui apparut plus séduisante, plus radieuse et il porta envie à Dombroy qui aujourd'hui avait la joie de lui plaire et d'accueillir ses sourires.

Emilienne dévisagea autour d'elle les choses, intriguée par leur étrangeté. Devant elle, un vieux bahut, sur une planche un casque de fer, une longue et ancienne rapière, un mannequin de bois levant un bras comme pour soutenir une draperie,

et, au milieu du grenier, le tableau sur chevalet où la vierge au nimbe d'or, parmi les lauriers et les roses, souriait à Emilienne comme à une jeune sœur. Plus sombres, ayant des épouvantements dans le mystère de leurs yeux et de leur bouche creuse, les masques de morts étaient appendus au long des murailles.

Emilienne, auprès de son frère, considéra, mais, avec détachement, les peintures. Fastrier les suivit mais une gêne, un engoncement prêtaient à ses paroles un ton inusité, comme si, sous elles, se trahissait une pensée qui leur était étrangère.

— Ah ! dit Octave, voici cette Isis que j'aime tant.

— Je l'ai copiée au Louvre. Et ces têtes, ajouta le peintre avec un sourire d'énigme, de quelle école... ?

— ... des primitifs de Toscane, hasarda Mogin.

— Non. Je les ai copiées au musée de Londres sur des sarcophages de Thèbes.

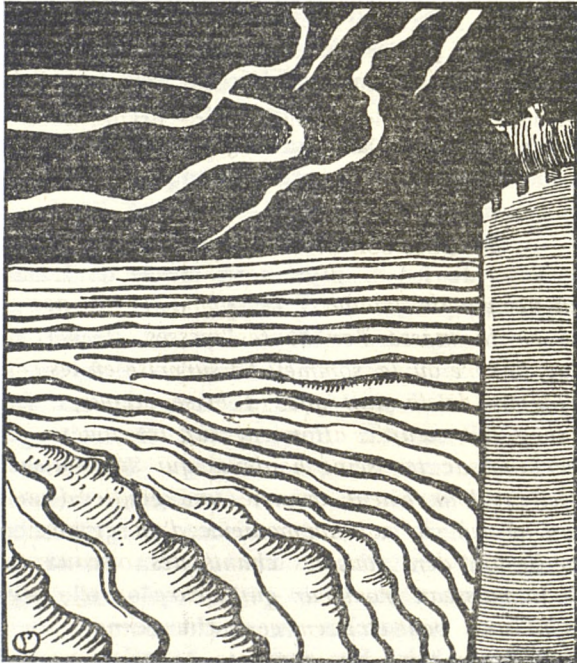
Ces têtes étaient l'emblème d'un art éternel survivant aux tombeaux qu'il illustre. Maigres, les joues d'ocre s'effaçant sous l'embu, de ces faces où s'éveillait encore une pensée, émanait pour Fastrier un émoi presque religieux. Emilienne se désintéressait de toutes choses et errait, curieuse à peine ; elle était la vie insoucieuse, vierge et charnelle. Devant un miroir, elle s'arrêta en se soulevant longuement et, d'un geste exquis, elle rejeta de son front les mèches de sa chevelure.

Le soir tombait. Les masques de plâtre parurent revivre dans l'heure confuse. Mogin et sa sœur

quittèrent l'atelier. Fastrier demeura quelques instants encore. Dombroy reprit, au bord d'un meuble, sa pipe de mérisier dont il ralluma le fourneau.

Taciturne, ayant à peine desserré les dents, Fastrier descendit. Irrité contre lui-même de sa dégaine, il se disait, entre les lèvres, des injures.

LÉON PASCHAL.



EROS

(1^{er} fragment)

A PAUL FORT.

Les jardins des Hespérides, près des colonnes d'Hercule.
Le matin vernal s'éveille. Aréthuse regarde Erythéis endormie;
des arbres secoués par la brise, des gouttes de rosée tombent.

ARÉTHUSE (*regarde Erythéis puis*):

*Rien ne paraît troubler ce sommeil de déesse
lasse en la masse d'or de ses tresses.
.... de l'arbre où le sommeil t'a surprise en tes rêves,
les larmes de la nuit que la brise secoue,
Erythéis ma sœur, s'allongent sur tes joues
et perlant sur tes seins houleux qui se soulèvent,
ruissellent lourdement, comme une goutte d'eau
s'épanche sur le col harmonieux d'un cygne.
Réveille-toi, déjà tous les chants des oiseaux,
près du ruisseau trompeur qui pleure ou se résigne,
se sont unis peut-être en ce matin vernal
pour écarter ton rêve virginal,
Erythéis, ma sœur, aux paupières d'ambre.*

ERYTHÉIS (*se réveillant étonnée*)

*Ce relent de luxure en langueur dans mes membres...
Suis-je, seule? Est-ce donc une lyre
ou bien mon rêve qui soupire,
car c'est une voix triste et cependant légère
qui vient à peine de se taire....
Est-ce quelqu'un qui se refuse
ou bien était-ce toi, douce sœur Aréthuse,
qui chantais pendant mon sommeil
pour en faire éclore un plus doux réveil?*

ARÉTHUSE

*Le soleil fait glisser les ombres des collines,
et la brise, en passant, s'apaise sur les eaux.
L'air est si bleu que l'on devine
la fraîcheur de la mer au seul bruit de ses flots.
Oh viens, je t'aime ainsi lourde sur mon épaule
fraîche de la rosée éparse en tes cheveux,
nous irons nous baigner en le lac, sous les saules,
ou près des ruisseaux si tu veux....*

ERYTHÉIS

*Puis, nous descendrons vers la plage
je choisirai des coquillages
qui bourdonnent en mes oreilles
le chant vaste et confus de la mer qui sommeille*

ARÉTHUSE

*Va seule! Après t'être baignée
sans effrayer les cygnes*

*dont ton corps reposé semble imiter les lignes,
après t'être baignée
tu chanteras avec fraîcheur
les chansons, le soir, enseignées
par toutes nos autres sœurs.*

ERYTHÉIS

*Ce ruisseau mollement courbe en frisson les mousses,
je veux m'y baigner près de toi...
Hier je n'ai pas chanté, ma voix
te paraîtra toujours plus douce*

ARÉTHUSE (*passionnée*)

*F' imagine en l'éveil de tes yeux
le bleu voluptueux d'une source profonde
figée en miroir sous les cieux ...
Je m'étonne en te voyant si blonde,
toi dont la lèvre exalte un frisson de chaleur
en mes cheveux de blés mûris et de lumière.
On n'entend nulle voix, Erythéis*

ALBERT BRANDENBURG.



BALLADES

I

HERCULE ET OMPHALE

A Albert Arnay.

! Omphale, Omphale, toute en pierreries, de ton front, de ta gorge, de tes bras qui scintillent, de ton corps miroitant qui tourne sous tes voiles, comme un mouvement d'étoiles tourne autour de la nuit...

Omphale, Omphale, tout rubis de tes lèvres, tout corail de tes joues, de tes genoux qui tremblent; de ton front rougissant sous le faix de tes voiles toute en marbre incendié de couchant sur un temple...

Omphale, Omphale, de tes seins tout albâtre, tout saphir de tes yeux, de tes mains tout opale, tout caillou de ton cœur, tout or de tes cheveux,

Hercule t'aime, Omphale, et de toute sa chair!... laisse toucher en toi ce qui n'est pas de pierre.

II Hercule t'aime, Omphale, et se veut ton esclave.
Ferme les yeux, *ne vois* en lui que ton esclave... le doux enfant qui frôle, au bain, la trace chaude où vit ton sexe rose, Omphale, où ta vie sonne.

Laisse tomber tes voiles, — et voici ton esclave !

Hercule, Hercule, tout en chair, tout en vie, et comme Atlas debout sous le poids de l'aurore, tout en saillantes lueurs, tout en muscles sonores.

Hercule, Hercule, tout nerfs et tout toison ; comme une forêt haute, en ses gestes fougueux, fait sourdre dans l'orage sa flore jusqu'aux cieux.

Hercule t'aime, Omphale, et de toute sa chair!... laisse-lui prendre en toi ce qui n'est pas de pierre.

III « Mon cœur est un galet, mon sexe est une agate.. Entre tes doigts serrés file mes cheveux d'or! Hercule, entre tes doigts, mes cheveux de lumière... C'est de la triste Omphale ce qui n'est pas de pierre. »

Ecroule-toi, grand temple de chair et de vie, Hercule terrassé, ô laisse-toi gésir, laisse battre le sol ton grand cœur tout en chair et gémir sous leurs ruines ton amour et ta vie.

Et toi, laisse-toi rire de toutes les pierreries de tes dents, de ta gorge, Omphale toute en pierre, et

laissant rire au vent tes cheveux de lumière, laisse-toi rire encore de toutes tes pierreries!

II

GLAUCUS

Il n'est pas un pêcheur, à pêcher l'inconnu, qui d'un coup de filet n'espère une fortune. Vois : les mains vers la mer Glaucus attend sa chance, il t'implore, ô généreux Neptune.

Comme s'il pétrissait de l'argile très blanche, Glaucus attire à lui son filet écumeux. O fortune ! les mailles se hérissent et s'embranchent de poissons frémissants et de coraux nerveux.

Il secoue son filet, d'où la brillante écume se répand sur les algues et se mue en flots verts ou s'envole, en rosée frôleuse, sur la mer, — puis il traîne au soleil tous les dons de Neptune.

Que tu vas être riche en ouvrant ton filet, Glaucus ! et qu'il est lourd .. qu'il est lourd... Sur le sable doré laisse couler ta pêche, en montagnes d'argent fleuries de coraux rouges, de coraux blancs.

III Glaucus !... le filet craque à son dos courbé. Cent bras, mille ventouses l'étreignent et l'entraînent. Et Neptune haussant ses jèvres sur la mer : Sois donc riche, ô Glaucus, les flots sont argentés !

Mais lui, loin de souffrir dans l'onde aucune peine, flotte en un lit mousseux, bercé par les Sirènes, dont le chant, pour la joie de ce jour qui finit, s'élève, ondule et glisse et meurt en harmonie.

IV Tout se tait, les Sirènes et la voix de la mer et celle des tritons, ombreuse et taciturne, quand le Verbe infini, la voix de Jupiter fait pâlir sous les flots la face de Neptune :

« Les nymphes t'ont sauvé, que ta fortune soit, pêcheur, deviens leur dieu. Que leur chant, pour ta joie, jeune dieu qui commence en l'homme qui finit, attire vers ton front cent étoiles de nuit ! »

III

BACCHUS INDIEN

A Albert Mockel.

I Accompagné du vieux Silène, dans la plus tendre nuit des bois et le parfum des fleurs qui naissent, dans l'herbe fraîche, autour de toi,

accompagné du troupeau grave et barbu de tes centaures et du groupe odorant des nymphes, demi-nues, qui t'ont nourri,

II accompagné du vieux Silène, ivrogne sur son âne gris, le mufle si brûlant de fièvre qu'il illumine, autour de lui, son cortège noir de pans, de satyres, harmonique et vif au son des cymbales, dont les plateaux clairs, vifs aux mains des faunes, peuplent l'ombre et l'air de lueurs sonores,

III accompagné du vieux Silène et des plus amoureux sanglots des dryades et des naïades vers ton passage et ta beauté, environné des mots plaintifs, sous les bouleaux et sous les chênes, des hamadryades captives, éprises de ta liberté, ton char cinglé des bonds lascifs de ces mille autres déités, demi-bestiaux et déités, sur le passage de ta beauté,

IV accompagné du vieux Silène, énorme et nu sur l'âne gris, le ventre rayonnant d'ivresse, comme un globe d'or dans la nuit, — et cerné par le cri que poussent les Ménades, quand leur fièvre mûrit les grappes à leurs poings et fait, en mille éclairs, dans leur course sauvage, jaillir le vin des palpés et le lait de leurs seins,

V entouré de la bacchanale, accompagné du vieux Silène, Bacchus! Bacchus aux cheveux d'or, tu te laisses traîner toi-même... sous les grandes herbes d'émeraudes, par de doux longs tigres jaunes, doucement tu te laisses traîner, dans ta fête perpétuelle, les yeux mi-fermés, la bouche souriante, sur ton beau char amarante...

V I mais tu vas sans cesse! tu ne t'arrêtes pas, tu descends, tu vas, tu vas vers les sables, tu descends des bois, tu descends des nuits, tu descends des jours, tu descends les sables, sur le dos d'un tigre tu passes le Tigre, tu passes dans l'Inde et l'on t'y fait roi, tu passes, tu passes, tout autour du monde enseignant au monde les grâces du Vin, et chacun t'écoute et chacun te croit et chacun devient une partie de toi, accompagné du vieux Silène, ivrogne sur son âne gris qui ploie jusqu'à frôler la terre, et presque à l'écraser sous lui!

IV

TERME

I Les blanches nuits d'hiver Terme compte les astres. Ni le froid ni la bise ne sauraient le troubler. La lune et l'ombre mêlent aux plis durs de sa face un sourire qu'il verse à la nue étoilée.

L'âpre hiver l'a vêtu d'un clair manteau de glace
où tout le ciel miré luit doucement et glisse, et la
Chevelure d'or trouble de Bérénice passe après
Orion sur son front argenté.

Pensif, au bord du champ, Terme compte les astres.

|| Dès l'aurore en corbeille au fond du ciel
d'été, Terme compte les fleurs houlant jus-
qu'au soleil et ne cesse, immobile et têtue, de
compter que lorsque tout l'été flambe dans la
corbeille.

Vos dialogues d'amour ne sauraient le troubler,
vos murmures d'épigramme, pâtres, ni vos danses...
mais si vous lui tressez, de pesantes guirlandes, un
clair masque de fleurs, de feuilles et de rosée,

Terme sourit aux fleurs et s'endort sous leur nombre.

V

CHANSONS (*)

|| Mort! le vent pleure autour du monde. Vie!
autour du monde le vent rit. — Aimons-nous
vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous
pousse.

(*) des *Ballades aux Champs, sur la Route et devant l'Autel*.

Or, si ta traîne est le vent, Mort! et que ses franges te balaient, Vie! aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Vie! tu nous pousses vers la mort. Mort! tu nous pousses vers la vie. — Aimons-nous donc, aimons-nous tous, s'il faut toujours qu'on se retrouve.

|| Marins dévots à la Vierge Marie, vous savez que sur vous sa main reste penchée, et si la vague vous lave de la vie, que la vague vous lave aussi de vos péchés.

Marins, quand vous priez autour du capitaine, sous le ciel étoilé que partagent les voiles, vous savez que sur vous elle n'est pas lointaine cette main qui scintille, *sa main*, la bonne étoile.

Marins dévots à la Vierge Marie, vous savez que sur vous sa main reste penchée, et si la vague vous lave de la vie, que la vague vous lave aussi de vos péchés.

Marins, quand vous verrez pleurer le capitaine et la mer arracher la foudre à la misaine, vous verrez dans les nues se déchirer des voiles... et vos âmes suivront au ciel la bonne étoile.

||| Quand j'entendais les cloches — beau temps il y a, mon Dieu! — ça m'coulait comme eau fraîche tout le long de mon dos, et

j'sautais, j'frétillais, et j'riais, j'étais gaie... Et maintenant que je suis une vieille petite mère sourde, quand je vois brimbaler la cloche neuve au clocher, je m'alourde, j'suis à terre, et j'frissonne, et j'sanglote... j'craî qu'j'entends en mon cœur sonner la vieille cloche.

I V — N'pleure plus, mon gars, tu vas guérir de ce mal-là. — Je vas guérir, je vas mourir, je vas aller en paradis.

— Nous irons faire un beau voyage où tu voudras. — C'est dans le ciel que je m'en vas. Si tu es sage, tu m'y suivras.

— Et que ferai-je donc pour t'y suivre, mon pauvre gars? — Ma mie, mon âme, i n'faut plus vivre. Si tu es sage, tu m'y suivras.

— J'aime bien mon gars.. J'aime bien ma vie, chanter et rire. — Si tu es sage, viens-t-en, ma mie, rire et chanter au paradis.

Nous serons deux, nous serons mille, pendant mille ans, pendant cent mille, et pendant tout le temps des temps, bien à l'aise et le cœur content.

— N'pleure plus, mon gars, tu vas guérir de ce mal-là. — Je vas guérir, je vas mourir, je vas aller en paradis.

— Nous irons faire un beau voyage où tu voudras,
au ciel, au diable, où tu voudras, où tu voudras,
où tu voudras...

★

V Ta route scellée à l'horizon recule devant
toi, pauvre âme, elle fuit sous tes pas. Sais-
tu même si la mort te l'achèvera, pauvre âme, et
si la mort délivre, pauvre âme, et que sais-tu? Va
très doux ton effort à petit trot de mule, pauvre
âme, puisqu'enfin tu ne vois rien finir, ou sieds-toi
sur ta route, puisqu'enfin elle recule, elle te portera,
pauvre âme. Ainsi soit-il.

PAUL FORT.



L'ÉTALON.

à Emile Verhaeren.

*O toi! la Bête ardente aux yeux éblouissants
du Soir, et d'avoir fui les espaces déserts!
Toi qui fus le Symbole ailé, au loin des airs
emportant le Poète en ton vol frémissant!*

*Courbe l'orgueil trop dur de ta crinière belle,
et creuse le sol nu de ton sabot d'airain
car j'étreindrai la fièvre mâle de tes reins,
au vent tempétueux de ton galop rebelle.*

*Ton bond loyal et délivré de ses entraves,
superbe! a fait trembler mon cœur comme un défi;
et le fougueux émoi que ta course défie
baigne le haut regard de tes grands yeux trop graves.*

*Mais, si ton fol orgueil, inasservi encor,
s'effare comme un vol enfui de grands oiseaux —
et si tu n'entends pas, au loin, dans les roseaux,
la fanfare de chasse éclatante des cors,
je courberai, dans le vertige de l'essor,
jusqu'au poitrail altier le sang de tes naseaux!*

*Et, dans la lande immense, aux horizons sans fin,
où les ciels mornes pèsent seuls sur les confins,
les veneurs attentifs s'arrêteront encor
pour nous voir fuir, au long des eaux infranchissables,
dédaigneux de l'angoisse implorante des cors —
d'un galop sourd, dans le jaillissement des sables...*

*Puis, le Soir, attardé au carrefour des bois,
 devant le sanglier faisant tête aux abois
 de la meute, hurlante et grave, qui l'entoure —
 j'apparaîtrai, vainqueur! au seuil de la clairière :
 et les cors éclatants salueront ma bravoure
 en l'hallali de mort sonore au sang vermeil —
 et la Nuit entendra longtemps à la clairière
 mon étalon cabré hennir vers le Soleil!...*

(des *Chevauchées*)

EMMANUEL DELBOUSQUET.

L'ADIEU PRESENTI.

*L'adieu, belle cruelle, en vos yeux d'hyacinthe
 Déjà suscite telle flamme où fuit l'éclair,
 Où l'éphémère ciel s'évanouit de mainte
 Heure énivrante éclore au gré d'un jadis clair.*

*L'adieu... je le devine hélas! aux notes — lentes
 Comme à l'automne roux la chute dans le vent
 Des feuilles d'or fané — aux notes languissantes
 De votre voix, la même et neuve cependant.*

*Ah! je sais ce qui meurt emmi ce crépuscule
 En sourdine exalté par un dernier rayon
 Dont la mélancolie aux fontaines s'adule.*

*L'adieu!... n'est-ce pour lui que plus lasse s'incline
 — Vers mon baiser, vous priant de ne dire: « Non » —
 Votre main, odorante et neigeuse aubépine?*

OCTAVE THIRIAR.

G E R S A U

(1893-1895)

A Gersau, — au long du lac des Quatre-Cantons, en un coin échenillé de touristes et de balladeurs — avait été loué pour de triomphales vacances, une maison, un cantonnement où se dissipèrent des semaines de belle vie et des heures guérisseuses. Une indolence de l'esprit, le cerveau ne précisant rien, détendu, regardant passer des nuages d'idées. Quelques jours de familiarité avec le voisinage, et, autour de ce chez nous, nos pensées semblaient dissoutes dans l'air. Les journées, sans programme, s'en allaient dans un bercement, dans la câlinerie d'une consciencieuse fainéantise, négligeant les assignations de la vie, toutes les montres arrêtées...

Quand les retours, lentement, après bien des regards en arrière, se sont effectués, quand les obligations et les devoirs ont fait émerger leurs mines menaçantes, entre deux tracas, durant la rêverie d'une heure dans un fauteuil, à travers la fumée d'une cigarette, mécaniquement, sans un effort de volonté, l'amas d'impressions se débrouille. Ce qui était en souvenirs, à l'état fragmentaire, se rassemble, se trie, se complète, prend forme et surgit — en ces moments de recueillement songeur où l'on revoit des paysages de bonheur dans le silence de

soi-même, comme dit un des *Amants* de Maurice Donnay. Des sensations se retrouvent et vivent ramenées avec une intensité de force naturelle, l'impérieux d'une loi physique; le tassement des impressions élaboré des reconstitutions latentes; graduellement, prennent vie dans un éclat de souvenirs, avec un étonnement de détails, des tableaux, des aventures, des coins de rêve, des pensées ranimées comme une poussière dans un coup de vent : ainsi s'éclaire, en délicieuse intimité, un lever d'impressions et de souvenirs.

* * *

Sur la terrasse Muller, dans la fraîcheur de l'ombre, par les grandes belles journées du mois d'Août, combien d'heures de silence passées jouisseusement à contempler du grandiose, à suivre les complexes escarpements de tous les horns et des stocks de Beckenried aux hauteurs du Seelisberg. Une seule agitation remuée au passage du dampfschiff, le gros essoufflé allant du tapage de Lucerne au chic de Brunnen. Nous nous laissions, dans une victorieuse insouciance, mettre en joue par un peloton de jumelles voyageuses; — puis le calme reprenait, et c'était encore la nature parée, majestueuse, une nature bonne et pleine d'amnistie, sans boucan d'industrie, sans invectives de parades financières, épandant simplement sur les usures du cerveau un baume de béatitude. Les tensions de l'être occupé se dénouent; on se nettoie des besognes inutiles, importunes et pratiques. La pensée, tous liens lâchés, vague, s'enfonce dans la mélancolie d'un beau temps, dans le grand décor bleu...

Une fascination vient des altitudes comme une ivresse de l'espace, une griserie pure qui donne des extases, des inspirations zigzagantes; la matière pensante toute ramifiée de fantaisie improvisée du sentimentalisme raffiné, théorifiée dans l'idéalisme transcendant, se régale de l'illusion de composer des vers ou bien égrène des dévotions de tendresses à n'importe quoi. La pensée fait un jeu de patience avec des conceptions bizarres et demeure convaincue de lois aussi absurdes que momentanées, avec la triomphale présomption d'avoir pénétré dans un monde neuf. On s'isole dans des opinions supérieures, autre genre de solitude et d'oubli, loin, bien loin des complications neurasthéniques du bureau ou de l'usine.

*
* * *

Un lac élégant, vaporeux se pavane dans le matin de ses journées de belle humeur : il est endimanché de poésie, et son bleu est fringant.

Tranquille, superbement, le lac devient une province d'océan, une mer qui aurait de l'immensité sans infini.

Sous l'éternelle paix des cimes silencieuses, les monts environnants, comme des lignes de falaises qui se seraient rapprochées, paraissent accumulés pour des espaces plus vastes. Les flots et les rocs voisinent sans heurts, comme deux puissances équivalentes, comme deux rivalités qui ne peuvent que partager des victoires.

La majesté claire des eaux rayonne, criblée de soleil, parée, tout en scintillements, mirçant aux

pieds de la barrière gigantesque des pics alignés en masses formidables sous des forêts en grappes. Les crêtes et les profils ondulent sous les brèches et les éboulis, dans les gorges ravinées et sous les redressements aigus du sol dans le vertige des altitudes. De là-haut, parfois, roulent dans les fonds caillouteux des cris de colère, un grondement d'orage lointain emporté dans le vent. Au bas des versants déployés, des maisonnettes isolées, d'une grâce fruste, ont des parures de glycines et adorablement naïves racontent une vie paisible, — et l'on devine la musique des sonnailles qui passe avec un troupeau de vaches.

*
* * *

Le soleil a fini sa tâche; il éteint ses rayons.

Dans la sérénité d'une belle fin de jour, la majesté crépusculaire descend, plane, s'étend. L'heure est faite du calme le plus intense, d'une tranquillité puissante qui envahit et apaise.

Les côtes jettent sur l'eau, à pleines bouffées, des senteurs tièdes, des odeurs de fruits mûrs et de verdure chaude. Des bouquets de senteurs s'éparpillent dans la brise et laissent dans l'air des sillages embaumés.

Le soleil disparaît. Une évaporation de fraîcheur s'élève dans des brumes légères, balancées comme des encensements. La splendeur des dernières minutes du jour, dans une agonie rose, a des teintes indéfinissables, en moires changeantes. Une mélancolie imposante alentit les dernières et suprêmes vibrations de lumière; — puis, le ton grave du soir a prononcé. L'attention, dominée, suit les manœuvres d'approche

de la nuit rôdeuse, qui s'enhardit; de la nuit captieuse qui rampe au long des pacages et atténue et efface. Dans le demi-sombre, encore surgissantes en masses plus énormes, d'une grisaille désespérée, les montagnes luttent contre l'enlacement des ténèbres .. C'est l'heure grave de l'absorption dans le silence noir; c'est l'heure des effrois, l'heure où le piéton presse le pas.

Les douces légendes claires et les contes naïfs qui peuplent les vallons et qui venaient bérer à la lumière, sont devenues des chimères monstrueuses. Les ombres se tassent et se contournent en figures méchantes; des silhouettes hallucinantes se dressent, et toutes les peurs, tapies dans le noir, remuent L'imagination fait sortir de la nuit évocatoire des chevauchées d'apparitions; un mouvement fantômal répand des inquiétudes de maléfices... Et une tristesse, une angoisse se plaint dans le lamento du clapotis, quand les ondes du lac devinées battent les pierrailles, avec un chuchotement de confidence solennelle.

*
* *

Plusieurs jours d'indolence obstinée, perdus précieusement à gâcher du bon temps dans l'épanouissement du plein été; après un traitement de calme traîné en flânerie sous le flamboiement du couchant par un tour à l'aviron, des impatiences agitent un désir de mouvement, un besoin de pénétrer dans ces grands spectacles d'alentour... Alors, un projet, une esquisse d'itinéraire, vite, vite, est adopté dans l'enthousiasme des mains qui battent; un baluchon sommaire est tout aussitôt bâclé, — et au petit

jour, dans l'étonnement d'un réveil mal assuré, couraille la bousculade de la mise en route, les appels, les traînants houspillés.

La joie bruyante des escapades est lâchée pour deux ou trois jours d'excursion à la folle aventure. En des accoutrements de bizarre sans façon, sac au dos et souliers ferrés, avec des cabans qui défient les averses et des alpenstocks qui provoquent les pics, la bande, d'humeur intrépide, se campe sur le bateau ou se tasse dans les voitures qui mènent au point initial de la route choisie. Puis, après le débarquement, dans un tumulte d'écoliers échappés, on s'en va à pied, en colonne expéditionnaire, avec la décision de tout braver, avec des envies d'exploration, un élan vers les montées brisantes et les plus difficultueuses hauteurs.

Les routes s'effacent, le paysage s'esseule, devient austère, émouvant. On ne trouve plus que le piétinement des troupeaux, et voici le pays neuf, l'abandon des zones non parcourues et le bonheur de sentir, en arrière, les communications coupées. Des impatiences d'enfant se jettent à l'escalade des côtes; c'est le bonheur, le triomphe de la découverte et de la conquête, trébuchant au long des raidillons, serpentant par les ravins empierrés, franchissant ronces et fosses et grimant opiniâtrement pour arriver, tout en haut, à des fêtes d'étonnement, pour savourer, victorieuse, la bonne fatigue, devant les spectacles conquis, devant les immensités d'horizons en bouleversements dans les éternelles et blanches solitudes.

Un matin, la troupe, hébergée en face du Pilate,

à Stanz, visite le monument étrange de Winkelried et se mobilise vers l'Unterwald par Wolfenschiessen et Grafenort pour faire halte à Engelberg, la ville d'eau gentiment alpestre, la patrie des alpengluhen; le lendemain, les jarrets d'aplomb, l'ascension du pfaffenwand, au col du Joch, puis Trubsee et l'auberge perchée dans le glacier du Titlis; l'étape aboutit à Engstlealp pour opérer le lendemain la descente vers Meiringen aux gorges de l'Aar.

Un autre jour, la visite de la vallée de la Reuss jusqu'à Amsteg; départ dans les gorges et les torrents de Maderan jusqu'aux neiges du Scheerhorn, le campement dans les boiseries de l'Alpenclub, la course au glacier d'Hufi et le retour vers Goschenen et Andermatt.

Et toujours l'imprévu des routes, des campements dans des auberges, le lever à quatre heures, les incidents du chemin, les haltes délicieuses dans un coin de bon ombrage, l'insatiable rafraîchissement près d'une source, un croquis, une note épinglée dans un carnet et, grâce à des faims voraces, le méchant repas devenant l'apothéose de l'étape... Puis l'assoupissement, invincible, qui éteint les bavardages et les pipes.

Après ces jours d'éreintement consciencieux, le bonheur était, à la rentrée, de retrouver le cantonnement, le quartier général et de reconnaître un peu chez soi dans ce pays d'autrui.

L'oisiveté reprenait, délassant les membres meurtris; et les repos méditatifs procédaient au déballage de la provision d'impressions et à un renouvellement du fonds d'idées.

* * *

A l'heure inquiète et furtive du petit matin, l'aube attentive se montre en vapeurs mauves, timides. Les ombres s'écartent, se retirent, avec des lenteurs et des précautions, — et le lac s'éveille dans la tendresse délicieuse des paysages de clarté et de fraîcheur.

L'étendue se dessine et se colore... Se débourdissant de ses amas d'obscurité, le lac, reposé, se lustre, s'allonge et, dans le brillant de ses miroitements, sourit à la jeunesse du jour. L'eau heureuse se prélasse en traînées infléchies, longues et molles, donnant aux ondes, encore paressantes, des gestes de câlineries, des étirements béats, — quand un maraîcher détache une barque, et la rame cingle l'eau comme un rappel au labour quotidien.

* * *

Le lendemain, aux mêmes instants, précis, dans la même attitude calée sur le même coin de banc, recommençait une identique et obstinée séance de contemplation, une nouvelle messe d'adoration pensée en silence aux montagnes d'en face.

Ainsi pouvaient s'imaginer des liens, un commerce d'amitié avec le lac personnifié en être dont nous suivions la vie de tous les jours et les caprices; nous étions installés dans son intimité, assistant à son lever et à son coucher, à ses repos, à son luxe dans la lumière du soleil, à ses heures de bouderies brouillardeuses, quand les monts se renfrognaient dans le gris. Si bien qu'en nos évagations rêveuses d'êtres inférieurs ayant besoin de sympathies, nous finissions par nous croire prétentieusement chez

nous dans ces solitudes libres et sauvages dont nous avons appris les profils et les noms... Mais un nuage passe, un tonalité se trouble, de l'anxiété fronce les cimes, un sombre vague, avec des menaces de nuit, alourdit l'air : et dans ces matérialités précises, autour de ces nettetés formelles de lignes cartographiées en procès-verbaux topographiques, il n'y a plus que de l'indéchiffrable, de l'invisible, la déviation de l'impénétrable barré d'inquiétudes qui roulent dans le grondement des échos d'avalanches, dans le tapage d'effondrements, de catastrophes orologiques ravageant les déserts des altitudes. La contrée, traversée hier par les excursions, se concentre dans l'inconnu, dans l'au-delà imposant et plein de menaces. Du mystère emplit les halliers; les failles se déchirent en balafres sinistres; des colères formidables tordent les convulsions du sol, et la montagne, mauvaise et dure, est la toute puissance occulte. La solennité de l'inaccessible s'affirme dans une tourmente d'orage. Et nos chétifs orgueils se troublent; un émoi instinctif confond l'insolence de nos curiosités dans la crainte humble d'offenser plus longtemps l'immensité farouche et désolée de ces pays de mystère et d'angoisse.

JAMES VANDRUNEN.



DEUX CHANSONS

à F. Vallotton.

I

*Des matins, mon âme est si jeune,
quand je vois les rideaux rosir,
qu'elle se demande si elle s'éveille
ou si elle nait à l'existence, toute neuve...*

*Elle emplit la chambre de sourires,
elle salue la lumière,
elle va voir à la fenêtre
ce qui se passe dans la cour,
et elle voudrait s'échapper par les faubourgs...*

*Elle s'en va sur le pavé sec
qui sonne au pas comme un cristal,
elle trouve beau tout mot et tout geste
et clairs comme des visages de fillette
les murs, et les fenêtres, et les boutiques...*

*Elle se rit dans tous les miroirs
comme à une campagne
sans reconnaître son regard :
elle est heureuse comme dans une campagne
à voir s'éveiller un à un les arbres...*

II

*Un petit bouquet sur un coin de table
et les portes bien fermées :
ce serait tout le bonheur de mon âme...*

*Des violettes en hiver
achetées deux sous à une petite marchande,
une rose que j'aurais moi-même cueillie
l'été ;
un feu s'endormirait dans les cendres
avec un reflet rouge sur le parquet,
ou un rayon de soleil entrerait
par le volet entr'ouvert,
et j'entendrais la cuisine se faire...*

*Les autres s'en iraient joindre
des gerbes qu'ils rapporteraient fanées...
Moi, mes fleurs seraient très fraîches
de l'eau chaque matin renouvelée
baignant les tiges dans le vase...*

*Un petit bouquet sur un coin de table
et les portes bien fermées,
ce serait tout le bonheur de mon âme.*

HENRI GHÉON.



LE CLUB DU SUICIDE

(Suite et fin.)

M. Malthus avait joui profondément de l'étonnement et du dégoût du Colonel. Il excellait en méchanceté ; et il lui plaisait de voir un autre homme se laisser aller à un mouvement généreux, tandis que lui même se sentait, dans sa corruption, supérieur à de telles faiblesses.

« Maintenant, après un premier moment de surprise, — dit-il — vous êtes en mesure d'apprécier les avantages délicieux de notre société. Vous pouvez voir de quelle façon elle combine les émotions du jeu, du duel et de l'amphithéâtre romain. Les Païens s'y connaissaient bien ; j'admire leur raffinement d'esprit ; mais il était réservé à un pays chrétien d'atteindre le summum, la quintessence, l'absolu du poignant. Vous comprendrez combien tous amusements doivent paraître fades à quelqu'un qui a pris le goût de celui-ci. Le jeu que nous jouons — ajouta-t-il — est d'une extrême simplicité. Un jeu complet — mais je m'aperçois que vous allez voir la chose de vos yeux. Voulez-vous me prêter l'appui de votre bras ? Je suis malheureusement paralysé. »

Effectivement, à l'instant précis où M. Malthus allait commencer sa description, une autre porte à

deux battants s'ouvrit, et tous les membres du club passèrent, non sans quelque hâte, dans le salon voisin. Il était tout semblable à celui d'où l'on venait, sauf quelques différences dans l'ameublement. Le milieu était occupé par une longue table couverte d'un tapis vert, à laquelle se trouvait assis le Président : il mêlait avec grand soin un jeu de cartes. Même avec l'aide de sa canne et du bras du Colonel, M. Malthus marchait avec tant de difficulté que tout le monde avait pris place avant leur entrée et celle du Prince, qui les avait attendus ; en conséquence ils s'installèrent tous les trois côte à côte au bout inférieur de la table.

« C'est un jeu de cinquante-deux cartes » chuchotta Malthus — attention à l'as de pique, — c'est le signe de mort — et à l'as de trèfle, qui désigne l'exécuteur de cette nuit. Heureux, bien heureux jeunes gens ! » — ajouta-t-il. — « Vous avez de bons yeux et vous pouvez suivre le jeu. Hélas ! je ne puis reconnaître un as d'un côté de la table à l'autre. »

Et il se munit d'une seconde paire de lunettes.

« Il faut que je voie au moins les visages » expliqua-t-il. Le Colonel informa rapidement son ami de tout ce qu'il avait appris du membre honoraire, et de l'horrible alternative qui pouvait leur être réservée. Le Prince eut, consciemment, un frisson mortel, une contraction au cœur ; il avalait avec difficulté et regardait de côté et d'autre, comme abasourdi.

« Un coup hardi — dit à mi-voix le Colonel — et nous pouvons encore échapper. »

Mais cette suggestion rappela le Prince à lui même. « Silence ! — dit-il. Montrez-moi que vous jouez comme

un gentleman, quelque sérieux que soit l'enjeu. »

Et il promena ses regards autour de lui, de nouveau ayant l'air d'être parfaitement calme, quoique son cœur battît lourdement et qu'il ressentît une désagréable chaleur à la poitrine. Les membres du Club étaient tous très-tranquilles et très-attentifs; tous étaient pâles, mais aucun ne l'était autant que M. Malthus. Ses yeux sortaient de leurs orbites; sa tête se balançait malgré lui sur sa colonne vertébrale; ses mains, l'une après l'autre, se portaient à sa bouche pour tirailler ses lèvres livides et tremblantes. Il était visible que ce membre honoraire jouissait pleinement de ses prérogatives.

« Attention, Messieurs! » dit le Président.

Et il se mit à distribuer lentement les cartes sur la table en sens inverse, s'arrêtant jusqu'à ce que chaque membre eût montré la sienne. Presque tous hésitaient; et parfois l'on pouvait voir les doigts de quelque joueur s'embarrasser à maintes reprises avant de réussir à retourner le fatal morceau de carton. Au fur et à mesure qu'approchait le tour du Prince, il éprouvait une émotion croissante qui allait presque jusqu'à la suffocation; mais il avait de la nature du joueur et il reconnut avec certain étonnement qu'il y avait du plaisir dans ces sensations. Le neuf de trèfle lui fut distribué; le trois de pique échut à Géraldine; et la reine de cœur à M. Malthus, qui ne put réprimer un soupir de soulagement. Le jeune homme aux tartes à la crème sitôt après, retourna, l'as de trèfle et resta glacé d'horreur, conservant la carte en main; il n'était pas venu pour tuer mais pour être tué; et le Prince, dans

sa sympathie généreuse, oublia presque pour sa situation le péril qui restait encore suspendu au dessus de lui-même et de son ami.

On redonna et, cette fois encore, la carte de mort ne sortit pas. Les joueurs retenaient leur respiration, haletaient. Le Prince reçut un autre trèfle; Géraldine eut un carreau; mais lorsque M^r Malthus eut retourné sa carte, un horrible bruit, semblable à celui de quelque chose qui se rompt, sortit de sa bouche; il se leva puis se rassit, sans aucun signe de paralysie. C'était l'as de pique. Le membre honoraire avait joué une fois de trop avec ses terreurs.

Les conversations reprirent immédiatement. Les joueurs n'avaient plus leurs attitudes rigides, ils commencèrent à se lever de table et à circuler, deux par deux ou trois par trois, dans le fumoir. Le Président s'étirait les bras et baillait, comme quelqu'un qui a fini sa besogne journalière. Mais M. Malthus restait à sa place, la tête dans les mains, les mains sur la table, ivre, immobile — une chose morte.

Le Prince et Géraldine s'échappèrent tout de suite. Dans le froid de la nuit leur horreur de ce qui venait de se passer redoublait.

« Hélas! — s'écria le Prince — être lié par un serment dans une affaire comme celle-ci! permettre que ce trafic de meurtre se continue avec profit et impunité! Si j'osais seulement forfaire à ma parole! »

« Cela est impossible pour votre Altesse — répliqua le Colonel, — dont l'honneur est celui de la Bohême. Mais j'oserai — et je le puis sans

manquer en rien à l'honneur — forfaire à la mienne. »

« Géraldine — dit le Prince — si votre honneur souffrait le moins du monde en n'importe quelles aventures où vous me suivez, non seulement je ne vous le pardonnerais jamais, mais — ce qui, je crois, vous sera plus sensible — je ne me le pardonnerais pas à moi-même. »

« Je suis aux ordres de votre Altesse — répliqua le Colonel — Quitterons nous ce lieu maudit? »

« Oui — dit le Prince — appelez un cab, au nom du ciel, et que je puisse oublier par le sommeil cette nuit de malheur. »

Mais très soigneusement il lut le nom de l'im-passe avant de la quitter.

Le lendemain matin, dès que le Prince fit mine de se réveiller, le colonel Géraldine lui apporta un journal quotidien où se trouvait marqué le paragraphe suivant :

« *Triste accident* Ce matin, vers 2 heures, M. Bartholomeus Malthus, domicilié au n° 16 de Chapstow Place, Westbourne Grove, a, tandis qu'il revenait d'une soirée, fait une chute par dessus le parapet supérieur de Trafalgar-Square, s'est facturé le crâne et brisé une jambe et un bras. La mort a été instantanée, M. Malthus, accompagné d'un ami, cherchait un cab au moment de ce terrible accident. Comme il était paralysé, on croit que sa chute a été occasionnée par une nouvelle attaque. Ce malheureux gentleman était bien connu dans les cercles les plus respectables et sa perte sera généralement regrettée. »

« Si jamais une âme alla tout droit à l'Enfer — fit Géraldine d'un ton solennel — c'est bien celle de ce paralytique. »

Le Prince cacha sa figure entre ses mains et resta silencieux.

« Je suis presque content — continua le Colonel — de le savoir mort. Quant à notre jeune homme aux tartes à la crème, j'avoue que j'éprouve pour lui une grande pitié. »

« Géraldine — dit le Prince en relevant la tête — ce malheureux garçon était hier soir aussi innocent que vous et moi; tandis que, ce matin le sang d'un crime pèse sur sa conscience. Quand je songe au Président, mon cœur défaille. Je ne sais ce qui adviendra, mais il faut que je lui règle son compte à ce coquin, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel. Quelle expérience, quelle leçon que ce jeu de cartes! »

« Et qu'il ne faudra point recommencer — dit le Colonel. »

Le Prince demeura si longtemps sans répondre que Géraldine devint inquiet.

« Vous ne pouvez songer à retourner là-bas — dit-il — Vous avez déjà trop souffert et vu trop d'horreurs. Les devoirs de votre haute position vous défendent de tenter à nouveau le hasard. »

« Il y a beaucoup à retenir dans ce que vous dites — répliqua le Prince — et du reste je ne m'en réfère pas toujours à ma propre inspiration. Hélas! sous l'habit du plus grand potentat, n'y a-t-il pas l'homme? Je n'ai jamais senti plus profondément ma faiblesse qu'à présent, Géraldine; c'est plus fort que moi. Puis-je cesser de porter intérêt au sort de ce pauvre jeune homme qui soupa avec nous il y a quelques heures? Puis-je laisser le Président pour-

suivre sa carrière d'infamie sans le surveiller? Puis-je commencer une aventure aussi entraînante sans aller jusqu'au bout? Non, Géraldine; vous exigez du Prince plus que l'homme n'est capable d'accomplir. Ce soir, encore une fois, nous irons prendre place à la table du Club du Suicide. »

Le colonel Géraldine tomba à genoux.

« Votre Altesse veut-elle m'enlever la vie? » — s'écria-t-il. — Elle lui appartient; mais qu'elle n'exige pas de moi d'affronter à nouveau un si terrible risque. »

« Colonel Géraldine — répondit le Prince, avec certaine hauteur, — votre vie est à vous, absolument. Je ne demande que de l'obéissance; et quand elle ne m'est pas accordée de plein gré, je n'insiste point pour l'obtenir. »

Le Grand écuyer se releva immédiatement.

« Votre Altesse veut-elle me dispenser de mon service cet après-midi? Je ne puis pas, en honnête homme, me risquer une seconde fois dans cette maison fatale sans avoir parfaitement réglé mes affaires. Votre Altesse ne rencontrera plus — je le lui promets — aucune opposition de la part du plus dévoué et reconnaissant de ses serviteurs. »

« Mon cher Géraldine — réplique le Prince Florizel, je suis toujours au regret lorsque vous me rappelez mon rang. Disposez de votre journée comme vous l'entendez, mais soyez ici, dans le même déguisement, avant onze heures. »

Le club, ce second soir, n'était pas aussi fréquenté; et lorsqu'arrivèrent Géraldine et le Prince, il n'y avait pas plus de six personnes dans le fumoir.

Son Altesse prit le Président à part et le félicita chaudement au sujet de la retraite de M^r Malthus.

« J'aime — dit-il — à rencontrer des gens de capacité, et certainement vous êtes de ceux-ci. Votre profession est de nature très-délicate, mais je vois que vous avez toutes les qualités requises pour agir avec succès et discrétion. »

Le Président était touché des compliments que lui adressait un homme aussi supérieur que le Prince. Il les reçut presque avec humilité.

« Pauvre Malthus! — ajouta-t-il — je ne reconnais vraiment plus le Club depuis son départ. Presque tous nos membres sont des gamins, Monsieur, et des gamins entachés de poésie, qui ne m'attirent pas beaucoup. Non pas que Malthus n'eût pas en lui un côté poétique; mais c'était une sorte de poésie que je pouvais comprendre. »

« Je ne suis pas étonné de votre sympathie pour M^r Malthus — répondit le Prince — Je fus moi-même frappé par son très original caractère. »

Le jeune homme aux tartes à la crème était dans le fumoir; mais il avait l'air péniblement souffrant et accablé. Ses compagnons de la veille essayèrent vainement de le faire causer.

« Oh! comme je regrette de tout mon cœur — s'écria-t-il — de vous avoir conduit en ce lieu d'infamie! Partez, tandis que vous avez encore les mains nettes. Si vous aviez entendu le cri du vieillard au moment de sa chute et le bruit de ses os sur le trottoir! Souhaitez-moi, si vous avez quelque pitié pour un être aussi dégradé, souhaitez-moi l'as de pique ce soir! »

Quelques membres entrèrent dans le courant de la soirée, mais le club du diable ne réunit pas plus de douze joueurs autour de sa table. Le Prince ressentait à nouveau une certaine joie parmi ses terreurs; mais il était étonné de voir Géraldine si calme en comparaison de la nuit précédente.

« Il est extraordinaire — pensa le Prince — que la volonté, de parti pris ou autrement, puisse excercer un tel empire sur l'esprit d'un jeune homme! »

« Attention, Messieurs! — dit le Président — et il commença de distribuer les cartes.

Trois fois les cartes firent le tour de la table et aucune des cartes fatales n'étaient sorties de sa main. L'émotion, lorsqu'il se mit à donner pour la quatrième fois, était intense. Il restait juste assez de cartes pour que chacun des joueurs eût la sienne. Le prince, qui était le second à la gauche du Président, devait recevoir, puisque l'on donnait en sens inverse, l'avant-dernière carte. Le troisième joueur retourna un as noir — c'était l'as de trèfle. Le suivant eut un carreau, son voisin un cœur, mais l'as de pique n'était pas encore sur table. Enfin Géraldine, qui se trouvait à la gauche du Prince, retourna sa carte, c'était un as, mais l'as de cœur.

Lorsque le prince Florizel vit sa destinée sur cette table, devant lui, son cœur cessa, net, de battre. Il était courageux, mais la sueur perlait sur son visage. Il y avait cinquante chances sur cent pour qu'il fût condamné. Il retourna la carte : c'était l'as de pique. Un violent rugissement enplit

son cerveau ; la table sembla tourner devant ses yeux. Il entendit le joueur à côté de lui pris d'un accès de fou rire, qui sonnait entre la joie et le désappointement ; il vit les joueurs se disperser rapidement, mais il pensait à bien d'autres choses. Il reconnaissait combien sa conduite avait été folle et criminelle. En parfaite santé, en sa prime jeunesse, lui, l'héritier d'un trône, avait joué son avenir et celui d'un brave et loyal pays. « Que Dieu me pardonne ! » s'écria-t-il. « Qu'il soit miséricordieux ! Et, là-dessus, la confusion de ses sens cessa, et en un instant il reprit pleine possession de lui-même.

A sa grande surprise, il constata que Géraldine avait disparu. Il ne restait dans la salle de jeu que son exécuteur désigné par les cartes en consultation avec le Président, et le jeune homme aux tartes à la crème, qui se glissa vers le Prince et lui dit tout bas à l'oreille :

« Je donnerais un million, si je l'avais, en échange de votre bonheur. »

Son Altesse ne put s'empêcher de réfléchir, après que le jeune homme fut parti, qu'il aurait vendu ce bonheur pour une somme bien moindre.

La conférence entre l'exécuteur et le Président était terminée. Le possesseur de l'as trèfle quitta le salon avec un signe d'intelligence, et le Président, s'approchant du malheureux Prince, lui tendit la main.

« Je suis heureux de vous avoir rencontré, Monsieur, — dit-il, — et je me réjouis d'avoir pu vous rendre ce petit service. Au moins, vous ne pouvez

vous plaindre d'une longue attente. Dès la seconde soirée — en voilà une chance ! »

Le Prince essaya vainement d'articuler une réponse, mais sa bouche était sèche et sa langue semblait paralysée.

« Vous sentez-vous quelque peu indisposé? — demanda le Président, d'un air de sollicitude. « C'est le cas pour nombre de membres. Voulez-vous prendre un petit brandy? »

Le Prince fit un signe affirmatif et son interlocuteur remplit immédiatement un verre.

« Pauvre vieux Malthus » — s'écria-t-il, — tandis que le Prince vidait son verre. Il avala près d'une pinte et cela ne le réconforta que tout juste.

« Je retire bon effet du traitement — fit le Prince, — réconforté. « Me revoici moi-même, comme vous le voyez. Dites-moi donc : quelles sont vos instructions? »

« Vous allez suivre le Strand dans la direction de la Cité, sur le trottoir de gauche, jusqu'à ce que vous veniez à rencontrer le gentleman qui, à l'instant, quitte le salon. Il vous en expliquera davantage et vous aurez la bonté de vous conformer à ce qu'il dira, il est investi des pouvoirs du club pour cette nuit. Et maintenant — ajouta le Président — je vous souhaite bonne promenade. »

Florizel reçut ce salut avec quelque gaucherie et prit congé. Il traversa le fumoir, où les joueurs consommaient encore du champagne, dont une partie avait été commandée et payée par lui-même; et il fut surpris de voir qu'il les maudissait dans le fond

de son cœur. Dans le cabinet il mit son chapeau et son pardessus, puis il prit dans un coin son parapluie. L'habitude de ces actes et la pensée qu'il les répétait pour la dernière fois le firent pousser un éclat de rire qui sonna d'une façon déplaisante à ses oreilles. Il éprouvait une certaine répugnance à s'en aller et se tourna vers la fenêtre. La vue des réverbères dans l'obscurité le rappela à la réalité.

« Allons, allons ! il faut être homme. » se dit-il — et m'arracher d'ici. »

Au coin de Box-Court trois hommes se précipitèrent sur le prince Florizel et le poussèrent brutalement dans une voiture, qui tout aussitôt, partit avec une allure accélérée. Il y avait quelqu'un dans la voiture.

« Votre Altesse me pardonnera-t-elle mon zèle ? » dit une voix bien connue.

Le Prince, avec la joie exultante de se sentir délivré, se jeta au cou du Colonel.

« Comment pourrai-je vous remercier jamais ? — s'écria-t-il. « Et comment tout cela s'est-il fait ? »

Quoiqu'il fût résolu à marcher à la rencontre de la mort, il était ravi de céder à cette amicale violence et de revenir vers l'espoir et la vie.

« Vous me pouvez remercier effectivement — répliqua le Colonel — en évitant à l'avenir de tels dangers. Et quant à votre seconde question, tout a été réglé par les moyens les plus simples du monde. Je me suis arrangé dans le courant de l'après-midi avec un célèbre détective. Discretion a été promise et récompensée. Vos propres serviteurs ont été principalement engagés dans l'affaire. La

maison de Box Court a été cernée dès la tombée de la nuit et cette voiture, qui vous appartient, vous attendait depuis près d'une heure. »

« Et le misérable qui devait m'exécuter — qu'est il advenu de lui? » — demanda le Prince.

« Il a été ligotté à sa sortie du club — répondit le Colonel — et attend son sort au Palais, où il sera bientôt rejoint par ses complices. »

« Géraldine — dit le Prince — vous m'avez sauvé au mépris de ma propre volonté, et vous avez bien fait. Je vous dois non seulement la vie, mais une leçon; et je serais indigne d'être Prince si je ne me montrais pas reconnaissant envers qui me donna cette leçon. C'est à vous de choisir la récompense. »

Il y eut un silence, pendant lequel la voiture poursuivait sa course par les rues; les deux hommes étaient plongés profondément dans leurs réflexions. Le silence fut rompu par le Colonel.

« Votre Altesse — dit-il — a, en ce moment, une troupe nombreuse de prisonniers. Il y a tout au moins parmi eux un criminel à l'égard de qui justice doit être faite. Notre serment nous défend tout recours à la loi et la discrétion nous lierait même si nous étions dégagés du serment. Puis-je demander à Votre Altesse ses intentions? »

« Ma décision est prise — répondit Florizel — le Président tombera dans un duel. Il ne reste qu'à trouver l'adversaire. »

« Votre detesse m'a permis de choisir ma récompense — dit le Colonel — Permettra-t-elle que je lui demande de désigner mon frère? Il s'agit d'une mis-

sion honorable et j'ose certifier à votre Altesse qu'il s'en acquittera à merveille. »

« Vous réclamez de moi une déplaisante faveur — dit le Prince — mais je ne puis rien vous refuser. »

Le Colonel lui baisa la main avec la plus grande affection; à ce moment même la voiture passait sous le porche de la splendide résidence du Prince.

Une heure après, Florizel, revêtu de ses habits officiels et couvert de tous les ordres de Bohème, recevait les membres du Club du Suicide.

« Misérables fous que vous-êtes — dit-il — comme beaucoup d'entre vous ont été précipités dans cette voie par manque d'argent, vous recevrez des secours et des emplois. Ceux que le remords tourmente devront s'adresser à un Potentat plus haut et plus généreux que moi. Je vous plains tous plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer : demain chacun de vous me racontera sa vie et si le récit est sincère, je serai mieux en état de remédier au malheur. Quant à vous — ajouta-t-il en se tournant vers le Président — je ne pourrais qu'offenser une personne de votre sorte par une offre d'assistance; mais au lieu de cela j'ai une partie de plaisir à vous proposer. Voici — et il posait la main sur l'épaule du jeune frère de Géraldine — un de mes officiers qui désire faire un petit tour sur le continent; je vous demande comme une faveur de l'accompagner dans cette excursion. Tirez-vous bien le pistolet? — continua le Prince, en changeant de ton. — Je vous demande cela parce que cela pourrait vous servir. Lorsque deux hommes s'en vont voyager ensemble, il vaut mieux être préparé à tout. Laissez-moi ajouter

que s'il vous arrivait de perdre en route le jeune M^r Géraldine, j'aurai toujours une autre personne de ma suite à mettre à votre disposition; et je suis connu, Monsieur le Président, pour avoir le bras long et de bons yeux. »

Par ces mots, dits avec sévérité, le Prince termina son allocution. Le lendemain matin les membres du Club reçurent généreusement les secours et emplois promis et le Président se mit en route, avec M. Géraldine et deux laquais de confiance bien dressés dans le service du Prince. Outre cela, des agents discrets prirent possession de la maison de Box Court et toutes les lettres et les visiteurs pour le Club du Suicide ou son administration durent passer sous le contrôle personnel du Prince Florizel.

Ici (dit mon auteur arabe) se termine l'histoire du jeune homme aux tartes à la crème qui est maintenant un propriétaire fort à son aise dans Wigmore Street, Cavendish Square.

Extrait de
New Arabian Nights
par R. L. Stevenson
(Chatto & Windus, édit.
Piccadilly-London).

Traduction de
GEORGES KHNOFFF.



COURRIER D'AUTRICHE ET DE ROUMANIE

ANTON BRÜCKNER ET NICOULĂ IOU GRIGORESCO.

Après des semaines inoubliables de courses et d'aquarelles dans les Carpathes du Sud par les radieux soleils du Septembre oriental, je rentrais dans mon vieux Vienne monumental, tout noir et pluvieux, bien décidé à me confiner dans mes souvenirs de clarté, à ne rien savoir de la boue et du brouillard, à ne revivre et raconter cet hiver que des impressions roumaines; mais un évènement de l'importance de la mort de Brückner m'oblige à associer son nom à celui du merveilleux peintre qu'aujourd'hui, pour prélude à mes pages roumaines et transylvaines, j'aurais voulu célébrer seul ici. Comme Grigoresco est bien vivant et valeureux, de nouvelles prouesses artistiques me donneront encore d'autres occasions de le dédommager de la place que je lui enlève ici pour rendre de derniers devoirs, qui ne seront pas les derniers de ma reconnaissance et de mon admiration, à mon vieux maître Anton Brückner. Ceci sera donc une chronique partie de deuil et de lumière, toute noire et toute blanche, comme cette fête de la Toussaint qui se célèbre en Autriche par tant de fleurs sur les tombes, et en Hongrie par de véritables illuminations nocturnes.

Hier premier concert d'abonnement. De droit Brückner en était le héros posthume. Mort il est apparu, plus grand non pas, mais plus irréfutable, en quelque sorte sacré! On a ouï de nouveau sa colossale septième symphonie qui ferait crouler elle aussi les murailles de Jéricho si elles n'étaient croulées depuis longtemps. En vain les abonnés du clan Brahms-Hanslick, qui ne désarment pas plus devant la mort que devant le

génie, avaient fait le vide aux meilleures places, nous autres de la première heure et de la dernière (et de demain surtout!) nous étions là serrés à étouffer, et nous avons senti venir à nous quelque chose de surhumain qui remplissait cette salle explosive et plânait, écrasant comme un Walhalla visible des seules âmes et des seuls yeux de bonne foi, par dessus le larveux grouillis des profils de bélier, des barbes de boucs, des gestes et des mimiques et des remous de fatigue, d'incompréhension et même de protestation du honteux public chic. Ce même public de bon ton n'avait rien inventé de mieux pu vivant de Brückner pour discréditer ses leçons — et ces choses-là discréditent réellement à Vienne, la ville où l'on est déshonoré si l'on porte soi-même un paquet, fût-ce un chef-d'œuvre (on m'y a blagué parce que je refusais de laisser rapporter chez moi par un larbin un Raphael dont j'étais pour un temps responsable) — n'avait rien inventé de mieux que de mettre en circulation cette diôlerie : « Si vous rencontrez un gueux à culotte trouée d'où sort un pan de chemise, interrogez-le, vous pouvez être sûr de votre affaire, c'est un étudiant qui va au cours de Brückner ou qui en sort. » Merci! Et pas rien que pour moi, pour Göllerich, l'éminent musicographe, pour Hugo Wolf ce maître de demain, et pour tant d'autres. C'est ce qui explique la joie immense du cher bon vieux lorsqu'un Prince authentique vint s'asseoir avec nous à ses lundis soirs de l'Université... Je n'ai pas à dire ici la *peine* que l'Empereur et l'exquise Archiduchesse Marie-Valérie *eurent* à lui témoigner la bonté dont ils avaient le cœur plein à son égard. M. Hanslick n'est-il pas *Hofrath*, et sa clique n'était-elle point parvenue déjà à faire expulser du Conservatoire le maître génial alors sexagénaire, qui y était effectivement déplacé mais « comme un chêne dans un bocal de cornichons » (ainsi que disait d'Auréville de Hugo à l'Académie française; seulement la comparaison s'applique mieux aux soixante quinze pour cent nez juifs du Conservatoire de Vienne!) Je racouterai un jour, si j'en ai le temps, nos dernières visites à la Dépendance du Belvédère où S. M. l'Empereur, Roi avait fini, n'écoutant plus que son propre cœur, par loger, malgré les qu'en dira-t-on et les cris de paon de la juiverie brahmine, le noble vieillard dont la naïveté sans précédent au

milieu des choses de la vie, était compensée par une inspiration si sur naturelle dans les œuvres qu'elle égale celle de Beethoven et de Wagner, ne leur est inférieure jamais, mais parfois supérieure ! Ce vieillard qui mangeait avec les doigts et sans se les essuyer entre deux bouchées prisait (il m'offrit ainsi un jour la plus mémorable prise de mon existence, une prise après laquelle je refuserais du tabac de Saint Pierre lui-même s'il m'en offrait une en Paradis), était le même qui instinctivement trouvait cela : d'aller attendre Wagner à la gare, s'agenouiller devant lui à sa sortie de wagon et lui baiser les mains. Il ne trouvait pas que cela, ou la tendresse infinie du deuxième thème de la funéraille héroïque (seconde partie) de sa symphonie VII dédiée à Louis II de Bavière ; il savait appeler de je ne sais quel arrière fond de la légende des siècles des accents d'un héroïsme, des sortes de chevauchées épiques de l'harmonie et de l'instrumentation les plus apocalyptiques qui aient jamais existé, et telles que les sottes oreilles contemporaines, surtout les velues et les roulées en pointe, ne les pouvaient à aucun prix supporter ! Il y a dans ces symphonies, surtout dans cette septième qu'il nous disait être son « *Herzenskind* » des débâcles de torrents rompant toutes les écluses, toutes les digues et tous les ponts, qui évoquent des passages de Huns ou de Tatares par dessus les bonnes et productives petites plates bandes où la crotte de M. Hanslick fait pousser les sages oignons de M. Brahms et l'ail de M. Goldmark.. Cela fait penser surtout au grand Danube que mépriserait la Wien, ou à l'Himalaya dont les taupinières du Wienerwald se croiraient en droit de médire.. Mais qu'attendre de ceux à qui le Veau d'or n'a jamais cessé de boucher l'aspect du Sinai ?

Il y tel morceau des symphonies de Brückner où l'esprit, la verve endiablée ne peuvent être appariés qu'aux plus étourdissants, médiévaux et fantastiques échappées de gaité, de belle humeur de Berlioz (sérénade de *Méphisto*, *Carnaval romain* et *Harold en Italie*), de Liszt (valse de *Méphisto* d'après le *Faust* de Lenau), de Wagner (*Meistersinger*) et de Richard Strauss (salamandres de *Til Eulenspiegel*). Ainsi le petit vieux cheu et rondouillard et bonasse et barjaquant

dialecte et mangeant avec ses doigts que dans la plus misérable des petites vies de tous les jours nous connûmes et aimâmes filialement, fut de cœur et d'esprit la dernière en date des incarnations de Prométhée. Il fut aussi une sorte de très grand Saint : ses Messes et son *Te Deum* témoignent une foi et une prière ! Le plus beau n'est pas encore dit ; ce qui me permet de l'écrire c'est une confidence que je tiens de Tilgner, le statuaire qui fut une fois Donatello, la fois justement où il réalisa ce buste de bronze de Brückner qui est son chef-d'œuvre, Tilgner qui me la fit, alors que navrés nous attendions de jour en jour la mort du cher vieux maître, et qui devait lui-même Tilgner, débordant de jeunesse et de santé, mourir avant Brückner pas deux semaines après ce triste après-midi d'hiver où dans l'ombre recueillie de son atelier il me l'exclamait en présence de ses metteurs-au-point. L'auteur des neufs formidables symphonies par lesquelles la tradition de la neuvième de Beethoven se trouve non point fixée, arrêtée, limitée, mais continuée, élargie, le créateur de la musique la plus inouïe de hardiesse qui ait été écrite jusqu'ici, le vieux savant qu'une science — à la cheville de pied de laquelle le pédantisme de Brahms n'atteindra jamais — mena pour ainsi dire à l'infini, la débordante imagination qui rêva la survie et la surhumanité dans la foi au Christ la plus inébranlable, le grand naïf aux cheveux blancs qui à la Burg priait de se rasseoir l'Empereur levé pour indiquer que l'audience était finie, est mort à soixante douze ans... vierge !

Après la splendeur de cela il n'est pas de transition possible pour parler de quoi que ce soit au monde.

Grigoresco va ouvrir à Bucarest la dernière exposition de ses œuvres ; ensuite il se retirera et ne travaillera plus que pour ses amis. Grigoresco encore est un caractère d'autrefois, un de ces rares exemplaires d'humanité dont la disparition est mélancolique comme la fin d'une race et nous prouve à l'évidence que ni l'humanité ni la terre ne sont en progrès quoiqu'en disent mes confrères de l'école de Nietzsche que j'aime bien mais plains un peu, tout en étant sûr qu'avec la vie la souffrance, la vieillesse, il reviendront de leur erreur. C'est d'après ce peintre exceptionnel lui aussi qu'il faut juger des Roumains d'autrefois, comme on jugera

de la Roumanie d'avant sa dépoétisation sous le règne du roi Charles par son œuvre. J'ai tant raconté de tous côtés que Grigoresco a tout résumé de son pays, qu'il est le seul peintre national roumain, qu'il a été l'ami des grands paysagistes français de Barbizon et qu'il a préféré à la gloire en France la mission qu'il s'est donnée à lui-même de laisser un souvenir durable de ce qui fut la douce et chère Roumanie — qui m'a pris à tout jamais le cœur à moi aussi, qu'enfin il est la plus haute expression de culture, d'éducation, d'affinement aristocratique auquel puisse atteindre un homme qui se doit tout à lui-même, que cela m'ennuie de me répéter. J'aimerais mieux mieux me placer à un point de vue nouveau et tracer, puisque l'occasion s'en présente, un parallèle bien inattendu et qui me mènerait loin entre l'Autrichien de la vieille roche de tout à l'heure et le Roumain comme on n'en fait plus que Grigoresco nous restera je l'espère de très longues années encore. Mais justement j'irais si loin que j'en arriverais à mettre en parallèle non seulement l'Autriche et la Roumanie d'autrefois par rapport l'une avec l'autre, mais même leur présent par rapport à leur passé à chacune, et je n'en finiserais pas. Un trait cependant : Grigoresco est arrivé, du fait de sa latinité plastique et de son art tombant tout net sous les sens, au pessimisme, au désenchantement, à quelque peu de misanthropie, ensuite de circonstances *absolument pareilles* à celles qui n'ébranlèrent pas une minute l'optimisme et la jovialité que Brückner devait à son germanisme poétique et à un art plus immatériel sur lequel seul s'ouvrait sa seconde vue intérieure. Comme Brückner il a été méconnu dans sa patrie et n'a vécu criblé d'honneurs ni de richesses ; mais tandis qu'à Brückner ce furent les Juifs qui lui aliénèrent la sienne de patrie, à Grigoresco, cet autre hâisseur de Juifs (...et de Russes donc !), ce furent ses concitoyens qui ne lui rendirent jamais que cet injurieux quart de justice auquel un génie de premier ordre un peu fier ne saurait point ne pas préférer rien. La Roumanie effectivement lui a toujours fait endurer cette souffrance particulièrement cuisante d'une sorte de gêne de lui devant l'étranger, vis-à-vis du qu'en dira-t-on des capitales, d'une pudeur à se convaincre de son réel mérite et à l'exalter : Grigoresco, ah ! oui ! vraiment ..? Est-ce

réellement un artiste dont nous puissions être fiers et qui puisse se comparer aux vôtres ! » Et cela est d'autant plus injurieux qu'en toute autre circonstance il n'y a pas de pays plus facile à s'emballer sur lui même et à se gober que la Roumanie. Ecoutez donc ses hommes politiques et ses fonctionnaires administratifs !... Le déni de justice est dans ce cas particulier encore d'autant plus monstrueux que, je l'ai dit, Grigoresco a joué la gloire à l'étranger — cette gloire qui lui vient quand même aujourd'hui, alors qu'elle ne peut plus lui faire aucun plaisir — pour l'amour de son pays.. l'un des plus beaux qui soient au monde, disons-le tout de suite pour ne pas nous arrêter plus longtemps à un sujet déplaisant et passer immédiatement à la peinture du Maître.

Ici encore une analogie avec la musique de Brückner : c'est ce qu'on peut trouver de plus crânement, de plus sereinement et hautement hardi, insoucieux des règles inutiles et projeté mille fois par delà, ce qu'on peut enfin trouver de plus génialement primesautier. Mais, tandis que chez Brückner c'était la création monumentale, l'élaboration d'un organisme colossal, un et multiple, touffu, poussant des rameaux non émondés en tous sens, épopée surchargée de milliers de détails lyriques, chez Grigoresco c'est une débordante santé d'impressionnisme, une verdeur et une vigueur qui n'aspirent qu'à accumuler pages sur pages. L'unité cependant à travers cet éparpillement gigantesque, elle aussi demeure, de par les objets représentés : toujours un nouveau coin du pays ou toujours un nouveau trait de la splendeur poétique de ses paysans et de ses troupeaux, de la vie de ceux qui mettent la vie dans ce prodigieux décor, l'un des plus grandioses de lignes et des plus rares et fins de ton, qui se puissent rêver. — Mais voulez-vous de l'épopée ? Ici aussi il y en a. Que tous ceux qu'un hasard amène à Bucarest, ville encore très pittoresque au delà des rues et des casernes officielles, mais complètement dénuée d'art, capitale où le Monarque n'encourage que les vieux maîtres morts, ce qui est, comme on sait, la meilleure façon d'encourager surtout les brocanteurs et falsificateurs de peinture, n'oublient pas d'aller à la Mairie. Ils y verront l'*Assaut de Smârlan* de Grigoresco ;

c'est pour moi le plus beau tableau militaire des temps modernes, et je prie de considérer que je connais le sain art allemand de Rocholl, et les excellentes thèses si justes à tous égards de Vereschagine, aussi bien que les bonbonnières scrupuleuses et impeccables des Menzel et Meissonnier, les sévères et consciencieux procès-verbaux de von Werner ce diplomate austère, les bonnes pochades enlevées à la baïonnette de de Neuville, les embêtants agrandissements photographiques et les combinaisons panoramiques de M. Detaille, les bons rassemblements de troupes suissards de Bachelin et Castres enfin ici les faits d'armes autrichiens corrects de M d'Ottensfeld et les parades reluisantes de M. Ajdukicwitz. Or, Rocholl et Vereschagine exceptés, l'horreur de la guerre n'a été dite par aucun de ces enjoliveurs de gloriole militaire, de ces batteurs de la grosse-caisse chauvine que sont presque tous les peintres militaires. Mais Grigoresco lui l'a dite *le mieux*, et avec la plus effroyable poésie. C'est Barbey d'Aurévilly, qui écrivit de si belles sensations d'art, qui aurait le langage assez intense pour parler de cette œuvre-là, l'une des plus intenses qui existent... Et c'est une symphonie de Brückner qui seule a le droit de vous faire penser à au re chose après avoir vu cela! — Allez aussi à la Banque roumaine et voyez cette synthèse qu'y a donnée Grigoresco de la payanne roumaine. Il faudrait citer aussi son fameux juif de Moldavie, une autre synthèse; son grand fusain également daté de la guerre russo-turque le *Transport de vivres* en Bulgarie, auquel le Musée de Bucarest qui le possède n'est pas assez riche pour payer je ne dis pas une glace mais un verre. Depuis longtemps Grigoresco a lâché tout cela pour ne plus se préoccuper que de noter au jour le jour les aspects du ciel roumain; les nuances des vallées de la Prahova, de la Câmpinitza et de la Doflana, les sourires des paysannelles revenant de fontaine leur *donitza* pleine, ce qui là-bas porte bonheur à ceux qui les rencontrent, la mélancolie solitaire des beaux pâtres de la montagne aux errances sans fin guidées par celles sans but de leurs troupes... C'est là le vrai Grigoresco. La fleur la plus roumaine de la Roumanie qui s'en va, croit encore dans son atelier... Après lui on ne la

trouvera probablement nulle part. Il aura l'éternel honneur d'avoir été un *moment* unique dans l'histoire de l'art (quoi qu'elle doive être plus tard en Roumanie!) le *moment* où toute la conscience, la profondeur, la foi en l'art d'un paysagiste de Fontainebleau se sont rencontrés avec une série de motifs prêts à disparaître et dont nul encore n'avait dit la souveraine et si pénétrante et si raffinée poésie... C'est un puissant et un énergique qui a le culte de la distinction dans la nuance, de la rareté du ton et des plus délicates combinaisons de valeur. Il a été avec incomparablement plus d'élan, de vigueur, de spontanéité et de maîtrise pour la Roumanie et en peinture, ce que Grieg a été en musique pour la Norvège. La Roumanie est bien capable de réunir un jour ses œuvres dans un musée à lui spécial; ce jour-là elle n'aura pas tort.

En attendant le Roi, dans sa grande bicoque-Renaissance allemande de Castel Pelesch, accumule et fait regratter, cataloguer et photographier tout un bazar de douteux Italiens et Flamands, préside serein à l'anéantissement des églises du pays par le vandalisme intéressé de M. Leconte de Nouy, (qui sous prétexte de restauration démolit trois églises pour n'en reconstruire qu'une) ou bien sous prétexte de civilisation vaque à transformer la délicieuse vie populaire roumaine d'autrefois à la plus grande gloire du caporalisme et de l'administrativisme occidentaux.. Ce pourquoi l'histoire a été d'orès et déjà invitée par la voix de Carmen Sylva à le titrer Charles le Sage.

WILLIAM RITTER.

Vienne, Novembre 1896.



DE PARIS

15 Décembre.

Les Académiciens maintenant s'élisent sans bruit, sans presque un soupir des refusés ou des envieux. A peine le public a-t-il bien voulu se perplexer une matinée au sujet de M. Vandal; quant à M. Theuriet, il a passé doucement, comme un verre de lait. Alors on s'est occupé des femmes qui se font ouvrir le ventre par les pincés-monseigneur de la science et M. Jules Lemaitre a suspendu son jugement à une pâtre. Pareil à l'admirable M. Guitrel dont M. Anatole France nous édifie (trop lentement), M. Jules Lemaitre est prudent. La prudence est la mère de la Revue des Deux Mondes.

Ensuite on a plaint ce pauvre M. Lugné-Poe d'une farce ratée; cette journée du quinze on lit Ibsen, en attendant les Heures claires.

La vie est peu littéraire. Le théâtre s'accommode de reprises, de traductions et de pièces mulâtres. Dumas ressucite en M. Brieux, qui a de belles intentions et de fortes épaules; la porte qu'il a secouée branle et peut-être tombe; un peu d'air pur et libre va entrer dans la prison atavique.

Cependant M. Mallarmé prépare d'autres fragments d'Hérodiade, — et, depuis quelques semaines, nous possédons une nouvelle école: le Naturisme. Pour être naturiste, il suffit d'avoir un prodigieux génie; ils sont déjà quinze, sans compter ceux qui ont du talent.

Le demi-centenaire de la Grande Tragédienne n'a que peu de rapports avec la littérature. Hors du classique, elle ne voulut jamais assumer que des rôles fructueux. Oscillant de Sardou à Parodi, elle refusa impérieusement son art aux tentatives: ni Villiers, ni Ibsen, ni, encore moins, rien de l'un ou l'autre des poètes d'aujourd'hui capables pourtant de lui offrir de belles œuvres. Cela ne fait rien. Il ne serait jamais resté d'elle que ce qui peut rester d'une

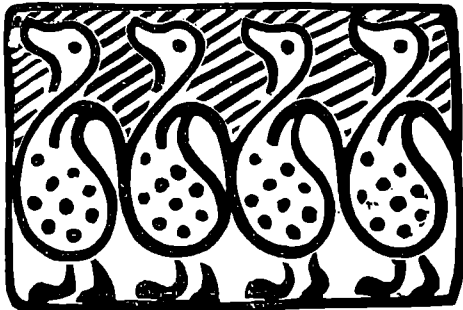
actrice : un portrait, — et les drames qu'elle n'a pas joués demoureront, s'ils valent, tout aussi bien qu'un instant illuminés par la voix d'or. Pour sa fête on lui récita des vers presque aussi mauvais que ceux dont fut régalié l'Empereur chéri de tous les Français; oh! ces bouquets à Clorinde cueillis dans les caves de l'Odéon!

L'hiver est triste. On manque de lumière, de froid et de crimes. Les assassins se recueillent; la vertu touche ses mandats; M. Coppée passe ses soirées au Casino de Paris; le Chat Noir déménage et avec lui toute une jeunesse; Sodome règne et les femmes s'ennuient.

Songez que le duc d'Aumale a joué aux barres avec Alfred de Musset. Tout se passe aujourd'hui et tout se passait hier. Baudelaire pourrait vivre et distribuer des prix d'encouragement. M. Legouvé, qui n'est pas mort, était célèbre en 1820 (les jours des Odes et Ballades). Les siècles se mêlent comme des écheveaux: on ne sait plus sa date; Aloysius Bertrand est plus près de nous que M. Zola, et Böcklin nous rejette aux temps du Corrège. Notre âme est composite comme notre architecture, quoique moins laide.

Napoléon, Lui, est bien mort. La brocante littéraire fait des étuis à « pons lorgnettes » avec ses vieilles boîtes.

REMY DE GOURMONT.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Œuvres de MM. CAMILLE LEMONNIER, EMILÉ VERHAEREN, GUSTAVE KAHN, PAUL ARDEN, ADOLPHE RETTÉ, MAURICE LEBLOND, EUGÈNE MONTFORT, ST-GEORGES DE BOUHÉLIER, ARTHUR TOISOUL, RICHARD LEDENT, MARIUS ANDRÉ, EDMOND PILON, ANDRÉ LEBEY, JOHANNÈS GRAVIER, VIRGILE JOSZ et LOUIS DUMUR, ARNO HOLZ, EDMOND VAN OPPEL, A. FERDINAND HEROLD, JEAN VIOLLIS, ANDRÉ RUIJTERS, REMY DE GOURMONT.

Ce qui dans l'œuvre de M. Camille Lemonnier s'impose tout d'abord, c'est que chacun de ses livres laisse à sa suite un sillage nouveau. Nul mieux que lui n'a mis en relief certains aspects de la vie simple — surtout — ou compliquée. Et toujours sa forme fut exactement adéquate aux sensations, aux vertus, aux passions dont sa curiosité s'enquêrait.

Aujourd'hui ce n'est plus devant d'adventices particularités de l'existence contemporaine qu'il s'est arrêté. Il reprend la légende des âges et c'est cette légende qu'il nous conte en une large et éblouissante fresque où tout se tient à merveille et dont s'amplifie, telle une auguste fête, la claire variété.

L'île Vierge, que vient d'éditer Dentu, forme la première partie d'une trilogie qui ne pourra qu'être grande et forte. Imaginez un décor bienveillant d'Arcadie. La bonne chanson de la terre, la fraîche jeunesse de monde. Eolie! île imaginaire et nonpareille où « toutes choses se renouèrent selon un ordre antique ». Joie calme des origines. Arômale splendeur des horizons Sites printaniers aux musiques lointainement nostalg-

giques; sites d'été aux gammes triomphales parmi l'or des chauds soleils; sites d'automne, magie bigarrée, sanglot héroïque, majestueuse agonie; sites d'hiver devant lequel une enfant blonde égrène des chansons de fileuse, dans l'attente du bel élu des heures neuves. M. Lemonnier excelle à rendre ces apparences contradictoires et harmoniques de la toujours changeante nature. Il en traduit l'immédiate vision et le mystérieux frémissement.

Dans ce décor, des êtres jeunes et beaux. Ils sont l'humanité primitive; ils ne savent pas ou ne savent plus nos veuleries hypocrites. O éden! ils sont aux heures d'aube où le ciel se teinte à peine d'un peu de rose. Mais ce n'est là que l'étape première. Dans leur joie, ils appelleront la douleur, la nécessaire douleur, « cycle assigné à nos soifs ivres d'idéal. » Puis, Sylvan, le fier jeune homme libre de cette ère rénovante, héroïquement s'élançe aux suprêmes altitudes.

M. Lemonnier a fait ce rêve d'un recommencement des âges, d'un rajeunissement de l'âme humaine au sein de la nature. Ah! qu'il sait bien que celle-ci est la seule inspiratrice. Il sait que « les dieux ne sont que la connaissance de soi-même. » Après tant d'autres, lui aussi appelle les temps où « l'humanité sera délivrée du tourment de n'être encore qu'animale, où les âmes se verront face à face, divinement nues. »

Le rêve est beau, la conception grandiose. Quelle lumière, comme l'antique clarté, la baigne! Mais ce décor lointain parfois se modifie; alors, comme les coins de paysage qu'on voit par la verrière ouverte dans les tableaux gothiques, une sorte de Bruges irréaliste apparaît. Dans les chapitres intitulés *la Ville triste, Ombres...* nous retrouvons l'écrivain flamand, poignant et sombre, de maintes autres pages. Mais divinement s'aère l'horizon là où Sylvan, tandis que ses sœurs jolies nouent des rondes, sonne son rêve de vaillance à tous échos. Et combien beaux, d'inexprimable délicatesse, ces autres épisodes : *Eleuthère, le Sortilège nuptial, Une âme s'explore...*

Essentiellement symbolique, d'imagination pure selon qu'il semblera à d'aucuns, cette œuvre témoigne d'un sérieux acquis scientifique. Rien n'y arrête que l'on puisse réprouver au

nom de la sacro-sainte logique ou de la raison. Certaines parties du livre seront peut-être fort discutées et, par exemple, *le Fuge torturé*. A cet endroit pourtant, M. Lemonnier est d'accord avec une loi physiologique vérifiée, la télégonie, d'après laquelle les enfants qu'une femme met au monde ressemblent moralement et physiquement au premier procréateur, quels que puissent être ceux dont elle conçoit par après.

L'Ile Vierge est un beau livre, et un livre qui rend meilleurs ceux qui le lisent. M. Lemonnier nous persuade qu'il faut se libérer du passé, s'échapper des « âges troubles du monde », s'affranchir de « la grande hystérie de la douleur et du péché » Il faut vivre dans l'expansion constante de soi-même. « Toute force est joie et l'homme fort s'égale aux dieux » Mais quand sonneront les heures claires de la définitive conquête de l'Idéal — lorsqu'il n'y aura plus au dessus de l'homme devenu dieu « que les Forces, l'éternité même de la vie » ? Par quelles voies parviendrons-nous à ces fins dernières ? C'est sans doute ce que M. Lemonnier nous dira dans *Le Libérateur* ou dans *l'Aube des Dieux* qui compléteront la *Légende de Vie*

Il est en quelque sorte impossible de ne pas répéter, en parlant de M. Emile Verhaeren, des choses que le moins curieux des lecteurs, n'ait déjà lues et relues. Il y notamment une étude de M. Albert Mockel et celui-ci laisse peu à glaner aux critiques venant après lui. Le second volume de *Poèmes* qui a pris rang dans la collection du *Mercur* est d'ailleurs une réédition de ces trois cahiers antérieurs : *les Soirs*, *les Débâcles*, *les Flambeaux Noirs*.

Les Soirs, en leur variété tumultueuse ou morne, laissent la même forte et magistrale impression. Que ce soit dans la campagne flamande ou à Londres, sous le ciel de gel ou sous le ciel empli de cloches, par les plaines ou par les rucs, ces soirs propagent leur énigme autoritaire, ils attardent une ombre perfide où quelque chose qu'on ne sait pas, qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas enlance et rampe. Par les hasards, un cœur s'épeur, un esprit s'inquiète, une vie souffre, et entend, goutte à goutte, tomber son propre arrêt à l'infini

hostile des horizons. Et ce n'est pas le mystère tel que nous le firent connaître maints poètes. C'est le mystère avec ce qu'il a d'inéluctable, de terrible. C'est aussi l'effort d'une âme, au dessus des contingences, vers ce qui l'appelle, l'opprime, la domine.

Mais *les Debâcles* ! Il n'est pas possible de dire avec de pauvres mots plus de détresse morale, plus de poignante et d'annihilante souffrance d'être. Voici le carrefour où les grand'routes des sentiments et des pensées — et du destin se rejoignent. Celui qui y est arrivé s'affolle de sa solitude, de son doute — ce doute qui le fait presque se renier lui-même. Il voudrait s'anéantir, s'abîmer, enfin, à jamais, pour toujours. Il veut que rien ne persiste de ce qui l'animait aux saisons claires. Il appelle la folie, il appelle la mort. « L'absurdité grandit comme une fleur fatale », grandit davantage aux jardins pleins d'odeurs mortelles de son cerveau — et, impitoyablement, il y répand de nouveaux poisons. Le paroxysme de cette lutte contre ce qui voudrait aspirer encore les effluves enivrants de la vitalité première est inexprimable. On ne peut que le subir. On est là soi-même, blotti contre son âme dont l'inquiétude s'accélère en frissons ardents.

Et voici que dans la nuit s'allument seuls, toutes autres clartés tues, *les Flambeaux Noirs*. La première partie du livre porte le sous titre « Décors liminaires » ; la seconde « Déformation morale » ; la dernière « Projection extérieure » Et c'est cela. Après le monde moral, le monde en tant que représentation de vie sera — pour « l'halluciné de la forêt des Nombres » errant aux dédales de la ville toute de palais noirs, de tours d'effroi, errant par les brouillards, errant à travers les fumées — l'ombre d'une ombre. Heures lointaines, à présent comme un mirage quand s'élucide une accalmie, heures défuntes de l'unanime vœu de joie, du fervent vœu de foi ! L'écho même s'en est évanoui, par delà la tempête cognant les « blocs de rocs. » La raison est morte — morte de trop savoir et elle s'en va où vont les mortes, aux engloutissantes vagues d'éternité !

Que dire encore, sinon que ce triptyque est l'œuvre la plus véhément-, la plus forte, la plus sincèrement tragique

de ce temps. Il ne la faut comparer à aucune autre — sinon à d'autres de M. Verhaeren lui-même. Il faut l'admirer, simplement, entièrement, sans y chercher des imperfections qui ne sont qu'apparentes, sans s'arrêter à de prétendues tares qu'elle ne saurait ne pas avoir. Est-ce qu'on discute la flamme l'éclair, la tempête? Ceux là sont à plaindre qui ne considèrent en ces poèmes que la valeur isolée d'un vers, d'un mot, qui ne comprennent pas — ou ne veulent pas comprendre — que le vrai poète, comme le dit M. Georges Mesnil en tête de ce numéro, est celui qui écrit *directement*. Comment se peut-il que d'aucuns aient même osé nier — ou renier — le maître écrivain dont nous parlons et se soient si peu respectés qu'ils oublièrent qu'une telle œuvre et un tel homme imposent tout au moins le respect?...

Déjà fut dit en cette revue combien distincte et colorée est la pensée de M. Gustave Kahn. *Limbes de Lumières*, son récent volume, est à ranger parmi les livres où son très personnel talent s'affirme le plus heureusement. Lieds, images, chansons, paysages, sont à lire et à admirer. Des séeries de couleurs, un éblouissement de sacre et de fête, un ruissellement d'ors en flammes à chaque strophe se répètent. Une musique, qui surprend par la diversité de ses timbres, par sa polyphonie brillante, s'accroît ou murmure dans l'ombre. Les traits sont vifs — et profonds. M. Kahn reste l'improvisateur merveilleux que nous savions.

Il y a dans ce livre des choses légères et d'une séduction câlinante. *Bal des Poupées* est un petit chef d'œuvre. Des *Variations Shakespeariennes* forment à telles œuvres du grand dramaturge un commentaire sagace et original. Parmi les pièces de cette « suite », qu'il nous agrée de voir placée en tête du livre, notons une *Cléopâtre* — de beauté étrangement nostalgique et dont les derniers vers ont la force pensive des paroles immuables. Le *lied* des trois cavaliers, dans sa simplicité dolente un peu, est si bien pour que s'endorme l'âme ou pour qu'elle rêve de voir, elle aussi, passer au tournant de la route l'ombre claire, la belle ombre pâle. La *Chanson de vieille mortalité* — dit l'alliance par les au'omnes et par les soirs des doux messagers de vie, « passés, venus, puis disparus ». Mais nos préférences

vont aux poèmes intitulés *A Jour fermant*, sept notations dédiées à Léon Dierx — bouges marins, tempêtes sous le ciel bas, sites maritimes et d'hiver, vaisseaux appareillant vers les Atlantides .. Très belle encore la *Finale*, où s'atteste plus particulièrement le caractère évocateur de cette poésie.

Limbs de Lumières est édité par Edmond Deman. C'est tout dire; c'est dire que l'édition est parfaite. Des ornements de M. George Lemmen arrêtent à chaque pièce. Elles sont aussi décoratives qu'il se peut et d'une ordonnance très personnelle. Quel éloge pourrait surpasser celui-là? Ces dessins ne sont du reste pas de ceux autour desquels on peut prodiguer les réflexions. Il faut les voir — et les voir c'est les aimer, c'est comprendre que leur auteur, qui eut été, s'il l'avait voulu, un écrivain de premier ordre, est un artiste épris de son art et ayant assez d'orgueil, assez de noblesse pour vouloir obstinément ne ressembler qu'à lui-même.

On dira bientôt : l'infatigable Paul Arden ou le... polygraphe Arden. A peine avons-nous eu le temps de savourer ces exquises proses blanches : *Des Enfants*, que voici un roman dont le titre (*Vieilles Amours*) n'est peut-être pas très heureux. On songe à des pages autobiographiques, à des notations écrites au jour le jour, prétexte enfin à une enquête personnelle, à une sorte d'examen de conscience. Il n'en est rien. M. Lavachery étudiait dans *Dinah Didière* l'évolution lente et fleurie d'un amour de bachelette; M. Arden analyse la passion tardive d'une vieille fille s'étiolant dans un village frontière. Oh! il n'a pas la prétention de ne nous révéler que des choses que nous ignorerions. Selon le mot d'un vieil auteur, il est « supérieur à la petite vanité de ne placer dans ses livres que ce qu'il a découvert ou observé le premier. » Et il ne prend jamais les grands airs des psychologues patentés prévenant la bouche en cœur : « Vous savez, bonnes gens, ici on dissèque des âmes; vous allez voir ça. »

Tous les désirs, tous les leurres, toutes les imaginations puériles et grisantes des êtres épris — et leur attente et leurs tristesses et les clairs rayons de soleil où s'éperd la chanson qu'ils égrènent. nous les trouvons en ces pages. Ces choses y sont d'autant plus vives que, pour l'héroïne, l'aurore vient seulement à luire quand ce devrait être le crépuscule après les ardeurs

parfumées d'un après-midi d'été. Il a fait nuit jusqu'alors : voici que tout-à-coup c'est la lumière et les rosiers qui l'attendaient de se mettre à fleurir ! La joie sera éphémère, faite d'étincelles plutôt que de clartés ; mais, jusqu'au bout, la Fée Illusion, la Folle du logis demeure : Delphine espère encore quand tout lui dit que c'en est fait, à jamais, à jamais. .

Nous n'insisterons plus sur les facultés d'observateur de M Paul Arden. Disons qu'il manie le dialogue avec bonheur. On le devine causeur jamais à court d'arguments. Qu'il est lui-même sentimental, cela est bien certain. D'autre part, à lire ce roman, on se sent si loin de nos villes houleuses, malsaines, compliquées. Le décor, les scènes qui s'y déroulent évoquent un autre temps mélancoliquement perdu à l'orée des rêves. Ce livre a son atmosphère propre.

Vieilles Amours est d'un bel accent de vérité. M. Arden sait la joie de ceux pour qui s'ouvre l'éden et il a une aperception très vive de la tristesse humaine. Ce roman a du reste un thème — celui du « grand régime d'amour qui ordonne le monde »

On a colporté beaucoup de mal au sujet de M. Adolphe Retté et de *la Forêt bruissante*. Il paraît qu'il a défendu dans ces pages, comme dans d'autres d'ailleurs, des idées qui troublent la sieste des bonnes gens. Ma foi, je veux n'en rien savoir. Mais ce que je sais, c'est que l'œuvre est belle, ardente, enthousiaste, que c'est l'œuvre d'un *homme* et qu'il faut en vanter la fierté, la sincérité, l'harmonieuse simplicité. Il n'y est rien qui ne soit d'une nécessaire éloquence. Et comme ces strophes s'allient étroitement ! Des leitmotiefs se jouent de page en page. Des chœurs répètent les bonnes paroles. Aux cris de douleur, à l'amertume des souffrances premières, la saine et sainte joie succède, chantée par toutes les lyres d'une conscience droite et haute.

Des êtres passent en ce poème — et ILS VIVENT, ils vivent de tout cela de très humain qu'ils ont en eux. Ce ne sont pas des fantoches débitant d'une voix monotone et affadissante des mirlitonneries pour demoiselles en mal de rêve. L'indifférence contemporaine les a épargnés, la foi est sauve au fond de leur âme et l'amour au lointain de leurs cœurs.

Ils vivent de tout l'espoir qui les nimbe — et, quel que soit cet espoir, quel qu'il puisse être, c'en est assez pour que nous ne les dédaignons pas.

M. Retté nous apparaît du reste comme un fervent admirateur de la nature doux-fleurante et doux-chantante. Il sait la surprendre aux minutes où elle se pare de ses plus rayonnantes beautés, et, pour la dire, il a des mots tendres ou passionnés. La forme de ces poèmes en fait mieux pénétrer l'esprit. Œuvre de penseur, œuvre de poète, œuvre d'art vrai, œuvre d'humanité enthousiaste et exaltante, telle est *la Forêt Bruissante*.

M. Maurice Leblond s'est fait le Saint-Jean du mouvement naturiste, mouvement naissant mais dont les œuvres sont déjà là et qui ne tardera pas à s'imposer. L'étiquette est nouvelle. Quelle en est la valeur exacte? M. Leblond nous répond « Le naturiste s'oppose au naturaliste en ce qu'à l'observation il préfère l'émotion.. La grande erreur du naturalisme est de nous avoir décrit des aspects provisoires et de s'être attaché à la pittoresque exactitude des détails.. Par le naturisme, l'œuvre d'art devient une monographie de l'éternité. Ainsi il se différencie de l'Art pour l'Art qui est relatif aux sentiments du Poète, et de l'Art social qui est éphémère, asservi à l'esprit, aux instincts d'une époque ou d'une nation » *Et nunc erudimini.*

M. Leblond a grossi son *Essai sur le Naturisme* d'autres études sur la littérature artificielle, sur la littérature égotiste, sur la littérature allégorique. Il est souvent fort clairvoyant et fait preuve d'une sûreté d'expression que tous les dénigrements ne pourront pas amoindrir. Je suis sur bien des points du même avis que lui; mais comme nous différons du tout au tout quant à d'autres et d'autres encore! Jamais je ne pourrai admettre que « M. Mallarmé ne constitue guère qu'une curiosité esthétique, et que ce n'est pas un grand poète ». Que servirait pourtant de discuter à ce sujet ou à propos de Verhaeren, de Griffin, de Régnier?

Il n'y a dans de telles appréciations qu'une question de sentiment. Cela ne s'ordonne pas. Le tout est de savoir comment, étant donnée la foi qu'il confesse (l'œuvre d'art doit être de vie, de simplicité, d'émotion naturelle), M. Leblond s'est

acquitté de la tâche qu'il s'était tracée. Je suis de ceux qui pensent — j'ai la certitude de n'être pas le seul — que cette série d'essais est fort intéressante. Elle l'est même en ses apparentes contradictions. Rien ne nous autorise à douter de la sincérité de l'auteur. S'il semble avoir tort çà ou là c'est que ses théories ont des tendances peut être outrancières. Mais on nous a tant de fois persuadé que l'exclusivisme et l'aigreur des polémiques sont des preuves de jeunesse!

Notons ces paroles de la Préface : « La Renaissance païenne qui semble devoir fleurir sera dotée d'une expression et d'une grâce toutes chrétiennes. Les paroles de Jésus, sa doctrine, les rites de son culte qui ont si longtemps régi les consciences nous sont devenus consubstantiels, et ils ont modelé nos facultés émotionnelles. Nous sommes pétris de cette mysticité ancestrale, les plus futiles de nos conversations quotidiennes en sont empreintes. » M. Leblond déclare qu'il en sera ainsi « malgré ses vœux ». Pourquoi le regretter? N'est ce pas ainsi que cessera le divorce de l'esprit et de la chair? N'en résultera-t il pas un art nouveau, une littérature plus complète? M. Leblond en convient quand il dit que les grandes traditions qui doivent régir les œuvres futures sont : Paganisme, Chrétienté, Génie national, Science.

L'exquise préface que M. Saint Georges de Bouhéliér a écrite en tête de *Sylvie ou les émois passionnés* que nous envoie M. Eugène Montfort! Et quel charmant livre que celui de ce jeune écrivain! On n'en saurait dire trop de bien. On ne saurait attribuer à ce pur poème d'un pur poète des mérites qu'il ne justifierait pas. J'avouerai sans détours que c'est, avec une dizaine d'autres volumes, le peu de réelle joie que me valut cette année de chronique littéraire. Mais ne parlons pas, à propos de *Sylvie*, de littérature, pompeuse ou pimpante. C'est bien plus, bien mieux que cela. Il est des œuvres qu'on estime, qu'on admire, dont l'esprit ou la forme intéressent, requièrent et retiennent. Ce livre-ci, je le rangerai parmi ceux que j'aime.

Pourquoi vouloir formuler mieux que M. de Bouhéliér l'a fait ce qu'il importe de souligner? Voici un fragment de la préface : « M. Eugène Montfort a mis dans ses descriptions une extraordinaire véhémence. A de monotones et incolores

plaintes il a pu donner de l'accent. Il en a rendu le ton plus vivace, plus tragique et plus minutieux. Il l'a embelli avec innocence. Tout l'art ingénieux des béatitudes, des sanglots et des nostalgies en rehausse la fragilité. Cette Sylvie est aimable et fine. Dieu! qu'elle est jolie et aimable! Et son amant, le tendre esprit!... Au cours de ce livre vous ne verrez point de descriptions fades, mises là au hasard, comme dans les romans, pour l'unique but d'en rendre la lecture plus pénible.. Aussi, sommes-nous sans cesse émus. Il est vrai que M. Montfort s'est résolu à rajeunir le pesant jargon quotidien par une infusion de son propre sang et à en secouer l'apathie aux petites secousses de son cœur. Tout cela est d'un art précieux... »

Et maintenant, car je veux que vous soyez ému comme moi-même je l'ai été — et vous le serez si les divines sources ne sont pas taries en vous — voici une page d'entre ces pages de vie; je la prends au hasard, parmi les moins longues :

« ... O te voilà qui descends la pente ensoleillée! Tu es là-haut, Sylvie, je te vois, tu te hâtes, tu m'as aperçu, je j'attends, je vois mon bonheur qui s'avance à pas pressés... La lumière, l'herbe, la poussière me fident en frissonnant ; elles vivent mon impatience .. Cours, mon âme! vite! jette-toi sur mes lèvres, je suis seul, ô quelle solitude! quel vide! je suis seul, je suis anxieux, il faut que tu sois là, il faut que tu serres mon bras, mes yeux ne suffisent pas, il faut que tous mes sens disent à mon âme que tu es là, que tu n'es qu'à moi ..

Cours, ma vie! cours! approche-toi, entoure-moi de caresses, cours...

O te voilà! te voilà! mon Dieu, quel bonheur! je te tiens, tu es là! Dieu! Dieu!... »

M. Montfort ne nous émeut pas moins aux heures tristes que perpétue la dernière partie de ce petit volume. Ce seul regret est nôtre : qu'il ait cru ne devoir pas ajouter aux pages que nous trouvons sous la couverture blanche de cette édition du *Mercur*e telles pages publiées isolément et qui, elles aussi, nous étaient si chères.

M. Montfort fait partie du groupe — je ne dis pas de l'école — naturiste que conduit M. de Bouhéliier. Ecoutez ce que dit de celui-ci M. Leblond : « Ce jeune sage est aussi un grand Poète. Il a vingt ans à peine... A travers ses défailances et ses beautés, ses ivresses et ses langueurs, je sens revivre en un blanc tumulte les fous sourires, les roses candeurs et les fougueux élans dont semblent tressaillir ses frères d'âge. »

On ne saurait être plus lucide et ce ne sont pas là des mots trop complaisants d'ami. Si j'aime moi-même M. de Bouhéliier c'est parce qu'il est délicieusement simple et simplement ému. Ah! que son style est enjôleur, d'une finesse sans exagération, d'une variété sans parures inutiles — ni surtout fausses. C'est un écrivain déjà si maître de sa forme! Il parle et l'on s'étonne que sa voix soit à ce point distincte de celle des autres. Il est ingénu avec une délicieuse nuance de scepticisme; tantôt il est la grâce et tantôt le paroxysme. Il est de ceux qui savent leur âme; il sait se taire, regarder, s'éblouir des visions les plus simples; il a compris de quelle harmonie merveilleuse, aubes ou ténèbres, sont les choses sur la terre et au ciel. Et que cette Clarisse qui éclaire de sa présence les journées de *l'Hiver en Méditation* est elle-même proche de nous et gentiment à aimer — pour tout cela de printanier qu'elle répand autour d'elle comme un capiteux et pourtant chaste parfum.

« Ce jeune sage », annonce M. Leblond. Il a cent fois raison M. de Bouhéliier mérite ce beau titre. Il y a beaucoup de sagesse dans ce qu'il enseigne. « Rien n'est admirable hors de la nature » s'écrie-t-il quelque part. Et ailleurs qu'il faut agir, vivre intensément sa vie entière. D'aucuns s'attarderont à vouloir prouver que tels philosophes tinrent avant lui le même langage. Soit. Il n'est pas moins vrai qu'il y ajoute, qu'il grandit leurs préceptes et en renforce l'autorité. Nous ne pouvons discuter en cette notice tout ce que renferme ce fort volume de près de trois cents pages de texte serré. Sans doute, nous y avons trouvé telles affirmations auxquelles nous hésitons à nous ranger. Sont-elles les plus nombreuses? Hé! bien, non. C'en est assez pour justifier nos éloges.

La conception de la nature et de l'art que s'est faite M. de Bouhéliier est d'une noblesse exaltée. J'ouvre la *Vie Héroïque* et j'y lis : « L'art regarde les attitudes; toute attitude est héroïque... Un homme paraît — c'est un maçon, un guerrier ou un pêcheur. — Il ne faut pas que l'on s'arrête sur ces vaines sensibilités... Le site où passe un laboureur, un bûcheron, c'est là son âme transsubstantiée... Les hommes ne sont point beaux par les splendeurs qu'ils pensent,.. Ils sont beaux dans l'Eternité, par ce que chante leur attitude, à cause du mystère qu'elle incante... comme s'ils pouvaient avoir des cris que ne leur aient pas appris les corolles, les jeunes lacs, les fontaines, les forêts! »

L'Hiver en Méditation réunit des mots profonds sur l'Emotion, la Mort, le Destin, le Pathétique romanesque. Et dans les pages complémentaires sur Hugo, Richard Wagner, Zola, (le livre est dédié à ce dernier — ce que bien des jeunes reprocheront à l'auteur) nous avons rencontré de nombreux passages à retenir.

Il est question d'amour dans ce livre. M. de Bouhéliier l'entend ainsi : « Cette petite Clarisse, gaie et amoureuse, de qui je suis pourtant féru! ah! qu'elle me délaisse, si l'idée l'en prend! la perte de ses plus suaves délices ne me chagrinerait guère, bien qu'elle me soit chère et exquise, mais pourquoi s'y attacher! — Il ne faut se lier qu'à l'Amour.

Oui, toutes les petites filles du monde valent celle-là même que nous aimons le plus, et de qui la douceur nous choie et nous courtise. Leurs vertus se contrepèsent et elles signifient même autant les unes que les autres, qu'elles soient vives ou placides, sages, pompeuses ou ardentes! — Aimons-les toutes et tour à tour! — Ou l'une d'entre elles. — Restons chez nous! »

En regard de cela, il faudrait reproduire quelque fragment de la méditation sur *Le Foyer*. La place nous manque. Nous le regrettons et ne nous consolerions pas de ne pouvoir vous répéter l'une ou l'autre page plus particulièrement belle de forme, s'il ne nous restait l'espoir que vous daignerez lire le livre tout entier et que M. de Bouhéliier — qui est, selon nous, un de ces hommes-phares, indiquant aux autres la route, — nous honorera sous peu de sa collaboration.

M. Arthur Toisoul, qui signait naguère un premier livre de vers, vient de publier dans la collection du *Coq Rouge* une œuvrette en prose (*Opôra*, délicieusement rythmée et d'attitude très spéciale. La claire chanson enthousiaste que voilà — à la toujours enivrante joie du printemps, de l'été, de l'automne, à la gravité prometteuse de l'hiver! Ou plutôt nous comparerons ceci à telles fresques de Kate Greenaway. L'on sait que d'aucunes sont d'une beauté indiscutable.

Opôra est un poème où la splendeur païenne et la grâce antique se rehaussent de toute la troublante langueur de l'âme contemporaine. Car on y trouve de la langueur aussi, mais sitôt s'émerveillant à la nouveauté du décor où les belles aux doux regards voluptueux attendent l'heure d'aimer et sourient de se voir désirées.

M Toisoul est un prosateur de talent épris de plasticités rares. Ah! que de merveilleuses trouvailles dans ces dialogues. De la première à la dernière ligne que l'œuvre est donc attirante! Et l'on ne saurait contester qu'elle est significative. Jugez-en par ce fragment — paroles d'Iolas à Lysidice : « Toute chose a son charme propre, ici bas, toute chose a sa naïve beauté séduisante. Et je vois l'aimée en la fleur qui ne parle pas comme je la vois en toi dont la bouche est sonore de chansons douces, comme je la vois aussi dans l'éclat de ma chair que j'aime autant que la mer ou que ta chevelure, que j'aime autant que le beau ramier qui roucoule et se gonfle la gorge dans l'arbre. Il n'est pas une lèvre que mon cœur ne désire, et pas même un sourire. La feuille qui tombe à l'automne, tombe comme en mon cœur d'automne, et la pousse qui naît en avril naît comme en mon cœur d'avril. Et le baiser de Myrté, de Myrté que j'aperçois boire à la source avec ses chèvres douces, là-bas, de Myrté aux yeux verts, m'est aussi cher que ta brillante paupière aux longs cils noirs, Lysidice, et celui de la gaie Lénie qui l'accompagne, et celui d'Opôra au gros ventre luisant. »

De M. Richard Ledent ce drame en trois actes et en vers libre : *les Entraves*. Le sujet même, si on veut le ramener à de très strictes proportions, ne dépasse pas les limites auxquelles

se restreint le plus fréquent des *faits divers*. Sur cette donnée, que d'aucuns auraient volontiers compliquée ou d'épisodes secondaires ou de dissertations savantes, notre collaborateur a écrit une œuvre qu'il nous est bien difficile d'exactement apprécier. Banale, certes, elle n'est pas. Mais on ne peut pas dire non plus qu'elle revête le caractère d'étrangeté que l'auteur semble avoir voulu lui donner. L'effort est manifeste. Malheureusement il n'aboutit qu'à demi.

Ces scènes sont délicates à la fois et maladroites. Il arrive que cette maladresse serve celui qui les écrit. D'aucunes ne manquent pas de puissance; elles ont un accent rauque et l'on ne sait quelle brusquerie en coup de vent. Avec plus de science théâtrale ou, nous devons bien le dire, quoi qu'il nous en coûte, un souci plus évident des valeurs esthétiques, M. Ledent aurait peut-être été moins intéressant que parfois il l'est. Mais, dans l'ensemble, son drame y aurait sans doute gagné. Tel qu'il nous est offert, il manque d'autorité. On peut aimer des vers comme ceux-ci :

L'espoir !

A-t-il des ailes, a-t-il une faux, a-t-il mille ans ?

A-t-il des cheveux blancs ou blonds ? L'espoir est-ce un enfant ?...

Va-t-il détruire mon antique prison

pour qu'une mer de soleil

se couvre de hauts mats et de blancs pavillons ?...

Mais faut-il écrire :

Ma vie est circonscrite au souffle de ma fille...

ou

Il faudrait tenir sur la table

Ses yeux que maintenant rien ne peut déguiser

et l'on aurait son âme...

Nous en doutons. Cependant M. Ledent nous a maintes fois prouvé qu'il possède le don de poésie et c'est précisément parce que nous croyons qu'il pouvait faire mieux que nous avons voulu nous montrer sévère à son égard. Mais ce titre, dira-t-on. « Le désir c'est la vie ! » souligne un des vers. Il faudrait le pouvoir vivre tandis que tant de conventions, tant de préjugés, tant d'*Entraves* en contrarient l'essor.

M. Marius André connut le bonheur et la tristesse d'un amour comme peu en savent. Il n'est pas indiscret de le noter. Lui-même l'a chanté dans un long poème provençal paru il y a deux ans et dont nous disions qu'il est « l'expression sublimée d'une joie adolescente. » Un préface de M. Félix Gras en indiquait la genèse. Celle-ci se précise par les pages 22 à 33 du roman féerique que Savine récemment édita.

Montserrat est, d'après la tradition, le Montsalvat des légendes du Graal. Ce titre n'a qu'une valeur restreinte. L'action du roman ne s'y limite pas. En ce sanctuaire, une foi nouvelle illumine celui qui ne croyait plus — après la félonie de l'Aimée — posant sa tête sur l'épaule d'un autre comme elle riait en la posant sur la sienne tandis qu'il baisait ses cheveux. Mais son âme se libère davantage des contingences de l'autrefois. Elle ascend aux printanières terrasses d'où l'on voit loin.

Car ce livre est une œuvre de rédemption par la beauté parfaite et la simple religieuse croyance. Une enfant presque, Riquilda, petite fée de la montagne, en décide. Elle est la mystérieuse passante aux longs cheveux blonds comme les moissons de la terre — et ses yeux, toute la mer, tout le ciel. Elle n'est présente que pour celui qui soudain s'en éprend. Peut-être son imagination seule la créa-t-elle ou la fit-elle renaître de quelque légende dorée? Qu'importe! Que fait si Riquilda était vraiment à cueillir des fleurs, aux jardins chimériques où le poète s'inclina devant-elle? Qu'importe si c'est la voix de l'adorable fée ingénue ou sa voix à lui que le jeune homme de ce pèlerinage fervent entend dire qu'il faut accorder aux plantes mêmes « tranquilles et sans remords » une bienveillance miséricordieuse? Ces paroles sont le sésame de son salut. Désormais son esprit sera vainqueur. La musique des sphères apaise ses mélancolies. Il semble bientôt à Lucien, — le héros de ces pages — que toute chose autour de lui participe de sa conscience neuve. Riquilda ne personnifie-t-elle pas la paix du cœur et de l'âme?

Montserrat est d'une conception au moins curieuse, d'un style très pur que rehausse un lyrisme du meilleur aloi. Nombreuses y sont les pages de totale beauté.

Le nom de M. Edmond Pilon a figuré plusieurs fois au sommaire du *Réveil*. Nous avons publié sous sa signature des poèmes d'une forme très simple et d'autres où l'idée s'entoure de multiples parures, d'un afflux multicolore de joyaux et se dérobe sous d'opulentes draperies. Il en est de même dans son premier livre : les *Poèmes de mes Soirs*. Le décor y est discret et pompeux à la fois. Celui qui l'érigea est un artiste. Est-il poète au sens complet du mot ? Nous le supposons tel plus que lui-même le prouve. Ces pages de début reportent fréquemment la pensée vers les littératures auxquelles M. Pilon consacra ses loisirs. S'est-il orienté aux rives de la vie, et, dans son impatience de dire, suffisamment interrogé ? Son imagination ne le lui permit peut-être pas.

Nous ne refuserons pas à notre aimable confrère, qui se signala par des études critiques de grand intérêt, l'applaudissement que justifie la belle ampleur de certaines de ces pages. Il y a dans ses poèmes d'étranges sonorités et des accords d'intimité berceuse comme des voix d'amante, de sœur ou de mère au crépuscule des chambres. Il a des trouvailles d'expressions, des oppositions de tons dénotant, on voit croire, une personnalité qui ne tardera plus à se dégager. Il est précis et contourné. Il suggère avec des grâces prudentes ou inquiètes. Il se tient au bord de la douleur, au seuil de la joie. Il incline vers l'eau morte du souvenir le songe mélancolique de ses yeux ; mais parfois, levant vers les horizons prochains sa jeune tête volontaire, il éperd des mots d'espoir, de matin et de soleil.

Parmi les *Poèmes de mes Soirs*, nous citons les *Elégies*, dédiées à Stuart Merrill. Il me paraît que M. Pilon y a plus particulièrement accordé au diapason des heures extérieures le dessein puéride ou altier d'une naissante destinée.

On a reproché à M. André Lebey d'être un poète ennuyeux. Quelle erreur ! Il est plutôt un des récents écrivains qui ont précisé certain état d'âme ou d'esprit dont souffrent bien des jeunes hommes de cette génération. Les uns sont allés vers a vie avant l'heure et elle ne les a pas reconnus ou ils

n'ont pu en dévoiler les roueries familières. D'autres, que trop d'enthousiasme ou de rêve exaltait, se sont prosternés devant elle au lieu de la regarder hardiment, en face. Tous désormais souffriront du même mal, que nous avons souvent constaté chez les écrivains qui se révélèrent au cours de ces dernières années et que M. Jean de Tinan appelait excellemment l'impuissance d'aimer. Ce n'est pas de l'ennui, chers critiques; ce n'est pas du pessimisme non plus. C'est une plainte si naïvement humaine, moins qu'un désespoir, plus qu'une mélancolie, chanson d'automne où le regret des printemps morts s'afflige moins que l'attente anxieuse des printemps à venir.

Dans les trois volumes que M. Lebey a publiés cette année (*Le Cahier rose et noir, Automnales, Chansons grises*),
C'est le désir d'aimer et l'espoir de revivre

que nous entendons. Le poète n'a pu voir s'accomplir les vœux tant de fois renouvelés. « Mon cœur, dit-il, était fait pour aimer » Ah! il sut des lèvres, des yeux et la blancheur moite des mains qu'on baise, et les soirs aux musicales confidences. Mais quoi! Il est de ceux qui cherchent dans l'amour cela même que d'autres en veulent éluder — et les petites Eves de ses oaristys, de ses frairies, de ses folles ou lolâtres aventures, furent si perfidement, si niaisement indifférentes! C'est la grande erreur de ne savoir pas s'attendrir. Et le cœur bat « vers des néants et vers des ombres. »

Avec des mérites divers, M. Lebey a bien dit ce qu'il voulait dire. Des trois recueils, où telles influences parfois trop nettement se trahissent, le dernier en date — voilà qui est de bon augure — doit être préféré. Lisez *Romance, l'Offrande, Légende, Mandolines à la Passante*, et la plupart des poèmes intitulés *Rythmes dans la nuit* et dont le premier s'achève par ce cri :

On voudrait tant un peu de bonheur!

M. Johannès Gravier fait précéder son drame (*Simon Deutz*) d'un copieux Manifeste dans lequel il défend le théâtre historique et s'efforce de mettre en lumière, en se réclamant de l'avis de ceux — notamment du Président Hénault — que la

question requit avant lui, ce que doit être une œuvre de ce genre. Il est bien vrai que dans la plupart des cas « la scène devient alors un véritable lit de Procuste où les auteurs travaillent l'Histoire. » Il est vrai que l'on devrait chercher à se corriger du *manque de tact documentaire* qui ne se constate que trop souvent. La division des scènes en tableaux, des tableaux en épisodes, le système des entr'actes proportionnés ou proportionnels à l'action, autant de choses à hautement défendre. Bref, au lieu d'imaginer, il faudrait reconstituer — et ce, mieux que par « la mise à la scène, avec le décor et la défilé exacts, d'une personnalité é... » comme le fait — vous permettez? — M. Sardou.

Très savant, très documenté, ce manifeste est à lire par tous ceux qu'intéressent les questions théâtrales. Nous comptons l'examiner de plus près, tôt ou tard, dans un... premier Réveil. Quant au drame qui le suit dans l'ordre du volume et qui doit évidemment, de l'avis de l'auteur, prouver le bien fondé des opinions émises, il se signale par une belle simplicité, par l'absence de trucs, de ficelles, de tirades ronflantes, de menus jeux d'évanouissement et de terreur. Rien de plus proche des modalités de la vie ordinaire — ou plutôt réelle — que ces quelques scènes. Mais, si l'atmosphère voulue s'y trouve, ce drame nous a paru manquer de tragique interne. Il lui faudrait l'adjuvant de certains mots qu'on regrette de n'y point trouver et qui préciseraient mieux l'état d'âme des personnages. L'épisode choisi, l'arrestation à Nantes de la duchesse de Berry, ne saurait valoir que si cette condition était dûment remplie. Je ne conteste pas que le personnage principal, Simon Deutz lui-même, nous est bien montré. Il n'empêche qu'au total l'œuvre surprend par la nouveauté qu'on lui découvre plutôt qu'elle n'émeut et certes plus qu'elle ne charme.

Drame historique encore, si l'on veut, celui que MM. Virgile Jozs et Louis Dumur ont intitulé *Rembrandt Le grand peintre*, y paraît; mais c'est moins par lui que par tels personnages secondaires qu'est conduite l'action. Celle-ci a le mouvement et la diversité qu'il lui faut pour qu'une œuvre théâtrale réussisse

à la scène. Les auteurs nous disent, sans détours, que « ce drame a été composé et écrit expressément en vue de la représentation ». Ce serait donc parfait si l'on ne sentait pas, à maints endroits, le désir de conquérir malgré tout l'éventuel public. Il y a ici trop d'allées et venues et pas assez d'analyse, d'examen. La « figure si complexe de Rembrandt » n'apparaît pas en pleine lumière. Jamais il ne nous est montré en face et jusqu'au fond de lui-même. Ou bien il se confond avec d'autres personnages qu'il domine insuffisamment, ou bien il s'attarde à des discours, à des monologues trop recherchés.

Tout cela est fort sévère — et l'est même un peu plus qu'il ne faudrait. La part faite de ce qui nous parut être le ou les défauts de l'œuvre, il reste beaucoup d'éloges à assigner. Ce sont, au hasard des pages, des tableaux bien dressés, d'une particulière harmonie. Ce sont des types verveux et des mots bien amenés. Beaucoup d'art, on ne le saurait contester. Une science qui souvent étonne dans la gradation des « effets de scène ». De l'émotion ici, là de la gaieté, ailleurs de l'humour, ailleurs encore un élan auquel il sied de rendre hommage. Il y a des phrases où pointent des sanglots et d'autres exquisement souriantes ou d'un frais éclat de rire — rayon léger de premier soleil d'Avril.

Beaucoup d'art, répétons-le; moins d'humanité. Beaucoup de science, moins de pénétration. Pourtant MM. Jozs et Dumur dramatisèrent la vie de tout artiste auquel le génie fut accordé et que bafoue la tourbe des cuistres et des imbéciles

Un drame allemand : *Socialaristokraten* par M. Arno Holz. De la Préface qui ouvre le volume, nous avons retenu que l'auteur veut que le langage théâtral soit celui de la vie — chaque acteur s'exprimant avec des intonations, des élisions, des contractions, un jeu de brèves et de longues nettement dissemblables. Il est certain que les menues différences de toute conversation sont d'une réelle importance. Peut-être pourrait-on formuler à ce propos des règles quasi immuables, telle élocution étant caractéristique de tel tempérament, de tel caractère, etc. Mais il ne semble pas que M. Holz prenne

les choses de si haut. Il semble — le grand soin qu'il apporte à détailler les décors et la tenue des protagonistes en est la preuve — que le pittoresque extérieur le préoccupé tout d'abord, voire même exclusivement. Sa tentative, pour cette seule raison, ne nous intéresse qu'en partie. Il se peut qu'à la scène l'action doive gagner à être présentée comme il l'entend. Reste à savoir combien d'interprètes s'en tireraient avec honneur. A la lecture, l'impression est plutôt désagréable.

Que M. Holz possède les qualités que l'on peut exiger d'un dramaturge, cela ne fait pas de doute. L'émotion est pourtant ce qui manque le plus à ces cinq actes; mais les traits de caricaturiste y abondent et nombre de ces scènes ont évidemment été prises sur le vif.

Socialaristokraten — ce titre dit tout! Quels tournecasaques les habileurs que M. Holz met en présence! Que veulent-ils? Ils enfilent de belles périodes ronflantes pour parler de la liberté, de la vérité, du droit — de la vie sociale des temps nouveaux. Mais y croient-ils, de toute la force profonde et inébranlable que donne la vraie foi? Au moindre danger, même imaginaire, ils tombent en défaillance ou ne songent qu'à atteindre la frontière. Demain, ils seront comme n'importe qui. Mais déjà dans quelle atmosphère de bourgeoisisme intense ils s'agitent — pantins dont on ne sait qui tient la ficelle!

Est-ce là ce que M. Holz a voulu mettre en relief? C'est l'impression que son œuvre nous a laissée. Il l'annonce comme la première d'une série devant étudier, sous forme de drames, « la fin d'un temps ». L'auteur se doit à lui-même de poursuivre la tâche commencée.

Bloei (Floraison) par M. Edmond Van Offel est un des plus beaux livres de vers dans lesquels qu'il nous ait été donné de lire. Quelle sincérité d'accent, quelle lumineuse originalité d'images — et comme les rythmes qui se jouent au hasard de ces pages sont d'un charme effleurant et varié! Il est ici des coins de nature où il semble que la vie se fait plus attentive et plus harmonieuse — il est des coins d'âme où le silence chante l'éternelle nostalgie humaine. Celui qui se confesse en ces poèmes est jeune et sait l'être.

Bloei — le délicieux hymne de vie vivante! C'est d'abord le

sommeil de l'âme, et son attente s'exaltant vers Celle qui doit venir. Des musiques lointaines l'annoncent, et, pour célébrer sa venue, tout se pare de fraîcheurs nouvelles. Quand elle paraît, c'est la griserie des premières joies avérées. La douceur des heures sentimentales susurre ses chères langueurs. Puis le rêve fraîchit. L'amour n'est plus. C'est la tristesse plein le cœur; ce sont les soirs tristes par la ville, le long de l'Escaut dont les eaux passent, passent, inconstantes comme toute destinée. L'automne vient, les feuilles tombent. Où trouver l'oubli? Las! nous ne pouvons ni ne voulons oublier. Le calme de l'hiver n'apaisera pas même les souffrances de l'être. Mais le printemps renaît — et avec lui l'âme refléurit de toute la grâce odorante de floraisons plus belles. La Nature enseigne, à celui qui n'osait plus croire, la vraie, la suprême beauté. Celle dont la départie l'affligeait, il la retrouve; il redit avec elle la bonne chanson. Rêver, aimer, pleurer, espérer, n'ont pas de fin.

Bloei un livre que nous aimerons relire et qu'il nous agrée de rapprocher des œuvres de maints tout jeunes poètes et prosateurs français, pour la foi panthéiste et l'enthousiaste joie de vivre — et la sincérité, redisons-le, qui s'y découvrent. N'était le manque de place — car il faudrait traduire — que de beaux vers nous citerions des poèmes intitulés: *Heil, Het Uur* (si musical!) *Na.lering, Weer, Bckommering, Voornacht, Valt Blaren, in 't Bosch, Zomer.*

En une fort jolie édition, M. A. F. Hérold publie une vingtaine de sonnets dédiés au beau poète qu'est M. Paul Valéry. Sonnets en vers réguliers mais où rien ne pèse et ne pose. Les couleurs en sont à dessin effacées et les notes comme d'une syrinx fleurissant la grâce vernale d'un paysage de soleil, de fleurs, de sérénité languide un peu — et souriante. Cet *Intermède pastoral* dit le printemps et son invite à vivre de la chère vie enclose emmi les yeux des amoureuses. Il dit la joie de la colline, de la forêt, de la plaine où s'épanouit la gamme colorée des floraisons nouvelles. Eros passe par les chemins de roses et de mugnets. Le temps passe de même et d'autres heures bonnes ou maussades viennent proches en lentes théories. Les moissonneuses rient. Le soir chante. La nuit est d'ombre claire, d'ombre

heureuse. Et puis voici l'hiver aux horizons brumeux et de neige et de givre...

M. Hérold annonce, pour paraître ultérieurement, un recueil de *Petits poèmes ordonnés suivant les saisons*. Ceux-ci déjà le sont. L'auteur a voulu y mêler un rappel des choses anciennes qu'il aime. C'est sur la flûte de Pan qu'il module les phrases enlaçantes de son *Intermède pastoral*.

M. Jean Viollis, à la veille d'un départ vers d'hypothétiques demains, a tressé la *Guirlande des Jours* de ses primes années, la « guirlande, un peu frivole, d'une adolescence studieuse et contemplative. » Lui-même dit tout au long : « On ne doit pas vouloir trouver ici des choes de passions ou une synthèse de vie; l'auteur n'eut pas de passions, et il n'a pas encore vécu. » Admettez que c'est là une chanson ni mélancolique ni rieuse qu'il se répète pour s'en mieux souvenir lorsque, plus tard, la lassitude, cruelle des soirs d'ennui, des soirs d'exil, trop lourdement l'oppressera. Ces vers, comme tous ceux des poètes dont les noms reviennent au sommaire de la jeune revue toulousaine : l'*Effort*, sont beaux d'une beauté simple, bucolique, juvénile et pourtant réfléchie. M. Viollis s'en tient presque exclusivement aux règles ordinaires de la poésie parnasienne, mais il a lu Verlaine et ne l'a pas retenu au point de l'imiter. Ces poèmes sont d'un optimisme égoïste. L'auteur aime moins la vie que sa vie. Selon le mot d'Eliacin Greeves, « l'espoir lui sourit comme un jour de congé » et sa langueur est surtout faite d'impatience.

Notre numéro d'Août signalait le premier livre écrit en prose par M. André Ruijters. Nous avons dit quels exceptionnels amants l'auteur a mis en présence, et tout l'espoir qui fanfare aux derniers feuillets de cet exquis et talentueux volumet.

A eux deux, c'est Georges encore et c'est Margy après les premières et si chèrement intenses tendresses. Leur vie : une soirée d'odorant silence, d'azur semé de poudre d'or. Leur vie : un frais matin de clarté hésitante, vicorieuse — et Dieu sait tous les oiseaux qui chantent ! Leur vie : après-midi de

lumière épanouie, sieste au jardin dans l'ombre tiède... Mais, au cadran rose de cette existence par quoi toute autre se résume, c'est toujours l'heure d'amour, l'heure des yeux, l'heure des lèvres, l'heure des cœurs.

M. Ruijters a, pour nous l'apprendre, des mots qui enlacent, qui grisent, qui vous font presque défaillir d'un doux mal inconnu. Ah! qu'il sait bien la langueur des minutes d'intimité sans paroles, sous la lampe, près de l'almée dont le profil de gracile joliesse se couronne du chignon « suant sur la nuque une odeur de vie sensuelle, intense. » Comme il sait la volupté plus troublante encore des éveils — un grand rayon joyeux emplit la chambre, la chère dort en ses cheveux défaits et oh! l'eurythmie admirable de sa respiration, la grâce des lignes aux molles courbes lasses. Instants inoubliables, les seuls peut-être où la mystérieuse harmonie des mondes et l'ineffable nostalgie en tout bonheur enclose se révèlent à nous. .

Ce qui nous a le plus requis dans la nouvelle œuvrette de M. Ruijters, c'est une concordance parfaite entre les êtres et les choses. Georges et Margy — le joli non pour une amoureuse jolie! — reflètent si exactement la beauté pensive et ardente du paysage d'arbres et de fleurs entourant leur nid, le petit *home* musical de leur tendresse, de leur foi, de leur espoir à eux deux. Quelles estampes gravement éphémères, quelles aquarelles aux fluidités murmurantes, la fuite du temps y suscite et avec quel art exempt de préjugés, de conventions, M. Ruijters les perpétue! Ce décor, nous le voyons, certes, mais surtout nous entendons sa cantilène d'éternité, nous aspirons les fragrances qu'il exhale. Il vit en nous et nous vivons en lui. Les lèvres de son âme sont sur les lèvres de notre âme pour une communion fervente. Cher Ruijters que votre œuvre est belle! Vous avez mille fois raison de « prétendre donner l'émotion des choses non en analysant mais en enclosant dans votre prose toute l'impalpabilité d'une ambiance. » Votre œuvre est parfaite, comme vous dites, selon « l'atmosphère imprécise et voilée dont vous vous êtes proposé de transposer l'âme. »

A eux deux — hé! ce n'est point la banalité ronronnante

du tous les jours. Ai-je dit que Georges, comme André, écrit? Margy déchiffre *Parsifal*. Et c'est, à propos de ce chef d'œuvre entre les purs chefs d'œuvre, des lignes témoignant d'une intelligence très affinée — comme d'autres paraphrasant *les Aveugles* de Breughel, et d'autres à propos du rythme ou de la peinture flamande et de la peinture italienne.

Le rythme?... M. Ruijters s'entend à le surprendre, à le traduire. Il est, au hasard de cette histoire, de délicieux poèmes. Ecoutez donc, aux pages 42, 58, 78, les pas dans la rue : pas du matin « bruit joli, carillon du travail »; pas de midi « alertes, réjouis, la chanson rieuse du bon midi »; pas du soir « accélérés, fringants, car c'est la liberté pour un jour encore ». Ecoutez, écoutez : leur rythme s'avère par la savante combinaison des mots.

Si vous me demandiez pourquoi j'aime surtout M. Ruijters, je répondrais : parce qu'il est d'aujourd'hui, parce qu'il est lui-même, parce qu'il croit en lui, en toute beauté, en toute bonté et qu'il nous force à croire de même. Et aussi parce que je ne sache pas que l'on ait mieux dit l'amour ni accordé à l'amour plus d'intime noblesse que l'auteur d'*A eux deux* lorsqu'il écrit : « Oh! ce bonheur de regarder à deux, en s'aimant, la même chose! Les regards s'en vont très loin, séparés croirait-on, mais voici que soudain, comme par un enchantement, ils se retrouvent et se mêlent; les deux vies qui étaient exilées l'une de l'autre se sentent unies et nouées par un je ne sais quoi d'incassable et de spirituel!... »

Ne répliquez pas que ce ne sont là que des mots, rappelant ce qu'a pu dire M. Un tel, je ne sais comme, je ne sais quand, je ne sais où. Ecoutez plutôt en vous-même l'écho mélodieux et vibrant. De telles phrases « mettent un rayonnement autour d'elles ». Elles disent la vie suprême et sublimée, la belle vie soleilieuse ou stellaire, à deux, à *eux deux*.

Pour finir — but not the least — *Le livre des Masques* par M. Remy de Gourmont. Suite intéressante d'indications sur quelques écrivains — poètes, dramaturges, romanciers — d'hier et d'aujourd'hui. Tous sont d'ailleurs symbolistes, ou du moins ils appartiennent à la période appelée symbolisme

— un mot, mais un mot dont M. de Gourmont croit pouvoir dire qu'il signifie « individualisme en littérature, liberté de l'art, abandon des formules enseignées, idéalisme, dédain de l'anecdote sociale, antinaturalisme... »

Trop brèves parfois, ces gloses; parfois trop indulgentes et parfois trop exclusives. Mais que faisons-nous! M. de Gourmont a bien le droit de formuler son avis et il le fait avec cette originalité incontestable que révèlent ses *Epilogues* mensuels au *Mercury*. Il y a du reste dans la présentation de ces figures, de ces œuvres, dans les réflexions voulues au sujet des auteurs dont on nous redit ici un peu de vers, un peu de prose, une distinction qui plait et le souci de produire une impression durable sur le public à qui, plus qu'aux lettrés, le volume s'adresse.

M. de Gourmont nous semble pourtant s'être moins observé qu'à l'ordinaire. Ce qu'il dit de M. de Régnier (page 43) paraîtrait plutôt perfide si l'on ne savait combien il aime le poète d'*Aréthuse*. Au sujet de Rimbaud n'écrit-il pas des choses qui, enfin, qui n'ont rien de commun avec la stricte valeur du *Bateau Ivre* ou des *Chercheuses de Poux*. Mais encore, cette constatation nous surprend : « M. Kahn est avant tout un artiste; il est quelquefois davantage. » Ce quelquefois n'est-il pas une ironie — ou une gageure?

Il est vrai que M. de Gourmont reconnaît que ce poète — oui! — nous a donné « les seuls vers peut-être de ces dernières années où le sentiment ose s'avouer en toute candeur, avec la grâce parfaite et touchante de la divine sincérité. » Voilà qui vaut mieux. A l'ombre de cette contradiction, nous nous réconcilions volontiers avec l'auteur du *Livre des Masques*, un livre où les appréciations judicieuses d'ailleurs abondent.

Citons en quelques unes. *Maeterlinck*, dont les personnages « sont réels, à force d'irréalité... qui a trouvé un cri sourd inentendu, une sorte de gémissement frileusement mystique .. qui voit venir des temps où les hommes se comprendront d'âme à âme » *Verhaeren* « un maître du vers libre, qui l'est aussi du vers romantique, auquel il sait imposer, sans le briser, l'effréné, le terrible galop de sa pensée, ivre d'image »

de fantômes et de visions futures » *Griffin* « poète de la joie demeuré lui-même, vraiment fier et vraiment farouche... par qui il y a quelque chose de nouveau dans la poésie française » *Héroid* qui « s'est créé pour son plaisir et pour le nôtre une poésie de grâce et de pureté, de tendresse et de douceur » *Villiers* qui fut « l'exorciste du réel et le portier de l'idéal » *Eekhoud* « un dramaturge, un passionné, un buveur de vie et de sang... génie merveilleusement flamand, excessif en ses extases sentimentales comme en ses débauches vitales » *Adam* qui « use d'une langue vigoureuse, serrée, pleine d'images, neuve jusqu'à inaugurer des formes syntaxiques — observateur dont le regard aigu pénètre comme un dard de guêpe dans les choses et dans les âmes » *Gide* qui « joint à l'originalité du talent l'originalité de l'âme » *Louys* dont l'Aphrodite a signalé « le retour possible à des mœurs où il y aurait un peu de liberté : venu à sa date ce livre a la valeur d'un contrepoison » *Laforgue* « génie naturel fait de sensibilité, d'ironie, d'imagination et de clairvoyance... littérature qui donne la sensation curieuse (et surtout rare) qu'on n'a jamais rien lu de pareil... œuvre interrompue qui n'est qu'une préface mais d : celles qui contrebalancent une œuvre » *Merrill* chez qui « l'on découvre le contraste et la lutte d'un tempérament fougueux et d'un cœur très doux... âme riche et talent généreux » *Verlaine* « un Faune qui écoute sonner les cloches » Et d'autre encore.

Ils sont trente. Trente portraits à la plume qu'accroissent, que complètent des masques signés Vallotton — très bien, pour la plupart (voyez ceux de Verhaeren, Régnier, Héroid, Griffin, Eekhoud...) sauf, peut-être, ceux de Maeterlinck et de Kahn.

ALBERT ARNAY.



LE MOIS

L'*Enclos*, hautainement, annonce : « En publiant cette revue, nous voulons témoigner de notre haine envers l'argent qui, dans la société actuelle, fausse jusqu'aux plus intimes manifestations de la vie. L'*Enclos* paraîtra chaque mois, sans vente et sans abonnement : nous l'adresserons à quiconque nous en fera la demande » En ce numéro de Décembre, des pages émuës de Louis Lumet : *Conversations avec Idéa*.

Un *Mercur*e volumineux, à citer entièrement : parmi, la fin de *Nichina* de H. Rebell et de Rachilde, le début prometteur de bonnes ironies de *Factices* — *Les réflexions sur Marcel Schwob* de M. Maclair, sont à lire, encore que seulement indicatrices de l'étude qui est à faire sur cet admirable écrivain. — Les multiples rubriques du *Mercur*e le montrent prodigieusement informé, et sa place, dans la revue générale des revues qu'y passe M. de Souza, serait, incontestable, la première.

Excellent, aussi, l'*Ermitage* (nov.) : *La Maison d'Euphorbe*, F. Viélé-Griffin (l'*Arcadie*, annoncé à paraître). — *Les portraits prophétiques*, N. Hawthorne, trad. Geo. Khnopff — M. Mazel constate, d'après M. Saroléa, que le prestige intellectuel de la France est fortement en baisse en Angleterre; auteur responsable : Zola. — Pages courtes et justes de M. Bordeaux : *Les écrivains mondains*.

La Critique (10 nov.) M. Fouinel : *Les Snobs du criticisme* complète la récente lecture académique de Jules Lemaître, qui trouvait dans la critique de « l'autosnobisme », en démontrant que « critiquer étant reculer, ce recul est à lui seul un genre de snobisme plus dangereux que tous les autres » — Une lumineuse exposition de *Peer Gynt*, le « second Faust Norvégien », signée Ernest La Jeunesse, se complète par la superbe lithographie d'Edward Munch qui accompagne ce n^o.

Revue blanche (nov.-déc.) *Lettres d'Aix*, curieuses, P. Verlaine; d'autres *Lettres de Malaisie*, P. Adam, suite ingénieuse aux *News from Nowhere* de Morris. — *Notes d'Esthétique*, de Laforgue.

Société Nouvelle (nov.-déc.). M. Pilon continue ses belles monographies littéraires en magnifiant ainsi qu'il sied le beau poète de « La chevauchée d'Yeldis » — *Edouard II* de Marlowe, adaptation de G. Eekhoud. — *Le conte de l'Or et du Silence*, G. Kahn — *Vers* de Verhaeren. — *Notes sur W. Whitman* de Chann.s Schlaf.

Revue des revues (1^{er} déc.). *La poésie brésilienne*, Brinni-Gaubast^o — *Les merveilles de l'art industriel*, à propos de l'Exposition des Arts et Métiers à Londres, sur laquelle nous trouvons — *Studio* (nov.) — un second article des plus intéressants rehaussé, comme de coutume, de reproductions originales et habiles. — Un artiste allemand, Herman Obrist, attentionne par ses des-sins d'application, personnels, et sa curieuse fontaine « Startled Nymphs »

— *Le Journal des Artistes* (29 nov.) émet un projet d'expositions à organiser, lesquelles trouveraient, à emprunter les œuvres cédées en des galeries particulières, l'intérêt d'une parfois révélation de chefs-d'œuvre inconnus, ou ré-mémoration d'autres que le souvenir seul savait existants — ou encore, rassemblés, les tableaux en telle idée directrice — histoire du paysage du portrait, etc. — un enseignement se dégagerait

Il nous souvient que M. Arsène Alexandre, au cours, l'an dernier, d'une pareille proposition, demandait l'anonymat des Mécènes prêteurs ! Moyen sûr d'inaboutir.

* * *

La Revue Encyclopédique (28 nov.) a publié sur le mouvement féministe et les femmes remarquables à tout titre, un copieux numéro, souvent intéressant, avec une sereine égalité dans la distribution de l'éloge qui doit bien stupéfier le lecteur des comptes rendus du dernier congrès féministe.

M. Maurras, s'il bouscule parfois trop intransigeamment nos sympathies ne laisse pas que d'être congratulable pour la conscience avec laquelle il observe et signale les plus récentes manifestations littéraires.

Voici — *Rev. Encycl.* (12 déc.) — sur les *Jeunes gens du Naturisme*, des notes d'une bienveillance tempérée — et non les dernières.

MATH. ROBERT.



NOTULES

Un accident survenu lors de l'impression de ce numéro a été cause du retard considérable qu'il a subi. Que nos lecteurs veuillent bien nous excuser.

Malgré tous nos soins, des coquilles ont échappé à MM les typos. C'est ainsi qu'il faut lire p. 235 peau et non peaux; p. 237 deuxième ligne « personnes devant qui le hasard m'avait...; même page balbutiai au lieu de balbutai; p. 241 lâchai; p. 242 lança; p. 249 ligne 27 organisée, ligne 31 maîtrise; p. 251 arrière-boutique; p. 251 colossale; 259 ligne 27 le scrupule; p. 300 ligne 20 en échange; p. 303 ligne 29 Altesse; etc.

Nous avons reçu des lettres nous faisant part du décès de M. Louis Veillon et de Mme Nina Veillon, beau frère et sœur de notre confrère Pierre Devoluy.

M. Georges Lwelshauwers a eu la douleur de perdre sa mère.

La famille de notre ami Albert Guéquier a été éprouvée en la personne de Mme Pierre De Mey née Guéquier.

La rédaction du Réveil présente à ses collaborateurs ses sincères compliments de condoléance.

Nous avons reçu trop tard pour le comprendre dans notre chronique littéraire l'*Almanach des Poètes pour 1897*. Superbes ornements de M. Armand Rassenfosse. Superbes! Poètes insérés: Kahn, Merrill, Jammes, Griffin, Mœckel, Regnier, Souza, Hérold, Fontainas, Mauclair, Verhaeren et Gide. De très beaux vers. Mais pourquoi ne pas varier davantage d'année en année? (Edition du *Mercur* fr. 3.50).

M. et Mme Emmanuël Delbousquet nous annoncent la naissance d'une fille. Toutes nos félicitations et nos meilleurs vœux.

Parmi les ornements de ce numéro, celle page 217 est due à M. Lemmen; page 228: Edmond Van Offel; page 246, 277: George Minne; page 341: Max Elskamp. Pour les autres, voir les numéros précédents.

Tous nos remerciements à MM. Delbousquet et de Souza pour les éloges qu'ils firent du *Réveil* dans le *Télégramme* de Toulouse (10 Décembre) et au *Mercur* du même mois.

Au prochain numéro nous joindrons les Tables des Matières et les titres pour les deux tomes de l'année 1896.

INCOG.

COLLECTION DU « RÉVEIL »

chez EDMOND DEMAN, libraire à Bruxelles

Rue de la Montagne, 86

ONT PARU :

1884 — MAURICE MAETERLINCK : *Alladine et Palomides, Intérieur, la Mort de Tintagiles, trois petits drames pour marionnettes.* (Quatrième Edition.)

Un volume in-16 raisin sur fort papier vélin teinté, orné de culs de lampe de Georges Minne Fr. 3,50

FERNAND ROUSSEL : *Le Bonheur Irréel.*

Un volume de proses, in-16 grand-médian, avec un frontispice de Charles Doudelet; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder : Fr. 2,00

1895 — EMILE VERHAEREN : *Les Villages illusoires.*

Un volume de vers, in-16 grand-jésus, tirage limité; impression en deux couleurs sur fort vélin teinté; orné de quatre images par Georges Minne. (*Épuisé*)

HENRY MAUBEL : *Ames de Couleur.*

Un volume de proses, in-16 royal, tirage limité, impression en deux couleurs, sur papier vergé de cuve Fr. 2,00

VICTOR REMOUCHAMPS : *Vers l'Ame.*

Un volume de proses, in-15 impérial; tiré à 250 exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder. Fr. 3,50

GEORGES MARLOW : *L'Ame en Exil.*

Un cahier de vers, in 12° raisin oblong, tirage à 250 exemplaires numérotés, sur papier de cuve Ingres teinté.

Fr. 3.00

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes.*

Un volume de proses, tirage limité, format in-16°, sur papier de cuve Ingres Fr. 2.00

DEPOSITAIRES DU RECUEIL

ANVERS :	Forst, Place de Meir.	GAND :	Hoste, rue des Champs.
BRUXELLES :	De Nederlandsche Boekhandel, Marché St-Jacques, 59.	GRONINGUE :	M. Kats, rue courte du Jour.
—	Deman, rue d'Arenberg, 16.	LIÈGE :	P. Noordhoff.
—	Dietrich, Montagne de la Cour.	LYON :	Gruisé, rue du Pont d'Ile.
—	Dolliger, Galeries de la Reine.	MALINES :	Monnot et Blanc, 9, rue Victor Hugo.
—	Rosez, rue de la Madeleine.	MUNICH :	Heymans, rue du Braul.
—	Société anonyme « l'Art », Avenue de la Toison d'Or, 56.	PARIS :	Littauer, Odeonsplatz.
GAND :	Spineux, Montagne de la Cour.	PRAGUE :	Librairie de l'Art Indépendant, rue de la Chaussée d'Antin, 11.
	Engelcke, rue des Foulons.	ROTTERDAM :	Topic.
			H. A. Kramers & Zoon.

HOTEL ET RESTAURANT DU PRINCE IMPÉRIAL

DOUVRES

QUAI DE L'AMIRAUTÉ

DOUVRES

Près le Port et les Gares de Chemin de Fer - Vue de la Mer

TENU PAR G. N. CONRADI, DEPUIS 1869

Cuisine française. - Prix modérés. - Bons lits et bons vins. - On y parle Français.

MAES & FILS

FAIENCES ARTISTIQUES

MONT-ST-AMAND LEZ-GAND

PAUL BONEYDS

ENGLISH TAILOR

Rue des Fripiers

BRUSSELS

CHAPELLERIE VANDERCOILDE

Boulevard du Nord, 24

BRUXELLES

LA PLUME

REVUE BI-MENSUELLE

31, RUE BONAPARTE, PARIS

1 an 15 fr. — Fr. 0.60 le numéro

Documents sur le Naturisme

1 an : 6 fr. — Fr. 0.60 le numéro

SAINT CLOUD (Seine et-Oise)

DE

Vlaamsche School

Geïllustreerd Maandschrift

ANTWERPEN, BUSCHMANN — 10 FR. PER JAAR

A LA BELLE JARDINIÈRE

MARCHÉ aux GRAINS, 3. GAND

AD. LEDANT

Confections pour Hommes et Enfants

Genre grand tailleur

Spécialité draperies Anglaises.

IMPRIMERIE CENTRALE

GAND

Spécialité d'éditions de luxe.

VOL

ASSURANCE CONTRE LE VOL

ASSURANCE D'OBJETS D'ART

BRUXELLES — 4, Rue de Suisse, 4 — BRUXELLES

VOL

LE COQ ROUGE

BRUXELLES

Fr. 0,80 le numéro

LA CRITIQUE

Boulevard Latour-Maubourg, 50

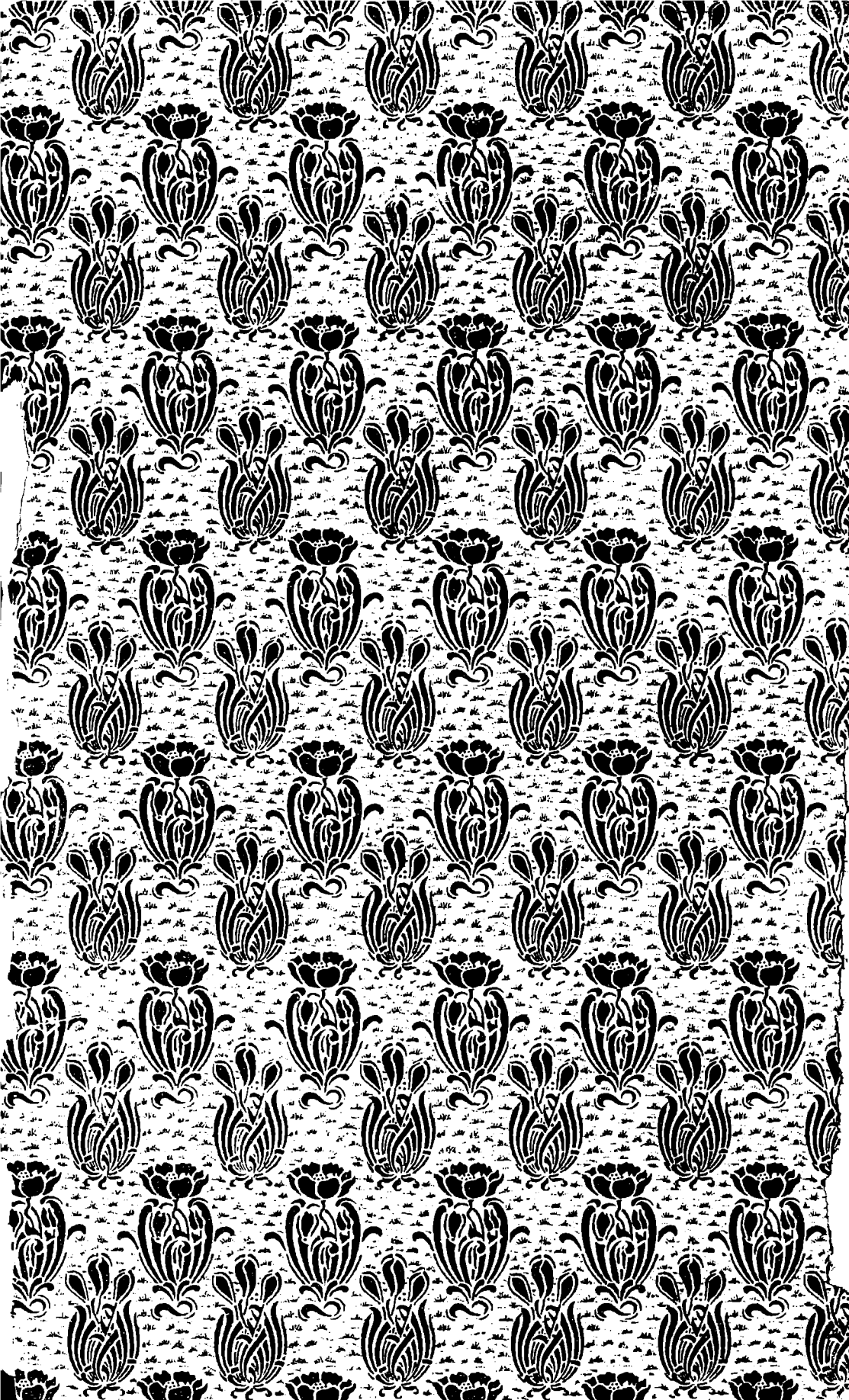
PARIS

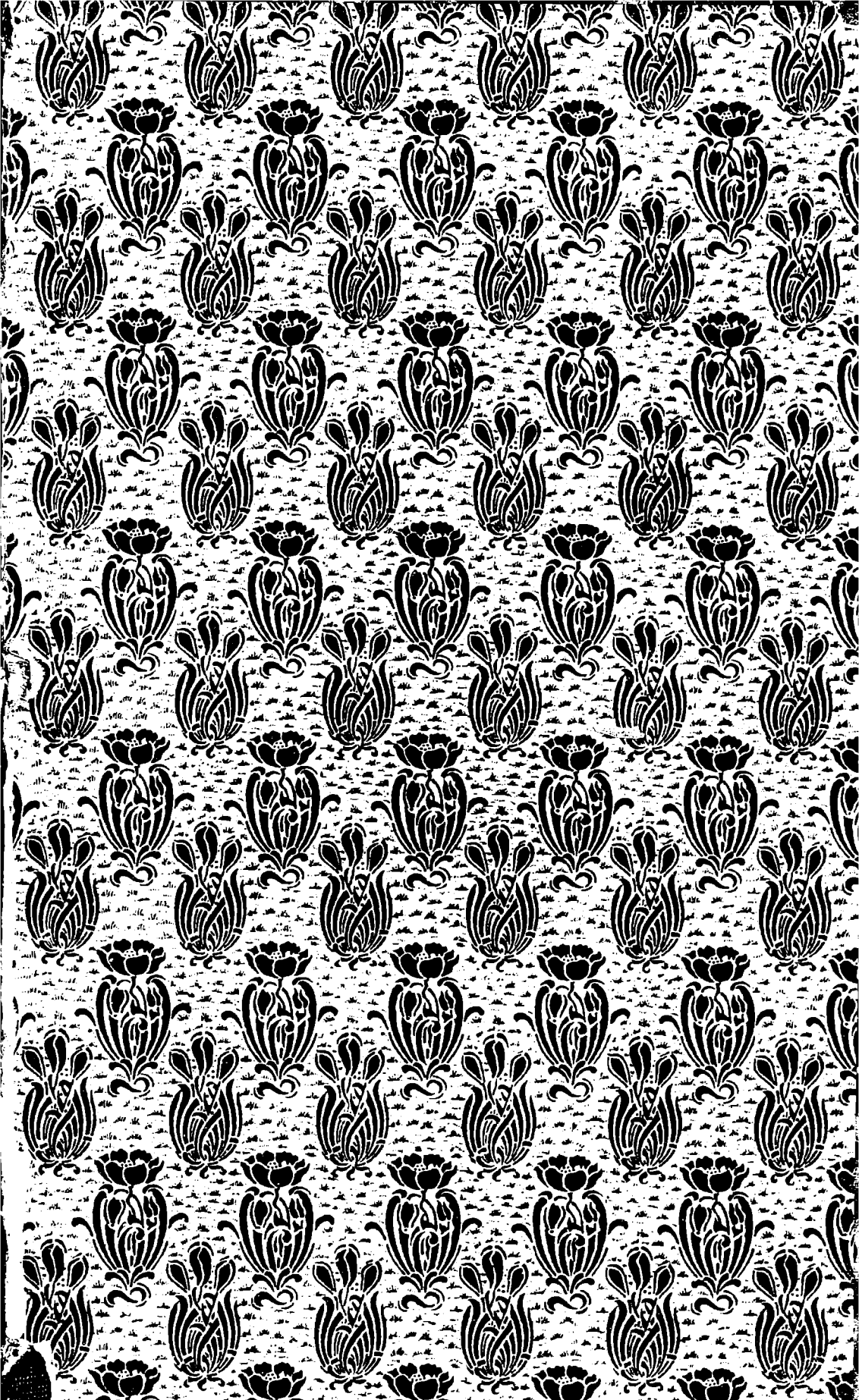
LE NUMÉRO BI-MENSUEL FR. 0.30

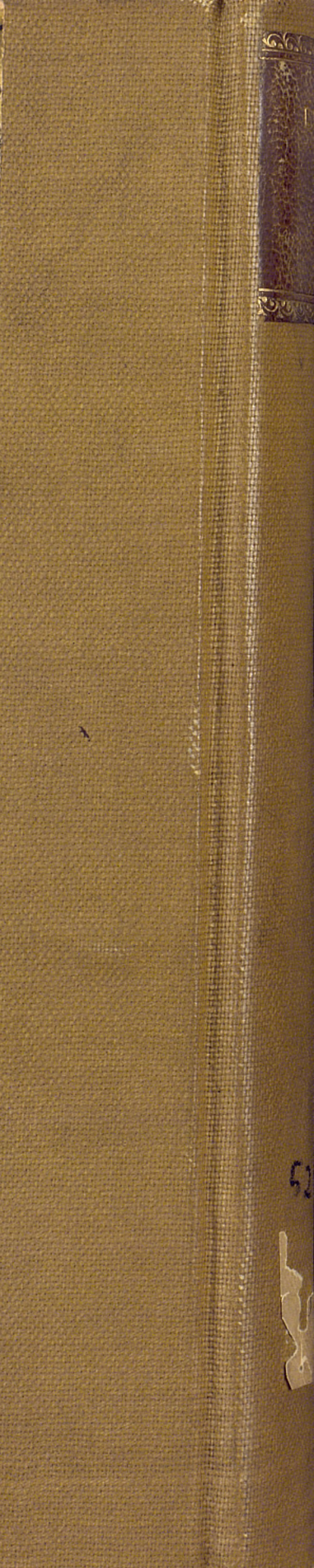
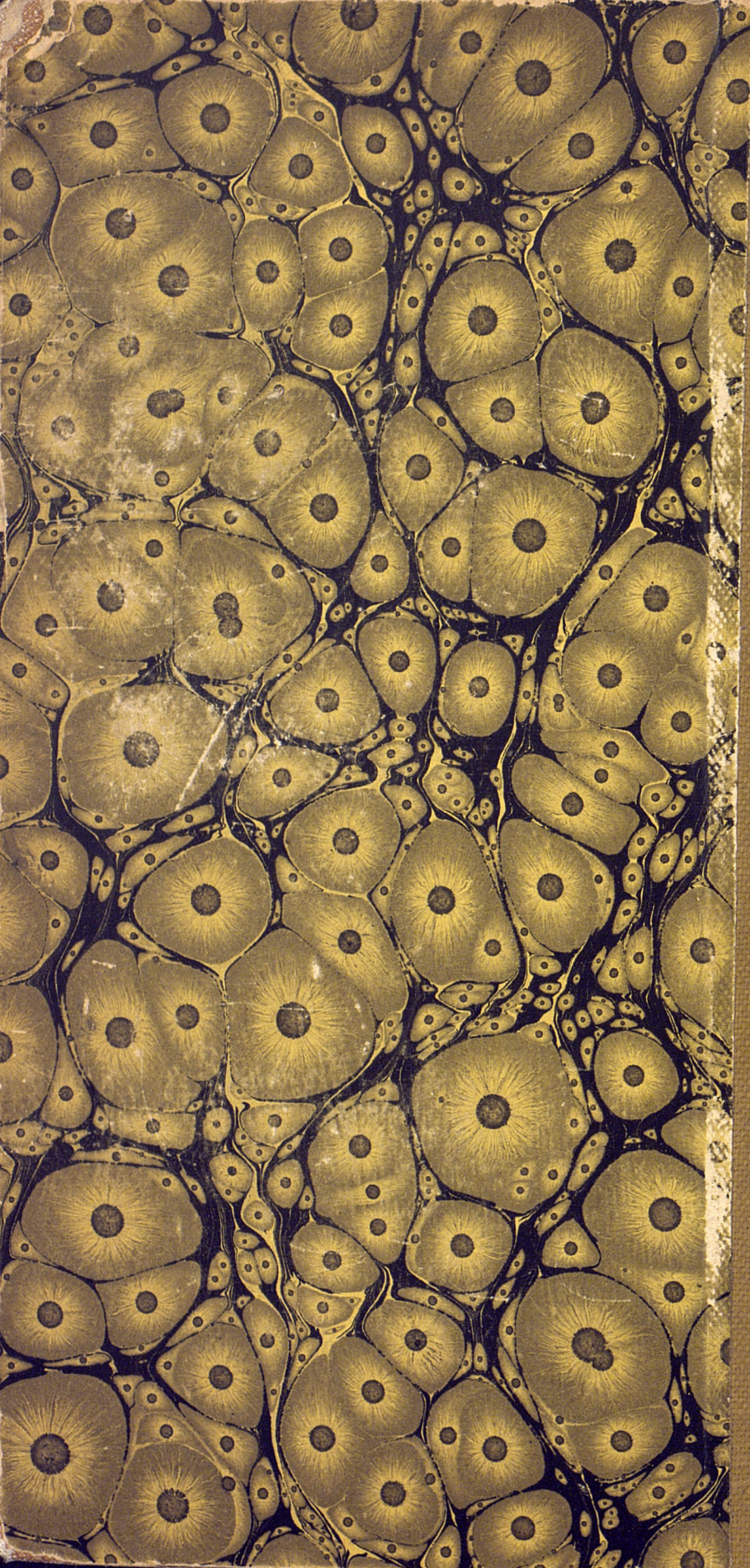
Lisez le PETIT BLEU

QUOTIDIEN BRUXELLOIS ILLUSTRÉ : 5 CENTIMES

Imprimerie centrale G. De Keukelaere, rue longue du Verger, 31, Gand







Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.